
U d'/of OTTAWA
39003002440526

PROVERBES

DRAMATIQUES

DE THÉODORE LECLERCQ

Tous les exemplaires non revêtus de la signature de M. J. Ozanne seront poursuivis comme contrefaçon.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.



DORMEUIL.

AH! MON DIEU, JE CROIS QUE MA CUISINIERE ME VOLE.

La Manie des Proverbes, Sc. X.

ŒUVRES COMPLETES

PROVERBES
DRAMATIQUES

DE THÉODORE LECLERCQ

NOUVELLE ÉDITION AUGMENTÉE DES PROVERBES INÉDITS

PRÉCÉDÉE DE NOTICES

PAR MM. SAINTE-BEUVE ET MÉRIMÉE

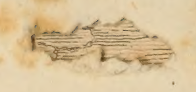
Membres de l'Académie française

ORNÉE DE 78 CHARMANTES GRAVURES SUR ACIER D'APRÈS LES DESSINS DE MM. ALFRED ET TONY JOHANNOT

TOME

TOME 1

PARIS
ADOLPHE DELAHAYS, LIBRAIRE
4-6, RUE VOLTAIRE, 4-6



M. THÉODORE LECLERCQ [1].

M. Théodore Leclercq est mort le 15 février dernier (1851), et cette mort a aussitôt réveillé, chez ceux qui ne connaissaient ce spirituel auteur que par ses OEuvres, le vif souvenir de tout un piquant chapitre littéraire, de tout un chapitre de mœurs sous la Restauration. M. Théodore Leclercq a eu ce singulier bonheur, pour un écrivain moraliste et dramatique, d'avoir rattaché son observation et sa fine moquerie à une époque distincte et à un moment de l'histoire : tellement que, pour faire bien comprendre ce que l'historien ne dit qu'en courant et ce qu'il ne peut que noter sans le peindre, il n'y a rien de mieux que de renvoyer à quelques-uns de ces jolis Proverbes comme pièces à l'appui. Ces Proverbes sans doute pourront eux-mêmes avoir besoin, sur quelques points, de commentaire, mais surtout ils seront eux-mêmes un commentaire vivant et une explication animée des prétentions et des travers d'une époque : c'est là ce que j'appelle les vignettes amusantes et vraies de l'histoire. . . . .

. . . .

[1] Cette appréciation de l'esprit et du talent de M. Théodore Leclercq est extraite d'une Notice insérée dans *le Constitutionnel* le 31 mars 1851, et qui se trouve au tome III des *Causeries du Lundi*, publiées chez les frères Garnier.

Aux beaux jours du Consulat, Mme de Genlis encore à la mode, un soir qu'elle devait recevoir beaucoup de monde, eut l'idée de jouer au coin de sa cheminée un Proverbe improvisé, avec M. Leclercq : c'était assurément lui reconnaître de l'esprit. Le sujet était un jeune poète lisant sa première Élégie à une *femme de lettres*. Ils devaient se lancer à corps perdu dans l'exagération et le ridicule. Il paraît que le succès fut grand, et peut-être ce premier essai donna-t-il à M. Leclercq l'idée d'écrire des Dialogues. Plus tard, à Hambourg (1810), il fit jouer des Proverbes *écrits*, par la société française qui s'y trouvait amenée à la suite des guerres de l'Empire. On raconte que c'est là qu'un général de notre connaissance s'avisa un jour qu'il avait trouvé un sujet unique pour le plus gai et le plus délicieux des Proverbes. Et quel est ce sujet? lui demanda-t-on de toutes parts : « C'est que... répondit-il, je ne sais pas trop comment vous expliquer cela ; je voudrais vous faire voir l'ensemble tout d'un coup; voilà ce qui m'embarrasse; je vais pourtant essayer. D'abord... c'est un homme qui croit que *sa cuisinière le vole*. Je parie que cela vous paraît commun? Vous allez voir... Figurez-vous donc un homme, un Monsieur, un bourgeois, en robe de chambre de basin à côtes, le pantalon pareil... enfin en négligé, comme on est le matin chez soi quand on aime ses aises. Ce Monsieur entre dans son salon, comme on entre dans son salon. Quand il est entré, il s'asseoit dans une bergère, et il n'est pas plutôt assis, qu'il s'écrie : « *Ah! mon Dieu, je crois que ma cuisinière me vole!* » Remarquez-vous comme c'est simple?... » Et tout ce que dit si bien Dormeuil dans le premier des Proverbes imprimés de M. Leclercq, *la Manie des Proverbes*. . .

. . . .

Sociabilité, finesse et moquerie, tels étaient les principaux traits de ce charmant esprit qui y mêlait, dans la pratique, de cette bonté facile et de cette indulgence assez ordinaire à ceux qui n'ont point placé trop haut l'idéal de la nature humaine.

Il s'accommodait volontiers de tout ce qui passait devant lui dans le monde, parce qu'il y trouvait matière à sa raillerie et à son plaisir. Il laissait entrer jusqu'aux sots et aux impertinents, qui n'étaient point pour lui des importuns : son esprit fin les pénétrait et les perçait de toutes parts sans qu'ils s'en aperçussent, et il leur prenait, avec une sorte de bienveillance encore, de quoi s'amuser à leurs dépens, et souvent de quoi les amuser eux-mêmes. « Bast! bast! quand on sait s'occuper des affaires des autres, on ne s'ennuie jamais nulle part, » dit une femme de chambre dans un de ses Proverbes. Qu'est-ce donc quand on sait s'occuper de leurs ridicules, et ensuite les mettre doucement en action? Cette mise en action des ridicules de la société, c'était les Proverbes, et le plus curieux, là comme en tout, était la coulisse même où le fond de chaque vanité se voyait à nu : « J'adore les Proverbes, dit un des personnages de M. Leclercq, c'est la plus belle invention, c'est la source de mille tracasseries. Aussitôt qu'on les introduit dans une maison, on est assuré de jouir de toutes les divisions, de toutes les zizanies, de toutes les haines, les médisances, les calomnies, qui règnent ordinairement parmi les acteurs de profession; aussi je ne manque jamais de m'y fourrer. Les rôles ne font rien ; je n'y mets pas le moindre amour-propre... Ce que j'aime, ce sont les confidences que cela m'attire. J'apprends là des choses que j'aurais ignorées toute ma vie. » Jamais on n'a mieux saisi que ne l'a fait M. Théodore Leclercq les tracasseries de la société, les gronderies, les taquineries, les câlineries du ménage, jamais mieux les commérages, les tatillonnages, les chiffonnages d'un intérieur, jamais mieux les babils, les curiosités, les malignités des coteries intimes. Un tel genre d'observation minutieuse et subtilement moqueuse semblait être réservé aux femmes ; M. Leclercq leur a dérobé leur secret. Mme de Coulanges elle-même n'égratignait pas plus joliment et avec plus d'exquise malice. Il est de ceux à qui l'on

est tenté de dire par moments : Avez-vous donc été femme, Monsieur, pour les si bien connaître? Le dialogue fourmille de choses fines, de traits qui entrent comme des aiguilles. Pour que cela prît du corps et de la portée, pour que l'aiguille devînt une flèche ou un aiguillon, il fallait pourtant qu'un peu de passion s'y mêlât, et elle vint précisément s'y mêler dès cette époque que j'ai notée et à partir de 1820, quand les excès du parti ultrà et de la Congrégation piquèrent au jeu les esprits sensés et indépendants. M. Théodore Leclercq sentit alors en lui une étincelle de cet esprit d'opposition qui, de tout temps, a volontiers animé la bourgeoisie parisienne. Les traits où il se jouait, sans rester moins délicats, devinrent plus vifs, plus acérés; ils se trempèrent d'une légère amertume qui les rendit plus sensibles. C'est seulement à cette date que son talent, jusqu'alors borné au cercle du salon et de la société, put sortir au dehors et se donner un but, qu'il put véritablement entrer dans le public, et devenir à son moment, et sans se dénaturer, une des armes de la France.

Le deux premiers volumes de *Proverbes dramatiques* de M. Théodore Leclercq parurent en 1823, et les volumes suivants continuèrent de se publier jusqu'au nombre de neuf ou dix. Les sept premiers se rapportent surtout à l'époque que nous indiquons et qui, jusqu'en Juillet 1830, doit être regardée comme le moment de vogue de l'auteur. Il ne se peut de Préface plus modeste, et qui sente moins l'auteur, en effet, que celle que M. Théodore Leclercq mit en tête de son premier volume en 1823 : « J'ai aimé, disait-il, à jouer des Proverbes, et j'en ai fait. C'est toujours une nécessité d'en faire, quand on aime à en jouer; car il faut, dans ce genre de plaisir, que les rôles s'arrangent selon les ressources qu'offrent les sociétés dans lesquelles on se trouve. Étranger, par ma position et mon caractère, aux grands événements qui ont agité le monde, mes amitiés et le désir de voir m'ont conduit dans divers pays; et, partout où je me suis trouvé, j'ai joué et fait

jouer des Proverbes. Ils ont amusé... » Quelques années après, dans une réimpression et une édition nouvelle, cette Préface si simple, si bienveillante, s'est un peu corrigée, et M. Leclercq a cru devoir y ajouter un mot à l'adresse des nombreux arrangeurs, qui s'étaient emparés de l'idée de certains Proverbes pour les transporter au théâtre, sans lui demander son agrément : « Le fait, disait-il, s'est établi comme un droit, ainsi qu'il arrive pour des choses beaucoup plus importantes. Je suis resté étranger à ces arrangements. Les hommes d'esprit qui sont assez modestes pour s'aider du mien, ne m'ayant jamais consulté, m'ont épargné jusqu'à l'embarras des politesses et de la reconnaissance. Par réciprocité, il ne m'est pas arrivé une seule fois d'aller voir comment ils m'avaient arrangé pour la perspective théâtrale. » On ne peut certes se venger plus spirituellement et par une plaisanterie plus décente : mais c'est déjà se venger, et la première Préface n'avait rien de cette douce amertume de la seconde. Si peu auteur qu'on soit, on ne le devient jamais impunément. . . . . . .

. . . .

Le Proverbe, d'ailleurs, est devenu entre ses mains aussi semblable qu'il peut l'être à une petite comédie. Représentons-nous bien ce qu'était le Proverbe dramatique à l'origine et dans le véritable esprit du genre. C'était une scène ou plusieurs scènes qu'on écrivait ou que souvent on improvisait entre soi sur un simple canevas, et qui renfermaient un petit secret. Ce secret était le mot même du Proverbe (par exemple *Selon les gens l'encens*, ou bien *Il ne faut pas jeter le manche après la cognée*, ou bien *Les battus paient l'amende*, etc.), mot qui était enveloppé dans l'action, et qu'il s'agissait de deviner : « de manière dit Carmontel (le grand créateur du genre), que, si les spectateurs ne le devinent pas, il faut, lorsqu'on le leur dit, qu'ils s'écrient : *Ah ! c'est vrai !* comme lorsqu'on dit le mot d'une énigme que l'on n'a pu trouver. » Ce mot du Proverbe, caché dans l'action, semblait d'abord

assez important pour qu'on ne le dît pas, et Carmontel a soin de donner à chacun de ses Proverbes un autre titre, en en rejetant le mot tout à la fin du volume, pour que le lecteur puisse le deviner lui-même s'il est habile. M. Leclercq ne prend plus tant de précautions. Le mot du Proverbe, qui est quelquefois déjà au titre, se trouve régulièrement au bout de chaque petite pièce, et en marque la fin ; quand le mot est dit et que le proverbe est placé, on sait que la pièce est finie. Mais ce mot, chez lui, n'est le plus souvent qu'un prétexte aux jolies scènes, comme la moralité n'est guère qu'un prétexte à bien des fables de La Fontaine; on s'en passerait très-aisément. On voit par là que M. Théodore Leclercq a atteint les extrêmes limites du genre; il a poussé le Proverbe aussi loin qu'il est possible, à moins d'en faire décidément une comédie.

Un des plus jolis Proverbes de M. Leclercq, et qui nous donne le mieux la clef de son talent, est celui qui a pour titre : *Tous les comédiens ne sont pas au théâtre*. Un jeune homme, qui est allé étudier la médecine à Montpellier, s'est attiré la colère de son oncle, avocat de Paris et membre de l'Institut, et cela parce que cet oncle, M. Partout, a appris que son neveu avait souvent joué la comédie en société. Le jeune homme arrive à Paris avec son futur beau-père, celui même chez qui il s'est rendu coupable du méfait, et il trouve moyen, avant que son oncle se soit mis sur ses gardes, de lui prouver que lui, M. Partout, il ne fait autre chose que jouer des rôles avec des habits différents. M. Partout est pris sur le fait et convaincu d'avoir joué quatre rôles en un jour, en habit d'académicien, en simple habit d'oncle, en robe d'avocat et en capitaine de la garde nationale : « Vous qui êtes un homme du monde, dit le jeune homme à son oncle, vous appelez cela l'esprit du monde; moi qui suis un comédien, j'appelle cela de la comédie. C'est toujours la même chose, sous un nom différent. » Le talent et l'art de M. Théodore Leclercq est ainsi

de saisir la comédie toute faite qui passe devant lui, de la décalquer et de l'encadrer dans des dialogues vrais, sans lui rien donner du grossissement et du relief propres au théâtre. Il aime à ce que sa comédie soit de plain-pied en quelque sorte avec la société où il vit, et que l'une ne soit que l'autre, légèrement extraite et découpée, mise en regard et pourtant à peine séparée d'elle-même. Comme le salon et la scène sont de niveau, « la compagnie, a très-bien dit M. Patin, se mire dans ses peintures comme dans une glace. » Ce qu'on appelle *machine*, si petite qu'elle soit, n'est point de son fait; il a l'idée morale et comique, il néglige le ressort. On l'a beaucoup mis à contribution, on l'a beaucoup pillé ; il a été pour les auteurs de profession une mine féconde. Soyons juste pour tous : en s'emparant de son idée même, il fallait, pour la dresser et la faire tenir à la scène et sur les planches, y ajouter quelque chose, et ce quelque chose était aussi une part d'invention. Qu'on me permette une image classique et consacrée : la Comédie au théâtre a besoin de chausser le *brodequin* pour se tenir; la Comédie de M. Théodore Leclercq, habituée à marcher sur des tapis, ne porte en quelque sorte que souliers plats, souliers de prunelle ou pantoufles fines.

Elle n'en est que plus agréable et plus chère aux gens d'esprit, à ceux qui aiment véritablement à jouir du spectacle dans leur fauteuil. Plus d'un Proverbe de M. Théodore Leclercq n'est qu'un Caractère à la La Bruyère développé, étendu, mis en action. *L'Humoriste*, par exemple, est un petit chef-d'œuvre de ce genre. Cet homme lunatique, qui commence sa matinée du dimanche par contrarier femme et domestique en tout point, par se refuser au dîner périodique de famille sous prétexte qu'on ne l'a pas invité par écrit, qui ne sait qu'imaginer pour contredire les autres et lui-même, qui n'a pas plutôt exprimé un caprice, qu'il le regrette; que tout vient tenter et lutiner sans le fixer à un choix; qui passe de l'envie du tric-trac à celle de dîner tout seul, puis à l'idée

de se purger, et qui finit, après avoir bien grondé, et sa lune déclinant vers le soir, par se laisser coiffer par sa belle-mère d'un bonnet de coton à longue mèche, et par se coucher docilement à jeun, comme un enfant honteux qui est puni d'avoir fait le malade; tout ce portrait est délicieux, et, si La Bruyère avait fait de son *Distrait* une petite comédie, c'est ainsi qu'il aurait voulu s'y prendre, qu'il aurait ménagé les scènes, en y semant les jolis mots. Quel trait plus vrai et plus naturel que celui du domestique François, qui a tant résisté à son maître sur le chapitre de la cuisine, qui a tant dit qu'il ne la savait pas faire, qui n'a entrepris l'omelette, l'immense omelette de *quinze œufs*, qu'à son corps défendant, et qui, dès qu'il en est venu à bout, est si fier, puis si mortifié quand son maître lui dit qu'il ne la mangera pas : « Et ma belle omelette? » s'écrie-t-il d'un ton peiné. C'est qu'à François aussi, en un clin d'œil, l'amour-propre d'auteur lui est venu.

Là même où il pourrait paraître quelque charge, comme dans le Proverbe de *Madame Sorbet*, la limonadière coquette et sentimentale, qui se pose en veuve désolée et qui ne pleure si haut son premier mari que pour en mieux attirer un second, que de traits pris sur la nature! « Aussitôt, dit l'intéressante veuve à celui qu'elle veut séduire, aussitôt qu'il me fut permis de disposer de la dépouille mortelle de ce pauvre M. Sorbet, je le fis transporter à ma maison de Belleville. Une petite maison charmante, demi-quart d'arpent de jardin tout au plus, mais si bien ménagé, si artistement arrangé, qu'on jurerait qu'il en a le double... » Sentez-vous comme elle profite de l'occasion pour étaler ses vertus, sa sensibilité, et aussi son petit bien! « Là, dans un coin, continue-t-elle, près d'un saule, s'élève un tombeau, c'est celui de mon époux. De tristes cyprès l'ombragent à l'entour... Mais ce qu'il y a de vraiment curieux, ce sont les sculptures de ce tombeau. Mon Dieu! Monsieur, qu'on a donc de goût aujourd'hui pour ces sortes de

choses ! Ce sont de petits Génies pleurant tout bonnement sur leur torche renversée, mais si bien faits, d'un fini si précieux, qu'on pourrait les regarder à la loupe. J'ai eu cela pour rien, pour une bagatelle.... » *Je l'ai eu pour rien*, voilà la marchande qui revient à travers la veuve sentimentale et la limonadière bel-esprit. M. Théodore Leclercq est maître dans ces touches délicates et intimes de caractère.

Le Château de Cartes est un des plus gracieux Proverbes, des plus complets dans leur cadre, et des plus agréablement tournés à une douce moralité. Deux sœurs, Mme de Verna et Mme de Goury, très-différentes de caractère, ont épousé des hommes d'inclinations et de goûts également différents. Mme de Verna, mariée à un officier du génie, aime son intérieur, son mari, son enfant, et tous deux s'amusent, tout en causant, à faire à leur petit Gabriel un château de cartes, mais un château qui ne ressemble pas à un autre, et dont son père a dressé le plan en ingénieur consommé. Cependant M. de Goury, qui s'ennuie dans le tête-à-tête avec sa femme, et qui ne réussit pas moins à l'ennuyer, a l'idée d'obtenir une place, il vient en causer avec son beau-frère. « Comment se porte Mme de Goury? » lui demande d'abord M. de Verna. M. de Goury répond : « Un peu mieux depuis qu'elle a de l'inquiétude. » Cette inquiétude est celle qu'elle a pour la nomination de son mari, et qui la sauve de l'ennui et du désœuvrement. M. Théodore Leclercq est plein de ces mots fins. De même, dans la scène entre les deux sœurs, et dans laquelle Mme de Goury a tant de peine à comprendre le bonheur domestique de Mme de Verna et à y croire, elle revient sur cette idée d'une place qui est son unique but : « Vous voyez bien, dit-elle, qu'il faut nécessairement que M. de Goury ait une place. Ce qui me donne de l'espoir, c'est qu'il est propre à tout. On ne peut pas lui objecter, comme à tant d'autres, que telle ou telle partie ne lui convient pas : il n'a jamais rien fait... » *Il n'a jamais rien fait, il est propre à tout*, ce tour distingué, qui est pro-

prement celui de la finesse, est familier à M. Théodore Leclercq, et il en a comme semé tous ses dialogues.

C'est ainsi encore qu'il fera dire à un solliciteur dans *l'Intrigant malencontreux* : « Monsieur Mitis, *tâchez donc de placer mon fils dans un bureau ;* vous me rendrez un grand service : *il n'est bon à rien du tout.* » Et ceci encore, dans le Proverbe de *Madame Sorbet*, à qui on propose de jouer la comédie : « La comédie, je crois que nous la jouerions fort mal tous les deux ; *nous avons trop de franchise, trop de naturel pour faire jamais de bons acteurs.* » Marmontel, définissant un genre de finesse analogue à celui-ci, l'appelle une certaine *obliquité dans l'expression* qui donne à la pensée un air de fausseté au premier abord. Ici c'est plus encore que de l'obliquité, c'est une sorte de contradiction apparente entre ce qu'on dit et ce qu'on veut dire. On est tenté d'arrêter celui qui parle, et de lui demander : Est-ce bien là ce que vous entendez ? Il faut y réfléchir pour s'apercevoir qu'en effet il n'a dit que ce qu'il pensait. Ce genre de tour plaît surtout aux gens d'esprit dans la conversation ; mais, au théâtre, beaucoup de ces mots, qui sont comme des épigrammes, courraient risque de s'évanouir. Chez M. Leclercq, cette finesse si fréquente a le mérite d'être rapide, légère, naturelle ; elle échappe et sort à ses personnages comme une naïveté.

Le Jour et le Lendemain, ou La nuit porte conseil, est un des sujets les plus délicats qui se puissent traiter, et M. Théodore Leclercq l'a su faire avec un mélange de hardiesse et de discrétion qui laisse tout comprendre sans rien accuser trop fortement, et sans forcer le ton de la bonne compagnie. Une belle veuve, après quelques années de veuvage, s'est décidée à se remarier. Elle vient, le matin même, d'épouser M. de Gerfaut, un honnête homme, un homme sérieux, raisonnable, qui a plus lu que vécu, âgé de quarante ans, qui l'aime, mais sans empressement, sans fureur. La belle veuve, à le voir si tranquille en ce jour solennel, et si bien établi tout le soir

dans le salon, en est piquée et presque irritée ; elle va jusqu'à se repentir, et elle ne sait pas dissimuler devant ses bonnes amies, qui ne demandent pas mieux que de surprendre sa faiblesse ; retirée chez elle, elle est près de se porter à quelque résolution extrême, et de vouloir continuer ses habitudes de veuve, lorsque pourtant, bien qu'un peu tard et fort tranquillement, M. de Gerfaut arrive. Ici le rideau se tire, et le second acte nous fait assister le matin à un lever d'une humeur bien différente. Chaque pensée, chaque parole de Mme de Gerfaut est pénétrée d'une tendresse qui ne se peut contenir et qui rayonne autour d'elle. Les effets et les reflets s'en répandent en mille détails d'intérieur tout à fait charmants. Alice, la femme de chambre, résume tout d'un seul mot, en disant : « Voilà quatre ans que je sers Madame, je ne lui connaissais » pas encore la petite voix qu'elle a ce matin. » La nature est si bien prise sur le fait dans ce petit chef-d'œuvre, qu'on a pu l'appeler une *comédie physiologique*, sans qu'elle cesse d'être une lecture de bonne compagnie.

Je dis lecture, car je n'ose toutefois supposer que l'aimable troupe de société qui contribua si fort à mettre à la mode les Proverbes de M. Leclercq, ait jamais joué celui-là. Cette troupe, qui avait son théâtre dans le salon de M. Roger, de l'Académie, et secrétaire général des postes, se composait de la jolie et piquante Mme Roger, de M. et Mme Mennechet, de M. et Mme Auger et de tout leur monde. Cependant les intentions politiques, qui commençaient à se mêler vers 1824 à presque tous les Proverbes de M. Théodore Leclercq, devaient quelquefois embarrasser ce monde gracieux, qui n'y cherchait avant tout que le délassement d'une soirée et qu'un plaisir de l'esprit. . . . .

. . . .

Qu'il nous suffise de constater que M. Théodore Leclercq a eu bonne part, à sa façon, dans cette guerre alerte, moqueuse, pénétrante, bien française et bien parisienne, qu'on a de tout

temps déclarée chez nous aux hypocrites et aux faiseurs de grimaces, aux entrepreneurs de morale ; il a sa place à la suite dans cette liste brillante qui, depuis et avant la *Satyre Ménippée*, se continue jusqu'à Beaumarchais et au-delà. Il a été l'un des plus remarquables de cette élite d'archers et de frondeurs armés à la légère, devant qui se fondent les grosses armées, et d'autant plus remarquable en ceci, que, par nature, il était plus inoffensif et plus paresseux.

Nullement homme de parti d'ailleurs, se moquant des deux côtés, et sachant que l'espèce est partout la même. Dans un de ses meilleurs Proverbes, *le Jury*, il n'a pas craint de railler la nature humaine jusqu'au cœur d'une des institutions les plus chères à l'opinion libérale. Dans *le Duel*, il a exprimé sa doctrine d'expérience tolérante par la bouche de Mme Derville, une aimable grand'mère qui tâche de donner de la modération à son petit-fils. Ce petit-fils, comme beaucoup de jeunes gens, s'irrite et se cabre d'indignation contre ce qu'il voit : il croit que jamais forme d'hypocrisie humaine n'a été plus odieuse que celle dont il est témoin, et qu'il n'y a plus, si on ne peut la vaincre, qu'à se sauver, comme Alceste, dans les bois :

« Non, lui répond la spirituelle grand'mère, il ne faut que » faire le raisonnement que je me suis fait quand j'avais en- » core besoin de raisonner. La société, me disais-je, n'est » composée que de mendiants? En veut-on aux mendiants, » que l'on trouve dans les places publiques, de toutes les ruses » qu'ils emploient pour attirer l'attention des passants ? Est-il » jamais venu à l'idée de personne de leur reprocher les em- » plâtres dont ils se couvrent, ou les jambes de bois dont ils » feignent d'avoir besoin? Eh bien ! en regardant de même » d'autres mendiants qu'on rencontre dans le monde, au lieu » de se laisser suffoquer à la vue des stratagèmes qu'ils inven- » tent pour attirer aussi l'attention sur eux, il faut se dire tout » simplement : *C'est leur emplâtre ou leur jambe de bois.* »

Dans une de ses dernières préfaces (1833), M. Théodore Le-

clercq a très-bien peint sa douce paresse et son humeur peu ambitieuse, qui laissait à son observation tout son jeu et toute sa lucidité : « Assez bon observateur, dit-il, positivement parce que je reste en dehors des prétentions actives, je regarde faire, et j'écris sans remonter plus haut que le ridicule, qui est mon domaine, laissant des plumes plus fortes que la mienne combattre ce qui est odieux. » Là où il est le plus charmant et le plus naturellement dans son domaine, c'est quand il peint les légers ridicules dont il ne s'irrite point, mais dont il sourit et dont il jouit, les ridicules des gens qu'on voit et qu'on aime à voir, avec qui l'on joue la comédie sans qu'ils se doutent qu'ils la jouent doublement eux-mêmes. Personne plus que M. Théodore Leclercq n'a eu le sentiment vif et la science de la vie privée, de la vie de société, en un mot du *salon* et de tout ce qu'on y surprend en un clin d'œil de commérage piquant, de babil aiguisé, de luttes, de tracasseries, d'hostilités courtoises et élégantes. Il a rendu et comme enlevé tout cela dans ses rapides esquisses avec la distinction et le bon goût de la meilleure compagnie, et de manière à plaire à ceux mêmes qu'il vient de saisir et à les provoquer à se jouer.

Esprit délicat, il avait besoin, même pour railler, de sentir autour de lui l'air tiède de la faveur et de l'indulgence ; elle ne lui a jamais manqué. Homme heureux après tout, qui a trouvé son moment sans l'attendre ni le chercher, qui a joui de son esprit et développé son talent en ne recueillant que son plaisir. Cette quantité d'idées comiques et de germes qu'il a mis en circulation ne lui ont jamais coûté que la douceur de les produire. Il a eu toutes les joies de la fertilité sans les travaux pénibles de l'achèvement. Il n'a jamais connu cet effort combiné qui consiste à *monter* une pièce, à la construire, à la faire sortir plus ou moins sauve de toutes les embûches des coulisses, à la faire marcher droit et haut devant la rampe redoutable ; il n'a jamais eu à consommer, comme dit Voltaire, cette *œuvre du démon*. Quand il faisait répéter un de ses Proverbes à sa troupe élé-

gante et qu'il la trouvait ce jour-là trop capricieuse, c'était pour lui le sujet d'un Proverbe nouveau.

Après la Révolution de juillet 1830, M. Théodore Leclercq continua de produire encore et de publier le recueil de ses volumes : pourtant, si sa réputation était dès lors tout à fait établie, le grand moment de vogue et d'attention était passé. M. Théodore Leclercq rentra doucement dans cette *demi-ombre* qui déplaisait si peu à sa modestie. Il perdit des amis dont il ne s'était jamais séparé un seul jour ; il était devenu vieillard, lui qu'on ne s'habituait guère à se figurer que sous la forme de la gentillesse et de la jeunesse de l'esprit. Les dernières années de sa vie, entourées et consolées d'ailleurs des soins de la plus aimable et affectueuse famille, s'écoulèrent dans des infirmités cruelles, qui ne lui arrachèrent pas une plainte. Trois années de paralysie ne lassèrent point sa patience et sa résignation. Il sentait, après tout, qu'il avait été heureux.

Il vivra dans la série de nos comiques, comme l'expression fidèle des mœurs et de la société d'un moment ; plus près, je le crois, de Picard que de Carmontel, et donnant encore mieux l'idée d'un La Bruyère, mais d'un La Bruyère féminin et adouci, lequel, assis dans son fauteuil, se serait amusé, sans tant d'application et de peine, à détendre ses savants portraits, à mettre de côté son chevalet et ses pinceaux, et à laisser courir ses observations faciles en scènes de babil déliées et légères.

SAINTE-BEUVE.

M. THÉODORE LECLERCQ.

M. Théodore Leclercq, l'auteur des *Proverbes dramatiques*, est mort le 15 février, à la suite d'une douloureuse maladie, dont il avait ressenti les premières atteintes il y a près de trois ans. Personne n'avait mieux conservé ces traditions de politesse et d'urbanité qui distinguaient la société française du XVIIIe siècle, mais les manières de M. Théodore Leclercq n'étaient pas de celles qui s'apprennent et qui sont à l'usage de tout le monde. Elles étaient l'expression d'un esprit vif et délicat, d'un cœur bienveillant et expansif. Ajoutez à cela un enjouement plein de grâce, une certaine coquetterie naturelle, et surtout le désir de plaire, disposition qui n'a rien de commun avec le désir de briller. M. Leclercq voulait se faire aimer, et il y réussissait. Un bon mot s'arrêtait sur ses lèvres s'il pouvait blesser quelque susceptibilité, et il semblait ne vouloir se servir de son esprit que pour mettre en relief celui des autres.

Sa conversation était charmante. Personne n'a su raconter plus agréablement. On pouvait deviner l'auteur et l'acteur des *Proverbes* aux changements rapides de sa physionomie et aux expressions variées de sa voix ; mais tout cela était si naturel,

si improvisé, qu'un sot même n'eût osé l'accuser de préparation. Sa gaieté était communicative, et nous n'y pouvions résister nous-mêmes, nous autres grands enfants du XIXe siècle, qui nous étudiions à être graves et tristes. Dans les dernières années de sa vie, M. Leclercq fut éprouvé par des pertes cruelles. La mort d'une sœur et celle de M. Fiévée, son ami d'enfance, dont il ne s'était jamais séparé, lui portèrent un coup terrible. On le retrouva toujours bienveillant, aimable, spirituel; mais sa gaieté devant ses hôtes était un effort, et l'on sentait que l'effort était douloureux.

Il était né à Paris, en 1777, d'une famille honorable et dans l'aisance. Ses parents voulaient qu'il fît quelque chose, qu'il eût un état, et lui ne se trouvait pas de vocation décidée. On eut quelque peine à lui faire accepter une place de finance qui n'exigeait que peu de soins, peu de travail, et qui rapportait des émoluments considérables, fort au-dessus de son ambition de jeune homme. Au bout de quelques mois, la charge parut trop lourde à son humeur indépendante. Une caisse à garder, des subalternes à surveiller, des réprimandes à faire, des solliciteurs à éconduire, que de tracas! il en perdait la tête. *Sa responsabilité*, c'était comme un spectre attaché à ses pas. Il se dit, après dix-huit mois de gestion, qu'il n'avait que faire de tant d'argent, que sa liberté valait cent fois mieux, et, sa démission donnée, il se retrouva aussi heureux que le *savetier* de son proverbe, lorsqu'il s'est débarrassé du sac d'écus.

C'est à Mme de Genlis qu'il dut la révélation de son talent dramatique. Un jour elle daigna le choisir pour lui donner la réplique dans un proverbe qu'elle jouait en bonne et nombreuse compagnie. Le rôle de Mme de Genlis était celui d'une femme de lettres ridicule (je pense qu'elle le jouait assez bien); M. Leclercq représentait un jeune poète à sa première élégie. Dans un aparté de cinq minutes, le canevas fut arrangé entre les deux interlocuteurs, et, quant au dialogue,

on devait l'improviser. L'auditoire trouva que Mme de Genlis n'avait jamais eu tant d'esprit ; elle en sut gré à son jeune acteur et l'engagea à composer des comédies. Il fallait les encouragements de cette femme illustre pour vaincre la timidité naturelle de M. Leclercq. Quant aux conseils qu'elle lui donna dans l'art d'écrire, on en peut juger par l'anecdote suivante, que je tiens de M. Leclercq lui-même. Un jour, il lui racontait une scène plaisante à laquelle il venait d'assister. « C'est bien, dit-elle, mais il faut changer la fin. — Comment! s'écria-t-il, mais j'ai vu cela de mes yeux ; c'est la vérité. — Eh ! qu'importe la vérité ? Il faut être amusant avant tout. On voit en lisant les *Proverbes dramatiques*, qu'il ne suivit pas à la lettre les leçons de Mme de Genlis. Il sut être amusant, mais il resta toujours vrai.

Ses premiers proverbes furent composés et joués à Hambourg, dans une petite société française que les événements politiques y avaient réunie au commencement de l'Empire. Des militaires, des diplomates furent ses premiers acteurs, et lui, comme Shakspeare et Molière, auteur, directeur, acteur, l'âme de la troupe en un mot. En 1814 et 1815, il créa encore un théâtre de société à Nevers, recruta ses comédiens dans toutes les maisons, leur apprit leur métier en moins de rien, et obligea des provinciaux à s'amuser et à être amusants. Quelques années plus tard, nous le retrouvons établi à Paris pour n'en plus sortir, et cette fois à la tête d'une troupe qui, dit-on, n'avait point d'égale. On se réunissait dans le salon de M. Roger, secrétaire général des postes. M. et Mme Mennechet, M. Augier, de l'Académie française, Mme Augier, étaient ses premiers sujets. L'auditoire, peu nombreux, était digne de comprendre de tels acteurs. Les représentations se succédaient, et le spectacle était toujours varié. Cependant l'idée de publier ses proverbes était encore loin de la pensée de M. Leclercq, qui s'imaginait que des dialogues si vifs et si spirituels ne pouvaient se passer du jeu de ses acteurs. Il fallut, pour le dé-

cider à se faire imprimer, que le public fût déjà plus qu'à moitié dans sa confidence. Bien des indiscrétions avaient été commises. Les acteurs montraient leurs rôles, on citait maints traits charmants dans les salons, des auteurs comiques empruntaient sans façon sujet et dialogue, et croyaient avoir tout inventé lorsqu'ils avaient changé le titre de proverbe en celui de vaudeville ou de comédie. M. Leclercq avait si peu le caractère de l'homme de lettres, qu'il sut peut-être bon gré à ces messieurs de leurs emprunts. C'était un éloge indirect auquel il était sensible, et qui lui donna le courage de se produire, non pourtant devant tout le public, car les deux premiers volumes des *Proverbes dramatiques* furent d'abord imprimés à ses frais et distribués à ses amis seulement. Les journaux en parlèrent, les éditeurs vinrent frapper à sa porte, et bon gré, mal gré, son livre fut mis en vente. Je me souviens de lui avoir entendu raconter fort gaiement l'espèce de honte qu'il éprouva lorsque son premier éditeur vint lui apporter le prix de ses œuvres. Il ne savait s'il devait le prendre et craignait de ruiner son libraire. Sur ce point il fut bientôt rassuré. Plusieurs éditions se succédèrent rapidement, et peu d'ouvrages ont eu autant de débit, dans un temps où la réclame n'était pas encore inventée.

Tout le monde a lu les proverbes de M. Théodore Leclerq, ils sont dans toutes les bibliothèques, et se jouent encore, l'automne, dans maint château où se conserve le goût des plaisirs intellectuels. Chacune de ces petites comédies renferme, dans un cadre très-rétréci en apparence, une foule d'observations ingénieuses, des traits d'un naturel exquis et une variété étonnante de caractères esquissés avec tant d'art, que dans quelques scènes on connaît chaque personnage comme si on l'avait pratiqué pendant des années. Moraliste indulgent et critique enjoué, M. Leclerq nous a représenté, dans une suite de tableaux de genre, les vices, les travers, les ridicules de tous les temps, mais avec les traits distinctifs de

notre époque. Qui n'a connu *M. Partout*, *M. Parlavide*, et tant d'autres types excellents qu'on ne pourrait citer sans copier les noms de tous les personnages des huit volumes des *Proverbes dramatiques?* — Un certain nombre de pièces sont des satires politiques écrites avec une verve hardie et qui peignent la situation des esprits dans les dernières années de la Restauration, car M. Leclercq, bien qu'il eût peu de goût pour la politique, ne pouvait demeurer indifférent aux grands débats qui agitaient la société de son temps. Je crains qu'il ne faille joindre un commentaire aux nouvelles éditions de cette partie de ses œuvres. Tout change et tout s'oublie si vite dans notre pays, que les grandes passions du public, sous le ministère de M. de Villèle ou de M. de Polignac, ne seront bientôt guère mieux connues que celle de la Ligue ou de la Fronde. Remarquons en passant que la critique de M. Leclercq, pour vive qu'elle soit, ne va jamais jusqu'à l'injure, encore moins à la calomnie. Ses traits sont aigus, mais non pas empoisonnés. Il sait railler, mais il ne sait pas haïr. On commence à savoir ce que c'est que la haine en France. La politique nous a fait ce présent, et elle a tué chez nous la gaieté.

La gaieté est, à mon avis, le caractère distinctif du talent de M. Leclercq; elle éclate dans tous ses tableaux, même dans ceux où il avait à reproduire les plus tristes défauts de notre temps. Courier a dit de notre grande nation, que nous ne sommes pas un peuple d'esclaves, mais un peuple de valets. Dans *l'Esprit de servitude*, M. Leclercq a repris avec moins d'amertume ce vice du Français, tantôt courtisan de Louis XIV, tantôt flatteur du peuple souverain. Ce vieux valet de chambre, devenu un bon bourgeois dans l'aisance, et qui regrette son esclavage chez M. le marquis, donne une leçon tout aussi utile et infiniment plus amusante que ne pourrait faire un ministre disgracié ou un tribun oublié de la multitude.

Ce n'est pas seulement dans la peinture des défauts et des ridicules que M. Leclercq a montré son talent d'observation;

l'Honnête homme, comme on disait au XVIII[e] siècle, est représenté dans quelques-unes de ses pièces avec des traits qui ne seraient pas désavoués par nos maîtres. Je ne connais pas de peinture plus ravissante du bonheur de la vie de famille que celle que nous a laissée M. Leclercq dans son *Château de Cartes*. C'est à mon avis un petit chef-d'œuvre de sensibilité et de grâce, dont je conseille la lecture à tous ceux qui se trouveront incommodés d'un article de la *Gazette des Tribunaux*, ou d'un premier-Paris dans un journal politique.

M. Leclercq a cessé d'écrire longtemps avant que son talent eût rien perdu de sa puissance et de sa souplesse, mais il aimait toujours à causer de littérature, et suivait avec curiosité et intérêt les essais de ses contemporains On était sûr de trouver auprès de lui un critique aussi éclairé que bienveillant, sachant, chose rare, se placer à tous les points de vue pour mieux juger l'œuvre qui lui était soumise. Autant d'autres sont empressés à trouver les défauts, autant il se montrait ingénieux à découvrir les qualités, à suggérer des corrections, ou même des idées nouvelles. Tous ses lecteurs sauront combien il fut homme d'esprit, ses amis seuls savent combien il fut aimable et bon.

PR. MÉRIMÉE.



AVERTISSEMENT.

Autrefois les auteurs faisaient de longs avertissements et de grandes préfaces pour les ouvrages les plus légers : ils avaient raison, puisque le public les lisait, et qu'il est toujours agréable de parler de soi.

Maintenant le public ne veut pas qu'on prévienne son jugement; et c'est presque un ridicule, quand on se fait imprimer, de dire comment on est devenu auteur. Pour moi, je n'y pensais guère.

J'ai aimé à jouer des proverbes, et j'en ai fait. C'est toujours une nécessité d'en faire quand on aime à en jouer; car il faut, dans ce genre de plaisir, que les rôles s'arrangent selon les ressources qu'offrent les sociétés dans lesquelles on se trouve. Etranger, par ma position et mon caractère, aux grands événements qui ont agité le monde, mes amitiés et le désir de voir m'ont conduit dans divers pays; et partout où je me suis trouvé, j'ai joué et fait jouer des proverbes. Ils ont amusé.

On m'a souvent demandé des copies que je n'ai pu toujours refuser; elles se sont multipliées, et alors j'ai admis la nécessité de me faire imprimer, pour ne pas courir le risque

d'être accusé d'avoir copié ceux qui se seraient emparés de mes dépouilles.

Si j'en excepte une bienveillance générale dont je ne puis être trop reconnaissant, voici ce que j'ai gagné à cette précaution :

On m'aurait peut-être pris quelques Proverbes manuscrits; on m'a pris un grand nombre de mes Proverbes imprimés pour les transporter au théâtre, sans qu'il me fût possible de dire si cela me convenait ou si cela ne me convenait pas, sans savoir ce que je pourrais faire pour m'y opposer, dans le cas où j'en aurais le désir. Le fait s'est établi comme un droit, ainsi qu'il arrive pour des choses beaucoup plus importantes. Je suis resté étranger à ces arrangements. Les hommes d'esprit qui sont assez modestes pour s'aider du mien, ne m'ayant jamais consulté, m'ont épargné jusqu'à l'embarras des politesses et de la reconnaissance. Par réciprocité, il ne m'est pas arrivé une seule fois d'aller voir comment ils m'avaient arrangé pour la perspective théâtrale.

Tout ce que je demande au public, dont les suffrages ont surpassé mes prétentions, c'est de ne pas confondre les dates, afin de n'être pas conduit à soupçonner que je prends les idées des autres. Je pousse le scrupule à cet égard jusqu'à me refuser de traiter beaucoup de petits sujets qui m'appartiendraient certainement par les détails; mais il suffit qu'ils aient des rapports avec des pièces connues pour que je résiste à la tentation. Il n'appartient qu'à Molière et à ses successeurs actuels de dire : « Je prends mon bien où je le trouve. »

LA

MANIE DES PROVERBES

OU

CHACUN POUR SOI, ET DIEU POUR TOUS.

PERSONNAGES :

M. DE SOLANGES.
M. DE VOLMAR.
DORMEUIL.
MADAME DE SAINT-PHAR.
AUGUSTE.
LE CHEVALIER.

La scène se passe à la campagne, chez M. de Volmar.

Le théâtre représente un salon.

SCÈNE I.

M. DE SOLANGES, M. DE VOLMAR.

M. DE SOLANGES. Certainement j'ai de l'humeur ; et j'aimerais mieux vous voir brusque, grondeur, grossier même, que d'une complaisance aussi ridicule.

M. DE VOLMAR. En vérité, je ne vous reconnais pas. Qu'ai-je donc fait pour m'attirer une telle incartade, et si éloignée de votre caractère ?

M. DE SOLANGES. J'ai tort, j'en conviens ; car vous êtes le meilleur homme du monde. Votre campagne est charmante ; on vous aime ; on vient vous voir, on se trouve bien. La beauté de l'automne se prolonge ; on reste, et on se livre à tous les plaisirs : chasse, promenades, pêche, jeu, bonne

chère ; on multiplie et on épuise dans le même jour tous les moyens de se divertir. L'uniformité fait craindre l'ennui. Aujourd'hui, à dîner, un étourdi s'écrie : Il faut jouer des proverbes ; vous répondez : Jouons des proverbes. — Quand ? — Ce soir. Jouons-en un, jouons-en deux. Si l'on n'avait pas quitté la table, je crois qu'on aurait décidé qu'il fallait en jouer une douzaine.

M. DE VOLMAR. Eh bien ! quel mal trouvez-vous à cela ?

M. DE SOLANGES. Moi ? aucun, pourvu que je ne m'en mêle pas.

M. DE VOLMAR. Et comment voulez-vous qu'on se passe de vous ? Vous avez tant d'esprit !

M. DE SOLANGES. Oui, c'est ce qu'on me dit toutes les fois qu'on veut me faire faire une sottise. De bonne foi, pourra-t-on apprendre des proverbes assez vite pour les jouer ce soir ? A peine s'il reste le temps d'en choisir.

M. DE VOLMAR. On les choisira, on les jouera, et on ne les apprendra pas.

M. DE SOLANGES. C'est-à-dire que vous voulez jouer des proverbes improvisés ?

M. DE VOLMAR. Sans doute. Cela n'est pas difficile, à ce qu'on dit, entre gens de bonne société et qui ne manquent pas d'esprit.

M. DE SOLANGES. Qui est-ce qui croit en manquer ? Serviteur aux proverbes improvisés ; mais il ne m'arrivera plus jamais de m'en mêler.

M. DE VOLMAR. Nous comptons tous sur vous, mon ami, et vous ne voudriez pas rompre les plaisirs de ma société par un caprice que je ne puis expliquer, vous qui êtes toujours si aimable, si disposé à nous seconder.

M. DE SOLANGES. Caprice ! cela est bientôt dit. Si je vous contais ce qui m'est arrivé à ce sujet....

M. DE VOLMAR. Quoi donc ? Ah ! dites-moi cela ; ce doit être amusant.

M. DE SOLANGES. Vous connaissez le commandeur d'Ormilly ?

M. DE VOLMAR. Si je le connais ! c'est l'homme de France chez lequel on dîne le mieux. Il a des vins qu'on ne trouve que chez lui.

M. DE SOLANGES. Vous savez combien il est cher à toute sa famille ?

M. DE VOLMAR. Il est si actif pour la servir, si généreux !

M. DE SOLANGES. Il avait été malade, et l'on voulait célébrer sa convalescence. Des invitations de bal partent de tous côtés ; des transparents sont disposés ; enfin on fait tous les préparatifs possibles pour rendre la fête digne de son objet. Pour mon malheur, j'arrive le matin ; ses parents m'entourent, et me disent qu'il faut y ajouter un proverbe. J'y consens comme un sot, et j'en reste chargé.

M. DE VOLMAR. Je suis sûr que cela fut charmant.

M. DE SOLANGES. Ecoutez. Vous avez vu la belle galerie de tableaux du commandeur ?

M. DE VOLMAR. Oui, dans laquelle il y a de si beaux cadres dorés.

M. DE SOLANGES. Eh bien, on la dispose pour y dresser un théâtre ; les hommes s'occupent de ce soin, et les femmes me tourmentent pour que je leur fasse des rôles qui exigent telle ou telle toilette.

M. DE VOLMAR. Rien de plus naturel.

M. DE SOLANGES. Je cherche d'abord le mot d'un proverbe applicable à la circonstance, et je prends : *A bon vin point d'enseigne ;* c'est-à-dire qu'il ne faut point d'efforts pour exprimer des sentiments qu'on éprouve réellement....

M. DE VOLMAR. Cela est ingénieux.

M. DE SOLANGES. Non, cela est assez commun ; mais pourvu que le mot du proverbe soit applicable, le reste dépend des détails.

M. DE VOLMAR. Eh bien, les détails....

M. DE SOLANGES. Les détails furent pour moi une vraie galère ; jamais je ne pus mettre mes acteurs d'ensemble. Enfin voyant que le moment de jouer approchait, et me doutant bien qu'ils seraient embarrassés, je leur donnai à tous un conseil dont j'attendais le meilleur effet. « Quand vous serez « en scène, et que vous ne trouverez plus rien à ajouter, « dites : *J'entends quelqu'un* ; cela apprendra au personnage « qui doit entrer, qu'il est temps qu'il paraisse ; par ce « moyen il n'y aura point d'interruption. »

M. DE VOLMAR. C'était fort bien trouvé. Au fait, avec une réplique ainsi convenue, on doit toujours se tirer d'affaire.

M. DE SOLANGES. Vous allez voir. Figurez-vous la meilleure société de Paris, des femmes charmantes, des hommes d'esprit et remplis d'indulgence, enfin une société comme on la rencontre ici ; le commandeur sur un fauteuil un peu élevé, et tous, les yeux fixés sur lui, pour jouir du plaisir qu'il allait éprouver, et lui montrer qu'on le partageait.

M. DE VOLMAR. Ce spectacle est vraiment délicieux. Continuez; je ne puis vous dire à quel point vous m'intéressez.

M. DE SOLANGES. La première personne qui devait paraître était la nièce chérie du commandeur, madame de Verteuil, grande, sèche et noire, et qui avait voulu absolument jouer en costume de paysanne.

M. DE VOLMAR. Elle avait tort.

M. DE SOLANGES. La toile se lève. Elle paraît, ses bras nus et décharnés, sa figure étrange excitent un petit mouvement de surprise ; soit qu'elle s'en aperçoive, soit l'effet que produisent sur elle tant de spectateurs attentifs, soit toute autre cause, elle perd la tête, parcourt le théâtre sans proférer un seul mot, porte la main sur son cœur comme si elle allait perdre connaissance, et ne trouve rien à dire que, *j'entends quelqu'un.*

M. DE VOLMAR. Ce n'était pas trop mal s'en tirer.

M. DE SOLANGES. Oui : c'est elle qui était chargée de l'exposition, car, pour un proverbe comme pour une comédie, encore faut-il que le sujet soit clairement exposé, que le lieu de la scène soit indiqué, enfin que ceux qui sont là éveillent assez l'esprit des auditeurs pour qu'ils prennent intérêt à ce qui va se passer sous leurs yeux.

M. DE VOLMAR. Je comprends cela parfaitement. Eh bien, vint-il un second personnage ?

M. DE SOLANGES. Sans doute. Celui qui devait arriver pour la seconde scène entra ; mais comme madame de Verteuil n'avait rien dit et ne lui disait rien, il ne trouvait rien à lui répondre, et, après être resté quelques minutes à faire des efforts incroyables sans pouvoir desserrer les dents, il s'écria

à son tour : *J'entends quelqu'un ;* et de ce proverbe tant préparé, c'est absolument tout ce qui fut dit.

M. DE VOLMAR. Mais savez-vous que cela devait faire la plus plaisante représentation du monde, et qu'on devait rire à gorge déployée ?

M. DE SOLANGES. Rire ! Et ce pauvre commandeur, dont on remarquait la peine extrême ! Oh ! non ; tout le monde souffrait, et personne n'avait envie de rire. Heureusement on avait fait venir quelques danseurs de l'Opéra ; et un ballet bien exécuté fit oublier le proverbe. Chez vous, mon ami, nous n'avons pas cette ressource.

M. DE VOLMAR. Ici, nous irons beaucoup mieux, vous verrez ; et si cela va aussi mal, je veux bien que l'on rie, moi. Rire, c'est toujours s'amuser !

M. DE SOLANGES. Beau plaisir que celui d'être ridicule, et de l'être avec prétention !

M. DE VOLMAR. Mais qu'est-ce que cela vous fait ? vous ne jouiez pas chez le commandeur, vous ne jouerez pas ici ; on ne vous demande que de nous arranger des proverbes.

M. DE SOLANGES. Non, certes, je ne jouais pas chez le commandeur, mais je n'en fus que plus complétement bafoué. Ces dames, pour détourner les plaisanteries qu'elles redoutaient, ne manquèrent pas de dire que c'était moi qui avais tout arrangé ; et, pendant plus de quinze jours, je ne pouvais entrer dans aucune maison sans qu'on dît en me voyant : *J'entends quelqu'un*. J'ai cru que le nom m'en resterait. Le mot est devenu proverbe ; et, quand un de nous s'embarrasse ou ne sait plus que dire, on lui crie : *J'entends quelqu'un*.

M. DE VOLMAR. S'il était temps encore, d'honneur, je me dédirais ; mais la partie est faite, tout le monde s'y attend ; nous sommes en intimité ; enfin, je vous le demande comme une grâce, comme une preuve d'amitié, préparez-nous quelque chose ; je dirai que c'est moi qui ai tout fait.

M. DE SOLANGES. A cette condition, j'y consens.

M. DE VOLMAR. Vous êtes trop aimable.

M. DE SOLANGES. Il me vient une idée assez drôle, et dont on pourra tirer parti. Prenons pour mot du premier proverbe :

Autant de têtes, autant d'avis, ou *Chacun pour soi et Dieu pour tous.*

M. DE VOLMAR. Cela est excellent, c'est toujours une bonne chose que d'avoir le mot du proverbe.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, DORMEUIL.

DORMEUIL. Messieurs, suis-je le premier qui soit venu vous demander un rôle ?

M. DE VOLMAR. Oui.

DORMEUIL. Voilà mon droit établi, je n'en veux pas plus.

M. DE SOLANGES. Est-ce que vous avez envie de jouer ?

DORMEUIL. Envie ! J'en ai la fureur.

M. DE SOLANGES. Sera-ce votre début ?

DORMEUIL. Oui et non. Je n'ai pas ce qu'on appelle joué de proverbes ; mais j'en ai tant vu jouer, que je suis sûr d'y être parfait. Imaginez-vous que j'ai passé l'été dernier chez ma belle-sœur, la marquise d'Albon, où l'on en jouait tous les soirs une demi-douzaine, et supérieurement.

M. DE VOLMAR. Voyez-vous, Solanges, une demi-douzaine tous les soirs !

DORMEUIL. Ni plus, ni moins.

M. DE SOLANGES. Mais quand les apprenait-on ?

DORMEUIL. On ne les apprenait pas. On les... on les... Ah ! mon Dieu, il y a un terme pour cela.

M. DE SOLANGES. On les improvisait.

DORMEUIL. C'est cela. Nous avions un monsieur de beaucoup d'esprit qui inventait quelque chose ; et puis chacun ensuite arrangeait cela à sa manière. Moi, je n'étais que spectateur, à cause de ma poitrine.

M. DE SOLANGES. C'est assez difficile d'improviser.

DORMEUIL. Non, puisqu'on dit tout ce qui vous passe par la tête ; mais il faut de bons costumes. Mon cousin de Courcelles, lui, se déguisait toujours si bien qu'on ne le reconnaissait pas. Il était chargé aussi de mettre le rouge aux dames qui

jouaient ; il s'enfermait pour cela avec elles ; et ils riaient tous quelquefois comme des fous. J'allais les écouter à la porte, et c'est ce qui m'amusait le plus.

M. DE SOLANGES. Si vous ne vous êtes pas essayé, comment pouvez-vous avoir la certitude de réussir ?

DORMEUIL. On sent cela.

M. LE SOLANGES. Et votre poitrine?

DORMEUIL. Je n'en souffre plus du tout. Dès l'été dernier même j'aurais fort bien pu jouer ; mais ils avaient fait une espèce de ligue pour m'éloigner. Ma poitrine n'était qu'un prétexte.

M. DE SOLANGES. Ainsi, vous êtes sûr de bien vous en tirer ?

DORMEUIL. Je vous en réponds.

M. DE VOLMAR. Et moi aussi.

M. DE SOLANGES. Voulez-vous que nous fassions un essai ?

DORMEUIL. Un essai ! et à quoi bon ? Vous me croyez donc bien borné ?

M. DE SOLANGES. Je ne dis pas cela.

DORMEUIL. N'ayez aucune inquiétude. J'ai fait des choses plus difficiles que de jouer des proverbes ; j'ai appris les mathématiques en moins de six mois.

M. DE SOLANGES. J'en suis persuadé ; mais quand ce ne serait que pour voir le genre qui vous convient le mieux.

DORMEUIL. Tous les genres me conviennent.

M. DE SOLANGES. Chaque personne a toujours une espèce de rôle qui lui est plus agréable.

DORMEUIL. Ce sont des personnes qui se font une affaire de cela ; pour moi, ce n'est qu'un divertissement.

M. DE SOLANGES. Eh bien, ce divertissement peut commencer dès à présent pour vous par la répétition que nous allons faire.

DORMEUIL. Comme il vous plaira. Essayez-moi, si cela peut vous faire plaisir, je ne m'y refuse pas.

M. DE SOLANGES. Ecoutez-moi bien. Vous êtes un valet ; votre maître, amant de ma fille, vous a placé chez moi, afin d'avoir des intelligences dans la maison ; mais comme ma fille doit être enlevée cette nuit même par votre maître, et que par suite de cet enlèvement vous n'avez plus que faire à mon ser-

vice, vous tâchez de vous faire donner votre congé par moi ; et pour cela vous vous mettez au pis faire. Vous devenez maladroit, insolent, vous inventez tout ce qui peut me donner de l'humeur.

DORMEUIL. Bien, fort bien. Pourrai-je jouer cela en grande livrée ? Je vous avoue que je tiens à la grande livrée ; cela me donnera plus de latitude. Je ne crois pas que ce soit un rôle de Jocrisse ; c'est plutôt un valet de comédie française.

M. DE SOLANGES. Mais oui.

DORMEUIL. Bon, je vois cela d'ici.

M. DE SOLANGES. Je puis donc commencer ?

DORMEUIL. Volontiers.

M. DE SOLANGES. Remarquez bien que chaque chose que vous dites, chaque chose que vous faites, doit tendre à me mettre en colère.

M. DE VOLMAR. Je jouerais ce rôle-là, tant il me paraît bien expliqué.

DORMEUIL. Je l'entends aussi parfaitement.

M. DE SOLANGES. « *Frontin!... Frontin!...* » Eh bien, monsieur, répondez donc.

DORMEUIL. Eh bien, quoi ?

M. DE SOLANGES. Vous n'entendez pas que je vous appelle ?

DORMEUIL. C'est donc à moi que vous parliez ?

M. DE SOLANGES. A qui donc ? J'ai dit : « *Frontin !* »

DORMEUIL. Je ne savais pas que c'était le nom que vous me donniez ; vous ne m'en aviez pas averti. Demandez à M. de Volmar.

M. DE SOLANGES. Il me semble que cela s'expliquait de reste. Allons, y êtes-vous à présent ?

DORMEUIL. Oui.

M. DE SOLANGES. « *Frontin !* »

DORMEUIL. C'est à moi que vous parlez ; il faut que je vous réponde. Eh bien, quoi ?

M. DE SOLANGES. Répondez : « *Monsieur ?* »

DORMEUIL. « *Monsieur ?* »

M. DE SOLANGES. Mais avec humeur. Comme cela : « *Monsieur ?* »

DORMEUIL (sur le même ton d'humeur). « *Monsieur ?* »

M. DE SOLANGES « *Donnez-moi mon chapeau.* »

DORMEUIL. Vous me demandez votre chapeau ; faut-il que je vous le donne?

M. DE SOLANGES. Non, sans doute. Il faut dire, toujours avec brusquerie : « *Monsieur, je le cherche.* »

DORMEUIL (sur le même ton). « *Monsieur, je le cherche;* » et j'aurai l'air de le chercher : cela fera bien, n'est-ce pas?

M. DE SOLANGES. Je continue : « *Vous le cherchez, vous le cherchez; si vous aviez plus de soin, vous n'auriez pas besoin de le chercher.* » Voilà une occasion de montrer de l'humeur, de me mettre en colère, comme je vous le disais tout à l'heure. Allons, répondez.

DORMEUIL. Eh bien, quoi?

M. DE SOLANGES (avec impatience). Parbleu! répondez : « *Ma foi! Monsieur, je ne sais pas servir quelqu'un qui crie toujours.* »

DORMEUIL (répète). « *Je ne sais pas servir quelqu'un qui crie toujours.* »

M. DE SOLANGES. « *Le moyen de s'en empêcher avec vous! Vous êtes d'une insouciance, d'une maladresse qui passe la permission.* » Répondez. Je vous fais beau jeu, j'espère.

DORMEUIL. Je vous fais beau jeu, j'espère.

M. DE SOLANGES (avec une impatience plus marquée). Eh non! c'est moi qui vous dis que je vous fais beau jeu : ce n'est pas dans le rôle. Allons donc, dites : « *Monsieur, je ne vois pas que je sois si insouciant; je vous sers aussi bien que qui ce soit. Si vous n'êtes pas content, je n'y sais que faire;* » cela, ou toute autre chose, pourvu que vous entamiez une querelle.

DORMEUIL. Je ne pourrai jamais retenir toute cette tirade.

M. DE SOLANGES. Ce n'est pas cela positivement qu'il faut dire. Trouvez l'équivalent.

DORMEUIL. J'entends bien; mais on ne peut pas se monter la tête tout de suite comme cela. J'aurais mieux aimé d'ailleurs que vous m'eussiez fait jouer un rôle de maître. Comment voulez-vous que je puisse parler comme un valet? Et puis, je ne suis pas en costume; je n'ai qu'un chapeau rond à la main. Un chapeau à cornes aide beaucoup pour jouer la

comédie. Quand je serai vêtu d'une livrée, je serai plus à mon aise, et je suis sûr que j'irai très-bien. Mais déjà je me sens plus ancré dans mon rôle, et si nous recommencions, je crois que vous seriez étonné.

M. DE VOLMAR (à M. de Solanges). Mon ami, un peu de complaisance. Moi, qui n'ai jamais joué la comédie, j'entends bien ses raisons.

M. DE SOLANGES. Recommençons donc. Y êtes-vous?

DORMEUIL. Oui.

M. DE SOLANGES. « *Frontin!* »

DORMEUIL. Vous m'avez dit de répondre avec humeur. « *Monsieur?* » Est-ce bien?

M. DE SOLANGES (avec dérision). Fort bien. (Reprenant le rôle) « *Donnez-moi mon chapeau.* »

DORMEUIL. Est-ce à présent qu'il faut dire : « *Je le cherche?* »

M. DE SOLANGES (avec humeur). Eh! oui.

DORMEUIL. « *Je le cherche.* » (d'un air de satisfaction.) Voyez-vous comme j'ai l'air de le chercher?

M. DE SOLANGES (continuant le rôle). « *Pourquoi le cherchez-vous? parce que vous n'avez pas de soin, et que vous ne savez jamais ce que vous faites.* »

DORMEUIL. Ce n'est pas comme cela que vous aviez dit la première fois.

M. DE SOLANGES. Quand on improvise, cela arrive souvent. Je ne me souviens plus de ce que j'avais dit; mais c'est toujours le même sens à peu près.

DORMEUIL. C'est que cela me gêne pour vous répondre à présent.

M. DE SOLANGES (avec ironie). Eh bien, vous vous le rappellerez. J'en sais assez pour n'avoir plus besoin de vous essayer, et je puis vous assurer que vous êtes un excellent comédien.

DORMEUIL. Non. Il faut être de bonne foi, vous n'avez pas pu me juger.

M. DE SOLANGES (toujours avec ironie). Pardonnez-moi.

DORMEUIL. Je n'ai pas dit deux mots de suite.

M. DE SOLANGES (même ton). Songez donc que vous n'étiez pas en costume.

DORMEUIL (avec confiance). Cela fait beaucoup.

M. DE SOLANGES. Cela fait tout.

DORMEUIL. Vous croyez donc que je ne serai pas très-mauvais?

M. DE SOLANGES. Vous serez excellent.

DORMEUIL. Cet éloge me fait plus de plaisir de vous que de qui que ce soit. Je vous laisse, et vais rêver de mon côté pour voir si je ne pourrai pas inventer aussi quelque pièce.

(Il sort.)

SCÈNE III.

M. DE VOLMAR, M. DE SOLANGES.

M. DE VOLMAR. Savez-vous que vous avez un grand talent pour la mystification?

M. DE SOLANGES. Ah! vous trouvez que dans ce qui vient de se passer c'est moi qui suis le mystificateur?

M. DE VOLMAR. Lui persuader qu'il est un excellent comédien!

M. DE SOLANGES. Il se persuade bien qu'il va devenir auteur. Ne nous a-t-il pas menacé de nous apporter quelque pièce de sa façon? Il n'y a rien comme les proverbes pour exalter l'amour-propre. Vous en verrez bien d'autres.

M. DE VOLMAR. Est-ce que vous emploierez Dormeuil?

M. DE SOLANGES. N'en faites pas fi; attendez pour juger.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME DE SAINT-PHAR.

MADAME DE SAINT-PHAR. Messieurs, je viens vous demander une grâce qu'il faut que vous m'accordiez. Je veux jouer dans vos proverbes.

M. DE VOLMAR. Comment, madame! c'est vous qui nous faites une faveur. Une aussi jolie actrice que vous ne peut manquer de nous faire réussir.

MADAME DE SAINT-PHAR. Je ne demande pas de compliments, mais un rôle agréable.

M. DE SOLANGES. Un rôle à effet, un rôle de grande coquette, par exemple? J'en ai un dans la tête dont vous serez contente, j'en suis sûr.

MADAME DE SAINT-PHAR. Oh! non, pas de rôle de grande coquette. Il faut se parer pour ces sortes de rôles, et j'ai la toilette en aversion. Se parer pour jouer la comédie, cela a l'air de dire aux spectateurs : Regardez comme je suis jolie.

M. DE SOLANGES. Vous savez bien que vous n'avez pas besoin de le dire pour que tout le monde ici s'en aperçoive.

MADAME DE SAINT-PHAR. Donnez ce rôle à madame de Merville.

M. DE VOLMAR. Madame de Merville!

MADAME DE SAINT-PHAR. Oui; elle est grêlée, elle a de petits yeux, elle est laide; elle sera horrible avec son grand nez, et cela amusera beaucoup.

M. DE SOLANGES. Mais cela fera manquer l'effet général de notre proverbe.

MADAME DE SAINT-PHAR. Qu'est-ce que cela fait? Je vous le répète, je ne veux pas jouer de rôle de grande coquette.

M. DE SOLANGES. Eh bien, voulez-vous un rôle de jeune paysanne bien naïve, bien ingénue, et surtout bien sensible?

MADAME DE SAINT-PHAR. Oui, oui, bien ingénue, bien naïve, bien sensible; c'est cela qu'il me faut. Ah! vous êtes un homme charmant!

M. DE SOLANGES. Ecoutez-moi bien, afin de vous pénétrer de la situation, qui est vraiment intéressante.

MADAME DE SAINT-PHAR. J'écoute, j'écoute.

M. DE SOLANGES. Vous êtes fille d'un paysan riche, mais avare.

MADAME DE SAINT-PHAR. Je pourrai mettre un joli petit bonnet à barbes, cela me va à ravir.

M. DE SOLANGES. Si vous voulez; mais écoutez-moi, de grâce.

MADAME DE SAINT-PHAR (avec distraction). J'écoute : eh! mon Dieu, j'écoute.

M. DE SOLANGES. Vous êtes fille d'un paysan riche, mais avare; vous avez un amant qui vous adore, et que vous payez du plus tendre retour : par malheur, cet amant n'a pas de

fortune, et votre père ne veut pas que vous l'épousiez; ce qui vous cause bien du chagrin. Vous comprenez?

MADAME DE SAINT-PHAR. Sans doute; mais pour cela il me faut une croix à la Jeannette.

M. DE SOLANGES (riant). Cela va sans dire.

MADAME DE SAINT-PHAR. Avec un velours noir.

M. DE SOLANGES. Avec un velours noir.

MADAME DE SAINT-PHAR. Et un petit cœur tout en haut.

M. DE SOLANGES. Le petit cœur ne peut rien gâter dans une scène d'amour.

MADAME DE SAINT-PHAR. Vous faites toujours de l'esprit, et vous ne me répondez pas.

M. DE SOLANGES. C'est vous qui ne me prêtez aucune attention.

MADAME DE SAINT-PHAR. Quelle querelle! je ne perds pas un mot.

M. DE SOLANGES. Votre amant, décidé à quitter le village, s'est engagé.

MADAME DE SAINT-PHAR. Eh! mon Dieu, aurai-je des manches plates ou bouffantes?

M. DE SOLANGES. Des manches plates ou bouffantes, cela ne fait rien.

MADAME DE SAINT-PHAR. Pardonnez-moi, monsieur, cela fait beaucoup.

M. DE SOLANGES. Eh bien, je vous conseille d'avoir des manches bouffantes.

MADAME DE SAINT-PHAR. Non, jaime mieux des manches plates, c'est plus dans le costume.

M. DE SOLANGES. A la bonne heure, mais écoutez-moi, je vous prie!

MADAME DE SAINT-PHAR. A présent, je suis tout oreille.

M. DE SOLANGES. Vous apprenez donc que votre amant s'est engagé : il veut vous voir avant de s'éloigner pour jamais; et, certain que votre père est sorti, il accourt; il se jette à vos pieds; il est au désespoir.

MADAME DE SAINT-PHAR. Avec un jupon court?

M. DE SOLANGES (avec humeur). Au désespoir avec un jupon court!

MADAME DE SAINT-PHAR. Oh ! je m'entends bien ; je suis sûre de mon rôle comme si je l'avais joué vingt fois ; et, pour mon costume, je vous réponds qu'il sera complet. Adieu, messieurs; je ne veux pas vous déranger plus longtemps. Ne vous occupez plus de moi ni de mon rôle ; je le sais par cœur, soyez en persuadés.

M. DE SOLANGES. Songez au moins à y mettre de la sensibilité.

MADAME DE SAINT-PHAR. Beaucoup de sensibilité. (Elle va pour sortir et revient.) J'ai une petite étoffe rayée rose et blanc ; me conseillez-vous d'en faire un corset?

M. DE SOLANGES. Cela sera fort joli.

MADAME DE SAINT-PHAR. N'est-il pas vrai ? Je suis très-contente de m'être rappelé cette étoffe. Allons, allons, voilà un rôle qui va donner de l'occupation à ma femme de chambre. Rose et blanc, c'est vraiment une inspiration !

SCÈNE V.

M. DE VOLMAR, M. DE SOLANGES.

M. DE VOLMAR. La petite folle ! elle sera charmante.

M. DE SOLANGES. Elle n'a pas écouté un mot de ce que je lui ai dit.

M. DE VOLMAR. Cela ne fait rien.

M. DE SOLANGES. Ah ! cela ne fait rien ! A quoi sert alors la peine que je me donne, si cela ne fait rien? Sur deux acteurs que nous avons déjà vus, l'un ne comprend pas la moindre chose, l'autre ne se donne pas la peine d'écouter : et vous espérez jouer des proverbes?... A la bonne heure.

M. DE VOLMAR. Votre *j'entends quelqu'un* vous a rendu méfiant. (Apercevant Auguste.) Mais voici mon neveu ; s'il se charge d'un rôle, celui-là vaudra toute une pièce.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, AUGUSTE.

AUGUSTE. Messieurs, je n'ai aucune prétention comme ac-

teur : je ne me sens ni l'assurance ni l'amour-propre nécessaires à cet emploi, et la requête que je viens vous présenter est toute de modestie.

M. DE VOLMAR. S'il n'est pas question de proverbes dans ce que tu as à nous dire, finis en deux mots, parce que notre temps est précieux.

AUGUSTE. Vous savez, mon cher oncle, que je me mêle parfois de faire des vers que l'on a l'indulgence de trouver assez bons ; mais vous n'ignorez pas non plus que je ne les lis jamais qu'en petit comité, à une vingtaine de personnes tout au plus. J'ai l'aversion des lectures d'apparat.

M. DE VOLMAR. Où veux-tu en venir ?

AUGUSTE. L'importance d'un poète s'établissant devant une table, et commandant l'attention à une cohue de gens qui ne viennent là que comme à un spectacle, sans se soucier aucunement de poésie ; la modestie obligée du lecteur, les applaudissements obligés des spectateurs, tout cela me glace ; et j'ai juré de brûler mes œuvres plutôt que de les prostituer d'une manière aussi ridicule.

M. DE VOLMAR. Assez de préambule, passe à la conclusion.

AUGUSTE. J'ai des vers que j'ai faits, et qui sont, sans me flatter, mon meilleur ouvrage : je ne veux pas encore les donner au public ; les journaux sont si dénigrants ! Mais j'avoue que je ne serais pas fâché de recueillir les suffrages d'une société éclairée. Quelque certitude que l'on ait d'avoir bien fait, on peut se tromper ; tout homme est sujet à l'erreur, *errare humanum est ;* et si je pouvais subir une espèce d'examen.....

M. DE VOLMAR (l'interrompant). Qu'est-ce que cela a de commun avec nos proverbes ?

AUGUSTE. Le voici : je voulais vous demander s'il ne serait pas possible d'amener naturellement et sans affectation au milieu de vos scènes un homme qui viendrait lire des vers.

M. DE VOLMAR. Je n'y vois pas d'inconvénient ; c'est une assez bonne idée. Oui, cela se peut : n'est-ce pas, monsieur de Solanges ?

M. DE SOLANGES. A la rigueur, sans doute ; mais les rôles de poète sont bien usés au théâtre.

AUGUSTE. Aussi n'est-ce pas un rôle de poète que je vous demande.

M. DE SOLANGES. Cependant on ne peut guère amener une lecture de vers sans amener un poète.

AUGUSTE. Je ne veux pas jouer de rôle, je le répète; je veux seulement lire mes vers.

M. DE SOLANGES. Si vous ne voulez pas de rôle, il n'y a qu'un moyen, c'est de faire votre lecture entre deux proverbes.

AUGUSTE. Entre deux proverbes! fi donc! J'aurais l'air de n'être placé là que pour donner le temps aux acteurs de s'habiller. Non pas, non pas. Sans être infatué de mon mérite, je ne veux pourtant pas ravaler ainsi les vers que j'ai faits.

M. DE SOLANGES. Alors, dites-nous donc ce que vous avez imaginé pour amener votre lecture d'une manière convenable.

AUGUSTE. Je n'ai rien imaginé; je n'ai pas l'habitude des proverbes; mais vous, monsieur de Solanges, qui vous y entendez si bien, vous ne devez pas être embarrassé pour cela.

M. DE VOLMAR. C'est que monsieur n'a peut-être pas vu de tes vers. Oh! il en fait de très-jolis, vous pouvez m'en croire.

M. DE SOLANGES. J'en suis persuadé.

AUGUSTE. Non, vous n'en êtes pas persuadé, car vous trouveriez moyen de les placer.

M. DE SOLANGES. Ceux que vous voulez lire sont-ils gais au moins?

AUGUSTE. Gais? non.

M. DE SOLANGES. De quel genre sont-ils? héroïques, satiriques? Est-ce une épître, une idylle, une églogue?

AUGUSTE. Ce n'est rien de tout cela.

M. DE SOLANGES. Qu'est-ce donc?

AUGUSTE. Ce sont des vers que j'ai faits, et que je voudrais lire.

M. DE SOLANGES. Il n'y a pas de doute à cela; mais enfin ces vers sont-ils longs, sont-ils courts?

AUGUSTE. Qu'entendez-vous?

M. DE SOLANGES. Y en a-t-il peu ou beaucoup?

AUGUSTE. S'ils sont mauvais, il y en a beaucoup; mais s'ils

sont bons, il n'y en a pas assez, car on a jamais trop de bons vers.

M. LE SOLANGES. Mais encore, combien y en a-t-il ?

AUGUSTE. Peut-être quatre à cinq cents; je ne les ai pas comptés.

M. DE SOLANGES. Quatre à cinq cents! mais il vous faudra au moins un grande demi-heure.

AUGUSTE. Avec les applaudissements qui interrompent toujours, il y en aura pour une heure.

M. DE SOLANGES. Cela fera oublier le proverbe.

AUGUSTE. Eh bien, monsieur, si cela fait oublier le proverbe, ce sera la preuve que mes vers inspireront de l'intérêt.

M. DE SOLANGES. De l'intérêt! de l'intérêt! oui; mais s'ils sont mauvais?

AUGUSTE. Ils inspireront de l'ennui. C'est pour le savoir que je veux les lire, et c'est pour les lire sans apparat que je veux que vous les placiez dans vos proverbes. Je ne sortirai pas de là, d'abord, quelque objection que vous puissiez me faire.

M. DE VOLMAR. Dites que nous n'avons pas de tête dans notre famille.

M. DE SOLANGES. Allons, messieurs, je vois bien qu'il faut se rendre. Je verrai à arranger cela.

AUGUSTE. J'étais bien sûr que vous trouveriez quelque moyen. Mais surtout pas de rôle, c'est ma condition; pas de costume, pas de rouge; rien qui sente l'acteur ni la prétention. Vous m'entendez? Soyez sûr que je ne vous ferai pas de honte, et que même je pourrai vous donner du relief.

M. DE SOLANGES. Vous me permettrez au moins d'avertir l'auditoire?

AUGUSTE. Pourquoi avertir?

M. DE SOLANGES. Vous ne voulez pas même que j'avertisse?

AUGUSTE. J'aurais mieux aimé que l'on fût surpris.

M. DE SOLANGES. Cela pourrait faire un mauvais effet.

AUGUSTE. Eh bien, qu'est-ce donc que vous leur direz?

M. DE SOLANGES. Je ne sais pas encore, mais je verrai.

AUGUSTE. Dites-leur ce qui est, que j'ai fait des vers, et que je veux les lire.

M. DE SOLANGES. Vous tranchez la difficulté ; je leur dirai cela.

AUGUSTE. Vous ne voulez pas en entendre un échantillon ?

M. DE SOLANGES. Non, non.

AUGUSTE. C'est bien ; je comprends. Vous êtes occupé, et vous ne pourriez pas me prêter toute votre attention. Je vous laisse : adieu. Il y a deux morceaux surtout qui sont sublimes.

SCÈNE VII.

M. DE SOLANGES, M. DE VOLMAR.

M. DE SOLANGES. Et de trois avec lesquels nous allons faire des miracles.

M. DE VOLMAR. Laissez-les venir s'offrir, nous choisirons ensuite. Vous verrez d'ailleurs les vers d'Auguste, ils sont étonnants. Je suis persuadé que vous en conviendrez avec moi. Il fait tout ce qu'il veut, cet enfant-là.

M. DE SOLANGES. Mais quelle idée de vouloir les fourrer dans un proverbe ?

M. DE VOLMAR (d'un air de finesse). Il a beau dire, il y a un peu d'amour-propre là-dedans. Je n'ai pas été sa dupe, ni vous non plus, je parie.

M. DE SOLANGES (riant). Non.

M. DE VOLMAR. C'est si naturel.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER. Vous êtes dans de grandes affaires ; aussi ne vous tiendrai-je pas longtemps, surtout si vous m'accordez tout de suite ce que j'ai à vous demander.

M. DE VOLMAR. C'est un rôle dans les proverbes ?

LE CHEVALIER. Sans doute, mais un rôle d'amoureux avec madame Dolcy : je tiens à cela par-dessus tout.

M. DE SOLANGES. C'est agir sans façons, et vous nous chargez là d'une jolie commission.

LE CHEVALIER. Comment l'entendez-vous?

M. DE SOLANGES. Il me semble que cela s'explique assez.

LE CHEVALIER. Quoi! vous pensez que sous le voile d'un amour feint j'en cache un plus sérieux, et que je profiterai des proverbes pour faire un aveu de ma flamme?... Vous êtes à cent lieues de ma pensée : madame Dolcy me déteste, moi je ne puis la souffrir; il n'y a que vous au monde qui ne sachiez pas cela. Je veux jouer un rôle d'amoureux avec elle, parce que cela divertira beaucoup, et que rien ne sera délicieux comme madame Dolcy me disant : « Je vous aime. » Ce sera vraiment de la comédie.

M. DE SOLANGES. Mais le proverbe ira à la diable.

LE CHEVALIER. Au contraire; cela seul suffirait pour le faire réussir. On est trop heureux quand on a une circonstance comme celle-là à faire valoir. Je vous réponds, moi, du plus grand succès. D'ailleurs, quelle autre femme feriez-vous jouer?

M. DE VOLMAR. Nous avons déjà madame de Saint-Phar.

LE CHEVALIER. Son mari arrive ce soir; il l'en empêchera.

M. DE SOLANGES. Madame de Courbelle?

LE CHEVALIER. Vous n'y pensez pas! Votre théâtre est grand comme la main, et la queue de ses robes prendrait toute la place.

M. DE SOLANGES. Eh bien! elle se mettra en robe courte.

LE CHEVALIER. Comptez là-dessus. Elle! en robe courte sur un théâtre! Jamais. Elle est belle, elle a une grande tournure, surtout lorsque sa fausse hanche est bien placée; mais comme on ne peut pas être parfaite, elle ne montre ni ses pieds ni ses jambes, et elle a raison. D'ailleurs, elle ne pourrait jouer que les coquettes, et il vous faut une femme qui joue tout. Madame Dolcy seule vous convient.

M. DE SOLANGES. Mais a-t-elle envie de jouer?

LE CHEVALIER. N'ayez aucune inquiétude à ce sujet. Le désir de briller, de montrer son esprit; le privilége que donnent les proverbes de parler beaucoup, et de faire autant de mines qu'on le veut, tout cela lui tournera la tête; et je vous réponds, moi, tout ennemis que nous soyons, de l'y déterminer, pour peu qu'elle balance. J'adore les proverbes : c'est la

plus belle invention ; c'est la source de mille tracasseries. Aussitôt qu'on les introduit dans une maison, on est assuré de jouir de toutes les divisions, de toutes les zizanies, de toutes les haines, les médisances, les calomnies qui règnent ordinairement parmi les acteurs de profession. Aussi je ne manque jamais de m'y fourrer. Les rôles ne me font rien ; je n'y mets pas le moindre amour-propre ; je n'ai même jamais demandé si je jouais bien ; c'est la chose du monde qui me soit le plus indifférente. Ce que j'aime, ce sont les confidences que cela m'attire. J'apprends là des choses que j'aurais ignorées toute ma vie. Une femme qui a un mauvais rôle, par exemple, eh bien, c'est un trésor. On s'étonne de ce qu'on lui a préféré telle autre femme ; on n'y conçoit rien ; on cherche avec elle le pourquoi... alors elle vous le dit ; et ce pourquoi est presque toujours quelque bonne méchanceté. Mais je parlerais sans fin si je voulais vous mettre au courant de toutes les observations que j'ai faites là-dessus.

M. DE SOLANGES. En effet, vous paraissez fort savant.

LE CHEVALIER. Plus que vous ne pouvez l'imaginer. Ah çà, j'ai votre parole, je m'en rapporte entièrement à vous ; je m'enfuis. Que je joue un rôle d'amoureux avec madame Dolcy, je n'en demande pas plus. Seulement, ménagez-moi l'occasion de placer une petite tirade à effet, parce qu'on n'est pas fâché, quand on quitte la scène, d'attraper quelques applaudissements.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

M. DE VOLMAR, M. DE SOLANGES.

M. DE SOLANGES. Ce jeune homme a d'excellentes dispositions pour rendre nos proverbes agréables. Où nous cherchons de l'amusement pour votre société, il ne voit qu'une occasion de nous brouiller les uns avec les autres. Que dites-vous de cela ?

M. DE VOLMAR. Que voulez-vous que je dise ? il m'a singulièrement amusé ; et si j'avais son âge, je crois que je voudrais

passer ma vie à jouer des proverbes. Mais voici Dormeuil qui revient; il a l'air bien triomphant.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, DORMEUIL.

DORMEUIL. Vous n'avez encore rien inventé?..... Je suis plus heureux que vous; j'ai dans la tête un sujet unique. Je m'étonne d'avoir trouvé cela. On a parfois de bonnes fortunes. C'est charmant, c'est vraiment charmant. Je viens de le raconter tout à l'heure en bas, dans le salon, où on a ri aux larmes; on me l'a fait répéter trois fois; à la fin tout le monde s'est écrié : « Mais allez donc trouver ces messieurs! »

M. DE VOLMAR. Vous excitez furieusement ma curiosité.

DORMEUIL. C'est une chose délicieuse; je puis le dire, puisque cela a tant fait rire toute votre société; il n'y a qu'une voix à cet égard. C'est un sujet tout simple, et qui réunit pourtant le triple avantage d'être gai, moral et instructif. Je n'ai pas été le chercher aux antipodes, moi; j'ai peint ce que j'ai vu, ce que vous avez vu, ce que tout le monde a vu.

M. DE SOLANGES. Vous nous faites bien languir.

DORMEUIL. C'est que je ne sais pas trop comment vous expliquer cela: je voudrais vous faire voir l'ensemble tout d'un coup; voilà ce qui m'embarrasse : je vais pourtant essayer. D'abord... c'est un homme qui croit que sa cuisinière le vole. Je parie que cela vous paraît commun? vous allez voir. Je vous disais donc que c'est un homme qui croit que sa cuisinière le vole; il n'en est pas sûr, il ne fait que le soupçonner. Cet homme donc... Mais tenez j'aime mieux vous jouer la scène comme je l'ai inventée, vous en jugerez plus facilement. Figurez-vous donc un homme, un monsieur, un bourgeois en robe de chambre de bazin à côtes, le pantalon pareil, coiffé d'un foulard ou d'un madras, n'importe, et chaussé avec des pantoufles... enfin en négligé, comme on est le matin chez soi lorsqu'on aime ses aises. Ce monsieur entre dans son salon, comme on entre dans son salon. Quand il est entré, il s'assied dans une bergère, et il n'est pas plutôt

assis qu'il s'écrie : « *Ah ! mon Dieu, je crois que ma cuisinière me vole.* » Remarquez-vous comme c'est simple?

M. DE SOLANGES. Très-simple.

DORMEUIL. Ordinairement on se donne au diable pour faire une exposition ; avec moi, c'est l'affaire de deux mots : *Ah ! mon Dieu, je crois que ma cuisinière me vole.* Vous auriez dix mille personnes dans votre salle, qu'elles verraient tout de suite que c'est un homme qui croit que sa cuisinière le vole. C'est un grand avantage, n'est-il pas vrai? Je continue : « *Ah ! mon Dieu, je crois que ma cuisinière me vole. Ah ! mon Dieu qu'on est malheureux d'avoir une cuisinière qui vole. Ah ! mon Dieu ! il n'y a donc pas de cuisinière qui ne vole?.....* » Vous voyez bien l'intention de cette scène, et tout ce qu'on peut dire là-dessus? Je ne fais que vous indiquer en gros, parce qu'ensuite c'est à l'acteur à développer cela ; vous comprenez? Je passe à la seconde scène. La cuisinière arrive : elle est vêtue en cuisinière, mais avec recherche, et comme une cuisinière qui fait danser l'anse du panier. Il faut qu'elle ait un beau bonnet et des pendants d'oreilles en or. Aussitôt que son maître l'aperçoit, il lui dit : « *Ah ! mon Dieu, Nanette* ou *Jeannette.* (S'interrompant.) Je ne sais pas trop lequel des deux noms convient mieux.

M. DE SOLANGES. Choisissez.

DORMEUIL. Nanette est plus un nom de cuisinière..... Au reste, cela ne fait rien. (Il continue.) *Ah ! mon Dieu, Nanette, je crois que tu me voles !* Pour Nanette qui ne s'attend à rien de rien, c'est une tuile qui lui tombe sur la tête ; mais comme elle n'est pas trop manchote, elle se rassure peu à peu, et répond avec une présence d'esprit admirable : *Ah ! mon Dieu, monsieur, je vous vole ! — Ah ! mon Dieu, je le crois*, reprend son maître.— *Ah ! mon Dieu, qui est-ce qui peut vous avoir dit ça ? — Ah ! mon Dieu, on ne me l'a pas dit. — Ah ! mon Dieu si... — Ah ! mon Dieu, crois-tu que je sois un imbécile ? — Ah ! mon Dieu, j'en suis sûre...* Je ne sais pas si vous entrez bien dans mon idée...

M. DE SOLANGES et M. DE VOLMAR (ensemble et riant aux éclats). Parfaitement.

DORMEUIL (avec satisfaction). N'est-ce pas que c'est plaisant.

M. DE SOLANGES. Très-plaisant.

DORMEUIL. Et naturel ?

M. DE VOLMAR. On ne peut davantage.

DORMEUIL. Cela ne peut manquer son effet, car vous en riez tout comme on a ri dans le salon. Je vous répète qu'il faut arranger cela ; ce n'est qu'une ébauche, mais le reste va tout seul. Il faut, par exemple, quelqu'un qui ait du talent pour jouer le rôle principal, et je m'en chargerai volontiers. Comme je suis l'auteur, il me semble que cela me va mieux qu'à un autre. Qu'en dites-vous ?

M. DE SOLANGES (avec ironie). Je suis de votre avis.

DORMEUIL. Il faut de la chaleur, de l'entraînement. Quelqu'un qui serait froid serait insupportable.

M. DE VOLMAR. Comment appelez-vous cela ? Est-ce une comédie ? Qu'est-ce que c'est ?

DORMEUIL. C'est un homme qui croit.....

M. DE VOLMAR (l'interrompant avec impatience). Que sa cuisinière le vole ; nous en sommes persuadés. Après.

DORMEUIL. Après ?

M. DE VOLMAR (toujours avec impatience). Oui, après ; qu'est-ce que c'est que cela ?

DORMEUIL. Vous devez bien le savoir, puisque je viens de vous le réciter d'un bout à l'autre.

M. DE VOLMAR (toujours de même). Mais enfin, quel est le mot ?

DORMEUIL. Le mot de quoi ?

M. DE VOLMAR (même jeu). Du proverbe.

DORMEUIL. Ce n'est pas un proverbe.

M. DE VOLMAR (même jeu). Mais qu'est-ce donc ?

DORMEUIL. Si je vous dis que c'est un homme qui croit que sa cuisinière le vole, vous allez encore me rire au nez, ce n'est pourtant pas autre chose.

M. DE SOLANGES (arrêtant M. de Volmar prêt à s'emporter). Dites-nous au moins, monsieur Dormeuil, comment verra-t-on que c'est fini ?

DORMEUIL. Parce que Nanette et moi nous cesserons de parler.

M. DE SOLANGES. Oui, mais les spectateurs voudront savoir le nom qu'il faut donner à cela.

DORMEUIL. Le nom ! ah ! je comprends. Eh bien ! mais voici ce que je me propose. Quand nous aurons bien épuisé notre sujet, que nous en aurons tiré tout le parti possible, qu'il ne nous restera plus rien à y ajouter... alors, moi, je m'avancerai sur le bord du théâtre, et je dirai, : « Mesdames et messieurs, « qu'est-ce que vous croyez que nous venons de jouer? » Comme dans la pièce il y a un maître et une cuisinière, les uns diront : « Mais cela doit s'appeler le Maître; » les autres répondront : « Non, cela doit s'appeler la Cuisinière, » parce qu'au premier coup d'œil l'intérêt a l'air de rouler sur la cuisinière : et moi qui sais que c'est le maître que j'ai voulu peindre, je me hâterai d'apaiser tous les débats, en disant : « Mesdames et messieurs, ceux d'entre vous qui ont deviné « que c'était le maître, ont bien deviné, parce qu'en effet c'est « le nom de la pièce. »

M. DE SOLANGES. Il n'y a pas le plus petit mot à répondre à cette explication.

DORMEUIL. Monsieur de Volmar n'a pas l'air aussi satisfait que vous.

M. DE VOLMAR. Où voyez-vous cela? je suis dans le ravissement.

DORMEUIL. A la bonne heure donc. Vous sentez, messieurs, de quelle importance il est que je joue dans ma pièce, et qu'un acteur qui n'entrerait pas comme il faut dans l'esprit du rôle, courrait le risque de le dénaturer entièrement. Je vous prie donc de me le laisser. Si cet essai réussit, comme je n'en doute pas d'après votre suffrage, il serait possible que je vous trouvasse encore quelque autre sujet dans le même genre. Avec du travail et en y pensant bien, je n'en désespère pas. Adieu, adieu. Ah ! que je suis content !

(Il sort.)

SCÈNE XI.

M. DE SOLANGES, M. DE VOLMAR.

M. DE SOLANGES. A présent, croyez-vous que nous parvenions à faire jouer ce soir des proverbes ?

M. DE VOLMAR. Ma foi, je commence à en douter.

M. DE SOLANGES. Et moi, au contraire, je suis sûr d'en faire jouer un à perfection.

M. DE VOLMAR. Bah ! vous m'étonnez.

M. DE SOLANGES. Vous rappelez-vous le titre que j'avais pris tantôt pour sujet?

M. DE VOLMAR. Oui, je me le rappelle bien : *Autant de têtes, autant d'avis*, ou *Chacun pour soi et Dieu pour tous.*

M. DE SOLANGES. Eh bien, abondons dans le sens de chacun, mettons-les tous ensemble, et je vous assure que, quelque chose qu'ils disent et qu'ils fassent, notre proverbe sera justifié :

CHACUN POUR SOI, ET DIEU POUR TOUS.



MLLE DE MUSSY.

AH! QUE JE SUIS LAIDE!

Le Mariage manqué, Sc. V.

LE

MARIAGE MANQUÉ

OU

ON ATTRAPE PLUS DE MOUCHES AVEC DU MIEL QU'AVEC DU VINAIGRE.

PERSONNAGES :

MADAME MAIRET, marchande de modes.
SOPHIE, fille de boutique chez madame Mairet.
MADEMOISELLE DE MUSSY.
M. FILLARS.
M. DUCASTEL.

La scène se passe dans une ville de province.

Le théâtre représente une boutique de marchande de modes, avec un comptoir de chaque côté.

SCÈNE I.

MADAME MAIRET, SOPHIE, chacune dans un comptoir opposé.

SOPHIE (posant un chapeau ridiculement sur sa tête). Madame, qui est-ce qui met son chapeau comme cela? Vous ne devinez pas? Pardine! c'est madame Darbaut.

MADAME MAIRET. Medemoiselle, je vous ai défendu de parler politique.

SOPHIE. Mais, madame, ce n'est pas parler politique que de parler de madame Darbaut.

MADAME MAIRET. Pardonnez-moi, mademoiselle. Madame

Darbaut est femme du maire, et il ne faut jamais s'attaquer aux autorités tant qu'elles sont en place. Il n'y a que vous qui ne sachiez pas ces choses-là. Madame Darbaut, d'ailleurs, ne se fournissant pas ici, c'est une raison de plus pour que vous ne vous moquiez pas d'elle.

SOPHIE. Vous préférez donc qu'on se moque de vos pratiques ?

MADAME MAIRET. Taisez-vous, et travaillez. Avez-vous fini le chapeau de mademoiselle de Mussy ?

SOPHIE. Oui, madame.

MADAME MAIRET. Et sa robe, est-elle tout à fait garnie ?

SOPHIE. Pas encore ; mais je vais me mettre après, aussitôt que j'aurai terminé sa collerette.

MADAME MAIRET. Tâchez qu'il n'y ait rien à redire, car c'est une tatillon s'il en fut jamais.

SOPHIE. Dame ! quand on a son âge et sa figure, on doit être plus difficile que quand on est jeune et jolie. Ma chère cousine a bien à présent...

MADAME MAIRET. Voilà encore que je vous prends à appeler mademoiselle de Mussy votre cousine.

SOPHIE. C'est bien sans y penser, je vous assure ; et vous vous trompez furieusement si vous croyez que j'y mets de la vanité.

MADAME MAIRET. Que vous y mettiez de la vanité ou non, je ne veux pas de cela.

SOPHIE. Enfin elle est toujours ma cousine, puisque son grand-père était le frère du père de mon père.

MADAME MAIRET. Vous ne finirez pas, à ce qu'il paraît ?

SOPHIE. Entre nous, je puis bien dire ce qui en est. Et puis, ne le sait-on pas dans toute la ville ?

MADAME MAIRET. Parlez, mademoiselle, puisqu'on ne peut pas vous en empêcher ; mais si vous me faites perdre sa pratique...

SOPHIE. Ce serait une fière perte ! elle fournit toutes ses étoffes.

MADAME MAIRET. Si cela lui convient et à moi aussi ?

SOPHIE. Elle croit, parce que son père a caché son véritable nom sous le sobriquet de Mussy, que la voilà une tout autre

personne, et qu'elle n'a plus rien de commun avec sa famille. Cela fait pitié !

MADAME MAIRET. Votre père n'avait qu'à faire de même.

SOPHIE. Pourquoi donc? mon père était Pierre Pouzous, je n'en rougis pas : ce nom-là vaut bien un nom d'emprunt.

MADAME MAIRET (avec un ton d'autorité). En voilà assez.

(Un moment de silence.)

SOPHIE. Madame, je puis dire que ma cousine a une figure étrange.

MADAME MAIRET (avec humeur). Encore votre cousine !

SOPHIE. Pardon. Je puis dire que mademoiselle de Mussy a une figure étrange. Comme elle va être belle avec ce chapeau-là ! Elle aura bien réfléchi avant de choisir son satin. Est-il permis d'avoir un aussi mauvais goût? Du satin blanc bleu !

MADAME MAIRET. Qu'est-ce que cela vous fait ?

SOPHIE. Oh ! rien ; mais vous me permettrez de faire une comparaison avec madame Darbaut, c'est pour en dire du bien. Voilà une femme qui n'a pas besoin de choisir ses modes ; tout lui va : elle se coiffe en l'air ; elle arrange ses cheveux en dépit du bon sens ; avec cela, elle est toujours jolie.

MADAME MAIRET. Elle engraisse beaucoup.

SOPHIE. Cela n'empêche pas qu'elle ne soit la plus belle femme de la ville.

MADAME MAIRET. C'est selon le goût. Mademoiselle Juliette a cru me faire une grande niche en m'enlevant sa pratique ; je vous avoue que cela m'est bien égal.

SOPHIE. Il n'est pourtant pas indifférent, pour une marchande de modes, de coiffer un visage comme celui de madame Darbaut.

MADAME MAIRET. Ce que je trouve seulement de ridicule, c'est que la femme d'un homme en place, qui devrait donner l'exemple, se fournisse chez une personne aussi connue pour ses mauvaises opinions que l'est mademoiselle Juliette.

SOPHIE. Ah ! vous ne parlez pas politique?

MADAME MAIRET. Il n'y a pas de politique là-dedans. Si mademoiselle Juliette faisait mieux les modes que moi, encore

passe; mais tout ce qui sort de chez elle est lourd, sans goût et sans fraîcheur.

SOPHIE. Ce sont les crédits qui lui donnent des pratiques.

MADAME MAIRET. Grand bien lui fasse! Pour moi, je suis corrigée de cette duperie-là. Quand nos dames nous doivent une somme un peu considérable, elles font venir leurs modes de Paris, et nous n'entendons plus parler d'elles : alors il faut les tourmenter ou s'adresser aux maris, et ce sont des longueurs à n'en plus finir : j'aime mieux vendre moins et vendre au comptant; c'est plus sûr.

SOPHIE. C'est bien moins honorable aussi.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, M. FILLARS.

M. FILLARS. Bonsoir, madame Mairet; mademoiselle Sophie, je suis votre serviteur.

SOPHIE. Votre servante, monsieur Fillars.

M. FILLARS. Eh bien, mesdames, qu'est-ce qu'on dit de neuf?

SOPHIE. C'est à vous qu'il faut le demander, car vous êtes une vraie gazette.

M. FILLARS. Depuis quelque temps je ne vais plus nulle part.

MADAME MAIRET. Vous?

M. FILLARS. Le monde m'ennuie à périr.

SOPHIE. En voilà du nouveau, vous qui en demandiez.

MADAME MAIRET. Vous allez pourtant dans la première société.

M. FILLARS. Certainement; mais depuis peu ils ont tous pris un ton, des manières insupportables. C'est à n'y pas tenir. La receveuse, l'autre jour, ne s'est-elle pas avisée de me regarder du haut de sa grandeur; la receveuse, qui était si contente de venir dîner chez moi avec son mari, lorsqu'ils sont arrivés ici! Ils sont riches maintenant, ils ont un carrosse; ils ont oublié cela.

MADAME MAIRET. Elle paie bien, et fait beaucoup de dépense.

M. FILLARS. D'abord, toutes les femmes de receveur aiment les chiffons. Elle paie bien… le beau mérite ! Il vaudrait bien mieux qu'elle ne payât pas bien, avec des places aussi lucratives ! A propos, savez-vous ce que monsieur Gaulot est allé faire à Paris? On dit qu'on lui retire sa direction.

MADAME MAIRET. Monsieur Gaulot ! qu'est-ce donc qu'il a fait? C'est un si brave homme ; ce sont de si bonnes gens dans cette famille-là, en général !

M. FILLARS. Bah ! bah ! il y a dix ans qu'ils ont cette direction ; chacun son tour.

MADAME MAIRET. Vous ne demandez que plaie et bosse, vous.

SOPHIE. Je parie que je sais qui est-ce qui fait retirer la place à monsieur Gaulot.

M. FILLARS. Contez-moi donc cela.

SOPHIE. C'est madame du Renay, j'en suis sûre.

M. FILLARS. Elle en est bien capable.

SOPHIE. On dit qu'elle et madame Gaulot ne pouvaient se souffrir.

MADAME MAIRET. Je mettrais ma main au feu que madame Gaulot n'a jamais détesté personne.

M. FILLARS. Mauvaise habitude que vous avez-là, madame Mairet ; il ne faut jamais se presser de mettre sa main au feu pour qui que ce soit. Eh bien , mademoiselle Sophie ?…

SOPHIE. Eh bien, madame du Renay, qui a de grandes protections à Paris pour faire destituer qui elle veut, les aura employées contre madame Gaulot.

MADAME MAIRET. Ce ne sont que des suppositions.

M. FILLARS. Qui sont très-vraisemblables.

SOPHIE. Madame du Renay s'en est vantée.

M. FILLARS. Elle est si avantageuse.

MADAME MAIRET. Le bel avantage de passer pour méchante !

M. FILLARS. Oui, oui, cela fait respecter.

SOPHIE. Il est vrai qu'elle l'a dit dans un moment d'humeur.

M. FILLARS. Preuve qu'elle le pensait : c'est justement

quand on a de l'humeur qu'on déguise le moins ses sentiments.

SOPHIE. C'était en revenant de chez madame Gaulot, qui avait eu la maladresse de la camper devant une croisée, le soleil lui donnant en plein sur la figure. Ecoutez donc aussi, quand on reçoit la visite de quelqu'un qu'on a intérêt de ménager, on ne le campe pas devant une croisée ; n'est-ce pas donc, monsieur Fillars ?

M. FILLARS. Cela ne s'est jamais fait.

MADAME MAIRET. Mais d'où tenez-vous donc toutes ces sottises-là, mademoiselle Sophie ?

SOPHIE. De la femme de chambre de madame du Renay elle-même.

MADAME MAIRET. Et vous me ferez croire qu'elle causerait la ruine de toute une famille pour une pareille misère ?

SOPHIE. Misère ! comptez-vous pour rien, madame, le désagrément d'être en plein soleil quand on met autant de blanc que madame du Renay, et qu'on le met aussi mal ? on a l'air d'un masque. Personne ne se soucie de cela.

M. FILLARS. Mademoiselle Sophie, vous pourriez bien ne pas vous tromper : je me rappelle une aventure à peu près pareille, qui rend très-probable ce que vous venez de nous dire.

SOPHIE. Madame croit que j'invente.

M. FILLARS. Je ne le crois pas, moi.

MADAME MAIRET. Et vous trouvez cela bien, monsieur Fillars ?

M. FILLARS. Voulez-vous que j'en pleure ? Les gens qui n'ont pas d'économies ne m'ont jamais fait pitié. Savez-vous que les Gaulot pouvaient mettre hardiment de côté au moins deux mille écus par an, et que ces deux mille écus, depuis dix ans, avec les intérêts et les intérêts des intérêts, feraient aujourd'hui une somme qu'ils seraient bien contents de retrouver ? Mais non, on a voulu briller ; on roulait voiture ; on était de toutes les fêtes ; on avait même son jour pour recevoir : c'est fort agréable si cela pouvait durer. Quand on n'a rien autre chose qu'une place, il faut se conduire autrement. Que de gens j'ai vus faire de la poussière, qui voudraient bien

à présent être aussi avancés que moi! Dame! je ne brille pas, non plus; je ne cherche pas à m'en faire accroire : je vais tout doucement, et je n'ai pas de plus grand plaisir que quand je vois tomber ceux qui voulaient courir plus vite que moi.

MADAME MAIRET. Si tout le monde se conduisait comme vous, les pauvres ouvriers seraient bien à plaindre.

M. FILLARS (en se frottant les mains). On ne leur ferait pas banqueroute au moins, madame Mairet, car je paie bien exactement.

MADAME MAIRET. Vous ne dépensez rien.

M. FILLARS. J'augmente mon avoir; et quand j'entends les autres parler de leurs chevaux et de leurs beaux équipages, je parle de mes terres, moi, et ce sont encore eux qui m'envient.

MADAME MAIRET. Ils pensent bien à cela!

M. FILLARS. J'y pense, moi. Par exemple, il y a encore un de vos voisins qui fait l'important aujourd'hui, et qui dans un an, peut-être, n'aura pas de pain ; ce que je dis est à la lettre.

MADAME MAIRET. Qui donc?

M. FILLARS. Chez le préfet, dimanche dernier, un monsieur a refusé de se mettre à une table de jeu avec moi.

MADAME MAIRET. Ce n'est pas M. Arnoult?

M. FILLARS. Non, ce n'est pas monsieur Arnoult, quoique je pourrais bien en dire autant de lui.

MADAME MAIRET. Monsieur Arnoult a de la fortune.

M. FILLARS. Je souhaite qu'il lui en reste assez pour payer ses créanciers.

MADAME MAIRET. Ne badinez pas : sa femme me doit de l'argent.

M. FILLARS. La somme est-elle forte?

MADAME MAIRET. Je ne serais pas contente de la perdre.

M. FILLARS. Dans ce cas, faites vos diligences, si vous m'en croyez.

MADAME MAIRET. Mais êtes-vous bien sûr?

M. FILLARS. Fiez-vous à moi. Je suis au courant de tout ce qui regarde les gens qui ont de mauvaises affaires.

MADAME MAIRET. Alors vous ne vous occupez pas de ceux qui sont heureux?

M. FILLARS. Je les attends.

MADAME MAIRET. Vous vous êtes créé là un joli plaisir.

M. FILLARS. Pourquoi a-t-on l'air de me narguer? Est-ce que je les vaux pas bien tous? Je n'ai pas besoin d'eux; je ne leur demande rien; mais tant qu'ils me feront des impertinences.....

MADAME MAIRET. Vous vous êtes mis cela dans la tête. Vous êtes trop susceptible.

M. FILLARS. Trop susceptible! quand l'un manque de me jeter par terre en passant à cheval auprès de moi, et qu'un autre baisse le store de sa voiture pour ne pas me voir! Si vous appelez cela être trop susceptible.....

MADAME MAIRET. Vous voudriez que tout le monde allât à pied.

SOPHIE. Oh! pour cela, madame ne dit pas une fausseté; et, s'il faut être de bonne foi, il y a longtemps que je me suis aperçue de la haine que porte M. Fillars à tous les gens qui ont voiture.

M. FILLARS. Je m'en passe bien, moi.

SCÈNE III.

MADAME MAIRET, M. FILLARS, SOPHIE, M. DUCASTEL.

M. DUCASTEL. Madame, avez-vous des gants?

MADAME MAIRET. Oui, monsieur. Sophie, faites voir des gants à monsieur.

SOPHIE. C'est pour vous, monsieur?

M. DUCASTEL. Oui, mademoiselle.

SOPHIE. Sont-ce des gants ordinaires, des gants de castor ou des gants de peau de daim que monsieur désire?

M. DUCASTEL (montrant ses gants). Ce sont des gants comme ceux-ci.

SOPHIE. Des gants de société; fort bien. Madame, vous les avez de votre côté. Non, non, je me trompe; je suis si étourdie! Monsieur, je crois que voici une paire qui vous conviendra à merveille. Voulez-vous me permettre de mesurer sur

votre main? C'est absolument cela. J'avais remarqué que monsieur n'avait pas la main forte.

M. DUCASTEL. Combien vous dois-je, mademoiselle?

M. FILLARS. Je ne me trompe pas, c'est monsieur Ducastel.

M. DUCASTEL. Ah! ah! c'est vous, monsieur Fillars!

M. FILLARS. Comment êtes-vous dans ce pays-ci? Vous ne changez pas du tout. Il y a bien six ans que je n'ai eu l'honneur de vous voir, vous êtes toujours le même.

M. DUCASTEL (à madame Mairet). Madame, je voudrais aussi une couple de jabots.

MADAME MAIRET. Nous n'en avons pas de montés pour le moment; mais si monsieur veut se donner la peine d'attendre, ce ne sera pas long. C'est en batiste sûrement? Nos messieurs n'en portent pas d'autres.

M. DUCASTEL. Comme vous voudrez, madame.

MADAME MAIRET. Sophie, allons vite, deux jabots de batiste pour monsieur. Donnez m'en un, vous ferez l'autre. Monsieur, faites-moi le plaisir de vous asseoir [1].

(M. Ducastel s'assied sur le devant du théâtre; M. Fillars prend un siége auprès de lui.)

M. FILLARS. C'est donc pour un mariage que vous faites toutes ces emplettes?

M. DUCASTEL. Mon linge s'est tellement abîmé en route, que je n'ai pas une chemise dont le jabot soit mettable.

M. FILLARS. Vous ne voulez pas me dire le fin mot. Vous avez des prétentions, je vois cela du premier coup d'œil. Voyons, dites-moi ce que vous venez faire dans cette ville, où vous n'êtes jamais venu. C'est à coup sûr quelque chose qui en vaut la peine; car vous n'êtes pas homme à vous déranger pour rien. J'ai su que vous aviez eu le malheur de perdre monsieur votre père; cette nouvelle m'a causé un véritable chagrin; et je ne puis pas vous dire l'humeur que j'ai eue contre madame Dubriel, votre cousine, en apprenant qu'elle n'avait porté le deuil que six semaines.

[1] Il faut avoir soin de tenir tout prêt un morceau de batiste que l'on déchire, et que madame Mairet et Sophie se partagent; et, au moment où Sophie montre son jabot achevé, elle en substitue un tout fait qu'elle a tenu auprès d'elle.

M. DUCASTEL. Je l'ignorais.

M. FILLARS. Je puis vous le certifier. La terre de madame Dubriel n'est qu'à dix lieues d'ici, il ne m'a pas été difficile de m'assurer du fait. Pour un oncle, six semaines de deuil, c'est un peu leste. Vous devez vous trouver bien seul à présent dans votre grand château?

M. DUCASTEL. Je fais beaucoup travailler.

M. FILLARS. Vous avez donc des projets? Je suis sûr de ne pas m'être trompé. Vous venez nous enlever quelqu'une de nos belles. Mais comment aurez-vous pu faire un choix? Vous ne connaissez personne dans la ville. Eh! j'oubliais le vieil abbé de Montègre, avec qui votre père était lié. C'est le plus grand marieur qui soit au monde; il se sera chargé de la commission. Vous riez, m'y voilà. Ce n'est pas trop sot de deviner tout cela sur une simple paire de gants et deux jabots.

M. DUCASTEL. Non, sans doute; car c'est la vérité, à l'exception de l'abbé de Montègre, qui n'est pour rien dans cette affaire.

M. FILLARS. A présent, dites-moi le nom de la demoiselle.

M. DUCASTEL. Devinez.

M. FILLARS (élevant la voix). Madame Mairet, qui est-ce qui est à marier ici?

M. DUCASTEL (bas à M. Fillars). Il n'y a point de nécessité à mettre cette femme en tiers dans ce que nous disons.

MADAME MAIRET. Vous.

M. FILLARS (haut à madame Mairet). Bien obligé. (A M. Ducastel.) Elle n'a pas compris ma question. Nous disons donc.....

M. DUCASTEL. C'est vous qui dites; je ne dis rien.

M. FILLARS. Diantre! j'ai beau chercher, je ne vois personne ici qui vous convienne. Mademoiselle Davaine est trop jeune, et elle n'est pas jolie. Célestine de la Mare a une inclination. C'est peut-être mademoiselle de Fougères; mais elle louche, et elle prend déjà du tabac. A moins que ce ne soit la petite Pajol, qui a le bout du nez rouge... Je suis imbécile... C'est Aglaé de Saint-Ange; la voilà trouvée! Vous n'êtes pas de la ville, le bruit de son aventure n'aura pas été jusqu'à vous... C'est elle. Elle est bien aimable; nous n'avons rien de

mieux. En la tenant isolée, ne la quittant pas, elle peut faire une femme charmante.

M. DUCASTEL. Eh bien ! ce n'est pas encore cette demoiselle-là.

M. FILLARS. C'est donc une veuve? Madame de la Blotterie, peut-être, qui se peint les sourcils, et qui a un faux râtelier par en haut.

M. DUCASTEL. Ce n'est point une veuve.

M. FILLARS. Alors, je m'y perds.

M. DUCASTEL. Cherchez donc bien.

M. FILLARS. Que voulez-vous que je cherche ?

M. DUCASTEL. Vous me faites trembler de penser que ma future n'est pas plus connue de vous, qui paraissez si bien connaître tout le monde.

M. FILLARS. Nommez-la-moi, je vous dirai bien ce qui en est.

M. DUCASTEL. Non. Si vous l'eussiez devinée, je ne vous aurais pas démenti ; mais je ne vous la nommerai pas. Ces choses-là demandent du secret.

M. FILLARS. Du secret ! il n'y a pas de secret sans exception.

M. DUCASTEL. Écoutez donc : cette personne n'habite peut-être pas la ville.

M. FILLARS. Si elle habite le département, je la connais. Chez qui devez-vous vous trouver avec elle?

M. DUCASTEL. Je n'en sais rien.

M. FILLARS. Qui est-ce qui doit vous présenter?

M. DUCASTEL. Tenez, je vais vous lire la lettre que j'ai reçue à ce sujet, en vous cachant cependant le nom de la personne en question et la signature de celui qui m'écrit.

M. FILLARS. Celui qui m'écrit ! Pas de doute déjà que la lettre ne soit d'un homme.

M. DUCASTEL. Vous verrez si vous reconnaîtrez le portrait qu'on me fait.

M. FILLARS. Lisez.

M. DUCASTEL (tire de sa poche une lettre qu'il lit): « Mon « cher ami... »

M. FILLARS. Mon cher ami !

M. DUCASTEL. Ah ! voici l'endroit. « Mademoiselle de... »

M. FILLARS. C'est une demoiselle de...

M. DUCASTEL (continuant). « Mademoiselle de... est fort rai-« sonnable. »

M. FILLARS. Après.

M. DUCASTEL. « Elle a de l'esprit et de l'instruction. »

M. FILLARS. Cela ne dit rien.

M. DUCASTEL. « Elle tient à une des premières familles de « la ville. »

M. FILLARS. Chaque famille ici a la prétention d'être la première famille de la ville.

M. DUCASTEL. « Elle n'a qu'un frère qui est d'une assez « mauvaise santé. »

M. FILLARS. Comme tous les frères des demoiselles à marier.

M. DUCASTEL. « C'est une personne simple dans ses maniè-« res et sans aucune prétention. »

M. FILLARS. Cette demoiselle-là n'est pas d'ici.

M. DUCASTEL. « Qui est généralement aimée et estimée. »

M. FILLARS. Généralement.

M. DUCASTEL. « Je crois pouvoir affirmer que cette alliance « vous convient sous tous les rapports, et que vous ne vous « repentirez jamais de l'avoir contractée. »

M. FILLARS. Cette lettre est de l'abbé de Montègre ; il n'y a que lui qui puisse affirmer ces choses-là.

M. DUCASTEL. « Je ne parlerai de rien à madame de... ni « à sa fille, avant de vous avoir présenté chez elle. »

M. FILLARS. Arrêtez un instant, je vous prie. « Je ne par-« lerai de rien à madame de... ni à sa fille. » Cette demoiselle n'a donc qu'une mère ? ou bien elle a un père aussi ; mais un de ces pères comme nous en voyons plusieurs, qui ne comptent pour rien dans leur maison, et qui ne servent qu'à donner un nom aux enfants de leur femme. Continuez : je croyais avoir trouvé un renseignement, et je suis toujours dans la même ignorance.

M. DUCASTEL. « Vous pouvez avoir la certitude que per-« sonne ne sera prévenu. »

M. FILLARS. Oh ! que voilà bien une phrase de faiseur de

mariages! « Personne ne sera prévenu! » pas même vous peut-être. Que d'entrevues où personne n'est prévenu et où tout est arrangé d'avance! On surprend la demoiselle dans un négligé plein de recherche, s'occupant d'une broderie délicate ou de quelque autre bagatelle qui semble absorber toute son attention, au milieu d'un salon tapissé de dessins faits par elle seule, et qui le plus souvent ne sont que l'ouvrage de son maître. Le piano est tout prêt, le livre de musique ouvert à la sonate qu'on étudie depuis quinze jours. Les jeunes frères et sœurs, groupés autour de leur aînée, sont en admiration devant elle, et lui font mille caresses qu'elle reçoit avec une grâce et une bonté touchantes : tout respire l'harmonie et l'union. Le prétendu, ébahi, transporté, brûle déjà de faire partie d'une aussi aimable famille; et, pour mettre le comble à son ravissement, après l'avoir étourdi de chants et de musique pendant une heure ou deux, on finit par accorder une gavotte aux instances d'un ami officieux aposté là par hasard, et sans que rien ait été prévu.

M. DUCASTEL. Pour la musique, je suis sûr de n'en pas entendre.

M. FILLARS. Comme vous êtes musicien, il est possible qu'on ne se risque pas à jouer devant vous; mais vous ne connaissez rien à la danse, et vous n'éviterez pas la gavotte, ou au moins quelque petit menuet. Au surplus, cela ne fait rien; voyons le reste.

M. DUCASTEL. C'est tout.

M. FILLARS. Vous badinez?

M. DUCASTEL. Non.

M. FILLARS. Et la taille, l'âge, la figure, on ne vous en dit pas un mot? On vous avait donc écrit sur tout cela avant cette lettre, car le moyen de croire que vous ayez fait plus de soixante lieues sur des renseignements aussi vagues.

M. DUCASTEL. C'est pourtant la vérité.

M. FILLARS. Allons donc.

M. DUCASTEL. La personne qui m'écrit a toute ma confiance; et, quoi que vous en puissiez dire, je ne crains pas d'avoir fait un voyage inutile.

M. FILLARS. Vous avez une foi robuste. Quant à moi, je

trouve cette lettre si insignifiante, qu'il me semble que vous pourriez la publier ici, même sans craindre de compromettre la demoiselle qu'on prétend vous désigner. Enfin il ne faut que de la patience : une personne comme vous ne peut pas être longtemps dans la ville sans que l'on sache ce qu'elle y est venue faire ; et demain ce ne sera plus un secret. Que faites-vous ce soir ?

M. DUCASTEL. Vous avez spectacle, je compte y faire un tour.

M. FILLARS. Permettez-vous que je vous accompagne ?

M. DUCASTEL. Volontiers.

M. FILLARS. Je vous demanderai seulement la permission d'aller rompre un engagement : c'est l'affaire d'un instant ; ce n'est qu'à deux pas.

M. DUCASTEL. A la bonne heure.

M. FILLARS. J'y cours. (Bas.) Songez à marchander avec madame Mairet, parce qu'elle a la réputation d'être fort chère ; et pour sa fille de boutique, vous ne lui donnerez rien : ce n'est pas l'usage ici. (Haut, en s'en allant.) Je ne vous dis pas adieu, mesdames.

SCÈNE IV.

MADAME MAIRET, M. DUCASTEL, SOPHIE.

MADAME MAIRET. Je vous demande mille excuses, monsieur ; mais quand on veut que l'ouvrage soit bien fait, il faut y mettre le temps.

SOPHIE. Voilà mon jabot fini : est-ce comme cela que vous le vouliez, monsieur ?

M. DUCASTEL. C'est on ne peut mieux, mademoiselle.

SOPHIE. Comme je travaille très-vite, on pourrait croire que je ne travaille pas avec soin, cependant il est impossible de faire des ourlets mieux que je ne les fais. Les messieurs ne se connaissent guère à cela, c'est tout simple : cependant on sait toujours distinguer des points réguliers d'avec des points comme j'en vois faire à tant de femmes qui s'imaginent savoir travailler, et qui ne s'en doutent pas... C'est pour votre

commodité, monsieur, que vous restez dans ce coin-là?

M. DUCASTEL. C'est pour éviter l'air qui vient par-dessous votre porte.

SOPHIE. Vous avez raison; elle ferme bien mal.

MADAME MAIRET. Sophie, faites-moi donc penser à envoyer demain la servante chez le menuisier, afin qu'il voie à l'arranger.

SCÈNE V.

MADAME MAIRET, SOPHIE, M. DUCASTEL (dans le fond du théâtre), MADEMOISELLE DE MUSSY.

MADEMOISELLE DE MUSSY. Eh bien! madame Mairet, et mon chapeau, et ma robe, et ma collerette?

MADAME MAIRET. Tout cela est prêt, mademoiselle.

SOPHIE. A l'exception de votre garniture, que j'achève.

MADEMOISELLE DE MUSSY. Vous avez encore quelque chose à faire?

SOPHIE. Ce n'est presque rien.

MADAME MAIRET. Vous aurez le tout demain à dix heures, comme nous en sommes convenues.

MADEMOISELLE DE MUSSY. Je veux l'avoir ce soir. Demain à dix heures! J'aurai bien autre chose dans la tête demain à dix heures! Pourquoi n'aidez-vous pas votre fille de boutique, au lieu de faire des jabots? Est-ce que j'ai besoin de jabots, moi?

MADAME MAIRET. On ne peut pas travailler à deux sur votre garniture.

MADEMOISELLE DE MUSSY. Ce sont de mauvaises raisons que cela. J'ai vu quelquefois chez mademoiselle Juliette plus de cinq ouvrières occupées à la même robe. D'ailleurs qui vous empêchait de faire passer des nuits? On ne fait pas autre chose chez mademoiselle Juliette.

MADAME MAIRET. Mademoiselle Juliette! Mademoiselle Juliette ne fait pas passer des nuits quand cela est inutile. Vous ne m'aviez demandé votre robe que pour demain.

MADEMOISELLE DE MUSSY. Je veux l'avoir ce soir. Où est mon chapeau ?

MADAME MAIRET. Sophie, montrez le chapeau.

SOPHIE. Le voici, mademoiselle, bien frais, bien joli, et qui vous siéra on ne peut mieux.

MADEMOISELLE DE MUSSY. Ah ! quelle horreur !

MADAME MAIRET. Comment donc, mademoiselle !

MADEMOISELLE DE MUSSY. Mais c'est une abomination. Je vous ai donné du satin blanc, et vous me rendez un chapeau bleu.

MADAME MAIRET. Je vous réponds, mademoiselle, que c'est bien votre satin.

MADEMOISELLE DE MUSSY. Et moi, je vous réponds que c'est faux. Mon satin est un satin fort, et celui-ci une pelure d'ognon. Le mien est blanc, et le vôtre est bleu. Je m'y connais peut-être.

MADAME MAIRET. Pour la couleur, c'est l'effet des lumières. Au surplus, mademoiselle, vous avez remporté chez vous le restant de votre étoffe, vous comparerez demain au jour, et vous verrez que c'est la même chose.

SOPHIE. Si mademoiselle nous eût laissé faire toutes les fournitures...

MADEMOISELLE DE MUSSY. Je ne vous parle pas, mademoiselle. Je verrai que c'est la même chose ; je ne verrai rien du tout ; car je ne veux pas de cette guenille-là. Un chapeau bleu ! prétendre me faire croire que j'ai voulu un chapeau bleu ! Vous perdez donc tout à fait la tête, madame Mairet? cela n'a pas le sens commun. J'aurais dû m'en douter. Je ne sais quelle manie j'ai de me fournir ici ; on n'y vend que de la drogue. Le joli chapeau ! ne dirait-on pas qu'il a servi d'étalage pendant six mois ? Je vous avais demandé du tulle aussi ; pourquoi m'avez-vous mis de la blonde ?

MADAME MAIRET. Vous aviez parlé de tulle d'abord, mais vous avez fini par convenir que la blonde serait plus adoucissante.

MADEMOISELLE DE MUSSY. Plus adoucissante ! je ne me suis jamais servie de ce mot-là. Dites que vous avez mis de la blonde

parce que vous n'aviez pas de tulle chez vous : vous êtes si bien assortie !

MADAME MAIRET. Sophie, montrez à mademoiselle le carton où sont les tulles.

MADEMOISELLE DE MUSSY. Continuez ce que vous faites, mademoiselle ; c'est plus essentiel. Qu'est-ce que c'est que ce chiffonnage-là ? C'est ma garniture ? Juste ciel ! c'est pour devenir folle. Mais vous avez donc juré de ne rien faire comme personne ? J'ai passé deux heures à vous expliquer ce que je voulais.

SOPHIE. Mais regardez donc, mademoiselle.

MADEMOISELLE DE MUSSY. La seule fois peut-être que j'aie mis de l'intérêt à ma toilette ! Ah ! grands dieux ! que j'ai eu tort de ne pas m'adresser à Paris ! Madame Mairet, c'est une terrible leçon que vous me donnez là.

MADAME MAIRET. Vous criez contre votre garniture ; je puis vous répondre qu'elle a fait l'admiration de deux ou trois dames qui sont venues ici.

MADEMOISELLE DE MUSSY. Vous l'avez donc montrée ?

SOPHIE. Je ne puis pas travailler dans la cave.

MADEMOISELLE DE MUSSY (à madame Mairet, avec ironie). Vous avez une demoiselle qui a bien de l'esprit. Sans travailler dans la cave, ne peut-on pas avoir une arrière-boutique ?

MADAME MAIRET. C'est comme votre chapeau, si vous vouliez l'essayer ?

MADEMOISELLE DE MUSSY (prenant le chapeau). Que voulez-vous que j'essaie un chapeau bleu ?

MADAME MAIRET. Je vous répète, mademoiselle, que votre chapeau n'est pas bleu.

MADEMOISELLE DE MUSSY (essaie le chapeau, et se regarde dans une glace). Ah ! que je suis laide !

SOPHIE (à part). Ce n'est pas la faute du chapeau.

MADEMOISELLE DE MUSSY. Je me fais peur ; je ressemble à ma mère ; j'ai l'air d'avoir cent ans. Je voulais, au contraire, quelque chose de jeune. (Elle se laisse tomber sur un siége avec tous les signes du plus grand abattement ; et, après un moment de silence, elle arrache le chapeau de dessus sa tête, et le jette avec emportement sur le comptoir.) Tenez, voilà

votre guenille, tâchez de la vendre à quelque marchande de chansons. Ah! c'est épouvantable! Comment vais-je faire pour demain? Je n'ai rien à mettre, rien, absolument rien. Donnez-moi donc au moins des conseils. Je ne puis pas rester comme cela. Il faut prendre une décision; mais, avec votre philanthropie, vous ne voudrez pas faire passer la nuit pour remplacer mon chapeau. Suis-je assez malheureuse!

MADAME MAIRET. Un peu de patience.

MADEMOISELLE DE MUSSY. Ce sont-là les conseils que vous me donnez? un peu de patience! Ne dirait-on pas que j'en ai manqué depuis une heure que je fais du mauvais sang? Eh bien! vous ne parlez pas, vous ne dites rien?

MADAME MAIRET. J'attends que vous me fassiez une nouvelle commande.

MADEMOISELLE DE MUSSY. A quoi cela servira-t-il? Si vous employez les mêmes ouvrières, elles ne feront encore que du bousillage. Je ne sais où vous allez déterrer ces filles-là!

SOPHIE. Dans votre famille, mademoiselle de Mussy.

M. DUCASTEL (à part). Mademoiselle de Mussy! Qu'entends-je?

MADAME MAIRET. Sophie, finissez.

SOPHIE. Pourquoi donc, madame? Il n'y a que moi qui travaille en modes pour vous. Mademoiselle ne l'ignore pas; et, quand elle m'appelle bousilleuse, je puis bien lui dire que je suis sa cousine. Oui, mademoiselle, je suis Sophie Pouzons, comme vous êtes Adélaïde Pouzons. La seule différence qu'il y ait entre nous, c'est que mon père n'a pas fait fortune comme le vôtre, et qu'il n'a pas pris de sobriquet.

MADEMOISELLE DE MUSSY. Quel déluge de paroles!

SOPHIE. Ah! mais dame, chacun a son orgueil.

MADEMOISELLE DE MUSSY. Vous croyez bien, madame Mairet, qu'après une scène aussi scandaleuse je né remettrai plus les pieds chez vous.

MADAME MAIRET. Mais, mademoiselle...

MADEMOISELLE DE MUSSY. Non, madame Mairet, cela n'est pas possible. Je ne m'abaisserai pas à répondre à votre fille de comptoir. Ses injures ne peuvent m'atteindre; mais, pour qu'elle n'ait pas la satisfaction de les répéter aux dames de

ma connaissance qui se fournissent ici, je vais leur dire que je vous quitte, et les engager à suivre mon exemple.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

MADAME MAIRET, M. DUCASTEL, SOPHIE.

MADAME MAIRET. Vous venez de faire un beau chef-d'œuvre, mademoiselle Sophie.

M. DUCASTEL. Comment nommez-vous cette personne-là, madame? Ne vous l'ai-je pas entendue appeler mademoiselle de Mussy?

MADAME MAIRET. Hélas! oui, monsieur.

M. DUCASTEL. Cette demoiselle de Mussy a-t-elle une sœur?

MADAME MAIRET. Non, monsieur.

M. DUCASTEL. Ou une nièce?

MADAME MAIRET. Pas davantage.

M. DUCASTEL. Est-ce que celle que je viens de voir pense encore à se marier?

SOPHIE. Elle y pensera toute sa vie. Elle manque régulièrement deux ou trois mariages chaque année.

M. DUCASTEL. Madame, qu'est-ce que je vous dois?

MADAME MAIRET. Monsieur, je vais vous le dire aussitôt que j'aurai achevé ce jabot.

M. DUCASTEL. Je n'ai pas le temps d'attendre. Voilà une pièce d'or; faites-moi le plaisir de vous payer.

MADAME MAIRET. Mais, monsieur, c'est l'affaire de quelques minutes.

M. DUCASTEL. Je n'ai pas une seconde à perdre. Je vais faire mettre les chevaux à ma chaise de poste.

MADAME MAIRET. Monsieur ne va pas quitter la ville?

M. DUCASTEL. Tout de suite. Voulez-vous me rendre sur la pièce que vous avez devant vous?

MADAME MAIRET. Et vos jabots?

M. DUCASTEL. Je les ferai prendre plus tard. Finissons, de grâce, madame.

MADAME MAIRET. Puisque vous le voulez absolument, voilà ce qui vous revient ; mais je suis vraiment désolée...

M. DUCASTEL (donnant une pièce d'argent). Vous aurez la bonté de donner cela pour moi à vos demoiselles. Madame, je suis votre serviteur.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

MADAME MAIRET, SOPHIE.

SOPHIE. Est-ce qu'il est fou, ce monsieur ? Il laisse aussi ses gants. A qui en a-t-il donc ? Pour un monsieur aussi froid, c'est étonnant.

MADAME MAIRET. C'est votre faute, mademoiselle. Vous vous conduisez de manière...

SOPHIE. N'allez-vous pas dire que c'est moi qui l'ai engagé à reprendre la poste ? Si je m'en rapportais à quelques mots que j'ai entendus à la dérobée, je croirais bien plutôt.....

MADAME MAIRET. Faites-moi grâce de vos conjectures. Je suis toute sens dessus dessous. Voir défiler comme cela toutes ses pratiques les unes après les autres ! Si mademoiselle de Mussy ne revient pas, j'en suis fâchée, mademoiselle Sophie, mais nous ne resterons pas ensemble.

SOPHIE. Il n'y aurait pas de justice à cela. C'est autant pour vous que pour moi que j'ai voulu la remettre à sa place. On a beau être marchand, on ne doit pas se laisser mesquiner aussi ouvertement.

MADAME MAIRET. Cela me regardait, mademoiselle.

SOPHIE. Oh ! que je serais contente, si ce dont je me doute était vrai !

SCÈNE VIII.

MADAME MAIRET, SOPHIE, M. FILLARS.

M. FILLARS. Où est donc ce monsieur ?

SOPHIE. Il est parti.

M. FILLARS. Parti ! où est-il allé ?

SOPHIE. A son auberge.

M. FILLARS. Il va revenir?

SOPHIE. Au contraire, il va s'en aller.

M. FILLARS. S'en aller?

SOPHIE. Et, si vous voulez lui parler, dépêchez-vous de le rejoindre, à moins qu'il ne vous convienne mieux de prendre aussi la poste pour courir après lui.

M. FILLARS. Qu'est-ce que cela signifie?

SOPHIE. Cela signifie qu'il s'en retourne chez lui.

MADAME MAIRET. Du moins c'est ce qu'il nous a dit.

M. FILLARS. Il y a quelque chose là-dessous. Est-ce qu'il est venu quelqu'un lui parler?

SOPHIE. Personne. Il n'est venu que mademoiselle de Mussy qui n'a seulement pas pris garde à lui, mais qui, en récompense, nous a fait un sabbat d'enfer à propos d'une robe et d'un chapeau qu'elle nous avait commandés pour demain.

M. FILLARS (se frappant le front). Et ce monsieur était là? Et il a tout entendu? Ah! que je suis imbécile! c'est cela. Mais où diable aller deviner que M. Ducastel soit venu de soixante lieues pour épouser mademoiselle de Mussy?

SOPHIE. Je ne m'étais pas trompée.

M. FILLARS. Cela s'explique pourtant. L'abbé de Montègre fait depuis trente ans le boston de madame de Mussy; il voit toujours Adélaïde comme une enfant; il aura trouvé que ce mariage était très-sortable. (Il rit.) Ah! ah! ah! ah! Par où vais-je commencer mes visites de ce soir? Il faut que j'aille au moins dans vingt maisons. Elle a donc bien fait le démon?

SOPHIE. Demandez à madame.

M. FILLARS. Je men rapporte bien à vous. C'est à mon compte le dix-neuvième mariage qu'elle manque tout à fait par sa faute, et je pourrais dire le vingtième si j'étais mauvaise langue.

MADAME MAIRET. Ne répandez pas cela, monsieur Fillars, quand ce ne serait qu'à cause de moi.

M. FILLARS. A moins que je ne meure de mort subite, ce sera demain la nouvelle de toute la ville.

MADAME MAIRET. Elle m'a menacée ne m'ôter mes pratiques.

M. FILLARS. Bast! Cette aventure va vous donner la plus grande vogue au contraire. Je m'engage pour ma part à ne raconter l'affaire qu'en gros, et à renvoyer à vous toutes les personnes curieuses des détails. Ce sera la ville et les faubourgs. Ah! mademoiselle de Mussy, à votre âge, avec votre figure, vous ne vous donnez pas seulement la peine de réformer votre caractère! Sur quoi comptez-vous donc pour trouver un mari? Apprenez, mademoiselle Pouzons, que le proverbe dit :

ON ATTRAPE PLUS DE MOUCHES AVEC DU MIEL QU'AVEC DU VINAIGRE.



ÉLISE,

VOILA TOUTES LES SONNETTES EN MOUVEMENT . .

_Le Bal, Sc. X.

LE BAL

OU

LE RENARD ET LES RAISINS.

PERSONNAGES :

MADAME DE VALROSE.
ÉLISE, sa sœur.
ALPHONSE DE BELMONT, amant d'Élise.
MADAME DE FONBREUSE.
JULES DE SAINT-ANGE.
UN DOMESTIQUE.

La scène se passe à Paris, chez madame de Valrose.

Le théâtre représente un salon.

SCÈNE I.

MADAME DE VALROSE, ÉLISE.

MADAME DE VALROSE. Eh bien ! ma chère Elise, avez-vous pris enfin votre parti sur le bal de madame de Saint-Ange ?

ÉLISE. Pas encore tout à fait, ma sœur.

MADAME DE VALROSE. Vous êtes trop frivole, il faut que je vous le dise ; et je serais au désespoir qu'Alphonse pût se douter du chagrin que vous éprouvez depuis trois jours.

ÉLISE. Ah ! ma sœur, du chagrin ! c'est tout au plus une contrariété, et monsieur de Belmont ne serait pas en droit d'être bien rigoureux à cet égard ; car, entre nous, il n'est pas non plus très-raisonnable.

MADAME DE VALROSE. Tant pis pour votre ménage.

ÉLISE. Tant mieux. Je n'aurais pas pu supporter un mari pédant.

MADAME DE VALROSE. Qui vous parle de pédant? On peut, sans être pédant, avoir du calme dans l'esprit; et je serais très-fâchée de penser que, dans l'union que vous allez contracter, il n'y aura de raison ni d'un côté ni de l'autre.

ÉLISE. Vous avez tort. Nous serons beaucoup mieux assortis que si nous avions des goûts opposés.

MADAME DE VALROSE. On ne peut cependant pas être toujours en fêtes et en parties de plaisir.

ÉLISE. Je n'y ai jamais songé non plus.

MADAME DE VALROSE. Il faut s'occuper un peu de sa maison.

ÉLISE. Il faut s'en occuper beaucoup.

MADAME DE VALROSE. Le goût du monde entraîne souvent dans des sociétés si peu convenables!

ÉLISE. On va dans le monde, et on a sa société.

MADAME DE VALROSE. Comment choisirez-vous la vôtre?

ÉLISE. Comme avait fait notre pauvre mère. Elle ne recevait intimement que sa famille, celle de mon père, quelques amis d'enfance et des personnes recommandables par leur esprit et leur caractère. Je l'imiterai. Ensuite j'irai avec monsieur de Belmont partout où il ne trouvera pas d'inconvénient à me conduire.

MADAME DE VALROSE. S'il n'est pas difficile...

ÉLISE. Les hommes le sont toujours pour ces choses-là.

MADAME DE VALROSE. J'espère au moins que vous ne reverrez plus madame de Saint-Ange.

ÉLISE. Vous lui en voulez plus que moi.

MADAME DE VALROSE. Je ne lui en veux pas; mais je ressens comme je le dois l'impertinence qu'elle nous fait.

ÉLISE. S'il n'y avait que du malentendu.

MADAME DE VALROSE. Non, ma chère Elise, elle ne nous a pas invitées à son bal, parce qu'elle aura craint de manquer de place pour de nouvelles connaissances qu'elle aura faites hier, et qu'elle croit lui convenir mieux que nous.

ÉLISE. Ah! ma sœur!

MADAME DE VALROSE. Je connais si bien ce genre de femmes-là. Une personne à la mode, qui leur fait quelques avances, suffit pour leur tourner la tête. Elles lui sacrifieraient leurs amis les plus chers, s'il était vrai qu'elles en eussent, dans

l'espoir d'être prônées par elles et de participer ainsi à leur gloire.

ÉLISE. Je vois que la plus contrariée de nous deux n'est pas celle qu'on pourrait penser, et je vous avoue qu'il ne me serait venu à l'idée aucune des raisons que vous venez de me dire.

MADAME DE VALROSE. Vous croyez que je suis contrariée de ne pas aller à un bal ? vous savez bien que je ne danse pas.

ÉLISE. Il y a autre chose qu'un bal. On parle d'un concert ; et puis, c'est une distraction.

MADAME DE VALROSE. Je vous avoue que je ne vois dans tout cela qu'un manque de procédés.

ÉLISE. Et moi, un bal de moins.

MADAME DE VALROSE. Si j'avais à me reprocher quelque chose vis-à-vis madame de Saint-Ange encore, je lui pardonnerais ; mais je n'ai jamais eu ce qu'on appelle du monde sans l'avoir invitée.

ÉLISE. C'est ce qui me fait croire qu'il n'y a que de l'oubli de sa part.

MADAME DE VALROSE. Mais c'est justement de cet oubli que je me plains. Je ne suis pas de ces personnes que l'on peut oublier. Ecoutez, Elise, vous allez vous marier ; quelque goût que vous ayez pour les divertissements, songez qu'il ne doit jamais vous faire transiger avec la considération qui vous est due.

ÉLISE. Je sais si bien cela, ma sœur, que, si je pouvais me douter que ce fût à dessein que nous fussions exclues du bal de ce soir, je ne remettrais jamais les pieds chez madame de Saint-Ange.

SCÈNE II.

MADAME DE VALROSE, ÉLISE, ALPHONSE DE BELMONT, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE. Monsieur de Belmont.

(Il sort.)

ALPHONSE. Mesdames, j'ai l'honneur de vous présenter

mes respects. Les invitations ne sont pas arrivées depuis hier?

ÉLISE. Hélas! non.

ALPHONSE. Vous en êtes bien fâchée, mademoiselle Élise?

MADAME DE VALROSE. Elle en perd la tête, et je vous attendais pour lui faire une leçon.

ÉLISE. Ma sœur espère que vous me gronderez de ce que j'aime le bal.

ALPHONSE. Je m'en garderai bien. Je vous donnerais trop d'occasions de prendre votre revanche.

MADAME DE VALROSE. Est-ce que vous ne trouvez pas inconcevable la conduite de madame de Saint-Ange envers nous?

ALPHONSE. Si inconcevable que je ne la crois point.

MADAME DE VALROSE. Cependant.....

ALPHONSE. Mais elle avait plus de raisons pour ne pas m'inviter, moi. Un jeune homme, c'est sans conséquence; et il y a trois jours que j'ai mon invitation.

ÉLISE. N'est-il pas vrai, monsieur Alphonse, qu'il y a quelque chose que nous ne savons pas, mais que certainement ce n'est pas la faute de madame de Saint-Ange?

ALPHONSE. A la place de madame, je lui aurais écrit.

MADAME DE VALROSE. Vous me connaissez bien.

ALPHONSE. Je suis si persuadé qu'elle croit vous avoir invitées, que je ne fais nulle difficulté de penser qu'elle vous saurait gré de votre démarche.

MADAME DE VALROSE. Mais mettez-vous donc bien dans l'esprit que je ne me soucie aucunement de cela; que je préfère rester chez moi, à aller dans la réunion la plus brillante; que, sans Élise, il y a longtemps que je n'irais plus nulle part, et qu'il eût même été très-possible que, quoique invitée à ce bal, je n'y eusse pas été. C'est le procédé que je trouve inouï. Voilà tout.

ALPHONSE. Voulez-vous que j'aille tout à l'heure chez madame de Saint-Ange, sous un prétexte quelconque, comme par exemple pour lui demander à quelle heure juste il convient d'arriver ce soir? Je lui parlerai de vous, et je verrai bien...

MADAME DE VALROSE (embarrassée). Dans le cas où elle au-

rait eu l'intention de ne pas nous avoir, ce serait si ridicule!

ALPHONSE. Elle ne pourrait toujours pas persister devant moi.

ÉLISE. Vous avez vu ma garniture, mais vous ne connaissez pas le joli chapeau que ma sœur s'était fait faire?

MADAME DE VALROSE (négligemment). On disait que ce serait si nombreux.

ALPHONSE. Je viens de passer devant la porte; on était occupé à planter des ifs pour l'illumination.

MADAME DE VALROSE. Comment! une illumination en dehors!

ALPHONSE. Et une manière de transparent au fond de la cour. J'ai vu cela bien en passant.

ÉLISE Ah! ma sœur, un transparent!

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE. Madame de Fonbreuse.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

MADAME DE VALROSE, ÉLISE, ALPHONSE, MADAME DE FONBREUSE.

MADAME DE FONBREUSE. Je viens passer avec vous une petite soirée de proscrits. Bonsoir, monsieur Alphonse.

ÉLISE. Vous n'avez rien eu de nouveau, madame?

MADAME DE FONBREUSE. Non, Dieu merci! et je vous avouerai que j'ai eu tout aujourd'hui une frayeur horrible que madame de Saint-Ange ne se ravisât.

MADAME DE VALROSE. Si j'eusse été avec vous, je vous aurais rassurée. Madame de Saint-Ange doit se soucier très-peu de nous. Voilà déjà longtemps que je croyais m'en apercevoir; mais ceci en est la preuve.

MADAME DE FONBREUSE. Et monsieur de Belmont, épouse-t-il toujours l'injure que l'on nous fait?

ALPHONSE. Vous n'en doutez pas, madame.

ÉLISE. Et moi, j'en doute très-fort.

MADAME DE FONBREUSE. Aux termes où vous en êtes, allons, ma chère Elise, il y aurait de l'inconséquence à lui d'aller à ce bal.

ÉLISE. L'univers entier ne sait pas les termes où nous en sommes, et une soirée de bal est-elle une chose qui marque tant?

MADAME DE VALROSE. Je saurais très-mauvais gré à Alphonse de faire une chose pareille.

ÉLISE. Parce que vous voulez que madame de Saint-Ange nous ait oubliées à dessein ; moi qui suis sûre du contraire...

MADAME DE VALROSE. Votre opinion ne fait rien là-dedans; et Alphonse doit sentir que ce serait vous traiter avec trop de légèreté que de se montrer sans nous dans une réunion comme celle-là.

ALPHONSE. Si vous vouliez cependant que je fisse ce dont je vous parlais tout à l'heure.

MADAME DE FONBREUSE. Que voulait-il donc faire?

MADAME DE VALROSE. Rien.

MADAME DE FONBREUSE. Quelque dernière tentative?

MADAME DE VALROSE. Oh! mon Dieu, non. En tout cas, je m'y opposerais formellement. On est trop heureux quand on peut avoir un prétexte avoué pour se retirer d'une société qui ne vous a jamais convenu.

MADAME DE FONBREUSE. Vous me croirez si vous voulez, je n'y suis jamais allée qu'à mon corps défendant. C'est une maison trop frivole.

MADAME DE VALROSE. On y reçoit tout le monde.

ÉLISE. Excepté nous.

MADAME DE VALROSE. Il est très-possible que nous gênions. Quand on a le malheur de ne pas avoir des airs évaporés, on tranche trop parmi tout ce monde-là.

ÉLISE. Il me semble que madame de Saint-Ange n'a pas l'air trop évaporé.

MADAME DE FONBREUSE. Dites qu'elle ne devrait pas l'avoir, avec de grands enfants comme les siens.

ÉLISE. Dans le temps que nous l'aimions, nous la trouvions parfaite.

MADAME DE VALROSE. Je n'ai jamais dit qu'elle manquât d'une certaine grâce, de ce qu'on appelle aisance dans le monde; mais ce n'est pas là tout le mérite que doit avoir une femme de cet âge-là.

MADAME DE FONBREUSE. On voit pourtant qu'elle a passé une grande partie de sa vie en province.

ALPHONSE. Je vous assure qu'on aime beaucoup à aller chez elle.

MADAME DE FONBREUSE. Les jeunes gens, sans doute. C'est comme un café.

ALPHONSE. On y cause bien.

MADAME DE VALROSE. De fêtes, de spectacles et de toutes choses de cette importance-là.

ALPHONSE. De tout en général.

MADAME DE FONBREUSE. Soyez de bonne foi, monsieur de Belmont; vous brûlez d'aller à son bal.

ÉLISE. Parce qu'il lui rend justice.

MADAME DE FONBREUSE. Elle a peur qu'on ne le devine.

MADAME DE VALROSE. Ah! je vous assure qu'ils s'entendent bien tous les deux..

ALPHONSE. C'est le plus bel éloge que vous puissiez faire de moi.

MADAME DE VALROSE. Quelque parti que vous preniez, Alphonse, songez bien que je vous désavouerais si vous parliez à madame de Saint-Ange du moindre regret de ma part.

ALPHONSE. Madame, je vous promets de ne jamais parler à madame de Saint-Ange que devant vous.

ÉLISE (à madame de Fonbreuse). Avez-vous encore quelque inquiétude, madame, que monsieur de Belmont n'aille ce soir au bal?

MADAME DE FONBREUSE. C'est pour vous, ma chère amie, que cela m'aurait fait de la peine.

ÉLISE. Monsieur Alphonse, et la musique que vous deviez m'avoir copiée pour demain?

ALPHONSE. Je n'en ai pas commencé une note. Malgré cela, je vous tiendrai parole, et ce sera la meilleure preuve que je

ne serai pas sorti de la soirée. Je vais chercher le papier que j'ai fait régler tout exprès.

ÉLISE. C'est un enfantillage au moins; et je ne veux pas que vous vous fatiguiez pour cela.

ALPHONSE. Vous aussi, vous vous moquez de moi. Mesdames, j'ai l'honneur de vous souhaiter le bonsoir.

(Il baise la main d'Élise et sort.)

SCÈNE V.

MADAME DE VALROSE, ELISE, MADAME DE FONBREUSE.

MADAME DE FONBREUSE. Est-ce qu'il ne reste pas plus longtemps que cela le soir?

ÉLISE. C'est comme il veut, et jamais je ne lui ai rien prescrit là-dessus. D'ailleurs, c'est pour s'occuper de moi qu'il nous quitte, j'aurais mauvaise grâce à m'en plaindre.

MADAME DE FONBREUSE. Pauvre Elise! qui croit cela.

MADAME DE VALROSE. Je suis bien persuadée qu'il n'ira pas chez madame de Saint-Ange.

MADAME DE FONBREUSE. Je n'en fais pas de doute non plus; puisque moi, dont l'apparition chez elle n'aurait aucun inconvénient, je n'irais pas, y fussé-je invitée, rien qu'à cause de l'espèce d'oubli où elle semble vous laisser. Il suffit d'être liées comme nous le sommes pour ne pas se permettre de ces légèretés-là.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE. Voici une lettre que le domestique de madame (montrant madame de Fonbreuse) vient d'apporter ici. On dit qu'elle est pressée.

MADAME DE FONBREUSE. Une lettre! ma chère, permettez-vous?

MADAME DE VALROSE. Comment donc!

MADAME DE FONBREUSE. Ah! la plaisante chose. Devinez de qui c'est.

ÉLISE. De madame de Saint-Ange.

MADAME DE FONBREUSE. D'elle-même.

MADAME DE VALROSE. Quelque replâtrage.

MADAME DE FONBREUSE. Non. Il faut être juste; sa lettre a tous les caractères de la vérité;... mais elle vient trop tard. (Au domestique.) Dites que c'est bon. Il n'y a pas de réponse.

(Le domestique sort.)

MADAME DE VALROSE. Allons, ma pauvre Elise, il est clair que c'est positivement de nous qu'on ne veut pas. C'est une préférence toute manifeste.

MADAME DE FONBREUSE. Vous pourriez vous tromper, et nous aurons été victimes du même malheur.

MADAME DE VALROSE (avec une humeur marquée). Vous appelez malheur de ne pas aller dans une cohue de folles et d'étourdis.

MADAME DE FONBREUSE. Ce n'est pas cela que je veux dire.

MADAME DE VALROSE. Chez une femme dont on ne connaît pas la fortune et qui fait une dépense ridicule.

MADAME DE FONBREUSE. Elle a des biens assez considérables dans le Poitou.

MADAME DE VALROSE. Oui, où elle vivait cependant assez mesquinement.

MADAME DE FONBREUSE. Elle faisait peut-être des économies pour tenir à Paris l'état qu'elle tient aujourd'hui.

MADAME DE VALROSE. A cet âge-là, passer sa vie dans les bals.

MADAME DE FONBREUSE. Elle a une fille à marier.

MADAME DE VALROSE. C'est pour cela qu'elle dissipe follement sa dot. Tenez, ma chère, ne parlons plus d'elle, je vous prie.

MADAME DE FONBREUSE. Vous prenez de l'humeur bien mal à propos. Si je vous lisais sa lettre...

MADAME DE VALROSE. Je la crois d'une grande persuasion; mais je ne suis pas curieuse d'en éprouver le charme.

ÉLISE. A-t-elle une jolie écriture?

MADAME DE FONBREUSE (lui donnant la lettre). Vous pouvez lire.

ÉLISE (après avoir lu). C'est justement ce dont je m'étais doutée. Un domestique ivre qui a égaré des lettres.

MADAME DE VALROSE (avec dérision). Le moyen n'est pas neuf. Il me paraît que, dans le Poitou, on est encore bien arriéré sur ces choses-là.

MADAME DE FONBREUSE. Je ne fais pas de doute que ce ne soit la vérité, et je me mets à la place d'une pauvre maîtresse de maison qui a fait beaucoup de préparatifs et qui craint de n'avoir personne.

MADAME DE VALROSE (avec exagération). C'est une situation affreuse.

MADAME DE FONBREUSE. Je l'ai éprouvé une fois pour mon compte.

MADAME DE VALROSE. Alors vous devez être plus compatissante qu'une autre, et je ne vois pas de raisons pour vous dispenser d'aller à ce bal.

MADAME DE FONBREUSE. Mais vous laisser seules.

MADAME DE VALROSE. Elise et moi, nous ne serons point embarrassées de notre soirée.

ÉLISE (soupirant). Ah! mon Dieu, non.

MADAME DE VALROSE. Que signifie ce soupir, Élise? Vous vous faites aussi plus enfant que vous n'êtes. Que regrettez-vous tant? Vous êtes bien sûre que monsieur de Belmont n'ira pas. Il a trop de délicatesse, trop d'usage, trop de bonnes qualités enfin pour sembler dire : « Que m'importent madame de Valrose et sa sœur? j'ai une invitation; ce n'est pas ma faute si elles n'en ont pas. Je préfère de beaucoup le bal à l'opinion qu'elles peuvent prendre de mon caractère et de l'attachement que j'ai pour elles. »

MADAME DE FONBREUSE. Sans doute; au moment d'entrer dans une famille, ce sont de ces choses qu'on ne peut pas faire. Et moi-même, sans l'inconvénient des questions que cela attire, je vous assure que je ne songerais pas à me déranger pour y aller; mais il y a des gens qui viennent vous dire : Vous n'étiez pas au bal de madame de Saint-Ange ; est-ce que vous êtes brouillée avec elle? » Il faut donc répondre : « Non; je n'y suis pas allée seulement parce que madame de Valrose

et mademoiselle sa sœur n'y étaient pas invitées. » Voyez un peu quel commérage.

MADAME DE VALROSE. C'est insoutenable.

MADAME DE FONBREUSE. N'est-il pas vrai ? J'aimerais beaucoup mieux ne pas avoir reçu sa lettre.

MADAME DE VALROSE. Mais puisque vous l'avez reçue.....

MADAME DE FONBREUSE. Je vais bien m'ennuyer sans vous.

MADAME DE VALROSE. Une soirée passe bien vite.

ÉLISE. Au bal, surtout.

MADAME DE FONBREUSE. Vous avez bien raison. Sans s'amuser, le temps s'écoule avec une rapidité... Allons, vous me décidez. Voilà mon parti pris. Je viendrai vous voir demain. Je vous conterai tout cela. A coup sûr, j'aurai fait quelques remarques plaisantes, dont nous rirons ensemble.

MADAME DE VALROSE. J'en suis très-curieuse.

MADAME DE FONBREUSE. Bonsoir, ma bonne amie. Que je vous envie le bonheur de rester tranquillement chez vous! Pour cette pauvre Elise, je voudrais pouvoir l'emmener; mais je saurai bien lui dire si monsieur de Belmont lui a tenu parole?

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

MADAME DE VALROSE, ÉLISE.

MADAME DE VALROSE. Voilà le monde, ma chère Élise ; cette madame de Fonbreuse qui avait en horreur tous les bals et celui de madame de Saint-Ange en particulier, tant qu'elle ne croyait pas y aller, y court comme une folle sur le moindre prétexte qu'on lui présente.

ÉLISE. Elle faisait contre fortune bon cœur; c'est ce qui arrive à tous les esprits sages.

MADAME DE VALROSE. Mais on ne se félicite pas du bonheur de ne pas avoir été invitée, on ne dit pas qu'on n'a jamais été dans une maison qu'à son corps défendant, on ne fait pas toutes les exagérations qu'elle a faites, quand on n'en pense pas un mot. Qui la forçait à cela ?

ÉLISE. Un peu de dépit.

MADAME DE VALROSE. Pas autre chose. C'est la fable du Renard et des Raisins. Et cette extravagance de croire qu'elle va beaucoup me divertir demain avec les détails de sa soirée. C'est encore une personne bien fine pour faire des remarques judicieuses.

ÉLISE. Je ne lui en veux que d'une chose, c'est de supposer que monsieur Alphonse pourrait oublier la parole qu'il nous a donnée.

MADAME DE VALROSE. Les personnes de ce caractère-là n'imaginent pas que l'on puisse manquer une fête. Elle trouvait cependant la maison de madame de Saint-Ange trop frivole. A l'entendre parler, ce n'était pas autre chose qu'un café. C'est que je ne connais pas de maison plus frivole que celle de madame de Fonbreuse. Qu'est-ce que c'est que cette cantatrice qu'on y voit toujours, et qui se fait accompagner par un jeune homme, dont madame de Fonbreuse ne sait seulement pas le nom? C'est à la lettre; puisque je me suis amusée à le lui demander à elle-même, et qu'elle m'a répondu qu'il s'appelait Frédéric, Hippolyte, ou autrement.

ÉLISE. Quand on a de l'humeur contre les autres, on ne fait guère de retour sur soi.

MADAME DE VALROSE. En bonne justice, c'est pourtant ce qu'on devrait faire.

ÉLISE. Madame de Fonbreuse se mourait d'envie d'aller à ce bal.

MADAME DE VALROSE. Quelle petitesse alors de dénigrer la personne qui le donne! Moi, je dis froidement que je suis enchantée d'avoir un motif plausible de ne plus retourner chez madame de Saint-Ange; mais je ne le crie pas sur les toits.

ÉLISE. Vous êtes calme à présent; mais tantôt vous n'étiez pas non plus très-contente.

MADAME DE VALROSE. Vous allez peut-être croire que c'était du dépit.

ÉLISE. Non.

MADAME DE VALROSE. Et m'appliquer la moralité de la fable du Renard et des Raisins.

ÉLISE. Je n'y pense pas.

MADAME DE VALROSE. Je vous crois trop de tact pour imaginer que vous puissez vous méprendre à ce point.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, JULES DE SAINT-ANGE, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE. Monsieur de Saint-Ange.

MADAME DE VALROSE. Monsieur de Saint-Ange! faites entrer.

(Le domestique sort.)

M. DE SAINT-ANGE. Mesdames, je viens réparer une faute involontaire, et qui nous a causé bien du souci.

MADAME DE VALROSE. Monsieur, donnez-vous la peine de vous asseoir.

M. DE SAINT-ANGE. Ma mère a découvert ce matin qu'un domestique, qu'elle avait chargé de porter des billets d'invitation pour un bal qu'elle donne aujourd'hui, s'était pris de vin dans ses courses, et avait égaré une grande partie des billets. Nous avons passé toute la journée à en refaire d'autres ; mais pour vous, mesdames, une double lettre n'aurait pas suffi, et ma mère a voulu que je vinsse moi-même chez vous pour l'excuser, et vous supplier de ne pas la punir d'un tort dans lequel elle n'est pour rien.

MADAME DE VALROSE. Monsieur Jules, je suis très-sensible à la peine que vous avez bien voulu prendre, et l'attention de madame votre mère à mon égard me fait plus de plaisir que vous ne pouvez l'imaginer. Entre personnes destinées à se voir, et qui sont dans une position à ne pouvoir jamais se rendre de services essentiels, on ne peut tenir qu'aux procédés, et je vous avoue qu'il m'eût été pénible d'avoir quelque chose à reprocher à une famille telle que la vôtre.

M. DE SAINT-ANGE. Ma mère, madame, peut donc compter sur vous et sur mademoiselle pour ce soir?

MADAME DE VALROSE. Il est bien tard à cette heure. Vous savez qu'il faut des préparatifs pour des fêtes comme celles que donne madame votre mère.

M. DE SAINT-ANGE. Cette fête, comme vous voulez l'appeler, est à peu près annoncée depuis huit jours.

ÉLISE. Aussi, monsieur Jules, nos préparatifs datent-ils de ce temps-là.

MADAME DE VALROSE (en riant). On n'est jamais trahi que par les enfants.

ÉLISE. Pourquoi tourmenter monsieur davantage? Il me semble qu'il a eu assez d'embarras aujourd'hui.

MADAME DE VALROSE. Monsieur Jules, vous direz à madame votre mère qu'il est impossible de lui tenir rigueur, et qu'Élise surtout ressent une grand plaisir de n'avoir pas été oubliée.

ÉLISE. Je n'ai jamais dissimulé à cet égard.

M. DE SAINT-ANGE. Je suis le plus heureux des ambassadeurs.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

MADAME DE VALROSE, ÉLISE.

MADAME DE VALROSE. Cette démarche de madame de Saint-Ange est d'une délicatesse dont, je l'avoue à ma honte, je ne la croyais pas capable.

ÉLISE. Envoyer son fils.

MADAME DE VALROSE. Un jour comme celui-ci, au moment d'une fête.

ÉLISE. Je vais écrire à Alphonse.

MADAME DE VALROSE. Tout de suite.

ÉLISE. Et madame de Fonbreuse, comme elle va être étonnée!

MADAME DE VALROSE. Élise, je vous recommande bien de lui dire que Jules est venu lui-même, et qu'on ne s'est pas contenté d'une simple lettre avec nous. Au surplus, je ne l'oublierai pas, moi. Écrivez vite votre billet, et ne perdez pas de temps pour votre toilette.

(Elle sort.)

SCÈNE X.

ÉLISE (SEULE).

(Elle se met à écrire. On entend un grand bruit de sonnettes.)

Voilà toutes les sonnettes en mouvement pour une fête dont on ne se souciait pas. (Elle plie son billet et le cachette). Ah! ma sœur, je n'oublierai de longtemps la fable

DU RENARD ET DES RAISINS.



MADAME SORBET,

TYRAN, SOIS SATISFAIT

Madame Sorbet, Sc. VI.

MADAME SORBET

OU

UN PEU D'AIDE FAIT GRAND BIEN.

PERSONNAGES :

MADAME SORBET, limonadière.
FLORIMON, comédien de province.
VICTOR, garçon limonadier.

La scène se passe chez madame Sorbet.

Le théâtre représente un café.

SCÈNE I.

VICTOR (seul à la cantonade).

Vous ferez les bavaroises avec la cassonade, et les limonades avec du miel. Quand votre café sera épuisé, vous trouverez, sur le petit buffet, de la chicorée pour en faire d'autre. Eh bien, François, voulez-vous bien ne pas presser les citrons avec vos mains ! Malpropre ! Si madame Sorbet vous voyait, elle serait d'une belle humeur. (Il s'avance.) Peut-on se donner autant de peine que je m'en donne, et en être si mal récompensé ! Voilà deux ans que madame Sorbet est veuve ; il y en a plus de trois qu'elle me promet de m'épouser, et je suis encore garçon. Vingt fois j'ai senti la patience prête à m'échapper ; vingt fois j'ai été au moment de lui mettre le marché

à la main..... Je ne sais quoi m'a toujours retenu. Il faudra cependant que la bombe éclate quelque jour. Je ne puis plus vivre comme cela, d'abord.

SCÈNE II.

VICTOR, FLORIMON.

FLORIMON. Bonjour, mon cher Victor.

VICTOR. Quoi! c'est toi, Florimon; tu as donc quitté la troupe? Je te croyais à Bordeaux.

FLORIMON. J'ai renoncé à l'état de comédien. Je viens à Paris pour chercher une place; mais je la veux lucrative et honorable. Je ferai valoir mes droits. J'ai diverti la moitié de la France pendant dix ans: il est bien juste que le gouvernement fasse quelque chose pour moi.

VICTOR. As-tu des protecteurs?

FLORIMON. J'en ai plus de cent qui tous m'ont promis de s'intéresser à moi, aussitôt qu'ils auront obtenu ce qu'ils ont demandé pour eux-mêmes.

VICTOR. Je voudrais bien être aussi avancé que toi.

FLORIMON. Comment! est-ce que tu n'es pas encore le mari de madame Sorbet?

VICTOR. Son mari! je crains bien de ne l'être jamais.

FLORIMON. Mais, à mon dernier voyage, tu me disais que vous étiez sur le point de conclure.

VICTOR. Je le croyais, et je me trompais.

FLORIMON. Qui donc a pu déranger tout cela?

VICTOR. Madame Sorbet elle-même. Tu ne connais pas cette femme-là. Jamais on ne tient rien avec elle. Va, mon ami, je suis bien le garçon limonadier le plus malheureux qui soit sur la terre.

FLORIMON. Dis donc le plus sot. Peut-on être la dupe d'une femme, et d'une femme qui a besoin de vous encore? Tu me fais pitié.

VICTOR. Mon Dieu! cela est bien aisé à dire. Crois-tu donc que je ne m'y sois pas pris de toutes les manières avec elle?

Peine inutile ! Elle a autant d'imagination pour déjouer mes batteries, que j'en ai pour les inventer.

FLORIMON. Que ne la menaces-tu de la quitter? Tu m'as dit cent fois que tu lui étais indispensable, et que son café tomberait le jour même que tu ne le conduirais plus ; j'essaierais ce moyen.

VICTOR. Sans doute, j'y ai pensé déjà. Mais si j'échoue, si elle me prend au mot, je suis perdu.

FLORIMON. Tu seras garçon limonadier ailleurs.

VICTOR. Et celui qui me remplacera pourra bien épouser madame Sorbet, qui se passionne toujours pour les gens qu'elle ne connaît pas. J'aurai soutenu la réputation de ce café, pour qu'un autre en profite ; tu ne penses pas à cela, toi.

FLORIMON. Je crois en vérité que tu es sérieusement amoureux de ta bourgeoise.

VICTOR. A ne pas mentir, je lui suis un peu attaché. L'habitude d'abord ; et puis elle est si séduisante quand elle veut l'être ! Il n'y a pas de femmes qui ait plus d'esprit : ce qu'elle a lu de romans est inimaginable.

FLORIMON. En vérité ?

VICTOR. Je ne te mens pas d'un mot. Toutes les personnes qui viennent ici en sont dans l'admiration. Elle parle quelquefois une heure de suite sans que cela ennuie.

FLORIMON. C'est un beau talent.

VICTOR. Quand elle est sur le chapitre du sentiment surtout, elle est étonnante. Elle sait sur le bout de son doigt tout ce qu'on peut dire là-dessus.

FLORIMON. Est-elle bonne, au moins ?

VICTOR. Oui, quand il y a du monde ; car, avec nous, c'est un vrai lutin. Mais il faut le lui pardonner : elle n'est pas maîtresse de cela, ce sont ses nerfs qui en sont cause. Cette femme-là est trop sensible pour vivre avec personne.

FLORIMON. A merveille. C'est-à-dire qu'elle n'est aimable que quand elle veut faire des dupes.

VICTOR. Que tu es méchant ! On voit bien que tu ne la connais pas. Moi-même j'ai peine à t'en donner une idée..... Enfin ce n'est pas une personne ordinaire.

FLORIMON. Au contraire. Il n'y a rien de si commun que

ces gens qui sont tout de représentation, auxquels il faut un théâtre pour se faire valoir, et qui, dans l'habitude de la vie, sont les créatures les plus dures et les plus égoïstes.

VICTOR. Peut-on parler ainsi de madame Sorbet?

FLORIMON. Je veux bien qu'elle soit savante, sentimentale, bel esprit, en un mot qu'elle soit parfaite ; mais, avec toutes ces belles qualités, elle se moque de toi et ne t'épouse pas. Elle voit bien à qui elle a affaire, sois-en sûr.

VICTOR. Je voudrais que tu fusses à ma place ; tout bon comédien que tu es, je parie que tu y échouerais.

FLORIMON. D'abord je n'aurais pas attendu aussi longtemps que toi ; et, puisque tu avoues toi-même qu'elle ne se passionne que pour les gens qu'elle ne connaît pas, je n'aurais pas laissé passer le temps de ma nouveauté sans en venir à mes fins.

VICTOR. M. Sorbet vivait encore lorsque je suis entré ici. Vraiment, c'est bien mon malheur. Sans cela, il y a longtemps qu'elle serait ma femme.

FLORIMON. Tu verras qu'il faudra que je m'en mêle.

VICTOR. Toi ! que peux-tu faire à mon mariage ?

FLORIMON. Le terminer.

VICTOR. De quelle manière?

FLORIMON. C'est mon secret. Réponds-moi. Madame Sorbet, comme toutes les limonadières, doit se laisser courtiser volontiers par les hommes qui viennent dans son café ?

VICTOR. Très-volontiers, et c'est ce dont j'enrage bien souvent.

FLORIMON. Que crois-tu qu'elle penserait de ma tournure ?. Tu ne réponds pas..... Aurais-tu de la défiance? Ah ! sois tranquille, je ne veux travailler que pour toi. Regarde un peu : penses-tu que je sois fait de façon à effrayer le beau sexe ?

VICTOR. Tu dois savoir à quoi t'en tenir là-dessus.

FLORIMON. C'est vrai. Eh bien, à présent, dis, que me donnes-tu, si je mets ce matin même ta céleste madame Sorbet dans l'impossibilité de te refuser plus longtemps ? Parle, que me donnes-tu ?

VICTOR. Ma foi, une bonne tasse de chocolat tout de suite, et une invitation pour mon dîner de noce.

FLORIMON. Alors, donne-moi ton chocolat, et prépare ton invitation.

VICTOR. Avec qu'elle assurance il dit cela !

FLORIMON. Je crois que tu doutes de moi ?

VICTOR. C'est qu'il faut un grand fonds de confiance pour s'en rapporter à un comédien gascon.

FLORIMON. Va, mon ami, tous les gens d'esprit aujourd'hui sont un peu l'un et l'autre.

VICTOR. Je me tais. Passe au laboratoire. Voici l'heure où madame Sorbet va descendre ; il ne faut pas qu'elle te trouve ici.

FLORIMON. Diantre ! non.

VICTOR. Je te ferai servir d'un chocolat qui n'a pas son pareil.

FLORIMON. Cela viendra bien, car je n'ai encore fait qu'un déjeuner ce matin.

(Il sort, Victor le suit.)

SCÈNE III.

MADAME SORBET.

Victor !..... que va-t-il faire à ce laboratoire ? Je lui ai recommandé un million de fois de ne pas quitter le café lorsque je n'y étais pas, c'est comme si je parlais à un mur. Il faudra que je me lève à huit heures du matin pour surveiller mes garçons ; c'est vraiment maussade. Ah ! qu'une veuve est à plaindre lorsqu'elle est seule à la tête d'un établissement comme le mien ! (Elle sonne). Victor !

SCÈNE IV.

MADAME SORBET, VICTOR.

MADAME SORBET. Victor ! Victor !

VICTOR (en dehors). On y va.

MADAME SORBET. Allons, il ne viendra pas. (Elle sonne encore.) Victor !

VICTOR. Me voici, madame.

MADAME SORBET. Où êtes-vous donc toujours fourré? Il y a une heure que je vous sonne.

VICTOR. Mais, madame, j'étais là.

MADAME SORBET. Est-ce votre place? Il est pourtant bien cruel que je ne puisse me reposer sur personne.

VICTOR. Il faut bien que je voie un peu si l'on a préparé tout ce que j'ai commandé hier au soir.

MADAME SORBET. Vous n'aurez jamais tort; c'est votre usage. A-t-on été chez l'horloger?

VICTOR. Oui, madame.

MADAME SORBET. Quand rendra-t-il la pendule?

VICTOR. Il ne le sait pas, madame.

MADAME SORBET. Comment! il ne le sait pas?

VICTOR. Non, madame.

MADAME SORBET. Et on ne l'a pas grondé, on n'a pas crié après lui! Vous êtes d'un calme, d'un sang-froid..... Rien ne me déplaît comme un café sans pendule : c'est un corps sans âme. Avez-vous au moins parlé au porteur d'eau?

VICTOR. Oui, madame.

MADAME SORBET. Lui avez-vous dit qu'il nous donnait de l'eau de puits?

VICTOR. Oui, madame.

MADAME SORBET. Oui, madame; non, madame. S'il n'y a pas de quoi entrer en fureur! Eh bien, qu'a-t-il répondu?

VICTOR. Il a répondu que c'était de l'eau de Seine.

MADAME SORBET. Vous ne lui avez pas soutenu qu'il mentait?

VICTOR. Pardonnez-moi, madame.

MADAME SORBET. Après; parlez donc.

VICTOR. Voilà tout.

MADAME SORBET. Voilà tout! il a dit au porteur d'eau qu'il nous donnait de l'eau de puits; le porteur d'eau lui a répondu que c'était de l'eau de Seine, et voilà tout.

VICTOR. Mais, madame, fallait-il me battre avec lui?

MADAME SORBET. Se battre avec lui! ce sont pourtant les raisons qu'il me donne. Se battre avec lui! Non, monsieur, il ne fallait pas se battre avec lui, mais il fallait le changer. Je

ne sais pourquoi vous tenez à cet homme ; peut-être seulement est-ce à cause de l'eau qu'il me fait boire et qui me donne des meaux d'estomac affreux? Vous vous souciez bien de cela.

(Elle va s'asseoir à son comptoir.)

VICTOR. Comme vous êtes injuste, et comme vous me querellez pour rien ! Pourquoi voulez-vous qu'il me soit égal que vous ayez mal à l'estomac ? n'êtes-vous pas bien sûre du contraire ?

MADAME SORBET. Moi ! je ne suis sûre de rien.

VICTOR. Vous êtes bien changée avec moi.

MADAME SORBET. Quel est celui de nous deux qui est le plus changé ? je vous en fait juge. J'ai vu le temps où le moindre de mes désirs était un ordre pour vous. Je n'avais pas la peine de souhaiter ; vous étiez d'un soin, d'une complaisance qui passait toute idée ; mais à présent vous me verriez, je crois, mourir sans sourciller. Ne vous plaignez pas de moi, vous auriez tort.

VICTOR. Je ne me plains pas non plus ; je regrette seulement le temps où vous ne me parliez jamais qu'avec amitié, où vous m'appeliez votre petit Victor, où vous ne trouviez rien de bien que ce que j'avais fait. Je me conduis toujours de même, et je ne suis plus si bien traité.

MADAME SORBET. C'est vous qui dites que vous vous conduisez toujours de même, pour moi je n'en conviens pas. J'admets, si vous voulez, que j'ai mis plus de gravité, plus de sérieux dans mes rapports avec vous ; mais serait-ce une raison pour que vous vous négligeassiez ? Une femme n'est-elle pas un être privilégié ; ne peut-elle pas varier sa conduite à l'infini sans qu'il soit permis de la blâmer, je dis plus, de l'approuver même ? Les hommes ne sont vis-à-vis de nous que des êtres secondaires.

VICTOR. Vous n'auriez pas fait croire cela à M. Sorbet.

MADAME SORBET. M. Sorbet était un sot.

VICTOR. C'est vrai, mais vous n'aviez jamais d'humeur avec lui.

MADAME SORBET. Croyez-vous que je prenne plaisir à avoir de l'humeur ? Ne dirait-on pas que j'en cherche les sujets ?

J'ai mal dormi toute la nuit; les rêves que j'ai faits étaient affreux. Je descends, et je ne trouve personne au café; je vous fais de légers reproches, comme je vous en ai fait de tout temps, et vous vous amusez à m'impatienter par une sécheresse de réponses qui n'a pas d'exemple. Soyez de bon compte : me répondiez-vous ainsi dans les premiers temps que je vous ai connu?

VICTOR. Je ne savais pas que vous eussiez fait de mauvais rêves. Quels rêves avez-vous donc faits?

MADAME SORBET. Ce sont de ces rêves où tout tourne.

VICTOR. C'est le numéro 49.

MADAME SORBET. Vous ne pensez qu'à la loterie. Peut-on donner dans de semblables superstitions! Un rêve qui indique des numéros! Laissez ces puérilités aux bonnes femmes. Ces sortes de rêves annoncent, au contraire, des conquêtes, des succès, et si je voulais me flatter.....

VICTOR. Pour moi, je sais bien ce que je voudrais qu'ils annonçassent.

MADAME SORBET. Eh! qu'est-ce que ce serait?

VICTOR. Le jour où vous consentirez à m'épouser.

MADAME SORBET. Ah! je vous en prie, Victor, ne parlons pas de cela. J'ai bien autre chose dans la tête, vraiment.

VICTOR. Que peut-il y avoir de plus important?

MADAME SORBET. Ne savez-vous pas que, depuis la mort de monsieur Sorbet, il m'est impossible de prendre d'engagement positif?

VICTOR. Vous en aviez bien pris de son vivant. Vous rappelez-vous, madame Sorbet, ce jour où nous avons été nous deux tête à tête au bois de Romainville? Comme vous étiez jolie ce jour-là!

MADAME SORBET (minaudant). Je ne sais pas ce que voulez dire.

VICTOR. Après le dîner, vous me donnâtes une devise que vous aviez trouvée dans un diablotin, en disant: « Tenez, mon petit Victor, voilà une devise qui est bien vraie. » Moi je la lus aussitôt, et il y avait dessus :

Ah! que mon destin serait doux
Si jamais vous étiez mon époux!

MADAME SORBET. C'était une plaisanterie.

VICTOR. Non, non. Je me souviens très-bien que vous ne plaisantiez pas ce jour-là. Aussi j'étais content! Je ne pesais pas une once. J'ai toujours gardé cette devise, et je l'ai collée au-dessus de mon lit.

MADAME SORBET. Taisez-vous. Vous êtes un enfant.

VICTOR. Est-ce que vous m'en voulez d'avoir gardé cette devise?

MADAME SORBET. Est-ce que j'ai jamais su en vouloir à personne?

VICTOR. Vous avez un si bon cœur.

MADAME SORBET. On ne peut pas dire que je sois méchante.

VICTOR. Oh! certainement non. On ne croirait jamais que vous ayez mal passé la nuit. C'est étonnant comme vous êtes fraîche ce matin.

MADAME SORBET. J'ai mis un peu de rouge.

VICTOR. Mais vos yeux sont d'un vif....

MADAME SORBET. Je serais mourante qu'ils auraient le même éclat.

VICTOR. Je ne vois pas de femme qui se mette mieux que vous.

MADAME SORBET. J'ai assez de goût.

VICTOR. Dites-moi donc, madame Sorbet, quand voulez-vous que nous terminions?

MADAME SORBET (avec humeur). Je vous ai dit que je n'en savais rien.

VICTOR. C'est une défaite.

MADAME SORBET. Qu'appelez-vous une défaite?

VICTOR. Si vous le vouliez, vous le sauriez bien.

MADAME SORBET (à part). Qu'il est tourmentant!

VICTOR. Vous ne voulez pas me répondre?

MADAME SORBET. Non.

VICTOR. Mais vous avez une raison?

MADAME SORBET. Voulez-vous la savoir la raison?

VICTOR. Oui.

MADAME SORBET. Eh bien! c'est que je ne veux pas unir mon sort à un homme sans conduite, et qui met à la loterie.

VICTOR. A la loterie! Je n'y ai mis que deux fois, et c'était

avec vous. Vous ne me croyez pas. Demandez à Joséphine et à François ; vous verrez plutôt.

MADAME SORBET. Ai-je besoin du témoignage de ces gens-là? Voilà de plaisantes cautions. Terminons, je vous prie, un entretien qui ne me convient nullement.

VICTOR. Oh! çà, mais vous vous amusez à coup sûr. Ecoutez donc, madame Sorbet, je ne suis pas un imbécile non plus. Il me semble qu'entre nous nous pouvons tout nous dire. Et certainement....

MADAME SORBET. Taisez-vous, Victor, taisez-vous. Je ne suis déjà que trop victime de vos mauvais propos. Je sais combien peu vous me ménagez dans le quartier, et les jolies histoires que vous faites sur mon compte; mais sachez que je me mets au-dessus des langues, que je les méprise, et qu'elles ne changeront rien à ma conduite.

VICTOR. Quelles histoires, quels propos ai-je jamais faits sur vous? Je fais votre éloge à tout le monde; je n'ouvre la bouche que pour vous louer. Quel bénéfice aurais-je à décrier une femme qui tôt ou tard doit être la mienne? Je vous le demande un peu. Ne me tourmentez pas comme vous le faites. Avouez plutôt que c'est un biais que vous avez voulu prendre.

MADAME SORBET. Un biais!

VICTOR. Ne vous fâchez pas, madame Sorbet; songez seulement que j'ai vingt-trois ans, que je vous aime, et qu'enfin je ne suis pas de pierre. Prenez du temps, mais que ce soit sûr.

MADAME SORBET. Comme vous me pressez!

VICTOR. Un mois. Deux mois.

MADAME SORBET. Dites donc un an.

VICTOR. O ciel! un an.

MADAME SORBET. Il me faut bien cela pour terminer ma liquidation.

VICTOR. Mais au moins vous ne changerez plus d'idée.

MADAME SORBET. Que voulez-vous dire? Prétendez-vous me faire violence?

VICTOR. Non, madame Sorbet. Vous dites donc six mois?

MADAME SORBET. J'ai dit deux ans; ne me faites pas parler.

VICTOR. Foi d'honnête homme! vous avez dit un an.

MADAME SORBET. Un an, soit; mais c'est à condition que

d'ici là vous ne me parlerez de rien, et que vous me laisserez en repos.

VICTOR. Oui, madame Sorbet, oui, je vous le promets. Je ne vous parlerai de rien. Mais vous ne m'empêcherez pas de compter les jours, les heures, les minutes. Vous verrez quelle tournure je vais donner à ce café ; je veux en faire le plus beau de Paris.

MADAME SORBET. C'est bon.

VICTOR. Voulez-vous prendre quelque chose? Voulez-vous déjeuner ?

MADAME SORBET. Je ne sais pas.

VICTOR. Vous ne resterez pas à jeun jusqu'au dîner.

MADAME SORBET. Je ne suis pas bien portante.

VICTOR. Si vous preniez une bavaroise au chocolat?

MADAME SORBET. Ah ! quelle horreur !

VICTOR. Du café à la crème ?

MADAME SORBET. Fi donc !

VICTOR. Du thé ?

MADAME SORBET. Non ; faites-moi plutôt avoir du jambon.

VICTOR. Du jambon ! O ciel ! il n'y a rien de plus indigeste.

MADAME SORBET. Alors ne m'en faites pas avoir. Vous êtes singulier. Vous me demandez ce que je veux, je vous le dis, et vous ne voulez pas me le donner... Je ne vous conçois pas.

VICTOR. Je vais en envoyer chercher, madame Sorbet.

MADAME SORBET. Et, en vous en allant, fermez la porte du laboratoire. Il vient de ce côté une odeur de limonade qui me donne des nausées.

VICTOR (à part). Je ne tiendrai jamais rien avec cette femme-là. Elle devient plus bégueule de jour en jour. O Florimon ! sans toi je suis perdu.

MADAME SORBET. Allez donc.

VICTOR. J'y vais, madame Sorbet. C'est que je ne puis pas vous quitter. Donnez-moi donc votre main.

MADAME SORBET. Y pensez-vous?

VICTOR. Personne ne peut nous voir. (Il lui prend la main qu'il baise).

MADAME SORBET. Finissez donc, enfant.

(Victor s'en va).

SCÈNE V.

MADAME SORBET, SEULE.

Et qu'il me faille souffrir cela! Comment! je ne trouverai pas, dans tous les gens qui viennent ici, un mari qui me débarrasse de cet animal-là ! Je ne puis pas m'en défaire sans risquer de perdre mon établissement; et, puisque je suis condamnée à être limonadière, encore faut-il quelqu'un qui se mêle de ma maison. Pauvre madame Sorbet! avec mon éducation, le goût que j'ai pour la littérature et les choses d'esprit, vendre du café! être assujétie au public! me tenir toute la journée dans un comptoir pour essuyer les quolibets du premier sot qui se présente! Quelle abjection ! Quel contraste entre ma position et mes sentiments!

SCÈNE VI.

MADAME SORBET, FLORIMON, et un peu après VICTOR.

MADAME SORBET (d'un ton mielleux, et faisant la révérence). Désirez-vous quelque chose, monsieur?

FLORIMON. Je voudrais déjeuner, madame.

MADAME SORBET (sonne, Victor paraît). Voyez ce que monsieur désire.

FLORIMON. Donnez-moi un beefteck.

MADAME SORBET. Monsieur, je ne tiens pas le déjeuner à la fourchette.

FLORIMON. Alors, madame, faites-moi donner des côtelettes.

MADAME SORBET. Prenez donc garde, monsieur, que c'est encore du restaurant, et l'on ne trouve ici que ce qui constitue l'ancienne limonaderie.

FLORIMON. Pardonnez mon ignorance, madame, et faites-moi l'honneur de m'indiquer ce que je puis raisonnablement demander.

MADAME SORBET. Voulez-vous une bavaroise, une limonade,

de l'orgeat, du thé, du chocolat, du café? J'ai du café excellent.

FLORIMON. Garçon! du café. (Victor s'en va). Je ne veux guère manger, car j'ai un rendez-vous à une heure, au Rocher de Cancale, pour un déjeuner de gourmands, tous beaux esprits; et les gens de province n'ont pas souvent de ces régals-là.

MADAME SORBET. Vous êtes de province, monsieur? Je ne l'aurais pas cru.

FLORIMON. Et pourquoi cela, s'il vous plaît, madame?

MADAME SORBET. C'est que, pour la plupart, les gens de province ont un certain air...

FLORIMON. Un certain air gauche, n'est-il pas vrai? Je sais que c'est l'opinion des Parisiens; opinion qui n'est fondée sur rien, et que je leur pardonne d'autant plus volontiers qu'ils conviennent généralement que nous valons mieux qu'eux, sous le rapport de l'ordre et de l'économie, que nos liaisons sont plus solides...

MADAME SORBET. Vos liaisons plus solides! Ah! monsieur, j'ai passé assez de temps en province pour savoir qu'on ne s'aime pas mieux là qu'ailleurs; et, s'il fallait décider, je donnerais la préférence à Paris. Vous vous connaissez tous dans vos petites villes, et vous dites tous du mal les uns des autres, au lieu qu'à Paris, où l'on est plus restreint, on ne dit guère du mal que de ses amis.

(Victor apporte du café; madame Sorbet lui ordonne de se retirer, tandis que Florimon lui fait des signes d'intelligence. Victor s'en va.)

FLORIMON (après quelques moments de silence). Vous aviez raison de me vanter votre café, madame; il est délicieux.

MADAME SORBET. Feu mon mari avait singulièrement perfectionné cette partie de son art. C'est lui qui le premier avait trouvé le moyen d'extraire l'arôme de cette graine, sans lui faire subir l'ébullition. Ses amis, dans le temps, voulaient à toute force qu'il demandât un brevet d'invention; il s'y est toujours refusé. Monsieur Sorbet était de ces hommes rares, plaçant leur satisfaction dans l'estime d'eux-mêmes, et qui

deviennent plus modestes à mesure qu'ils deviennent plus recommandables.

FLORIMON. Vous êtes veuve, madame?

MADAME SORBET. Hélas! oui, monsieur.

FLORIMON. Depuis longtemps?

MADAME SORBET. Depuis deux ans, et il me semble que je ne le sois que d'hier. J'attends toujours le moment où la douleur deviendra de la mélancolie; mais cette perte m'est aussi récente que le premier jour. On est bien malheureux, monsieur, d'être né avec un cœur trop sensible. Je dis qu'on est bien malheureux, et pourtant je suis loin d'envier le bonheur de ces êtres qui ne sentent rien; car si la sensibilité est la source des peines cruelles, elle est aussi, il faut l'avouer, la source des véritables plaisirs.

FLORIMON. Vous ne sauriez croire, madame, combien je trouve de charmes à tout ce que vous dites; mais il m'est bien pénible de penser que, sous des dehors aussi séduisants, vous nourrissiez des regrets aussi vifs.

MADAME SORBET. Que voulez-vous, monsieur? ces regrets sont ma vie; je m'y complais, c'est ma seule occupation, et, si j'ose le dire, mon unique nourriture.

VICTOR (apportant le déjeuner de madame Sorbet). Madame, voilà votre jambon.

MADAME SORBET (avec humeur). Du jambon! pour moi! qu'est-ce que cela signifie? qui vous l'a demandé? Remportez cela tout de suite, imbécile.

VICTOR. Mais, madame...

MADAME SORBET. Est-ce que je mange de ces drogues-là? M'avez-vous entendue? Remportez cela tout de suite. (Victor s'en va.) Ce garçon a la fureur de vouloir que je mange. Ces gens-là ne conçoivent pas que l'on vive comme je vis.

FLORIMON. C'est si peu commun.

MADAME SORBET. Encore suis-je devenue très-raisonnable; car, dans le commencement de mon veuvage, je faisais de véritables folies. On était obligé de me tromper pour me faire prendre quelques aliments.

FLORIMON. C'est aussi par trop de sensibilité.

MADAME SORBET. J'en conviens; mais ma douleur était passionnée, et vous savez que les passions sont toujours extrêmes. Aussitôt qu'il me fut permis de disposer de la dépouille mortelle de ce pauvre monsieur Sorbet, je le fis transporter à ma maison de Belleville. Une petite maison charmante ; demi-quart d'arpent de jardin tout au plus, mais si bien ménagé, si artistement arrangé, qu'on jurerait qu'il en a le double. Là, dans un coin, près d'un saule, s'élève un tombeau. C'est celui de mon époux. De tristes cyprès l'ombragent à l'entour, et portent dans l'âme un sentiment religieux de respect et de crainte. Des fleurs, que je renouvelle tous les samedis, tempèrent cependant l'austérité de ce lieu de douleur, et sont un hommage aux mânes de celui qui l'habite. Mais ce qu'il y a de vraiment curieux, ce sont les sculptures de ce tombeau. Mon Dieu, monsieur, qu'on a donc de goût aujourd'hui pour ces sortes de choses! ce sont de petits génies pleurant tout bonnement sur leur torche renversée, mais si bien faits, d'un fini si précieux, qu'on pourrait les regarder à la loupe. J'ai eu cela pour rien, pour une bagatelle. Il est vrai de dire que l'homme qui me l'a cédé a eu la probité de m'avouer qu'il n'était pas neuf, et que depuis très-peu de temps il l'avait déjà acheté et revendu plusieurs fois. Conçoit-on qu'on se défasse de choses pareilles? Pour moi, je viendrais à vendre aujourd'hui pour demain ma petite maison de Belleville, je vous assure bien que j'emporterais ce tombeau. On met cela dans un grenier, ça ne mange pas de pain; c'est une bague au doigt. Je puis me remarier, redevenir veuve; c'est une acquisition toute faite. Il y a des gens qui n'ont pas d'âme.

FLORIMON. Ce n'est pas vous qu'on accusera d'en manquer. La vérité du sentiment se montre dans chacune de vos paroles. Mais vous devez peu fréquenter votre maison de campagne; l'état que vous professez est si assujétissant!

MADAME SORBET. Dans la belle saison, assez ordinairement je me donne congé le samedi soir; et lorsque je suis dans mon jardin, seule, oh! bien seule, que je me promène au clair de lune, et que je passe près de ce tombeau, je me dis: « Mon mari est là, » eh bien, ça me fait plaisir! (Elle s'essuie les yeux.)

FLORIMON (se détourne pour rire. A part). Voilà une femme sensible comme j'en connais beaucoup.

MADAME SORBET. Vous êtes ému, monsieur.

FLORIMON. Je ne vous le cache pas. Véritablement, madame, on ne sait ce que l'on doit le plus admirer en vous, de votre âme, de votre esprit ou de votre caractère.

MADAME SORBET. Vous me flattez, monsieur ; je ne suis que naturelle.

FLORIMON. Eh! madame, le naturel n'est-il pas le premier mérite des hommes comme des femmes? Rien n'est beau, rien n'est bon que le naturel. C'est le naturel que nous admirons avant tout. Quand je dis nous, c'est-à-dire les personnes de bon sens et d'un véritable goût. L'affectation peut surprendre quelques suffrages, le naturel seul les rend durables.

MADAME SORBET. Mais, monsieur, n'ai-je pas poussé ce naturel un peu loin en vous entretenant aussi longtemps de moi? J'en suis presque honteuse. Ma franchise m'entraîne quelquefois....

FLORIMON. Ne me traitez pas, de grâce, comme un inconnu. N'existe-t-il pas des sympathies qui font que deux personnes qui ne se sont jamais vues ne sont pourtant pas étrangères l'une à l'autre?

MADAME SORBET. C'est une réflexion que je n'ai faite que de ce matin.

FLORIMON. Quelle tournure piquante vous donnez à un aveu charmant!

MADAME SORBET. Est-ce que j'ai fait un aveu?

FLORIMON. Tant de candeur et tant d'esprit!

MADAME SORBET. Êtes-vous pour longtemps à Paris?

FLORIMON. C'est comme on voudra.

MADAME SORBET. Vous y venez pour affaires?

FLORIMON. J'y viens pour me marier.

MADAME SORBET. Mais c'est une grande affaire, et la plus douteuse que l'on puisse entreprendre. Vous allez dire que je suis bien curieuse : comment se fait-il que vous veniez à Paris pour cela? Vous n'avez donc pas trouvé de parti sortable dans votre province?

FLORIMON. Moi! madame, me marier à une provinciale! Je n'y ai jamais pensé.

MADAME SORBET. Preuve de goût.

FLORIMON. Les femmes de province ne cultivent pas assez leur esprit; en général, elles font peu de cas des talents, et je tiens beaucoup à une éducation agréable dans une femme.

MADAME SORBET. Une éducation soignée est le bien le plus précieux, sans contredit; et cependant je regrette tous les jours celle que l'on m'a donnée. Elle est si peu en harmonie avec l'état où le ciel m'a placée, qu'elle me met sans cesse en guerre avec moi-même. J'ai eu le bonheur ou le malheur, je ne sais lequel, d'être élevée par une tante du premier mérite. Elle avait été femme de chambre d'une duchesse, et conservait réellement les manières de l'ancienne cour. Les maîtres me furent, j'ose le dire, prodigués : j'avais de l'intelligence; en très-peu de temps je devins ce que je suis. Mais ce n'était pas tout, il fallait me marier; je n'avais pas de fortune, et les partis que je pouvais choisir n'étaient pas de mon goût; c'étaient tous gens de boutique, et j'aurais voulu au moins un homme de plume; ma tante aussi. Monsieur Sorbet se présenta; il avait quelques avances, me faisait ce qu'on appelle des avantages; on ne pouvait guère reculer. Vous dire ce que je souffris à l'idée de devenir limonadière, d'épouser un limonadier, c'est la chose impossible. Monsieur Sorbet était cependant un honnête homme; mais c'est si peu de chose qu'un honnête homme. Je croyais que je ne m'accoutumerais jamais à lui; cependant il se conduisit si bien que je ne pus m'empêcher de lui rendre justice.

FLORIMON (à part et pour être entendu). Femme charmante! Trop heureux monsieur Sorbet! Une telle félicité ne sera jamais mon partage!

MADAME SORBET (à part, mais plus bas). Que veut-il dire? Parlerait-il sérieusement? (Haut.) Vous avez sans doute fait un choix?

FLORIMON. Oui, madame.

MADAME SORBET. Une jeune personne?

FLORIMON. C'est une personne jeune, mais elle est veuve.

MADAME SORBET. Une veuve! Allons, il est décidé que je vous approuverai en tout.

FLORIMON (avec feu). Que dites-vous, madame?

MADAME SORBET. Est-ce que je le sais? Et quel est l'âge, la figure de la personne que vous avez en vue? Est-ce un mariage d'amour ou simplement de convenance que vous devez contracter? Puisqu'il n'est plus douteux que la sympathie nous rapproche, et que nous ne sommes pas des étrangers l'un pour l'autre, je puis vous faire sur tout cela des questions qui ne vous paraîtront point indiscrètes.

FLORIMON. Indiscrètes, non; mais au moins fort embarrassantes. Mes amours jusqu'ici sont un roman; ma maîtresse, encore ce matin, était une inconnue pour moi. Je sais que je l'adore, j'ignore si j'en suis aimé. Sa figure toute divine n'est que la moindre de ses qualités; et, pour son âge, c'est celui auquel se tiennent longtemps les femmes qui ne veulent pas vieillir.

MADAME SORBET. Je ne suis guère plus instruite que tout à l'heure, et voilà un portrait qui ressemble assez à une énigme. Au surplus la figure m'importe peu. Si cette femme est aimable, cela suffit. Avec de l'esprit, on a toujours les yeux jolis; le teint, personne ne s'en embarrasse; on se le fait comme on veut..... Ah! par exemple, il y a une chose, une seule chose sur laquelle je serais fort difficile, ce sont les dents. (Elle rit de manière à laisser voir ses dents.)

FLORIMON. Elle les a parfaites.

MADAME SORBET. C'est un agrément qu'on ne peut remplacer.

FLORIMON. Tout comme le reste.

MADAME SORBET. Je ne croyais pas. Mais que disiez-vous, que vous ne la connaissiez que de ce matin?

FLORIMON. Ce n'est que de ce matin que je sais qui elle est.

MADAME SORBET. Ah! c'est piquant. Votre passion ne date pas de plus loin?

FLORIMON. Pardonnez-moi. Il y a à peu près quinze jours, étant à un théâtre des boulevards....

MADAME SORBET. Où l'on donnait un mélodrame?

FLORIMON. Cela est vrai. J'aperçus dans une loge une femme,

ou plutôt un ange, dont la sensibilité excitée par les malheurs du héros de la pièce, qui n'était pourtant qu'un enfant....

MADAME SORBET. Ah! c'est l'Enfant de la forêt. Qu'il m'a causé de larmes!

FLORIMON (à part). Victor m'a donné de bons renseignements. (Haut.) Tout en proie aux sensations de cet intéressant spectacle, elle oubliait de dérober ses pleurs aux nombreux spectateurs dont la salle était remplie, et qui tous avaient les yeux fixés sur elle.

MADAME SORBET. Dans ces moments-là, je ne pense à rien.

FLORIMON. Je la contemplais, et bientôt un feu dévorant s'emparant de mes veines, pour la première fois de ma vie je m'applaudis d'être riche et de posséder un nom illustre. Je ne sais quoi me disait que cette femme était libre. Le spectacle fini, je voulus la rejoindre, elle avait disparu.

MADAME SORBET. Grands dieux! quelle catastrophe! Avant d'aller plus loin, permettez-moi, monsieur, une question de femme : comment cette dame était-elle mise?

FLORIMON (à part). Diantre! je n'avais pas prévu cette question. (Haut.) Son vêtement était d'une couleur à la mode.

MADAME SORBET. Je ne sais quelles sont les couleurs à la mode. Depuis la mort de monsieur Sorbet, je ne porte jamais que du noir ou du blanc.

FLORIMON. Attendez donc, je crois me rappeller... Oui, je ne me trompe pas ; sa robe était petit gris.

MADAME SORBET. Petit gris! c'est possible.

FLORIMON (avec une grande chaleur). Vous jugez de mon chagrin. Je m'informe partout. Je cours les promenades, les lieux publics, sans découvrir les traces de celle sans laquelle il ne m'est plus permis de vivre. J'allais m'abandonner au désespoir, lorsque ce matin le hasard la présente à mes yeux. Un seul regard me la fait reconnaître ; j'entre chez elle hors de moi, je vais me précipiter à ses pieds... Un éclair de raison luit, et je parviens à me posséder; mais c'est pour m'enivrer davantage. Son esprit, sa grâce, sa bonté...

MADAME SORBET. Connaît-on votre amour?

FLORIMON. Oui, madame.

MADAME SORBET. On doit en être touché?

FLORIMON. Je l'ignore.

MADAME SORBET. Peu de femmes y seraient insensibles.

FLORIMON. C'est vous qui dites cela ! vous, madame! juste ciel ! Est-ce un songe? une illusion? m'auriez-vous compris? répondriez-vous à ma pensée?

MADAME SORBET. Parlez donc d'un ton plus raisonnable. Je ne suis pas la personne...

FLORIMON. Et qui serait-ce donc, si ce n'est vous?

MADAME SORBET. Moi !

FLORIMON. Vous-même.

MADAME SORBET. Comment! c'est de moi... Allons, monsieur, ceci passe la plaisanterie.

FLORIMON. Ah! de grâce, n'appelez pas plaisanterie l'action la plus sérieuse de ma vie. Vous me connaîtrez, madame, et vous apprécierez la source de cet enchantement irrésistible qui m'attire vers vous.

MADAME SORBET. Quoi! vous voulez que je croie que mon faible mérite a pu subjuguer un homme aussi distingué que vous, et que, sans fortune, je puisse consentir....

FLORIMON. Je ne sais pas si je suis un homme distingué. Ce que je sais, c'est que je vous adore, que vous réalisez tous les rêves de mon imagination, et que je meurs si vous me refusez votre main. Vous parlez de fortune! La mienne n'est-elle donc pas la vôtre? N'en serez-vous pas la maîtresse? Je souscris d'avance à l'emploi que vous voudrez en faire. Si vous aimez la musique, vous donnerez des concerts; des bals, si vous aimez la danse. Nous jouerons même la comédie, si cela peut vous plaire.

MADAME SORBET. Monsieur, je crois que nous la jouerions fort mal tous les deux; nous avons trop de franchise, trop de naturel, pour faire jamais de bons acteurs. Mais on peut se consoler de cela.

FLORIMON. Prenez-vous garde, madame, que, sans y penser, vous nous associez insensiblement l'un à l'autre?

MADAME SORBET. Qui vous dit que ce soit sans y penser?

FLORIMON. Vous consentez à faire mon bonheur?

MADAME SORBET. Il le faut bien, puisqu'il y va de votre existence.

FLORIMON. Mais ne changerez-vous pas? Dites, ah! dites que vous ne changerez pas.

MADAME SORBET. Je ne pourrais changer que si je trouvais un homme plus aimable que vous, et vous n'avez rien à craindre.

FLORIMON. Un homme plus aimable que moi! il y en a beaucoup.

MADAME SORBET. Vous n'avez ni mon cœur, ni mes yeux, je le vois bien.

FLORIMON. Qu'un mot de vous rassurerait mon âme!

MADAME SORBET. Un mot de moi!

FLORIMON. Oui, un mot écrit...... Excusez-moi, femme adorable; mon bonheur est si inespéré, qu'à moins de le voir assuré par quelques lignes de votre jolie main.....

MADAME SORBET. Vous me demandez une promesse de mariage?

FLORIMON. Cela vous étonne?

MADAME SORBET. Je ne dis pas que cela m'étonne...... Mais.....

FLORIMON. Vous craignez de vous engager?

MADAME SORBET. Encore faudrait-il que je susse à qui je m'engage; je ne sais pas seulement votre nom.

FLORIMON. Je suis prêt à vous le dire, si vous l'exigez. Je ne voulais vous en faire un secret que par un raffinement de délicatesse, peut-être trop outré et que vous aurez peine à comprendre; mais la confiance d'une femme qui s'abandonnerait à moi sans me connaître, et à qui j'aurais donné une assez haute idée de ma probité pour me signer un engagement aussi sérieux sans la moindre hésitation, une telle confiance me rendrait cette femme mille fois plus précieuse en m'ennoblissant à mes propres yeux, et en me prouvant cette puissance de sympathie si difficile à rencontrer aujourd'hui.

MADAME SORBET (avec exaltation). Je comprends ce langage.

FLORIMON (à part). Ce n'est pas malheureux; car, pour moi, je n'y comprends rien.

MADAME SORBET. Je serai cette femme; et cette confiance sans bornes que je veux avoir en vous doit vous être un témoignage de la noblesse de votre choix. (Elle prend une plume.)

Mais, en prenant cette plume, je sens renaître toutes mes faiblesses. Que-vais-je écrire?

FLORIMON. Le bonheur.

MADAME SORBET. Dictez-le donc.

FLORIMON. Divine condescendance d'une âme vraiment surnaturelle!

MADAME SORBET. Je vous attends, monsieur.

FLORIMON. Ecrivez: (Il dicte.) « Je promets et m'engage...

MADAME SORBET (écrivant). « Et m'engage. »

FLORIMON. « D'épouser. »

MADAME SORBET. « D'épouser. »

FLORIMON. « Le porteur du présent. »

MADAME SORBET (se récriant). Ah! le porteur du présent.

FLORIMON. Oui, le porteur du présent.

MADAME SORBET (se remettant encore). Ce que je fais est bien singulier au moins, et jamais on n'a eu l'idée d'un semblable écrit. « Le porteur du présent. »

FLORIMON. « Le plus tôt possible. »

MADAME SORBET (se récriant encore). Ne mettez pas le plus tôt possible; cela me donne un air d'impatience qui n'est pas tolérable.

FLORIMON. Vous donne un air! auprès de qui? Ce papier n'est-il pas pour moi seul?

MADAME SORBET. Allons, « le plus tôt possible. » (Elle lui donne le papier.) Tenez, monsieur, êtes-vous content?

FLORIMON. Non, pas encore. Il y manque quelque chose.

MADAME SORBET. Quoi donc?

FLORIMON. Un mot.

MADAME SORBET. Un mot!

FLORIMON. Un joli mot.

MADAME SORBET. Lequel?

FLORIMON. Votre nom.

MADAME SORBET. Vous voulez que je signe cela?

FLORIMON (avec expression). Oui, je le veux.

MADAME SORBET (signant). Tyran, sois satisfait. « ADÈLE SORBET, née SIROP. »

FLORIMON (lui baisant la main, et prenant le papier). Que

je remercie cette main adorable qui vient d'assurer mon bonheur !

MADAME SORBET. En compromettant ma raison.

FLORIMON. Je cours rompre tous mes engagements. Je ne veux plus m'occuper que de vous, de vous seule; et je reviens dans un moment vous consacrer ma vie entière.

MADAME SORBET. Vous me quittez si vite ?

FLORIMON. C'est pour ne plus te quitter.

(Il s'en va.)

SCÈNE VII.

MADAME SORBET, seule, et un peu après VICTOR.

MADAME SORBET. La singulière aventure, et le drôle d'original que voilà ! Je ne puis cependant me dissimuler qu'il est bien aimable, que son ton, ses manières sont de la dernière perfection. Tiens ! il n'a pas payé sa tasse de café.

VICTOR. Madame, je sors un instant.

(Il s'enfuit.)

MADAME SORBET. Victor!.... Il est parti. Le ciel soit loué, je n'aurai bientôt plus rien à démêler avec ce drôle-là. Qu'il me semblera singulier un jour d'avoir été limonadière ! Je l'oublierai ! Oh ! oui, je l'oublierai. Dans le fait, je ne l'ai jamais été. Jamais je n'ai eu l'âme rétrécie ni l'esprit intéressé d'une marchande. J'étais là parce que le hasard m'y avait placée, sans aucun goût, sans la moindre vocation. Le preuve, c'est que rien de ce qui m'arrive ne m'étonne; je pourrais même dire que je m'y attendais. D'après ce que j'imagine, je vais devenir une femme très-comme il faut. Eh bien, je ne changerai rien à mes manières. Seulement je ne verrai que des femmes de mon rang. J'aime mieux m'ennuyer dans ma société que de descendre dans des classes inférieures pour y trouver de l'agrément. Les petites gens abusent tôt ou tard des bontés qu'on a pour eux.

VICTOR (rentre, et s'assied). Je n'ai pas été longtemps, et pourtant j'ai conclu une bonne affaire.

MADAME SORBET (avec hauteur). Garçon, vous vous oubliez. Levez-vous donc.

VICTOR. A qui parlez-vous, madame? Je ne vois pas de garçon, ce me semble.

MADAME SORBET. Vous devenez bien insolent, monsieur Victor.

VICTOR. Je ne suis pas si mielleux que le monsieur de tout à l'heure, n'est-il pas vrai?

MADAME SORBET. Qui vous a dit que ce monsieur était mielleux

VICTOR. Je le connais de longue date.

MADAME SORBET. Vous le connaissez, vous! Quel rapport peut-il y avoir entre ce monsieur et un garçon limonadier?

VICTOR. Ce monsieur est un grand coureur de mariages.

MADAME SORBET. Un coureur de mariages!

VICTOR. Je l'ai vu très-souvent à Bordeaux se marier deux fois dans une même soirée.

MADAME SORBET. Quelles sottises me venez-vous conter?

VICTOR. Ce ne sont pas des sottises, ni les mariages qu'il contractait non plus; car ces mariages se faisaient toujours avec le consentement des parents, et devant une nombreuse assemblée.

MADAME SORBET. Vous devenez fou, Victor.

VICTOR. Je ne deviens pas fou du tout. Je n'ai même jamais été plus raisonnable.

MADAME SORBET. Que veulent dire ces mariages, ces consentements de parents, cette nombreuse assemblée?

VICTOR. Cela veut dire que ce monsieur est un comédien, et les mariages qu'il contracte ne sont que des mariages de comédie.

MADAME SORBET. Un comédien!

VICTOR. Et l'un des meilleurs, encore! Il trouve que vous avez beaucoup de talent aussi.

MADAME SORBET. Je ne crois pas un mot de tout ce que vous dites. Vous aurez écouté notre entretien, suivant votre louable coutume, et vous voulez me dérouter en me faisant des contes ridicules; mais cela ne peut durer longtemps. Ce monsieur va revenir.

VICTOR. Vous ne le reverrez qu'à notre repas de noce

MADAME SORBET. Je ne le reverrai donc jamais.

VICTOR. Comme vous voudrez. Dans le fait, c'est une dépense fort inutile, et que nous pouvons éviter.

MADAME SORBET. Mais quand je dis qu'il n'y aura pas de noce, j'entends qu'il n'y aura pas de mariage.

VICTOR. Pour cela, c'est différent; je crois que vous vous trompez.

MADAME SORBET. Victor, ne me poussez pas à bout.

VICTOR. Ni vous non plus, madame Sorbet.

MADAME SORBET. Que ferez-vous?

VICTOR (lui montrant son écrit). Je mettrai votre signature sur la place.

MADAME SORBET. Quoi! cet homme a eu l'indignité de vous donner ce billet?

VICTOR. Que voulez-vous, madame? Il y a sympathie entre nous; et vous savez jusqu'où peut aller la sympathie.

MADAME SORBET. Rendez-moi ce billet.

VICTOR (avec une ironie marquée). Oh! non.

MADAME SORBET. Comptez-vous en abuser?

VICTOR (de même). Oui.

MADAME SORBET. Vous êtes un monstre. Je vous épouserai, mais vous vous en repentirez toute votre vie.

(Elle sort furieuse.)

VICTOR. Je trouverai moyen de la calmer : l'essentiel pour moi est de ne plus craindre de délais. Florimon m'a rendu un grand service, et, sans lui, je vois bien que je n'aurais jamais terminé cette affaire-là.

UN PEU D'AIDE FAIT GRAND BIEN.



Mʀ DE VALCÉ.

VENEZ MADAME, VENEZ ; JE VOUS EN SUPPLIE.

Une Révolution, Ch. XVII.

UNE RÉVOLUTION

OU

A BON ENTENDEUR, SALUT.

PERSONNAGES :

M. DE VALCÉ.
M. DORIMON, beau-père de M. de Valcé.
MADAME DORIMON, sa belle-mère.
MADAME DERZILLY.
M. DORFEUIL.
MARIE.
UN DOMESTIQUE.

La scène se passe dans le château de M. de Valcé.

Le théâtre représente un salon.

SCÈNE I.

M. DORFEUIL, MADAME DERZILLY.

M. DORFEUIL. Madame, dites-moi donc ce que c'est qu'une révolution?

MADAME DERZILLY. La singulière question!

M. DORFEUIL. Je ne vous parle pas en langage politique, mais en langage de femme.

MADAME DERZILLY. Je ne vous comprends pas davantage.

M. DORFEUIL. Comment! je n'entends prononcer ici que ce mot-là. On ne dit rien, on ne fait rien qu'on n'ait débattu d'avance si ce qu'on dira, ce qu'on fera ne serait pas dans le cas de causer une révolution à la maîtresse de la maison.

MADAME DERZILLY. Cette pauvre petite madame de Valcé est si délicate!

M. DORFEUIL. Délicate! je ne vois pas cela.

MADAME DERZILLY. Elle est si douce!

M. DORFEUIL. On prévient tous ses désirs. Ce château est vraiment le palais de Corisandre; il faut se faire imbécile en y entrant. Pour moi, je pense très-sérieusement à m'en retourner à Paris, pour ne plus être soumis aux caprices sans cesse renaissants de madame de Valcé.

MADAME DERZILLY. Mais qu'est-ce qu'un homme a de mieux à faire, que d'être soumis aux caprices d'une jolie femme?

M. DORFEUIL. Votre serviteur. Parce qu'une femme est jolie, je ne trouve pas que ce soit une raison pour qu'elle soit insupportable à tout le monde.

MADAME DERZILLY. Madame de Valcé n'est pas insupportable.

M. DORFEUIL. Cela prouve que vous avez beaucoup de patience. Pour moi, je ne puis me souffrir dans une maison qui n'est pas réglée, où l'ordre des repas est sans cesse interverti, où l'on ne rit que par permission, où il faut s'occuper sans cesse d'une idole qui n'a d'autre mérite que de parler tout bas. A la campagne, la gaîté est de première nécessité; ceux qui sont tristes restent dans leur chambre. Que m'importe que madame de Valcé ait bien ou mal dormi, qu'elle ait fait de bons ou de mauvais rêves! Elle est maîtresse de maison, elle doit toujours faire bon visage à ses hôtes.

MADAME DERZILLY. Si vous ne vous vantiez vous-même d'être égoïste, on vous lapiderait pour parler ainsi.

M. DORFEUIL. Valcé, au moment de quitter Paris, vient chez moi me faire mille instances pour m'attirer ici; il m'exalte sa femme comme un prodige...

MADAME DERZILLY. Il n'a que trois mois de mariage....

M. DORFEUIL. M'assure que je serai enchanté d'elle, que je n'aurai jamais passé le temps aussi agréablement...

MADAME DERZILLY. Langage d'amoureux.

M. DORFEUIL. Moi, comme un sot, je tombe dans le piége, et m'y voilà.

MADAME DERZILLY. Vous êtes bien à plaindre; car il ne faut pas exagérer non plus. Ce château est un des mieux situés de France.

M. DORFEUIL. Je ne tiens pas aux sites.

MADAME DERZILLY. Il y a très-bonne société.

M. DORFEUIL. Des chasseurs! Moi, je ne chasse pas.

MADAME DERZILLY. Une chère toujours excellente.

M. DORFEUIL. Si l'on veut; on ne sert jamais à point.

MADAME DERZILLY. Et une maîtresse de maison, quoi que vous en disiez, fort aimable.

M. DORFEUIL. Surtout d'une grande gaîté.

MADAME DERZILLY. Enfin elle est toujours la première à mettre quelques parties en train.

M. DORFEUIL. Et la première aussi à les faire manquer.

MADAME DERZILLY. Quand elle souffre.

M. DORFEUIL. Souffre-t-elle seulement?

MADAME DERZILLY. Oui, oui, elle souffre.

M. DORFEUIL. Vous autres femmes, vous avez un esprit de corps insoutenable.

MADAME DERZILLY. Vous ne voulez vous prêter à rien non plus. Quand madame de Valcé, je suppose, abuserait un peu de la faiblesse de son mari pour elle, et qu'elle voudrait sonder jusqu'où cela peut aller, quel grand mal? Les moyens qu'elle emploie sont bien doux; jamais elle n'a de volonté apparente.

M. DORFEUIL. Non; mais elle le menace d'avoir des révolutions.

MADAME DERZILLY (riant). C'est drôle.

M. DORFEUIL. Ce serait drôle pour un mari qui s'en moquerait; mais ce grand niais de Valcé prend cela à la lettre; et, pour éviter une révolution à sa femme, il met tout sens dessus dessous dans sa maison.

MADAME DERZILLY. Si vous aimiez comme il aime, vous ne trouveriez pas cela si désagréable que vous le pensez. L'amour vit de sacrifices.

M. DORFEUIL. Le sien doit bien se porter.

MADAME DERZILLY. Et puis que ferait-il à la campagne?

M. DORFEUIL. Ah! vous croyez qu'il serait désœuvré sans les caprices de sa femme?

MADAME DERZILLY. Sans doute.

M. DORFEUIL. Eh bien, occupation pour occupation, je préférerais une femme qui parlerait ouvertement, qui crie-

rait même quelquefois, à toutes ces vapeurs et ces migraines de commande ; cela ferait du bruit au moins.

MADAME DERZILLY. Une femme qui crie, fi donc !

M. DORFEUIL. C'est signe qu'elle se porte bien.

MADAME DERZILLY. Vous avez bien fait de ne pas vous marier.

M. DORFEUIL. Oui, s'il faut paraître dupe pour être un bon mari.

SCÈNE II.

M. DORFEUIL, MADAME DERZILLY, MARIE.

MARIE. Madame et monsieur, je vous demande bien pardon de vous déranger ; mais c'est que je suis dans un grand embarras.

MADAME DERZILLY. Eh ! mon Dieu, qu'est-ce que c'est, ma chère Marie ?

MARIE. Vous savez bien, madame, qu'on devait danser ce soir dans la grange ?

MADAME DERZILLY. Oui. Eh bien ?

MARIE. Eh bien, v'là qu'on n'y dansera pas.

MADAME DERZILLY. Où dansera-t-on ?

MARIE. Nulle part.

M. DORFEUIL. Est-ce ta maîtresse qui a fait cette défense ?

MARIE. Mon Dieu ! oui, monsieur ; et elle est si bonne, qu'elle m'a fait venir exprès pour me dire cela.

M. DORFEUIL. Et comment te l'a-t-elle dit ?

MARIE (grossissant sa voix). Marie, vous vous arrangerais comme vous voudrais, mais je ne veux pas de bal ce soir.

M. DORFEUIL. En effet, c'est d'une grande bonté. T'a-t-elle dit pourquoi au moins ?

MARIE. Elle craint que cela ne fasse trop de mouvement.

MADAME DERZILLY. C'était moi qui avais obtenu ce bal ; j'en fais mon affaire. Le temps est beau, vous pourrez danser autre part ; et, pourvu qu'on danse, tu seras contente.

MARIE. C'est pas tant la danse qui me tient, que d'être obligée de renvoyer tout ce monde qui va venir.

MADAME DERZILLY. Console-toi, ma pauvre Marie; il y a moyen d'arranger ce cela.

MARIE. Madame, vous êtes bien honnête; mais c'est que je crains que madame ne m'en veuille de vous avoir parlé. Ça n'a qu'à lui donner sa révolution.

M. DORFEUIL. Tu sais donc aussi ce que c'est qu'une révolution, toi?

MARIE. Non, monsieur.

M. DORFEUIL. Qu'est-ce que tu dis donc?

MARIE. Je dis ce qu'on dit.

M. DORFEUIL. Qu'est-ce que tu crois que c'est?

MARIE. Ma fine! faut que ce soit queuque chose de ben laid, pisque ça fait tant de peur à monsieur.

MADAME DERZILLY. Va, Marie, va, mon enfant; laisse-moi faire.

MARIE. Merci, madame.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

M. DORFEUIL, MADAME DERZILLY.

M. DORFEUIL. Vous trouvez cela admirable.

MADAME DERZILLY. C'est un caprice. Une nouvelle mariée aime assez à faire de ces petits coups d'autorité; un mot la ramènera à la raison.

M. DORFEUIL. Quelle sotte tyrannie! Je me faisais une fête de voir cette danse. J'ai aperçu par-ci par-là des petites paysannes qu'on aurait rencontrées à ce bal; cela repose la vue; et pas du tout....

MADAME DERZILLY. Votre humeur me fait rire.

M. DORFEUIL. Vous êtes bien heureuse, vous riez de tout.

SCÈNE. IV

M. DORFEUIL, MADAME DERZILLY, M. DE VALCÉ.

M. DE VALCÉ. Madame, j'ai l'honneur de vous souhaiter le

bonjour. Avez-vous bien passé la nuit? Et vous, Dorfeuil, je vous croyais à la chasse.

M. DORFEUIL. A jeun?

M. DE VALCÉ. Les vrais chasseurs ne s'embarrassent guère de cela.

M. DORFEUIL. Je ne suis pas un vrai chasseur; car je trouve que le déjeuner se fait bien attendre. Vous ne comptez pas sur ces messieurs?

M. DE VALCÉ. Non, non. Je viens même de donner des ordres pour qu'on servît. Madame de Valcé a été souffrante, ce qui a mis un peu de dérangement dans la maison; mais je crois qu'elle va mieux.

MADAME DERZILLY. N'attendez-vous pas son père et sa mère aujourd'hui?

M. DE VALCÉ. Ils ne doivent pas tarder à arriver. J'aurais désiré qu'elle pût les recevoir debout.

MADAME DERZILLY. Comment! elle ne se lèvera pas de la journée?

M. DE VALCÉ. J'en doute.

MADAME DERZILLY. La pauvre petite femme! qu'a-t-elle donc?

M. DE VALCÉ. Elle ne veut pas le dire. Je parierais qu'elle a éprouvé quelque contrariété.

MADAME DERZILLY. Je vais aller la voir.

M. DE VALCÉ. Je crois qu'elle repose.

MADAME DERZILLY. Si elle dort, je n'entrerai pas.

M. DE VALCÉ. Après le déjeuner, je vous prie.

MADAME DERZILLY. Elle me ferait peut-être ses confidences à moi.

M. DE VALCÉ. Non. Elle est fort douce, et cependant on ne peut rien tirer d'elle quand elle ne le veut pas. Elle est d'une grande discrétion à cet égard.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE. Monsieur, monsieur et madame Dori-

mon viennent d'arriver ; leur voiture est au bas du perron.

M. DORFEUIL. Et le déjeuner ?

LE DOMESTIQUE. Monsieur, il est servi.

M. DE VALCÉ. Je vais recevoir mon beau-père et ma belle-mère. Voulez-vous me faire le plaisir de déjeuner sans moi ?

M. DORFEUIL. Ne vous gênez pas, mon cher Valcé. Madame, je vous offre la main.

(Monsieur Dorfeuil et madame Derzilly sortent, le domestique les suit.)

SCÈNE VI.

M. DE VALCÉ, M. DORIMON, et un peu après MADAME DORIMON.

M. DORIMON (entrant au moment où M. de Valcé va pour sortir). Bonjour, monsieur de Valcé. Vraiment votre château est une merveille.

M. DE VALCÉ. Je vais recevoir madame Dorimon.

M. DORIMON. Laissez-la. Elle préside à son petit déménagement de voiture ; vous la gêneriez. Comment se porte ma fille ?

M. DE VALCÉ. Assez bien.

M. DORIMON. Comment ! assez bien ? Il me semble qu'ici on doit se porter tout à fait bien.

M. DE VALCÉ. Elle a été un peu incommodée ce matin.

M. DORIMON. Ah ! c'est triste. Le jour de notre arrivée !

M. DE VALCÉ. Elle est fort délicate.

M. DORIMON. Depuis quand ?

M. DE VALCÉ. En général.

M. DORIMON (souriant). J'entends.

M. DE VALCÉ. Non. Il n'est question de rien.

M. DORIMON (à madame Dorimon, qui entre). Et cette pauvre Henriette qui est malade !

MADAME DORIMON (tandis que M. de Valcé l'embrasse). Je sais déjà cela Monsieur de Valcé, où pourrai-je mettre ce carton ?

M. DE VALCÉ. Je vais le faire porter dans votre chambre.

MADAME DORIMON. Serrez-le plutôt jusqu'à ce que sois installée; je vous le redemanderai. Qu'est-ce qu'elle a donc Henriette ?

M. DE VALCÉ. On ne pourrait pas trop le dire; c'est une irritabilité nerveuse; la moindre chose lui fait impression.

MADAME DORIMON. C'est singulier; c'était la santé même.

M. DORIMON. Ne l'écoutez-vous pas un peu trop?

M. DE VALCÉ. Oh! mon Dieu, non; la pauvre enfant! Elle est bien malheureuse d'être comme elle est; elle m'en demande pardon comme si c'était sa faute; mais un rien l'agite, et la moindre chose suffit pour lui causer une révolution.

M. DORIMON. Une révolution !

M. DE VALCÉ. Hélas! oui.

MADAME DORIMON. C'est inconcevable. Pouvons-nous la voir?

M. DE VALCÉ. Permettez-moi d'aller la prévenir.

M. DORIMON. Elle est donc bien malade? Ne nous cachez rien, mon ami.

M. DE VALCÉ. Soyez sans inquiétude.

MADAME DORIMON. Vos précautions sont effrayantes. Comment! la prévenir pour recevoir son père et sa mère!

M. DE VALCÉ. Il ne lui faut rien d'impromptu.

MADAME DORIMON. Ce n'est pas de ma fille que vous me parlez.

M. DE VALCÉ. Pardonnez-moi.

MADAME DORIMON. Monsieur Dorimon, vous qui avez une teinture de médecine, comment nommez-vous cette maladie-là ?

M. DORIMON. Il faut voir.

M. DE VALCÉ. Je vais monter chez elle, et je reviens tout de suite.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

MONSIEUR ET MADAME DORIMON.

MADAME DORIMON. Je suis vraiment inquiète.

M. DORIMON. Attendez.

MADAME DORIMON. Il y a huit jours que j'ai reçu une lettre d'elle, elle ne me parlait de rien.

M. DORIMON. C'est à cause de cela qu'il faut se tranquilliser.

MADAME DORIMON Monsieur de Valcé n'a pas l'air rassuré du tout.

M. DORIMON. Pour sa femme, il doit toujours être en transes.

MADAME DORIMON. C'est un bien bon mari.

M. DORIMON. Je ne croyais pas qu'il y en eût encore de pareils.

MADAME DORIMON. Dites qu'il n'y en a jamais eu comme lui.

M. DORIMON. Ah! ma femme, vous me permettrez...

MADAME DORIMON. Je ne vous permettrai rien, monsieur Dorimon ; ce que je dis est vrai.

M. DORIMON. Allons, allons; vous me faites une mauvaise querelle.

SCÈNE VIII.

MONSIEUR ET MADAME DORIMON, M. DE VALCÉ.

M. DE VALCÉ. Madame de Valcé vous attend avec la plus grande impatience; elle voulait même s'habiller et descendre; c'est moi qui le lui ai défendu.

M. DORIMON. Elle n'est donc pas si malade, cette chère enfant? Venez, ma femme.

MADAME DORIMON. Monsieur de Valcé, commencez par serrer mon carton; nous trouverons bien l'appartement de ma fille.

M. DE VALCÉ. Montez quelques marches; c'est la grande porte à droite : d'ailleurs je vous suis.

(Monsieur et madame Dorimon sortent.)

SCÈNE IX.

M. DE VALCÉ, d'abord seul, ensuite M. DORFEUIL.

M. DE VALCÉ (ouvre un secrétaire pour mettre le carton).

Comment faire pour madame Derzilly ? Je suis fâché qu'Henriette se soit mis cela dans la tête.

M. DORFEUIL. Ah ! vous voilà ; et les grands parents?

M. DE VALCÉ. Ils sont chez ma femme ; je vais les rejoindre.

M. DORFEUIL. Le déjeuner m'a bien fait.

M. DE VALCÉ. Tant mieux, mon ami.

M. DORFEUIL. Tâchez donc de nous ravoir notre bal champêtre que votre femme a défendu.

M. DE VALCÉ. Je ne savais pas cela.

M. DORFEUIL. Vous êtes marié, cela vous est égal ; mais moi je regarde encore les petites figures.

M. DE VALCÉ. Toujours le même ! Laissez-moi aller rejoindre ma belle-mère.

M. DORFEUIL. Je ne vous quitte pas que je n'aie ma promesse de bal.

M. DE VALCÉ (s'en allant). Vous l'aurez.

SCÈNE X.

M. DORFEUIL, seule, et un peu après MADAME DERZILLY.

M. DORFEUIL. C'est qu'avant tout, il ne faut pas s'ennuyer, et que j'ai des scènes de famille par-dessus les yeux. Voilà un renfort pour madame de Valcé ; ce sera à n'y plus tenir.

MADAME DERZILLY. Marie est encore revenue à la charge ; j'ai pris sur moi de donner la permission de danser, à condition que ce serait au bas du coteau. De cette façon, madame de Valcé sera bien tranquille.

M. DORFEUIL. Je vais donc faire un peu de toilette.

MADAME DERZILLY. Coquet ! Avez-vous vu monsieur et madame Dorimon ?

M. DORFEUIL. Non, pas encore ; nous aurons assez le temps de faire connaissance.

MADAME DERZILLY. Ne badinez pas ; ils passent pour être fort aimables.

M. DORFEUIL. Quel âge a madame Dorimon ?

MADAME DERZILLY. La mère de madame de Valcé doit bien avoir quarante ans.

M. DORFEUIL. Dans ce cas-là, elle peut être tout ce qu'elle voudra.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

MADAME DERZILLY, seule.

Voilà un homme bien complet. Il n'est au monde que pour lui. Cependant il est très-facile à vivre; mais, avec ce caractère-là, il ne faudrait pas vieillir.

SCÈNE XII.

MADAME DERZILLY, MADAME DORIMON.

MADAME DORIMON. Vous êtes sans doute madame Derzilly, madame?

MADAME DERZILLY. Oui, madame.

MADAME DORIMON. Je suis charmée que le hasard me procure l'avantage de connaître une personne dont j'avais beaucoup entendu parler.

MADAME DERZILLY. Vous avez trop de bonté.

MADAME DORIMON. Je n'ignore pas que monsieur votre père a beaucoup contribué au mariage de ma fille, et nous devons de la reconnaissance à ceux qui nous ont fait faire une aussi bonne acquisition que celle de monsieur de Valcé.

MADAME DERZILLY. Il est digne de sa femme, c'est tout dire.

MADAME DORIMON. Ah! madame, vous êtes bien indulgente. Monsieur de Valcé est parfait, et je n'ose pas dire que ma fille soit parfaite.

MADAME DERZILLY. Comment se trouve-t-elle à cette heure?

MADAME DORIMON. Elle m'a paru fort bien; elle a même déjeuné de fort bon appétit.

MADAME DERZILLY. Croyez-vous que je puisse la voir?

MADAME DORIMON. C'est monsieur de Valcé qui est ici le grand maître des cérémonies, et je n'ose rien décider.

MADAME DERZILLY. Il est d'un soin pour sa femme...

MADAME DORIMON. Entre nous, je crains qu'il ne la gâte.

MADAME DERZILLY. Laissez faire ; le temps en rabattra assez.

MADAME DORIMON. Il paraît que c'est dans son caractère. Elle a eu devant nous un léger mouvement d'humeur sur je ne sais quoi que l'on est venu lui dire à l'oreille ; si vous eussiez vu monsieur de Valcé chercher à lire dans ses yeux... Il était admirable. Mais le voici.

MADAME DERZILLY. Madame, je vous laisse.

(Elle sort.)

SCÈNE XIII.

MADAME DORIMON, M. DE VALCÉ.

MADAME DORIMON. Venez, le phénix des maris. Qu'avez-vous donc? vous paraissez soucieux.

M. DE VALCÉ. Je suis tracassé, je ne vous le cache pas. C'est une misère ; mais je connais Henriette, et, dans l'état où elle est, je ne voudrais pas lui faire de peine ; cependant il me paraît impossible de pouvoir la contenter.

MADAME DORIMON. Qu'est-ce qu'elle vous demande?

M. DE VALCÉ. Elle ne me demande jamais rien positivement ; mais j'ai tellement l'habitude de lire dans sa pensée, qu'il m'est facile de voir que madame Derzilly lui déplaît.

MADAME DORIMON. Quoi! cette dame qui était avec moi il n'y a qu'un instant? Elle est charmante !

M. DE VALCÉ. Certainement ; mais on a eu l'imprudence de la vanter avec si peu d'égards devant ma femme, qu'elle en a été comme humiliée. Vous connaissez les jeunes femmes ; il y a toujours un peu de rivalité entre elles. Madame Derzilly est musicienne, elle chante ; sa conversation est agréable : souvent Henriette est souffrante, et, sous prétexte de ne pas vouloir l'incommoder, on se range à l'autre extrémité du salon, autour de madame Derzilly, qui fait de la musique ou tient le dé de la conversation. Ce n'est la faute de personne, mais ce n'est pas agréable. J'ai eu beau dire à Henriette qu'elle avait beaucoup de qualités que madame Derzilly n'avait pas, le coup est porté, et cela m'embarrasse.

MADAME DORIMON. Que pouvez-vous faire à cela?

M. DE VALCÉ. Nous devions avoir aujourd'hui un bal de paysans; c'était madame Derzilly qui nous l'avait demandé; je n'y voyais pas d'inconvénient : Henriette s'est imaginé que je ne pouvais rien refuser à madame Derzilly, et elle a contremandé ce bal, sous je ne sais quel prétexte.

MADAME DORIMON. Est-ce qu'elle est jalouse?

M. DE VALCÉ. Pas le moins du monde.

MADAME DORIMON. Alors, quelle est donc son idée?

M. DE VALCÉ. Elle ne se l'explique pas à elle-même. Elle s'est formé le soupçon que cette dame empiétait sur ses droits, d'autant qu'on est venu lui dire que ce bal aurait lieu, et que sa défense avait été levée. Je ne sais pas si vous comprenez cela comme moi...

MADAME DORIMON. Je ne comprends pas un mot, si ce n'est que ma fille est trop heureuse, et quelle ne sait comment se tourmenter.

M. DE VALCÉ. Il y a bien des choses à vous dire. Il faut plaindre les personnes susceptibles. La plupart de nos chagrins, pour être sans fondement, n'en sont pas moins des chagrins. Elle est si douce! Ne croyez pas au moins qu'elle m'ait dit tout cela comme je vous le dis; c'est moi qui l'ai deviné.

MADAME DORIMON. Vous êtes bien heureux d'avoir autant de sagacité. Je ne sais pas si elle était aussi susceptible avec nous; mais je ne m'en suis jamais aperçue. En définitive, que croyez-vous qu'il faudrait faire pour la contenter?

M. DE VALCÉ. Si madame Derzilly nous quittait, je suis persuadé qu'Henriette reprendrait toute sa bonne humeur.

SCÈNE XIV.

M. DE VALCÉ, M. ET MADAME DORIMON.

MADAME DORIMON. Arrivez donc, monsieur Dorimon; car en vérité ce n'est pas trop que de se mettre à deux pour comprendre tout ceci. Savez-vous de quoi Henriette est malade?

M. DORIMON. Elle n'est plus malade; elle rit comme une petite folle.

M. DE VALCÉ. Elle se contraint peut-être.

M. DORIMON. Vous l'avez vue déjeuner.

M. DE VALCÉ. Elle a très-peu mangé.

M. DORIMON. Vous appelez cela très-peu. Comment donc mange-t-elle quand elle mange beaucoup?

M. DE VALCÉ. Elle ne mange jamais davantage.

M. DORIMON. Et de quoi est-elle malade?

MADAME DORIMON. Expliquez cela vous-même, monsieur de Valcé; quant à moi, je ne saurais jamais m'en tirer.

M. DORIMON. J'aime bien ma fille, assurément; mais si vous voulez que je vous parle franchement, je crois qu'elle s'amuse un peu à vos dépens : ma femme vous dira que nous ne lui avons jamais vu la moindre chose.

MADAME DORIMON. Jamais. Les enfants ont ordinairement de petites maladies; Henriette en a toujours été exempte.

M. DE VALCÉ. Eh bien, à présent un rien, comme je vous le disais, lui cause une révolution.

M. DORIMON. A quoi voyez-vous cela?

M. DE VALCÉ. Vous croyez bien que je les lui épargne le plus que je puis; mais si par hasard elle éprouve la plus petite contrariété, vous la voyez pâlir, rougir, et puis cela finit par des larmes.

M. DORIMON. La pauvre enfant!

M. DE VALCÉ. Aussi je veille sur tout avec un soin extrême.

M. DORIMON. Vous faites bien.

M. DE VALCÉ. Mais comme elle ne veut pas parler, on est quelquefois pris au dépourvu.

M. DORIMON. Elle ne vous dit même pas ce qu'elle désire?

M. DE VALCÉ. C'est fort rare.

SCÈNE XV.

M. ET MADAME DORIMON, M. DE VALCÉ, M. DORFEUIL.

M. DORFEUIL. Mon ami, savez-vous que madame Derzilly nous quitte?

M. DE VALCÉ. Comment cela?

M. DORFEUIL. En descendant de chez votre femme, elle a envoyé chercher des chevaux de poste, et, dès que son mari sera revenu de la chasse, ils partiront.

M. DE VALCÉ. Vous ignorez ce qui s'est passé?

M. DORFEUIL. Madame Derzilly prétexte une lettre qu'elle vient de recevoir; mais on n'a pas été à la ville, et elle ne peut avoir rien reçu.

M. DE VALCÉ. Ma femme n'aura pas pu se contraindre, je vois cela.

MADAME DORIMON. Il faut monter chez elle, monsieur Dorimon.

M. DE VALCÉ. Je vous prie de ne pas le faire dans ce moment, elle doit être si agitée. Cette explication lui aura coûté beaucoup.

M. DORIMON. Quelle explication?

MADAME DORIMON. Un bal champêtre, madame Derzilly, de la jalousie qui n'est pas de la jalousie, rien.

M. DORIMON. Ecoutez donc, mon ami, c'est fort bien d'aimer sa femme; mais il y a une mesure dans tout. Je vous assure que c'est mal l'aimer que de la gâter comme vous faites. Vous la rendrez très-malheureuse ; car vous ne pouvez pas exiger de tout le monde l'indulgence que vous avez pour elle.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME DERZILLY.

MADAME DORIMON. Vraiment, madame, nous avons bien des excuses à vous faire.

MADAME DERZILLY. C'est moi, madame, qui éprouve le regret de vous quitter; mais une lettre...

MADAME DORIMON. Non, madame; ce n'est point une lettre, nous savons ce que c'est.

MADAME DERZILLY. Je vous assure, madame...

M. DORIMON. Votre générosité nous touche extrêmement, et je vous demande comme une grâce, madame, de vouloir

bien pardonner à ma fille, qui doit être maintenant au désespoir de la conduite qu'elle a tenue avec vous. Nous allons monter chez elle ; et si, par malheur, je ne la trouvais pas plus raisonnable, vous ne vous en iriez pas seule de cette maison.

M. DE VALCÉ (à part). Quelle journée pour cette pauvre Henriette !

(Monsieur et madame Dorimon sortent, monsieur de Valcé les suit.)

SCÈNE XVII.

M. DORFEUIL, MADAME DERZILLY.

M. DORFEUIL. Vous allez me parler franchement à moi. Que s'est-il donc passé entre vous et madame de Valcé ?

MADAME DERZILLY. Je finirai par lui croire le cerveau dérangé. Elle m'a d'abord reçue d'une singulière façon ; puis, comme je lui parlais avec intérêt de sa santé, elle m'a dit, mais très-sèchement, qu'elle n'était pas tellement malade qu'elle ne sût parfaitement ce qui se passait chez elle.

M. DORFEUIL. La douce créature ! Et ce qui se passait chez elle, c'est ce bal pour lequel vous avez levé sa consigne ?

MADAME DERZILLY. C'est cela même.

M. DORFEUIL. Savez-vous que c'est un agneau un peu despote ?

MADAME DERZILLY. Je ris malgré moi. Devinez en quoi vous êtes aussi mêlé là-dedans, vous.

M. DORFEUIL. Moi ?

MADAME DERZILLY. Oui, vous.

M. DORFEUIL. Je suis à cent lieues d'avoir une idée à cet égard.

MADAME DERZILLY. « Si monsieur Dorfeuil pensait un peu « moins à lui, il aurait dû faire entendre à monsieur de « Valcé que ce n'était pas quand on avait une femme souf- « frante, qu'on devait se permettre de donner le bal chez soi. »

M. DORFEUIL. Ce pauvre Valcé ! Elle a raison de lui en vouloir ; il le mérite pour sa bonhomie.

MADAME DERZILLY. Elle a de nouveau défendu le bal.

M. DORFEUIL. Elle est folle.

MADAME DERZILLY. Il faut le croire.

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE VALCÉ.

M. DE VALCÉ. Ah! madame, avez-vous des sels, quelque chose pour faire revenir ma pauvre Henriette, qui est sans connaissance? (Il sonne.) Son père est un excellent homme; mais il ne connaît pas du tout sa fille. (Il sonne encore.) Personne ne vient. (Deux domestiques paraissent.) Montez chez ma femme. Écoutez : envoyez quelqu'un dans chaque avenue du château; et, quand ces messieurs reviendront de la chasse, qu'on défende aux piqueurs de sonner du cor. (Les domestiques sortent.) C'est un spectacle déchirant!

MADAME DERZILLY. Calmez-vous, c'est une crise; cela passera.

M. DE VALCÉ. Elle a le malheur de ne pouvoir supporter la plus légère contradiction, et son père a le courage de lui faire la leçon pendant une heure. J'avais beau dire qu'elle allait avoir une révolution, « Tant mieux, répondait-il; il faut qu'elle en ait une pour que je remonte au principe du mal. » Tous ces gens qui se mêlent de médecine sont d'une dureté! Effectivement, elle a perdu connaissance. Madame, oubliez le petit enfantillage de tantôt, et unissez-vous à moi pour amener ici monsieur et madame Dorimon; tant qu'ils seront dans la chambre d'Henriette, elle ne recouvrera pas ses esprits; j'en ai le pressentiment.

MADAME DERZILLY. Je ferai tout ce que vous voudrez; mais, au nom du ciel, prenez donc un peu sur vous.

M. DE VALCÉ. Eh! madame, comment prendre sur soi, quand on est témoin de pareille chose et qu'on ne peut rien dire? Ce qu'il y a d'inimaginable, c'est que madame Dorimon est presque aussi calme que son mari. Une mère enfin, pour sa fille! Il y a bien peu de personnes qui sachent aimer. Venez, madame, venez; je vous en supplie.

(Il entraîne madame Derzilly.)

SCÈNE XIX.

M. DORFEUIL, MARIE.

M. DORFEUIL. Monsieur Dorimon paraît s'y entendre, et je parierais pour le succès de sa cure.

MARIE (accourant). Monsieur, les v'là tous qui venont ; faut-il leur dire qu'ils restent ou qu'ils s'en aillent? D'pis ce matin gn'y a eu tant de dits et de contredits sur ce maudit bal, que je ne sais vraiment plus qu'en croire.

M. DORFEUIL. Dans un moment, je pourrai te le dire.

MARIE. C'est que vraiment faudrait que ça se décidît tout de suite, à cause qu'ils avont tous de l'humeur. Je ne sais trop ce que leur y a dit mamzelle Rosine, la femme de chambre à madame; mais elle leur a reproché qu'ils n'avaient guère d'humanité, et ça ne leur a pas fait plaisir.

M. DORFEUIL. De quoi se mêle mademoiselle Rosine ?

MARIE. C'est pas l'embarras, le bruit court que madame a sa révolution ; mais mamzelle Rosine, qui en rit toute la journée, ne devrait pas faire comme ça la sensible.

M. DORFEUIL (à part, en riant). Il paraît qu'il n'y a que ce pauvre Valcé de dupe dans tout cela. (Haut.) On vient. Laisse-moi ; je ne te ferai pas attendre longtemps.

(Marie sort.)

SCÈNE XX.

M. DORFEUIL, M. ET MADAME DORIMON.

MADAME DORIMON. Monsieur, j'ai le plaisir de vous apprendre que ma fille se porte à merveille, grâce à l'habileté de son père.

M. DORIMON. Et qu'elle veut même danser ce soir au bal.

M. DORFEUIL. Monsieur, vous avez un beau talent.

MADAME DORIMON. Monsieur Dorimon a surtout un sang-froid unique; car vous croyez bien, monsieur, que la science était bien inutile pour guérir ma fille. Les jeunes femmes aujourd'hui sont trop désœuvrées; pour peu que leur mari les écoute, elles ne savent que s'imaginer.

M. DORIMON. Enfin, monsieur, vous allez voir madame de Valcé comme nous l'avons faite, et vous la trouverez fort aimable.

M. DORFEUIL. Si j'osais, je vous demanderais votre recette; je connais plusieurs dames qui en auraient grand besoin.

MADAME DORIMON. J'avoue que monsieur de Valcé m'avait donné de l'inquiétude; il est de si bonne foi, il avait l'air si désolé, que, sans mon mari, je ne sais trop ce que j'aurais pensé de l'état d'Henriette; mais monsieur Dorimon, du premier coup d'œil, a vu que ce n'était qu'un enfantillage.

M. DORIMON. Je n'ai cependant rien laissé apercevoir.

MADAME DORIMON. Il a parlé à sa fille assez froidement au sujet de madame Derzilly; elle l'écoutait avec un peu d'impatience, il est vrai; mais tout se serait passé fort bien sans monsieur de Valcé, qui est venu se jeter à la traverse, et qui semblait indiquer lui-même à sa femme d'avoir ce qu'il appelle une révolution. Elle n'a pas manqué de se rendre aux désirs de son mari, et elle a perdu connaissance.

M. DORFEUIL. Réellement?

MADAME DORIMON. Vous allez voir. De notre temps, nous n'étions pas si habiles. Elle s'est renversée sur ses oreillers; puis, fermant les yeux, elle a demandé où elle était. L'égarement de monsieur de Valcé faisait vraiment fendre le cœur.

M. DORIMON. Allons, madame Dorimon, quoique je vous eusse prévenue, vous n'étiez pas vous-même très-rassurée.

MADAME DORIMON. A croire même que ce n'était qu'un jeu, c'est toujours fort triste. Enfin, son père, qui a une tête admirable, sans se déconcerter, prend gravement une de ses mains, et, feignant de consulter son pouls, il déclare qu'il n'y a que des saignées fréquentes qui puissent lui rendre la santé. Je l'observais avec le plus grand soin, et, à ce mot de saignées, je l'ai vue frissonner de tout son corps. Monsieur Dorimon ne s'en tient pas là; il veut que l'on fasse venir un chirurgien sur-le-champ, et, comme s'il ne la trouvait pas assez effrayée, il ajoute qu'il est essentiel que son mari la tienne pendant cinq ou six mois éloignée de toute société, parce qu'il prétend qu'elle a besoin du calme le plus parfait.

M. DORFEUIL. Le calme ne lui plaisait pas plus que la saignée, à ce que j'imagine ?

M. DORIMON. Non.

MADAME DORIMON. Avec cela, elle a été bien gentille ; elle aurait pu mettre un peu plus de vraisemblance dans son retour à la raison, en prolongeant son évanouissement ; mais elle en avait déjà assez, et elle ne nous a pas fait languir. Elle a étendu ses bras, et, nous regardant d'un air d'abattement qui lui sied à ravir, elle a témoigné le désir de nous embrasser, ainsi que son mari, qui paraissait immobile comme une statue.

M. DORFEUIL. La ferez-vous saigner, malgré cela, pour ne pas en avoir le démenti ?

MADAME DORIMON. Ah ! Dieu ! ce serait pitié, d'autant que monsieur de Valcé nous ayant quittés un instant, elle nous a fait une manière de confession qui nous rend bien tranquilles pour l'avenir. N'est-il pas vrai, monsieur Dorimon ?

M. DORIMON. Fort tranquilles.

M. DORFEUIL. Votre recette est un proverbe.

A BON ENTENDEUR, SALUT.



MARGOT.

QU'EST LA?

LE

SAVETIER ET LE FINANCIER

OU

CONTENTEMENT PASSE RICHESSE.

PERSONNAGES :

THOMAS, savetier.
MARGOT, femme de Thomas.
M. MONDOR, financier.
UN DOMESTIQUE de M. Mondor.

La scène se passe d'abord chez le savetier, ensuite dans le cabinet de M. Mondor, et puis encore chez le savetier.

SCÈNE I.

THOMAS, seul. Il entre en chantant.

C'est ben dommage que ce ne soit pas tous les jours noce! Celle d'hier, d'ma cousine, m'a ben divarti toujours. Et ma femme, ma petite Margot, s'en est-elle donné! Alle est si gentille! C'était à qui la ferait danser. On n'dirait jamais, à la voir, que c'n'est qu'la femme d'un savetier; non. Avec ça alle a c'te mine qu'est drôle. Ça n'fait pas mal une jolie mine pour avoir l'air comme il faut. Aussi, comme tous les hommes la regardaient..... Et les femmes donc..... A tout moment on v'nait me demander : « Monsieur, qu'est-ce que c'est que c'te d'moiselle-là? » « C'te d'moiselle-là, que j'leux y répondais, c'est ma femme. » (Il rit.) Ah! ah! ah! ah! I n'savaient pus

où ils en étaient. Parguenne ! oui, on leux-y en garde. C'n'est pas là d'la graine pour leux moinieaux.

J'avais peur qu'on ne la priît pas de chanter. C'est qu'il n'y avait pas une voix comme la sienne dans toute la société! C'est-i glorieux pour un mari ! J'voudrais seulement qu'alle ne choisissît pas toujours des chansons ous qu'on ne comprend goutte, comme celle qu'alle a chantée hier. (Il chante en contrefaisant la voix de femme.)

Je t'invoque, ô ma lyre;
Rends des accords heureux,
Peins le tendre délire
De mon cœur amoureux.

Certainement c'est gentil ; mais je n'sais pas c'que ça veut dire... Alle ne descend pas... Alle fait comme les duchesses à présent, ma femme; alle ne se lève plus qu'à six heures du matin. (Il appelle.) Margot! oh ! eh! Margot! alle ne bouge pas. C'n'est pas l'embarras, alle doit être fatiguée. Alle a pas mal dansé là-bas..... Et puis après..... dame! (Il rit.) Ces guiantres de noces, ça vous joue toujours ce tour-là. C'est vrai, c'te mariée, c'te danse, tout c'monde.... Et puis on boit, on rit.... Ça fait que.... alle doit être fatiguée. (Il chante.)

(Après avoir chanté il continue.)

Parbleu! faut qu'alle ait le sommeil ben dur, car je crie assez fort. Essayons encore une p'tite chanson. (Il chante.)

Margoton ma mie, Margoton mon cœur,
Il te faudrait un biscuit
Pour te, pour te, pour te remettre;
Il te faudrait un biscuit
Pour te remettre en appétit.

Voyez si alle remue. Ça m'ennuie, pas moins. Allons, faut prendre un p'tit brin d'consolation. (Il boit à même une bouteille qu'il tire de dessous son siége.) Cachons c'te bouteille, car si madame Rabatjoie me voyait.... oh ! oh ! j's'rais dans d'beaux draps. Enfin la v'là qui descend ; c'est ben heureux.

Ne f'sons semblant de rien. (Il chante entre ses dents la fin de l'air précédent.)

SCÈNE II.

THOMAS, MARGOT. Elle arrive doucement, et pose ses mains sur les yeux de Thomas.

MARGOT. Qu'est là ?

THOMAS (lui prend ses mains qu'il baise). C'est Margot.

MARGOT (lui frappant sur l'épaule). Gn'y a pas d'plaisir avec toi, tu d'vines tout d'suite.

THOMAS. N'fallait donc pas d'viner ? Oh ben, recommence.

MARGOT. Prends-tu garde, mon homme, que je n'peux jamais t'attraper? Ça m'f'rait pourtant ben plaisir... une p'tite fois.

THOMAS. C'est bon à savoir.

MARGOT. Mais rien qu'pour rire.

THOMAS. J'l'entends ben comme ça.

MARGOT (s'assied et prend de l'ouvrage). J'ai rêvé toute la nuit de c'te noce. Sais-tu qu'alle était belle, au moins ?

THOMAS. Queu dîner ! queu monde !

MARGOT. Qu'trop. Ça n'avait pas l'sens commun.

THOMAS. Et surtout queu vin !

MARGOT. Oui, je me suis aperçue que tu le trouvais bon, le vin.

THOMAS. Bah ! t'as vu ça, toi !

MARGOT. Est-ce que je ne vois pas tout ?

THOMAS. T'étais pourtant ben occupée avec tes voisins. Dis-moi donc un peu c'que c'était que c'gros homme qu'était à table à côté de toi, et qui te chuchotait toujours à l'oreille.

MARGOT. N'badine pas ; c'était un maître cordonnier.

THOMAS. Un maître cordonnier ! Mais en général, c'était tout monde choisi. Eh ben, qu'est-ce que te disait ce maître cordonnier ?

MARGOT. Ma fine ! je n'l'écoutais pas.

THOMAS. T'avais pourtant l'air ben attentif.

MARGOT. C'était pour me donner un maintien. Mais as-tu vu l'autre qu'était à ma droite, qu'avait un habit noir?

THOMAS. Qu'est-ce que c'était que celui-là?

MARGOT. Je ne sais pas. Ils appelont ça un clerc d'huissier. Il a d'l'esprit comme un livre. C'est un jeune homme d'éducation. Et puis il est drôle; i'n'dit pas un mot qui n'fasse rire.

THOMAS. Pour moi, i n'ma pas fait rire du tout. C'est d'ces petits fendants qui cherchent à s'en faire accroire, et que je porte sur les épaules.

MARGOT. V'là mon jaloux!

THOMAS. Moi! jaloux de c't'olibrius-là! Ah! pardine, je ne suis pas si bête.

MARGOT. T'as ben raison, va. Une centaine comme lui d'un côté, et mon Thomas de l'autre, mon choix s'rait bentôt fait. C'est bon pour le caquet, et v'là tout. Quoique ça, m'est avis qu'la petite cousine l'aurait ben autant aimé pour mari, que non pas c'tila qu'ils l'y ont baillé.

THOMAS. Tiens! c'est drôle; j'ai eu la même idée. As-tu vu quand il a chanté, comme alle le r'gardait? Et pis quand il a été lui prendre la jarretière de la mariée. (Il rit.) Oh! oh! oh! oh! alle est devenue rouge, alle est devenue rouge comme un coq.... quoi!

MARGOT. Faut dire aussi que son mari est ben laid, et qu'il a l'air ben gauche.

THOMAS. Qu'est-ce que ça veut dire: son mari est ben laid? Un mari est toujours beau, entendez-vous?

MARGOT. T'as raison, mais le premier jour un mari n'est pas encore un mari. Aujourd'hui, alle doit être pus contente.

THOMAS. Bonne pièce! Tout ça est drôle, pas moins. C'qui m'amusait encore ben, c'était les embarras de la cousine Duhasard : faisait-elle la grosse madame? « Ma fille la mariée par-ci, ma fille la mariée par là. Madame Margot, v'là vot' place. Cousin Thomas, passez plus loin; n'faut pas qu'les maris soient toujours à côté d'leux femmes. »

MARGOT. Avec ça, alle a de belles manières. Oui, oui, alle a de belles manières. Ces r'vendeuses à la toilette, c'est toujours fourré avec des femmes de chambre; c'est pas étonnant qu'ça ait bon ton.

THOMAS. Et puis celle-là a tant de gloriole! Car c'est la gloriole qui lui a fait faire toute cette dépense-là. Alle n'est pas de fortune à ça. Alle n'avait qu'à inviter rien qu'la famille, c'était tout ce qu'il fallait.

MARGOT. Oh ben oui, rien qu'la famille! S'il n'y avait eu que la famille, gn'y aurait pas eu d'noce.

THOMAS. Dis donc, femme, tu n't'aperçois pas que p'tit à p'tit nous f'sons comme tout le monde; nous mangeons le bien des gens, et nous nous moquons d'eux après. C'n'est pas trop ben, da.

MARGOT. J'sais ben ça; mais c'est que ça amuse. Allons, allons, en v'là assez. Tiens, pour ne pas r'commencer, j'vas aller au marché. (Elle range son ouvrage et prend un panier.) Donne-moi d'l'argent.

THOMAS (se grattant l'oreille). D'l'argent?

MARGOT. Oui.

THOMAS. C'est qu'je n'suis guère en fonds, p'tite femme.

MARGOT. N'te fais donc pas tirer l'oreille. Il faut ben que j'achète queuque chose pour mettre dans l'pot.

THOMAS (lui donnant des souliers). Tiens, prends ces galoches.

MARGOT. Pour mettre dans l'pot?

THOMAS. T'es sotte! Eh non. Porte-les à la mère Simone, et tu lui demanderas vingt sous.

MARGOT. Qu'est-ce que tu dis donc, mon homme? vingt sous! N'faut pas écorcher l'pauvre monde, non plus.

THOMAS. Dame! écoute, petite femme, j'l'y ai mis un bout.

MARGOT. C'est égal.

THOMAS. Au reste, arrangez cela ensemble. Mais surtout n'va pas dépenser plus qu'il ne faut. N'achète pas un tas de rubans et de babioles qui ne servent à rien.

MARGOT. Avec vingt sous!

(Elle sort en riant.)

SCÈNE III.

THOMAS, seul. Il regarde à la coulisse.

Veux-tu ben n'pas courir comme ça! Alle me fait bondir le

cœur quand alle descend les escaliers. C'est si jeune, faut toujours qu'ça joue. La v'là déjà loin. Qui est-ce qui dirait qu'ça a un an d'mariage..... En vérité, plus ça va et plus j'en perds la tête. C'est ben amusant d'être le mari d'une petite commère comme ça.

SCÈNE IV.

THOMAS, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE. Bonjour, monsieur Thomas.

THOMAS. Monsieur, je suis vot'serviteur.

LE DOMESTIQUE. Vous ne me reconnaissez pas?

THOMAS. Pardonnez-moi. J'ai ben idée d'vous avoir vu queuque part; mais dire où, c'est ce qui ne m'est pas possible.

LE DOMESTIQUE. Je suis un des domestiques de monsieur Mondor, ce riche financier qui demeure dans l'hôtel à côté.

THOMAS. Oui, j'vous r'mets à présent, monsieur le domestique. Donnez-vous la peine de vous asseoir. Parguenne! faut avouer qu'vous êtes là dans une fière maison. Vous devez être ben heureux.

LE DOMESTIQUE. Heureux! pas trop.

THOMAS. Qu'est-ce qui vous manque? Vous êtes toujours ben vêtu, ben nourri.

LE DOMESTIQUE. Voilà une belle chose que d'être bien nourri! Qui est-ce qui n'est pas bien nourri?

THOMAS. Ma fine! moi tout le premier. Ah! vous n'êtes pas heureux! (Il s'assied.) Puisque vous faites des façons.....

LE DOMESTIQUE (s'asseyant aussi). Monsieur Thomas, je vous obéis.

THOMAS. Dites-moi donc un peu ce qui vous manque. Vous avez assez de temps de reste. Je vous vois tant que la journée dure batifoler les uns avec les autres sous c'te porte cochère, ousque vous faites des trains du diable. Si vous sortez, c'est derrière une belle voiture; vous êtes sans cesse avec du beau monde. Je n'vois pas que vous soyez ben à plaindre.

LE DOMESTIQUE. Je me soucie bien de tout ce beau monde-

là. Plus il en vient à l'hôtel, plus nous avons de mal. Ils ont des inventions d'enfer. Ils jouent des proverbes, des charades en action ; ils mettent tout sens dessus dessous.... et puis après il faut que nous rangions, que nous frottions, que nous essuyions ; c'est à n'en plus finir. Vous ne pouvez pas savoir le mal que l'on a dans des chiennes de maisons comme celle-là.

THOMAS. Tout ça vous paraît du mal, parce que vous êtes des douillets tous tant que vous êtes. Eh ! mon Dieu, qu'est-ce que je dirai donc, moi ?

LE DOMESTIQUE. Vous ! vous êtes cent fois plus heureux. Enfin vous vous couchez quand vous voulez ; et nous, il est souvent trois heures après minuit que nous sommes encore sur pied. Est-ce que ce n'est pas une galère ? Si à cette heure-là du moins on était sûr de dormir ; mais à peine commence-t-on à fermer l'œil, que toutes les sonnettes sont en branle. Il faut se lever, parce que madame a ses attaques de nerfs.

THOMAS. Des attaques....

LE DOMESTIQUE. Des attaques de nerfs. Vous ne connaissez pas ces maladies-là, vous autres. Ce n'est pas bien étonnant, puisque ceux mêmes qui les ont ne savent seulement pas ce que c'est. Mais quand une femme dort bien, qu'elle mange bien, et que cependant elle veut se faire caliner, elle dit qu'elle a des attaques de nerfs. Cela n'engage à rien ; une heure après on peut aller au bal.

THOMAS. Ah ! c'est des maladies commodes.

LE DOMESTIQUE. Oui, mais non pas pour les pauvres domestiques, toujours. On les fait aller et venir sans pitié. Il faut porter du sucre, de l'eau de fleur d'oranger, allumer du feu, faire chauffer du linge.... Que sais-je, moi ?.... Et encore monsieur, qui n'aime madame que quand elle est malade, jure-t-il comme un damné pour la moindre chose qu'on fait attendre.

THOMAS. Comment ! monsieur Mondor n'aime sa femme que quand elle est malade ? V'là une drôle de manière.

LE DOMESTIQUE. Cet homme-là a tant d'affaires, pensez donc. Il a toujours la tête si bourrelée !

THOMAS. Ça n'empêche pas d'aimer que sa femme se porte ben.

LE DOMESTIQUE. Sans contredit, mais ils ne se voient presque pas. Madame n'est jamais bien que hors de chez elle, et monsieur sort si peu : ils ne peuvent pas se rencontrer.

THOMAS. Tatiguoi ! j'en apprends de belles. Et vous, monsieur le domestique, êtes-vous marié ?

LE DOMESTIQUE. Non.

THOMAS. Vraiment, je ne m'étonne plus que vous ne soyez pas heureux. Croyez-moi, morguenne ! épousez-moi une femme comme ma p'tite Margot, et vous m'en direz des nouvelles.

LE DOMESTIQUE. C'est vrai qu'elle est gentille.

THOMAS. Est-ce que vous la connaissez ?

LE DOMESTIQUE. Parbleu ! sans doute.

THOMAS. D'où la connaissez-vous ?

LE DOMESTIQUE. De la voir toute la journée passer dans la rue.

THOMAS. Mais vous ne lui avez jamais parlé ?

LE DOMESTIQUE. Bien des fois.

THOMAS. Laissez donc ; je suis ben sûr du contraire.

LE DOMESTIQUE. Vous n'êtes sûr de rien du tout ; car je vous jure que je vous dis la vérité. Qu'y a-t-il donc là de si extraordinaire ?

THOMAS (avec chaleur). De si extraordinaire ! de si extraordinaire ! Il y a de si extraordinaire que ça n'peut pas être, parce que Margot ne parle qu'à moi, entendez-vous ? Il est vrai que je lui réponds tant qu'alle veut. Par ainsi, ne venez pas me mettre martel en tête avec vos balivernes.

LE DOMESTIQUE. Vous vous fâchez, monsieur Thomas, vous avez tort. Je n'ai pas voulu vous faire de la peine. Prenons que je n'ai rien dit.

THOMAS. C'est que, voyez-vous, il y a des sujets qui sont chatouilleux..... Enfin vous devez m'entendre. Je ne suis pas maître de ça, d'abord. Mais sans doute vous veniez ici pour queuque chose.

LE DOMESTIQUE (avec ironie). Je ne sais pas si je dois me permettre de le dire, monsieur Thomas ; je n'aurais encore qu'à vous fâcher.

THOMAS. Voilà qui est passé, monsieur le domestique. Vous pouvez parler ; je vous écoute.

LE DOMESTIQUE. Non. Je n'ose pas, d'honneur.

THOMAS. Parlez donc.

LE DOMESTIQUE. Eh bien, monsieur Mondor vous demande.

THOMAS. Moi ?

LE DOMESTIQUE. Qui donc?

THOMAS. C'est singulier. Vous badinez, n'est-il pas vrai ? Qu'est-ce qu'il peut me vouloir ?

LE DOMESTIQUE. Je n'en sais rien.

THOMAS. Monsieur Mondor demander un savetier !

LE DOMESTIQUE. Vous vous étonnez de tout. Allons, venez ; car il est vif en diable, et je suis sûr qu'il s'impatiente déjà.

THOMAS. Oh ! que je ne vas pas comme ça. Faut que je parle à Margot auparavant.

LE DOMESTIQUE. Ce sont vos affaires. S'il se met en colère, ce sera contre vous. Ma commission est faite. Adieu, monsieur Thomas. Sans rancune.

THOMAS. Vous me connaissez ben ! de la rancune ! Au revoir, monsieur le domestique.

LE DOMESTIQUE. Au revoir.

(Il sort.)

SCÈNE V.

THOMAS, et un peu après, MARGOT.

Quoiqu'ça veut donc dire ça ? Est-ce que les honneurs me tomberaient comme à tant d'autres? Pour le coup, on pourrait ben dire que j'nai pas fait d'intrigue pour y arriver. Je n'suis pas à mon aise cependant ; j'aimerais autant que ce monsieur Mondor m'eût laissé tranquille.... Et c'domestique qui n'veut pas parler...C'est mauvais signe.... Mais qu'est-ce que fait donc Margot ? Si alle était ici, elle m'aiderait à débrouiller c'te mèche. Alle n'est pas manchotte, alle devi-

nera ben de quoi i r'tourne. (A Margot qui entre.) Hé ! arrive donc. Tu n'sais pas c'qui s'passe? Monsieur Mondor veut me voir, je n'sais pas pourquoi.

MARGOT. Monsieur Mondor ?

THOMAS. Oui, oui, monsieur Mondor lui-même.

MARGOT. Faut y aller, mon homme.

THOMAS. Faut y aller! c'est bentôt dit. Faut y aller ! Les femmes ça n'doute de rien. Faut y aller ! Sais-tu seulement c'qui m'veut ?

MARGOT. I n'veut pas t'manger.

THOMAS. Tu ris toujours. Pardine ! j'n'ai pas peur qu'i m'mange ; mais tu n'connais pas les gens riches, ça peut tout c'que ça veut. Si celui-ci voulait me faire du mal, par hasard ? Que sait-on ?

MARGOT. Du mal ! Pourquoi qu'i t'ferait du mal ? faut être juste aussi. Nous sommes d'honnêtes gens ; nous n'faisons d'tort à personne ; nous nous aimons ben ; nous travaillons tant que la journée dure, sans faire de propos sur qui que ce soit, excepté c'matin, qu'nous avons parlé un p'tit brin d'la cousine Duhasard ; mais c'était entre nous. Passé ça, qu'est-ce qu'on peut nous r'procher ? On peut dire même, à ton éloge, que tu fais ben des ressemelages à crédit; monsieur Mondor doit le savoir enfin. Qu'est-ce qu'est venu te parler de sa part?

THOMAS. Un beau domestique, ma foi, tout galonné.

MARGOT. Tu vois ben. Un domestique tout galonné, ça n'peut pas être pour une mauvaise chose. J'croirais moi, au contraire, que c'est qu'il veut te donner sa pratique.

THOMAS. Sa pratique! un homme riche comme ça ! Je suis ben sûr que ça n'porte presque pas d'souliers raccommodés.

MARGOT. C'est vrai. Ta réflexion est juste.

THOMAS. J'te dis moi, que c'nest pas tranquillisant du tout.

MARGOT. Enfin, monsieur Mondor est humain, ou il ne l'est pas. S'il n'est pas humain, on ne doit pas lui avoir laissé le droit de faire du mal ; et s'il est humain, nous n'avons rien à craindre.

THOMAS. T'auras p't-être dit queuque chose à ses domestiques; car je sais que tu t'arrêtes à leux y parler.

MARGOT. A leux y parler! Bonjour, bonsoir, et pis v'là tout.

THOMAS. Faut portant bien qu'il y ait queuque chose.

MARGOT. Tiens, mon p'tit homme, au lieu d'nous alambiquer l'esprit, j'te conseille de prendre ton parti, et d'y aller tout d'suite. C'est comme une médecine qu'il faut avaler. Nous saurons au moins à quoi nous en tenir.

THOMAS. Si t'étais pas si gentille, je t'y enverrais ben : mais c'est que je m'méfie d'tous ces messieurs d'la finance. En général, c'est des gaillards.

MARGOT. Allons, allons, il ne s'agit pas de cela. Montre que t'es un homme. Qui sait? c'est p't-être not' bonheur que c'te visite-là.

THOMAS. T'es drôle pour donner du courage. T'as des p'tites raisons qui n'sont qu'à toi. C'est vrai, qu'ça peut être not' bonheur.

MARGOT. Pardine! oui.

THOMAS. Ça m'coûte pas moins; ça m'coûte l'impossible.

MARGOT (lui présentant sa veste). Bast! Bast! Quand t'auras mis ta veste et qu't'auras ôté ton tablier, tu verras qu'ça t'coûtera moins.

THOMAS. Ecoute, femme, tu m'conduiras jusqu'à la porte; veux-tu?

MARGOT. Oui, mon petit homme.

THOMAS. Et, si je suis trop longtemps à revenir, tu viendras m'demander.

MARGOT. Oui, mon joli p'tit Thomas. Tiens, donne-moi le bras, et partons.

THOMAS. Sans chapeau?

MARGOT (lui donnant son chapeau). Tu fais ben comme les enfants qu'on envoie à l'école.... Je te demande un peu, avec cette tournure-là, qu'est-ce qui oserait te rien dire?

THOMAS. Parguenne! si j'avais affaire à une p'tite femme comme toi, j'n'aurais pas tant peur.

MARGOT. Voyez-vous! Allons, v'nez-vous-en, bavard.

SCÈNE VI.

(Cette scène se passe dans le cabinet de M. Mondor [1].)

M. MONDOR, seul, en robe de chambre.

C'est une chose qui paraît inconcevable, et que cependant chacun a pu éprouver, qu'une petite contrariété qui se renouvelle sans cesse cause plus de peine que ne fait souvent un grand malheur. Le chant de ce savetier m'est insupportable. Accablé d'affaires, quelquefois de l'ennui de ce que ma femme appelle des plaisirs, et auxquels je prends part bien malgré moi, si par hasard je parviens à me livrer au sommeil, la voix de ce maudit savetier me réveille aussitôt, et l'impatience que j'en éprouve est telle que je ne puis me rendormir. Il faut que je me lève. Je me mets à mon bureau, je me livre à des calculs dans l'espoir de me distraire; mais ses chants me poursuivent, et il m'est aussi impossible de travailler que de dormir. Je me suis plaint au magistrat, qui m'a répondu qu'il n'y avait pas de loi qui défendît aux malheureux de chanter. A quoi donc sert la police? Puisqu'il n'y a pas d'autre moyen, il faut que je cherche à amadouer ce maraud, et que j'obtienne de lui qu'il me vende le repos que les lois ne peuvent me procurer. Je ne connais pas de plus grand malheur que d'être riche, marié à une femme à la mode, et d'avoir pour voisin un savetier qui chante. (Il sonne; un domestique paraît.) Cet homme que je vous ai envoyé chercher est-il là?

LE DOMESTIQUE. Oui, monsieur.

M. MONDOR. Faites-le entrer.

SCÈNE VII.

M. MONDOR, THOMAS, UN DOMESTIQUE.

M. MONDOR. Approchez, approchez, mon voisin.

[1] Ce changement de décoration se fait avec un paravent qu'on retourne.

THOMAS (de l'air le plus embarrassé). Monsieur..... mon voisin...., je suis ben vot' serviteur.

M. MONDOR. Approchez, vous dis-je. (Au domestique.) Donnez un siége à monsieur Thomas, et retirez-vous. (A Thomas.) Asseyez-vous, mon voisin.

THOMAS. Ne faites pas attention, monsieur mon voisin.

M. MONDOR. Asseyez-vous donc.

THOMAS. Vous êtes trop bon, je suis ben comme je suis.

M. MONDOR. Ah! vous allez me fâcher.

THOMAS (s'asseyant précipitamment). N'vous fâchez pas, monsieur; me v'là assis.

M. MONDOR. On dit qu'vous êtes un brave homme.

THOMAS. On est ben bon.

M. MONDOR. Vous avez une belle voix.

THOMAS. Ah! monsieur, c'est une politesse que vous voulez me faire.

M. MONDOR. Non; vous chantez bien. Qu'est-ce qui vous a appris à chanter?

THOMAS. Dame! mon voisin, mon père chantait, et j'chante. V'là tout.

M. MONDOR. Il était heureux votre père. Il était donc riche?

THOMAS. Oui, mon voisin.

M. MONDOR. Il vous a laissé de la fortune.

THOMAS. D'la fortune! mon voisin, vous voulez rire?

M. MONDOR. Il ne vous a rien laissé; c'était peut-être un ivrogne?

THOMAS. O ciel! mon pauvre père, un ivrogne! Il n'a jamais rien dû au cabaret.

M. MONDOR. Expliquez-vous donc. Vous dites qu'il était riche?

THOMAS. Nous autres pauvres gens, nous appelons être riche quand nous ne mourons pas à l'hôpital; et mon père est mort chez lui. Tout le quartier peut vous le dire. Si on vous a dit le contraire, c'est qu'on a voulu m'faire du tort auprès de vous.

M. MONDOR. Rassurez-vous, mon voisin, je n'ai jamais entendu parler de vous qu'avec éloge. Et, dans votre état, que pouvez-vous mettre à peu près de côté par an?

THOMAS. Ma fine! mon voisin, si j'pouvais mettre de côté mon appétit et c'tila de ma femme, ça s'rait une bonne avance.

M. MONDOR. Vous n'avez pas d'enfant?

THOMAS. Hélas! pas encore, mon voisin.

M. MONDOR. S'il vous en venait pourtant.....

THOMAS. C'est tout ce que nous désirons.

M. MONDOR. Il faudrait les nourrir.

THOMAS. C'est Margot qui les nourrira.

M. MONDOR. J'entends bien; mais quand ils grandiront.

THOMAS. Nous leux y donnerons d'not' part, et puis après ils feront comme nous, ils en gagneront.

M. MONDOR. Mais s'il vous en venait beaucoup?

THOMAS. Oh! dame, mon voisin, vous autres grands, vous comptez sur la fortune; nous autres, nous comptons sur la Providence.

M. MONDOR. Je jurerais que vous faites bon ménage.

THOMAS. Gn'y a pas de vérité plus vraie qu'ça, monsieur; mais ça s'rait ben impossible autrement avec la petite femme que j'ai. C'est vraiment une trouvaille que j'ai faite. C'est sage, c'est gai, c'est un mouvement perpétuel. Avec ça alle m'aime! faut le voir pour le croire. Queuqu'un qui lui dirait qu'son Thomas n'est pas le meilleur homme du monde, j'crois ben qu'alle lui arracherait les yeux, maugré que ce soit un petit mouton; mais c'est qu'alle est tarriblement férue de moi Oh! j'l'aime ben aussi.

M. MONDOR. Je l'ai aperçue quelquefois; elle est jolie.

THOMAS. C'est beaucoup d'honneur que vous me faites: mais ma voisine est aussi une superbe femme. J'la vois souvent monter en voiture. Alle a un p'tit pied qu'est pas pus long qu'ça. Ça n'doit pas coûter beaucoup à chausser.

M. MONDOR (riant). Non, non.

THOMAS. Margot c'est tout d'même.

M. MONDOR. Mon voisin, vous doutez-vous de la raison qui m'a fait désirer de vous voir?

THOMAS (avec inquiétude). Non, monsieur mon voisin.

M. MONDOR. Je trouve que vous chantez admirablement; mais seulement vous commencez de trop bonne heure. Je me couche fort tard, moi, souvent même à l'heure où vous vous

levez. Vous concevez que, quelque goût que l'on ait pour la musique, quand on est bien las, bien fatigué, qu'on a eu du monde toute la nuit, et cela pour plaire à sa femme, un bon sommeil vaut mieux que la plus belle voix possible ? Je vous en fais juge.

THOMAS. Parbleu ! mon voisin, vous avez ben raison ; et si je m'étais douté de ce que vous me dites, je n'chanterais plus depuis longtemps. Moi, au contraire, quand j'suis couché et que j'entends le bruit des voitures qui vont chez vous, je m'dis : On s'amuse ce soir chez monsieur Mondor. Eh ben ! ça m'fait plaisir, et j'n'en dors que mieux.

M. MONDOR. Ah ! mon ami, quelle différence entre nous deux ! Vous n'avez pas comme moi la tête bourrelée de mille inquiétudes, de spéculations hasardées, de tracasseries de toute espèce, de détails de maison sans nombre. Quand vous avez passé toute votre journée à travailler, vous n'êtes pas condamné à faire une partie de la nuit les honneurs de chez vous à une foule de gens que vous ne connaissez seulement pas, et qui vous font partager l'ennui dont ils sont obsédés ; vous ne craignez pas d'être attaqué sans cesse dans votre réputation, dans votre honneur, de voir ruiner votre crédit par des sots qui n'ont aucun mérite. Vous vous endormez auprès de votre femme en attendant tranquillement un lendemain qui me fait souvent frémir.

THOMAS. Mon voisin, je ne chanterai plus.

M. MONDOR. Mon ami, je n'exigerai pas de vous un pareil sacrifice. Votre gaîté est tout ce que vous possédez ; je ne veux pas vous l'ôter.

THOMAS. Mon voisin, vous ne m'ôterez rien du tout. La plupart du temps, je chante sans seulement y penser.

M. MONDOR. Vous ne m'entendez pas ; je veux que vous chantiez.

THOMAS. Non, mon voisin.

M. MONDOR. Vous allez me donner de l'humeur.

THOMAS. Eh ben, mon voisin, je chanterai ; mais je chanterai tout bas.

M. MONDOR. Non, non, cent fois non. Je veux que vous chantiez comme vous chantiez, mais seulement plus tard.

THOMAS. Je chanterai plus tard.

M. MONDOR. Et comme assurément cela vous coûtera, surtout dans les commencements, je veux vous dédommager de cette preuve d'amitié que vous me donnerez.

THOMAS. Monsieur, vous êtes trop honnête. Vous ne me d'vez rien. Je suis trop heureux de pouvoir faire queuque chose pour vous.... Je vous salue ben.

(Il va pour sortir.)

M. MONDOR. Non pas, non pas ; restez encore. (Il sonne ; un domestique paraît.) Demandez à la caisse cent écus que vous m'apporterez.

(Le domestique sort.)

THOMAS. Cent écus! Ah! mon Dieu, cent écus! Monsieur, j'vous demande pardon, mais j'ne puis pas prendre une pareille somme. Cent écus pour n'pas chanter! Monsieur, vous vous moquez.

M. MONDOR (au domestique, qui revient avec un sac). Donnez cet argent à monsieur Thomas. (Le domestique donne l'argent à Thomas qui le refuse. Le domestique insiste, et finit par le lui fourrer dans sa veste). (A Thomas.) Allez, mon ami, je suis enchanté d'avoir fait la connaissance d'un brave homme tel que vous.

THOMAS. Monsieur, je n'sais que vous dire. Je n'ai jamais été plus embarrassé.

M. MONDOR. Adieu, mon ami. Chargez votre femme de dépenser cet argent, elle ne sera pas aussi embarrassée que vous. (Thomas sort.) Je puis aller me reposer : à coup sûr, il ne chantera pas aujourd'hui.

SCÈNE VIII.

(Chez le savetier.)

MARGOT, seule d'abord, et un peu après, THOMAS.

MARGOT. Il ne revient pas. Ça commence à d'venir long. Voilà plus d'une demi-heure qu'il est dehors. Que peut-il

faire chez ce monsieur Mondor? Plus j'y pense, et plus ce qu'il m'a dit tantôt sur les gens riches me donne d'inquiétude.... Ne l'entends-je pas? (Elle se lève et va regarder à la porte.) Non ; je me trompais. Ah ! mon Dieu, pourvu qu'il ne soit pas arrivé de malheur à mon pauvre Thomas ! Il m'avait r'commandé de l'aller chercher, s'il restait trop longtemps... Je n'ose pas... On se moquera de moi... et p't-être ben d'lui... Cependant s'il tarde trop, ma fine ! gn'y aura pas de honte qui tienne. (Avec un accent marqué). M'faut mon homme d'abord. (Apercevant Thomas.) Enfin le v'là ! Mon pauvre Thomas ! que tu m'as baillé de tintouin ! Comme t'es pâle ! T'es pas malade? Parle donc, Thomas, il ne t'est rien arrivé?

THOMAS. Que veux-tu qui m'soit arrivé?

MARGOT. C'est qu'tas l'air d'un déterré, mon fils.

THOMAS. J'ai mal à la tête.

MARGOT. Mal à la tête. Quoique c'est que c'mal-là ? Tu te portais si ben tantôt ! Est-ce qu'on t'aurait fait boire chez c'monsieur Mondor ?

THOMAS. Quoique ça veut dire, boire? Est-ce que j'suis un ivrogne ?

MARGOT. C'est pas ça qu'j'entends. Sans être ivrogne, on prend queuque fois un verre ou deux de vin, rien que par politesse. Tous ces domestiques, en général, c'est des godailleurs.

THOMAS. J'n'avais pas affaire aux domestiques, pisque c'est monsieur Mondor lui-même qui me demandait.

MARGOT. Monsieur Mondor lui-même ! Eh ben, qu'est-ce qu'il te voulait? T'a-t-il ben reçu ? Nest-ce pas qu'il n'est pas méchant ?

THOMAS. I n'veut pas que j'chante.

MARGOT. Oh ! la drôle de chose ! Qu'est-ce que ça lui fait?

THOMAS. Il a la tête bourrelée de sa femme.

MARGOT. Je n'sais pas ce que ça veut dire.

THOMAS. Ni moi non pus. I r'çoit du monde la nuit, et le sommeil vaut mieux que des chansons.

MARGOT. En vérité, si je comprends goutte à ce que tu dis.

THOMAS. I m'a dit aussi que j'm'endormais tranquillement auprès de toi.

MARGOT. Queuqui lui a fait ces contes-là?

THOMAS. J'ne sais pas. V'là pourquoi i m'a donné d'l'argent.

MARGOT. I t'a donné d'l'argent! Comme tu dis ça! Où est-il? Comben qu'il y a?

THOMAS. Laisse-moi un peu, ma p'tite femme.

MARGOT. Comment t'laisser! Pourquoi ça? J'veux qu'tu m'parles. Comben t'a-t'il donné? I doit être généreux; il est si riche! On dit qui n'connaît pas son bien.... Eh ben, t'as l'air d'une oie.

THOMAS. Mon Dieu! qu't'es bavarde!

MARGOT. Bavarde! J'suis bavarde à présent! Hier encore i m'disait: « Margot, ma petite femme, avant not'mariage je n'pouvais pas m'passer d'une pie; mais d'puis que j'suis avec toi, je n'y pense seulement pas. » C'était gentil, c'était attendrissant; et v'là qu'il m'appelle bavarde..... Oh! gn'y a pas à dire, on lui a jeté un sort. Ça n'est pas possible autrement. (Elle aperçoit le sac qu'il a sous sa veste.) Tiens, qu'est-ce que t'as là sous ta veste?

THOMAS. C'est cent écus.

MARGOT. Cent écus! tu n'te trompes pas? Ah! mon Dieu; mais c'est une fortune. Comment as-tu gagné ça? Dis donc, mon homme, c'est légitime au moins?

THOMAS. Allons, tout à l'heure j'étais un ivrogne, à présent alle me prend pour un voleur.

MARGOT. J'te d'mande pardon. C'est la joie, vois-tu. N'te fâche pas. Je n'sais c'que j'dis. Cent écus! ça arrive comme mars en carême. Nous avons besoin de tant de choses! D'abord j'veux deux couverts et un gobelet d'argent. La ravaudeuse d'ici dessus en a ben. Ensuite il me faut une robe blanche et un schall rouge. Quand avec ça tu m'auras donné une croix d'or et des boucles d'oreilles, moi je t'achèterai deux bonnes chemises. C'est une chose dont on manque toujours.

THOMAS. Ta, ta, ta, ta, ta, comme t'arranges tout ça, toi!

MARGOT. Est-ce que je n'm'y entends pas ben?

THOMAS. En attendant, j'veux un maçon.

MARGOT. Pourquoi faire?

THOMAS. Pour faire un trou dans le plancher.

MARGOT. Un trou dans le plancher... Regarde-moi donc, mon homme; est-ce que t'es fou? A quoi ça rime-t-il ce que tu dis là?

THOMAS. Ça rime, que j'veux cacher mon argent.

MARGOT. Ah ça, Thomas, tu perds la tête.

THOMAS. Je n'perds rien du tout, entendez-vous? C'est vous qui n'avez pas le sens commun d'vouloir dépenser en gloriole un argent qu'on m'a donné pour que j'sois riche.

MARGOT. Qu'on t'a donné pour qu'tu sois riche... Monsieur Mondor sait ben qu't'es marié; ainsi, en te donnant c't argent-là, il te l'a donné pour nous deux.

THOMAS. Comme tu d'viens raisonneuse! Tu m'parles comme tu ne m'as jamais parlé. Pourquoi qu'il n'y a pas d'serrure à c'te porte? Pourquoi qu'il n'y pas d'verrous! J'veux une serrure, j'veux des verrous.

MARGOT. Gn'y en aura, n'te fâche pas. Jusqu'ici c'n'était pas ben nécessaire; la voisine gardait la chambre quand nous sortions; mais, pisque tu l'veux, je f'rai mettre une serrure.

THOMAS. Et tout de suite. Je n'me fie à personne, pas même à la voisine.

MARGOT. Oh! la pauvre femme! Elle est si honnête! Elle n'a rien à elle. En vérité, je n'te r'connais pus. Faut pas être injuste.

THOMAS. Je serai injuste si j'veux. J'n'aime pas qu'on m'fasse la leçon.

MARGOT. Oh çà! mais, je m'fâcherai à mon tour. Qu'est-ce que je te dis? Qu'est-ce que je te fais? C'est vrai; tu me bougonnes là depuis une heure sans rime ni raison... Donne-moi cet argent.

THOMAS. Oui, compte là-dessus.

MARGOT. Je te dis que je veux avoir c't argent.

THOMAS. Je te dis de m'laisser tranquille.

MARGOT. Allons, Thomas, finis, et donne-moi c't argent.

THOMAS. Tu ne l'auras pas.

MARGOT. Tu l'prends sur ce ton-là... Eh ben, je l'aurai.

THOMAS. Tiens, Margot, n'm'échauffe pas les oreilles.

MARGOT. Qu'est-ce que tu me feras?

THOMAS (lui donnant un coup de tirepied). Va-t'en au diable.

MARGOT (se jette sur une chaise en pleurant). Ah! mon Dieu, il m'a battue. Thomas m'a battue.

(Elle appuie ses coudes sur ses genoux, se cache les yeux avec son tablier, et continue de pleurer dans la même attitude tout le temps de cette scène.)

THOMAS (avec une grande émotion). Eh ben! qu'est-ce que je lui ai fait? Il y a une heure qu'elle m'impatiente aussi. J'ai beau la prier de m'laisser tranquille, alle ne l'veut pas. On est queuque fois ben aise de respirer; alle ne m'donne pas de répit. Et monsieur Mondor par-ci, et monsieur Mondor par-là. Et qu'est-ce qu'i t'a dit? Et qu'est-ce que tu lui as répondu? Et puis alle m'appelle ivrogne; alle dit que j'suis un voleur... Dame! on n'est pas un saint. La patience échappe à la fin. (En pleurant.) Margot, dis donc, Margot, je n't'ai pas tapée ben fort; je n'ai touché que ton tablier... Margot, ma femme, parle donc un peu. (Margot pousse des sanglots.) Ne sois pas entêtée. Puisque j'te demande pardon... Alle ne bougera pas... Est-ce que tu m'boudes?... Enfin tu n'pourras pas toujours te taire... Eh ben, parle-moi tout de suite... Voyez si alle répond... T'es ben femme, va... C'est pourtant la première fois depuis un an que nous sommes mariés... C'est-i pas un guignon! C'est ce maudit argent aussi qui est cause de ça. Depuis qu'il est entré ici, je n'me reconnais pas... Ah! j'vas prendre un grand parti... J'vas le r'porter à monsieur Mondor... Ça finira tout. Margot, veux-tu que je le reporte? Tu n'as qu'à dire, va, ça s'ra bentôt fait. Margoton, ma p'tite Margoton... Tu sais ben qu'tu ris toujours quand j't'appelle Margoton. Dis, veux-tu que je r'porte c't argent? Fais-moi seulement signe sans me regarder... Sous ton tablier... Rien qu'un signe de tête... Alle ne fais pas d'signe... Ma fine! tant pis, qui ne dit mot consent; je n'barguigne plus. (Il fait sonner l'argent.) Margot, t'entends ben ce son-là... c'est pour la dernière fois.

(Il sort en emportant le sac.)

SCÈNE IX.

MARGOT, seule. Elle lève doucement la tête et regarde sortir Thomas.

J'ai-t-i eu du courage! Ça m'a coûté; mais c'est égal. Il m'a reproché d'être femme, j'ai voulu lui prouver que j'l'étais jusqu'au bout. Pauvre Thomas! comme il m'aime! J'n'avais garde de l'arrêter. On n'est pas malheureux pour être pauvre. J'préfère la paix d'mon ménage à de l'argent que je ne pourrais pas dépenser. Toutes ces fortunes qui vous tombent des nues, ça finit toujours par vous gâter. Il n'y a qu'l'argent qu'on gagne p'tit à p'tit qui n'vous change pas le caractère. J'entends Thomas. Tenons-lui encore un peu rancune pour m'amuser.

(Elle feint de continuer de pleurer.)

SCÈNE X.

MARGOT, THOMAS.

THOMAS. Je m'sens tout ragaillardi d'puis qu'j'ai rendu c't argent. Et toi, Margot, tu dois être contente; nous n'avons plus rien. Comme j'étais bête quand j'étais riche, dis donc! Tu ris, bonne pièce. N'est-ce pas que tu ne m'en veux plus?

MARGOT. J't'aime cent fois d'avantage. Nous vivons heureux, nous n'savons pas comment nous aurions vécu. T'es un brave homme, et ben plus raisonnable que beaucoup de gens qui se croient de l'esprit.

THOMAS. Embrassons-nous, Margoton, et répétons tous deux :

CONTENTEMENT PASSE RICHESSE.



EDMOND.

SI JE DEVIENS ECONOME, JE VAIS Y TRAVAILLER.

L'ESPRIT DE DÉSORDRE

OU

IL NE FAUT PAS ENFERMER LE LOUP DANS LA BERGERIE.

PERSONNAGES :

M. DORVAL.
MADAME DORVAL.
JULIEN, AGATHE, enfants de M. Dorval.
EDMOND DORVAL, frère de M. Dorval.
MADAME DE TERVILLE.

La scène se passe à la campagne, chez M. Dorval.

Le théâtre représente un salon.

SCÈNE I.

M. ET MADAME DORVAL.

MADAME DORVAL. J'espère, mon ami, que vous allez prendre un parti avec votre frère ; il n'est pas possible que cela dure plus longtemps.

M. DORVAL. Quel parti voulez-vous que je prenne? Je ne puis pas mettre mon frère hors de chez moi.

MADAME DORVAL. Sans le mettre hors de chez vous, ne pouvez-vous pas lui défendre, par exemple, de vous donner des fêtes comme celle d'hier?

M. DORVAL. Assurément je lui en parlerai ; je vous en réponds.

MADAME DORVAL. Il appelle cela une surprise; mais qui est-ce qui paiera cette suprise? ce n'est pas lui, vous le croyez bien.

M. DORVAL. Il prétend que c'est pour amuser nos enfants.

MADAME DORVAL. Une illumination, un feu d'artifice, et plus de cent personnes à souper pour amuser des enfants!

M. DORVAL. Vous savez que mon frère fait tout en grand.

MADAME DORVAL. Votre frère! votre frère se moque de vous.

M. DORVAL. Je ne crois pas que cela lui réussisse.

MADAME DORVAL. Vous êtes trop faible à son égard.

M. DORVAL. Ne croyez donc pas cela.

MADAME DORVAL. Après s'être ruiné à faire le grand seigneur, c'est à vos dépens qu'il veut continuer.

M. DORVAL. Je saurai l'en empêcher.

MADAME DORVAL. Pourquoi vos ouvriers travaillent-ils sur ses ordres? Pourquoi vos domestiques sont-ils à sa disposition? Depuis quinze jours qu'il est ici, il s'est établi de manière que ni vous ni moi nous ne sommes plus rien dans cette maison.

M. DORVAL. Voulez-vous que j'aille dire à tout le monde que mon frère est un extravagant?

MADAME DORVAL. Où serait le mal? Déjà nos enfants se sont mis sous sa direction ; et soyez sûr que, s'il continue, il les perdra. Agathe, que nous avions toujours vue docile et soumise, a aujourd'hui la tête pleine de chimères de l'invention de son oncle, et Julien, de son côté, n'est plus reconnaissable.

M. DORVAL. Agathe va se marier, et cela finira. Quant à Julien, j'ai décidé de l'envoyer à Paris pour faire son droit.

MADAME DORVAL. Il serait bien plus simple de faire une pension à votre frère et de le renvoyer.

M. DORVAL. En un seul jour il mangerait dix pensions comme celle que je pourrais lui assurer.

MADAME DORVAL. Tant pis pour lui. Quand on aurait fait tout ce qu'on peut faire, on n'aurait rien à se reprocher.

M. DORVAL. Il nous reviendrait encore.

MADAME DORVAL. Nous sommes donc condamnés à lui servir de précepteurs toute sa vie?

M. DORVAL. Mettons-y un peu de condescendance. Si nous le poussons à l'extrême, il est capable de se marier; et voyez, sans fortune, le beau mariage qu'il pourrait faire, et les suites que cela aurait pour nous.

MADAME DORVAL. Vous me faites trembler!

M. DORVAL. Vous voyez bien que je n'ai pas tant de faiblesse que vous l'imaginez.

MADAME DORVAL. Ainsi, il serait possible qu'il nous amenât un jour une femme de plus et une couvée d'enfants? Est-ce qu'il vous en a menacé?

M. DORVAL. Pas positivement; mais il me l'a fait entendre. Vous savez que je me trouve lui redevoir une misérable somme que je veux au moins lui tenir en réserve...

MADAME DORVAL. C'est avec cela qu'il se marierait?

M. DORVAL. Il n'y a pas de folie dont il ne soit capable.

MADAME DORVAL. Un fou de quarante ans? comme c'est intéressant!

M. DORVAL. Après tout, ce fou est mon frère.

MADAME DORVAL. C'est un grand malheur.

EDMOND (en dehors du théâtre). Là, la, la, la, la.

MADAME DORVAL. Le voici. Je m'en vais; car je dirais quelque sottise.

(Elle passe devant Edmond, qui la salue.)

SCÈNE II.

M. DORVAL, EDMOND.

EDMOND. Mon ami, dis-moi donc ce que ta femme a contre moi. Je me tue à lui être agréable; rien ne me réussit. Encore cette fête d'hier....

M. DORVAL. Je voulais vous en parler.

EDMOND. Elle était jolie, n'est-ce pas? Et comme le secret a été gardé! c'est ce qu'il y a de plus surprenant. Mais avec de l'argent, on peut tout acheter, même la discrétion; aussi les

mémoires s'en ressentiront-ils. J'ai été au moment de faire abattre la cloison qui sépare le salon de la grande salle à manger; mais, ma foi, j'ai eu peur que cela ne fît trop de bruit, et que la surprise, à laquelle je tenais par-dessus tout, ne fût manquée. C'est dommage; il n'y aurait pas eu à vingt lieues à la ronde, un aussi beau salon de danse; et, pour jouer des proverbes, c'eût été impayable.

M. DORVAL. Vous plaisantez sûrement, mon frère; et vous n'êtes pas si jeune que vous voulez le paraître.

EDMOND. Je suis bien jeune.

M. DORVAL. Ce que vous appelez une cloison est un gros mur dont la suppression pouvait faire écrouler la maison.

EDMOND. Non, non. On arrange cela, et c'est plus solide.

M. DORVAL. Je vous prie, que cette fête soit la dernière.

EDMOND. Pourquoi cela? Est-ce qu'il y manquait quelque chose?

M. DORVAL. Je vous parle sérieusement; cette dépense ne me convient pas.

EDMOND. La dépense! Tu es un cruel homme avec ton économie! La vie est-elle donc éternelle pour amasser sans cesse comme tu fais? Je n'ai jamais été aussi riche que toi, et je ne me suis jamais rien refusé.

M. DORVAL. Il y paraît.

EDMOND. Que voulez-vous dire? Est-ce un reproche que voulez me faire? Croyez, mon frère, que si c'est un mérite de thésauriser, c'en est un aussi que de faire un noble usage de sa fortune.

M. DORVAL. Cependant, mon frère...

EDMOND. Je ne suis pas tellement sans ressource que vingt maisons ne me fussent ouvertes si je voulais m'y adresser.

M. DORVAL. Je le crois.

EDMOND. Si j'ai choisi la vôtre, c'est qu'il me semble que cela était plus convenable, et qu'ayant des comptes à faire ensemble, je pourrais ne pas vous être à charge.

M. DORVAL. Je ne vous parle pas de cela.

EDMOND. J'aime vos enfants. L'isolement dans lequel vous les avez élevés rend nécessaire auprès d'eux un homme qui ait vu le monde, qui les instruise de ce qui s'y passe... et...

M. DORVAL. Cet homme, c'est vous?

EDMOND. Oui.

M. DORVAL. En vérité, mon frère, vous prenez trop de soins; je vous en dispense. Mes enfants sont tels que je veux qu'ils soient.

EDMOND. Amour-propre de père! Vous les verrez dans quelque temps.

M. DORVAL. Encore une fois, mon frère, je vous prie de ne pas vous en mêler.

EDMOND. Auriez-vous de la méfiance?

M. DORVAL. Pourquoi me faire cette question?

EDMOND. Que sais-je, moi? Il serait possible qu'il vous eût passé par la tête qu'ayant de la noblesse et du désintéressement, je pourrais gâter l'éducation de vos enfants, comme vous avez trouvé que j'avais gâté votre parc, pour avoir fait couper cette grande charmille qui le déparait.

M. DORVAL. Ne parlons plus de cette charmille. Je suis tellement étonné que vous ayez pris cela sur vous...

EDMOND. Je ne suis pas encore convaincu que j'aie mal fait.

M. DORVAL. Vous êtes au moins convaincu que je suis le maître ici.

EDMOND. Voilà votre grande raison.

M. DORVAL. C'en est une au moins.

EDMOND. Mais cela ne prouve pas que vous ayez du goût. Votre habitation est charmante, je veux la rendre parfaite; laissez-moi faire.

M. DORVAL. Je ne veux pas vous laisser faire.

EDMOND. Quel entêtement!

M. DORVAL. Finissons, je vous prie.

EDMOND. En vérité, mon frère, vous me parlez comme à un enfant.

M. DORVAL. Vous me parlez à moi comme à un homme qui mériterait d'être interdit.

EDMOND. Il est vrai que mon zèle est ridicule. Que m'importe, après tout, que vous ayez plus ou moins bonne mine chez vous? Quel honneur m'en reviendra-t-il? J'ai la malheureuse passion de ne pouvoir rien souffrir de choquant, sans

penser que, pour un homme de goût, il y a mille gens qui en sont totalement dénués.

M. DORVAL. C'est possible, et moi je veux plaire au plus grand nombre.

EDMOND. Au surplus, mon frère, n'espérez pas que j'admire votre impassibilité. Vous êtes père, et il ne doit pas vous être indifférent que l'éducation de vos enfants soit perfectionnée; car ceci est un peu plus essentiel que des charmilles.

M. DORVAL. Je vous répète que je veux être le maître de ma maison et de mes enfants, et que personne ici ne donne des ordres que moi.

(Il sort.)

SCÈNE III.

EDMOND, seul.

Cette opiniâtreté est incroyable. C'est sa femme qui lui trouble le cerveau ; elle a la tête si mal faite ! Je suis trop bon aussi. De quoi diable vais-je me mêler? Est-ce qu'il est possible que ces gens-là me comprennent? Je ne leur en veux pas ; je dois même chercher à leur faire du bien malgré eux. Ils m'en sauront gré tôt ou tard. Il faudra bien que leurs yeux finissent par s'ouvrir à l'évidence.

SCÈNE IV.

EDMOND, JULIEN.

JULIEN. Mon oncle, je suis désolé; ma mère vient de m'apprendre qu'on avait l'intention de m'envoyer à Paris pour faire mon droit.

EDMOND (riant). Ton droit! Tes parents sont à mourir de rire. Et qu'as-tu répondu à cela?

JULIEN. Que vouliez-vous que je répondisse?

EDMOND. A dix-huit ans on est bien embarrassé, ce me semble. On veut donc faire de toi un avocat?

JULIEN. Je ne crois pas, mon oncle.

EDMOND. N'en fais pas fi ; le métier d'avocat est aujourd'hui un fort bon métier.

JULIEN. Je puis répondre que ce ne sera jamais le mien.

EDMOND. Si ton père le voulait absolument ?

JULIEN. Je lui dirais que cela m'est impossible.

EDMOND. Pourquoi impossible ? Tu ferais comme les autres. On cherche dans des paperasses de quoi bavarder cinq ou six heures à une audience ; quand on s'est fourré dans la tête quelques phrases banales, qui vont tant bien que mal à l'affaire dont on est chargé, on les coud ensemble comme on peut, tout en déjeunant ; puis on part pour le Palais. Votre confrère adverse, qui a fait le même travail de son côté, ne manque pas de vous rendre phrases pour phrases ; les juges décident ; et l'on revient dîner chacun chez soi, quelquefois même tous ensemble. Qu'y a-t-il donc là de si effrayant ?

JULIEN. Mon père voit pourtant de la gloire là-dedans.

EDMOND. Il y en a quand on veut. Car si vous êtes maudit par ceux que vous faites perdre, vous êtes préconisé par ceux que le hasard fait gagner ; les uns et les autres étant obligés de vous payer, votre amour-propre reste intact, et il ne tient qu'à vous de vous croire un grand homme.

JULIEN. Comme vous réduisez tout à sa juste valeur ! Mais quel parti me conseillerez-vous de prendre ?

EDMOND. Aucun.

JULIEN. Il faut cependant qu'un homme fasse quelque chose.

EDMOND. Rien.

JULIEN. Si je veux me distinguer ?

EDMOND. Tu auras de la fortune, tu en feras un noble usage ; il n'y a rien de si distingué que cela. On a voulu aussi faire de moi un diplomate. La diplomatie était de mon temps ce qu'est le droit aujourd'hui ; on ne connaissait que cela pour les jeunes gens. Eh bien, je n'ai pas été diplomate, et me voilà.

JULIEN. Si mon père m'eût parlé de diplomatie, encore !

EDMOND. Cela ne te conviendrait pas davantage. Tu as trop de bonne foi et de droiture pour être jamais diplomate. Je te

demande un peu comme tu serais bien avancé quand il te faudrait dissimuler depuis le matin jusqu'au soir sur des vétilles, et ne rien dire qui ne te fût soufflé. Avec un peu d'esprit, tu sentirais bientôt le vide de ce qu'on appelle la science des diplomates, qui n'est autre chose que l'art de prolonger les difficultés. Crois-moi, mon enfant, ne te laisse pas séduire par les grands mots : la diplomatie, le droit, tout ce que tu voudras, ne sont que des bluettes qui ne méritent pas l'attention d'un galant homme.

JULIEN. Je conçois cela pour vous, qui avez assez d'esprit pour ne pas être occupé ; mais moi ?

EDMOND. C'est encore une erreur. J'ai toujours été fort occupé ; j'avais du bien, je l'ai vendu ; j'ai voyagé, j'ai poli mes manières ; j'ai secoué la poussière d'une éducation mesquine pour m'en faire une plus conforme à un homme du monde ; j'ai donné des fêtes ; j'ai mené ce qu'on appelle une grande existence. Cela vaut bien, à mon avis, la peine que l'on se donne pour acquérir la stérile faconde d'un avocat ou l'importance calculée d'un diplomate.

JULIEN. Les pères n'entendent pas cela.

EDMOND. Aucun ; c'est singulier.

JULIEN. Ne pourriez-vous pas rendre le mien plus raisonnable ?

EDMOND. Il ne veut pas que je te dirige.

JULIEN. Il vous l'a dit ?

EDMOND. Très-formellement.

JULIEN. Vous m'étonnez.

EDMOND. Ton père est un brave homme ; mais il a toujours péché par l'imagination. Il n'est pas capable de comprendre ce qui sort de la routine. Il s'est marié, il a eu des enfants, il a pris soin de sa fortune ; il marie ta sœur, il te fait faire ton droit en attendant qu'il te marie aussi ; c'est une marche toute tracée. Il doit croire qu'il n'y a rien au-delà. Pourquoi soupires-tu ?

JULIEN. Ah ! mon oncle, c'est que je ne suis pas trop opposé au mariage.

EDMOND. Tu es bien jeune.

JULIEN. Si vous saviez la personne dont il s'agit.

EDMOND. Quelle est-elle!

JULIEN. C'est la fille d'une dame que vous aimez beaucoup.

EDMOND. Excepté madame de Terville, il n'y a pas de femmes dans ce pays-ci dont je me soucie le moins du monde.

JULIEN. Eh bien, mon cher oncle, c'est justement la fille de madame de Terville.

EDMOND. Tu crois qu'elle te la donnerait?

JULIEN. J'en suis sûr. Elle ne veut cependant rien me promettre qu'elle n'en ait causé avec vous.

EDMOND. Il y a du tact dans cette distinction. Elle sent bien que tes parents ne seraient pas à même d'apprécier les avantages d'une pareille alliance.

JULIEN. Ma mère dit que la fortune de madame de Terville est en désordre.

EDMOND. Il s'agit bien de désordre! Ton père et ta mère voient du désordre partout. Ils se sont fait une habitude d'économie puérile qui leur a singulièrement rétréci les idées; il ne faut pas les écouter. Mais tu as attendu bien longtemps pour me parler de ce mariage.

JULIEN. C'est que je n'ai eu de véritable certitude qu'hier au soir. Vous connaissez madame de Terville, comme elle est franche et naturelle?

EDMOND. Elle est charmante.

JULIEN. Nous causions ensemble de bagatelles, et tout à coup elle me demande mon âge; je le lui dis. Puis, après avoir réfléchi un peu, elle ajoute: « Aimeriez-vous Sophora pour femme? » Vous jugez qu'elle fut ma réponse. « C'est bon, me dit-elle, je parlerai de cela à votre oncle. Ma fille s'ennuie, je veux essayer si le mariage lui rendra la gaîté. »

EDMOND. Ses manières sont originales. Je te demande si tes parents entendraient un pareil langage.

JULIEN. Mon cher oncle, vous êtes mon ange tutélaire. Madame de Terville doit venir aujourd'hui comme pour rendre visite à ma mère, mais, dans la vérité, pour trouver moyen de causer avec vous; tâchez de lui en fournir l'occasion.

EDMOND. Tu aimes donc la jeune personne?

JULIEN. Sa mère a tant de bontés pour moi! elle m'accable

de politesses ; je vous avoue que j'en suis flatté. D'ailleurs, elle pense tant de bien de vous !

EDMOND. Ce que c'est que d'avoir les mêmes habitudes, de parler la même langue ! Il n'y a pas quinze jours que nous nous sommes vus pour la première fois ; nous sommes déjà comme d'anciennes connaissances.

JULIEN. Elle a tenu longtemps une très-grande maison à Paris, et ce n'est que depuis deux mois tout au plus qu'elle vit dans sa terre, qui est près de celle-ci, et qui malheureusement a bien peu de valeur.

EDMOND. On m'a dit cela ; mais tu sais le cas que je fais de la fortune.

JULIEN. Vous avez tant de philosophie !

EDMOND. Non ; mais je sais si bien comme tout cela est fragile.

JULIEN. Monsieur de Blévaux, qui doit épouser ma sœur, arrive aujourd'hui ; cela donnera de l'occupation à ma mère, et vous pourrez bien vous trouver seul avec madame de Terville. Ah ! mon cher oncle, tâchez que ce mariage vous convienne.

EDMOND. Repose-toi sur moi. Ceci devient mon affaire ; il faudra bien qu'elle réussisse. Je vais sur le coteau faire abattre ces gros arbres qui masquent la vue du village, quoique je m'attende bien encore à faire crier ton père ; mais comme je suis sûr qu'il finira par me rendre justice, cela ne m'arrête pas. D'ailleurs, mon enfant, c'est pour toi que je travaille ; pour peu que je m'en mêle, cette terre te reviendra un jour dans un bien bon état. Adieu, monsieur l'amoureux.

SCÈNE V.

JULIEN, seul.

L'excellent oncle ! Quel mélange de gaîté et de raison ! Si tous les parents lui ressemblaient ! il ne s'étonne de rien. Je ne lui ai pas eu plus tôt parlé de ce mariage qu'il l'a approuvé tout de suite. C'est qu'il sent fort bien qu'avec une belle-

mère comme madame de Terville je pourrai aller à tout. Une femme qui a de si belles connaissances ! Et mon père avec son droit ! (Il rit.) Ah ! ah ! ah ! ah !

SCÈNE VI.

JULIEN, AGATHE.

AGATHE. Te voilà bien joyeux.

JULIEN. Mon Dieu ! Agathe, comme tu entres mal dans un salon !

AGATHE. Tu me parle comme maman. Mon oncle trouve au contraire que j'ai beaucoup de grâces.

JULIEN. Si mon oncle trouve cela, je ne dis plus rien.

AGATHE. Où est-il mon oncle ?

JULIEN. Il est allé sur le coteau.

AGATHE. Monsieur de Blévaux vient d'arriver ; je voulais que mon oncle le vît, pour qu'il me dît ce qu'il en pense.

JULIEN. Il aura le temps.

AGATHE. Je ne sais plus s'il me plaît ; il a l'air si sérieux.

JULIEN. A parler franchement, je ne lui crois pas beaucoup d'usage.

AGATHE. Je ne sais pas si c'est cela ; mais je serais bien humiliée d'avoir un mari qui eût l'air gauche.

JULIEN. Tu as raison. Je ne connais rien au-dessus des bonnes manières.

AGATHE. J'ai toujours commencé par être très-réservée avec lui. Il a beau être du choix de maman, encore faut-il qu'il me plaise.

JULIEN. Maman a des idées si singulières ! C'est un jeune homme riche, qui a de l'ordre : cela suffit.

AGATHE. Ce que c'est que le défaut d'expérience ! Il y a deux mois, monsieur de Blévaux me paraissait comme tout le monde ; aujourd'hui je lui trouve je ne sais quoi. Il m'a abordée d'un air si familier, en souriant. Il a toujours les dents fort belles.

JULIEN. Tu verras ce qu'en dira mon oncle.

SCÈNE VII.

MADAME DORVAL, JULIEN, AGATHE.

MADAME DORVAL. Agathe, vous me forcez de laisser monsieur de Blévaux seul. Il me semble qu'aux termes où nous sommes avec lui, vous pourriez bien lui tenir compagnie.

AGATHE. Maman, j'étais venue chercher mon oncle.

MADAME DORVAL. Il ne s'agit pas de votre oncle, ma bonne amie ; il s'agit de ne pas faire de malhonnêteté à monsieur de Blévaux. Julien, vois donc où sont tous les domestiques. J'ai beau sonner, personne ne répond.

(Julien sort.)

SCÈNE VIII.

MADAME DORVAL, AGATHE.

AGATHE. Mais, maman, je ne sais pas s'il est convenable...

MADAME DORVAL. Ah ! ma chère enfant, fais-moi grâce des leçons que l'on t'a données. Depuis que ton oncle est ici, tu as pris un ton et des manières étudiées qui ne vont pas à ton caractère. Sois ce que tu étais naturellement, et ne cherche pas à te gâter.

AGATHE. Il y a cependant un âge où une jeune personne doit renoncer....

MADAME DORVAL. A être aimable et naturelle? jamais.

AGATHE. Vous ne voudriez pourtant pas, maman, que j'eusse des prévenances trop marquées vis-à-vis d'un étranger.

MADAME DORVAL. Un étranger! monsieur de Blévaux que tu connais d'enfance, et qui sera ton mari avant quinze jours.

AGATHE. Qui sera mon mari... Peut-être.

MADAME DORVAL. Comment, peut-être!

AGATHE (riant). Maman, vous n'entendez rien à cela.

MADAME DORVAL. Dieu merci!

SCÈNE IX.

MADAME DORVAL, AGATHE, JULIEN.

JULIEN. Nous n'avons pas de domestiques. Mon oncle leur a donné congé pour toute la matinée.

MADAME DORVAL. C'est trop fort aussi.

JULIEN. Maman, c'est fête au village, et ils ont eu tant de peine pour le bal d'hier au soir.

MADAME DORVAL. Taisez-vous donc, mon fils.

JULIEN. Mon oncle est juste.

MADAME DORVAL. Vous ne voyez pas que c'est une suite du plan qu'il s'est fait, et qu'il cherche par cette indulgence ridicule à se concilier tout le monde ici, pour dominer plus à son aise ?

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, M. DORVAL.

M. DORVAL. Les beaux chênes du coteau sont à bas.

MADAME DORVAL. Depuis quand ?

M. DORVAL. Depuis tout à l'heure apparemment, car ils étaient encore sur pied ce matin quand je me suis levé.

JULIEN. Il faut avouer qu'ils cachaient une bien belle vue.

M. DORVAL. Va admirer ta belle vue. On n'aperçoit plus qu'une terre de craie qui fait mal aux yeux.

MADAME DORVAL. C'est encore une gentillesse de votre frère, sans doute ? Il a raison : vous ne dites rien ; il est tout simple qu'il donne carrière à son imagination. C'est peut-être à ce beau chef-d'œuvre que sont employés nos domestiques. Il n'y en a pas un seul à la maison. Si vous l'approuvez, c'est fort bien fait.

M. DORVAL. Allons, allons, ma bonne amie.

MADAME DORVAL. Mais, monsieur Dorval, vous ne prétendez pas que je voie de sang-froid le désordre qui s'introduit

dans cette maison. Ne voilà-t-il pas Agathe qui balance sur son mariage avec monsieur de Blévaux.

M. DORVAL. Ah! par exemple!...

MADAME DORVAL. Demandez-lui à elle-même.

AGATHE. Maman a mal interprété mes paroles. J'ai seulement voulu lui faire entendre qu'il y avait une certaine réserve tout à fait de bon goût, et qui devait régler la conduite d'une jeune personne, même envers un homme qui la recherche en mariage.

MADAME DORVAL. Comprenez-vous rien à cela?

JULIEN. Dans le grand monde....

MADAME DORVAL. Que veut-il dire, celui-ci, avec son grand monde?

JULIEN. Il y a un âge où une jeune personne doit nécessairement changer de manières; Agathe l'a senti, et vous ne pouvez la blâmer des réflexions qu'elle a faites.

AGATHE. Si monsieur de Blévaux a de l'usage, il appréciera ma conduite, et s'il en manque....

MADAME DORVAL. S'il en manque, tu ne l'épouseras pas. Vous l'entendez, monsieur Dorval?

M. DORVAL. Ce sont des perroquets que l'on a sifflés; est-ce qu'il faut prendre garde à cela?

AGATHE et JULIEN (bas l'un à l'autre). Des perroquets!

SCÈNE XI.

M. ET MADAME DORVAL, JULIEN, AGATHE, EDMOND.

EDMOND. Je vous annonce madame de Terville.

MADAME DORVAL. Madame de Terville!

EDMOND. Oui. J'ai rencontré sa voiture sur le coteau, et elle m'a ramené ici. Je l'ai quittée à la grille pour venir vous avertir.

MADAME DORVAL. Vous auriez bien dû, monsieur, nous épargner cette visite.

EDMOND. Pourquoi cela?

MADAME DORVAL. Parce que j'ai autre chose à faire qu'à recevoir les visites de madame de Terville.

EDMOND. Vous croyez cela, ma sœur?

MADAME DORVAL. Comment, je le crois!

EDMOND. Madame de Terville est fort aimable; elle est d'une société charmante, et je ne regarde pas comme perdu le temps que l'on passe avec elle.

MADAME DORVAL. Apparemment que j'ai le goût étrange; mais je ne me plairai jamais dans la société des personnes qui ne s'occupent que de frivolités, et qui n'ont de mérite que celui de dissiper leur fortune.

(Elle sort; Agathe la suit.)

SCÈNE XII.

M. DORVAL, EDMOND, JULIEN.

EDMOND. Le mérite de dissiper sa fortune! c'est pour moi. Je ne sais pas, mon cher Dorval, si tu fais attention aux saillies de ta femme.

M. DORVAL (d'un air sérieux). Nous causerons de tout cela dans un autre moment, mon frère.

EDMOND. En effet, tu as raison. Elle aime à régenter; il faut lui laisser cette satisfaction. Chacun a son caractère.

M. DORVAL. Avant que j'aille rejoindre monsieur de Blévaux, qui est ici, dites-moi ce que vous avez fait de mes gens?

EDMOND. Ils sont allés à la fête du village.

M. DORVAL. Sans permission?

EDMOND. Ils me l'avaient demandée.

M. DORVAL. Julien, envoie-les chercher par quelqu'un de la ferme. (Julien sort.) Mon frère, il est impossible que cela dure plus longtemps.

EDMOND. Quoi?

M. DORVAL. J'entends madame de Terville..... mais j'aurai une explication avec vous aujourd'hui même.

EDMOND. Une explication! Je ne vous comprends pas.

(Monsieur Dorval sort.)

SCÈNE XIII.

EDMOND, MADAME DE TERVILLE.

EDMOND. Je ne sais pas qui cherche à me nuire auprès de mon frère; depuis quelques jours surtout il est inconcevable.

MADAME DE TERVILLE. D'après ce que je connais de votre esprit, il ne doit guère sympathiser avec le sien.

EDMOND. J'y fais cependant tout ce que je puis.

MADAME DE TERVILLE. Si ce n'est qu'on ne peut pas rester chez soi à la campagne, je vous avoue que je serais très-peu venue dans cette maison; mais c'est celle dont je suis le plus près, et, quelque ennuyeuse que soit leur société, c'est toujours de la société.

EDMOND. S'ils voulaient, ils seraient très-convenablement.

MADAME DE TERVILLE. Ils passent pour être fort riches.

EDMOND. Ils sont dans la position à avoir vingt personnes à demeure dans la belle saison.

MADAME DE TERVILLE. Pourquoi ne les ont-ils pas?

EDMOND. D'abord, parce que rien au monde n'est moins sociable que madame Dorval; et puis, que cela coûte de l'argent.

MADAME DE TERVILLE. Quelle raison! Ainsi, ils s'ennuient par économie....

EDMOND. Je ne sais même pas s'ils ont l'esprit de s'ennuyer.

MADAME DE TERVILLE. C'est possible; il y a des gens comme cela. J'en ai connu qui ne sortaient pas, qui n'allaient nulle part, qui ne recevaient personne; des femmes et des maris qui se regardaient continuellement le blanc des yeux, et à qui cela suffisait.

EDMOND. Il y avait quelque chose là-dessous.

MADAME DE TERVILLE. Non. Le défaut d'imagination.

EDMOND. C'est une mort anticipée.

MADAME DE TERVILLE. J'ai pourtant le chagrin de voir ma fille tourner à cela. Depuis que nous habitons la campagne,

et que je ne puis plus tenir de maison, elle se trouve humiliée et refuse d'aller dans le monde. J'ai peut-être mené un plus grand train que je n'aurais dû faire; mais vous savez comme on se laisse entraîner.

EDMOND. Si je le sais!

MADAME DE TERVILLE. Il n'y a rien de honteux là-dedans.

EDMOND. C'est au contraire fort honorable. Cela dénote une âme grande et incapable de se soumettre à des calculs mesquins.

MADAME DE TERVILLE. Eh bien, ma fille le prend au plus grand sérieux. Elle a des inquiétudes d'avenir!.... Voilà pourquoi j'avais pensé à votre neveu. Sophora est bien née; elle a des talents; elle chante, elle danse à merveille; je suis sûre qu'elle ferait le bonheur d'un mari.

EDMOND. Julien, de son côté, est encore d'âge à se laisser diriger; nous nous mettrions à la tête de leur petit ménage; ce serait charmant!

MADAME DE TERVILLE. Je joue à découvert, comme vous voyez.

EDMOND. Entre personnes d'esprit....

MADAME DE TERVILLE. Et qui sont du monde....

EDMOND. Il faut parler franchement.

MADAME DE TERVILLE. Pour moi, je hais tout ce qui sent la ruse.

EDMOND. J'admire les rapports qu'il y a entre nous.

MADAME DE TERVILLE. C'est-à-dire que j'en suis frappée.

EDMOND. Je disais à Julien ce matin que, de toutes les femmes qui viennent ici, vous étiez la seule avec laquelle sa mère devrait véritablement chercher à se lier.

MADAME DE TERVILLE. Vous disiez cela?

EDMOND. Je ne crois pas que vous deviez en être bien fière, car qui voit-on ici?

MADAME DE TERVILLE. En effet, le voisinage est assommant.

EDMOND. Des gens de l'autre monde, qui n'ont idée de rien; des campagnards dans toute la force du terme. On est trop heureux quand leur conversation s'élève jusqu'à traiter de la pluie et du beau temps.

MADAME DE TERVILLE (riant.) Ah ! ah ! ah ! ah !

EDMOND. Je préfère les lieux communs qu'ils débitent là-dessus aux lamentations perpétuelles qu'il faut entendre sur leurs vignes, leurs blés, leurs moutons, la santé de leurs enfants, de leurs bêtes, de leurs gens ; je sais tout cela par cœur.

MADAME DE TERVILLE. Tellement que vous m'en faites mal à l'estomac, tant vous peignez d'après nature. Aussi je puis bien vous assurer que si mes affaires s'arrangeaient un peu...

EDMOND. Avez-vous de l'espoir ?

MADAME DE TERVILLE. On m'a dit que oui ; mais vous connaissez les hommes de loi.

EDMOND. On est bien à plaindre avec eux, surtout une femme.

MADAME DE TERVILLE. Qui n'y entend rien du tout.

EDMOND. Quand vous vous y entendriez, ils savent si bien tout embrouiller !

MADAME DE TERVILLE. Pour tenir une maison honorable, pour recevoir du monde, donner des fêtes, une femme n'a besoin de personne ; un mari même la gêne souvent ; il y en a de si ridicules ! Mais quand les affaires s'en mêlent, quand l'argent manque, c'est vraiment là qu'on sent le désagrément d'être veuve.

EDMOND. Vous ne pensez pas à vous remarier ?

MADAME DE TERVILLE. Légèrement.

EDMOND. C'est peut-être ce que vous pourriez faire de mieux.

MADAME DE TERVILLE. Avec une grande fille comme celle que j'ai ?

EDMOND. Cela ne la rendra pas plus grande.

MADAME DE TERVILLE. Vous avez raison. C'est que je crains un mari triste ; et, pour arrager mes affaires, il me faut un homme sérieux.

EDMOND. Mais non.

MADAME DE TERVILLE. Vous croyez ?

EDMOND. Le caractère ne fait rien à cela. Les affaires les plus embrouillées peuvent se traiter en riant.

MADAME DE TERVILLE. Je n'ai encore trouvé personne qui

eût ce talent. Mes avoués, au contraire, sont tous d'une humeur insupportable; ils me grondent, ils me font des reproches, et m'assomment de questions auxquelles je ne sais que répondre. Ils ont mes papiers, que veulent-ils de plus?

EDMOND. Votre terre au moins est libre?

MADAME DE TERVILLE. Il y a des dettes; il y a des créances. C'est comme toutes les terres; mais j'ai d'autres biens dans le même état.

EDMOND. Cela peut s'arranger.

MADAME DE TERVILLE. J'en serais ravie.

EDMOND. S'il faut de l'argent, mon frère en a à moi.

MADAME DE TERVILLE. C'est que je ne voudrais plus emprunter.

EDMOND. Il y a un moyen.

MADAME DE TERVILLE. Lequel?

EDMOND. Vous ne devinez pas?

MADAME DE TERVILLE. De vous épouser peut-être? Ah! quelle folie!

EDMOND. Pourquoi?

MADAME DE TERVILLE. Je n'en sais rien.

EDMOND. Ne disiez-vous pas tout à l'heure que vous étiez étonnée des rapports qui existent entre nous?

MADAME DE TERVILLE. Je le répète encore; et il faut bien que cela soit, car je n'ai jamais causé avec personne aussi sérieusement que je viens de le faire avec vous.

EDMOND. A votre place, je ne balancerais pas.

MADAME DE TERVILLE. Mais jamais mariage n'aura été conclu aussi brusquement.

EDMOND. Parce que dans tous les mariages on cherche plus ou moins à se tromper.

MADAME DE TERVILLE. Nous quitterions la campagne?

EDMOND. Nous ferions tout ce que vous voudriez.

MADAME DE TERVILLE. Vous avez un grand ascendant sur moi.

EDMOND. C'est l'effet de la sympathie.

MADAME DE TERVILLE. Vous croyez qu'on ne me blâmera pas?

EDMOND. Ce ne sera pas moi, au moins.

MADAME DE TERVILLE (en riant). Si on allait s'imaginer que c'est un mariage d'amour!

EDMOND. Nous sommes si romanesques l'un et l'autre!

MADAME DE TERVILLE. Nous n'avons pas l'air de tourtereaux.

EDMOND. Si nous nous enterrions dans une chaumière...

MADAME DE TERVILLE. Si nous prenions la résolution de vivre comme des ermites, peut-être s'égaierait-on à nos dépens.

EDMOND. Mais quand on nous verra retourner à Paris...

MADAME DE TERVILLE. Retourner à Paris, c'est très-essentiel.

EDMOND. Recevoir du monde...

MADAME DE TERVILLE. Il faut cela.

EDMOND. Nous montrer partout...

MADAME DE TERVILLE. Oh! oui.

EDMOND. Je vous assure que l'idée de tourtereaux ne viendra à personne.

MADAME DE TERVILLE. Vous me décidez. Je n'ai jamais pu lutter longtemps contre la raison.

EDMOND. Vous faites bien.

MADAME DE TERVILLE. Je le crois; mais n'oubliez pas votre neveu pour ma fille, je tiens beaucoup à cela.

EDMOND. M'y voilà intéressé autant que vous, j'espère.

MADAME DE TERVILLE. C'est vrai. Je ris quand je pense au résultat de notre conversation.

EDMOND. C'est que rien n'est sérieux pour les esprits bien faits.

MADAME DE TERVILLE. J'ai donc l'esprit le mieux fait qu'on ait jamais eu. Mais il est bien tard. J'attends chez moi quelques personnes de la ville qui doivent venir faire de la musique avec ma fille; il faut que je m'en retourne. Vous m'excuserez auprès de madame Dorval.

EDMOND. Ce ne sera pas difficile.

MADAME DE TERVILLE. Je m'en doute.

EDMOND. Je vais vous donner la main jusqu'à votre voiture.

(Ils sortent.)

SCÈNE XIV.

JULIEN d'abord, ensuite M. DORVAL.

JULIEN. J'ai eu beau faire des signes à mon oncle, il ne m'a seulement pas aperçu. Je suis si impatient de savoir ce qui aura été résolu entre lui et madame de Terville! Il est urgent que cette affaire se décide. Voilà monsieur de Blévaux qui vient encore de renforcer mon père dans l'idée de me faire faire mon droit.

M. DORVAL. Mon ami, ton oncle, qui reconduit madame de Terville, va sans doute revenir dans ce salon; tu nous laisseras ensemble.

JULIEN. Je crois pourtant, mon père, que mon oncle a quelques propositions à vous faire pour moi.

M. DORVAL. Raison de plus pour que tu nous laisses seuls.

JULIEN (en soupirant). Alors, mon père, je m'en vais, car le voici.

(Julien sort.)

SCÈNE XV.

M. DORVAL, EDMOND.

M. DORVAL. Mon cher Edmond, voulez-vous que nous causions ensemble?

EDMOND. Comment! si je le veux? je vous en prie.

M. DORVAL. La différence d'âge qui existe entre nous n'est pas assez grande pour que je puisse me permettre de vous faire des représentations... et cependant...

EDMOND. Vous grillez de m'en faire; sur ce chapitre, vous êtes inépuisable.

M. DORVAL. Si j'étais chez vous, et que je me permisse de mettre votre maison sens dessus dessous pour vous donner des fêtes...

EDMOND. J'en serais charmé.

M. DORVAL. Si je disposais de vos domestiques, au point de ne pas en laisser un seul à la maison ; si je faisais abattre, sans vous en prévenir, des arbres que vous aimeriez ; enfin, si je faisais tout ce que vous faites ici, le trouveriez-vous bon ?

EDMOND. Sans doute, puisque je le fais.

M. DORVAL. Réfléchissez à la différence qu'il y a entre nos caractères.

EDMOND. Dites plutôt cela. Alors vous me seriez insupportable. Est-ce la conclusion que vous voulez tirer?

M. DORVAL. Encore, les reproches que je vous fais ne sont-ils que des vétilles, en comparaison de ceux que je pourrais vous faire. Depuis quinze jours que vous habitez avec nous, mes enfants sont méconnaissables.

EDMOND. Et vous vous en plaignez ?

M. DORVAL. Oui, mon frère, je m'en plains. Il ne tiendrait à rien que le mariage conclu entre monsieur de Blévaux et ma fille ne se rompît, tant elle a été ridicule avec lui toute la matinée.

EDMOND. En quoi cela me regarde-t-il ?

M. DORVAL. Ma fille n'aurait pas trouvé seule toutes les folies qu'elle lui a débitées. Elle ne veut vivre que quatre mois à la campagne, et passer le reste du temps à Paris ou à voyager ; elle choisira sa société, afin de ne pas recevoir d'ennuyeux ; que sais-je enfin ?

EDMOND. Eh bien, eh bien, vous trouvez cela ridicule ?

M. DORVAL. Julien, de son côté, a peine à cacher l'impatience qu'il éprouve lorsque nous parlons de lui ouvrir une carrière. Si vous aviez des enfants, mon frère, je vous laisserais les diriger comme vous l'entendriez ; mais j'ai le droit de vous demander la même grâce pour moi.

EDMOND. Commençons, mon ami, par supprimer ce ton solennel qui ne convient pas à une conversation du genre de la nôtre. De quoi vous plaignez-vous ? de ce que vos enfants ne sont plus des enfants, et qu'ils ont des idées qui ne sont pas absolument les vôtres ? On ne voit que cela tous les jours. Agathe n'aime pas les ennuyeux, je le conçois ; Julien n'a pas de goût pour le barreau, c'est tout naturel. Il me semble

qu'ils n'ont pas besoin d'être sous une influence étrangère pour penser comme ils font.

M. DORVAL. Mais comme, avant que vous habitassiez avec nous, ils n'avaient pas de ces idées-là...

EDMOND. Les idées viennent tous les jours.

M. DORVAL. Enfin, mon frère, si mes enfants ont des idées, je puis aussi en avoir.

EDMOND. Je vous y engage même.

M. DORVAL. Et vouloir que ma fille se marie.

EDMOND. Sans contredit.

M. DORVAL. Et que mon fils fasse son droit.

EDMOND. Non.

M. DORVAL. Comment! non?

EDMOND. Non, mon frère, non. Vous n'avez pas la prétention que votre fils devienne jamais un Montesquieu? Eh bien, à quoi lui servira son droit? A grossir la foule de ces bavards entêtés qui croient que tout doit leur céder, parce qu'ils savent déraisonner par principes.

M. DORVAL. Il grossira ce qu'il voudra; mais je ne veux pas le garder toute sa vie à ne rien faire.

EDMOND. Voilà de mes gens raisonnables, qui font prendre une profession à leurs enfants comme on leur fait prendre un habit. La mode est aux avocats; on ne peut en faire que des avocats, sans consulter leur vocation, seulement pour s'en débarrasser.

M. DORVAL. Si c'est ainsi que vous parlez à mes enfants, il est clair qu'ils doivent se conduire comme ils le font.

EDMOND. Je ne leur parle pas; je les étudie. Je suis naturel avec eux, ils ont confiance en moi, et je les connais mieux que vous ne les connaissez.

M. DORVAL. Julien vous a-t-il dit au moins ce qu'il voulait faire?

EDMOND. Julien est très-raisonnable; il veut se marier.

M. DORVAL. Ah! juste ciel! se marier à dix-huit ans! Et avec qui? bon Dieu!

EDMOND. Son choix est parfait, c'est avec mademoiselle de Terville.

M. DORVAL. De mieux en mieux!

EDMOND. Que trouvez-vous à redire à cela ?

M. DORVAL. Rien.

EDMOND. Pardonnez-moi.

M. DORVAL. Je rends justice à la raison de mon fils.

EDMOND. Je sais que la mère de cette demoiselle n'a pas trouvé grâce aux yeux de madame Dorval ; que la différence entre ces deux dames est immense ; mais, comme moi-même je partage cette disgrâce, et que je n'ai que médiocrement l'avantage de plaire à ma très-honorée belle-sœur, je ne puis, en bonne conscience, donner tous les torts à madame de Terville.

M. DORVAL. Et vous approuvez complétement le choix de Julien ?

EDMOND. Complétement.

M. DORVAL. Alors je suis un père barbare; car, à coup sûr, je n'y donnerai jamais les mains.

EDMOND. Sans autre raison que cela ?

M. DORVAL. Vous ne connaissez pas madame de Terville, mon cher ami.

EDMOND. Je la connais si peu que je l'épouse.

M. DORVAL. Je n'ai plus rien à dire.

EDMOND. Vous devez être enchanté, puisque je quitterai votre maison, où je suis si à charge à madame Dorval, où je mets tout sens dessus dessous, où je pervertis vos enfants.

M. DORVAL. Mais où irez-vous ?

EDMOND. Chez ma femme.

M. DORVAL. Elle n'a plus rien.

EDMOND. Je sais à quoi m'en tenir. Dieu merci, je ne donne pas dans l'exagération, et je distingue à merveille ce que l'envie suggère à certaines gens. On n'a pas les avantages de madame de Terville sans porter ombrage à quelqu'un ; alors la noblesse de ses manières est du désordre ; c'est une femme sans aucun mérite, parce qu'elle s'entend mieux à faire les honneurs d'un salon qu'à surveiller les détails importants d'une basse-cour ; c'est tout simple. Mais enfin le ciel a permis qu'il y eût encore des hommes qui préférassent la société d'une femme d'esprit aux talents d'une femme de ménage. C'est fort heureux pour madame de Terville.

M. DORVAL. Très-bien, mon frère. Je souhaite que vous pensiez toujours de même.

EDMOND. Et vous me refuserez encore Julien que je vous demande à présent pour ma belle-fille?

M. DORVAL. Oui, mon frère.

EDMOND. Sans doute vous appelez cela de l'esprit de famille. Vous n'aimez rien, mon frère; votre femme vous a desséché le cœur.

M. DORVAL. Vous ne voulez pas entendre...

EDMOND. Quoi? la satire d'une femme que je dois épouser.

M. DORVAL. Il est encore temps pour vous d'ouvrir les yeux.

EDMOND. Le mal que vous m'en diriez me la ferait chérir davantage. Je pars demain pour Paris; et, si vous me revoyez, ce ne sera que marié.

M. DORVAL. C'est le complément de votre ruine.

EDMOND. J'aime les choses complètes.

M. DORVAL. Alors ayez-en la satisfaction.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, AGATHE, JULIEN.

AGATHE (bas à Julien). Mon père est encore avec lui.

EDMOND. Venez, mes enfants, que je vous fasse mes adieux.

JULIEN. Quoi! mon oncle, vous nous quittez?

EDMOND. Oui, mon ami, et sans avoir rien pu obtenir pour toi.

M. DORVAL. Mon frère, contentez-vous de leur faire vos adieux; je me charge du reste.

EDMOND. Il faut que mon Julien sache au moins que je ne l'ai pas oublié. Embrassez-moi, mes enfants, et pensez quelquefois à un oncle qui aurait désiré que votre bonheur n'eût dépendu que de lui.

AGATHE. Mais, mon oncle, nous vous reverrons?

EDMOND. Quand ta mère me rappellera.

AGATHE. Vous ne reviendrez plus?

EDMOND. Si je deviens économe. (Il rit.) Je vais y travailler.

(Il sort.)

SCÈNE XVII.

M. DORVAL, AGATHE, JULIEN.

AGATHE. Nous perdons beaucoup.

JULIEN. Je perds plus que toi.

AGATHE. J'aurais tant désiré qu'il parlât à monsieur de Blévaux!

JULIEN. Ses conseils m'étaient si nécessaires!

M. DORVAL. Est-ce que les miens ne te suffisent plus, mon cher Julien?

JULIEN. Mon père, puisque mon oncle vous a tout dit, vous devez savoir combien j'ai besoin de quelqu'un qui me rende le courage.

M. DORVAL (avec gaîté). Cette entreprise n'est pas au-dessus de mes forces.

AGATHE. Mais, mon père, vous chargerez-vous aussi de faire entendre raison à M. de Blévaux?

M. DORVAL. Non, mais à toi; et cela ne sera pas difficile. Ecoutez-moi, mes enfants : vous avez été heureux jusqu'à ce jour, et votre bonheur tenait à la confiance entière que vous aviez en moi et en votre mère. Il est possible que nous ayons des défauts; mais que penseriez-vous de l'homme qui mettrait tous ses soins à vous les faire apercevoir?

AGATHE et JULIEN. Ah! mon père!

M. DORVAL. Si votre oncle vous a séduits, ne l'attribuez qu'à l'indulgence qui nous a empêchés de vous éclairer sur la situation déplorable où ses erreurs l'on conduit. Il nous accusait auprès de vous; et nous, nous mettions tous nos soins à vous cacher ses torts. Je ne sais pas si le grand monde, la prétention aux belles manières, autorisent ses procédés; mais je vous estime assez pour croire que vous préférerez notre

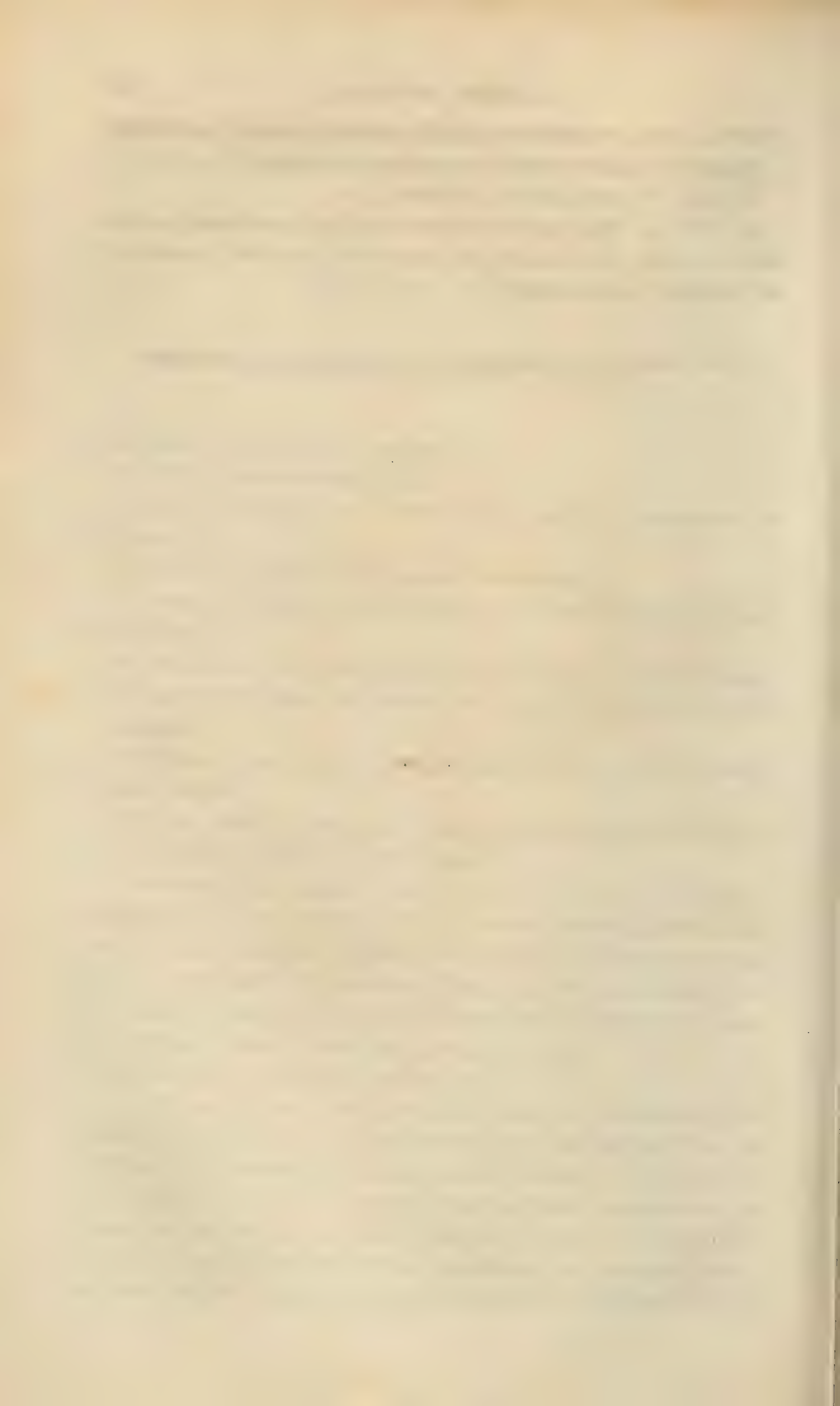
réserve, toute dangereuse qu'elle pouvait devenir pour vous.

JULIEN. Combien vous devez nous en vouloir !

AGATHE. Et monsieur de Blévaux?

M. DORVAL. Monsieur de Blévaux est de très-bonne composition. Il met tous les torts de mon côté; en effet, jaurais dû me rappeler le proverbe :

IL NE FAUT PAS ENFERMER LE LOUP DANS LA BERGERIE.





MME DE VERNANT.

MÊLEZ VOUS DANS LES GROUPES ; NE PARLEZ PAS ;

Les Élections, Sc. XVI.

LES ÉLECTIONS

OU

OBLIGEZ UN VILAIN VOUS N'AUREZ QUE CHAGRIN.

PERSONNAGES :

M. DE LURCY.
MADAME DE LURCY.
M. DE VERNANT.
MADAME DE VERNANT.
AUGUSTINE, nièce de M. de Vernant.
HENRI DULAUREY, amoureux d'Augustine.
M. BIGNARDIN.

La scène se passe en province, dans la maison de M. de Lurcy.

Le théâtre représente un salon.

SCÈNE I.

AUGUSTINE, HENRI.

AUGUSTINE. Y pensez-vous, Henri, de venir nous voir ainsi en plein jour, dans les circonstances où nous nous trouvons ?

HENRI. Je ne vous comprends pas.

AUGUSTINE. N'avez-vous pas reçu la dernière lettre que je vous ai écrite du château de mon oncle ?

HENRI. Oui, sans doute.

AUGUSTINE. Que vous y disais-je ?

HENRI. Que vous alliez venir pour quelques jours dans

cette ville avec votre oncle et votre tante, et que vous descendriez chez monsieur de Lurcy.

AUGUSTINE. Eh bien, vous ne devinez pas le reste?

HENRI. Non.

AUGUSTINE. Vous n'avez pas entendu dire que mon oncle désirait se faire élire député, que monsieur de Lurcy lui avait préparé les voies, et que c'était pour accomplir cette grande œuvre que nous étions venus nous installer ici?

HENRI. Pas un mot. Mais, quand je l'aurais su, en quoi ma visite serait-elle extraordinaire?

AUGUSTINE (avec enjouement). Que vous avez peu de discernement! Ne tenez-vous pas à une famille libérale?

HENRI. En vérité, je n'en sais rien.

AUGUSTINE. Je le sais moi; ma tante ne me répète que cela depuis qu'elle veut faire son mari député; c'est même la seule conversation que nous ayons ensemble.

HENRI. Je ne conçois rien à ce que vous me dites.

AUGUSTINE. Si vous ne nous aviez pas délaissés aussi longtemps, vous sauriez que nous faisons profession, depuis près d'un mois, des opinions les plus déterminées; que nous nous sommes brouillés avec les trois quarts de nos voisins, et que nous ne souffrons plus que des gens d'une pureté extrême. Ma tante surtout est d'une exigence à cet égard, qui passe tout ce que vous pouvez imaginer. Si mon oncle est nommé député, vous devez vous attendre à un changement complet dans le gouvernement. Ma tante a des plans de réforme admirables. De quoi riez-vous?

HENRI (gaîment). Je me réjouis du bonheur qui nous attend. Mais je crains bien, ma chère Augustine, que votre oncle ne soit pas assez grand orateur pour opérer toutes ces merveilles.

AUGUSTINE. Nous avons découvert que les orateurs ne servent qu'à embrouiller les questions, et qu'il est bien plus important d'agir que de parler.

HENRI. Comment! agir. Les députés n'agissent pas.

AUGUSTINE (avec gaîté). Vous êtes un libéral! je n'ai pas d'autre réponse à vous faire; et, si l'on vous demande de nos nouvelles, vous pouvez affirmer que nous sommes des exa-

gérés. Loin de nous faire du tort, vous nous servirez le mieux du monde.

HENRI. Parlons sérieusement, ma chère Augustine ; votre oncle a donc tout à fait perdu la tête ?

AUGUSTINE. Vous êtes un libéral !

HENRI. Monsieur de Vernant est un brave homme ; mais voilà tout. Outre qu'il est incapable de faire aucun discours public, il ne s'entend à aucune branche d'administration ; il ne s'est jamais mêlé de rien, même dans sa propre maison. Comment croire que les électeurs iront penser à lui ?

AUGUSTINE. Les électeurs qui sont pour nous ne demandent que des sentiments ; et, quant à cela, nous sommes à l'épreuve.

HENRI. A la bonne heure.

AUGUSTINE. J'aurais désiré bien des fois que vous eussiez pu être invisible, seulement pour entendre les belles chimères dont on se berce. On n'avoue pas encore tout à fait le désir d'entrer dans un nouveau ministère ; mais, pour des places de préfets et autres misères semblables, on en parle ouvertement.

HENRI. Et je suis donc proscrit, moi ?

AUGUSTINE. Vous et toute votre famille. Votre père est un libéral, parce qu'il espère que tout s'arrangera ; votre mère, parce qu'elle n'aime pas à parler politique ; et vous, parce que vous êtes leur fils. Ah ! si notre mariage n'était pas une clause du testament de mon pauvre père.....

HENRI. Vous me faites trembler !

AUGUSTINE. Encore ma tante espère-t-elle que, comme ce testament dit en termes exprès que mon inclination ne doit pas être forcée, il serait possible de m'amener insensiblement à craindre de lier mon sort à celui d'un jeune homme qui a sucé de mauvaises doctrines.

HENRI. Si je pouvais craindre qu'elle eût la moindre influence sur vous, je m'engagerais volontiers à changer aussi souvent d'opinions qu'elle change de projets.

AUGUSTINE. Je crois l'entendre. Je vous prie, Henri, de ne paraître instruit de rien.

SCÈNE II.

AUGUSTINE, HENRI, MADAME DE VERNANT.

MADAME DE VERNANT. Bonjour, monsieur Henri. J'ignorais que vous fussiez ici. Augustine, pourquoi ne m'avoir pas fait avertir?

HENRI. Madame, j'aurais craint de vous déranger.

MADAME DE VERNANT. Vous, monsieur Henri, jamais. D'anciennes connaissances comme vous sont toujours les bienvenues. Je regrette seulement d'être en ville pour aussi peu de temps, et d'y avoir autant d'affaires; car assurément j'aurais eu le plaisir d'aller voir vos chers parents; mais tous mes instants sont comptés.

HENRI. Alors, madame, je vais me retirer, dans la crainte de me rendre importun.

MADAME DE VERNANT. Faites bien mes excuses chez vous, je vous prie.

(Henri sort.)

SCÈNE III.

MADAME DE VERNANT, AUGUSTINE.

MADAME DE VERNANT. J'espère, Augustine, que vous n'avez rien dit à monsieur Henri du motif de notre voyage.

AUGUSTINE. Vous ne me l'aviez pas défendu, ma tante.

MADAME DE VERNANT. Ces choses-là vont sans dire, à ce qu'il me semble. Ainsi, grâce à votre imprudence, nous allons peut-être avoir toute la cabale de son père contre nous. En vérité, mademoiselle, je ne sais comment qualifier ce bavardage.

AUGUSTINE. Mais, ma tante, c'est aujourd'hui que se font les élections; et, si mon oncle doit être nommé député, il est impossible qu'on n'en parle pas.

MADAME DE VERNANT. Tu ne connais pas ces gens-là, mon enfant, tu ne les connais pas. Ils ont toujours porté envie à ton oncle; et quand il n'y aurait pas de différence d'opinion entre nous, ils chercheraient encore à nous nuire. Au surplus, je ne les crains pas; leur animosité même ne peut que nous être favorable dans ce moment-ci.

AUGUSTINE. Ils ne se doutent pas de celle que vous avez contre eux.

MADAME DE VERNANT. Je sais que tu prendras toujours leur parti, quand ce ne serait que par esprit d'opposition; mais si tu étais de bonne foi, tu m'avouerais que ce mariage ne te plaît pas autant que tu voudrais le faire croire.

AUGUSTINE. Je vous assure qu'il ne m'est jamais venu dans la pensée de regretter les dispositions faites par mon père.

MADAME DE VERNANT. Nous verrons, nous verrons; je compte beaucoup sur le séjour de Paris pour fixer tes irrésolutions.

SCÈNE IV.

MADAME DE VERNANT, AUGUSTINE, MADAME DE LURCY.

MADAME DE VERNANT. Eh bien, ma chère dame, avez-vous des nouvelles?

MADAME DE LURCY. Aucune.

MADAME DE VERNANT. Depuis trois heures que monsieur de Vernant est sorti....

MADAME DE LURCY. Il faut avoir de la patience. Un comité préparatoire n'est jamais expéditif. Avant de convenir du candidat qu'il présentera, il faut bien des enquêtes; sans compter des instructions qu'on reçoit de Paris.

MADAME DE VERNANT. Plus le moment approche, et moins j'ai d'espérance. Cependant je ne vois pas qui l'on pourrait choisir de plus convenable que monsieur de Vernant.

MADAME DE LURCY. Je ne connais que mon mari qui aurait pu le lui disputer; mais il ne s'est pas mis sur les rangs, et c'est au contraire lui qui porte monsieur de Vernant.

MADAME DE VERNANT. Que d'obligations nous vous avons à tous les deux, de nous recevoir comme vous le faites, et de vous donner toute la peine que vous vous donnez ! Mais il y a tant d'intrigants, tant de gens qui craignent de voir parvenir un homme de mérite ! Je ne conçois pas cela, moi ; il me semble que tout le monde devrait concourir à la nomination de mon mari. Un homme qui a des opinions parfaites, de la fortune, un état de maison à Paris, enfin tout le matériel d'un bon député.

MADAME DE LURCY. Cela doit vous tranquilliser.

MADAME DE VERNANT. J'ai peur que ce mariage projeté entre Augustine et Henri Dulaurey ne nous ôte bien des voix. Vous avez eu soin de dire que nous n'y étions pour rien, que c'était un choix de mon frère, et que, s'il s'accomplissait, il n'y aurait pas de notre faute.

MADAME DE LURCY. Je ne conçois pas qu'Augustine, qui est raisonnable, ne vous donne pas satisfaction à cet égard.

AUGUSTINE. Je dois respecter le dernier vœu de mon père.

MADAME DE VERNANT. Voilà ce qu'elle me répond. Elle sait bien que ce vœu n'est pas un ordre, et que, si son père eût connu la direction que devaient prendre les Dulaurey, il aurait perdu le désir de s'allier à une famille aussi équivoque !

AUGUSTINE. Equivoque !

MADAME DE VERNANT. Quant aux opinions.

AUGUSTINE. Comment, ma tante, voulez-vous qu'à mon âge je puisse être juge de cela ?

MADAME DE VERNANT. Mais à votre âge vous devez savoir au moins qu'une élection est d'une bien autre importance qu'un mariage.

AUGUSTINE. Pas pour moi.

MADAME DE VERNANT. Ainsi il vous est indifférent de nuire à l'élection de votre oncle ?

AUGUSTINE. Je ne dis pas cela.

MADAME DE VERNANT. C'est pourtant ce que vous faites.

MADAME DE LURCY. Jeune, jolie et riche, ne craignez rien, ma chère Augustine, vous n'aurez pas de peine à vous marier.

MADAME DE VERNANT. Se marier, ce n'est pas difficile : on

se marie tous les jours; mais comment se marie-t-on? A son âge, on ne m'aurait jamais fait épouser un homme qui n'aurait pas eu de bonnes opinions. Et qu'il s'en fallait que ce qu'on nommait bonnes opinions de mon temps eût le degré d'importance de celles d'aujourd'hui! Les honnêtes gens étaient gluckistes; c'était assez pour savoir ce qu'on avait à faire.

AUGUSTINE. Nous n'avons plus de querelles de musique.

MADAME DE VERNANT. Nous avons des partis politiques, c'est bien autrement sérieux; et quand je verrai une jeune personne bien née, bien entourée, qui n'entend que de bonnes conversations, consentir à épouser un homme qui n'a donné aucun gage de son dévoûment....

MADAME DE LURCY. Et qu'on doit croire influencé par des parents....

AUGUSTINE. Par des parents qui ont la meilleure maison de la ville, chez qui tout le monde va, qui n'ont que le tort de ne pas avoir d'ambition, et de ne se mêler que de leurs affaires; car je défierais leurs ennemis les plus prononcés de rien ajouter à cela.

MADAME DE VERNANT. Nous n'aurons jamais raison contre elle.

MADAME DE LURCY. Elle est bien embarrassée. Ce mariage est arrêté; toute la ville en est prévenue. Il serait difficile de le rompre.

MADAME DE VERNANT. Qu'elle dise un mot, et je m'en charge. Tu m'entends bien, ma bonne amie. Réfléchis.

MADAME DE LURCY. Oui, mon enfant, réfléchissez; et si vos réflexions sont justes, vous n'épouserez pas monsieur Dulaurey.

MADAME DE VERNANT. Tu as du temps devant toi.

MADAME DE LURCY. Rien ne vous presse.

MADAME DE VERNANT. Songe que tu t'engages pour la vie. Enfin il ne faut pas l'influencer; elle a de l'esprit, elle est raisonnable....

MADAME DE LURCY. Elle ne manquerait pas de mari pour cela; vous le savez, madame.

MADAME DE VERNANT. Ah ! si elle voulait, elle serait la femme d'un homme généralement estimé.

MADAME DE LURCY. D'un homme si bien pensant !

MADAME DE VERNANT. Va, mon Augustine, sois persuadée qu'il n'y a que les bonnes opinions qui restent, qu'il n'y a que cela de solide.

MADAME DE LURCY. Et que les Dulaurey, malgré leur fortune, ne vous feront jamais autant d'honneur que la personne que nous aurions en vue pour vous.

MADAME DE VERNANT. Et qu'il n'y aurait qu'une voix pour t'approuver, si tu épousais monsieur Bignardin.

AUGUSTINE. Monsieur Bignardin ! O ciel !

MADAME DE VERNANT. D'où vient cette exclamation ?

AUGUSTINE. Vous n'y pensez pas, ma tante : monsieur Bignardin a cinquante ans.

MADAME DE VERNANT. Oui, mademoiselle ; mais c'est cinquante ans de vertu et de fidélité.

SCÈNE V.

MADAME DE VERNANT, AUGUSTINE, MADAME DE LURCY, M. DE VERNANT.

MADAME DE LURCY. Voici monsieur de Vernant.

MADAME DE VERNANT (regardant fixement son mari). Vous n'êtes pas content, mon ami.

M. DE VERNANT. Non.

MADAME DE VERNANT. Non ! Et que s'est-il donc passé dans ce comité où on nous avait assuré que vous réuniriez toutes les voix du parti?

M. DE VERNANT. Je n'en ai pas réuni dix, en comptant la mienne.

MADAME DE VERNANT. Pas dix voix !... C'est une indignité. Il faut qu'il y ait eu des menées bien habiles.

MADAME DE LURCY. Que dit mon mari ?

M. DE VERNANT. Monsieur de Lurcy est aussi étonné que moi.

MADAME DE VERNANT. Il était si sûr de réussir!

MADAME DE LURCY. Est-ce que dans ce temps-ci on est sûr de rien? Enfin l'assemblée de ce matin n'est qu'une assemblée particulière; cela ne décide pas. Il faut voir le collége.

M. DE VERNANT. Monsieur de Lurcy m'a promis d'y aller; mais je ne dois plus conserver d'espoir.

MADAME DE VERNANT. Si nos ennemis sont en force dans une réunion de royalistes, songez ce que ce sera dans la totalité des électeurs. Comme cela dégoûte de prendre intérêt aux choses! Je donnerais la politique pour rien dans ce moment-ci.

MADAME DE LURCY. Vous êtes trop vive. Peut-être ont-ils fait un bon choix.

MADAME DE VERNANT. Un bon choix!

M. DE VERNANT. Ils portent M. Bignardin.

AUGUSTINE (à part en s'en allant). Encore un mariage dont on ne me parlera plus.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

M. ET MADAME DE VERNANT, MADAME DE LURCY.

MADAME DE LURCY. En vérité! je ne croyais pas qu'il se fût mis sur les rangs. Ah! mais, c'est fort bon.

MADAME DE VERNANT. L'exclamation est gracieuse pour nous.

MADAME DE LURCY. Ecoutez donc, madame; votre mari n'ayant pas réuni les suffrages, nous devons nous réjouir, pour le succès de la bonne cause, de ce qu'ils sont tombés sur un homme aussi sûr, aussi capable que monsieur Bignardin.

MADAME DE VERNANT. Monsieur Bignardin un homme sûr! Dites plutôt que c'est un traître et un hypocrite. Un homme qui est encore venu nous demander à dîner il n'y a pas plus

de huit jours ; c'était pour nous espionner ; que nous avons retenu à coucher pour ne pas le laisser partir la nuit. Un homme sûr ! Qu'est-ce qui l'empêchait d'agir de bonne guerre avec nous ?

MADAME DE LURCY. Savait-il que vous aviez des prétentions ?

MADAME DE VERNANT. Il ne manquait plus que de l'en instruire.

MADAME DE LURCY. S'il ne se doutait de rien, comment pouvez-vous dire qu'il soit traître ?

MADAME DE VERNANT. Enfin il a une de ses sœurs qui a épousé un libéral.

MADAME DE LURCY. Mais cette sœur a conservé de très-bonnes opinions.

MADAME DE VERNANT. C'est un jeu. Dans toutes familles, on ne voit que cela à présent. Si le mari pense d'une façon, la femme pense d'une autre, ou bien la fille, ou bien le gendre. Ce sont des sûretés en cas d'événements, afin de trouver des protecteurs dans toutes les nuances possibles.

MADAME DE LURCY. Dans tous les cas, cela ne regarderait pas monsieur Bignardin.

MADAME DE VERNANT. Hé ! laissons là monsieur Bignardin. Sans doute vous n'espérez pas que nous fassions l'éloge d'un homme qui nous a joué un tour pareil ?

MADAME DE LURCY. Au moins ne devriez-vous pas oublier que vous l'estimiez assez pour désirer en faire votre neveu.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

M. ET MADAME DE VERNANT.

MADAME DE VERNANT. Est-on plus piquante que cette femme-là ? Vous avez voulu prendre son mari pour votre prôneur ; je n'en ai jamais auguré rien de bon. Pourvu que leurs principes triomphent, ils ne voient rien au-delà. Il fallait faire nos affaires nous-mêmes ; venir ici il y a trois mois,

y louer une maison, et annoncer hautement ce que nous voulions.

M. DE VERNANT. Je vous l'avais proposé, vous avez été d'un avis contraire.

MADAME DE VERNANT. Il ne fallait pas m'écouter. Ces gens-là nous ont fait tomber dans un piége.

M. DE VERNANT. Si vous eussiez vu ce pauvre Lurcy, vous ne diriez pas cela.

MADAME DE VERNANT. Grimace. Il s'entendait avec le Bignardin. Eh bien, quelle résolution prenez-vous? Est-ce que vous allez rester comme cela? Pourquoi n'avoir pas été à ce collége?

M. DE VERNANT. Il est de trop bonne heure encore; d'ailleurs, qu'y ferais-je à présent que les royalistes ont arrêté leur choix?

MADAME DE VERNANT. Est-ce qu'il n'y a que des royalistes dans le monde? Allez voir le préfet; j'irai chez sa femme; nous leur devons bien une visite. D'ici à deux heures que ce collége doit s'assembler, vous pouvez-vous rappeler au souvenir de bien des gens qui seront flattés de cette démarche. Si vous laissez encore faire votre ami de Lurcy, il finira par vous perdre entièrement.

M. DE VERNANT. Vous voulez donc que je me fasse ministériel?

MADAME DE VERNANT. Je veux que vous vous fassiez député. A quoi bon affecter des éloignements qui ne riment à rien? Aurez-vous écrit sur le front le nom du parti qui vous aura porté et devez-vous baisser pavillon devant le succès éphémère d'un monsieur Bignardin? Déjouez une misérable intrigue, et laissez là cette inflexibilité de principes qui est bonne comme moyen, mais voilà tout. Présentez-vous partout où vous croyez pouvoir obtenir des voix. Les Lurcy et les Bignardin n'enchaînent peut-être pas tous les suffrages.

M. DE VERNANT. Je crains bien que nous ne prenions une peine inutile.

MADAME DE VERNANT. Voilà un homme qui voudrait être député, et qui craint seulement la peine qu'il faudrait prendre pour le devenir. Les femmes ont cent fois plus de courage.

C'était donc en restant tranquille que vous vouliez opérer les belles réformes dont vous nous berciez?

M. DE VERNANT. Si je m'adresse une fois au préfet, je crains de perdre mon indépendance.

MADAME DE VERNANT. Vous serez indépendant comme lui, comme tous les gens qui participent au pouvoir; c'est-à-dire que vous ne discuterez pas les ordres que l'on vous donnera, afin de ne pas encourir de reproches. C'est là la véritable indépendance.

M. DE VERNANT. Allons, allons, je vais faire quelques visites.

MADAME DE VERNANT. Je ne vous recommande point de ne pas faire étalage d'opinions trop prononcées; il faut écouter les gens, dire à peu près comme eux, désirer que les choses s'arrangent sans secousse, parce que c'est le mot d'ordre de ce parti-là; se confier au temps, qui remet insensiblement tout à sa place; enfin, rappelez-vous monsieur Sureau, dont nous nous moquions si bien, et parlez comme lui.

M. DE VERNANT. Je tâcherai.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

MADAME DE VERNANT seule d'abord, et un peu après, AUGUSTINE.

MADAME DE VERNANT. Qu'un homme qui espère est différent d'un homme qui n'espère plus! Monsieur de Vernant est aujourd'hui comme s'il venait de tomber des nues. Nous autres femmes, nous avons au moins l'humeur pour nous soutenir; mais lui, il n'a rien. On lui dit que c'est fini, il le croit; et, sans moi, il allait rester tranquille.

AUGUSTINE. Ma tante, avez-vous vu monsieur de Lurcy? Vous a-t-il apporté de meilleures nouvelles?

MADAME DE VERNANT. Est-ce qu'il est rentré? En ce cas-là, je sors. Il me serait impossible de le voir à présent.

SCÈNE IX.

AUGUSTINE seule; un peu après, M. DE LURCY.

AUGUSTINE. Qu'est-ce que cela veut dire? Comment! monsieur de Lurcy fait fuir ma tante! Quelle leçon pour ceux qui ne réussissent pas dans les services qu'ils veulent rendre!

M. DE LURCY. Mademoiselle, je crains qu'on n'entraîne monsieur de Vernant dans des démarches qui pourraient lui nuire. Je désirais en parler à madame votre tante; mais il paraît qu'elle craint mes conseils, je viens de la voir sortir sans qu'elle ait voulu écouter un seul mot.

AUGUSTINE. Ma tante a l'imagination si vive.

M. DE LURCY. C'est fort bien; mais il y a des circonstances où il faut savoir se modérer. J'ai fait pour cette nomination tout ce qu'il m'était possible de faire. Nous avons été prévenus, un autre a été plus heureux; il faut en prendre son parti.

AUGUSTINE. Prendre son parti! c'est quelquefois bien difficile. Comment renoncer tout à coup à un espoir dont on s'était bercé si longtemps?

M. DE LURCY. D'après ses principes et ses opinions, monsieur de Vernant ne pensait pas à tirer parti de sa position de député. Cette position lui échappe; mais il ne lui en reste pas moins l'honneur de s'y être dévoué avec un courage digne des plus grands éloges.

AUGUSTINE. Et le bien qu'il espérait faire?

M. DE LURCY. M. Bignardin le fera.

AUGUSTINE. Ce n'est pas la même chose.

M. DE LURCY. Croyez monsieur votre oncle au-dessus d'une vanité aussi puérile. Que le calme revienne parmi nous, et nous serons assez heureux pour ne pas envier la gloire de ceux à qui nous devrons un si grand bienfait.

AUGUSTINE. A tort ou à raison, on croit qu'on réussirait mieux qu'un autre.

M. DE LURCY. Il y des personnes qui doivent rassurer à cet égard ; monsieur Bignardin est de ce nombre. La fermeté de son caractère, son esprit, ses lumières, cette conscience du bien qui n'a jamais dévié, sont de sûrs garants de la conduite qu'on doit attendre de lui.

AUGUSTINE. Mon oncle ne le connaît peut-être pas aussi bien que vous le connaissez.

M. DE LURCY. J'ai un moyen assuré de le tranquilliser sur son compte, en lui avouant que, si j'eusse cru que monsieur Bignardin eût eu l'intention de renoncer à toutes ses habitudes pour courir la chance des élections, jamais je n'aurais pensé à lui opposer un autre candidat.

AUGUSTINE. Monsieur de Lurcy, ne lui dites pas cela devant ma tante.

M. DE LURCY. Pourquoi, puisque c'est la vérité?

AUGUSTINE. Une femme doit croire son mari supérieur à tous les autres hommes.

M. DE LURCY. Voilà la seule politique que les femmes devraient entendre, et je souhaite que vous conserviez toujours d'aussi bons sentiments.

SCÈNE X.

M. DE LURCY, AUGUSTINE, MADAME DE LURCY.

MADAME DE LURCY. Monsieur de Lurcy, je suis fâchée de vous le dire devant cette bonne Augustine, mais ses parents ne gardent plus aucune mesure. On vient de les voir entrer chez le préfet.

M. DE LURCY. Ma chère amie, tâchez donc de perdre cette promptitude de jugement qui vous fait si souvent condamner les choses les plus simples.

MADAME DE LURCY. Quoi ! vous les approuvez ?

M. DE LURCY. Je ne sais pas ce qu'ils y vont faire.

MADAME DE LURCY. Tenter de ce côté-là ce qu'ils ont manqué d'un autre. Madame de Vernant, qui m'a dit ouvertement, à moi, qu'elle ne connaissait dans toute la province que son

mari qui fût propre à faire un bon député, ne doit négliger aucun moyen pour lui faire remplir sa vocation.

M. DE LURCY. Si une autre personne parlait ainsi, je suis persuadé que vous la blâmeriez.

MADAME DE LURCY. Non ; si cette personne surtout avait été trompée comme je l'ai été.

SCÈNE XI.

M. ET MADAME DE LURCY, AUGUSTINE, M. BIGNARDIN.

M. DE LURCY. Monsieur Bignardin !

M. BIGNARDIN. Eh ! mon Dieu, oui ; bien confus de ce qui vient d'arriver. Mademoiselle Augustine, est-ce que vos chers parents ne sont point ici ? Je venais m'expliquer avec monsieur de Vernant sur notre malheureuse rivalité. Si j'avais su plus tôt... Je suis persuadé qu'il me croit l'homme du monde le plus coupable.

AUGUSTINE. Mon oncle, monsieur, rend justice à votre loyauté.

M. BIGNARDIN. J'ai été chez vous il y a quelques jours ; on ne m'a parlé de rien. Comme je sais que monsieur votre oncle a des goûts sédentaires, je croyais que les cabales et les commérages inséparables d'une élection ne l'intéresseraient pas beaucoup, et je n'ai rien dit qui eût rapport à cela.

MADAME DE LURCY. Je puis être caution de la retenue de monsieur Bignardin ; car nous-mêmes, qui aurions eu tant de plaisir à partager ses espérances, nous n'avons pas été plus instruits que votre famille.

M. BIGNARDIN. J'ai eu tant de peine à me déterminer ; j'ai combattu si longtemps ! Je suis si heureux, si tranquille ! On n'assume pas sur sa tête une responsabilité aussi grande sans y faire attention.

MADAME DE LURCY. Bast ! bast ! la plupart de nos députés ne se doutent pas qu'ils soient responsables.

M. DE LURCY. Tant pis pour ceux-là.

M. BIGNARDIN. Ce cher monsieur de Lurcy, il ne transige jamais. Dites-moi donc pourquoi vous ne m'aviez pas averti que vous portiez monsieur de Vernant? Personne ne rend plus que moi justice à ses connaissances, et je ne lui reprocherais que de ne pas savoir les appliquer. Il voit le monde trop en beau.

AUGUSTINE. Ce n'est pas faute d'exemples.

M. BIGNARDIN. Et cependant j'ai une telle opinion de sa capacité, que, si je le pouvais, je lui transporterais volontiers l'honorable fardeau dont on s'obstine à vouloir m'accabler.

AUGUSTINE (avec ironie). Vous ne le pourriez pas.

M. BIGNARDIN. Non sans doute, et voilà ce qui m'afflige. Quand des électeurs s'assemblent et se promettent de réunir tous leurs vœux sur celui des candidats qui obtiendra le plus de suffrages, tout ce qui dérangerait ce traité serait un tort inexcusable.

AUGUSTINE. La probité dans ce cas est bien facile à ceux qui réussissent.

M. DE LURCY. Je vous assure, ma chère Augustine, qu'elle est un devoir facile pour tous; et s'il n'en était pas ainsi, quel espoir nous resterait-il pour triompher? Le choix que l'on a fait de monsieur Bignardin est connu maintenant; il va soulever des cabales; c'est à nous de le soutenir.

M. BIGNARDIN. Il serait pénible que cette excellente province fût représentée par un de ces brouillons qui ne se plaisent que dans le désordre, ou par un de ces hommes qui n'ont d'opinion que leur intérêt! Ces derniers surtout sont bien puissants, ils ont l'appui de l'autorité.

MADAME DE LURCY. Vous êtes sur la brèche, vous connaissez vos adversaires; ralliez vos forces.

M. BIGNARDIN. Le secours que monsieur de Lurcy me promet si franchement va déconcerter bien des gens.

MADAME DE LURCY. Allez, allez, messieurs; les moments se comptent; ralliez les bons, et méfiez-vous des déserteurs.

(Monsieur de Lurcy et monsieur Bignardin sortent ensemble.)

SCÈNE XII.

MADAME DE LURCY, AUGUSTINE.

MADAME DE LURCY. J'aime ce monsieur Bignardin ; c'est encore de la vieille roche.

AUGUSTINE. Vous plaisantez.

MADAME DE LURCY. Non, vraiment.

AUGUSTINE. Alors c'est que je conçois autrement les hommes de la vieille roche. Je les croyais moins adroits.

MADAME DE LURCY. Monsieur Bignardin est incapable de ruse; et la preuve, c'est qu'il n'a rien compris à la petite guerre que vous lui faisiez, méchante que vous êtes.

AUGUSTINE. Dites qu'il l'a éludée.

MADAME DE LURCY. Vous lui en voulez d'être plus heureux que votre oncle.

AUGUSTINE. Si vous saviez le cas que je fais de ce bonheur-là ! Mon oncle ne se soucie d'être élu que parce que la mode est aux élections ; une fois cette idée entrée dans la tête, on ne veut pas en avoir le démenti ; et on est souvent bien embarrassé le jour où l'on a réussi.

MADAME DE LURCY. Quand on a des opinions bien arrêtées, cependant...

AUGUSTINE. Sans doute ; mais est-ce monsieur Bignardin qui a de ces opinions-là ? Son caractère établi est de mettre du mystère à tout pour paraître mieux instruit que personne, et n'être obligé de s'expliquer sur rien ; c'est une idole qui ne rend ses oracles que par signes. On peut lui trouver du mérite ; mais moi, je le trouve fort ennuyeux.

MADAME DE LURCY. C'est franc. Ainsi vous ne lui tenez aucun compte du sacrifice qu'il est prêt à faire de sa tranquillité et de ses habitudes au maintien des saines doctrines et au bonheur de l'Etat ?

AUGUSTINE. Peut-on savoir ce qu'il fera ?

MADAME DE LURCY. Je le maintiens incorruptible

AUGUSTINE. Jusqu'ici je ne vois pas qui aurait eu intérêt à le tenter.

MADAME DE LURCY. Il n'abandonnera jamais les siens.

AUGUSTINE. Il y a tant de manières aujourd'hui de ne pas abandonner les siens en se rapprochant cependant des autres !

MADAME DE LURCY. Où avez-vous donc appris la politique, mon enfant ?

AUGUSTINE. Ce n'est pas de la politique, c'est ce qui se passe tous les jours.

SCÈNE XIII.

MADAME DE LURCY, AUGUSTINE, MONSIEUR DE VERNANT.

M. DE VERNANT. Grâce à madame de Vernant qui m'a engagé à voir le préfet, je viens de renouveler une très-aimable connaissance. Quoiqu'il y eût près d'un an que je n'eusse été chez lui, il ne m'en a pas moins reçu avec beaucoup de distinction et des manières excellentes. C'est vraiment un magistrat.

MADAME DE LURCY (avec gaîté). En vérité !

M. DE VERNANT. Il n'a pas la moindre morgue; c'est un homme tout simple ; et nous avons causé ensemble sur le ton de la plus grande familiarité. Vous pensez bien que nous n'avons guère épargné le Bignardin ; ses prétentions nous paraissent la chose du monde la plus comique.

MADAME DE LURCY. Si elles se réalisaient cependant, cela deviendrait plus sérieux.

M. DE VERNANT. Elles ne se réaliseront pas ; le préfet en est sûr ; il m'a même offert de me prêter l'appui de l'administration, si je voulais le supplanter.

MADAME DE LURCY. Vous avez refusé?

M. DE VERNANT. J'ai accepté.

AUGUSTINE. Quoi ! mon oncle...

MADAME DE LURCY. Ah ! monsieur de Vernant !

M. DE VERNANT. Est-ce que vous seriez fâchée à présent de me voir député?

MADAME DE LURCY. Oui, de cette manière-là.

M. DE VERNANT. Pour une femme d'esprit, je ne vous conçois pas. Qu'importe la manière, pourvu que je réussisse? Croyez-vous que cela me rendra un autre homme? et n'y a-t-il que la coterie du Bignardin qui ait le privilége des élections?

MADAME DE LURCY. Prenez garde, mon cher monsieur, que ce matin encore cette coterie était la vôtre.

M. DE VERNANT. Non, puisqu'elle ne m'a pas nommé. D'ailleurs, on se tromperait fort si l'on s'imaginait que je partage les exagérations auxquelles elle se livre. Je déclare au contraire que j'ai toujours regardé comme une perfidie l'acharnement que l'on met à entraver le gouvernement pour lui faire commettre des fautes, dans l'espoir d'en tirer ensuite avantage contre lui. Le parti qui se livre à ce machiavélisme ne peut pas être le mien.

MADAME DE LURCY. Hier, pensiez-vous ainsi?

M. DE VERNANT. Sans doute.

MADAME DE LURCY. Mais au moins vous parliez autrement.

M. DE VERNANT. J'étais entouré d'électeurs qui me promettaient leurs voix; ce n'était pas là le moment d'élever une discussion.

MADAME DE LURCY. Eh bien! suivez mon conseil, et, malgré les belles promesses du préfet, ne vous hâtez pas de vous séparer de vos amis.

M. DE VERNANT. Quels sont donc ces amis qui croiraient que je me sépare d'eux, parce que j'ai de la modération? Ce serait une plaisante amitié; et j'avoue que je n'y attacherais pas grand prix, s'il me fallait jouer l'énergumène pour la conserver. Monsieur le préfet connaît mes opinions, il les approuve; et c'est tout ce que je veux. Je n'empêche pas, après cela, que les gens trompés dans leur ambition trouvent que tout va mal; c'est tout simple...

MADAME DE LURCY. On pourrait aussi par ambition trouver que tout va bien.

M. DE VERNANT. Jamais; les ambitieux sont toujours mé-

contents. Observez un peu Bignardin quand je serai nommé, vous verrez l'air sinistre qu'il prendra. Ils sont tous de même.

MADAME DE LURCY. Si monsieur Bignardin échoue, ses partisans au moins lui resteront.

M. DE VERNANT. Grand bien lui fasse! Pour moi, je vais trouver monsieur de Lurcy, et tâcher d'ajuster les voix qu'il m'a données avec celles que le préfet m'a promises...

MADAME DE LURCY. Monsieur de Lurcy ne s'y prêtera pas.

M. DE VERNANT. Vous croyez cela?

MADAME DE LURCY. J'en suis sûre. Monsieur de Lurcy ne veut rien pour lui, il vous l'a prouvé dans les démarches qu'il faisait pour vous; mais je puis affirmer qu'il n'abandonnera pas ses principes.

M. DE VERNANT. Ainsi vous me déclarez que j'abandonne les miens?

MADAME DE LURCY. Je ne veux pas vous répondre; cela irait trop loin. Nous nous entendrons mieux quand le moment des illusions sera passé.

(Elle sort.)

SCÈNE XIV.

M. DE VERNANT, AUGUSTINE.

M. DE VERNANT. Conçois-tu rien à madame de Lurcy? Après les espérances que son mari m'a données, après les professions de foi qu'il m'a demandées, quand j'ai reçu tous les électeurs qu'il m'a envoyés, la voilà presque tentée de s'opposer à ma nomination. C'est inconcevable. Je suis sûr qu'elle est persuadée qu'elle ne change pas d'opinion, et que c'est moi qui ai tort. (Augustine sourit.) Tu ris; ah! mon enfant, tu en verras bien d'autres. Le monde est quelquefois bien plaisant.

AUGUSTINE. C'est vrai, mon oncle.

M. DE VERNANT. Elle ne me soupçonnait pas une aussi grande fermeté de caractère.

AUGUSTINE. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à présent nous ne serons plus malades quand nous recevrons des invitations du préfet, et que je pourrai danser à ses bals.

SCÈNE XV.

M. DE VERNANT, AUGUSTINE, HENRI.

HENRI. Monsieur, madame de Vernant qui est chez ma mère...

M. DE VERNANT. Comment! comment! monsieur Henri, ma femme est chez madame Dulaurey... Dans ce moment-ci... Quelle imprudence! Pardon, mon cher ami, mais si vous saviez le tort que cela peut me faire.

HENRI. Ma mère sera bien surprise de vous avoir causé autant d'effroi.

M. DE VERNANT. Eh! mon Dieu, ce n'est pas elle; je l'aime et la respecte de tout mon cœur. Si vous ne receviez pas chez vous des gens d'une certaine nuance d'opinions...

AUGUSTINE. Mon oncle, quoique indépendant, craint que cette visite ne lui fasse du tort auprès de monsieur le préfet.

HENRI. Quel rapport le préfet a-t-il avec monsieur de Vernant?

M. DE VERNANT. Je l'ai vu ce matin; il a la fureur de vouloir me faire nommer, et cette prédilection va peut-être me brouiller avec tous les miens; vous jugez que je dois prendre garde de l'indisposer à son tour. C'est un fier casse-tête qu'une élection pour quelqu'un qui voudrait être bien avec tout le monde.

HENRI. Madame de Vernant ne sera pas d'avis que vous acceptiez le secours du préfet.

M. DE VERNANT. Est-ce que madame de Vernant tiendrait encore à ses vieilles idées?

HENRI. Au contraire, elle en a adopté des plus nouvelles qui se fassent; et sa seule prétention à cette heure est de vous faire porter par ces gens d'une certaine nuance d'opinions pour lesquels vous montrez un si grand éloignement.

M. DE VERNANT. Est-ce qu'elle croit réussir de ce côté-là?

HENRI. Apparemment.

M. DE VERNANT. Mais pourquoi ne vient-elle pas s'expliquer elle-même?

HENRI. Tenez, la voici.

SCÈNE XVI.

M. ET MADAME DE VERNANT, AUGUSTINE, HENRI.

MADAME DE VERNANT. Monsieur Henri, j'ai quitté madame votre mère beaucoup plus tôt que je n'aurais voulu ; mais je craignais que monsieur de Vernant ne comprît pas assez promptement les nouvelles combinaisons que nous sommes obligés de faire, et que sa lenteur accoutumée ne lui fît perdre tout le fruit de mes négociations ; voilà pourquoi je vous ai suivi de si près.

M. DE VERNANT. Qu'est-ce que c'est donc que ces nouvelles combinaisons?

MADAME DE VERNANT. Ecoutez-moi. Ne comptez plus sur monsieur de Lurcy; je l'ai rencontré côte à côte avec monsieur Bignardin, à qui il va donner vos voix; c'est une chose certaine. Quant au préfet, vous devez savoir que son choix lui est indiqué, et que ce n'est pas vous... Ainsi...

M. DE VERNANT. Vous êtes mal instruite.

MADAME DE VERNANT. Laissez-moi parler. S'il vous a trompé en vous donnant des espérances, le préfet a joué son rôle, et il n'y a pas de reproches à lui faire; mais comme j'ai su faire expliquer sa femme, qui, par parenthèse, est bien la plus impertinente petite personne que je connaisse, il est clair qu'on ne veut pas des gens de notre bord ; car elle s'est servie de ce mot-là. Ainsi j'ai dû tourner les yeux vers une classe plus impartiale, et qui ne demande à ses députés qu'une grande loyauté jointe à du désintéressement. J'ai donc été voir cette bonne madame Dulaurey, que nous devons être honteux d'avoir délaissée comme nous l'avons fait ; je connais son excellent cœur ; et, sans préambule, je lui ai dit franchement où nous en étions et le service que son mari pouvait nous rendre. Elle a ri de ma vivacité ; et, comme elle se trou-

vait assez embarrassée pour me répondre, son frère, monsieur Galpin, que nous ne pouvions souffrir parce que nous lui trouvions l'air goguenard, mais qui, dans la vérité, est un excellent homme, et qui a un grand fonds d'estime pour vous ; monsieur Galpin, dis-je, s'est hâté de prendre la parole, et de me donner, dans les termes les plus positifs, l'assurance qu'il ferait tout pour nous servir.

(Augustine et Henri se font des signes d'intelligence.)

M. DE VERNANT. Mais...

MADAME DE VERNANT. Il n'y a pas à consulter; il faut tout de suite aller au collége. Il est sûr qu'il n'y a pas encore de majorité; les partis se balancent. Voyez d'abord monsieur de Lurcy, tâchez de le piquer d'honneur ; ensuite, sans qu'il puisse s'en douter, rejoignez monsieur Galpin. Mêlez-vous dans les groupes ; ne parlez pas; mais ayez l'air d'approuver tout ce qu'on y dira. Une élection, c'est ruse contre ruse; la bonne intention justifie tout. N'est-il pas vrai, Henri ? Ne perdez pas de temps; il est peut-être déjà tard. Partez.

M. DE VERNANT. Je voudrais au moins savoir...

MADAME DE VERNANT. Ah! si vous voulez au moins savoir, nous sommes perdus.

M. DE VERNANT. On ne descend pas aussi vite d'un parti à un autre.

MADAME DE VERNANT. Que voulez-vous dire? descendre! Penseriez-vous que vous étiez plus élevé quand vous partagiez le sot entêtement des Lurcy et des Bignardin, ou quand vous consentiez à vous mettre sous la dépendance d'un préfet? Vous suivez maintenant la seule route qui convienne à un galant homme; vos nouveaux partisans sont de vrais Français, et vous devez être fière de vous présenter comme leur candidat. Mon cher Henri, je vous regarde comme de la famille, et je n'ai pas besoin de vous recommander le secret sur les hésitations de monsieur de Vernant. (A son mari.) Allez donc, monsieur, allez donc.

M. DE VERNANT. Que je serai content quand tout ceci sera fini !

(Il sort.)

SCÈNE XVII.

MADAME DE VERNANT, HENRI, AUGUSTINE.

MADAME DE VERNANT. Je ne connais pas d'homme d'une intelligence plus lente que monsieur de Vernant; il lui faut des siècles pour comprendre les choses les plus simples.

AUGUSTINE. Mais, ma tante, pourquoi voulez-vous en faire un député?

MADAME DE VERNANT. Connaissez-vous les autres, mademoiselle? Je veux en faire un deputé, parce que c'est un titre. Je vais aller écrire quelques billets qui pourront nous être utiles; mais s'il arrivait des nouvelles, ne manquez pas de me faire avertir. Henri, je n'oublierai pas la bienveillance de votre famille.

(Elle sort.)

SCÈNE XVIII.

AUGUSTINE, HENRI.

AUGUSTINE. Il s'est opéré une grande révolution dans l'esprit de ma tante.

HENRI. Ma chère Augustine, je ne m'en sens pas de joie. Elle montre à présent autant d'empressement à conclure notre mariage qu'elle avait mis de soins à le retarder. Le double échec que vient d'éprouver son mari nous la livre entièrement. Ma mère, à cause de nous, s'est prêtée de très-bonne grâce à toute la vivacité de cette réconciliation, et désormais je n'ai plus rien à craindre.

AUGUSTINE. Je ne suis pas aussi rassurée que vous, Henri. Si monsieur Galpin allait échouer dans les promesses qu'il lui a faites.

HENRI. Il y échouera.

AUGUSTINE. Vous croyez?

HENRI. Mon oncle ne se mêle pas de politique; c'est un homme de plaisir qui se moque de tout. Il a flatté les illusions de madame de Vernant, parce qu'elles lui ont paru plaisantes; il n'a pas eu d'autre motif.

AUGUSTINE. Mais ce renfort de libéraux qu'il lui a promis?

HENRI. Est de son invention. Où voulez-vous qu'il ait pu connaître des libéraux? La politique de madame de Vernant fatiguait ma famille; elle s'en est aperçue, et n'a pas hésité à en conclure que nous étions des réprouvés. Voilà ce qui fait qu'elle nous recherche aujourd'hui.

AUGUSTINE. Pauvre tante! Tout le mal qu'elle s'est donné n'aboutira donc qu'à une mystification?

HENRI. Qu'importe, si cette mystification aboutit à notre mariage?

AUGUSTINE. Et mon oncle, qu'elle tourmente sur l'espoir que lui a donné monsieur Galpin!

HENRI (avec gaîté). Vous ne trouvez pas cela plaisant?

AUGUSTINE (de même). Ce n'est guère charitable au moins.

HENRI. Il y a des gens qui veulent être trompés. Ne nous a-t-elle pas dit elle-même que les élections n'étaient qu'un assaut de ruses?

SCÈNE XIX.

AUGUSTINE, HENRI, MADAME DE VERNANT.

MADAME DE VERNANT. Définitivement, je n'écrirai pas; j'ai l'esprit trop inquiet, et mes lettres arriveraient trop tard. Mais qu'avez-vous donc tous deux? Vous avez l'air content; sauriez-vous quelque chose?

HENRI. Nous parlions de nos espérances.

MADAME DE VERNANT. Bon Henri! que j'ai été injuste! mais je veux tout réparer. Votre mère a été parfaite; et votre oncle! Ah! quel homme! quelle force de raisonnement! quelle franchise d'opinions? Ce sont des gens de cette trempe-là que je voudrais voir à la tête du gouvernement. Vous croyez bien qu'il a du crédit, n'est-il pas vrai?

HENRI. Il m'a déjà rendu un bien grand service.

MADAME DE VERNANT. Est-ce que vous recherchez quelque emploi? Laissez-moi faire; si monsieur de Vernant réussit, vous n'aurez qu'à me dire tout ce qui vous conviendra. Sortez donc un peu pour voir si vous n'apprendriez pas quelque chose. Je n'ai jamais été aussi impatiente. Mais ce serait inutile; j'ai déjà envoyé quelqu'un. C'est ce monsieur de Lurcy que je redoute à présent. Vous ne sauriez croire combien je me déplais dans cette maison. Que je hais tous ces prétendus amis politiques qui ne se font aucun scrupule de se jouer de vous! Peut-être aura-t-il eu quelque honte de sa conduite; il ne faut encore rien dire. Il avait l'air de si bonne foi! En effet, pourquoi nous préférerait-il monsieur Bignardin? il ne l'oserait pas,... en face de mon mari surtout. Il y a du malentendu; tout cela s'expliquera à son avantage, j'en suis sûre. Ne le croyez-vous pas, Henri? C'est que, dans l'état où sont les choses, ses voix, unies à celles de monsieur votre oncle, nous assureraient la majorité. Allons, allons, monsieur de Lurcy est un honnête homme.

SCÈNE XX.

MADAME DE VERNANT, AUGUSTINE, HENRI, MADAME DE LURCY.

MADAME DE LURCY. Vous savez que tout est fini?

MADAME DE VERNANT (avec un calme affecté). Ah!

MADAME DE LURCY. M. de Lurcy vient de me l'envoyer dire.

MADAME DE VERNANT (même jeu). C'est monsieur Bignardin?

MADAME DE LURCY. Non.

MADAME DE VERNANT. Le ciel soit loué! j'en étais bien sûre. (Avec hésitation.) Et monsieur de Vernant?

MADAME DE LURCY. Vous ne deviez plus y compter.

SCÈNE XXI.

M. ET MADAME DE VERNANT, M. ET MADAME DE LURCY, AUGUSTINE, HENRI.

M. DE LURCY. Vous avez raison. Nous ne pouvions pas lutter, puisque celui qu'on a nommé, quoique n'étant pas de ce département, avait un parti aussi considérable. Tout était arrangé à Paris.

MADAME DE VERNANT. On a nommé un inconnu! c'est une grande consolation. Personne au moins ne triomphe. Ah! ah! monsieur Bignardin, vos intrigues n'ont pas été heureuses.

M. DE LURCY. Nous sommes un peu joués dans tout ceci.

MADAME DE VERNANT. Il paraît que la trahison était de tous les côtés.

M. DE LURCY. C'est l'usage.

M. DE VERNANT. Il n'y faut plus penser. Nous allons rentrer dans nos habitudes, ce n'est pas un grand malheur. Pour moi, il me semble que j'ai eu la fièvre, et que j'en suis guéri. Je me trouve mieux.

M. DE LURCY. Vous me faites plaisir de parler ainsi, et je comptais sur cette résignation. Vous n'aviez pas saisi l'ensemble de la position que vous désiriez, et vous n'auriez pas été longtemps sans vous repentir de l'avoir embrassée. Nos débats politiques ne conviennent pas à votre caractère.

MADAME DE VERNANT. Et, malgré ces pressentiments, vous aviez cependant secondé des désirs qui vous paraissaient si contraires au bonheur de monsieur de Vernant; c'est la preuve d'une amitié bien aveugle. Je ne m'étonne plus que vous ayez échoué. Vos démarches ont dû se ressentir d'une aussi tendre sollicitude.

MADAME DE LURCY. Pourquoi voudriez-vous, madame, que monsieur de Lurcy eût été plus heureux que toutes les autres personnes auxquelles vous vous êtes adressée?

MADAME DE VERNANT. Monsieur de Vernant ne s'est adressé à personne, on s'est adressé à lui. Mais, en consentant à ce

que l'on suivît une élection en son nom, il n'a pas prétendu se mettre en tutelle, et soumettre sa conduite à qui que ce soit. Si c'est ma visite à madame Dulaurey que l'on prétend me reprocher...

M. DE LURCY. Mais, madame, personne n'y pense.

MADAME DE VERNANT. Dans certaine coterie, les interprétations malignes se propagent si facilement, on y a tant de talent pour dénaturer les intentions les plus pures, que je ne serais pas étonnée qu'on me fît un crime d'avoir renoué une ancienne liaison qui désormais cependant sera inaltérable. Je ne veux plus de ces fausses amitiés qui n'ont de base que des opinions éphémères; et, pour preuve de la sincérité de cette résolution, j'abandonne toutes les coteries pour ne plus voir que les personnes qui me conviendront.

MADAME DE LURCY. C'est un parti fort sage.

MADAME DE VERNANT. Je suis charmée qu'il ait votre approbation, madame, surtout au moment où nous sommes obligés de quitter votre maison pour nous rendre à l'invitation de madame Dulaurey. Elle m'a engagée à passer chez elle le peu de temps qui doit s'écouler d'ici au jour du mariage de ma nièce avec son fils, et je compte assez sur votre indulgence pour espérer que vous nous pardonnerez de ne pas profiter plus longtemps de votre aimable hospitalité. Henri, donnez-moi le bras; et vous, Augustine, prenez celui de votre oncle. (A madame de Lurcy). Recevez, ainsi que monsieur de Lurcy, nos remercîments bien sincères, et soyez assurés que notre reconnaissance est proportionnée à votre bonne volonté et à vos bons services.

(Elle sort avec Henri.)

AUGUSTINE (à madame de Lurcy). Madame, nous ne nous quittons jamais que vous n'ayez la bonté de m'embrasser.

MADAME DE LURCY (l'embrassant). De tout mon cœur, ma chère enfant.

M. DE VERNANT (à M. de Lurcy). Adieu, mon ami, je n'ai jamais su garder rancune.

Ils sortent.)

SCÈNE XXII.

M. ET MADAME DE LURCY.

M. DE LURCY. Je n'en reviens pas.

MADAME DE LURCY. Que voulez-vous de plus? Monsieur de Vernant vous pardonne.

M. DE LURCY. Il s'est donc passé quelque chose que j'ignore?

MADAME DE LURCY. Non.

M. DE LURCY. J'ai fait pour eux tout ce qui était en mon pouvoir; et, sans être trop exigeant, je ne devais pas m'attendre à une pareille conduite.

MADAME DE LURCY. C'est une leçon pour l'avenir :

OBLIGEZ UN VILAIN, VOUS N'AUREZ QUE CHAGRIN.



LE CHEVALIER

MAIS JE SUIS FORCÉ DE PARLER....

La Reine Double, T. 2.

LA SCÈNE DOUBLE

OU

IL NE FAUT PAS BADINER AVEC LE FEU.

PERSONNAGES :

M. DE BUATRY.
MADAME DE BUATRY.
LE CHEVALIER DE SAINVAL.

La scène se passe à Paris, chez M. de Buatry.

Le théâtre représente un salon.

SCÈNE I.

M. ET MADAME DE BUATRY.

M. DE BUATRY. Ma chère femme, regardez-moi donc bien. Est-ce que j'ai l'air d'un imbécile?

MADAME DE BUATRY. Pourquoi me dites-vous cela?

M. DE BUATRY. C'est qu'il est singulier que, sans que je le demande, on me donne toujours, dans les proverbes que nous jouons, les rôles de tuteur, de mari débonnaire ou de père facile, enfin les rôles de Cassandre.

MADAME DE BUATRY. Personne ne se soucie de ces rôles, et vous voulez bien vous en charger; c'est ce qui fait qu'on vous les donne.

M. DE BUATRY. Vous croyez que c'est tout?

MADAME DE BUATRY. Il n'y a pas autre chose.

M. DE BUATRY. Vous me rassurez. Je sais bien que je ne suis pas taillé pour jouer les amoureux; mais il me semblait aussi que je n'avais pas absolument l'air d'un sot. N'est-il pas vrai?

MADAME DE BUATRY. Vous me faites rire avec votre bonhomie. Vous n'êtes pas taillé pour jouer les amoureux! Mais où voyez-vous des hommes qui aient meilleure mine que vous? Dites que vous n'avez aucune prétention, que votre caractère, quoique gai, ne manque pas d'une sorte de gravité qui vous sied fort bien. Je vous assure que beaucoup de nos jeunes gens qui se croient charmants, n'ont pas l'air aussi agréable que vous.

M. DE BUATRY. Ma bonne amie, vous me dites ce que vous pensez, et je suis fort heureux que vous pensiez ainsi. Vous m'avouerez cependant que j'aurais bien mauvaise grâce à vouloir lutter d'agréments contre Sainval, par exemple, qui n'a pourtant que deux ans moins que moi. Répondez à cela.

MADAME DE BUATRY. Le chevalier est très-bien. Il a sur vous l'avantage, si c'en est un, d'aimer les réunions d'éclat, de vouloir plaire généralement; il n'est pas surprenant qu'il fasse des frais pour réussir. Si vous aimiez le monde autant qu'il l'aime, vous auriez bien vite ce que vous croyez qui vous manque.

M. DE BUATRY. Vous êtes ingénieuse à me flatter. Ce n'est vraiment pas ma faute si le brouhaha m'ennuie. On est si bien chez soi avec sa femme et quelques amis! Sans le goût que vous avez pour les proverbes, moi, je vivrais au milieu des champs.

MADAME DE BUATRY. Eh bien, vous vous y ennuieriez bien vite.

M. DE BUATRY. Je ne crois pas. N'avez-vous pas répétition ce matin?

MADAME DE BUATRY. Oui, avec le chevalier.

M. DE BUATRY. Alors, si je ne vous gêne pas, je resterai. Je lui trouve un talent parfait, et rien ne me plaît autant que son jeu.

MADAME DE BUATRY. En effet, il joue très-bien.

M. DE BUATRY. Il est vif, animé, sans fadeur; son expression est toujours heureuse. Ne trouvez-vous pas qu'il est encore meilleur avec vous qu'avec qui que ce soit?

MADAME DE BUATRY. Je ne m'en suis point aperçue.

M. DE BUATRY. Je l'ai fort bien remarqué, moi. Vous jouez si bien aussi, cela électrise. Quand doit-il venir?

MADAME DE BUATRY. Je l'attends.

M. DE BUATRY. On parle d'un mariage pour lui.

MADAME DE BUATRY. Pour le chevalier?

M. DE BUATRY. Sans doute.

MADAME DE BUATRY. Je crois qu'on en parlera longtemps.

M. DE BUATRY. Pourquoi cela?

MADAME DE BUATRY. Parce qu'il n'est pas fait du tout pour le mariage. C'est un esprit trop léger, trop dissipé; il est incapable d'un attachement sérieux. Il a une habitude de coquetterie qui est pour lui comme une seconde existence; et, malgré tout son enjouement, je suis persuadée que ce serait un mari fort maussade.

M. DE BUATRY. Vous autres femmes à principes, vous avez des idées singulières. Vous voudriez qu'un homme vînt au monde tout raisonnable, et que, jusqu'au moment où il se marie, il n'eût connu l'amour que dans les romans. C'est aussi par trop exiger. Sainval a de la grâce, de l'originalité; il dit fort naturellement les plus jolies choses du monde; les femmes en raffolent parce qu'il les fait rire; je ne vois pas grand mal à cela.

MADAME DE BUATRY. A la bonne heure.

M. DE BUATRY. Sa gaîté n'est pas méchante.

MADAME DE BUATRY. J'en conviens.

M. DE BUATRY. Je ne lui ai jamais entendu faire les honneurs de personne : ce n'est pas non plus un fat; encore moins un pédant; il chante, il danse à merveille, il joue la comédie comme un ange, que voulez-vous donc de plus?

MADAME DE BUATRY. Rien.

M. DE BUATRY. Vous plaisantez; mais si j'avais un fils, je serais très-content qu'il lui ressemblât.

MADAME DE BUATRY. Et si vous aviez une fille, vous la lui donneriez pour femme?

M. DE BUATRY. Je n'ai jamais fait cette réflexion. Mais le voici.

SCÈNE II.

M. et MADAME DE BUATRY, LE CHEVALIER DE SAINVAL.

M. DE BUATRY. Chevalier, nous parlions de vous.

LE CHEVALIER. De moi! Avec madame?

MADAME DE BUATRY (embarrassée). Je trouvais que vous vous faisiez un peu attendre.

M. DE BUATRY. Et comme on en veut toujours aux gens qu'on attend, elle ne vous ménageait guère.

MADAME DE BUATRY. Mon ami, vous savez que monsieur n'a jamais de temps à perdre, et que nous avons deux rôles à répéter ce matin.

LE CHEVALIER (avec expression). Mais, madame, je n'ai jamais regardé comme du temps perdu celui où j'avais le bonheur d'être admis près de vous.

M. DE BUATRY. J'ai été obligé de rompre une lance en votre honneur.

LE CHEVALIER. Serait-il vrai, madame?

MADAME DE BUATRY. Monsieur de Buatry s'amuse à retarder notre répétition, et voilà tout.

M. DE BUATRY. Allons, je n'en dirai pas davantage, puisque cela semble vous contrarier; mais je n'aurais pas été fâché d'apprendre au chevalier que toutes les femmes ne le trouvent pas aussi aimable qu'il se l'imagine.

MADAME DE BUATRY. Monsieur de Buatry, voilà une plaisanterie que se prolonge trop longtemps.

M. DE BUATRY. Vous avez raison. Je voulais faire commencer une scène d'explication entre vous deux; mais vous en avez de plus essentielles à répéter ensemble, et je garderai celle-là pour une autre fois.

LE CHEVALIER. Une scène d'explication! En quoi donc, madame, aurais-je eu le malheur de vous déplaire?

MADAME DE BUATRY. Vous voyez bien, mon ami, où tout

cela nous mène. Faites donc entendre à monsieur qu'il n'y a pas le moindre fondement à tout ce que vous lui avez dit.

M. DE BUATRY. Mais il le sait bien. Remarquez pourtant ce que c'est que d'avoir affaire à un bon acteur; comme il était tout de suite entré dans la situation! (Imitant le chevalier). « En quoi donc, madame, aurais-je eu le malheur de vous deplaire? » Mon cher chevalier, vous êtes un homme admirable.

LE CHEVALIER. Je cherche quels peuvent être mes torts.

M. DE BUATRY. Ceci est de trop. Quand on a eu un aussi bel élan que celui que vous venez d'avoir, il faut s'arrêter. Je vous parle principes. Par où allez-vous commencer? Par votre scène de valets?

LE CHEVALIER. C'est au choix de madame.

MADAME DE BUATRY. Cela m'est indifférent.

M. DE BUATRY. Alors je décide pour la scène de valets, il faut garder celle d'amour pour la fin.

LE CHEVALIER. Madame me donne-t-elle l'ordre de commencer?

MADAME DE BUATRY. Mais oui, monsieur.

M. DE BUATRY. Allons, en scène, chevalier.

LE CHEVALIER (fait quelques pas en s'avançant près de madade de Buatry). « Madame. »

M. DE BUATRY. Comment! un valet qui appelle une soubrette madame!

LE CHEVALIER. C'est juste, je ne sais à quoi je pensais. « Mademoiselle. »

M. DE BUATRY. Mademoiselle ne vaut rien non plus. Appelez-la Marton ou Lisette.

LE CHEVALIER. « Lisette. »

MADAME DE BUATRY. « Ah! c'est vous, Frontin? »

M. DE BUATRY. Quels singuliers valets vous êtes! il faut se tutoyer.

MADAME DE BUATRY. Je n'en vois pas la nécessité.

M. DE BUATRY. Si fait.

MADAME DE BUATRY. « Ah! c'est toi, Frontin? »

LE CHEVALIER. « Hélas! oui, ma chère Lisette, et qui suis » bien malheureux. »

MADAME DE BUATRY. « Un Frontin malheureux ! »

LE CHEVALIER. « J'ai eu la faiblesse de m'identifier tellement avec mon maître, que je souffre autant que lui de ses peines. »

MADAME DE BUATRY. « C'est touchant. Et de quoi souffre ton maître ? »

LE CHEVALIER. « Ah ! Lisette, un amour sans espoir. »

MADAME DE BUATRY. « Sans espoir ! le pauvre jeune homme ! Mais il doit trouver cela bien nouveau ; car, autant que je puis le connaître, il ne se désespère pas facilement. »

LE CHEVALIER. « Ainsi vous le croyez avantageux ? »

M. DE BUATRY (le reprenant). Tu le crois.

LE CHEVALIER. « Ainsi tu le crois avantageux ? »

MADAME DE BUATRY. « Tous les hommes le sont, et ce n'est pas ton maître qui ferait exception. »

LE CHEVALIER. « Et si je vous disais... »

M. DE BUATRY (le reprenant). Et si je te disais.

LE CHEVALIER. « Et si je te disais que, tout léger qu'il paraît, mon maître nourrit dans son cœur le sentiment le plus tendre, l'amour le plus respectueux ? »

MADAME DE BUATRY. « Je ne te croirais pas. Les hommes n'aiment plus comme cela depuis longtemps. »

LE CHEVALIER. « Et comment crois-tu donc qu'ils aiment ? »

MADAME DE BUATRY. « Ils n'aiment que pour tromper. »

M. DE BUATRY. Très-bien.

LE CHEVALIER. « Vous êtes bien injuste, Lisette. »

MADAME DE BUATRY. « Mais où veux-tu en venir, et en quoi les amours de ton maître me regardent-ils ? »

M. DE BUATRY. A la bonne heure donc. Je trouvais que vous sortiez furieusement de votre sujet.

MADAME DE BUATRY. « Ce n'est pas de moi qu'il est amoureux. »

LE CHEVALIER. « Tu peux lui rendre au moins un grand service. »

MADAME DE BUATRY. « Lequel ? »

LE CHEVALIER (remettant une lettre à madame de Buatry). « Te charger de remettre cet écrit. »

MADAME DE BUATRY. « Moi ! »

LE CHEVALIER (avec intention). « Il n'espère pas de ré-
» ponse ; il désire seulement qu'on connaisse ses sentiments
» et qu'on les lui pardonne. »

M. DE BUATRY. Quel langage précieux pour un valet !

MADAME DE BUATRY. « Mais encore à qui en veut-il ? »

LE CHEVALIER (avec hésitation). « L'adresse t'en instruira. »

M. DE BUATRY. Je n'entends rien du tout à la manière dont vous avez pris ce rôle, mon cher Sainval, vous êtes timide, votre voix fléchit à tout moment ; vous avez plutôt le ton d'un Céladon que celui d'un Frontin.

MADAME DE BUATRY (après avoir lu l'adresse de la lettre, marque le plus grand étonnement. (A part.) C'est mon véritable nom qui est sur cette lettre. (Haut et froidement.) Monsieur de Buatry a raison, monsieur ; rien de tout ce que vous faites ici n'est convenable.

(Elle lui rend la lettre.)

LE CHEVALIER (embarrassé). Vous excuserez, madame...

M. DE BUATRY. Il s'agit bien d'excuses. Vous n'êtes pas en verve de valet aujourd'hui ; cela reviendra. Passez à votre scène d'amour ; pour celle-là, je suis sûr que vous irez à merveille.

MADAME DE BUATRY. Non, mon ami ; il faut laisser cela.

M. DE BUATRY. Parbleu ! non. Vous jouerez votre scène d'amour.

MADAME DE BUATRY. Je vous assure, monsieur de Buatry, que rien ne sera plus déplacé.

M. DE BUATRY. Vous ne lui répondrez pas, si vous voulez ; mais je ne veux pas que ce pauvre chevalier s'en aille sans avoir réparé l'échec qu'il vient de recevoir. Allons, allons, chevalier, du courage : rassemblez vos idées, mettez-vous en situation, pénétrez-vous bien de votre sujet La scène est jolie ; une justification.

LE CHEVALIER. Ce n'est pas moi qui le veux, madame. J'aurais désiré vous épargner la contrainte que vous éprouvez à m'entendre ; j'aurais renoncé à vous exprimer le mortel chagrin que je ressens d'avoir pu vous déplaire ; mais je suis forcé de parler.

M. DE BUATRY. Bravo !

LE CHEVALIER. Ne craignez pas que je cherche à justifier

ma témérité en vous peignant ce qui se passe dans mon âme; vous y verriez un trouble si violent que peut-être ne me refuseriez-vous pas quelque pitié; mais je vous ai irritée, je dois me croire coupable.

M. DE BUATRY. C'est parfait de vérité.

LE CHEVALIER. Je vois les suites de mon imprudence; vous allez me défendre de paraître devant vous; je le crains; et cependant ce qui se passe en moi est si inconcevable, que cette défense même me sera moins pénible, puisque vous connaîtrez mon secret.

MADAME DE BUATRY. Trouvez-vous, monsieur de Buatry, que cette scène se soit assez prolongée?

M. DE BUATRY. C'est à vous de répliquer.

MADAME DE BUATRY. Monsieur vient de prévenir ma réponse; je n'ai rien à y ajouter.

M. DE BUATRY. Mais s'il s'en va, tout est fini.

MADAME DE BUATRY. C'est ce que je désire.

M. DE BUATRY. Je ne vous comprends pas. Ou cette justification doit vous toucher, et vous devez pardonner, ou bien elle vous irrite davantage, et vous faites une sortie foudroyante.

MADAME DE BUATRY. Je n'ai rien à faire de plus que ce que je fais.

M. DE BUATRY. Est-ce votre avis, chevalier?

LE CHEVALIER. Je dois me soumettre.

(Il salue et s'en va.)

SCÈNE III.

M. ET MADAME DE BUATRY.

M. DE BUATRY (riant). Ah! ah! ah! ah! est-il comédien! (Il imite le chevalier.) Je dois me soumettre. (On entend un bruit de voiture.) Mais il s'en va tout de bon. Qu'est-ce donc que cela veut dire? Savez-vous, ma bonne amie, que je vous trouve un peu singulière ce matin?

MADAME DE BUATRY. Non, mon ami.

M. DE BUATRY. Je suis sûr que le chevalier est piqué. Pourquoi donc n'avez-vous pas voulu répéter? C'est une bizarrerie inimaginable! Je conçois que, dans la première scène, vous l'ayez trouvé faible; mais il avait fort bien entamé sa justification. Vous ne l'avez seulement pas regardé; il était admirable d'expression; l'amour le plus vrai ne parlerait pas autrement. Enfin, dites-moi ce qui vous est passé par la tête.

MADAME DE BUATRY. Je pensais qu'une femme mariée a comme mauvaise grâce à écouter de certaines choses, même dans une scène de comédie.

M. DE BUATRY. C'est bien collet-monté ce que vous dites là.

MADAME DE BUATRY. Qu'un homme avantageux pourrait abuser d'un rôle pour faire une déclaration véritable.

M. DE BUATRY. Bast! bast! il y a tant d'autres manières!

MADAME DE BUATRY. Vous avez cru remarquer vous-même que le chevalier mettait plus d'expression quand il jouait avec moi qu'avec toute autre.

M. DE BUATRY. Je le répète encore.

MADAME DE BUATRY. Dans notre société, on peut avoir fait la même remarque.

M. DE BUATRY. Eh bien?

MADAME DE BUATRY. Cela ne me plairait pas.

M. DE BUATRY. Je devine. Le chevalier a trop de talent; vous craignez qu'il ne vous éclipse.

MADAME DE BUATRY. C'est peut-être cela.

M. DE BUATRY. Permettez-moi de vous dire que c'est ridicule.

MADAME DE BUATRY. J'en tombe d'accord.

M. DE BUATRY. Un homme est plus accoutumé à parler le langage de l'amour.

MADAME DE BUATRY. Il y a des choses qu'une femme ne doit entendre que de son mari.

M. DE BUATRY. Quand c'est un badinage?

MADAME DE BUATRY. Mais ne savez-vous pas que le proverbe que nous répétions dit:

IL NE FAUT PAS BADINER AVEC LE FEU.





BLINVAL

ON N'EST PAS PLUS AIMABLE. VOYEZ DONC.

La Répétition d'un Proverbe.

LA RÉPÉTITION
D'UN PROVERBE

OU

IL NE FAUT PAS DIRE :

FONTAINE, JE NE BOIRAI PAS DE TON EAU.

PERSONNAGES :

BLINVAL.
MADAME D'EBLY.
MADAME DE SENNEVILLE.
FORLIS.
DORLANGES, financier.
UN DOMESTIQUE.

La scène se passe chez madame d'Ebly.

Le théâtre représente un salon.

SCÈNE I.

BLINVAL, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE. Monsieur, madame vous prie d'attendre un instant dans ce salon; elle achève sa toilette, et elle va venir bientôt.

BLINVAL. C'est bon. (Le domestique sort.) La jolie chose que les proverbes! voilà trois répétitions indiquées pour onze heures, auxquelles je ne me rends qu'à midi, et j'arrive toujours une heure avant tout le monde. Mais c'est ma faute; je m'étais si bien promis de n'en plus jouer que chez moi! Là du moins on est exact, et tout se passe à ma fantaisie; je

choisis mes acteurs, je les dirige, ils m'entendent; au lieu qu'avec ceux-ci je crois que je perdrai la tête. Madame d'Ebly, la maîtresse de cette maison, la plus aimable femme que je connaisse du reste, me prie de vouloir bien lui arranger une soirée de proverbes. Je refuse d'abord; mais on ne peut pas refuser éternellement. J'étais si sûr de ce qui allait arriver! Au bruit des proverbes que l'on doit jouer chez elle, chacun s'empresse de s'offrir; et le hasard veut, comme il le veut toujours en pareille occasion, que ce soient les personnes les moins propres à cela qu'elle choisisse de préférence. Je parle des Proverbes de Carmontel; on se récrie; on ne veut pas apprendre de rôle; on veut improviser. Madame d'Ebly, si raisonnable ordinairement, est tout à fait de cet avis. J'ai beau lui dire que ses proverbes iront tout de travers, que sa fête ennuiera; elle me répond, en riant, car elle rit toujours, qu'elle est sûre du contraire, et que tout ira le mieux du monde. A la bonne heure; mais, je le répète, et je serai inébranlable, c'est la dernière fois que je joue des proverbes hors de chez moi.

SCÈNE II.

BLINVAL, MADAME D'EBLY.

MADAME D'EBLY. Eh bien! encore personne?

BLINVAL. Mon Dieu! non.

MADAME D'EBLY. A propos, je me rappelle qu'ils sont tous allés au bois de Boulogne, et qu'ils ne doivent venir qu'à deux heures.

BLINVAL. Vous auriez dû me faire prévenir. J'ai justement affaire à cette heure-là.

MADAME D'EBLY. Je l'avais totalement oublié.

BLINVAL. Je vous prierai donc de vouloir bien vous passer de moi aujourd'hui.

MADAME D'EBLY. Non pas, s'il vous plaît.

BLINVAL. Je ne puis cependant rester.

MADAME D'EBLY. Cela m'est égal.

BLINVAL. En vérité, j'ai une affaire de la plus grande importance.

MADAME D'EBLY. Madame de Mirval est-elle pour quelque chose dans cette affaire de la plus grande importance?

BLINVAL. Madame de Mirval est une coquette, chez qui j'ai juré de ne plus remettre les pieds.

MADAME D'EBLY. Et depuis quand?

BLINVAL. Laissons cela, je vous prie.

MADAME D'EBLY. Au contraire; vous savez comme j'aime les confidences, et que je n'en abuse jamais.

BLINVAL. Il n'y a pas de confidence à cela. C'est une chose toute simple; les personnes les plus intimement liées ne cessent-elles pas tous les jours de se voir?

MADAME D'EBLY. Mais vous étiez encore, mardi dernier, à l'Opéra dans la même loge.

BLINVAL. C'est justement ce jour-là que j'ai pris la résolution de m'éloigner d'elle. Si je vous en dis la raison, vous allez rire, à coup sûr, et cependant vous aurez tort.

MADAME D'EBLY. Moi, rire! Vous savez que je ne ris jamais.

BLINVAL. Me voilà bien rassuré. N'importe; l'habitude que j'ai de ne vous rien cacher est plus forte que ma crainte. Pendant l'Opéra, je m'étais aperçu que madame de Mirval, sans rime ni raison, me faisait une espèce de petite guerre. Elle applaudissait tout ce qui me déplaisait, et trouvait détestables les endroits les plus beaux. Je suis accoutumé à cela, et je n'y fis que très-peu d'attention; mais, au ballet, le chevalier de Solmar vint nous rejoindre. Il était engoué de je ne sais quel danseur qui faisait un second début ce jour-là, et madame de Mirval, qui ne se soucie de rien, et de la danse moins que de toute autre chose, entra tout de suite dans cet engouement avec une telle chaleur, que je n'y pus voir autre chose que le désir de me donner du dépit. Ce danseur, au reste, n'est qu'un danseur à la mode, un faiseur de tours de force, pirouettant sans cesse, et tout à fait dénué de grâces. Je me taisais, c'était vraiment tout ce que je pouvais faire; cela piqua madame de Mirval, qui voulait que j'applaudisse. Connaissez-vous une tyrannie plus insupportable? Je ne vou-

lus pas applaudir; elle se fâcha; et, pour me punir, feignant l'enthousiasme le plus outré pour ce misérable saltimbanque, elle mit en pièces un éventail charmant que je lui avais donné la veille. Je sortis furieux; depuis ce moment, je ne suis pas retourné chez elle, et je n'y retournerai plus.

MADAME D'EBLY. Et vous aurez tort, parce qu'elle est fort aimable.

BLINVAL. Avec tout le monde peut-être, mais pas avec moi.

MADAME D'EBLY. C'est une préférence. Mais parlons de nos proverbes. Malgré votre affaire d'importance, je ne m'imaginerai jamais qu'il y ait quelque chose de plus important pour vous que des proverbes.

BLINVAL. Vous vous trompez, et je vous réponds que de la manière dont ceux-ci doivent aller, loin d'être un amusement pour moi, ce sera un véritable supplice.

MADAME D'EBLY. En quoi donc iront-ils si mal? Est-ce à cause de Forlis? Moi je trouve qu'il joue fort bien, et qu'il improvise à merveille. Je ne sais pas pourquoi vous lui en voulez?

BLINVAL. Quoi! je lui en veux parce que je trouve que c'est un fat? Ah! juste ciel, où en serions-nous s'il fallait en vouloir à tous les fats que l'on rencontre dans le monde? Je pense seulement qu'il n'a rien de ce qu'il faut pour jouer la comédie.

MADAME D'EBLY. Et madame de Senneville?

BLINVAL. C'est votre amie, je la trouve parfaite.

MADAME D'EBLY. Mon amitié pour elle ne me fait pas illusion sur les petits ridicules qu'elle peut avoir. Je la trouve quelquefois maniérée.

BLINVAL. Quelquefois!... Vous l'aimez beaucoup plus que vous ne croyez.

MADAME D'EBLY. Pensez-vous qu'elle sera bonne dans son rôle?

BLINVAL. Elle sera détestable.

MADAME D'EBLY. Détestable! c'est trop fort. D'abord elle ne manque pas d'esprit, elle est jolie, elle a de l'assurance et de la grâce... Que voulez-vous de plus?

BLINVAL. Du naturel.

MADAME D'EBLY. Du naturel pour jouer la comédie?

BLINVAL. Sans doute.

MADAME D'EBLY. Je sais bien qu'il en faut; mais c'est toujours un naturel de convention.

BLINVAL. Du naturel de convention! celui-là ne lui manquera pas.

MADAME D'EBLY. Si vous arrangez ainsi Forlis et madame de Senneville, je n'oserai plus vous parler de Dorlanges. Je serais pourtant curieuse de savoir ce que vous pensez de lui.

BLINVAL. Que c'est un homme fort riche.

MADAME D'EBLY. Cela est sans réplique. Et qu'il jouera la comédie?

BLINVAL. Comme un homme fort riche.

MADAME D'EBLY. Qu'est-ce que cela veut dire?

BLINVAL. Je vais vous l'expliquer. Il y a à peu près deux mois que je me trouvai à dîner chez madame d'Olmène. Vous savez que je ne mange pas, et que j'aime assez à causer avec mon voisin pour avoir l'air au moins de faire quelque chose. La personne que j'avais à ma droite se trouvait être un savant renforcé auquel il m'était impossible d'adresser le plus petit mot; à ma gauche était Dorlanges, que je ne connaissais pas encore. Mais en voyant avec quel plaisir il mangeait, je me fis scrupule de le déranger; j'attendis que son appétit fût calmé et qu'il m'adressât lui-même la parole; ce ne fut qu'au dessert. « Monsieur, me dit-il, je suis fort riche, et je trouve qu'on s'ennuie partout. Je veux qu'on s'amuse chez moi, et je vais donner des soirées charmantes. J'aurai de la musique, quoiqu'on n'aime pas la musique; quelquefois des auteurs qui viendront lire des vers, quoiqu'on n'aime pas les vers; et puis d'autres fois des proverbes. Je m'arrangerai pour avoir Edmond. » Comme vous savez que c'est le nom qu'on me donne dans ma société intime, je devins attentif, et je lui dis : « Monsieur, qu'est-ce que c'est que cet Edmond? » — « C'est un homme qui joue des proverbes, pas mal à ce que l'on m'a assuré. » — « Et vous croyez qu'il irait en jouer chez vous? » — « Je suis fort riche, et l'on m'a dit l'avoir vu dans des maisons où l'on ne peut pas faire de grands sacrifices. » — « Il était sans doute attiré par le charme de la société et l'es-

prit qui règne dans ces maisons-là ? » — « C'est possible ; je ne vais guère chez des gens d'esprit qui n'ont pas de fortune, comme vous croyez bien : on a l'air de vouloir faire envier son opulence. Moi, je suis fort riche ; mais je ne m'en vante jamais. » Bref, je compris, à n'en pouvoir douter, que j'étais le personnage dont il voulait parler. Je ne sais par qui il a été instruit de la méprise qu'il avait faite ; mais lorsqu'il me rencontre, et particulièrement chez vous, il m'évite avec un soin dont je lui sais bon gré cependant.

MADAME D'EBLY. Vous voyez qu'il ne renonce pas à vous ; car je suis sûre qu'il ne s'est mis dans notre partie que dans l'espoir de vous avoir chez lui.

BLINVAL. Vous me flattez.

MADAME D'EBLY. Je le parierais.

BLINVAL. Je puis vous répondre alors que son espoir sera trompé ; que, passé ce proverbe-ci, je n'en veux plus jouer hors de chez moi ; et que je vais tant me blaser sur ce plaisir cet été à la campagne, que l'hiver prochain personne ne pourra m'avoir, ni pour or ni pour argent.

MADAME D'EBLY. Le fat !

BLINVAL. En effet, j'ai de quoi l'être, et la méprise de Dorlanges doit me donner beaucoup de vanité.

MADAME D'EBLY. Vous gardez bien rancune.

BLINVAL. Cela est vrai, et j'estime peu les gens qui oublient trop vite.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, FORLIS.

MADAME D'EBLY (à Forlis). Arrivez donc. Avez-vous le sens commun de venir si tard ?

FORLIS. Si tard ! Je suis le premier, ce me semble.

MADAME D'EBLY. Monsieur est ici depuis une heure.

FORLIS. Ah ! monsieur doit être exact ; il est chef de troupe ; c'est lui que nous allons faire briller ; nous ne sommes vraiment que ses compères. Imaginez-vous, madame, que votre

proverbe me fait le plus grand tort. J'avais une partie de tir au pistolet que j'ai été obligé d'abandonner. Je suis de la première force, et je vous avoue que je mets plus de prix à ce talent qu'à celui de jouer des proverbes, même improvisés.

BLINVAL. Vous avez raison, monsieur, il demande plus de justesse d'observation.

FORLIS. Ce que je me suis donné de peine pour venir au point où je suis est inimaginable. J'en perdais le sommeil; mais ce n'est qu'à force d'opiniâtreté que l'on parvient à s'instruire. Je ne connais qu'un médecin à Paris qui soit plus fort que moi.

MADAME D'EBLY. Parce qu'il tue plus de monde.

FORLIS. De l'épigramme! ce n'est pas bien, belle dame. Mais il faut dire aussi qu'il a des pistolets anglais que je paierais de ma fortune, et qu'il passe sa vie à s'exercer.

MADAME D'EBLY. Et quel temps donne-t-il à ses malades?

FORLIS. Le soir. Il ne fait d'ailleurs la médecine que pour son plaisir. Sa véritable occupation est le pistolet. Madame de Senneville vient-elle? Elle sera ravissante en paysanne; c'est un rôle fait pour elle; mais celui d'un Colin ne me convient pas du tout.

MADAME D'EBLY. Vous voulez des compliments.

FORLIS. Je vous proteste que non, et que je me trouve mauvais. J'aurais préféré un rôle de valet bien effronté, bien fripon. J'ai de la vivacité, la repartie prompte, j'aurais fait sensation; mais un Colin! Au reste je veux changer la manière dont je l'avais appris, et le jouer avec malice, et même avec une petite pointe caustique.

BLINVAL. Mais, monsieur, cela ne signifiera rien. Avec qui serez-vous caustique? Avec votre maîtresse? alors il n'y a plus de pièce. Avec son père, avec sa mère? mais vous n'avez pas de fortune, et vous voulez les fléchir. C'est une grande franchise, de la rondeur et un sentiment vrai que vous devez chercher à peindre.

FORLIS. De la rondeur! du sentiment! Ah! fi donc! De l'esprit, monsieur, des saillies, à la bonne heure; mais du sentiment, il n'y a rien de si fade.

BLINVAL. Ne confondez pas, je vous prie, le sentiment avec

l'affectation de sensibilité qui en a pris la place. Je ne vous demande pas de la mélancolie. Je veux au contraire une expression juste, bien sentie, et puisée dans votre âme.

FORLIS. C'est-à-dire que je paraisse le plus sot qu'il me sera possible. Non, monsieur, jamais je ne consentirai à cela. J'ai de l'esprit, à ce que je crois, et je m'en servirai. Je voudrais bien savoir si vous n'en mettrez pas, vous, dans votre rôle de fat.

BLINVAL. A coup sûr non. Je serai fort avantageux, je me vanterai beaucoup, je n'entendrai rien de ce qu'on me dira, je combattrai la raison par des impertinences, et je croirai avoir vaincu les gens, lorsque je les aurai forcés au silence par la pitié que je leur inspirerai.

FORLIS. Je vous rends les armes, et ce caractère est esquissé de main de maître.

BLINVAL. Trouvez-vous?

FORLIS. Oui, en vérité. A la bonne heure, voilà un rôle brillant.

BLINVAL. Voulez-vous que nous changions?

FORLIS. Non, parce que quelques personnes diraient que je me joue moi-même. Je sais des gens qui me croient fat, et je vous demande un peu si je ressemble au portrait que vous venez de tracer.

MADAME D'EBLY (à part). C'est une charmante chose que la comédie.

SCÈNE IV.

MADAME D'EBLY, FORLIS, BLINVAL, DORLANGES.

DORLANGES. Pardon, pardon. Je ne suis pas coupable, et vous allez me remercier. Je viens de vous faire l'acquisition d'une actrice.

MADAME D'EBLY. Et pourquoi faire? nous n'en avons plus besoin.

DORLANGES. C'est égal, c'est égal. Vous serez enchantée quand vous saurez qui; c'est mademoiselle Aglaure.

MADAME D'EBLY. Mademoiselle Aglaure de Rusbec?

DORLANGES. Oui, oui, mademoiselle Aglaure de Rusbec, qui aura cinq cent mille francs en mariage, et peut-être le double, s'il arrivait la moindre chose à une de ses tantes.

MADAME D'EBLY. La moindre chose, c'est de mourir?

DORLANGES. Sans doute; et savez-vous que ce serait très-beau; un million de dot, avec père et mère!

MADAME D'EBLY. Mais elle est bossue.

DORLANGES. Sa mère dit que non, mais seulement qu'elle se tient mal; et elle voudrait la faire jouer dans les proverbes, parce qu'elle espère que cela lui donnera du maintien.

BLINVAL. L'idée est excellente! Les proverbes serviront bientôt à tout, même à redresser la taille.

DORLANGES. Mais, monsieur, on peut bien avoir un peu de complaisance pour une aussi riche héritière.

BLINVAL. Mais, monsieur, ce n'est pas dans ma société qu'on désire introduire mademoiselle de Rusbec; c'est dans la société de madame, et c'est à elle qu'il faut s'adresser.

MADAME D'EBLY. Nous verrons. Mais je crois entendre madame de Senneville.

BLINVAL. Enfin, nous allons répéter.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME DE SENNEVILLE.

MADAME D'EBLY. Justement c'est elle. Allons donc, paresseuse!

MADAME DE SENNEVILLE. Paresseuse! ne dites pas cela. Il faut tout mon courage pour être sortie aujourd'hui.

MADAME D'EBLY. Que vous est-il donc arrivé?

MADAME DE SENNEVILLE. Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit; j'ai souffert le martyre; toujours mes nerfs. J'ai envoyé chercher mon médecin, je l'ai attendu toute la matinée, il n'est pas venu.

FORLIS. Je croyais vous trouver au bois. Mais comment êtes-vous à cette heure?

MADAME DE SENNEVILLE. Mourante.

FORLIS (légèrement). Il faut y prendre garde.

MADAME D'EBLY. L'éther vous abîme.

MADAME DE SENNEVILLE. C'est ma vie.

DORLANGES. Est-ce que vous ne viendrez pas, à quatre heures, au déjeuner d'huîtres de Saint-Elme?

MADAME DE SENNEVILLE. Quelles sont les femmes qui se trouveront là?

DORLANGES. La sienne d'abord, puis madame de Coulanges, et madame Dormilly. Je crois que voilà tout.

FORLIS. Vous ne nous annoncez pas de jolies femmes.

MADAME DE SENNEVILLE. J'irai. Cela me distraira.

MADAME D'EBLY. Allons; les proverbes, les proverbes.

MADAME DE SENNEVILLE. Est-ce que nous allons répéter? Vous ne craignez pas que cela ne me fatigue?

MADAME D'EBLY. Nous parlerons tout bas.

MADAME DE SENNEVILLE. A la bonne heure. A propos, monsieur Blinval, j'ai fait une réflexion sur mon rôle.

BLINVAL. Voyons, madame.

MADAME DE SENNEVILLE. Je ne veux pas m'appeler Fanchette.

BLINVAL. Et pourquoi?

MADAME DE SENNEVILLE. Parce que j'ai eu chez moi une femme de chambre de ce nom-là.

BLINVAL. Qu'est-ce que cela fait?

MADAME DE SENNEVILLE. Vous voulez que je prenne un nom de femme de chambre?

BLINVAL. Eh bien, prenez-en un autre.

MADAME DE SENNEVILLE. J'aime mieux celui d'Aglaé.

BLINVAL. Aglaé! Jamais paysanne ne s'est nommée Aglaé.

MADAME DE SENNEVILLE. Pardonnez-moi; car c'est le nom de la fille du jardinier de ma maison d'Auteuil. Il est vrai que je suis sa marraine.

FORLIS. Alors, moi, je ne veux plus de celui de Colin, et je m'appelle Adolphe. (A Blinval qui rit.) Pourquoi riez-vous.

BLINVAL. Je ris de l'importance que vous mettez à des misères.

FORLIS. C'est vous qui en mettez. Pourquoi ne voulez-vous pas que nous choisissions nos noms?

BLINVAL. De pourquoi en pourquoi, nous ferons si bien qu'une petite bluette qui pouvait faire un tableau piquant, ne sera plus qu'un canevas sans coloris et tout à fait insipide.

FORLIS. Pour des noms changés?

BLINVAL. Oui, pour des noms changés. Il y a dans un proverbe un accord de mille petits riens qui concourent cependant à l'effet de l'ensemble.

FORLIS. Je ne comprendrai jamais cela.

DORLANGES. Moi, je le conçois, parce que je m'étais accoutumé à vous appeler l'un Colin, l'autre Fanchette, et que vos changements de noms vont m'embrouiller.

MADAME D'EBLY (en riant). Voilà une définition.

BLINVAL. N'importe. Commençons. (Bas à madame d'Ebly.) Ah! que c'est bien la dernière fois que je joue des proverbes hors de chez moi!

MADAME D'EBLY (bas à Blinval). Je commence à trouver que vous avez raison; mais nous voilà embarqués, il faut aller jusqu'au bout. (Haut.) Allons, mademoiselle Aglaé, c'est vous qui paraissez la première.

BLINVAL (à madame de Senneville). Tâchez, madame, de mettre un peu plus de naturel que la dernière fois. Vous m'avez autorisé à vous donner des conseils, et je vous ferai observer que ce n'est pas une grande coquette que vous représentez, mais une paysanne bien simple.

MADAME DE SENNEVILLE. Forlis, est-ce que j'ai joué en grande coquette?

FORLIS. Vous avez été divine.

MADAME D'EBLY. Pas de compliments déplacés. Madame de Senneville était souffrante ce jour-là, et elle n'a pas été ce qu'elle sera, j'en suis bien sûre.

MADAME DE SENNEVILLE. Je voudrais au moins que monsieur me dît en quoi j'ai péché.

BLINVAL. Le choix de vos expressions, votre ton, vos manières, rien de tout cela ne convenait. Jugez-en vous-même. D'abord, vous entrez à pas comptés, et vous dites : « Mon

Dieu! Colin, que vous êtes un homme insupportable! On n'a jamais poursuivi une femme de telle sorte. »

MADAME DE SENNEVILLE. J'ai dit comme cela?

BLINVAL. Interrogez madame et ces messieurs.

MADAME D'EBLY. C'est vrai.

DORLANGES. Oui.

MADAME DE SENNEVILLE. Mais je trouve cela fort bien. Comment faut-il donc dire?

BLINVAL. Je crois qu'il faudrait arriver en courant, comme une personne qui veut en éviter une autre, et vous écrier avec une légère teinte d'humeur : « Laisse-moi donc, Colin, je ne veux pas que tu me suives; ma mère l'a défendu. »

MADAME DE SENNEVILLE. C'est donc mieux! Allons, je dirai comme cela; ce n'est pas difficile. A vous, Forlis.

FORLIS. « Adorable Aglaé, votre mère vous a-t-elle aussi défendu d'être un aimant qui attire tous les cœurs après soi? »

BLINVAL (à part). Adorable Aglaé! un aimant qui attire des cœurs! Juste ciel! à quoi cela ressemble-t-il? C'est un villageois qui parle.

MADAME DE SENNEVILLE. « Adolphe, lisez dans mes yeux la douleur qui m'accable. Les ordres d'une mère sont sacrés; c'est un crime que de vouloir s'y soustraire. »

BLINVAL (à part). De mieux en mieux.

FORLIS. « On me reproche de ne rien avoir! Est-ce donc n'avoir rien que de posséder un cœur plein d'amour? » (A Blinval.) Vous vouliez du sentiment, j'espère qu'en voilà.

BLINVAL. Continuez.

FORLIS. « Oui, céleste Aglaé, vous êtes une divinité pour votre Adolphe. Si je ne puis prétendre à tant de charmes, qu'il me soit au moins permis de les adorer en silence. »

BLINVAL (bas à madame d'Ebly). C'est trop fort aussi, et je ne puis me contraindre.

DORLANGES. Il parle comme un ange. C'est parfait.

MADAME DE SENNEVILLE. « Adolphe, j'en prends le ciel à témoin, on pourra m'abreuver de larmes; mais me faire renoncer à toi, jamais. »

DORLANGES. Comme c'est joué!

FORLIS. Paix donc! « Ton courage excite le mien; ce n'est

pas par les dieux que je jure de te rester fidèle, mes serments seraient ceux du vulgaire; c'est par toi, par toi seule, ô mon Aglaé! »

DORLANGES. On dirait que c'est un rôle écrit.

BLINVAL (à Forlis). Monsieur, pensez-vous que vous êtes un paysan?

FORLIS. Mais oui.

BLINVAL. Et trouvez-vous que votre langage soit convenable?

FORLIS. Entendons-nous. Je crois qu'il n'est pas déplacé, même en jouant un rôle de paysan dans un salon, de faire sentir qu'on est un homme du monde et qu'on sait parler avec facilité. Certes, je n'affecterai pas des locutions triviales; j'ai l'affectation en horreur. Ainsi, n'espérez rien de moi qui sente l'affectation.

MADAME DE SENNEVILLE. Vous êtes le naturel personnifié. Vous avez eu des inflexions qui m'ont été à l'âme. Vous êtes charmant, Forlis, et vous verrez que je vous seconderai bien. J'ai une toilette qui vous ravira.

BLINVAL. Peut-on savoir ce que c'est?

FORLIS (avec ironie). C'est quelque étoffe grossière, une cornette et des sabots.

MADAME DE SENNEVILLE (riant). Qu'il est spirituel!

BLINVAL. Des sabots, cela est inutile; mais le reste ne me paraît pas ridicule.

FORLIS. Quoi! vous voudriez que madame eût une jupe de laine?

BLINVAL. Oui.

MADAME DE SENNEVILLE. Eh bien, vous serez content. J'aurai une robe de cachemire, c'est de la laine; un tablier de dentelle et une coiffure que je fais faire tout exprès pour ce rôle.

BLINVAL (à madame d'Ebly). Et vous, madame, qui faites la mère de la paysanne Aglaé, comment serez-vous mise, s'il vous plaît?

MADAME D'EBLY. Moi, tout simplement, en douillette.

BLINVAL. La mère d'une paysanne en douillette!

MADAME D'EBLY. Mais je vous assure que je n'ai aucune pré-

tention de costume, et que je me mettrai comme vous voudrez.

DORLANGES. Cela fera un spectacle ravissant. (Montrant madame de Senneville et Forlis.) Monsieur et madame iront aux nues, et je suis persuadé que nous aurons le plus grand succès. Quand je dis nous, je crains un peu pour moi, je n'ai pas leur facilité; mais je m'en tirerai le moins mal que je pourrai. Je serais curieux de répéter ma dernière scène, celle où je trouve Colin aux pieds de Fanchette; je me trompe, Adolphe aux pieds d'Aglaé. Voulez-vous, comme l'heure nous presse, que nous passions tout de suite à cet endroit?

BLINVAL. Comme vous voudrez.

DORLANGES. J'y mettrai beaucoup de bonhomie, je crois que c'est ce qui convient.

BLINVAL. Assurément.

DORLANGES. Il faut qu'on s'aperçoive que c'est à regret que je refuse à ma fille d'épouser le jeune homme qu'elle aime.

BLINVAL. Très-bien.

DORLANGES. Mais que son défaut de fortune est un obstacle invincible.

BLINVAL. C'est au mieux.

DORLANGES. Qu'étant riche moi-même, je veux un gendre riche, et que, vu mon âge, je n'entends plus rien aux folies de l'amour.

M. BLINVAL. Vous détaillez cela à merveille. (Bas à madame d'Elby.) Pour lui, c'est étonnant.

DORLANGES. Je vais commencer. Monsieur Forlis, mettez-vous aux genoux de madame. (Forlis se met aux genoux de madame de Senneville.) Fort bien. Ce sont vos nouveaux noms qui vont m'embarrasser. N'importe; j'entre en scène. « Comment, maraud, tu es aux pieds de ma fille! »

BLINVAL. Bravo! conservez ce ton, monsieur, il est excellent.

DORLANGES. En vérité?

BLINVAL. Ah! en vérité.

DORLANGES « Ne t'avais-je pas défendu de venir ici? Que prétends-tu? Epouser mon Aglaé? cela ne sera jamais. Tu n'as seulement pas mille écus de rente. »

(Tout le monde rit.)

BLINVAL. Voilà mille écus qui gâtent tout.

DORLANGES. Pourquoi cela?

BLINVAL. Les paysans n'ont point de rentes, et un paysan qui aurait mille écus de rente serait un paysan fort riche.

DORLANGES. Voulez-vous que je dise cent écus?

BLINVAL. Non plus.

DORLANGES. Est-ce que cela n'est pas comique?

BLINVAL. Si fait, plus comique que ce que je veux mettre à la place; mais ce n'est pas convenable.

DORLANGES. Qu'est-ce que cela fait, si on rit?

BLINVAL. On ne rirait pas comme il faut qu'on rie.

DORLANGES. Ma foi! la gaîté n'est déjà pas si commune; il faut faire rire quand on peut. Enfin que croyez-vous donc qu'il faille dire?

BLINVAL. Après « tu prétends épouser Aglaé! » ajoutez : « Et tu n'as pas un pouce de terre à toi. »

DORLANGES. Je retiendrai cela. Allons, Forlis, répondez-moi.

FORLIS. « Père Anselme, il est vrai que le ciel ne m'a point » départi la richesse; mais il m'a doué de l'amour du tra- » vail. Cette faveur vaut mieux que la première; elle est » plus solide, et rien ne peut la ravir. Une fois l'époux de » l'incomparable Aglaé, j'emploierai tout mon courage à » faire prospérer entre mes mains les bienfaits de l'agricul- » ture. »

MADAME D'EBLY. Est-ce un sermon, mon cher Forlis, que vous avez prétendu nous faire? Et l'agriculture dans la bouche d'un paysan! C'est un mot qui n'est connu que dans les villes. Si vous alliez dire à un laboureur qu'il s'occupe d'agriculture, il serait aussi étonné que le bourgeois gentilhomme quand on lui apprend qu'il fait de la prose.

FORLIS. Grands dieux! madame, que vous êtes donc bourgeoise aujourd'hui! Est-ce devant des laboureurs que je jouerai ce rôle; et y a-t-il un si grand inconvénient à se servir devant votre société d'expressions que tout le monde comprendra?

MADAME D'EBLY. Mais, comme ma société entendrait pareillement des expressions qui conviendraient mieux à votre rôle,

je ne vois pas pourquoi vous ne les emploieriez pas de préférence.

FORLIS. Je vous l'ai déjà dit, il me serait impossible de parler patois.

MADAME D'EBLY. Allons, ne voilà-t-il pas que je veux qu'il parle patois ! Vous évitez toujours d'avoir l'air de comprendre ce qu'on vous dit.

FORLIS. Je vous jure que je n'y mets pas d'entêtement.

DORLANGES. On n'y regardera pas de si près, non plus. Soyez persuadée qu'il n'y a guère de maisons où l'on joue aussi bien les proverbes. Nous n'avons plus qu'une répétition ; c'est pour jeudi. Il faut être exact à celle-là. Quoique nous allions bien, il ne sera pas inutile de nous recorder comme il faut. D'ailleurs madame d'Ebly n'a pas répété ; mais ce sera pour jeudi. Il est quatre heures ; qui est-ce qui vient chez Saint-Elme. Monsieur Blinval, voulez-vous que je vous y présente ? On y fait une chère délicieuse ; je puis vous y conduire ; c'est un pari, et c'est moi qui l'ai gagné.

BLINVAL. Je vous suis obligé ; on m'attend chez ma sœur.

DORLANGES. Tant pis, tant pis. Ah ! ça, jeudi vous nous donnerez aussi un échantillon de votre rôle, car nous ne nous en doutons pas. Mais vous, vous serez toujours bon. (Il rit.) Ah ! ah ! ah ! Pas moins, nous avons fait d'excellente besogne ce matin. (A madame d'Ebly.) Madame, je suis votre serviteur ; à jeudi sans faute. Madame de Senneville, donnez-moi le bras pour descendre.

MADAME DE SENNEVILLE. J'aime mieux le donner à Forlis ; vous êtes trop étourdi. (A madame d'Ebly.) Adieu, ma belle. Venez donc déjeuner demain avec mon médecin, il vous amusera.

MADAME D'EBLY. Je ferai tout ce que je pourrai ; mais ne m'attendez pas.

(Dorlanges, Forlis et madame de Senneville sortent.)

SCÈNE VI.

BLINVAL, MADAME D'EBLY.

BLINVAL. En bonne conscience, persistez-vous dans le projet de faire jouer des proverbes improvisés à ces gens-là? Ou ils n'ont pas le sens commun, ou ils ont fait gageure d'aller tout de travers.

MADAME D'EBLY. Je le crains comme vous; mais ne pourriez vous pas leur trouver quelque autre canevas?

BLINVAL. Vous êtes donc aussi de la gageure? Un autre canevas! Quel canevas plus simple pourrais-je trouver que celui que je leur ai donné? Ils en étaient enchantés, vous le savez.

MADAME D'EBLY. Si vous voulez que je vous parle franchement, vous les chicanez un peu trop.

BLINVAL. Vous êtes de la gageure, je n'en doute plus.

MADAME D'EBLY. Non. J'ai trouvé ridicule l'agriculture de Forlis, et les mille écus de Dorlanges; mais madame de Senneville a eu une réplique, à mon gré, pleine d'esprit.

BLINVAL. Ah! mon Dieu! vous appelez cela de l'esprit; nous ne pourrons jamais nous entendre. Si vous prenez le mot esprit dans un sens absolu, à coup sûr elle n'a pas dit de bêtise; mais a-t-elle parlé comme elle devait le faire?

MADAME D'EBLY. Vous ne la soumettrez jamais à ces subtilités-là. Madame de Senneville est un oracle dans sa société; or, comment pourrez-vous lui faire comprendre qu'elle doit se remettre à l'école pour jouer des proverbes?

BLINVAL. Alors, qu'elle n'en joue pas.

MADAME D'EBLY. Quel sérieux il met à tout cela!

BLINVAL. J'ai l'air ici de la bête noire, seulement parce que j'ai de la conscience, et que je voudrais que tout allât le mieux possible. En vérité, il y a de la probité de ma part; car, après tout, qu'est-ce que cela me fait? Mais la belle nécessité, je

vous le demande, de réunir toute votre société pour la convaincre que madame de Senneville, monsieur Dorlanges et monsieur Forlis n'ont pas le sens commun !

MADAME D'EBLY (riant). Eh bien ! tant mieux. Puisque vous ne les aimez pas, cela vous vengera.

BLINVAL. Il est impossible de parler raison avec vous.

MADAME D'EBLY (riant). Mais c'est vous qui n'avez pas le sens commun aujourd'hui.

BLINVAL. Vous voulez me pousser à bout, vous avez réussi. Je vous dis bien positivement, et sans humeur, que je ne veux plus entendre parler de proverbes, parce que je vois d'ici qu'ils finiraient par me brouiller avec vous, et que je tiens à votre amitié beaucoup plus qu'à tous les proverbes du monde.

MADAME D'EBLY. Comment ! vous n'en jouerez pas chez moi ?

BLINVAL. Ni chez vous, ni chez moi, ni nulle part. Je vous en donne ma parole.

MADAME D'EBLY. Et vous regardez cela comme un moyen de conserver mon amitié ?

BLINVAL. Assurément ; car vous ne pourrez pas vous empêcher de me tenir quelque compte du sacrifice que je fais en renonçant pour vous à un de mes plaisirs les plus chers.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, UN DOMESTIQUE.

MADAME D'EBLY (au domestique). Que voulez-vous ?

LE DOMESTIQUE. Madame, c'est une lettre qu'on vient d'apporter chez monsieur, et qu'on renvoie ici parce qu'il y faut une réponse tout de suite.

BLINVAL. Une lettre pour moi ?

LE DOMESTIQUE. Oui, monsieur.

BLINVAL (regardant la suscription). Eh ! mais, c'est de madame de Mirval. Permettez-vous, madame ?

MADAME D'EBLY. Lisez, lisez, mon cher Blinval.

BLINVAL (avec une joie marquée). On n'est pas plus aimable. (Il remet la lettre à madame d'Ebly.) Voyez donc.

MADAME D'EBLY (au domestique). Dites qu'on attende.

(Le domestique sort.)

SCÈNE VIII.

BLINVAL, MADAME D'EBLY.

BLINVAL (à madame d'Ebly qui lit). Peut-on accorder un pardon avec plus de générosité ?

MADAME D'EBLY. Mais c'est une générosité intéressée, puisqu'elle vous demande d'aller jouer des proverbes chez elle.

BLINVAL. Qu'est-ce que cela fait ?

MADAME D'EBLY. Et vous irez ?

BLINVAL. Pourrais-je m'y refuser ?

MADAME D'EBLY. Vous oubliez vos serments.

BLINVAL. Vous y pensez encore ?

MADAME D'EBLY. Alors vous ne m'abandonnerez pas ?

BLINVAL. Non vraiment... Il n'y a que les femmes pour écrire des lettres comme cela.

MADAME D'EBLY. Mes acteurs sont si mauvais !

BLINVAL. Ils iront, ils iront, je vous en réponds... Que d'esprit et de grâce !

MADAME D'EBLY. Je ne sais si je dois vous croire. Vos serments ne sont pas trop sûrs. Depuis le peu de temps que vous êtes ici, vous avez juré de ne plus remettre les pieds chez madame de Mirval, vous avez juré de plus que vous ne joueriez de proverbes ni chez vous, ni chez moi, ni nulle part; et voilà qu'un petit billet vous fait tout à coup changer de résolution. Je ne vous blâme pas ; mais vous voyez bien, vous qui faites des proverbes, qu'il ne faut pas dire :

FONTAINE, JE NE BOIRAI PAS DE TON EAU.



Mme DE SARMOISE.

JE VOUS GÂTE

L'HUMORISTE

OU

COMME ON FAIT SON LIT ON SE COUCHE.

PERSONNAGES :

M. DAILLY.
MADAME DAILLY.
MADAME DE SARMOISE, mère de madame Dailly.
LE CHEVALIER DE VILLEFOSSE.
FRANÇOIS, domestique de M. Dailly.

La scène se passe à Paris, dans la maison de M. Dailly.

Le théâtre représente un salon, avec des siéges et une table sur laquelle il y a des livres, un encrier, des plumes et du papier.

SCÈNE I.

FRANÇOIS, d'abord seul, ensuite MADAME DAILLY.

FRANÇOIS. D'après mon calcul, il n'y a pas encore quinze jours que monsieur est dans sa belle humeur, ainsi nous avons au moins quinze jours à respirer. C'est réglé ; un bon mois, un mauvais mois. Le singulier homme ! Sans être méchant, quand une fois il est dans ses lubies, il n'y a plus moyen de le contenter ; il gronde sur tout. Gronder, ce ne serait rien encore ; mais c'est sa taquinerie qui est insupportable. Je ne sais pas où il va chercher les inventions qu'il a. Tantôt il me chassera de sa chambre, par exemple, en disant que je sens le vin, le seul jour peut-être où je n'en aurai pas bu ; tantôt il

prétendra que je porte son linge, parce que ça m'est arrivé deux ou trois fois... Ce sont des bizarreries qui n'ont pas le sens commun. Enfin, je vais profiter de ce qu'il est dans sa bonne lune pour lui demander la permission d'aller voir mon frère. C'est aujourd'hui dimanche; ils dînent tous les dimanches chez le père de madame; ils n'auront pas besoin de moi... ainsi...

MADAME DAILLY. François, est-ce que Victoire est déjà sortie?

FRANÇOIS. Oui, madame.

MADAME DAILLY. Vous n'auriez pas vu, par hasard, des dentelles à moi en frottant ce matin dans ma chambre?

FRANÇOIS. Pardonnez-moi, madame.

MADAME DAILLY. Où sont-elles?

FRANÇOIS. Dans le cabinet de monsieur, sur son bureau.

MADAME DAILLY. Pourquoi ne les avez-vous pas rapportées chez moi?

FRANÇOIS. Parce que monsieur ne l'a pas voulu.

MADAME DAILLY. Comment! monsieur ne l'a pas voulu?

FRANÇOIS. Non, madame.

MADAME DAILLY. Et par quelle raison?

FRANÇOIS. Il prétend que ce sont ses dentelles de mariage, et qu'elles n'appartiennent pas à madame.

MADAME DAILLY (se détourne pour rire). C'est bon. (François sort.) Cette prétention de propriété au bout de neuf ans que je porte ces dentelles qu'il n'a jamais mises! Je ne veux pas lui en parler aujourd'hui; nous dînons chez mon père, et je craindrais qu'il n'y fût de mauvaise humeur.

SCÈNE II.

MADAME DAILLY, M. DAILLY.

M. DAILLY (entre en bâillant). L'agréable promenade que les Tuileries, et que les Parisiens sont sots! Ils ont à leur disposition tout un vaste jardin, et ils s'entassent dans une seule allée où ils marchent sur les talons les uns des autres,

comme s'ils couraient risque de tomber dans un précipice en s'écartant un peu à droite ou à gauche.

MADAME DAILLY. Avez-vous rencontré beaucoup de monde de connaissance?

M. DAILLY. Je n'ai cherché à reconnaître personne.

MADAME DAILLY. C'est que vous n'avez pas été dans la belle allée.

M. DAILLY. Je ne l'ai pas quittée.

MADAME DAILLY. Vous vous êtes promené dans cette foule-là ?

M. DAILLY. Puisqu'on ne se promène que là, il faut bien y aller. J'ai fait plus de trente tours ; je n'en puis plus.

MADAME DAILLY. Il fallait vous asseoir.

M. DAILLY. Comme cela, tout seul ?

MADAME DAILLY. Je vous avais offert d'aller avec vous.

M. DAILLY. Dieu m'en préserve ! J'aurais été tout aussi seul avec vous que sans vous. Un homme qui conduit une femme aux Tuileries n'est pour elle qu'un maintien et pas du tout une société. Elle ne lui parle que pour être entendue des gens qui passent auprès d'elle; ses yeux ne sont occupés qu'à remarquer l'effet qu'elle produit, et ses oreilles à recueillir les compliments qu'on lui fait. Si le pauvre imbécile qui lui donne le bras a la bonhomie de lui répondre, elle en prend occasion de sourire pour montrer ses dents, et c'est à peu près tout ce qu'il en obtient. A moins cependant que cet imbécile ne soit un amant, auquel cas on partage les minauderies entre lui et le public.

MADAME DAILLY. Il faut avouer que vous êtes un excellent peintre, et que voilà un portrait qui me ressemble beaucoup.

M. DAILLY. Je n'en sais rien. Je ne vous ai jamais vue à la promenade.

MADAME DAILLY. Nous dînons chez mon père aujourd'hui.

M. DAILLY. Oui. Êtes-vous prête ?

MADAME DAILLY. Je n'ai que mon châle à prendre.

M. DAILLY. Eh bien, je vous attends.

(Madame Dailly sort.)

SCÈNE III.

M. DAILLY, seul.

J'ai eu tort de refuser cette partie de Sceaux ; je m'y serais plus amusé qu'au dîner périodique de mon beau-père. Tous les huit jours, c'est bien souvent. Je ne sais même pas si cela leur fait grand plaisir. C'est une habitude, et voilà tout. D'ailleurs, il ne faut pas m'y tromper, je ne suis invité qu'à cause de leur fille. Invité ! c'est fort honnête de ma part ; et je ne crois pas que, depuis neuf ans que cela dure, on m'ait fait une seule invitation. C'est pourtant remarquable. Je ne sais vraiment pas en vertu de quoi je m'avise d'accompagner madame Dailly. Elle, c'est leur fille, c'est très-naturel ; mais moi, je ne suis pas leur fils. Quand ils m'écriraient un mot le samedi : « *Nous comptons sur vous demain?* » Je n'en demande pas davantage ; et ce serait moins sans façon. Je ne suis pas non plus d'un âge à passer par-dessus le marché. C'est avec cette facilité-là qu'on se laisse dominer. Mon cher beau-père, au reste, n'est que trop porté à jeter une sorte de grapin sur les gens qu'il croit dépendre de lui. C'est une remarque que j'ai faite depuis longtemps, et je ne serais pas du tout étonné qu'il s'imaginât que je n'ose pas me soustraire à cette corvée du dimanche.

SCÈNE IV.

M. DAILLY, MADAME DAILLY.

MADAME DAILLY. Je suis prête.

M. DAILLY. Eh bien, partez.

MADAME DAILLY. Est-ce que nous n'allons pas ensemble?

M. DAILLY. Non.

MADAME DAILLY. A propos de quoi?

M. DAILLY. Vous prétendez que je n'ai pas une mise à aller avec vous.

MADAME DAILLY. Je vous ai dit cela une fois, au sujet d'un chapeau ridicule que vous aviez dans ce temps-là, et je ne suis pas la seule personne qui vous en ait fait l'observation.

M. DAILLY. Allez seule, c'est à deux pas; ou bien dites à François de vous suivre.

MADAME DAILLY. Et vous, quand viendrez-vous?

M. DAILLY. Je n'irai pas aujourd'hui.

MADAME DAILLY. Vous ne dînerez pas chez mon père?

M. DAILLY. Non.

MADAME DAILLY. Vous n'êtes pas malade? En ce cas-là, je resterais.

M. DAILLY. Non, je ne suis pas malade.

MADAME DAILLY. Où dînez-vous donc?

M. DAILLY. Je ne sais pas.

MADAME DAILLY. Qu'est-ce que cela veut dire?

M. DAILLY. Je ne suis pas invité chez votre père.

MADAME DAILLY. N'y dînez-vous pas tous les dimanches?

M. DAILLY. C'est un tort que j'ai eu.

MADAME DAILLY. Parlez-vous sérieusement?

M. DAILLY. Très-sérieusement.

MADAME DAILLY. Mais c'est d'une bizarrerie qui n'a pas d'exemple, aujourd'hui surtout qu'ils ont du monde.

M. DAILLY. Du monde invité; moi, je ne le suis pas.

MADAME DAILLY. Vraiment, monsieur, vous avez juré de ne rien faire comme personne.

M. DAILLY. Au contraire, je veux faire comme tout le monde, et ne dîner nulle part qu'on ne m'invite.

MADAME DAILLY. Mais chez mon père et ma mère, vous savez bien que vous n'avez pas besoin d'invitation.

M. DAILLY. Je ne sais pas cela du tout.

MADAME DAILLY. C'est donc un parti pris?

M. DAILLY. Oui.

MADAME DAILLY. Je puis vous dire que c'est fort ridicule.

M. DAILLY. Je puis vous répondre que ce l'est un peu moins que de me traiter comme le font vos parents. Vous êtes d'une famille qui aime assez à dominer, et, si j'eusse voulu me laisser faire, on aurait fini par me mener à la baguette.

MADAME DAILLY. C'en est assez, monsieur, j'irai seule.

M. DAILLY. Vous n'en serez pas fâchée. Vous brillerez plus à votre aise. Vous ferez un peu les honneurs de ma personne, de ce que vous appelez ma bizarrerie. Je suis sûr que vous aurez un grand succès.

MADAME DAILLY. Je ne parlerai seulement pas de vous.

M. DAILLY. Mais on vous demandera pourquoi je ne suis pas venu.

MADAME DAILLY. Je répondrai que vous vous êtes trouvé un peu incommodé.

M. DAILLY. Ce n'est pas vrai. Je me porte on ne peut pas mieux. Je veux que vous disiez la chose comme elle est, et que vous leur signifiiez que dorénavant je n'irai plus chez eux que sur une invitation écrite.

MADAME DAILLY. Je ne dirai pas un mot de cela ; et quoique vous prétendiez que je me plaise à faire les honneurs de votre personne, soyez persuadé qu'on aurait toujours ignoré jusqu'à quel point vous êtes parfois bizarre, si vous ne l'eussiez jamais été que vis-à-vis de moi.

(Madame Dailly sort.)

SCÈNE V.

M. DAILLY, seul.

La voilà bien contente. Elle a joué la dignité; elle va aller se plaindre de moi à sa mère, qui ne manquera pas de me trouver un homme épouvantable, et lui donnera des consolations comme à la femme la plus malheureuse. On fera par ci par là des demi-confidences aux personnes de la société, et demain madame Dailly passera dans vingt maisons pour un chef-d'œuvre de résignation conjugale. C'est comme si je l'avais vu. Ma foi, vive le mariage! Il faut avouer que c'est un état rempli de délices. Si je fusse resté garçon, on ne m'aurait connu dans le monde que pour un homme assez sociable; grâce à l'heureuse idée que j'ai eue d'attacher à mon sort un témoin inévitable, il n'y a pas un de mes petits ridicules qui ne soit su de tout Paris. En vérité, si je devine comment je

vais passer ma soirée. Aller au spectacle un dimanche, c'est pour y étouffer. La promenade, j'en suis las. Mais n'y a-t-il pas de quoi se damner? Être chef de famille, avoir une femme, des enfants, des domestiques...., et être plus délaissé que le dernier des misérables! De quel droit aussi ma femme a-t-elle envoyé mes enfants chez sa mère? Je veux qu'on les aille chercher.... (Il sonne.) Eh bien, pas même un domestique! (Il sonne plus fort.) C'est une gageure. (Il appelle.) François! (Avec colère.) François!

SCÈNE VI.

M. DAILLY, FRANÇOIS.

FRANÇOIS. Me voilà, monsieur.

M. DAILLY. Je vous donne votre compte.

FRANÇOIS. Pourquoi ça donc, monsieur?

M. DAILLY. Pour vous apprendre à ne pas être là quand je vous sonne.

FRANÇOIS. J'étais allé conduire madame chez madame sa mère.

M. DAILLY. Madame! Madame n'est pas seule la maîtresse ici. Retournez chez madame de Sarmoise tout de suite, et ramenez-moi mes enfants.

FRANÇOIS. Mais, monsieur...

M. DAILLY. Faites ce que je vous dis. (François va pour sortir.) Approchez; qu'est-ce que vous vouliez dire : « Mais, monsieur?... »

FRANÇOIS. Je voulais faire observer à monsieur qu'on ne me les laissera pas emmener, quand ce ne serait qu'à cause que monsieur a si souvent dit qu'il ne voulait pas qu'ils sortent avec moi. D'ailleurs, monsieur sait bien que madame de Sarmoise ne lui obéit pas toujours.

M. DAILLY. Taisez-vous, et allez attendre dans l'antichambre une lettre que je vais vous donner à porter.

FRANÇOIS. Monsieur, faudra-t-il que je revienne après avoir porté votre lettre?

M. DAILLY. Où voulez-vous donc aller?

FRANÇOIS. C'est que j'ai mon frère qui est malade.....

M. DAILLY. Est-ce que votre visite le guérira? Allez attendre ma lettre, et vous me rapporterez la réponse.

(François sort.)

SCÈNE VII.

M. DAILLY, seul.

Je vais écrire à Saint-Eugène, pour lui demander s'il veut venir faire un trictrac avec moi après son dîner. (Il se met à une table, et écrit.) Cela me fera au moins passer une heure ou deux. Le trictrac m'ennuie à périr; mais il n'y a que ce moyen-là de décider Saint-Eugène à venir me tenir compagnie. (Il cachette sa lettre, et va la porter à la coulisse.) Tenez, François; c'est pour monsieur de Saint-Eugène, faites diligence. (Il revient lentement avec tous les signes de l'ennui, s'assied, et prend un livre dont il lit le titre.) Qu'est-ce que c'est que cela? « *L'Art de se rendre heureux.* » Quel sot titre! (Il bâille.) C'est apparemment l'antidote de madame Dailly contre les chagrins que je lui cause. Il y a de l'affectation à laisser traîner chez soi des livres de cette espèce-là. (Il en ouvre un autre.) « *Recherches sur l'Origine des Modes.* » Voilà de l'érudition bien placée, et une lecture bien solide. Quel chaos que la tête d'une femme! J'entends une voiture, ce me semble. (Il se lève, et va voir à la croisée.) Eh! c'est Villefosse. Ils ne sont pas encore à Sceaux.

SCÈNE VIII.

M. DAILLY, LE CHEVALIER DE VILLEFOSSE.

LE CHEVALIER. J'ai eu une bonne idée de monter. Vous ne dînez donc pas chez le beau-père?

M. DAILLY. Non, j'ai laissé aller ma femme avec mes enfants.

LE CHEVALIER. En ce cas, vous êtes garçon, et je vous emmène.

M. DAILLY. C'est que je viens d'écrire à Saint-Eugène, pour l'engager à passer une partie de la soirée avec moi.

LE CHEVALIER. L'excuse est excellente.

M. DAILLY. C'est la vérité.

LE CHEVALIER. Allons donc, mon cher Dailly, vous ne me ferez pas croire que vous soyez resté chez vous, et que vous ayez fait maison nette pour vous trouver tête à tête avec Saint-Eugène.

M. DAILLY. Que croyez-vous donc ?

LE CHEVALIER. Libertin, je vois ce que c'est.

M. DAILLY. Vous voyez que vous ne voyez rien du tout.

LE CHEVALIER. De la discrétion ! c'est donc quelque chose de sérieux ?

M. DAILLY. Si vous voulez attendre un instant, vous verrez la réponse de Saint-Eugène.

LE CHEVALIER. Attendre ! impossible, mon cher Dailly ; ces dames ne voulaient pas même que je fisse arrêter la voiture.

M. DAILLY. Avec qui êtes-vous donc ?

LE CHEVALIER. Avec ma femme, ma sœur et la jolie madame Félix.

M. DAILLY. Madame Félix est avec vous ?

LE CHEVALIER. Sans doute, et plus belle aujourd'hui que vous ne l'avez jamais vue.

M. DAILLY. J'ai bien envie de planter là Saint-Eugène.

LE CHEVALIER (avec ironie). Vous ne le pouvez pas : après tous le sacrifices que vous lui avez déjà faits, l'abandonner serait un crime. (En riant.) L'idée de me faire croire qu'il attend Saint-Eugène est excellente. Adieu, adieu.

M. DAILLY (le retenant). Mais écoutez donc.

LE CHEVALIER. N'ayez pas peur, je ne vous trahirai pas.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

M. DAILLY, seul d'abord, ensuite FRANÇOIS.

M. DAILLY. Si ce n'est pas un fait exprès! J'avais bien besoin d'écrire à ce Saint-Eugène? Et cet imbécile de Villefosse aussi, de quoi s'avise-t-il de monter? Il ne pouvait pas continuer son chemin sans venir me mettre l'eau à la bouche. Sans le maudit dîner de monsieur de Sarmoise, je n'aurais pas refusé cette partie-là ce matin. (A François qui rentre.) Eh bien, monsieur de Saint-Eugène viendra-t-il?

FRANÇOIS. Monsieur, il est allé dîner à Versailles; mais on m'a bien promis de lui remettre votre lettre demain aussitôt qu'il arrivera.

M. DAILLY. Dîner! dîner! je n'entends parler que de dîner, les uns chez leur mère, les autres à Sceaux, les autres à Versailles. C'est donc bien difficile de rester chez soi? (A François.) Marguerite, à coup sûr, est sortie aussi?

FRANÇOIS. Ah! monsieur, elle a décampé dès onze heures du matin. Comme elle sait qu'il n'y a pas de cuisine le dimanche, elle est allée dîner avec sa mère aux Incurables.

M. DAILLY (avec emportement). Encore dîner! Je vous défends de parler de dîner... Qu'est-ce que vous savez faire en cuisine?

FRANÇOIS. En cuisine?

M. DAILLY. Oui, en cuisine.

FRANÇOIS. Dame, monsieur.....

M. DAILLY. Répondez donc.

FRANÇOIS. Je n'ai jamais fait la cuisine.

M. DAILLY. On sait toujours faire quelque chose.

FRANÇOIS. Ma foi! monsieur, excepté des omelettes...

M. DAILLY. Vous savez donc faire des omelettes?

FRANÇOIS. Je crois bien que oui.

M. DAILLY. Eh bien, faites-m'en une.

FRANÇOIS. Est-ce pour le dî... (Il se reprend.) Est-ce pour le repas de monsieur

M. DAILLY. Oui.

FRANÇOIS. Si monsieur permettait, j'irais chercher quelque chose chez le traiteur.

M. DAILLY. Je vous dis de me faire une omelette.

FRANÇOIS. Monsieur la veut-il à l'ognon ou aux fines herbes ?

M. DAILLY. A l'ognon ! Qui est-ce qui mange de l'omelette à l'ognon? Faites-la aux fines herbes. Vous mettrez sur la table du vin de Clos-Vougeot, des anchois, des cornichons, du beurre et des radis ; vous me ferez aussi une salade un peu forte.

FRANÇOIS. Si monsieur voulait m'écrire tout cela.

M. DAILLY. Allez-vous-en au diable.

FRANÇOIS (à part, en s'en allant). Quelle lune! je ne lui en ai jamais vu de pareille.

SCÈNE X.

M. DAILLY, seul.

Si j'avais été chez monsieur de Sarmoise, je me serais épargné bien du tourment. Au fait, s'ils ne m'invitent pas dans les formes, je ne suis guère gêné chez eux non plus. Je reste ou je m'en vais en sortant de table, comme la fantaisie m'en prend. Je joue ou je ne joue pas ; jamais ils ne l'ont trouvé mauvais. Je paie un peu cher la leçon que j'ai voulu leur donner. C'est si ennuyeux d'être seul un dimanche, un jour où tout le monde s'amuse... Je n'ai pas faim. J'ai demandé à dîner seulement pour être occupé pendant ce temps-là... Si je me purgeais... Je ne serai pas dérangé... Oui, oui, j'ai de l'humeur, je ne ferai pas mal de me purger... (Il sonne.) Qu'est-ce que je prendrai en purgation ?... des pilules... c'est plus tôt fait.

SCÈNE XI.

M. DAILLY, FRANÇOIS.

FRANÇOIS. Monsieur a sonné?

M. DAILLY. Comme vous voilà rouge!

FRANÇOIS. Ah! monsieur, la belle omelette! Je n'en ai jamais vu de si grosse : j'y ai mis quinze œufs.

M. DAILLY. Il n'est plus question de cela. Vous allez aller chez l'apothicaire demander des pilules purgatives.

FRANÇOIS. Des pilules purgatives?

M. DAILLY. Oui, des pilules purgatives. Vous avez la sotte manie de toujours faire répéter ce qu'on vous dit.

FRANÇOIS. Est-ce que c'est pour monsieur?

M. DAILLY. Oui; je veux me purger.

FRANÇOIS. Et ma belle omelette?

M. DAILLY. Vous la mangerez.

FRANÇOIS. Mais, monsieur, il est sept heures. Ça vous tourmentera la nuit, et vous ne pourrez pas dormir.

M. DAILLY. Vous croyez que ça ne me tourmentera que cette nuit?

FRANÇOIS. C'est très-possible.

M. DAILLY. Et d'ici là, ça me laissera tranquille?

FRANÇOIS. Je le crois bien.

M. DAILLY. Alors, servez votre omelette.

FRANÇOIS. Monsieur prend le bon parti.

M. DAILLY. Dépêchez-vous.

SCÈNE XII.

M. DAILLY, seul.

Ne peut pas se donner de l'occupation qui veut.... Si madame Dailly m'avait dit un mot seulement, je suis sûr que je me serais décidé à aller avec elle. On va m'accabler de

questions dimanche prochain.... Définitivement, je ne veux pas dîner... Je vais aller prendre un bain. Cela me fera du bien. C'est une bonne idée. (On entend du bruit.) Qui est-ce qui vient à cette heure-ci ? Je crois, Dieu me pardonne, que c'est ma belle-mère, madame de Sarmoise. C'est pour m'achever.

SCÈNE XIII.

M. DAILLY, MADAME DE SARMOISE.

MADAME DE SARMOISE. Eh bien, monsieur le malade, comment cela va-t-il ?

M. DAILLY. Quoi ! madame, vous avez la bonté de quitter votre société pour venir me voir ?

MADAME DE SARMOISE. Cela vous étonne, vous qui vous moquez de mon goût pour les malades. Quoique ma fille m'ait dit que votre indisposition était peu de chose, encore ai-je voulu en juger par moi-même.

M. DAILLY (avec méfiance). Madame Dailly vous a-t-elle réellement dit que je fusse indisposé ?

MADAME DE SARMOISE. Sans doute, et je ne l'ai pas deviné. Sans cela, d'ailleurs, qui est-ce qui aurait pu vous empêcher de venir à la maison ? Dites-moi donc ce que vous prétendez faire d'un tas de drogues que je viens de voir dans votre salle à manger. Est-il vrai que vous ayez la fantaisie de dîner avec cela ? Une omelette ridicule ! des cornichons ! de la salade ! A quoi cela ressemble-t-il dans l'état où vous êtes ? J'ai toujours pris sur moi de dire à François de remporter son festin. Ah ! ça, dites-moi au juste ce que vous ressentez.

M. DAILLY. A présent, rien.

MADAME DE SARMOISE. Mais tantôt ?

M. DAILLY. J'avais un peu d'humeur.

MADAME DE SARMOISE. Il y a longtemps que je m'aperçois de cela. Comme vous ne vous plaigniez pas, je ne vous disais rien ; mais dès que cela commence à vous tourmenter, il faut prendre des précautions.

M. DAILLY. Puisque je vais mieux, cela est inutile.

MADAME DE SARMOISE. Vous pouvez avoir une rechute plus dangereuse.

M. DAILLY. Je vous proteste....

MADAME DE SARMOISE. Je ne vous écoute pas. La mauvaise santé prend beaucoup plus qu'on ne croit sur le caractère, et je ne sais pas si vous vous êtes aperçu que vous aviez souvent des inégalités. Ce n'est pas votre faute, je le sais; mais enfin cela prouve que vous avez besoin d'être purgé. Il faut prendre quelques jours de repos, boire pendant ce temps-là une bonne tisane rafraîchissante, et ensuite une médecine.

M. DAILLY. Je vous réponds que si je fais cela madame Dailly se moquera de moi.

MADAME DE SARMOISE. Ne croyez donc pas que votre femme se moque de vous. Il n'y a rien de si naturel que de soigner sa santé.

M. DAILLY. Quand on est malade; mais je ne le suis pas.

MADAME DE SARMOISE. Je sais mieux que vous ce qui vous convient. Pourquoi êtes-vous resté habillé, au lieu de vous mettre à votre aise? Vous n'avez pas la prétention de sortir, j'espère? Il y a ce soir dans l'air une espèce d'humidité fort malsaine pour les gens surtout qui ont l'humeur en mouvement. Je vais sonner François pour qu'il vous donne votre robe de chambre. (Elle sonne.) Otez aussi cette cravate qui vous gêne.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, FRANÇOIS.

MADAME DE SARMOISE. François, donnez une robe de chambre à votre maître. (François va chercher une robe de chambre.) Vous direz, si vous voulez, que je suis une bonne femme, que je me mêle de faire la médecine. Cela m'est égal.... Quand vous serez guéri, vous trouverez que la bonne femme ne s'y entend pas si mal.

(François apporte la robe de chambre et des pantoufles.)

FRANÇOIS. J'ai apporté des pantoufles.

MADAME DE SARMOISE. C'est bien. A présent, qu'est-ce que nous allons lui mettre sur la tête?

M. DAILLY. Comme je me laisse faire!

MADAME DE SARMOISE. Plaignez-vous.

FRANÇOIS. Monsieur doit avoir dans une de ses poches son serre-tête de nuit.

(Monsieur Dailly tire un madras de sa poche.)

MADAME DE SARMOISE. Qu'est-ce que c'est qu'un madras quand on est malade? Est-ce que cela tient chaud aux oreilles? François, votre maître n'a-t-il pas des bonnets de coton?

FRANÇOIS (riant). Non, madame. Monsieur ne s'en sert pas; mais moi j'en ai. Si vous le voulez, je puis en donner un tout blanc de lessive?

MADAME DE SARMOISE. Oui, allez le chercher.

(François sort.

M. DAILLY. Vous allez me faire ressembler à un carême prenant.

MADAME DE SARMOISE. Vous ressemblerez à ce que vous voudrez, pourvu que je vous guérisse; d'ailleurs vous n'attendez personne. C'est vrai, il faut lui parler comme à un enfant.

(François apporte un bonnet de coton.)

FRANÇOIS (donnant le bonnet à madame de Sarmoise). Tenez, madame, c'est mon plus beau.

MADAME DE SARMOISE (avec gaîté). Il a une mèche superbe. (Elle le met elle-même sur la tête de monsieur Dailly, qui rit de toutes ses forces.) Voilà déjà que ça vous fait du bien; et puisque vous tenez tant à votre madras, je vais vous le mettre en guise de ruban. (Elle lui met le madras avec un gros nœud sur le devant.) Je vous gâte... A présent, François, vous allez faire chauffer de l'eau; vous aurez du chiendent et de la réglisse, et vous ferez avec cela une tisane à votre maître, qui en boira de demi-heure en demi-heure, après avoir mis ses pieds jusqu'à la cheville dans un bain que vous allez lui préparer. Vous le ferez coucher de bonne heure, et ne le quitterez pas que ma fille ne soit revenue. (A monsieur Dailly.) Oui,

monsieur, je veux être certaine que vous boirez ma tisane; j'ai répondu de vous à madame Dailly, et je ne veux pas qu'elle me fasse de reproches. Je retourne chez moi, où je n'ai pas dit que je sortais, et je ne vous réponds pas de ne point revenir ce soir, pour savoir si mes ordres ont été ponctuellement exécutés. Ne me reconduisez pas, je ne veux pas que vous preniez l'air. Jean est en bas qui m'attend chez votre portier.

(Elle sort.)

SCÈNE XV.

M. DAILLY, FRANÇOIS.

FRANÇOIS. Monsieur, faut-il faire ce que madame de Sarmoise a commandé?

M. DAILLY. N'avez-vous pas peur que cela ne vous donne trop de peine?

FRANÇOIS. Ce n'est pas là ma raison.

M. DAILLY. Otez ces habits, et allez faire du feu dans ma chambre. (Bas, tandis que François exécute ses ordres.) Madame de Sarmoise était de bonne foi, et ce n'est pas une mystification qu'elle a voulu me faire. Elle croit réellement que je suis malade. Au fait, comment s'imaginer qu'on se plaise à se tourmenter soi-même comme je l'ai fait aujourd'hui? (Haut à François.) Vous êtes encore là?

FRANÇOIS. C'est que je cherchais les bretelles de monsieur.

M. DAILLY. Je les ai sur moi... Vous auriez donc été bien content de sortir aujourd'hui?

FRANÇOIS. Puisque monsieur était malade, ça ne se pouvait pas.

M. DAILLY (lui donnant de l'argent). Tenez, voilà pour boire à ma santé. Allez faire mon feu.

FRANÇOIS. Bon! la lune est sur son déclin.

(Il sort.)

M. DAILLY (se passant la main sur le front). Diable de tête! Madame de Sarmoise est femme à revenir. Allons, il faut avaler ma sottise jusqu'au bout. Qui sait? Le régime qu'elle

m'a ordonné est peut-être celui qui me convient. C'est ma femme que je ne pourrai tromper... Pourquoi?... Elle m'aime beaucoup. Je n'ai qu'à lui dire que je souffre, elle le croira. C'est une si excellente femme!... Si elle n'était pas plus raisonnable que moi, mon ménage serait un enfer. Il faut que je reporte chez elle les dentelles que j'y ai prises ce matin.... Mais être condamné à boire de la tisane, et à mettre mes pieds à l'eau, pour avoir refusé de passer une soirée agréable au milieu de ma famille!... C'est bien fait, je le mérite; c'est ma faute. Et je vais me coucher, quand ce ne serait que pour ne pas faire mentir le proverbe :

COMME ON FAIT SON LIT ON SE COUCHE.



FLORICOUR.

ET PAR SUITE DE VOTRE LOYAUTÉ, VOUS M'ENLEVEZ MON FILS?..

Les Comédiens. Sc. XIII

LE

DÉSŒUVREMENT

DES COMÉDIENS

OU

A CORSAIRE, CORSAIRE ET DEMI.

PERSONNAGES :

FLORICOUR	comédiens.
FLORBEL	
JENNY	
ADÈLE	
ROSALIE	

La scène se passe à Amsterdam.

Le théâtre représente une chambre d'auberge.

SCÈNE I.

FLORBEL, ROSALIE, ADÈLE.

ADÈLE. Ma chère Rosalie, nous ferons le plus grand effet dans cette pièce. N'est-il pas vrai, Florbel ?

FLORBEL. Des actrices du Théâtre-Français, à Paris, ne diraient pas mieux que vous ne venez de dire.

ADÈLE. Parbleu! des actrices de Paris! voilà une belle comparaison. On s'est habitué à croire qu'il fallait avoir joué à Paris pour valoir quelque chose. C'est un préjugé; et je con-

nais telle actrice de Paris qui ne vaut pas Rosalie dans les soubrettes.

ROSALIE. Je ne dis pas cela, moi, et je voudrais être aussi bonne que la plus mauvaise d'entre elles.

ADÈLE. Ah ! comme je vous crois ! (Elle rit.) Eh bien, moi, je n'ai pas cette fausse modestie, et je vous assure qu'il ne m'en coûterait rien de débuter sur un théâtre de la capitale, quoique l'emploi des ingénues y soit en général assez bien rempli. Mais avec de l'assurance, beaucoup d'assurance, une figure passable, quelques agaceries au parterre, on réussit là comme partout. Le public est toujours le même. Ayez l'air de vous moquer de lui, il vous applaudit ; si vous le craignez, il vous siffle.

FLORBEL. Votre éducation a été bien faite, et vous en savez plus à votre âge que beaucoup de vieux comédiens. Moi, par exemple, je n'ai jamais pu me fourrer cela dans la tête. Un public nombreux m'impose toujours, je tremble, je balbutie dès que j'entends le moindre murmure, quoique je sache fort bien que c'est le moment de montrer de l'audace. Aussi vieillirai-je dans les emplois subalternes.

ROSALIE. Il faut avouer que ce courage dont vous parlez est bien plus facile à une jolie femme qu'à un homme. Si nous éprouvons quelque contrariété sur la scène, nous n'avons qu'à faire un peu la moue ou bien feindre de pleurer....

ADÈLE. Mauvais moyen ! pusillanimité ridicule ! On gâte le public avec ces façons-là. Il faut au contraire lever hardiment les yeux, et avoir l'air de dire : « Est-ce à moi, messieurs, que vous en voulez ? Expliquez-vous ; mais craignez de me perdre. » Vous voyez alors une espèce de commotion dans toute la salle ; on se regarde, on s'interroge des yeux, chacun semble rejeter la faute sur son voisin, et tout le monde finit par vous couvrir d'applaudissements.

FLORBEL. J'admire que ce soit une ingénue qui nous montre cette noble valeur.

ROSALIE. J'ai toujours vu Adèle imperturbable ; aussi réussit-elle partout.

ADÈLE. Quand réussirai-je à Hambourg ? Voilà, grâce au ciel, huit jours que nous sommes à Amsterdam, dépensant un

argent épouvantable et ne gagnant rien ; tout cela pour attendre ce monsieur Floricour que je n'ai jamais vu, et que je hais à la mort à cause de son impertinence.... Si nous partions sans lui ; il nous rejoindrait comme il pourrait ; je m'en moque.

FLORBEL. Mesdames, un peu de charité pour un camarade.

ADÈLE. Camarade tant que vous voudrez ; mais c'est un impertinent de nous faire attendre aussi longtemps. Rosalie, vous le connaissez, je crois ; ce doit être un fat, sans esprit, sans talent.

ROSALIE. C'est le meilleur garçon du monde ; un peu musard, et voilà tout. J'ai joué trois ou quatre fois à Nancy avec lui. Je vous jure qu'il est fort aimable.

ADÈLE. Oh ! c'est qu'il est joli homme.

ROSALIE. Je m'arrête bien à cela vraiment ! Si ce n'était qu'un joli homme, je n'en dirais rien ; mais c'est un bon enfant, et j'aime à lui rendre justice.

ADÈLE. Pardon, ma chère Rosalie. Je ne vous parlerai plus de Floricour ; et, quand je voudrai en dire du mal, je m'adresserai à Jenny, qui le déteste au moins autant que moi, et avec laquelle j'ai fait un pacte pour le faire donner au diable par tous les moyens qui seront en notre pouvoir.

FLORBEL. Voilà une troupe qui commence sous d'heureux auspices.

ADÈLE. Si nous étions dans un autre pays que la Hollande encore, passe ; peut-être prendrait-on plus gaîment son parti ; mais dans ce vilain pays-ci à peine fait-on attention à une jolie femme. Voyez dans quel isolement nous vivons. Jenny a raison de dire que nous sommes ici comme au couvent.

FLORBEL. En parlant de Jenny, qu'est-elle donc devenue ce matin ?

ROSALIE. Elle est allée se promener sur le port.

ADÈLE. C'est sa promenade favorite depuis que nous sommes à Amsterdam.

ROSALIE. Favorite ou non, il n'y en a pas d'autre.

FLORBEL. La voici.

SCÈNE II.

ROSALIE, ADÈLE, JENNY, FLORBEL.

JENNY. Mes amis, il vient de m'arriver une aventure, une aventure unique. J'étais allée promener mon ennui sur le port, et je regardais machinalement devant moi, lorsqu'un homme dont les manières sont très-distinguées m'aborda. Au ton de respect qu'il prit avec moi, je vis tout de suite qu'il me croyait une personne d'importance, et je me réglai là-dessus. Il me demanda par quel hasard je me trouvais seule, et moi, tournant la tête d'un air de surprise, je lui répondis que j'étais sortie avec un laquais, et que je ne concevais pas ce qu'il était devenu. Il m'offrit alors son bras, que je fis quelques difficultés d'accepter, et, s'enhardissant davantage, il finit par solliciter l'honneur de me reconduire chez moi.

ROSALIE. C'est vraiment une aventure que cela. Après.

JENNY. Tout en marchant, il me dit mille choses polies et même tendres; me parla de sa fortune, qui est très-considérable; tellement que, sans savoir comment cela s'est fait, je lui ai accordé la permission de venir présenter ses respects à ma famille.

TOUS (riant). Ah! ah! ah! sa famille! C'est charmant.

ADÈLE. Et comment sortiras-tu de là?

JENNY. Rien de plus simple. Il viendra ici ce soir; je le présenterai à ma mère, madame de Mercour.

ROSALIE. Votre mère s'appelle....

JENNY. Madame de Mercour. J'ai prévenu en bas de laisser monter un monsieur qui demanderait cette dame.

ROSALIE. Vous êtes folle, ma chère Jenny. Où trouverez-vous cette mère, cette famille?

JENNY. Ma mère, ce sera vous, Florbel; Adèle sera ma sœur, et Rosalie une espèce de soubrette, une femme de chambre. Tout cela s'arrangeait dans ma tête à mesure que je lui parlais. Je vous prie seulement de bien jouer vos rôles, et de ne pas me trahir. C'est une affaire superbe pour moi, un

parti fort avantageux ; car c'est un bel et bon mariage qu'il m'offre. Il est bien, très-bien ; il a des manières excellentes. Vous le verrez. Je veux faire votre fortune à tous les trois, mais secondez-moi de votre mieux.... La tête m'en tourne.... Cinquante mille livres de rentes, au moins.

ADÈLE. Ta, ta, ta, ta..... Veux-tu que je te parle franchement ? Ce monsieur s'est moqué de toi.

JENNY. Je le crois, au contraire, entièrement dupe. Si vous m'eussiez vue rougir et baisser les yeux à chaque parole un peu tendre qu'il m'adressait, vous m'auriez applaudie, j'en suis sûre. Il est enchanté que j'aie perdu mon père, parce qu'il craint les lenteurs. Il espère s'arranger plus facilement avec ma mère : « Les femmes, disait-il, sont plus indulgentes pour les peines du cœur. Madame votre mère lira dans le mien, elle y verra une impression aussi profonde qu'elle a été subite, et je suis persuadé qu'elle se hâtera de couronner mes feux. »

ROSALIE. Il faut que vous vous soyez montrée bien peu farouche pour que de but en blanc il ait osé vous tenir de pareils discours.

JENNY. Dame! Je l'avoue, dès qu'il parlait mariage, je n'ai pas cru devoir par trop l'effaroucher, ce jeune homme.

ADÈLE. Ce jeune homme est un échappé des Petites-Maisons.

FLORBEL. Je l'espère ; car autrement, comment pourrait-il me prendre pour la mère de Jenny? J'ai bien l'air d'une mère, n'est-il pas vrai ?

JENNY. Sans doute. N'avez-vous pas trompé tout Marseille dans la comtesse d'Escarbagnas? Soyez sans inquiétude ; je me charge de vous costumer comme il faut. Vous parlerez peu ; et, pourvu que vous adoucissiez votre voix, l'illusion sera complète.

ROSALIE. Où cela vous mènera-t-il ? Vous ne prétendez pas nous faire rester ici une éternité pour conduire cette intrigue?

JENNY. Non vraiment, et je compte bien avoir, ce soir même, une bonne promesse de mariage.

FLORBEL. Il n'est pourtant pas dans mon rôle de mère de

laisser aller les choses si vite. Je dois même m'opposer à ce qu'il vous tienne des propos trop tendres.

JENNY. Vous vous arrangerez comme vous voudrez; mais il me faut ma promesse de mariage.... Ne pouvez-vous pas faire la sourde?.... L'idée est excellente. Oui, oui, il faut que vous soyez sourde; cela lève toute difficulté.

FLORBEL. Va pour la sourde. Il me semble que cette folie sera bonne au moins pour nous divertir. Occupons-nous à présent de mon travestissement.

ADÈLE. Moi, je reste comme je suis; mon rôle n'est pas important.

ROSALIE. Ni le mien non plus; cependant il faut que je change quelque chose à ma toilette.

JENNY. Et moi, que j'ajoute à la mienne. Je suis l'amoureuse.

FLORBEL. Allons, allons, ne perdons pas de temps.

ROSALIE et JENNY. Nous vous suivons.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

ADÈLE, seule.

Qu'est-ce que tout cela deviendra? Jusqu'ici ce que j'y vois de plus clair, c'est une mystification pour cette pauvre Jenny. Comment s'imaginer qu'un homme du monde ait pu la prendre pour une jeune personne bien née? Elle n'en a ni le ton, ni les manières; il faut être juste. Si c'était moi, ce serait autre chose.... Enfin je le verrai ce phénix, et, s'il en vaut la peine, je ne lui laisse pas faire la sottise d'épouser Jenny. Je suis aussi jeune qu'elle, tout aussi jolie, je puis fort bien lui couper l'herbe sous le pied, et je dois le faire. Ma conscience se refuse à laisser tromper un honnête homme qui a cinquante mille livres de rentes.

SCÈNE IV.

ADELE ET ROSALIE.

ROSALIE. Adèle, il vient d'être décidé là-dedans que c'était moi qui devais recevoir seule ce monsieur.

ADÈLE. Pourquoi cela ?

ROSALIE. Afin de pouvoir lui vanter Jenny tout à l'aise, et l'amener, séance tenante, à demander sa main à madame de Mercour.

ADÈLE. Vous croyez ce mariage possible?

ROSALIE. Je ne sais vraiment pas ce que je crois là-dessus; l'idée me paraît folle; j'aime les folies, et je me prête à celle-là.

ADÈLE. Vous ne craignez pas de pousser trop loin la plaisanterie?

ROSALIE. Non, non. Notre amoureux est un sot ou un fripon; et, dans l'une ou l'autre de ces suppositions, il n'y a aucun scrupule à se faire.

ADÈLE. Si c'est un fripon, oui; mais si ce n'est qu'un sot, n'est-ce pas cruellement abuser de sa sottise, que de lui faire épouser une femme telle que Jenny? Oh! si, par exemple, il eût été question de vous....

ROSALIE. Ou de vous, n'est-ce pas? Parlons franchement : l'étranger vous trotte par la tête; je vois cela. Eh bien, qui vous empêche de le disputer à votre prétendue sœur? La lice est ouverte; évertuez-vous, faites de votre mieux. L'amour qu'il a pour Jenny ne peut pas être tellement enraciné dans son cœur depuis ce matin, que vous ne puissiez au moins y faire quelque brèche. Moi, je vous déclare que je n'y prétends rien; et, pour preuve de ma neutralité, je vous promets de tenir la balance égale dans le bien que je lui dirai de vous deux. On ne peut pas mieux faire.

ADÈLE (minaudant). Que vous êtes extravagante! N'allez-vous pas croire que je pense à épouser cet homme? Je ne l'ai

vu : sais-je seulement s'il me conviendra? De mon côté, aussi, je pourrais fort bien ne pas lui plaire.

ROSALIE. Vous n'en désespérez pas cependant.

ADÈLE. La vérité est que je n'y pense pas. (A part.) A tout hasard, je vais toujours mettre un peu plus d'ingénuité dans ma parure. (Haut.) Adieu, méchante.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

ROSALIE.

Notre ingénue ne perd pas la carte. Dame! aussi, cinquante mille livres de rentes, cela sied bien à un homme. Avec cinquante mille livres de rentes, il peut être impunément vieux, triste et maussade..... Et celui-ci est jeune et beau. Il y a quelque chose là-dessous, c'est sûr. Mais n'est-ce pas là notre héros? Peste! il a, ma foi, bon air, et je regrette presque ma neutralité.

SCÈNE VI.

FLORICOUR, sous le nom de SAINT-ELME, ROSALIE.

FLORICOUR. Mademoiselle, est-ce ici que demeure madame de Mercour.

ROSALIE (le considérant attentivement). Oui, monsieur, c'est ici.

FLORICOUR. Pourrais-je avoir l'honneur de lui être présenté?

ROSALIE (à part). Je ne me trompe pas, c'est Floricour. O la plaisante aventure!

FLORICOUR. Mademoiselle, est-ce que vous n'êtes pas au service de madame de Mercour?

ROSALIE (à part). Il ne me reconnaît pas, amusons-nous-en. (Haut.) C'est selon. En général, je ne suis guère de service le matin.

FLORICOUR. Vous n'êtes guère de service le matin ?

ROSALIE. Non.

FLORICOUR. Est-ce un usage de ce pays-ci ?

ROSALIE. Partout où je sers, c'est la même chose.

FLORICOUR. Et vous trouvez des maîtresses qui se prêtent à cela ?

ROSALIE. Vraiment, il faut qu'elles se prêtent à bien d'autres choses : d'abord elles ne peuvent me commander que devant beaucoup de monde ; et, si je m'acquitte mal de mon devoir, ce ne sont pas elles qui ont le droit de se plaindre.

FLORICOUR. Je ne suis pas venu ici pour deviner des énigmes : ainsi, mademoiselle, faites-moi le plaisir de m'annoncer, ou de me dire à qui je dois m'adresser pour cela.

ROSALIE. Je veux bien m'en charger... mais parce que c'est vous, au moins.

FLORICOUR. Je vous remercie de cette préférence. Mon nom est Saint-Elme.

ROSALIE. Pourquoi cela?

FLORICOUR. Comment! pourquoi cela? Parce que c'est mon nom.

ROSALIE. Il n'est pas joli. N'en avez-vous pas de rechange? Il y en a de si beaux !

FLORICOUR (à part). Cette fille est folle.

ROSALIE (à part). Il se donne au diable. (Haut.) Je cherche quelque chose de ronflant. Saint-Elme ! c'est sourd comme je ne sais quoi. Madame aime tant les noms sonores ! Elle n'avait épousé le défunt qu'à cause de cela. Elle avait la tête tournée de s'appeler madame de Mercour. Toutes ces terminaisons en *cour* sont agréables en effet.

FLORICOUR. A qui en avez-vous avec les sornettes que vous me contez depuis une heure?

ROSALIE (riant). Ah ! ah ! ah ! ah !

FLORICOUR (avec humeur). Je me fâcherai à la fin !

ROSALIE (toujours riant). Vous auriez tort ; car je ne m'acquitte pas mal de mon emploi.

FLORICOUR. Qui êtes-vous? Vous n'êtes pas une servante ?

ROSALIE. Oui et non. Je suis servante comme vous êtes amoureux, aux mêmes heures et aux mêmes conditions.

FLORICOUR. Regardez-moi donc. Il faut avouer que je suis un grand nigaud. Je vous reconnais à cette heure. J'étais si loin de vous croire dans cette ville ! Où avons-nous joué ensemble ? n'est-ce pas à Nancy?

ROSALIE. Précisément.

FLORICOUR. Et que faites-vous à Amsterdam ?

ROSALIE. Je vous attends.

FLORICOUR. Vous êtes engagée pour Hambourg ? Ah ! tant mieux ! les autres sont-ils arrivés ? Suis-je le dernier venu ?

ROSALIE. Oui. Ce qui nous contrarie très-fort depuis huit jours que nous sommes dans cet hôtel.

FLORICOUR. Rappelez-moi donc votre nom.

ROSALIE. Rosalie.

FLORICOUR. Eh bien, ma chère Rosalie, rendez-moi un service. Si vous êtes dans cet hôtel depuis huit jours, vous avez dû entendre parler de madame de Mercour. J'ai le plus grand intérêt à savoir ce que c'est que cette dame. La connaissez-vous? Quelle espèce de femme est-ce ?

ROSALIE. Une femme comme il n'y en a point.

FLORICOUR. Bien, bien ; mais est-ce riche?

ROSALIE. Je ne crois pas.

FLORICOUR. Diantre ! c'est aisé au moins ?

ROSALIE. Pas aisé du tout ; c'est misérable même.

FLORICOUR. Comment ! misérable ?

ROSALIE. Oui, et très-misérable, puisque c'est réduit pour vivre à jouer les remplissages.

FLORICOUR. Les remplissages... C'est donc une actrice?

ROSALIE. Non.

FLORICOUR. Ou un acteur ?

ROSALIE. *Ya mein herr.*

FLORICOUR. Je n'y comprends rien. Comment se fait-il qu'un homme s'appelle madame de Mercour ?

ROSALIE. La question est plaisante pour un comédien ! C'est votre futur camarade Florbel qui a pris ce nom et ce déguisement pour servir de mère auprès de vous à votre future camarade Jenny, cette jeune personne charmante que vous avez rencontrée ce matin sur le port, et qui vous a accordé l'insigne honneur de lui donner le bras jusqu'à cet hôtel garni.

FLORICOUR. Le plus court est d'en rire ; mais j'avais fait de beaux châteaux en Espagne sur cette rencontre.

ROSALIE. S'il ne s'agit que de châteaux, nous ne sommes pas en reste avec vous, et ceux que nous avons bâtis de notre côté ne le cèdent pas aux vôtres.

FLORICOUR. Nous n'aurons rien à nous reprocher. Il faut pourtant que cette Jenny ait bien du talent pour être parvenue à me faire cette illusion.

ROSALIE. Non ; c'est une actrice très-médiocre, minaudière, apprêtée, et qui ne vous a trompé que parce vous désiriez l'être.

FLORICOUR. Vous en parlez comme d'une camarade; mais soyez persuadée que je me connais en femmes comme il faut, et qu'elle a fort bien joué son rôle.

ROSALIE. A la bonne heure. C'est une révolution que vous avez faite en elle. Je souhaite que cela dure. Nous verrons.

FLORICOUR. Elle va être furieuse contre moi.

ROSALIE. Vous prendrez votre revanche. Je ne suis pas fâchée de cette aventure; et, si vous voulez prolonger sa méprise, je m'offre à vous seconder de mon mieux.

FLORICOUR. A quoi bon?

ROSALIE. A nous amuser d'abord, puis à vous venger de deux mijaurées qui, ce matin encore, me soutenaient que vous ne deviez pas avoir de talent.

FLORICOUR. Quelles sont ces deux mijaurées?

ROSALIE. Jenny votre amoureuse, et Adèle qui joue les ingénuités.

FLORICOUR. Adèle! Connais-je cela? est-ce joli?

ROSALIE. Figure de théâtre, de grands yeux.

FLORICOUR. Sur quoi prétendent-elles que je n'ai pas de talent?

ROSALIE. Sur ce que voilà huit jours que vous vous faites attendre.

FLORICOUR. Ce serait la preuve du contraire. Mais cette Adèle, qui me traite si lestement, est-elle comédienne, au moins?

ROSALIE. Comédienne! comme la comédie même. Un front, une assurance au théâtre...

FLORICOUR. Et hors du théâtre?

ROSALIE. Vous m'en demandez trop; vous la jugerez vous-même. Si vous adoptez mon plan, si vous voulez passer encore quelque temps pour Saint-Elme, vous verrez qu'une ingénue bien apprise ne manque pas de manége.

FLORICOUR. Il y a des égards entre camarades, et je ne crois pas devoir abuser de mes moyens de séduction.

ROSALIE. Là! là! ne vous faites pas si fier. Votre grand moyen de séduction, ce sont les cinquante mille livres de rentes que l'on vous suppose, et qui sont, aux yeux de nos dames, d'un bien autre mérite que les fadeurs que vous pourriez leur débiter.

FLORICOUR. Vous voulez me piquer.

ROSALIE. Votre premier succès vous a tourné la tête.

FLORICOUR. Si ces sortes de succès eussent dû me la tourner, il y a longtemps que ce serait fait.

ROSALIE. Trève de fatuité. Oui ou non, voulez-vous tenter l'aventure?

FLORICOUR. C'est une bagatelle.

ROSALIE. Vous y consentez donc?

FLORICOUR. J'y consens.

ROSALIE. Je vous laisse un instant pour prévenir Adèle et vous faire trouver ensemble avant que Jenny ait achevé sa toilette. Armez-vous de pied en cap; Adèle est fine, et pourrait bien vous deviner.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

FLORICOUR, seul.

Une femme se méfie-t-elle jamais d'un homme qui lui dit qu'elle est belle et que ses yeux le font mourir d'amour? La plus réservée est toujours crédule sur ce point-là. Il ne faut que savoir s'y prendre, et donner à l'aveu de sa flamme la teinte du caractère de celle à qui on l'adresse; tantôt l'accompagner de soupirs et de larmes, tantôt le laisser échapper

comme malgré soi ; quelquefois c'est l'affaire d'un regard, souvent d'une chanson ; plus souvent on vous l'épargne, et c'est presque toujours ce qui m'arrive.

SCÈNE VIII.

FLORICOUR, ROSALIE, et un peu après, ADÈLE.

ROSALIE. Adèle me suit, et je puis vous répondre que son illusion est complète.

FLORICOUR. Et sa défaite assurée.

ROSALIE. Paix ! c'est elle.

ADÈLE (jouant la surprise). Ah ! Rosalie, je vous croyais seule.

FLORICOUR. Je vous fais peur, mademoiselle ?

ADÈLE. Non, monsieur.

FLORICOUR. Vous paraissez tremblante.

ADÈLE. C'est bien malgré moi. Nous vivons si retirées, que la vue d'un étranger me fait toujours cet effet-là.

FLORICOUR. Je désire ne pas être longtemps un étranger pour vous.

ADÈLE. Vous êtes sans doute le monsieur qui...

FLORICOUR. Oui, mademoiselle, c'est moi qu'un hasard heureux a mis à même de rendre ce matin un léger service à mademoiselle votre sœur ; car, à vos traits, je dois croire que l'aimable Jenny est votre sœur.

ADÈLE. A mes traits ?

FLORICOUR. Vous avez toutes deux un air de famille qui m'a frappé.

ADÈLE. Un air de famille ! Ma sœur est plus belle que moi.

FLORICOUR. Ce matin encore je la trouvais incomparable ; mais, hélas !...

ADÈLE. Son sourire est plein de grâce.

FLORICOUR. Vous ne connaissez pas tout le charme du vôtre.

ADELE (en soupirant). Elle mérite bien d'être heureuse.

FLORICOUR. Que son éloge a d'attraits dans votre bouche !

ADÈLE. Monsieur, je vais prévenir ma mère.

FLORICOUR. Je serais au désespoir de lui causer le moindre dérangement, et je l'attendrai ici tout le temps qui sera nécessaire.

ADÈLE (regardant Rosalie avec intention). Rosalie sait que je ne puis rester plus longtemps.

ROSALIE. Je ne sais pas cela du tout.

ADÈLE (bas à Rosalie). Ma chère Rosalie, si je pouvais compter sur toi !

ROSALIE (bas à Adèle). Faites comme si vous pouviez y compter.

FLORICOUR (regardant Adèle avec émotion). Que le cœur est inconcevable, et que ses révolutions sont quelquefois bizarres ! En venant ici, j'aurais juré que mon sort était fixé... malheureux Saint-Elme !

ROSALIE. Vous paraissez bien agité, monsieur.

FLORICOUR. Je dois quitter cette maison.

ROSALIE. Sans voir madame ?

FLORICOUR. Comment annoncer à Jenny le changement qui s'est fait en moi ?

ROSALIE. Seriez-vous devenu insensible ?

FLORICOUR. Insensible ! Je voudrais pouvoir le devenir ; mais que j'en suis éloigné ! Rosalie, vous paraissez compatissante ; prenez pitié de moi !

ROSALIE. Expliquez-vous au moins.

FLORICOUR. M'expliquer ! le puis-je ?

ROSALIE. Mademoiselle, il y a un peu de folie là-dedans.

ADÈLE. C'est au moins une folie bien intéressante.

ROSALIE. Elle ne vous fait donc pas peur ? Je vous en félicite. Quant à moi, je crains la contagion, et je vous laisse.

(Elle sort.)

SCÈNE IX.

FLORICOUR, ADÈLE.

ADÈLE (d'un ton d'effroi). Rosalie !

FLORICOUR. Que craignez-vous avec moi, charmante Adèle ?

ADÈLE. Je ne sais ; mais rester seule avec un homme.

FLORICOUR. Aurais-je le malheur de vous déplaire?

ADÈLE. Du moment que vous renoncez à ma sœur, je ne vois pas ce qu'il peut y avoir de commun entre nous.

FLORICOUR. Ne m'accusez pas, quand vous êtes seule coupable. Sans vous, je croirais l'aimer encore.

ADÈLE. Est-ce une déclaration que vous me faites?

FLORICOUR. Pardonnez au trouble où je suis.

ADÈLE. Dois-je vous écouter?

FLORICOUR. Si vous voulez me sauver la vie.

ADÈLE. Mais vous changerez pour moi comme vous avez changé pour Jenny.

FLORICOUR. Connaissez mieux le pouvoir de vos charmes. Votre sœur m'avait plu, j'en fais l'aveu ; mais vous, vous divine Adèle, vous avez porté le trouble dans tous mes sens.

ADÈLE. Rosalie vous a donc parlé?

FLORICOUR. Non.

ADÈLE. Elle ne vous a rien dit?

FLORICOUR. Rien.

ADÈLE. Elle aurait pu vous avouer que le cœur de Jenny n'est plus libre depuis longtemps.

FLORICOUR. Votre sœur a déjà aimé?

ADÈLE. Elle aime encore.

FLORICOUR. Et croyez-vous qu'elle aimera toujours?

ADÈLE. Toujours.

FLORICOUR. Si vous y consentez, il n'y a donc plus d'obstacle à mon bonheur... Mais un mari de mon âge ne vous effraiera-t-il pas?

ADÈLE. De votre âge?

FLORICOUR. Trente ans.

ADÈLE. Eh bien, j'en ai dix-huit. C'est la proportion.

FLORICOUR. Si j'étais aimable, oui ; mais je ne sais que gagner de l'argent.

ADÈLE. Si cela vous amuse.

FLORICOUR. En un mot je ne suis qu'un homme riche.

ADÈLE. Et moi, je suis sûre que vous êtes mieux que cela.

FLORICOUR. Je pourrais ajouter que je ne suis pas avare, et que ma femme, si elle aimait la dépense, pourrait satisfaire

toutes ses fantaisies. Vous riez ; ce n'est pas une séduction pour vous ?

ADÈLE. Assurément non.

FLORICOUR. Vous n'aimez pas la toilette ?

ADÈLE. Je suis fort simple.

FLORICOUR. Un bel hôtel, un équipage élégant, un nombreux domestique, une table bien servie, ne seraient d'aucun prix pour vous ?

ADÈLE (à part). Je crains toujours que Jenny ne l'entende. (Haut.) Je n'ai guère pensé à ces bagatelles.

FLORICOUR. C'est pourtant tout ce que je pourrais vous offrir.

ADÈLE. Monsieur, vous êtes trop modeste.

FLORICOUR. Avec d'aussi faibles avantages, vous consentiriez à me donner votre main ?

ADÈLE. S'il y va de votre existence.

FLORICOUR. Je suis le plus heureux des hommes.... Mais madame votre mère accordera-t-elle son consentement ?

ADÈLE (avec empressement). Je suis émancipée.

FLORICOUR. Ma chère Adèle, vous êtes à moi.

(Il lui baise la main.)

SCÈNE X.

JENNY, ROSALIE, FLORICOUR, ADÈLE.

JENNY. Rosalie, il lui a baisé la main.

ROSALIE. Hé bien ?

JENNY. Dame !

ROSALIE. Bast.

FLORICOUR. Mademoiselle, je remerciais votre charmante sœur de justifier, par les éloges qu'elle vous donnait, la profonde impression que vous avez faite sur moi.

JENNY (avec hésitation). Ma sœur est bien bonne.

FLORICOUR. Oh ! bien bonne.

ADÈLE (à part). Il n'est pas trop gauche.

FLORICOUR. Il est si rare de voir des familles unies !

ROSALIE. Ces demoiselles se sont toujours beaucoup aimées.

FLORICOUR. Souvent, entre jeunes personnes du même âge, il se glisse quelque petite pointe de rivalité.

ROSALIE. C'est une chose dont nous ne nous doutons même pas.

FLORICOUR. Elles ont chacune tant d'agréments!

JENNY (bas à Rosalie). Faites-le donc finir.

FLORICOUR. Tant de charmes!

ADÈLE (bas à Rosalie). C'est ennuyeux.

FLORICOUR. Un cœur si parfait!

ROSALIE. Par malheur, on ne peut en épouser qu'une.

FLORICOUR. Épouser, oui; mais on peut rendre justice à toutes deux.

JENNY (bas à Adèle). Il paraît que vous n'avez rien négligé pour vous faire valoir.

ADÈLE. J'étais assez bien en scène.

JENNY. C'est ce qu'il m'a semblé.

FLORICOUR (à Rosalie). Je viens de resserrer l'amitié qui les unit. Voyez quelle tendresse dans leurs regards!

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, FLORBEL, sous le costume de madame de Mercour.

FLORBEL. Hé bien! enfants, on me délaisse donc?

FLORICOUR. Madame....

FLORBEL. Parlez plus haut, mon cher monsieur, j'ai l'oreille un peu dure.

FLORICOUR. Madame....

FLORBEL. C'est bon, c'est bon; passons les compliments. Vous êtes Hollandais, moi je suis Française, nos manières ne se ressemblent pas. Parlons donc tout de suite franchement. Je n'ai jamais été façonnière, et ce n'est pas à mon âge que je commencerai à le devenir; venons au but. Laissez-nous, petites.

ADÈLE (bas à Rosalie). Je crois qu'il n'a pas bien sa tête. Ma chère Rosalie, il va tout perdre.

ROSALIE (bas à Adèle). J'en ai peur.

FLORBEL. Est-ce que vous ne m'avez pas entendue, petites?

ADÈLE. Ma mère...

FLORBEL. Je sais bien que je suis votre mère.

JENNY. Il me semble....

FLORBEL. Qu'est-ce qu'il vous semble? Ce qu'il me semble à moi, c'est que vous devez m'obéir.

ADÈLE (bas à Florbel). Que faites-vous donc?

FLORBEL. Parlez haut. Ne savez-vous pas que je suis sourde?

ADÈLE (à part). Nous voilà bien.

JENNY (à part). Tout est perdu.

FLORBEL. M'obéit-on?

FLORICOUR (à Jenny et à Adèle). Ne lui donnez pas d'humeur; nous avons besoin de la ménager.

ADÈLE. Mais, monsieur, vous ne savez pas...

FLORICOUR. Je m'en doute.

JENNY. De quoi vous doutez-vous?

FLORICOUR. Vous avez une drôle de mère.

ADÈLE (à part). Il ne croit pas si bien dire.

FLORBEL. Ah! ça, petites rebelles, faudra-t-il que je me fâche, à la fin?

ROSALIE. Madame, je les emmène.

(Elles se retirent toutes trois au fond du théâtre.)

FLORBEL. Mon cher monsieur, vous ne voudriez pas prendre quelque chose?

FLORICOUR. Je vous remercie, madame.

FLORBEL. Un biscuit, ça ouvre l'appétit.

FLORICOUR. Je vous suis bien obligé.

FLORBEL. Une poire, ça fait boire.

FLORICOUR (riant). Je n'ai besoin de rien.

FLORBEL. Qui ne veut rien, l'obtient. Venons donc au fait. (Adèle et Jenny s'approchent tout doucement.) J'ai deux filles; il paraît que l'une d'elles vous convient. Je ne demande pas mieux que de m'en défaire en votre faveur, si vous persistez toujours dans votre dessein, après ce que j'ai à vous dire.

ADÈLE et JENNY (à part). Je tremble.

FLORBEL. Je n'ai rien à lui donner.

FLORICOUR. Je ne suis point intéressé.

FLORBEL. C'est une belle qualité dans un gendre. Mais mettez-vous du prix à un cœur neuf?

ADÈLE (à Jenny). Où va-t-il s'embarquer?

FLORICOUR. Je n'ai aucune inquiétude sur celui de mademoiselle votre fille.

FLORBEL. Voilà comme tous les hommes devraient être. Passons donc cet article.

JENNY (à part). Je respire.

FLORBEL. Je ne veux pas que le mariage se fasse dans cette ville.

FLORICOUR. Ce n'était pas non plus mon intention.

FLORBEL. Il faut nous emmener toutes dès ce soir.

JENNY (à part). Il n'a pas perdu la tête.

FLORICOUR. Volontiers.

FLORBEL. Et comme je veux faire à ma Jenny un présent de noces qui vous prouve le plaisir que j'ai à vous avoir pour gendre, vous me prêterez cinquante louis.

JENNY. Ah! juste ciel!

FLORICOUR. Je ne comprends pas bien.

FLORBEL. C'est que je m'explique mal.

ADÈLE (à part). Ma chère Rosalie, il va faire quelque sottise.

FLORBEL (à voix basse). Les cinquante louis que je vous demande sont destinés à retirer des mains d'un Juif un écrin d'une valeur considérable que j'ai été obligée d'y déposer, et que je veux vous offrir.

FLORICOUR. Disposez de ma bourse comme de la vôtre.

FLORBEL. Sans ma fluxion, d'honneur! je vous embrasserais.

FLORICOUR. Qu'il me soit au moins permis de vous peindre ma reconnaissance.

FLORBEL. On n'en doit pas beaucoup à un père qu'on débarrasse de ses enfants.

FLORICOUR (riant). A un père!

FLORBEL. Ai-je dit un père? Voyez où j'ai la tête. (Il se retourne). Petites, approchez, et regardez monsieur comme de

la famille. Je suis expéditive, moi. Entre honnêtes gens qui ne veulent pas se tromper, il faut aller au fait. Jenny, tu auras un trésor dans ce petit homme-là. Comment vous nommez-vous?

FLORICOUR. Saint-Elme.

FLORBEL. Hé bien, Saint-Elme, avez-vous un frère, un cousin, un parent, pour Adèle?

FLORICOUR. J'en attends un.

FLORBEL. C'est bon; de votre main je le prendrai en toute confiance.

ADÈLE. Ma mère, je ne suis pas pressée de me marier.

FLORBEL. Je ne t'écoute pas. Mon gendre approchez-vous, et toi, Jenny, viens de ce côté. (Il prend leurs mains qu'il met l'une dans l'autre.) Mes enfants, je vous unis. Ah! ça, Jenny, c'est sérieux cette fois-ci!

ADÈLE (s'approche doucement de Floricour, et lui dit à voix basse) : Que faites-vous donc?

FLORICOUR (bas à Adèle). Mariage de comédie. (A Jenny.) C'est pour la vie.

ROSALIE (qui a ri tout le temps de cette scène, s'essuie les yeux). Je n'ai jamais rien vu d'aussi touchant.

FLORBEL. Il me semble être à vingt ans. J'étais belle comme elle, et j'avais un cœur.... un cœur tout de feu. Je ne lui en souhaite pas un pareil. Je sais trop ce que cela coûte.

FLORICOUR. Vous m'avez dit cinquante louis?

FLORBEL. Oui.

FLORICOUR. Je vais vous les chercher. (Il baise la main de Jenny, et dit à Adèle en s'en allant) : Toujours à vous.

(Il sort.)

SCÈNE XII.

FLORBEL, JENNY, ROSALIE, ADÈLE.

FLORBEL. Mesdames, je ne vous demande pas de compliments, mais il me semble que je ne m'en suis pas trop mal tiré.

ADÈLE. Je vous conseille de vous vanter.

FLORBEL. Comment donc! une scène, une seule scène, une seule petite scène, qui me vaut cinquante louis.

ADÈLE. Il faut que ce jeune homme soit d'un aveuglement.....

JENNY. Ah! Rosalie, quel mari cela fera!

ADÈLE (bas à Rosalie). C'est moi qu'il épouse.

ROSALIE (à Adèle). Laissons-lui son illusion.

ADÈLE (à Rosalie). Sans doute. (Haut.) Vous allez tenir une maison magnifique.

JENNY. Je n'en serai pas plus fière, je vous jure.

ADÈLE. D'abord; mais vous prendrez par la suite l'impertinence de la fortune.

JENNY. Je n'en connais pas de plus ridicule.

ADÈLE. C'est vrai, et cependant on ne voit que cela.

JENNY. Je ferai donc exception.

ADÈLE. Vous ne voudrez plus entendre parler de nous?

JENNY. De vous! mes amis!

ADÈLE. Une aussi grande dame!

JENNY. Je n'oublierai jamais le service que vous venez de me rendre. Il serait pourtant nécessaire de décider ce que nous ferons à présent.

FLORBEL. Cela vous regarde. Pour moi, mon épingle est hors du jeu.

JENNY. Rosalie, toi qui as de l'imagination....

ROSALIE. En faut-il tant avec un homme qui vous adore à ce point?

JENNY. Il est vrai; je n'ai qu'à commander.

ADÈLE (à part). La folle! (Haut.) Il sera trop heureux de vous obéir.

JENNY. J'avais toujours dans l'idée que je ferais un bon mariage.

ADÈLE. Avec votre mérite...

JENNY. Ma chère Adèle, laissez-moi faire; je veux vous chercher aussi dans ma société un mari qui vous convienne.

ADÈLE. C'est trop de bonté. (Bas à Rosalie.) La tête lui tourne. Elle me fait pitié.

ROSALIE. Ce que c'est que d'être désintéressée! Personne ne pense à moi.

JENNY. Je vous marierai aussi avec le temps.

ROSALIE. Je n'en veux pas, il est trop vieux. Mais quel bruit est-ce là? (Bas.) C'est la voix de Floricour.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, FLORICOUR, sous le nom et le costume du père de Saint-Elme.

FLORICOUR (en dehors). Je sais que mon fils est ici. Je veux le ravoir, ou je mets la maison sens dessus dessous. (Entrant.) Où est Saint-Elme? où est mon fils? (A Florbel.) Madame, répondez-moi.

FLORBEL (effrayé). Je vous assure, monsieur...

FLORICOUR. Je me moque de cela. Je veux mon fils.

FLORBEL. Monsieur, votre fils...

FLORICOUR. Comment se fait-il, madame, qu'à votre âge, avec un air aussi respectable, vous ayez pu vous prêter à m'enlever mon fils? On aura abusé de son inexpérience; il est si naïf, si niais!

FLORBEL (à part). Comment m'échapper?

FLORICOUR. Je lui prépare une leçon dont il se souviendra, sur mon honneur. Parlez, mesdemoiselles, quelle est celle de vous qu'il prétendait épouser? car je sais qu'il n'allait à rien moins que cela.

ADÈLE. Je voudrais bien savoir, monsieur, de quel droit vous vous permettez de venir nous faire une scène aussi déplacée? Tout naïf et tout niais que vous supposez votre fils, apprenez qu'il n'eût jamais été admis près de nous, s'il se fût comporté comme vous faites en ce moment.

FLORICOUR. A votre tour, apprenez-moi, mademoiselle, comment un père doit se comporter quand il découvre que son fils est au moment d'épouser....

ADÈLE. Une comédienne... Achevez donc. Il semble qu'on ait tout dit quand on a dit une comédienne. Et qui n'est pas

comédien? Le monde est-il autre chose qu'un théâtre où l'on est tour à tour prôné sans mesure et sifflé sans pitié? C'est donc parce que nous jouons à découvert, et que nous ne cherchons à en imposer à personne, que l'on nous traite si fièrement. Nous sommes peut-être les seules gens de bonne foi qui existent aujourd'hui. Croyez-vous qu'avec le talent que nous avons, mes camarades et moi, si nous avions cherché des succès dans le monde, nous n'eussions pas aussi bien réussi qu'une foule de gens sans mérite que l'on voit s'élever tous les jours? Mais cette fausseté et cette impudence nous ont répugné, et nous sommes montés sur le théâtre.

FLORICOUR. Et, par suite de votre loyauté, vous m'enlevez mon fils?

ROSALIE. Etes-vous donc si sûr que ce soit monsieur votre fils que nous ayons reçu?

FLORICOUR. Il s'appelle Saint-Elme.

ROSALIE. Ne serait-il pas possible qu'il se trouvât dans cette ville un autre jeune homme de ce nom? Votre fils, dites-vous, est niais?

FLORICOUR. C'est un imbécile.

ROSALIE (regardant Adèle et Jenny). Certes ce n'est pas celui que nous avons vu; je m'en rapporte à ces dames.

ADÈLE. Il est plein de grâces.

JENNY. De sentiment et de délicatesse.

FLORICOUR. Vous ne l'avez vu qu'un instant.

ADÈLE. Il y a des gens qu'on peut apprécier tout de suite.

FLORICOUR. Il aura joué la comédie.

JENNY. Si c'est ainsi qu'il la joue, je lui conseille de la jouer toujours.

FLORICOUR. Comme femmes, vous pouvez le trouver fort aimable; mais moi, comme père, je veux le punir d'avoir pensé à se marier sans mon consentement. Il n'a de fortune que par moi; je le déshérite; je me remarie, et je donne tout mon bien à la femme que j'épouse.

ADÈLE et JENNY. O ciel!

FLORBEL (à part). Voilà mes cinquante louis bien aventurés.

FLORICOUR. Nous verrons ce qu'il fera des belles qualités qui vous ont éblouies, quand il n'aura plus le sou.

ADÈLE (à Jenny et à Rosalie). Il n'a de fortune que celle de son père.

ROSALIE. Le fourbe!

FLORICOUR. A laquelle de vous avait-il donné la préférence?

ROSALIE. Que vous importe à présent?

FLORICOUR. Il m'importe beaucoup; car, pour compléter ma vengeance, je veux l'épouser si elle y consent, et donner encore ce chagrin à ce fils rebelle.

JENNY. C'était moi qu'il voulait tromper.

ADÈLE. Et qu'il trompait doublement, car il avait pris des engagements avec moi.

JENNY. Adèle, pourquoi chercher à irriter davantage son père contre lui? Vous savez bien qu'il m'avait choisie pour sa victime.

ADÈLE. Rosalie peut vous assurer qu'il avait changé de sentiments.

ROSALIE. C'est un homme. Que voulez-vous que je vous dise? On ne peut jamais compter sur aucun.

FLORICOUR. A merveille! Mon fils volage! c'est un mérite que je ne lui connaissais pas.

ROSALIE. De tout ce que nous voyons, on peut conclure que monsieur votre fils n'est qu'un monstre.

ADÈLE. Un véritable monstre.

JENNY. Dont je veux me venger.

ADÈLE. Et moi aussi.

JENNY. Monsieur, voici ma main.

ADÈLE. Monsieur, voici la mienne.

ROSALIE (à Florbel). Madame, si nous nous mettions sur les rangs?

FLORBEL. Je ne sais pas, mais j'ai l'intime conviction qu'il y a quelque chose là-dessous.

FLORICOUR. Ah! madame, ne traversez pas mon projet. Je suis un galant homme, et la preuve c'est que je veux acquitter la promesse de mon fils.

(Il lui donne une bourse.)

FLORBEL (ouvrant la bourse). Ce sont des jetons de cuivre.

FLORICOUR. Voilà la première fois qu'on leur fait ce reproche. Jusqu'ici ils avaient toujours été reçus avec la plus grande reconnaissance par tous les Frontin, les Crispin, les Martons, les Lisette, et par tous les valets et soubrettes auxquels ils avaient été offerts.

FLORBEL. C'est donc une bourse de comédie?

FLORICOUR. Je n'en porte jamais d'autre.

(Un moment de silence.)

ADÈLE (à part). Feignons de ne pas avoir été dupes. (Haut.) Pourquoi finir si vite? L'erreur de cette pauvre Jenny m'amusait.

JENNY (à part). Il est clair que c'est Floricour. (Haut à Adèle.) Moi qui cherchais à prolonger la vôtre! Combien j'étais sotte! (A Rosalie.) C'est sans doute à madame que nous devons cette plaisanterie?

ROSALIE. Le nom de l'auteur n'y fait rien, si elle vous a diverties.

ADÈLE (sèchement). Pas le moins du monde.

FLORICOUR. J'ai si peu de talent! Au surplus, je ne m'en plains pas; j'aurais pu vous faire illusion, et j'aime beaucoup mieux qu'il n'y ait que moi de mystifié.

ADÈLE. Est-ce à jouer de semblables parades que vous avez passé tout le temps qu'il y a que nous vous attendons?

FLORICOUR. Oh! non. Mon emploi est celui des valets, et je ne prends les rôles d'amoureux que quand le hasard me présente d'aussi jolies personnes que vous; c'est fort rare.

JENNY (à part.) Malgré tes fadeurs, je ne te pardonnerai de ma vie.

FLORBEL. Allons, mes amis, nous nous sommes amusés aux dépens les uns des autres, comme on fait dans le monde, sans vouloir nous tromper, seulement pour essayer ce que nous valons. De petites plaisanteries comme celles-ci avancent beaucoup l'amitié entre camarades, et nous voilà tous unis à la vie, à la mort.

ROSALIE. O la belle intimité que cela va faire! Au surplus:

A CORSAIRE, CORSAIRE ET DEMI.



Mme LEBON.

DONNE LA MAIN À TON COUSIN.

La Journée Difficile. Sc. XV.

LA

JOURNÉE DIFFICILE

OU

AIDE-TOI, LE CIEL T'AIDERA.

PERSONNAGES :

M. LEBON.
MADAME LEBON.
GUSTAVE, leur fils.
MADAME LEDOUX } leurs filles.
CÉCILE } leurs filles.
M. LEDOUX, leur gendre.
MIMI LEDOUX, leur petite-fille.
M. BLANCHET.
FRÉDÉRIC, neveu de M. Lebon.

La scène se passe à Paris, dans la maison de M. Lebon.

Le théâtre représente un salon.

SCÈNE I.

M. BLANCHET, seul.

J'écrirais d'avance ce qui se passera le jour de saint Rigobert dans la maison de mon ami Lebon, dont c'est la fête. En ma qualité de poète de la famille et chargé de célébrer le patron, on m'introduit dans cette pièce en attendant madame Lebon, qui se cache toujours de son mari pour parler avec moi de ce qu'elle appelle nos petites affaires. Elle va me demander si je suis content de mes couplets, et s'ils sont aussi jolis que ceux de l'année précédente ; elle me priera ensuite

d'engager monsieur Lebon à sortir sans qu'il se doute de rien, afin, qu'elle ait le temps de faire les apprêts de la surprise qu'elle lui prépare, et qui est toujours la même tous les ans. Je sais tout cela, je ne puis m'empêcher d'en rire, et cependant il y a quelque chose de si respectable dans l'habitude, que je me ferais conscience de ne pas me prêter à ce qu'ils attendent de moi. Heureuses gens, dont on n'a pu corrompre la simplicité et qui ne connaissent d'événements importants que ceux qui se passent dans leur famille!

SCÈNE II.

M. BLANCHET, MADAME LEBON.

MADAME LEBON. Ah! bonjour, monsieur Blanchet. Que vous avez donc de bonté de vouloir bien ne pas nous abandonner! J'avais bien peur que vous n'eussiez oublié nos petites affaires. Voilà plus de huit jours que je ne vous ai vu, et je n'osais pas vous écrire, de peur que monsieur Lebon ne me surprît et qu'il ne se doutât de quelque chose.

M. BLANCHET. Vous ne deviez pas avoir d'inquiétude sur mon compte.

MADAME LEBON. On dit que les gens d'esprit sont si distraits! Dites-moi, en confidence, vos couplets seront-ils aussi jolis que ceux de l'année dernière? C'est, au goût de mon fils, les plus jolis que vous ayez faits. Vous savez que je tiens par-dessus tout à ce que mon mari soit content.

M. BLANCHET. Je crois qu'il le sera.

MADAME LEBON. Oh! pour cela, j'en suis bien sûre aussi. Mais, monsieur Blanchet, j'ai une prière à vous faire.

M. BLANCHET. Quelle prière ?

MADAME LEBON. Ce n'est pas de moi que cela vient, je n'ai pas assez de lecture pour cela ; mais quelqu'un que vous ne connaissez pas, et qui a beaucoup d'esprit, m'a dit que je ne devrais pas permettre que l'on comparât ma fille aînée, madame Ledoux, à Vénus.

M. BLANCHET (riant). Vous a-t-on dit pourquoi?

MADAME LEBON. Oui, mais je l'ai oublié. Tout ce que je me rappelle, c'est qu'on prétend que ce nom-là ne convient pas à la femme d'un maître de forges.

M. BLANCHET (riant). En effet, je n'y avais pas songé.

MADAME LEBON. Vous voyez bien.

M. BLANCHET. Cette personne a raison.

MADAME LEBON. J'étais bien sûre que mon fils s'y connaissait.

M. BLANCHET. C'est donc Gustave qui...

MADAME LEBON (déconcertée.) Ah! juste ciel, quelle imprudence j'ai faite! Ne lui en voulez pas au moins, monsieur Blanchet; c'est un si bon garçon, il vous aime tant! Il se mettrait au feu pour vous. Mais, dame, ça a reçu de l'éducation, de sorte que c'est plus près regardant qu'un autre.

M. BLANCHET. Je ne lui en veux pas du tout, et je répète qu'il a raison. Madame Ledoux est belle, Vénus dans son temps était belle aussi, voilà toute la comparaison que je voulais faire entre elles; mais je n'ai jamais prétendu établir de parallèle entre la conduite de ces deux dames.

MADAME LEBON. J'en suis persuadée. A présent, monsieur Blanchet, comment allons-nous faire pour mon neveu Frédéric? Il n'a déjà pas osé se présenter à son oncle le jour de l'an; s'il ne le voit pas aujourd'hui, ce sera comme une rupture. Vous qui êtes un si bon ami, donnez-moi donc un conseil.

M. BLANCHET. Est-ce que monsieur Lebon lui tient toujours rancune?

MADAME LEBON. Toujours, monsieur Blanchet; et cela m'étonne d'autant plus que vous savez comme moi que monsieur Lebon n'a pas de fiel. Je ne sais ce qui lui est passé par la tête au sujet de cet enfant, il ne veut pas lui pardonner. Je conviens que c'est un petit ambitieux qui a dédaigné l'état de son père et qui n'a pas voulu suivre les conseils de mon mari; mais c'est du siècle, ça n'a pas nos idées. Il joue du violon, il fait des vers, ça se trouve mieux dans une administration que dans un comptoir, c'est tout simple.

M. BLANCHET. Son oncle lui a-t-il fait des représentations au moins?

MADAME LEBON. Oh! bien oui, monsieur Lebon faire des représentations! Il se contente de bouder. D'autant que Fré-

déric, comme vous savez, n'est pas trop manchot, il a réponse à tout; monsieur Lebon ne voudrait pas se compromettre vis-à-vis d'un petit raisonneur qui a bec et ongles. Voilà tout le secret de monsieur Lebon. Mais c'est bien triste de n'avoir qu'un neveu qui n'a plus ni père ni mère, et de ne pas le voir à sa table un jour comme celui-ci.

M. BLANCHET. N'aviez-vous pas le projet de le marier avec Cécile?

MADAME LEBON. Certainement. Ils s'aiment beaucoup; mais ma pauvre Cécile à présent ne sait plus trop sur quoi compter. Un employé!

M. BLANCHET. Le voyez-vous quelquefois?

MADAME LEBON. Tous les jours. Aussitôt que monsieur Lebon a tourné le coin de la rue, nous sommes sûrs de voir arriver Frédéric. Et, tenez, le voici.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, FRÉDÉRIC.

MADAME LEBON. Est-ce que ton oncle est sortit?

FRÉDÉRIC. Je ne crois pas; mais il y a si longtemps que je suis en sentinelle, que je n'ai pas pu y tenir.

MADAME LEBON. Quelle imprudence! va-t'en! Un jour comme celui-ci, je ne veux pas que tu lui donnes d'humeur.

FRÉDÉRIC. Mais, ma tante, vous ne savez pas comme il fait froid. Tous les ans, mon oncle est sorti à cette heure-ci. Est-ce qu'il serait malade?

MADAME LEBON. Non; il se porte bien; mais va-t'en. Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines.

FRÉDÉRIC. Suis-je assez malheureux, monsieur Blanchet! Je n'aime que cette maison-ci au monde, et j'en suis banni!

MADAME LEBON. A qui la faute?

SCÈNE IV.

MADAME LEBON, M. BLANCHET, FRÉDÉRIC, CÉCILE.

CÉCILE. Frédéric, je vous ai vu entrer, et je viens vous avertir que papa me suit.

MADAME LEBON. Ah! sauve-toi bien vite.

M. BLANCHET. Je vais aller au-devant de lui, et je l'empêcherai bien d'entrer dans cette chambre; mais n'en sortez pas que je ne vienne vous avertir.

MADAME LEBON. Que vous êtes obligeant! C'est un grand service que vous me rendez. (M. Blanchet sort.) Et moi qui ai tant de choses à faire! Entendez-vous ce que vous dit monsieur Blanchet? Ne sortez pas d'ici pour quelque raison que ce soit. Je ne sais plus où j'en suis; je vais revenir.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

FRÉDÉRIC, CÉCILE.

CÉCILE. Eh bien, Frédéric, mettez-vous assez de trouble dans la maison?

FRÉDÉRIC. Parce que tout est une affaire ici. Pourquoi ma tante ne veut-elle pas que je voie mon oncle? Je ne suis pas un criminel.

CÉCILE. Tenez, Frédéric, ne parlons pas de cela; vous savez que c'est notre condition. Si vous m'aimiez seulement comme on doit aimer une cousine, vous ne me feriez le chagrin que vous me faites.

FRÉDÉRIC. Mais, ma chère Cécile, dites-moi ce que vous voulez que je fasse.

CÉCILE. Il n'est plus temps à présent. D'abord, mon père ne reviendra jamais sur votre compte. Je ne dis pas qu'il ait raison; mais je me mets à sa place, et je pense qu'il doit avoir de l'humeur. En voulant vous élever au-dessus de votre

famille, vous avez l'air de nous renier; il n'en est pas moins vrai qu'on peut être dans le commerce, et être un homme très-considéré.

FRÉDÉRIC. Vous me regardez donc comme un bien grand personnage?

CÉCILE. Pas encore; mais vous le deviendrez, comme toutes les personnes qui suivent la carrière des bureaux. En serez-vous plus heureux? Ah! Frédéric, que je voyais un autre avenir pour vous! Et moi, qui n'ai pas d'ambition, je trouvais que cet avenir valait bien celui que vous avez choisi.

FRÉDÉRIC. Je n'ai pas vingt ans; à mon âge, on ne songe guère à l'avenir. J'étais dans une position gênante chez le négociant où mon oncle m'avait placé; j'ai trouvé cet emploi, je l'ai pris d'autant plus volontiers que j'avais dans la tête un poème dont je n'aurais pas pu trouver le temps d'écrire un seul vers en restant comme j'étais, et qu'en trois mois de bureau, j'ai achevé complétement.

CÉCILE. Je ne savais pas cela; mais croyez-vous que ce serait une excuse à donner à mon père?

FRÉDÉRIC. Au contraire : il faut bien nous garder de lui en parler. Mon oncle, dans ses idées, doit trouver que c'est du temps perdu que celui qu'on passe à composer un chef-d'œuvre; et vraiment mon poème est un chef-d'œuvre. Si vous saviez, ma petite cousine, combien vous m'avez inspiré de vers sublimes!

CÉCILE. Moi?

FRÉDÉRIC. On peut faire de jolis vers avec de l'esprit, mais de la véritable poésie, des vers comme les miens, il faut être amoureux.

CÉCILE. Qu'il est dommage que mon père ne se connaisse pas en poésie!

FRÉDÉRIC. Certainement. C'est bien dommage. Il faut en prendre son parti, et je suis déterminé à le fléchir aux dépens même de ma gloire. En suivant mes goûts, j'aurais été à l'immortalité; je suivrai les siens, et je n'irai qu'à la fortune. Ah! Cécile, combien il faut que je vous aime!

CÉCILE. Vous quitterez donc votre administration? Et si l'on ne trouvait pas à vous remplacer?

FRÉDÉRIC (riant). On ne me remplacerait pas, ce serait la même chose.

CÉCILE. C'est bien heureux. Puis-je annoncer cela à mon père?

FRÉDÉRIC (avec expression). Oui, ma chère Cécile.

CÉCILE. Tenez, Frédéric, croyez-moi, vous prenez un bon parti. Cette gloire dont vous parlez a bien des inconvénients. Elle vous fait des envieux, souvent elle trouble le bonheur. Et puis, il n'y a pas de gloire qui ne soit contestée, au lieu qu'avec de la fortune on est tout ce qu'on veut : du moins c'est ce que dit mon père.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME LEBON.

MADAME LEBON. Mon neveu, ton oncle est enfin déterminé à sortir; mais il pourrait passer par ici, va dans l'arrière-magasin, jusqu'à ce qu'on t'en fasse sortir.

FRÉDÉRIC. Mais, ma tante....

MADAME LEBON. Fais donc ce que je te dis, et ne nous expose pas de gaîté de cœur à une scène dont les suites sont incalculables.

FRÉDÉRIC. J'obéis....

(Il sort.)

SCÈNE VII.

CÉCILE, MADAME LEBON.

MADAME LEBON. Quelle journée! Dieu veuille qu'elle finisse mieux qu'elle n'a commencé!

CÉCILE. Mais, maman, quel malheur nous est-il donc arrivé?

MADAME LEBON. Eh bien! Frédéric qui est ici, et qui peut être rencontré par ton père; ensuite mille autres choses que tu

ne sais pas. Marianne a la migraine : heureusement son dîner était en train ; mais ce qui me fait le plus de chagrin, ce n'est pas encore cela.

CÉCILE. Qu'est-ce que c'est donc ?

MADAME LEBON. Mon frère vient de nous écrire que nous ne devions pas compter sur lui pour dîner. Ton père est furieux. Qu'est-ce qui peut l'empêcher de venir ? Il faut que tout arrive à la fois ; j'ai envoyé chez ta sœur pour l'engager à ne pas se faire attendre ; il ne faudrait plus que cela pour nous achever.

CÉCILE. Consolez-vous, maman. Si vous éprouvez des contrariétés, j'ai une bonne nouvelle à vous apprendre, et qui les dissipera, j'en suis persuadée : Frédéric renonce à être commis.

MADAME LEBON. Est-il possible ! Mais es-tu bien sûre ?

CÉCILE. J'en suis si sûre, que ce matin même je vais l'annoncer à mon père.

MADAME LEBON. Non, mon enfant, il faut laisser ce soin-là à ton frère ; ce sont de ces choses qui doivent se traiter entre hommes. Ce cher Frédéric ! voyez donc ce que c'est que d'avoir un bon esprit ! Pour moi, je n'en avais jamais désespéré.

SCÈNE VIII.

MADAME LEBON, CÉCILE, M. LEBON, M. BLANCHET.

M. LEBON. Non, monsieur Blanchet, vous avez beau vouloir l'excuser, mon beau-frère ne vient pas dîner, parce qu'il se regarde comme un grand seigneur depuis qu'il a exposé à l'industrie nationale.

MADAME LEBON. On n'ôterait pas cela de la tête de monsieur Lebon.

M. LEBON. C'est triste de voir qu'on ne change pas, et que tout change autour de soi. Je n'ai jamais voulu me lier que dans ma famille, parce que je m'imaginais que c'était une société pour la vie ; j'ai toujours agi avec elle comme un bon

parent doit le faire; ils m'ont tous trouvé chaque fois qu'ils ont eu besoin de moi. Qu'ont-ils à me reprocher? J'ai les idées de mon temps, il m'est impossible de suivre la mode, d'adopter des inventions dont je ne vois pas l'utilité; je me conduis comme je me conduisais il y a trente ans, et, comme je crois ne m'être jamais mal conduit, je ne vois pas pourquoi je changerais. Est-ce une raison pour m'abandonner?

M. BLANCHET. Mais, monsieur Lebon, on ne vous abandonne pas. Monsieur votre beau-frère, qui n'a pu venir aujourd'hui, viendra peut-être demain. Tous les jours on a des affaires sur lesquelles on ne comptait pas. Il serait possible qu'il fût malade.

M. LEBON. Je voudrais qu'il fût malade, parce que du moins il n'y aurait pas de sa faute. Il faut envoyer chez lui, ma femme. Il se donne tant de tourment aussi! S'il avait mis dans son commerce l'activité qu'on le voit employer à des niaiseries, ce serait le plus riche négociant de France. Au surplus, c'est un galant homme. Chacun sa manie; mais c'est d'un mauvais exemple dans une famille. Il est cause que mon fils a voulu entrer chez un banquier, et qu'un neveu que j'avais s'est fait commis dans une administration. Enfin, je n'ai plus d'espoir que dans ma pauvre Cécile; et si je ne lui trouve pas un mari qui veuille de mon magasin, je serai obligé de le céder à un étranger. Et l'on veut que je trouve cela admirable!

CÉCILE (bas à sa mère). Maman, si je parlais?

MADAME LEBON (bas à sa fille). Je connais ton père, ce n'est pas là le moment. D'ailleurs, comme je te l'ai déjà dit, cela regarde ton frère.

CÉCILE. Maman, le voici.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, GUSTAVE.

M. LEBON. Eh bien, monsieur le banquier?

GUSTAVE. Eh bien, mon père?

M. LEBON. Vous ne nous abandonnez donc pas encore?

GUSTAVE. Vous abandonner!

M. LEBON. Je ne sais pas, moi; on voit tant de choses extraordinaires aujourd'hui.

MADAME LEBON (bas à son fils). Ton père est dans ses humeurs.

M. LEBON. Tu n'as pas passé chez ton oncle avant de venir ici?

GUSTAVE. Non, mon père.

M. LEBON. Tu ne saches pas qu'il soit malade?

GUSTAVE. Ce serait donc de ce matin; car nous avons passé la nuit au bal dans la même maison.

M. LEBON. Au bal!

MADAME LEBON. Il ne manquait plus que cela.

CÉCILE. Mon frère, c'était inutile à dire.

GUSTAVE. Ce n'est pas un secret.

M. LEBON. Au bal!

GUSTAVE. Oui. Ma sœur y était aussi.

MADAME LEBON. Tais-toi donc.

GUSTAVE (d'un air étonné). Est-ce que vous ne voulez plus qu'on aille au bal?

M. LEBON. Mon fils, vous pourriez nous parler d'un autre ton.

GUSTAVE. Je vous assure, mon père, qu'il me devient de jour en jour plus impossible de parler ici.

M. LEBON. C'est qu'apparemment nous n'avons pas assez d'esprit pour vous comprendre.

M. BLANCHET. Mon ami, c'est aujourd'hui votre fête, songez que c'est un jour d'union.

MADAME LEBON. Pourquoi l'avertir que c'est sa fête? Il n'aura plus de surprise à présent.

GUSTAVE. Quand je vous dis qu'il n'est pas possible de dire un mot!

M. LEBON. Taisez-vous, mon fils, et respectez dans votre mère le désir qu'elle a de me surprendre tous les ans à pareille époque. Vos merveilleuses du jour n'ont pas cette prétention-là pour leurs maris, je le sais; elles n'en font pas mieux.

MADAME LEBON (à son mari). Va prendre un peu l'air, mon ami.

M. LEBON. Non. Je ne sortirai pas aujourd'hui.

MADAME LEBON. Ce sera la première fois, depuis notre mariage, que tu auras passé toute la journée chez toi le jour de saint Rigobert.

M. LEBON. Eh bien! monsieur Blanchet, voulez-vous que nous allions faire un petit tour?

M. BLANCHET. Volontiers.

MADAME LEBON (bas à M. Blanchet). Tâchez donc de lui remettre un peu la tête.

(M. Lebon sort avec M. Blanchet.)

SCÈNE X.

MADAME LEBON, GUSTAVE, CÉCILE.

MADAME LEBON. Que de contre-temps! En vérité, Gustave, tu devrais ménager ton père plus que tu ne fais.

GUSTAVE. Je ne lui ai rien dit.

MADAME LEBON. C'est à cause de ton oncle qui devait venir dîner avec nous, et qui nous a écrit qu'il ne viendrait pas. Ton père s'imaginait qu'il était malade, et voilà que tu viens dire qu'il a passé la nuit au bal.

GUSTAVE. Comment voulez-vous que je devine?

MADAME LEBON. Ecoute donc, mon enfant, je sais bien que ce n'est pas ta faute; mais vois où tout cela nous a conduits. D'abord monsieur Blanchet s'est vu forcé de rappeler à ton père que c'était aujourd'hui sa fête; alors plus de surprise.

GUSTAVE. Vous vous imaginez qu'il ne le savait pas?

MADAME LEBON. A la bonne heure; mais, depuis notre mariage, c'est arrangé comme cela. On ne lui en parle qu'au moment de se mettre à table; au lieu que je ne sais plus comment nous allons faire. J'avais encore un autre intérêt bien plus grand, bien plus essentiel à ce que rien ne troublât sa belle humeur aujourd'hui. Demande à Cécile; elle sait bien ce que je veux dire.

CÉCILE. Frédéric est devenu raisonnable.

MADAME LEBON. Il renonce à son emploi.

CÉCILE. Il se remet entièrement à la disposition de mon père.

MADAME LEBON. N'est-ce pas admirable?

CÉCILE. Si je disais tout, vous verriez combien il a de mérite. Il a fait un poème, un chef-d'œuvre. Eh bien, il consent à n'en parler à personne.

MADAME LEBON. Comment! il a fait un poème! Entends-tu, Gustave?

GUSTAVE. Je le connais son poème; il est détestable. C'est un amphigouri à n'y rien reconnaître. Par exemple, il y a beaucoup d'amour.

MADAME LEBON. Cela ne peut pas être mauvais.

CÉCILE. Mon frère ne s'y connaît pas. Il n'a jamais fait de vers.

GUSTAVE. Tu en as donc fait, toi qui dis que c'est un chef-d'œuvre?

CÉCILE. Non; mais je m'en rapporte à Frédéric. Un poète ne peut pas se tromper sur son ouvrage.

GUSTAVE. Je ne réplique plus.

CÉCILE. Si Frédéric était heureux encore, s'il était rentré en grâce auprès de mon père, vous pourriez dire de son poème tout ce que vous voudriez... Mais dans ce moment-ci où nous comptions sur vous pour plaider sa cause... C'est bien mal.

GUSTAVE. Cela n'a aucun rapport. Je me charge volontiers de demander son pardon, et je suis même sûr de l'obtenir.

CÉCILE. En vérité?

GUSTAVE. Sans doute.

CÉCILE. Vous avez un caractère singulier, mon frère, il faut l'avouer.

MADAME LEBON. On peut être original et avoir un bon cœur. Il n'en veut pas à son cousin; j'en mettrais ma main au feu.

GUSTAVE. De quoi lui en voudrais-je? car je ne vous comprends pas. J'aime Frédéric comme un frère, ce qui ne m'empêche pas de trouver ses vers mauvais.

CÉCILE. Toujours ses vers!

MADAME LEBON. Ton frère est philosophe; c'est une autre manière de voir. Qu'importe? pourvu qu'il arrange notre affaire. Mais comment t'y prendras-tu avec ton père? Songe à mettre bien de la douceur. Ecoute-le jusqu'au bout sans l'interrompre; ne le contrarie en rien; laisse-lui dire sur Frédéric tout ce qu'il a sur le cœur; ne lui réponds pas. Je le connais si bien! c'est comme cela que je m'y suis toujours prise avec lui.

GUSTAVE. Mais si je le laisse parler seul, si je ne dois pas dire un mot, savez-vous qu'il me sera assez difficile de réussir?

MADAME LEBON. Au contraire... Mais si nous remettions cela à demain?

GUSTAVE. Ah! maman, à demain; ce sera perdre la plus belle occasion!

MADAME LEBON. Tout nous réussit si mal aujourd'hui.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC. Vous m'aviez donc oublié? J'attendais qu'on vînt me délivrer; heureusement Baptiste, que j'ai rencontré par hasard, m'a dit que mon oncle était sorti.

MADAME LEBON. On ne peut suffire à tout. Les événements se pressent tant qu'on ne sait où donner de la tête. Je crois cependant que nous en sortirons à notre honneur, et voilà Gustave qui se charge de plaider ta cause.

FRÉDÉRIC (sautant au cou de Gustave). Ce bon Gustave.

GUSTAVE. Est-ce que cela te surprend aussi, toi?

FRÉDÉRIC. Non, mon ami. Je regrette seulement de ne pas t'avoir consacré un chant de mon poëme.

MADAME LEBON. A présent, mes enfants, que vous voilà rassemblés, parlez de votre affaire; moi, je vais donner un coup d'œil là-dedans. Souviens-toi bien d'une chose, Gustave: si tu vois quelques nuages sur le front de ton père, ne lui

parle de rien ; et s'il est de bonne humeur, prends garde à ce que tu lui diras. Viens, Cécile.

(Elles sortent.)

SCÈNE XII.

FRÉDÉRIC, GUSTAVE.

FRÉDÉRIC. L'excellente femme que ma tante !

GUSTAVE. L'excellent homme que mon père ! l'excellente sœur que Cécile ! et, avec toutes ces excellences, je suis plus gêné chez eux que je ne le suis nulle part. Leurs idées sont si bornées, le cercle dans lequel ils vivent est si rétréci, qu'il est impossible de se mettre à leur portée. Ils s'imaginent, par exemple, que je ne t'aime pas, parce que je me suis laissé aller à leur dire que ton poème n'était pas bon.

FRÉDÉRIC. Pourquoi leur disais-tu cela ?

GUSTAVE. Tu le sais bien, parce que je le pense.

FRÉDÉRIC. Si c'est ainsi que tu veux prouver ton amitié pour moi...

GUSTAVE. Il n'y a pas d'amitié l'à-dedans.

FRÉDÉRIC. C'est ce que je trouve.

GUSTAVE. Tu feras mieux par la suite.

FRÉDÉRIC. Je ne crois pas.

GUSTAVE. Tant pis pour toi.

FRÉDÉRIC. Où as-tu appris à juger des vers ? Tu t'ériges en aristarque ; écoute donc, Gustave, il faut avoir des droits pour cela. Rien n'est facile comme de trouver tout détestable. Pour moi, qui n'ai pas cette manie-là, je dis que mon poème est parfait.

GUSTAVE. J'en tombe d'accord si tu veux ; mais sais-tu ce que cela prouve ? c'est qu'il ne m'est pas plus possible de m'entendre avec toi qu'avec le reste de ma famille.

FRÉDÉRIC. Il ne faut peut-être pas en accuser ta famille. Tous les jours on se croit supérieur à des gens qui ont autant de qualités que vous. Ton père, ta mère, ta sœur sont tous bons ; jamais ils n'ont proféré le moindre mot qui pût blesser

personne. Je suis bien sûr que, si je leur lisais mon ouvrage, ils en seraient enchantés : c'est un genre de mérite comme un autre.

GUSTAVE. Sans contredit ; et désormais, en te parlant, je tâcherai de ne pas oublier que tu es poète.

FRÉDÉRIC (élevant la voix). Tu as beau vouloir te moquer, certainement je suis poète.

SCÈNE XIII.

GUSTAVE, FRÉDÉRIC, CÉCILE.

CÉCILE. Voilà ce que je craignais. De grâce, mon frère, ne tourmentez pas Frédéric. Il a fait un poème, faites-en un aussi ; qui vous empêche ? Nous le trouverons meilleur que le sien, si vous le voulez ; mais au moins ne le poursuivez pas comme vous faites.

GUSTAVE. A qui en as-tu donc, Cécile? Où vas-tu prendre que je tourmente Frédéric? Vous me feriez devenir fou ! Vous avez tous la prétention d'être les meilleures gens du monde, et l'on ne peut rien dire devant vous, on ne peut pas avoir la moindre opinion sans vous blesser. C'est une tyrannie qui n'a pas d'exemple. Que m'importent les vers de Frédéric, et pourquoi me condamner à en faire de pareils ?

CÉCILE. Maman ! maman ! venez donc !

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME LEBON.

MADAME LEBON (effrayée). Qu'est-ce que c'est? Qu'est-ce qu'il y a donc encore de nouveau?

CÉCILE. Je vous avais priée de me laisser avec eux ; j'avais un pressentiment de ce qui allait arriver. Je viens de les trouver qui se querelaient à propos de ce malheureux poème de Frédéric.

MADAME LEBON. C'est donc un fait exprès? Il est dit que

tout ira de travers aujourd'hui. Mes enfants, songez que vous êtes cousins, fils des deux frères, que je vous aime presque également, puisque celui qui n'est que mon neveu, n'ayant plus d'autres parents que nous, je suis aussi sa mère. Eh! laissez-le ce poème qui est un sujet continuel de guerre entre vous, et vivez de bon accord ensemble. Vous êtes si raisonnables tous les deux!

GUSTAVE. Si j'y comprends rien...

MADAME LEBON. Tu l'as peut-être mal lu.

GUSTAVE. Je ne parle pas du poème.

MADAME LEBON. Allons, Frédéric, donne la main à ton cousin. Il est ton aîné, c'est à toi à faire les premiers pas pour votre réconciliation.

FRÉDÉRIC. Je ne lui en veux pas.

MADAME LEBON. Je vois que tu as de l'humeur.

GUSTAVE. Frédéric, finissons-en. Puisqu'il est convenu que nous sommes en querelle, il faut un raccommodement ; nous n'en sortirons pas sans cela.

FRÉDÉRIC (donnant la main à Gustave). Volontiers. Nous voilà raccommodés.

MADAME LEBON (avec effusion). Bien, mes enfants, bien! Croyez-moi, l'union dans les familles est la première condition du bonheur. Personne n'est parfait, chacun a besoin d'indulgence ; et pour qui en aurait-on, si on en manquait entre parents? Quand on a autant d'esprit que vous en avez tous les deux, on doit sentir cela ; puisque moi, qui n'ai pas eu votre éducation, je n'ai jamais eu d'autre règle de conduite. Embrassez-moi tous les deux. (Elle les embrasse.) Soyons tous bons amis. (Bas, à Cécile.) Qu'il faut de précautions pour maintenir en bonne intelligence deux caractères comme ceux-là!

CÉCILE. Maman, n'entends-je pas la voix de mon père?

MADAME LEBON. C'est lui-même, Frédéric, vite à l'arrière-magasin.

FRÉDÉRIC. Non, ma tante. Laissez-moi parler à mon oncle. Puisque je suis décidé à lui obéir, que puis-je avoir à craindre?

MADAME LEBON. Ah! nous voilà bien. Comment! tu veux lui parler?

FRÉDÉRIC. Oui.

MADAME LEBON. Frédéric, mon cher Frédéric, ne t'expose pas à sa colère! par pitié pour moi, par amitié pour ta cousine. Ah ciel! il entre.

(Elle se laisse tomber dans un fauteuil.)

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, M. et MADAME LEDOUX, MIMI.

MADAME LEDOUX. Bonjour, maman.

MADAME LEBON (avec inquiétude). Ce n'est pas ton père.

MADAME LEDOUX. Qu'avez-vous donc?

MADAME LEBON. Je tremble comme une feuille; on ne me tirerait pas une goutte de sang. Je croyais avoir entendu ton père.

MADAME LEDOUX. Depuis quand mon père vous fait-il donc tant de peur?

MADAME LEBON. Bonjour, monsieur Ledoux; bonjour, ma petite Mimi. Que je vous sais gré de ne pas vous être fait attendre! Si vous saviez combien je suis désolée, tourmentée. Frédéric est résolu à tout braver, et à se présenter à son oncle sans préparatifs, sans qu'on lui ait rien dit, sans qu'on ait sondé ses dispositions à son égard; enfin, sans aucun préliminaire.... de but en blanc.

M. LEDOUX. Il a raison.

MADAME LEBON. Vous trouvez qu'il a raison, vous, monsieur Ledoux? Vous ne faites donc pas réflexion à ce qui peut en résulter?

M. LEDOUX. Monsieur Lebon n'est pas si terrible, ce me semble.

MADAME LEBON. Terrible! il est bien question d'être terrible. Sans être terrible, ne peut-on avoir de l'humeur contre quelqu'un? Vous n'ignorez pas les dispositions où il est vis-à-vis de ce petit entêté.

CÉCILE. Il n'est plus entêté, puisqu'il renonce à son bureau.

M. LEDOUX. Eh bien, raison de plus. C'était là le motif de la brouille, je crois. Dès que ce motif disparaît....

MADAME LEDOUX. Il n'existe plus de griefs contre lui.

MADAME LEBON. Nous ne nous entendrons jamais.

FRÉDÉRIC. Je ne connais pas de femme qui aime son mari autant que ma tante aime mon oncle, et cependant, à l'entendre parler, on s'imaginerait....

MADAME LEBON. Qu'est-ce qu'on s'imaginerait? car je perds patience à la fin. Certainement personne n'a jamais été mieux nommé que monsieur Lebon. C'est un homme unique, un cœur de roi; il a toutes les qualités; je ne lui connais pas un défaut; mais est-ce une raison pour ne pas le ménager? faut-il abuser de son excellent caractère, et le pousser à bout tout à fait? Tu ne dis rien non plus, toi, Gustave. Tu devrais me soutenir.

GUSTAVE. C'est que j'ai aussi le malheur d'être de leur avis.

MADAME LEBON. De sorte que tout le monde est contre moi, jusqu'à mon fils. Dieu veuille que j'aie tort; mais j'ai bien peur, Gustave, que ce ne soit un reste de rancune contre ton cousin.

GUSTAVE. Ah! maman, que vous me faites de peine de me juger si mal!

MADAME LEBON. Si tu étais à ma place, tu saurais ce que je souffre. Je vous l'avoue, mes enfants, je puis me tromper, mais je crains une catastrophe.

GUSTAVE. Frédéric, prends ton parti, mon garçon; il n'y a plus à reculer.

FRÉDÉRIC. Au moins ne m'oubliez plus.

MADAME LEBON. Je te promets, malgré tous les embarras de cette journée, d'aller te chercher moi-même. Va, mon petit Frédéric, sois sûr que je te sais bon gré de ta complaisance. C'est un instinct qui me dit que j'agis prudemment.

(Frédéric sort.)

SCÈNE XVI.

MADAME LEBON, CÉCILE, GUSTAVE, M. et MADAME LEDOUX, MIMI.

GUSTAVE. Voilà un pauvre petit diable que nous tracassons beaucoup.

MADAME LEBON. Je n'aime pas, Gustave, que tu aies toujours l'air d'improuver ce que je fais. Si tu as plus d'esprit que moi, crois au moins que j'ai l'expérience de mon côté.

GUSTAVE. Vous qui n'avez jamais blessé personne, vous ne prenez pas garde, maman, aux choses piquantes que vous me dites.

MADAME LEBON. Pardon, mon ami, ne m'en veux pas. Vous avez tous plus de sang-froid que je n'en ai, c'est tout simple. C'est moi qui porterais le poids d'un événement; j'y dois regarder de plus près que vous. Allons, faisons la paix. (Elle lui tend la main, Gustave la prend et la baise.) Voilà ce qu'il y a de bon dans notre famille, c'est qu'on ne peut pas y bouder longtemps. Qu'est-ce que tu tiens là, ma petite Mimi?

MIMI. Grand'maman, c'est une pièce d'écriture pour grand-papa.

MADAME LEBON. Voyons. (Elle lit la pièce d'écriture.) RACCOMMODEMENT, SOUVERAINEMENT, MAGNIFIQUEMENT, CHARITABLEMENT. Je vois bien que ce sont des vers; mais ce n'est pas un compliment, ce me semble. (Tout le monde sourit.) Est-ce que cela cache quelque chose? C'est une surprise, je n'en veux pas savoir davantage.

SCÈNE XVII.



LES PRÉCÉDENTS, M. LEBON, M. BLANCHET.

M. LEBON. Vous voilà bien en train. Tant mieux, tant mieux. Pour moi la promenade m'a fait du bien. J'étais

maussade ce matin; ce pauvre Gustave en a porté l'endos. Embrasse-moi, mon enfant, et réconcilions-nous.

GUSTAVE (après avoir embrassé son père). (A part.) Quand finirai-je de me réconcilier? (Haut.) Mon père, s'il y a eu quelque chose entre nous, à coup sûr j'avais tort.

M. LEBON. C'est joli ce que tu dis là, très-joli. Vous avez tous de l'esprit comme des anges. Cela fait bien, l'esprit. Nous sommes passés chez ton oncle, monsieur Blanchet et moi. Il viendra?

MADAME LEBON. Il viendra?

M. LEBON. Oui. Il a été un peu sot de ma visite, il ne se doutait pas que j'irais le relancer jusque chez lui. Il a ri comme un fou en me voyant. Il est si gai! Madame Ledoux, je lui ai dit que tu ne lui parlerais de ta vie s'il s'avisait de nous manquer de parole. Comme tu es sa benjamine.....

MADAME LEBON. Mon frère aime également tous nos enfants.

M. LEBON (à sa femme). Tu es bien toujours la même. Elle a peur que cela ne mette la jalousie dans la famille.

MADAME LEBON. Ce sont de ces choses sur lesquelles il ne faut jamais plaisanter.

M. LEDOUX (avec gaîté). Ecoutez donc, maman a raison. Si mon oncle avait trente ans de moins, qu'il eût encore ses cheveux, et qu'il ne fût pas tourmenté de la goutte, eh! mais, je ne répondrais pas d'être tout à fait tranquille.

M. LEBON. Bien répondu.

CÉCILE (bas à sa mère). Maman, vous n'oubliez pas Frédéric?

MADAME LEBON (bas à sa fille). Il n'est pas temps. Tu vois bien d'ailleurs que ton père est gai.

CÉCILE (de même). C'est pour cela.

MADAME LEBON. Tu n'y entends rien.

GUSTAVE. Mon père, toute votre famille, qui vous aime et vous honore, se réunit pour vous demander....

MADAME LEBON. Gustave, c'est trop tôt.

M. LEBON. Oui, oui, c'est trop tôt.

MADAME LEBON (à son mari). Est-ce que tu sais ce qu'on veut te dire?

M. LEBON. Je m'en doute au moins.

MADAME LEBON. Ah! ciel nous sommes trahis.

M. LEBON. Il me semble qu'il n'y a plus de secrets.

MADAME LEBON. Monsieur Blanchet, vous aurez parlé.

M. BLANCHET. Sur mon honneur, je n'ai pas dit un mot.

MADAME LEBON. D'où cela peut-il donc venir? Je m'y perds.

M. LEBON. Ma bonne amie, tu n'as pas la prétention de me cacher plus longtemps que c'est aujourd'hui ma fête?

MADAME LEBON. Non vraiment, mais comment sais-tu ce que Gustave voulait te dire?

M. LEBON. Je ne le sais pas positivement; pourtant, sans être bien fin, je devine que c'est une manière de compliment.

MADAME LEBON (à part.) Ah! je respire. Il ne se doute de rien sur Frédéric. (Haut.) Gustave approche le fauteuil de ton père, et présentez-lui tous vos bouquets.

M. LEBON. Ma femme veut que les choses se passent dans les règles. Commençons par Mimi. (Mimi apporte un bouquet et sa pièce d'écriture.) Elle écrit déjà très-bien. Est-ce que tu n'as pas aussi un compliment?

MADAME LEDOUX. Papa, elle a des engelures aux pieds, et je n'ai pas voulu la fatiguer.

M. LEBON. Tu as bien fait. Pauvre petite! viens donc t'asseoir sur moi. (Tous les acteurs apportent des bouquets et embrassent M. Lebon.) Et Frédéric, pourquoi ne vient-il pas aussi?

MADAME LEBON. Mon ami, ne prends pas d'humeur.

M. LEBON. Je n'en ai pas non plus; mais comme il a été ici toute la matinée...

MADAME LEBON. Tu sais cela?

M. LEBON. On n'a vu que lui sur les escaliers..... Est-ce qu'il ne viendra pas dîner?

CÉCILE. Papa, il ne demande pas mieux.

M. LEBON. Et moi aussi.

CÉCILE ET GUSTAVE. Nous allons le chercher.

(Ils vont pour sortir, Frédéric entre.)

SCÈNE XVIII

LES PRÉCÉDENTS, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC. Vous n'irez pas loin. (Se jetant dans les bras de son oncle.) Mon cher oncle!

M. LEBON. Prends donc garde, tu m'étouffes. Pourquoi ne te voyait-on plus?

FRÉDÉRIC. Je croyais.....

MADAME LEBON. Il ne faut pas le gronder. C'est un bon enfant, bien soumis, et qui ne demande pas mieux que de faire tout ce que tu voudras. Il renonce à son administration

M. LEBON. J'étais sûr qu'il s'ennuierait de ne rien faire.

MADAME LEBON. Tu lui pardonnes donc?

M. LEBON. D'être devenu raisonnable...

MADAME LEBON. Tu lui en voulais tant!

M. LEBON. Pas le moins du monde.

MADAME LEBON. En vérité?

M. LEBON. Je trouvais seulement drôle qu'il choisît tous les jours le temps où je n'étais pas à la maison pour venir vous voir.

MADAME LEBON. Qui t'a dit cela? Tu es sorcier vraiment. Nous qui y mettions tant de mystère par rapport à toi. Et tu ne me disais rien! Cette discrétion est admirable.

M. LEBON. Je mettais cela sur le compte de son amour pour Cécile; je m'imaginais qu'il aimait mieux être tête à tête avec elle et toi. Comme ils doivent se marier ensemble, je n'y voyais pas grand inconvénient, et je vous laissais faire.

MADAME LEBON. On ne saura jamais tout ce que tu vaux.

M. LEBON (à Frédéric). Et toi, je ne te fais donc plus peur?

FRÉDÉRIC. Je ne connais pas de meilleur parent que vous.

M. LEBON. J'avoue que je suis bon, et ce n'est pas un petit mérite de m'être conservé tel avec une aussi excellente femme que la mienne. Elle a bien fait tout ce qu'il fallait pour me gâter. Allons, enfants, à table. Votre oncle m'a prié de ne pas

l'attendre, et l'estomac de Mimi est assez de cet avis-là.

(Il passe le premier avec Mimi dans ses bras; tous les acteurs les suivent.)

MADAME LEBON. Plus de craintes, plus de transes, plus de tribulations. Cette journée, grâce au ciel, finit heureusement; mais qu'elle m'a donné d'angoisses! Sans mes soins, sans ma prévoyance, elle pouvait être une des plus terribles de ma vie. Le proverbe dit vrai :

AIDE-TOI, LE CIEL T'AIDERA.



BERTRAND.

VOUS NE VOUS GENEZ PAS, VOUS AUTRES.

Le Salon dans la Cuisine. Sc. IV.

LE

SALON DANS LA CUISINE

OU

QUAND LES CHATS SONT DEHORS

LES SOURIS DANSENT SUR LA TABLE.

PERSONNAGES :

M. DE SAINT-BON.
MARIANNE, cuisinière de M. de Saint-Bon.
CÉCILE, femme de chambre.
FRÉDÉRIC, Allemand, amoureux de Marianne.
JOLICOEUR, tambour.
BERTRAND, cocher.

La scène se passe à Paris, chez M. de Saint-Bon.

Le théâtre représente une cuisine.

SCÈNE I.

MARIANNE, et un peu après, M. DE SAINT-BON.

MARIANNE. Ah! mon Dieu, monsieur ne pense pas à s'en aller. Et moi qui attends du monde à six heures! Voilà cinq heures et demie. Le terrible homme! Il ne peut se décider à rien.

M. DE SAINT-BON. Je crois que je suis prêt.

MARIANNE. Pardine! il y a une heure que vous l'êtes, et que vous lantiponnez comme un enfant.

M. DE SAINT-BON. Tu ne t'aperçois pas que tu me tourmentes.

MARIANNE. Plaignez-vous de ce que je vous tourmente. Est-ce moi qui vous ai fait faire cette promenade de Versailles? Vous ne savez jamais refuser. Pour une fois, il n'y a pas grand mal; mais je ne conçois pas que vous n'ayez pas plus de défense; et, puisque cette partie vous contrariait, il fallait le dire tout net.

M. DE SAINT-BON. Oh bien oui! tu crois qu'on peut répondre comme cela à des gens qui vous engagent de si bon cœur! D'ailleurs, pour tout autre que moi, ce voyage serait un vrai plaisir. Je suis contrarié, parce que je n'aime pas le dérangement; car je suis sûr qu'on va me faire toutes sortes de fêtes. Ce monsieur Valgrain est un si excellent homme, sa femme est si aimable et si gaie! Ce que je crains, c'est cette manie de nouveaux propriétaires qu'ils doivent avoir comme tout le monde : ils vont me promener depuis le haut jusqu'en bas de leur maison; ensuite ce sera le jardin, les potagers qu'il faudra voir. Je suis si peu marcheur! Et puis c'est un jour de spectacle que je perdrai; et, lorsqu'on est abonné, ce n'est pas agréable.

MARIANNE. Vous allez à cette comédie tous les jours; quand vous prendriez l'air de temps en temps, quel grand mal? Vous devez savoir toutes les pièces par cœur. Je ne conçois pas le plaisir que vous avez à entendre si souvent les mêmes choses.

M. DE SAINT-BON. Songe donc que je trouve là des gens de connaissance qui m'apprennent les nouvelles, qui causent de toutes sortes de choses; cela me divertit plus que la campagne, où l'on ne parle de rien.

MARIANNE. Vous êtes bien un bourgeois de Paris! Je voudrais que ce fût moi qu'on eût invitée, je ne me ferais pas tant tirer l'oreille. (A part.) J'enrage!

M. DE SAINT-BON. Tu es de la campagne, toi, c'est différent; tu te connais à tout cela. Moi, je ne sais seulement pas distinguer le seigle du blé. Comment veux-tu que je m'y amuse?

MARIANNE. Vous aurez un temps superbe; vous allez partir à la fraîche; vous trouverez en arrivant un bon petit souper; vous serez bien choyé, bien dorloté; vous aurez, à coup sûr, le meilleur lit de la maison; c'est demain la fête, les eaux

joueront; tout Paris sera là : ah! mon Dieu, que je vous plains!

M. DE SAINT-BON. As-tu fait partir Baptiste pour me retenir une place?

MARIANNE. J'ai mieux fait; je lui ai dit de retenir une voiture pour vous deux tout seuls. Vous occuperez le fond, et Baptiste se tiendra sur la banquette de devant avec vos paquets.

M. DE SAINT-BON. Tu n'as rien oublié dans mes paquets? As-tu mis mes chaussons de laine pour la nuit?

MARIANNE. Oui, monsieur.

M. DE SAINT-BON. Et mes pantoufles?

MARIANNE. Aussi.

M. DE SAINT-BON. Quelle robe de chambre m'as-tu donnée?

MARIANNE. Votre robe de chambre de piqué de Marseille.

M. DE SAINT-BON. Ne crains-tu pas que ce ne soit bien léger pour le matin à la campagne?

MARIANNE. Eh! mon Dieu, vous revenez demain au soir! Si vous aviez un peu froid le matin, vous mettriez votre gilet à manches. (A part.) Il ne s'en ira pas!

M. DE SAINT-BON. Je ne sais pas s'il y a de bons perruquiers à Versailles?

MARIANNE. Sans doute; et puis Baptiste vous arrangerait fort bien. Partez donc, monsieur; si vous tardez davantage, vous courrez risque de vous enrhumer à cause de la fraîcheur du soir.

M. DE SAINT-BON. Tu crois peut-être que je ne prendrai pas ma redingote?

MARIANNE. Si fait, puisque Baptiste l'a emportée.

M. DE SAINT-BON. Tu penses à tout. Ça te fait de la peine de me voir en aller; tu n'es pas accoutumée à cela. Je crois que c'est la première fois que je découche depuis dix ans que tu es avec moi.

MARIANNE. Ah! mon Dieu, il faut bien faire quelquefois des extraordinaires. Allons, allons, partez. Baptiste, qui vous attend, aura peut-être bien de la peine à vous conserver une voiture, à cause de la fête de demain.

M. DE SAINT-BON. S'il n'avait pas pu en trouver, ce serait une belle excuse pour ne pas aller là-bas.

MARIANNE. N'ayez pas d'inquiétude; il s'était arrangé ce matin avec un cocher, tant il a envie de voir jouer les eaux de Versailles.

M. DE SAINT-BON. Ah ! s'il s'est arrangé, je ne risque rien, et je puis rester encore un peu.

MARIANNE. Mais, monsieur, dans des jours comme ceux-ci, on peut forcer le cocher à marcher pour d'autres, si on ne voit personne dans sa voiture.

M. DE SAINT-BON. Que veux-tu que j'y fasse? Je ne me suis jamais trouvé si bien chez moi. Qu'on est sot de se déplacer pour aller déranger des gens qui vous contrarient en croyant vous faire grand plaisir !

MARIANNE. Monsieur, vous ferez ces réflexions-là demain. (A part.) Je suis sur les épines.

M. DE SAINT-BON. Laisse-moi donc réfléchir.

MARIANNE. Allez-vous-en, monsieur.

M. DE SAINT-BON. Je crois que tu attends un amoureux. Tu me presses, tu me presses... Qu'est-ce que cela te fait que je reste?

MARIANNE (à part). Le bourreau ! (Haut.) Ma fine! monsieur, si vous avez des idées comme celles-là, restez si vous voulez. J'attends un amoureux ! Je suis bien une fille à amoureux ! Parce que je ne veux pas que vous vous enrhumiez, que je m'intéresse trop à vous, j'ai un amoureux. Enfermez-moi, si vous croyez que j'attends un amoureux.

M. DE SAINT-BON. Tu ne vois pas que je plaisante? Je suis sûr que tu es plus contrariée que moi.

MARIANNE. C'est bien vrai.

M. DE SAINT-BON. Il faut se faire une raison; mais sois tranquille, c'est la dernière fois que je m'y laisserai prendre. Donne-moi mon chapeau.

MARIANNE (à part). Ah ! je respire. (Haut.) Le voilà, monsieur.

M. DE SAINT-BON. Adieu, Marianne.

MARIANNE. Adieu, monsieur. Bon voyage.

M. DE SAINT-BON. Tu serineras mon petit linot pour te désennuyer.

MARIANNE. Oui, monsieur.

M. DE SAINT-BON. Ne te laisse manquer de rien, entends-tu ?

MARIANNE. Non, monsieur, soyez tranquille.

M. DE SAINT-BON. Par où me conseilles-tu de prendre pour aller au Pont-Royal ?

MARIANNE. Vous n'avez pas d'autre chemin que le Carrousel.

M. DE SAINT-BON. Non, je prendrai par les boulevards, c'est le plus long.

(Il sort.)

SCÈNE II.

MARIANNE, et un peu après, FRÉDÉRIC.

MARIANNE. Il va peut-être revenir. C'est bien la dernière fois que je me mets dans cet embarras-là. Si ma compagnie était venue pendant qu'il était encore ici, comment aurais-je fait? Ah! v'là mon Allemand.

FRÉDÉRIC. Bon chour, mamzelle Marianne. Fous portefous pien?

MARIANNE. Tu as dû rencontrer monsieur sur l'escalier.

FRÉDÉRIC. Ch'ai rencontré lui.

MARIANNE. Il t'a vu?

FRÉDÉRIC. Il a fi moi.

MARIANNE. Il fallait venir plus tard; s'il allait remonter!

FRÉDÉRIC. Fous afez dit à moi six herres. Il est six herres chistes.

MARIANNE. Je croyais que monsieur serait parti depuis longtemps.

FRÉDÉRIC. Ce n'est pas la faute à moi. Il fallait pas tire six herres.

MARIANNE. S'il avait eu à remonter, il serait déjà ici. Il aura cru que tu allais chez quelque autre personne de la maison.

FRÉDÉRIC. Il aura pas cru ça ti tout. Il m'a temanté : « Mon ami, où allez-fous ? » Ch'ai ti moi : « Che fas chez mamzelle Marianne. » Il a tit lui : « Allez, il y est. »

MARIANNE. Mardine ! il ne fallait pas dire ça !

FRÉDÉRIC. Pourquoi tonc ? Ch'ai pas menti.

MARIANNE. Il fallait mentir.

FRÉDÉRIC. Chamais mentir, mamzelle Marianne. Allons-nous goûter ?

MARIANNE. Pas encore. Il faut attendre que les autres soient venus.

FRÉDÉRIC. Qu'est-ce que c'est que ça, les autres ? Nous serons pas nous teux ?

MARIANNE. Non. J'ai invité deux ou trois personnes.

FRÉDÉRIC. Tant pis. Ch'aime pas fous dépensiez fotre l'argent en pêtises.

MARIANNE. Bast ! v'là grand'chose !

FRÉDÉRIC. Foui, c'est grand'chose ; che suis pas content. Tenez, mamzelle Marianne, che crois que fous me faites écrire fotre dépense plus cher que fous payez. Fotre maître, si il sait ça, il croira que che safais, et si che safais, pien sûr che n'écrire pas, foyez-fous.

MARIANNE. T'es donc nigaud ? Pardine ! va, c'est bien égal à monsieur. Il est riche, il n'a pas d'enfants, ses héritiers ont tous de la fortune... Quand je me donnerais un peu de bon temps. Tu crois que c'est avec cent écus qu'il me donne de gages que je pourrais me tenir comme je me tiens. D'ailleurs, je ne lui fais pas de tort. S'il allait lui-même au marché, il paierait encore plus cher que je ne lui fais payer. Dame, je marchande, il faut bien qu'il m'en revienne quelque chose.

FRÉDÉRIC. Si il sait, c'est pien ; si il sait pas, c'est mal. Foilà mon maxime.

MARIANNE. Elle n'a pas le sens commun, ta maxime. Je voudrais bien savoir si tu es aussi scrupuleux avec ton maître, toi.

FRÉDÉRIC. Mamzelle Marianne, ne plaisantez pas ; che ferais pas tort d'un épingle à lui.

MARIANNE. C'est qu'il est généreux avec toi.

FRÉDÉRIC. Foui, il est généré, c'est frai; mais il le serait pas, che chercherais une autre place, et che folerais pas.

MARIANNE. Allons, tiens, parlons d'autre chose, parce que t'es entêté, et qu'on ne peut rien obtenir de toi, quand tu t'es une fois chaussé quelque chose dans la cervelle. Tu ne sais pas qui j'attends ce soir? Connais-tu mamzelle Cécile?

FRÉDÉRIC. Che connais pas; mais cette mamzelle Cicile, il a un jolie patronne; c'est celui des mousiciens. Ce chour-là, tans ma pays, on poit.

MARIANNE. C'est de même dans ce pays-ci.

FRÉDÉRIC. Ah! c'est te même?

MARIANNE. Oui. Cette Cécile dont je te parle est femme de chambre chez madame la baronne de Murville.

FRÉDÉRIC. Mon maître il connaît matame la paronne.

MARIANNE. Elle est là dans une bonne maison. Sa maîtresse fait beaucoup de dépense.

FRÉDÉRIC. Matame la paronne! Ch'ai entendu tire à mon maître il afait pas le sou.

MARIANNE. Qu'est-ce que ça fait?

FRÉDÉRIC. Che comprends; il fait comme toi, il compte plus cher. (Il rit.)

MARIANNE. Vous vous égayez, monsieur l'Allemand. Ne va pas me tutoyer devant Cécile, au moins; car c'est une langue...

FRÉDÉRIC. Un lanque! qu'est-ce que c'est que cela un lanque?

MARIANNE. C'est une personne qui fait des propos, qui dit du mal de tout le monde.

FRÉDÉRIC. Pourquoi fous la foyez? pourquoi fous la recefez?

MARIANNE. Faut bien voir quelqu'un; on ne peut pas vivre comme des loups.

FRÉDÉRIC. Che choisirais un autre.

MARIANNE. Ça serait toujours la même chose. Elle viendra avec un de ses cousins qu'est tambour. Je dis que c'est un de ses cousins, parce qu'elle me l'a dit, car je n'en sais rien.

FRÉDÉRIC. Prenez garde. Che fas tire à mon tour que fous êtes un lanque.

MARIANNE. J'attends aussi le cocher d'un banquier; mais je ne suis pas sûre qu'il vienne. Ces gens de grande maison, ça ne se soucie guère des bourgeois.

FRÉDÉRIC. T'es tonc un pourchois, toi? Eh pien! fais comme les pourchois qui ont le sens commun, ne reçois pas les chens qui se croient plus que toi. Tertaif! que c'est impécile d'infiter des chens qui se croient plus que fous! Un cocher! foilà-t-il pas un peau monsié! Si che foulais m'en faire accroire, che pourrais encore mieux que lui, puisque che suis falet de champre; mais che trouve ça pête. Quand on est honnête homme et qu'on temante rien à personne, on faut tout le monde.

MARIANNE. Toi, t'es t'un philosophe, c'est pas étonnant. Tiens, j'entends ma compagnie. C'est Cécile et son tambour.

SCÈNE III.

MARIANNE, FRÉDÉRIC, CÉCILE, JOLICOEUR.

CÉCILE. Bonsoir, ma chère. J'ai été au moment de ne pas venir; madame était dans ses vapeurs; elle n'a jamais été aussi insupportable qu'aujourd'hui. (Bas.) C'est là votre Allemand? Il est fort bien.

JOLICOEUR. Sur ma parole d'honneur, j'ai logé z'à Metz chez une dame qui était claquée sur votre maîtresse, mamzelle Cécile; c'était une et une font deux.

CÉCILE. Ma chère, monsieur est mon cousin; il s'appelle Jolicœur.

JOLICOEUR. Oui, mamzelle, à votre service. C'est ça votre cuisine, mamzelle Marianne? Elle est magnifique; mais, comme on dit, selon la cage, l'oiseau. A Berlin, moi...

CÉCILE. C'est bon, c'est bon. Vous nous conterez cela à goûter. Il est drôle, ma chère. Si vous saviez comme il m'a fait rire en route. Il se moquait de tous les passants.

JOLICOEUR. Oui, mais ce n'était qu'en passant.

(Il rit avec fatuité.)

CÉCILE. Vous ne dites rien, monsieur Frédéric.

FRÉDÉRIC. Che comprentre pas ce qu'on tit, mamzelle Cicile.

JOLICŒUR. Monsieur est Allemand. J'ai z'été en Allemagne, moi. C'est de braves gens. Vous devez connaître le chnic. Ah! que j'en ai bu dans ce pays-là! mais j'y mettais du sucre. J'ai fait aussi de l'eau-de-vie brûlée. A six que nous étions un jour...

CÉCILE. Voilà de jolies histoires pour des femmes.

JOLICŒUR. Et les Allemandes, comme elles aiment les Français! Quand je dis les Français, je veux dire les ceux qui ont du savoir-vivre. Tenez, c'est une Allemande qui m'a donné cet anneau. Elle a fait faire aussi mon portrait; ça lui a bien coûté douze francs; mais il n'y a rien au Muséon d'aussi beau que ce portrait-là. C'était une riche marchande...

CÉCILE. Laissez donc, Jolicœur. Vous savez que je vous ai défendu toute espèce de narration de ce genre. Ma chère, voyez-vous toujours la petite Julie? Elle ne vient plus chez moi; je l'ai consignée. Elle avait eu le front de se dire fille d'une parfumeuse, et j'ai découvert que sa mère n'est qu'une portière du Marais!

MARIANNE. Qu'est-ce que cela vous fait?

CÉCILE. Pouvez-vous le demander? Qu'y a-t-il de commun entre moi et la fille d'une portière?

FRÉDÉRIC (à part). La péguele!

JOLICŒUR. Il y a z'une volubilité de monde excessive qui se donne comme cela pour ce qu'ils ne sont pas. Moi, mon père était teinturier z'à Reims, et dans une ville ous qu'il y a des manufactures de draps, un teinturier, c'est z'un état.

FRÉDÉRIC. Mamzelle Marianne, est-ce que fous attentre encore le cocher?

MARIANNE. Non, ma fine!... Cependant, si nous ne sommes pas pressés.

CÉCILE. Vous attendez un cocher, ma chère?

MARIANNE. Oui; mais c'est monsieur Bertrand.

CÉCILE. Bertrand! Il vous a promis! C'est tout au plus s'il vient chez moi quand je l'invite.

FRÉDÉRIC. Comment! tout au plus? Marianne est un pour-

geoise; vous êtes tonc une grante tame, fous? Oh! que c'est trôle!

CÉCILE (embarrassée). Ce n'est pas cela que je dis... Mais...

FRÉDÉRIC. Tenez, goûtons, car nous finirions par nous troufer tous téplacés ici. Marianne, faut-il que j'aille chercher le taple? Tout falet de champre que che suis, che mettrai pien le couvert.

CÉCILE (bas à Marianne). C'est un valet de chambre?

MARIANNE. Et valet de chambre d'un duc.

CÉCILE. Jolicœur, aidez monsieur Frédéric. (A part.) Valet de chambre d'un duc! (Bas à Marianne). Ne suis-je pas bien simplement mise?

MARIANNE (riant). Vous avez l'air d'une princesse.

JOLICŒUR. Mamzelle Marianne, voulez-vous avoir la complaisance de me dire là ous qu'est le quartier de réserve des ingrédients qui doivent participer z'à la confection du banquet?

MARIANNE. Queu litanies nous chante-t-il là?

CÉCILE (minaudant). Mon cousin est un homme d'esprit; il ne parle pas comme tout le monde.

FRÉDÉRIC. S'il a tant te l'esprit, il toit pas être pon à rien. Pattez en retraite, monsieur le tampour; che ferai tout seul. Che trouferai tout ce qu'il faut dans votre champre, n'est-ce pas, Marianne?

MARIANNE. Oui, sur ma commode.

(Frédéric sort un instant.)

CÉCILE. J'aime ce monsieur Frédéric, je l'avoue.

MARIANNE. Pardine! il y en a ben d'autres qui l'aiment; mais c'est mon futur, par ainsi, n'faut pas y songer. Aussitôt que ses papiers seront arrivés de son pays, ce sera une affaire faite.

CÉCILE. Quoi! ma chère, vous songez à l'épouser? Croyez-vous au moins qu'il ait quelque chose?

MARIANNE. Oh! pour ça, j'en suis sûre.

CÉCILE. Ainsi, vous voulez vous marier? Ah! si madame vous entendait, vous ne resteriez pas deux minutes chez elle. C'est qu'aussi elle a été bien malheureuse en ménage. Les uns disent que son mari la battait, d'autres que c'était elle qui

battait son mari ; mais enfin est-il toujours vrai que c'étaient des sabbats d'enfer du vivant de monsieur. Madame n'est pas facile à vivre, elle fait la bonne devant le monde ; il ne faut pas se fier à ça. Toutes ces vieilles coquettes sont de même. On m'avait bien offert une place chez la femme d'un notaire ; il y avait de bons gages ; cependant je n'ai pas pu me décider. J'ai toujours servi des gens comme il faut ; je n'aimerais pas descendre. Si je quittais madame, ce ne serait que pour entrer chez une actrice.

JOLICOEUR. Vous n'êtes pas dégoûtée. On n'engendre pas de mélancolie avec ces demoiselles-là. Par état d'abord, elles sont toutes éveillées comme des pâtés de souris. J'avoue que j'ai toujours eu du faible pour elles. Ce n'est pas l'embarras, à Dantzick, je jouais dans une pièce....

CÉCILE. Vous avez joué la comédie ?

JOLICOEUR. Non, je jouais du tambour. Il y eut'z'une actrice qui me dit : « Tambour, vous faites trop de bruit ; vous m'é- « corchez les oreilles. » Devinez ce que je lui ai répondu? C'était un peu fort de café, faut être juste ; aussi m'a-t-elle donné le meilleur soufflet que j'aie jamais reçu.

CÉCILE (riant en minaudant). Elle vous traitait tambour battant, à ce qu'il paraît?

JOLICOEUR. Elle savait bien à qui elle s'adressait. De tout temps les femmes ont fait de moi tout ce qu'elles ont voulu.

FRÉDÉRIC (lui frappant sur l'épaule). Alors aitez-moi à avancer la taple. (On apporte une table avec une collation.) Les matames ils sont servies.

CÉCILE. Ah ! que monsieur Frédéric a eu bientôt fait ! Mais c'est dressé à merveille ! Vous mettez-vous à côté de moi, monsieur Frédéric ?

FRÉDÉRIC. Non, mamzelle Cicile. Foilà comme ch'ai arranché : monsié Cholicœur, fous, la place de monsié Pertrand, Marianne, et puis moi.

(Ils se mettent à table dans l'ordre indiqué.)

JOLICOEUR (s'asseyant). Moi, je suis toujours le premier à la table comme au feu. On est mieux tout de même à l'un qu'à l'autre. J'en ai vu de rudes, allez.

CÉCILE. Dites-moi, mon cousin, les tambours se battent-ils?

JOLICOEUR. La question est jolie! C'est presque toujours nous qui décidons l'action. Un jour, c'était en Saxe, le colonel ne savait où donner de la tête; il s'agissait de faire une brèche à un mur haut comme je ne sais quoi. Voilà que je lui dis : « Mon colonel, laissez-moi faire. » Je prends un fusil qu'était là, je donne mon tambour à garder à un de mes camarades, et je fais si bien qu'au bout d'une heure nous étions dans la place.

FRÉDÉRIC. Fous tefriez pien nous tire comment fous fous y êtes pris.

JOLICOEUR. Comment je m'y suis pris ?

FRÉDÉRIC. Foui. Ch'ai serfi sept ans, et ch'ai chamais fu te choses pareilles.

JOLICOEUR. Je n'invente pas, et la preuve c'est que j'ai encore le fusil que je portais ce jour-là. Ah ! je puis vous assurer qu'il a tué plus d'hommes que de poissons.

MARIANNE. Comment n'êtes-vous encore que tambour après une action si étonnante ?

JOLICOEUR. C'est un ricochet d'injustices qui n'en finit pas. Le colonel devint jaloux de moi. D'ailleurs, on ne m'avancera jamais. Personne ne peut me souffrir au régiment, et ça parce que je leur enlève toutes les femmes. C'est pas ma faute. J'ai plus de peine à éviter les conquêtes que d'autres n'en ont à les faire. Il y eut z'une duchesse une fois à qui le général faisait la cour, avec qui il m'est arrivé quelque chose de drôle. Je m'en suis bien mordu les pouces depuis. Le général m'avait dit : « Jolicœur, t'as d'l'esprit; tiens, v'là z'une lettre, porte-la à madame la duchesse. » Moi, j'dis : « J'veux ben, mon général. » I m'dit : « Z'il n'y a pas de réponse. » J'avais vu plusieurs fois la duchesse, et j'avais remarqué qu'elle me lançait des œillades. Bon! que je m'dis, v'là z'une occasion de voir ce qui en est. Je me requinque, j'passe mon ceinturon z'au blanc, je donne un coup de brosse à mes guêtres, et me v'là parti. J'arrive chez la duchesse, je lui remets la lettre; elle me regarde, me reconnaît, et se met à rougir. Alors, moi qui connais tout ça, je commence à lui faire de

petites mines. Elle rit d'abord; mais comme je continuais de plus en plus à faire l'agréable, v'là la baronne...

CÉCILE. C'est donc une baronne à présent?

JOLICOEUR. Non; v'là la comtesse...

CÉCILE. C'était une duchesse.

JOLICOEUR. Qu'est-ce que ça fait? V'là la duchesse qui sonne, et qui commande qu'on me mette à la porte.

MARIANNE. J'attends la fin, moi.

JOLICOEUR. Hé bien, la voilà la fin.

FRÉDÉRIC. Che comprentre pas ce qu'il y a de choli.

JOLICOEUR. Comment, vous ne devinez pas pourquoi elle me faisait mettre à la porte?

MARIANNE. C'est parce qu'elle vous prenait pour un fou.

JOLICOEUR. Oh bien oui! C'est qu'elle sentait bien que son cœur n'y résisterait pas.

MARIANNE. Ah! si vous vous retournez comme ça, je ne suis pas étonnée que vous voyiez des amoureuses partout.

CÉCILE. Pourquoi ne voulez-vous pas que ce soit vrai? Il y a encore des choses plus hétérogènes que celle-là; et je suis persuadée que, si monsieur Frédéric voulait nous raconter ses aventures, il y en aurait beaucoup de pareilles.

FRÉDÉRIC. Les afentures sont pons à faire, ils sont pas pons à raconter, mamzelle Cicile.

CÉCILE. J'adore cette réponse; c'est un subterfuge de délicatesse bien rare chez les hommes d'aujourd'hui. Mais, ma chère, dites-moi donc qui est-ce qui vous fait des tourtes si bonnes? Celle-ci est vraiment incomparable.

JOLICOEUR. J'en ai mangé une à Wesel, chez une bourgeoise, qu'était encore meilleure, s'il est possible. Mais cette bourgeoise savait bien ce qu'elle faisait. Oh! combien j'ai bu de ratafia dans cette maison-là!

CÉCILE. Taisez-vous donc, mon cousin; vous n'ouvrez la bouche que pour parler de vos campagnes; c'est ennuyeux à la longue.

FRÉDÉRIC. Tertaif, le pon fin! Mamzelle Cicile, che pois à fotre santé.

CÉCILE. Monsieur Frédéric, je vous remercie.

FRÉDÉRIC. On remercie pas, on poit à la mienne.

CÉCILE (trinquant avec Frédéric). Hé bien, à la vôtre.

(Elle boit.)

FRÉDÉRIC. Allons, Marianne, pois tonc aussi. (Se reprenant.) Pufez tonc, che veux tire. Recartez monsieur Cholicœur, on n'est pas opliché pour le prier.

JOLICOEUR. J'ai beau boire, je ne boirai jamais autant que j'ai bu. C'est quand le vin ne coûte rien que ça va joliment. Partout où j'ai z'été, je me suis toujours fait servir comme un prince. Je jurais, je tempêtais, dame, il fallait voir. Je me rappelle qu'un jour...

CÉCILE. Est-ce que vous allez recommencer?

JOLICOEUR. C'est que cette histoire-là est drôle.

CÉCILE. Drôle ou non, je vous défends de la conter. Vous vous croyez toujours dans un corps de garde, c'est aussi par trop systématique. N'êtes-vous pas de mon avis, monsieur Frédéric ?

FRÉDÉRIC (d'un air galant). Mamzelle Cicile, quand mes yeux ils sont aussi contents, mes oreilles ils sont pas tifficiles.

MARIANNE. Qu'est-ce que vous dites donc là, monsieur Frédéric ?

FRÉDÉRIC (avec bonhomie). Che fais la galanterie ; ça n'est pas téfentu, che crois.

MARIANNE. Si fait, c'est défendu au point où nous en sommes ensemble.

FRÉDÉRIC. Est-ce que mamzelle Cicile il sait le point où nous en sommes ?

CÉCILE (avec malice). Ah ! ah ! Marianne, vous ne vous attendiez pas à celui-là.

MARIANNE. Qu'entendez-vous donc là-dessous?

CÉCILE. C'est bon, c'est bon, mademoiselle la réservée.

FRÉDÉRIC. Qu'il est trôle, mamzelle Cicile ; il est malin tout te même.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, BERTRAND.

BERTRAND. Vous ne vous gênez pas, vous autres. Est-ce que vous ne saviez pas que je devais venir?

MARIANNE. Vous êtes si capricieux qu'on ne peut jamais compter sur vous ; mais v'là votre place qu'on vous avait gardée.

BERTRAND. Peste ! elle est bonne ma place ; elle vaut mieux que celle que j'ai chez mon maître. (Regardant Cécile.) Tiens ! c'est la petite Cécile ; je ne la reconnaissais pas. Comment ça va-t-il, mignonne ? Et les amoureux, combien en avons-nous ?

CÉCILE. Mais, vraiment, Bertrand, à qui en avez-vous ? Qu'est-ce que c'est donc que ce ton-là ?

BERTRAND. C'est un ton de grand seigneur, ma belle. Ventre-bleu ! on se forme dans les sociétés que je vois.

FRÉDÉRIC. Comment ! c'est là ce Pertrand dont on faisait tant te l'emparras ? Che l'ai fu, il n'était que palefrenier.

BERTRAND. Tiens, c'est l'Allemand ! Bonjour, mon fils. Que veux-tu ? je suis monté en grade, j'en profite pour m'en faire accroire. Je n'osais pas d'abord faire le gros ; franche duperie ! Le monde est si bête, qu'il vous prend pour ce que vous vous donnez. Mais buvons un coup.

FRÉDÉRIC. Foui, pufons un coup.

(Ils boivent.)

BERTRAND. Diable ! ce n'est pas là du vin de cabaret. Cette brave Marianne, elle a toujours du bon. Ce n'est pas étonnant ; la gouvernante d'un vieux garçon, c'est comme une maîtresse de maison.

JOLICOEUR. C'est bien vrai ce que vous dites là, monsieur Bertrand. Dans toutes mes campagnes, moi, j'ai toujours recherché les gouvernantes de vieux garçons. A Barcelonne, par exemple, j'étais chez un moine, un curé, je ne sais pas trop ; il avait une gouvernante qui était une fille sans pareille. Oh, le bon nougat qu'elle faisait ! Elle avait plus de soixante ans, hé bien, vous me croirez si vous voulez...

(Il rit.)

CÉCILE. Jolicœur, vous allez encore vous permettre quelque incivilité. Prenez donc garde, une fois pour toutes, devant qui vous prenez de semblables infractions. Si vous voulez activer la conversation, sachez au moins utiliser vos paroles.

BERTRAND. Tiens, tiens, en v'là ben d'un autre ! Activer !

utiliser! où pêche-t-elle tout ce baragouin-là? (A Frédéric.) Dis donc, mon fils, est-ce que tu lui montres l'allemand?

FRÉDÉRIC. Che montre rien tu tout à mamzelle Cicile.

MARIANNE. Vous ne voyez pas que c'est un langage de grande dame.

FRÉDÉRIC. Nous sommes ici tous chens te condition.

BERTRAND. En vérité!

FRÉDÉRIC. Foui. Chez qui êtes-fous à présent, Pertrand?

BERTRAND. Je n'en sais trop rien, car j'ai trois places en vue.

MARIANNE. Vous n'êtes plus chez votre banquier, monsieur Bertrand?

BERTRAND. Si fait; mais je ne veux pas y rester.

MARIANNE. Pourquoi cela donc?

BERTRAND. C'est une maison où il faut avoir des opinions, et pour un cocher c'est impossible; nous sommes obligés de boire avec tout le monde.

CÉCILE. Il me semble que l'on peut boire et avoir des opinions.

BERTRAND. Ma foi! quand mes chevaux se portent bien, je ne m'inquiète guère du reste.

CÉCILE. Vos maîtres au moins pensent-ils convenablement? car les gens de finance, c'est bien mêlé.

BERTRAND. Je ne sais pas ce que c'est que de penser convenablement! apparemment c'est de penser comme vous; car aujourd'hui il faut s'expliquer. Mais monsieur préfère les chevaux noirs aux chevaux bais bruns, et je dis qu'il pense mal.

CÉCILE. Mais est-il né?

BERTRAND. Sans doute, puisqu'il est au monde.

CÉCILE. A quelle famille tient-il?

BERTRAND. Personne à la maison n'en a jamais rien su; on ne lui connaît pas le moindre parent. Pour madame, c'est autre chose; c'est la fille d'un marchand de soie, et ce qu'elle a de frères, de tantes, de sœurs, de pères, de cousins, ne peut pas se compter. Ce n'est pas étonnant; en général, les marchands peuplent beaucoup.

JOLICOEUR. Je crois bien que les marchands peuplent beau-

coup; puisque moi j'ai mon père qui n'est que teinturier, et nous sommes sept enfants.

FRÉDÉRIC. Et quelles sont les places qu'on fous propose?

BERTRAND. La première est un attelage gris-pommelé hors d'âge, et qui ne me convient pas; la seconde, ce sont deux rosses; mais dans la troisième, il y a deux beaux bais clairs prenant sept et huit ans, avec des jambes comme des fuseaux.

FRÉDÉRIC. Et les maîtres.

BERTRAND. Les maîtres? je ne sais pas qui c'est.

FRÉDÉRIC. Aurez-fous de pons cages au moins?

BERTRAND. Oh! oui, certainement, si je prenais les rosses, parce que dans cette maison-là le cocher est chargé des acquisitions de fourrages; mais pour peu qu'on ait d'âme, c'est bien humiliant de conduire de vilains chevaux.

MARIANNE. Croyez-moi, monsieur Bertrand, il n'y a de honte que pour ceux qui ne font pas leurs affaires. Mais est-ce que nous ne pourrions pas nous amuser à quelque chose?

TOUS (se levant de table). Oui, faut nous amuser.

CÉCILE. Voulez-vous jouer des charades en action?

MARIANNE. Je ne sais pas ce que c'est.

BERTRAND. Ni moi non plus.

FRÉDÉRIC. Oh! c'est un choli cheu : on se déshabille les uns devant les autres.

MARIANNE. Fi! quelle horreur!

JOLICOEUR. Monsieur Frédéric commence par la fin. Je vas vous dire ce que c'est, moi. On prend un mot, le premier venu, comme qui dirait tambour; on fait d'abord un temps d'exercice, ensuite on met la bourre dans le fusil, et pour tambour, on fait un roulement.

CÉCILE. C'est mal expliqué.

BERTRAND. C'est un jeu trop savant.

JOLICOEUR. Trop savant! on le joue dans toutes les garnisons.

BERTRAND. J'aimerais mieux la main-chaude.

CÉCILE. Taisez-vous donc, c'est un jeu de porte cochère; non, non, il faut s'en tenir aux charades en action. Marianne l'apprendra en le voyant jouer.

MARIANNE. Mais si ça ne m'amuse pas.

CÉCILE. Ah ! ma chère, vous êtes chez vous, c'est à vous à faire les honneurs.

FRÉDÉRIC. Fa pour les charades. Marianne, tu ferras que c'est trôle. Apporte-nous tout ce que tu as, tes riteaux, tes couvre-pieds, tes châles, les ropes te champre à ton maître.

CÉCILE. Avez-vous du papier doré pour faire des diadèmes?

MARIANNE. Non, je n'en ai pas.

JOLICOEUR. Moi, je m'empare toujours d'un bouchon pour me faire des moustaches.

FRÉDÉRIC. Téparrassons la taple. Teux hommes de pon volonté.

(Frédéric et Jolicœur emportent tout ce qui est sur la table.)

BERTRAND. Il faut que vous me montriez ce jeu-là, car je n'y entends rien.

CÉCILE. Tant mieux, on vous mettra avec Marianne pour deviner.

MARIANNE. Moi, je veux que Frédéric soit avec moi.

CÉCILE. N'avez-vous pas peur qu'on vous l'enlève?

MARIANNE. C'est peut-être là tout le fin de votre jeu.

FRÉDÉRIC. Fais tonc pas la chalousse. Est-ce qu'il pourrait m'enlever? che suis plus lourd qu'elle. Fa chercher ce que che t'ai dit, et n'aie pas peur de rien.

MARIANNE (à part, en s'en allant). La vilaine chose que de recevoir de la société, on n'est plus maîtresse chez soi.

BERTRAND (la suivant). Voulez-vous que je vous aide, Marianne?

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

CÉCILE, FRÉDÉRIC, JOLICOEUR.

FRÉDÉRIC. Ch'ai un pon idée. Il faut lui faire un leçon. Prenons le mot de chaloussie; nous ferons t'apord tes chats, miaou, miaou, miaou; après ça tes loups, hou, hou, hou, et puis une scie comme tes chens qui scient; ensuite pour chaloussie, nous ferons un temoiselle qui a peur qu'on lui prenne son amoureux.

CÉCILE (riant). Il n'y a qu'une difficulté, c'est qu'on ne dit pas chalousie, on dit jalousie.

FRÉDÉRIC. Hé pien, foui, chalousie.

CÉCILE. Jalousie.

FRÉDÉRIC. Chaloussie, che sais pien.

JOLICOEUR (à part). Il profite joliment.

FRÉDÉRIC. Allons, c'est convenu.

CÉCILE. Mais je ne puis raisonnablement pas me prêter à extravaser l'orthographe.

JOLICOEUR (bas à Cécile). Il ne comprend pas la différence qu'il y a entre jalousie et chaloussie, ainsi il faut faire ce qu'il veut ; c'est plus court que de chercher à lui dessiner les yeux.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, MARIANNE ET BERTRAND apportant plusieurs vêtements.

FRÉDÉRIC. O la chentille Marianne ! il semble qu'il ait definé. Foilà un peau d'ours et un manchon qui fiennent comme mars en carême. Tu n'as pas t'autre fourrure.

MARIANNE. J'ai encore une vieille pelisse qui me vient d'une de mes maîtresses, c'est-i bon ?

FRÉDÉRIC. C'est excellent.

(Marianne sort.)

BERTRAND. Ah ! çà, vous allez me mettre au fait.

CÉCILE. Non, non, tâchez de deviner.

BERTRAND (avec intention). Cécile, si j'allais en deviner plus qu'il n'y en a.

CÉCILE. Ça ne m'étonnerait pas, vous avez l'esprit si bien fait.

JOLICOEUR (se faisant des moustaches avec un bouchon). Je commence par me faire des moustaches.

CÉCILE. A quoi bon ?

JOLICOEUR. C'est pour avoir l'air d'un chat fâché.

CÉCILE. Taisez-vous donc.

MARIANNE (revenant avec une pelisse). Ne me demandez plus rien.

FRÉDÉRIC. Non, ma pon Marianne. Allons, mamzelle Cicile, monsieur Cholicœur, commençons nos pamboches.

MARIANNE. Qu'est-ce ça veut dire? Je ne veux pas qu'on sorte de la cuisine, primo, d'abord et d'un.

CÉCILE. Mais pour s'habiller?

MARIANNE. On s'habillera devant moi.

FRÉDÉRIC. Hé pien, t'un mot tu téfais tout le cheu.

MARIANNE. Ça m'est égal.

JOLICOEUR. Bast! bast! ça ne doit rien empêcher. Me v'là déjà en chat, moi.

CÉCILE (avec humeur). Alors, jouez ce mot-là à vous deux, monsieur Frédéric.

FRÉDÉRIC. A la ponne heure. (Il met la peau d'ours sus ses épaules.) Montons sur la taple, monsié Cholicœur.

(Ils montent tous deux sur la table, et imitent le cri du chat.)

FRÉDÉRIC et JOLICOEUR. Miaou! miaou! miaou!

SCÈNE VII.

MARIANNE, CÉCILE, JOLICOEUR, FRÉDÉRIC, BERTRAND, M. DE SAINT-BON.

M. DE SAINT-BON. (Il s'arrête à la porte d'entrée, et paraît être dans le plus grand étonnement.) Que veut dire ceci? Fait-on le sabbat chez moi?

MARIANNE. Nous sommes perdus, voilà monsieur.

M. DE SAINT-BON. Marianne, il me paraît qu'on ne m'attendait guère?

MARIANNE (embarrassée). Monsieur je vous assure que...

M. DE SAINT-BON. Comme te voilà ahurie! Rassure-toi, mon enfant; j'avais peur d'être grondé en revenant ici, et je ne suis pas fâché de te trouver dans ton tort.

MARIANNE. Monsieur, je puis vous promettre...

FRÉDÉRIC. Monsié Saint-Pon, il ne faut pas fous fâcher.

Nous sommes tous t'honnêtes chens, incapables pour fous faire tu tommache.

M. DE SAINT-BON. N'est-ce pas là ce garçon que j'ai rencontré tantôt sur l'escalier?

FRÉDÉRIC. Oui, monsié Saint-Pon, c'est moi.

M. DE SAINT-BON. Marianne, pourquoi donc te défendais-tu avec tant de chaleur quand je te disais que tu attendais un amoureux?

MARIANNE. C'est que ce n'est pas un amoureux comme monsieur pourrait croire; c'est un amoureux pour le mariage.

M. DE SAINT-BON. J'en suis persuadé; mais avoue que je sais deviner quelquefois. Tu étais trop pressée de me renvoyer. Cependant j'ai bien fait de lanterner, comme tu vois, puisqu'il n'y avait plus de voiture sur la place, et que par là me voilà dispensé de mon voyage.

TOUS LES PERSONNAGES. Monsieur, nous vous demandons pardon.

M. DE SAINT-BON. De quoi, mes enfants? D'avoir mis ma cuisine sens dessus dessous? C'est un petit malheur que je vous pardonne très-facilement, car je ne suis pas venu à mon âge sans savoir que

QUAND LES CHATS SONT DEHORS, LES SOURIS DANSENT SUR LA TABLE.



FANCHETTE.

TU VOIS DONC BEN QU'I N'FAUT PAS T'DÉSOLER.

LES PAYSANS

OU

IL VAUT MIEUX AVOIR AFFAIRE A DIEU QU'A SES SAINTS.

PERSONNAGES :

LE COMTE DE VALCOURT.
M. GAUCHER, notaire.
FANCHETTE, jeune paysanne au service du château.
MONDAIN, LAURENT } paysans.

La scène se passe dans le château du comte.

Le théâtre représente un salon.

SCÈNE I.

M. GAUCHER, FANCHETTE.

FANCHETTE (entrant derrière M. Gaucher). Monsieu Gaucher, puis-je entrer ?

M. GAUCHER. Ah ! c'est Fanchette. Que me veux-tu, mon enfant ?

FANCHETTE. Monsieu Gaucher, comme monsieu le comte est arrivé hier soir au château, et que j'ai queuque chose de pressé à lui dire, que je n'ose pas lui dire, j'ai pensé que vous, qu'êtes notaire, et dont l'état est de vous charger des affaires des autres, vous pourriais ben lui parler pour moi, si ce n'est pas abuser de votre complaisance toutefois.

M. GAUCHER. De quoi s'agit-il?

FANCHETTE. C'est que, voyais-vous, il y a deux ans que monsieu le comte, en passant auprès de moi dans le parc ous que je faisais des herbes, respect parlant, pour nos bestiaux, i m'dit comme ça : « Fanchette, queul âge qu't'as? » — « Seize ans, vienne la Saint-Martin, monseigneur », que j'li dis. I s'mit à rire comme i fait toujours quand on l'appelle monseigneur, et i m'dit : « Hé bien, dans deux ans, si t'es ben sage, j'te marierons. » — « C'est ben de la bonté qu'vous avais pour moi, monseigneur, que j'li dis en faisant la révérence; mais, d'ici à deux ans, vous pourrais ben l'oublier. » — « Non, non, qui m'dit. J'te charge de me l'rappeler; tu n'l'oublieras pas, toi. » — « Oh! pour ça non, monseigneur, que j'li dis. « Il s'mit encore à rire, et puis i s'en alla. Vlà où j'en suis. Comme il est possible que d'pis deux ans monsieu l'comte ait pensé à ben d'autres choses, moi, qui n'ai pensé qu'à ça, je n'sais pas comment li dire. S'il fût venu l'année dernière, j'étais encore un peu hardie; mais pus les filles deviennent grandes, pus elles deviennent honteuses pour parler de mariage. Avais-vous remarqué ça, monsieu Gaucher?

M. GAUCHER. Tu m'en parles pourtant.

FANCHETTE. Mais vous, comme c'est vot'métier d'entendre parler d'ça, c'est ben différent.

M. GAUCHER. Et tu veux que je rappelle à monsieur le comte la promesse qu'il t'a faite, apparemment?

FANCHETTE. Oui, Monsieu Gaucher.

M. GAUCHER. Hé bien, je m'en charge.

FANCHETTE. Aujourd'hui?

M. GAUCHER. Non, parce que nous avons à traiter ensemble des affaires un peu plus importantes.

FANCHETTE. G'ny a rien d'pus important qu'ça, monsieu Gaucher, parce que, si nous lantiponnons, monsieu l'comte pourrait ben dire qu'nous avons laissé passer l'tarme, et il nous envarrait promener. G'ny aura demain deux ans et un mois qui m'a dit c'que j'vous ai dit; par ainsi vous voyais ben qu'c'est échu.

M. GAUCHER. Laisse-moi faire. Ces choses-là, vois-tu, ont besoin d'être traitées avec ménagement. Monsieur le comte,

dans ce moment-ci, a de l'humeur contre le village en général. Il sait qu'on lui coupe ses bois, qu'on lui vole des morceaux de terre, qu'on conduit des vaches dans ses prés; et il pourrait bien n'être pas très-disposé à remplir des engagements comme ceux qu'il a pris avec toi. Je reviendrai ici plus d'une fois pendant son séjour, et je te réponds de ne pas t'oublier.

FANCHETTE. Vous dites ça ; mais si vous n'avais pus affaire ici, à coup sûr vous ne ferais pas deux lieues tout exprès pour moi. Si vous étiais du village, encore passe ; mais eune fois qu'vous s'rais parti... Non, non, faut faire mon affaire avant tout. D'ailleurs, ce n'est pas moi qu'a rien pris à monsieu le comte; et parce que les autres lui ont fait du tort, c'n'est pas une raison pour qu'i m'en fasse à moi.

M. GAUCHER. Tu es donc bien pressée d'être mariée?

FANCHETTE. Pardine ! comme toutes les filles.

M. GAUCHER. Et pourquoi es-tu si pressée?

FANCHETTE. Parce que je pourrai porter des cornettes garnies, et que ma mère n's'ra pus là pour me gronder quand j'parlerons aux uns ou aux autres.

M. GAUCHER. As-tu un amoureux au moins?

FANCHETTE. Vraiment ! j'en ai ben plus d'un.

M. GAUCHER. Tu es assez gentille pour cela.

FANCHETTE. C'n'est pas que j'sommes gentille, c'est que j'les écoutons tous. Tant qu'eune fille n'est pas mariée, n'faut pas qu'alle fasse la fière.

M. GAUCHER. Tu en as un dans le nombre auquel tu donnes la préférence?

FANCHETTE. J'crois q'c'est Laurent Moreau, parce qu'il n'a pus ni père ni mère, et qui m'semble qui n's'rait pas jaloux.

M. GAUCHER. Ah! ah!

FANCHETTE. Ecoutais donc, quand on se marie, c'est pour être autrement que quand est fille. Je n'voulons pus être grondée d'abord.

M. GAUCHER. J'entends.

FANCHETTE. J'ferai mes conditions d'avance.

M. GAUCHER. Tu feras bien.

FANCHETTE. Sans adieu, Monsieu Gaucher. Si vous parlais comme il faut, c'est vous qui ferais not'acte.

M. GAUCHER. Bien obligé.

FANCHETTE (va pour sortir, et revient). N'parlais toujours pas de Laurent Moreau à monsieu le comte, parce que, si je faisais d'autres réflexions..... Vous comprenais qu'i n'faut pas trop s'presser quand on peut choisir.

(Elle sort.)

SCÈNE II.

M. GAUCHER, seul.

Voilà une petite villageoise sur laquelle il serait difficile de faire une idylle. Il n'y a pas la moindre poésie dans ses amours; et c'est pour être coquette plus à son aise qu'elle désire se marier. Nos paysans font de grands progrès.

SCÈNE III.

LE COMTE, M. GAUCHER.

LE COMTE. Hé bien, mon cher monsieur Gaucher, comment avez-vous dormi? J'avais recommandé qu'on eût bien soin de vous. Mes ordres ont-ils été exécutés?

M. GAUCHER. Monsieur le comte a trop de bonté; nous autres notaires de campagne, nous sommes accoutumés aux déplacements; et je vous assure que je ne suis pas souvent aussi bien que je l'ai été cette nuit.

LE COMTE. Vous avez dû me trouver bien matinal; mais j'étais empressé de voir un peu les bois qui m'entourent. Vous ne m'aviez pas trompé dans vos lettres, les lisières surtout sont dans un bien mauvais état.

M. GAUCHER. Dame, monsieur le comte, vous n'avez pas voulu me donner d'ordres. Vos bois seraient en meilleur état si vous m'eussiez laissé faire. J'ai eu l'honneur de vous mander que ma fille avait épousé, l'hiver dernier, un jeune avoué

plein d'ardeur, et qui vous aurait fait de bons procès à tous ces gens-là; vous ne m'avez pas répondu. De façon que quand votre garde venait se plaindre à moi, je n'y savais que faire.

LE COMTE (avec légèreté). Ah! c'est qu'une fois que ces pauvres diables-là tombent entre les mains des gens de loi, je sais bien ce qu'il en est. C'est vous autres qui êtes vraiment pour eux la dîme, les droits féodaux et tout ce dont on leur fait tant de peur.

M. GAUCHER. Vous aimez mieux qu'ils s'emparent de ce qui vous appartient?

LE COMTE. Je voudrais qu'ils fussent raisonnables.

M. GAUCHER. Vous connaissez bien les paysans! Les trois quarts du temps, il ne font le mal que pour le plaisir de le faire, sans profit pour eux, mais seulement pour nuire à ce qu'ils appellent les gros. Quant à moi, je suis sans pitié avec eux; et c'est ce qui m'a décidé à donner à ma fille le mari qu'elle a. C'est un jeune homme charmant, et qui partage entièrement mes opinions à cet égard. Un avoué qui serait dans vos sentiments ne ferait rien du tout : c'est déjà un assez grand malheur qu'il y ait des juges de paix.

LE COMTE. Je vois qu'en tout le remède est à côté du mal, et que si l'on nous fait du tort, vous nous en vengez bien.

M. GAUCHER. Nous sommes des sentinelles avancées qui défendons les propriétaires; mais il faut aussi que les propriétaires nous secondent. Si la philanthropie s'en mêle, si l'on craint de chagriner ces bons paysans...

LE COMTE. Hé bien, malgré votre zèle et vos bonnes intentions, je crois en vérité que, sans mes malheureux bois qui ne me sortent pas de la tête, je les plaindrais encore; mais cela passe la permission; ils sont trop hardis. Sait-on au moins ceux qui ont commis le plus de dégâts?

M. GAUCHER. Tous! Ecoutez, monsieur le comte, vous connaissez sans doute beaucoup mieux que moi le grand monde dans lequel vous vivez; mais croyez que je connais mieux que vous la gent paysanne. Ne vous mêlez de rien, et laissez-moi faire.

LE COMTE (en riant). Non, monsieur Gaucher, pas encore.

Je suis ici pour quelque temps, je veux faire mon éducation. Si je suis aussi savant que vous avant mon départ, alors je vous donne carte blanche ; mais d'ici là, je craindrais que le désir de me rendre service ne vous emportât un peu loin, et que vous ne missiez à la paille de pauvres diables qui, après tout, ne sont pas trop à leur aise.

M. GAUCHER (avec vivacité). Comme vous voudrez, monsieur le comte, comme vous voudrez. Vous vous imaginez que, parce qu'ils sont bien câlins en vous parlant, qu'ils vous appellent monseigneur à chaque mot, et qu'ils ont grand soin d'ôter leur chapeau quand ils vous rencontrent, ce sont les plus honnêtes gens du monde, à la bonne heure ; mais moi, je vous dis que tout cela n'est que de l'écorce, et qu'ils n'en sont pas meilleurs pour cela.

LE COMTE. Il ne faut pourtant pas leur ôter cette écorce ; car ils ne seraient plus bons du tout.

M. GAUCHER. Si vous saviez comme ils rient entre eux de votre trop grande facilité ; ils s'imaginent que vous n'osez pas user de rigueur.

LE COMTE. Je ne veux pas qu'ils croient cela.

M. GAUCHER. C'est pourtant ce qui arrive. « J'pouvons » n'pas nous gêner, disent-ils ; monseigneur sait bien que » j'sommes malins quand j'voulons. »

LE COMTE. Ils disent : « Monseigneur sait bien que j'sommes malins ! » (Avec satisfaction.) Ces coquins-là !

M. GAUCHER. Cela vous fait rire ?

LE COMTE. Non, non ; je ne ris point. Je suis fortement de votre avis, il faut prendre un parti ; et la preuve que c'est bien mon sentiment, c'est que je viens de faire chercher mon garde pour lui donner mes ordres.

M. GAUCHER. Votre garde, c'est fort bien ; mais il ne peut faire que des procès-verbaux.

LE COMTE. Il faut commencer par quelque chose. Ah ! çà, que me disiez-vous donc hier au soir avant d'aller vous coucher ? Je vous avoue que je tombais de fatigue d'avoir fait quatre-vingts lieues sans me reposer, et que je ne vous ai pas trop bien compris. Tout ce qui m'est resté dans la tête, c'est qu'il paraît qu'on me vole aussi mes terres petit à petit.

M. GAUCHER. Si cela continue, ils ne vous laisseront que votre parc. Deux de vos vassaux...

LE COMTE (interrompant). Comment-dites-vous?

M. GAUCHER. Deux hommes de ce village...

LE COMTE (riant). Je vous comprenais bien.

M. GAUCHER. Deux hommes de ce village, qui travaillent toute l'année pour vous, sous prétexte d'être au moment d'avoir un procès l'un contre l'autre, sont venus dimanche dernier à mon étude pour voir, disaient-ils, si je ne pouvais pas les arranger. C'est où je les attendais, et je leur ai donné rendez-vous ce matin même ici, soi-disant pour leur épargner la peine de faire quatre lieues pour venir chez moi et s'en aller, mais, dans la vérité, pour vous faire juger par vous-même combien il est urgent d'apporter remède à l'esprit de rapine qui existe actuellement parmi ces gens-là.

LE COMTE. C'est donc bien considérable?

M. GAUCHER. Vous savez, ou vous ne savez pas que, dans votre prairie du Parc-aux-Veaux, près l'étang du petit Bouchet, il y a une langue de terre qui aboute à Jean Mondain et à Laurent Moreau.

LE COMTE (avec distraction). Je crois bien me rappeler cela.

M. GAUCHER. Depuis trois ans environ, ce Mondain et ce Moreau, en labourant leur terre à eux, ont toujours été en empiétant sur celle qui vous appartient; et, de sillons en sillons, ils ont si bien envahi le tout, qu'ils se disputent aujourd'hui à qui fera reculer l'autre. Ils n'ignorent pas que, si la justice se mêlait de cela, il pourrait leur en arriver malheur, et ils espèrent qu'ils peuvent me faire faire un acte qui leur adjugera ce qu'ils vous ont pris.

LE COMTE. Ils ont raison de se croire malins.

M. GAUCHER. Dieu merci, on l'est au moins autant qu'eux.

LE COMTE. Vous ne m'avez jamais parlé de cela.

M. GAUCHER. Je savais qu'il en serait comme du reste.

LE COMTE. Et vous allez donc leur faire grand'peur?

M. GAUCHER. Est-ce que vous trouvez qu'il n'y a pas sujet?

LE COMTE. Pardonnez-moi.

M. GAUCHER. Je vous demande au moins de ne pas rire devant eux. Si cela ne vous fait rien à vous qui êtes fort riche,

songez que votre cause est celle d'une foule de gens peu aisés et que l'on vole aussi bien que vous.

LE COMTE. Qu'est-ce qu'il leur en coûtera pour cette espiéglerie-là ?

M. GAUCHER. Si vous laissez faire mon gendre, qui est vraiment un sujet distingué dans sa partie, il peut mettre nos deux espiègles comme des petits saint Jean.

LE COMTE. Pour un arpent de pré qui, entre nous, ne vaut pas grand'chose, en vérité ce serait conscience. Ce Laurent Moreau est un bon petit garçon, si je me le rappelle; il est bien poli toujours. N'est-ce pas lui qui pêche de si grosses écrevisses ?

M. GAUCHER. Le drôle n'est pas manchot.

LE COMTE. Quant à Jean Mondain, c'est un docteur. Il a été adjoint de ne je sais quoi, dans le temps.

M. GAUCHER. Eh ! mon Dieu, oui. Il a été comme maire de ce village.

LE COMTE. Ce n'est pas un trop bon sujet, ce me semble.

M. GAUCHER. C'est tout le contraire.

LE COMTE. A-t-il toujours un fusil?

M. GAUCHER. Je pense que oui.

LE COMTE. Il faudra le tenir de près.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, FANCHETTE.

FANCHETTE. Le garde-chasse est-là. Monseigneur veut-il qu'on le fasse entrer?

LE COMTE. Non ; il remplirait toute la chambre d'une odeur de tabac insupportable. C'est le plus grand fumeur! J'aime mieux lui parler dehors. Monsieur Gaucher, venez-vous avec moi ?

M. GAUCHER. Comme vous voudrez, monsieur le comte.

LE COMTE. Fanchette, ne t'ai-je pas promis quelque chose?

FANCHETTE. Oui, monseigneur. Il y a deux ans que vous avez promis de me marier dans deux ans.

LE COMTE. C'est bon.

(Il sort avec M. Gaucher.)

SCÈNE V.

FANCHETTE, seule.

C'est bon ! Monseigneur a dit : « C'est bon. » C'est comme s'il m'avait dit : « Tu n'as plus qu'à chercher un mari. » C'est drôle, pus le moment approche de m'décider, pus j'ai d'peine à faire un choix ; j'ai beau passer en revue tous mes marieux, je n'en trouve pas un qui me convienne. Quand les maîtres sont au château, que j'vois tous ces domestiques qu'ont si bonne mine, les paysans m'paraissent tous laids et mal tournés. Et puis c'est si grossier ! Quand ça vous a donné eune tappe en riant d'un gros rire bête, ça croit avoir fait la plus belle chose du monde. Au lieu que messieurs les domestiques.... Dame ! Y vous disent tout-ci, tout-çà.... C'est ben pus joli. Oh ! oui ; mais ça n'épouse pas.

SCENE VI.

FANCHETTE, LAURENT.

LAURENT. Bonjour, Fanchette.

FANCHETTE. Tiens ! c'est Laurent Moreau. Comme t'as l'air triste !

LAURENT. Monsieur Gaucher l'notaire est-il ici ?

FANCHETTE. Il y est depuis hier au soir.

LAURENT. Depuis hier au soir ! Maître Mondain n'est pas encore venu ?

FANCHETTE. Est-ce qu'il doit venir aussi ? Tous mes amoureux se sont donc donné rendez-vous au château aujourd'hui ?

LAURENT. N'dis donc pas que Mondain est ton amoureux ; i serait ton père.

FANCHETTE. Enfin, i m'fait la cour, puisqu'il a manqué

d'me jeter dans la mare l'autre jour en jouant avec moi.

LAURENT. Pardine! i joue avec toutes les filles depuis si longtemps.

FANCHETTE. Oui ; mais il m'a dit queuque chose qu'i n'a pas dit à toutes les filles, j'en suis ben sûre.

LAURENT. Quoi que c'est donc que ce queuque chose?

FANCHETTE. C'est qu'i pense à se faire meunier, et ça à cause de moi, à celle fin de m'faire meunière. C'est ben tentant.

LAURENT. N't'y fie que d'la bonne manière toujours. L'père Mondain est un enjoleux.

FANCHETTE. Je n'suis pas sotte non pus.

LAURENT. Tu veux donc être une trompeuse envars moi?

FANCHETTE. Dame aussi, t'as pas de moulin.

LAURENT. Veux-tu parier qu'tu me r'grett'ras?

FANCHETTE. C'est ben possible, parce que je t'aimais mieux qu'un autre; mais, si tu veux, j'te ferai garçon meunier.

LAURENT. Ben obligé.

FANCHETTE. Tu n'as qu'à dire.

LAURENT. Si j'voulais, j'pourrais te faire du tort auprès de Mondain.

FANCHETTE. Comment ça?

LAURENT. J'n'aurais qu'à lui montrer la petite bague de plomb qu'tu m'as donnée.

FANCHETTE. J'en ai donné à ben d'autres.

LAURENT. Mais tu li en as pas donné à lui.

FANCHETTE. Oh non ! Il est trop laid.

LAURENT. Va, Fanchette, t'as ben tort de m'faire pus d'chagrin que j'n'en ai.

FANCHETTE. Queu chagrin donc est-ce que t'as ?

LAURENT. Entre nous, je crois que je suis dans d'mauvaises affaires, et ça à cause de ton Mondain qu't'aime tant.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, MONDAIN.

FANCHETTE. Maître Mondain, dites-moi donc un peu queux

mauvaises affaires vous avez aveuc Laurent? Il en est tout jaune, c'pauvre garçon.

MONDAIN. Ça ne regarde pas les petites filles.

FANCHETTE. C'est comme ça qu'vous me répondez. C'est bon, je m'en souviendrai.

(Elle va pour sortir.)

MONDAIN (la retenant). Écoute donc. C'est que j'avons la tête occupée, vois-tu.

FANCHETTE (se débarrassant de lui). Laissez-moi! les petites filles n'ont rien à démêler avec les vieux pères.

(Elle s'enfuit.)

SCÈNE VIII.

MONDAIN, LAURENT.

MONDAIN. Comme les enfants sont mal élevés à présent! Autrefois jamais une jeunesse ne m'aurait parlé comme ça. As-tu déjà vu monsieur Gaucher?

LAURENT. Non.

MONDAIN. Pourvu que monsieur de Valcourt ne soit pas là quand il va z'être question de not'affaire.

LAURENT. N'm'en parlais pas. Pour moi, j's'rais tout prêt à rendre ma part, si vous vouliais itout rendre la vôtre.

MONDAIN. Ma fine, non! J'aurons ben fumais, ben labourais c'te tarre pour un autre. Ce s'rait par trop nigaud aussi.

LAURENT. Enfin nous n'avions qu'à la laisser à qui qu'elle appartient, nous n'l'aurions ni fumais ni labourais.

MONDAIN. Pourquoi qu'un seul a tout, et qu'les autres n'ont rien? ousque c'est écrit ça?

LAURENT. Dame!

MONDAIN. Est-ce qu'un homme mange pus qu'un autre? Chacun doit avoir sa part.

LAURENT. Hé ben, vous qu'avais pus de tarre que moi, j'peux donc vous en prendre?

MONDAIN. C'est bête c'que tu dis là. Les agriculteux n'doivent pas antichiper les uns sur les autres. Leu tarre leux y appartient, pisque c'est eux qui la soignent; au lieu qu'les bourgeois n's'en sarvent que pour en tirer d'l'argent, et pour

faire les gros vis-à-vis des pauvres qui les valent ben. J'ai zété assez longtemps en fonctions pour savoir ces choses-là. Parle un peu à monsieur Lami, tu verras ce qu'i t'dira. N'faut pas non pus s'laisser couper l'herbe sous le pied.

LAURENT. Cependant, maître Mondain, vous dirais tout ce que vous voudrais, on est ben pus tranquille quand on n'a que ce qui vous appartient.

MONDAIN. Un homme ne doit avoir que ce qu'il peut conserver; or j'te demande un peu comment monsieur Valcourt ferait pour tenir la main à ce qu'il a. Je parie seulement qu'il ne sait pas ce qu'il a, et que je connais son bien mieux que lui. Gageons.

LAURENT. Mardi! tant mieux. Ça fait qu'i n's'apercevra p't-être pas que j'l'avons antichipé. J'ai eu tort de vous écouter. Vous m'disiais : « Tians, Laurent, vois donc comme « j'gagne de mon côté; gagne donc aussi du tian. » Ça fait que j'gagnais aussi, et v'là que j'm'en repens.

MONDAIN. Je n'me r'pens pas, moi. Ça m'a ben arrondi. Si nous pouvons faire avaler ça au père Gaucher, l'guiable n'aura pus rien à y voir.

LAURENT. Oui, mais monsieur l'comte, aussi?

MONDAIN. Monsieur Valcourt, j'm'en soucie ben. Il a beau être noble, ça n'me fait de rian. J'n'ai pas peur qu'i jette le grappin sur moi pour m'attacher à la glèbe.

LAURENT. Qu'est-ce que c'était donc que c'te glèbe dont on nous parle tant?

MONDAIN. Tu n'peux pas en avoir vu, t'es trop jeune pour ça. Depuis longtemps c'est défendu, Dieu marci; mais c'était une invention d'enfer.

LAURENT. Comment qu'c'était fait?

MONDAIN. Imagine-toi un joug avec quoi on attelle les bœufs. Hé ben, c'était fait d'la même manière, excepté qu'c'était fait à la taille d'un homme.

LAURENT. C'est-i possible?

MONDAIN. On commençait par jeter le grappin sur tous ceux qu'on pouvait attraper, et puis quand on les tenait ben, on les attachait à la glèbe, et on les forçait de labourer.

LAURENT. En avais-vous vu?

MONDAIN. Des petites; mais monsieu Lami dit qu'il y en avait dans son pays ous qu'on attachait jusqu'à cinquante hommes.

LAURENT. Cinquante hommes!

MONDAIN. Et en Allemagne, ous qu'il a fait la guerre, il y en a ous qu'on en met jusqu'à cent.

LAURENT. Mais faut ben du monde pour venir à bout de tant de monde pourtant.

MONDAIN. Non. On emploie des cerfs qui sont dressés à ça.

LAURENT. Vous savais ben des choses au moins.

MONDAIN. Et si j'te parlais des droits feyodaux, c'est ben une autre çarimonie vraiment.

LAURENT. Ça n'aurait qu'à revenir. Maître Mondain, j'vous rends tout c'que j'ai pris à monseigneur. Je n'veux pas avoir maille à partir aveuc li. Vous m'avais fait trembler.

MONDAIN. Au contraire. C'est eune raison pour nous ben tenir les uns les autres, afin d'empêcher qu'i ne recommencent.

LAURENT. Vous qu'avais bec et ongles, vous vous arrangerais comme vous voudrais; pour moi, j'm'en retire.

MONDAIN. Je n'veux pas de c't'arrangement-là. Je n'suis pas tenté d'porter l'endos à moi tout seul. Si nous ne nous soutenons pas, nous ferons trop beau jeu aux grands.

LAURENT. Si monsieu l'comte découvre la mèche, gn'y aura pas d'soutien qui tienne. Il est dans son droit, et il pourra nous bailler ben du tintouin.

MONDAIN. Imbécile, nous nous rétournerons. J'y enverrai ma mère et mon oncle Thomas. Ils ont des cheveux blancs, ils pleureront, et pis ça s'ra fini. Ça m'a déjà réussi auprès d'monsieu l'juge de paix; p't-être ben qu'ça m'réussira auprès d'monsieu le comte qu'est encore moins méchant.

LAURENT. J'n'ai pus ni père ni mère, moi; et s'ils étaient encore de c'monde, j'crois ben qu'i n'voudriont pas s'mêler d'une manigance comme ça. Ils avaient l'honneur trop en recommandation, les chères bonnes gens! Si j'avais suivi leux conseils...

MONDAIN. Ils étaient d'leux temps, j'sommes du nôtre.

LAURENT. Ah ! mon Dieu, vlà monseigneur.

MONDAIN. Tu crois ? Songe toujours à n'pas me r'nier.

SCÈNE IX.

LE COMTE, M. GAUCHER, LAURENT, MONDAIN.

LAURENT et MONDAIN (saluant). Monseigneur...

LE COMTE. Bonjour, mes enfants.

M. GAUCHER. Hé bien, qu'est-ce que vous me voulez, vous autres ?

MONDAIN (d'un ton patelin). Rien quant à c't'heure. Je n'voulons pas ennuyer monsieu l'comte de nos petites affaires.

LE COMTE. Faites, faites ; que je ne vous gêne pas.

MONDAIN (avec embarras). Vous saurais donc, monsieu Gaucher, qu'Laurent et moi je n'voulons pus plaider, et que j'sommes d'accord pour garder chacun c'que j'avons. Par ainsi, c'est à vous à nous faire un papier ous que j'nous entendrons pour placer des bornes d'un commun accord, et ça finira par là.

M. GAUCHER. Où est situé le terrain en question ?

MONDAIN. Là-bas.

M. GAUCHER. Où, là-bas ?

MONDAIN (avec un embarras plus marqué). C'est inutile à expliquer, pisque j'sommes d'accord.

M. GAUCHER. Mais pour faire un acte, encore faut-il que j'aie la désignation des lieux.

MONDAIN. Est-ce que vous ne pouvais pas nous faire un acte sans ça ? Dans le temps que j'étais fonctionnaire public, j'étais moins curieux qu'vous. Quand les gens s'entendaient, je ne leux en demandais pas davantage.

M. GAUCHER. Mais si, par hasard, vous vous entendiez trop bien, Laurent et vous ?

LAURENT (bas à Mondain). I s'doute de queuque chose.

MONDAIN (bas à Laurent). Tais-toi. (Haut.) Quoi que ça veut dire, si j'nous entendions trop bian ? Est-ce que c'est un

mal d'être d'accord? (Affectant de rire.) J'entends; c'est que ça n'fait pas gagner les notaires.

M. GAUCHER. Je ne ris pas, moi.

MONDAIN. Pardon, monsieu Gaucher. J'n'ai pas voulu vous insulter au moins.

M. GAUCHER. Répondez à ma question. Vous ferez le mauvais plaisant une autre fois.

MONDAIN. Sur mon honneur, je n'la comprends point votre question.

LE COMTE (d'un air sévère). Je la comprends moi. Monsieur Gaucher veut dire qu'il serait possible que ce terrain ne vous appartînt point.

LAURENT. Monseigneur...

MONDAIN (lui mettant la main sur la bouche). A qui qu'il appartiendrait?

M. GAUCHER. A monsieur le comte, par exemple.

MONDAIN (déconcerté). A monsieu l'comte!

M. GAUCHER. Oui, à monsieur le comte.

MONDAIN. C'est la première nouvelle...

M. GAUCHER. Vous avez cru que je serais votre dupe.

LAURENT. Pour moi, monsieu Gaucher, j'veux être d'bonne foi...

MONDAIN. Ne l'écoutais pas, i n'sait c'qu'i dit. La loi a aboli les droits feyodaux, par ainsi, il est ben permis à de pauvres paysans...

M. GAUCHER (à Laurent). Laurent, que voulez-vous dire?

MONDAIN. Vous aimais mieux l'écouter que moi, parce qu'i n'connaît pas l's affaires.

M. GAUCHER. Parlez, Laurent.

LAURENT. Monsieu Gaucher, il est ben vrai qu'j'avons antichipé; mais c'était sans y faire attention. On n'a pas la mesure au juste dans sa tête. Aujourd'hui on fait un sillon de plus, le lendemain on en fait un à côtais, faute de savoir; et quand il n'y a là parsonne pour vous dire que vous vous trompais...

MONDAIN. Pardine!

M. GAUCHER (à Laurent). Et où avez-vous fait ces sillons-là?

MONDAIN. Ah! mon Dieu, dans un méchant bout d'tarrain

qu'appartient à je n'sais qui ; p't-être ben à parsonne. Là-bas, tout raz d'l'étang du petit Bouchet.

M. GAUCHER. Dans la prairie du Parc-aux-Veaux?

MONDAIN. C'est ben possible.

M. GAUCHER. Qui appartient à monsieur le comte.

MONDAIN. Oui, la prairie appartient à monsieu l'comte.

M. GAUCHER. Et le bout de terre que vous avez pris aussi.

MONDAIN. Je n'crois point.

LE COMTE. On peut consulter mes titres.

MONDAIN (d'un air patelin). Ah! monsieu l'comte, gn'y a plus de titres.

M. GAUCHER. Comment cela donc? Parbleu, voilà du nouveau.

MONDAIN. Vous avais beau dire. Pour ça, j'sis ben sûr que les titres sont abolis. En cherchant un peu j'trouverions même la date.

LE COMTE (du ton le plus sévère). Mais la justice n'est pas abolie.

MONDAIN (toujours d'un ton patelin). Je n'en ai pas ouï parler.

LE COMTE. Hé bien, c'est à elle que vous aurez affaire. Je me lasse de ma trop grande bonté, à la fin, et je veux que vous serviez tous les deux d'exemple. Il n'y a plus de titres! Vous verrez s'il n'y a plus de titres.

LAURENT. Ah! monsieu le comte, ah! monseigneur...

LE COMTE. Laissez-moi. Vous vous imaginez qu'il vous sera permis de nous dépouiller, et que vous n'aurez qu'à le vouloir pour vous emparer de nos biens. Je suis très-résolu à ne plus rien souffrir, et mon garde a des ordres précis à cet égard. Il n'y a plus de titres!

MONDAIN. Monsieu l'comte nous pardonnera. Il doit ben savoir que j'manquons d'instruction, et que je n'péchons que par ignorance. I n'voudrait pas ruiner de pauvres guiables comme nous, qui n'avons que nos bras pour faire vivre nos bons vieux parents. C'est vrai que c'bout de tarre qu'était là tous les jours à côtais du nôtre, nous avait un peu donné dans l'œil, et que j'avons manqué à la propriétais qu'est un droit respectable; mais c'est qu'ça nous arrangeait ben.

M. GAUCHER. Vous voilà furieusement radouci.

MONDAIN (élevant la voix). Monsieu Gaucher, vous n'êtes qu'un notaire, ça n'vous r'garde pas. N'faut pas non plus chercher à écraser toujours les p'tits au profit des riches. C'n'est pas not' faute si j'n'avons pas d'fortune, et si je n'pouvons pas faire faire de gros actes tous les jours.

M. GAUCHER. Monsieur le comte, j'espère que vous donnerez suite à cette affaire, et qu'ils n'en seront pas quittes à si bon marché.

LE COMTE. Mon parti est pris; je serai inexorable.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, FANCHETTE, à la porte.

MONDAIN. Monsieu l'comte, faites-nous grâce pour c'te fois-ci. Ce p'tit bout d'tarre m'arrange si ben que si vous voulez me l'bailler à rente, j'vous en donnerons c'que vous voudrais, pourvu qu'i n'soit plus question de rien.

LE COMTE. Prenez donc garde que ce serait féodal, maître Mondain. Vous qui connaissez les lois, vous devez savoir cela.

LAURENT. Pour moi, monseigneur, tout c'que j'vous d'mandons, c'est d'vous venger sur moi comme vous voudrais; mais que ça n'se sache pas dans l'village.

LE COMTE (apercevant Fanchette). Que nous veux-tu, Fanchette ?

FANCHETTE (regardant Laurent avec intérêt). Rien, monsieu l'comte.

LE COMTE. Tu ne dis pas la vérité.

FANCHETTE. Monsieu l'comte, je ne sais pas de quoi i s'agit; mais l'pus coupable des deux, c'est pas Laurent.

LE COMTE. Comment sais-tu cela ?

FANCHETTE. C'est qu'il est pus jeune que Mondain, et qu'il peut s'corriger. (Le comte sourit.) Allons, monseigneur, pardonnais-lui. Tenais, si vous voulais lui recommander de bien m'obéir, et de me laisser toujours la maîtresse, je l'épouserons, et je vous réponds ben que je n'lui laisserons pas faire de sottises.

LE COMTE. J'ai promis de te marier. Je te donne cent écus et le morceau de terre qu'ils s'étaient partagé. Vois à présent ce qu'il te reste à faire.

FANCHETTE (faisant des révérences). Monseigneur, c'est ben d'la bonté de vot' part, et je vous remercions comme je l'devons.

M. GAUCHER. Mais sans préjudice des poursuites que monsieur le comte se réserve de faire pour les deux années d'anticipation.

LE COMTE. Je cède tous mes droits à Fanchette, et je la rends maîtresse de leur sort.

M. GAUCHER (bas au comte, avec humeur). Monsieur le comte, prenez donc garde que tout ceci n'a plus l'air que d'un jeu.

LE COMTE (bas à M. Gaucher). Que voulez-vous? Laissons-les s'arranger; je suis curieux de savoir le résultat de cette affaire.

(Le comte sort avec M. Gaucher, qui paraît mécontent.)

SCÈNE XI.

MONDAIN, FANCHETTE, LAURENT.

FANCHETTE. Maître Mondain, connaissez-vous beaucoup de petites filles qui aient à elles cent écus et un morceau de tarre?

MONDAIN. Alle est belle ta tarre. Je n'en donnerions pas une pistole.

FANCHETTE. Alle est donc ben changée d'pis tout à l'heure? Vous n'disiais pas ça à monsieu l'comte, qu'i m'semble. Laurent, c'est-i grand?

LAURENT (soupirant). Un arpent deux parches, Fanchette!

FANCHETTE. Un arpent deux parches! Pourquoi qu'tu soupires en disant ça?

LAURENT. Je n'savais pas qu'monsieu l'comte devait te donner un mariage. Si j'l'avais su, je n'me serions pas mis à t'aimer comme j'ons fait.

FANCHETTE. C'est une raison de pus.

LAURENT. A présent que t'es riche, tu voudras un riche.

FANCHETTE. Hé ben, tu te trompes. Je n'voudrais pas d'un mari qui parlît plus haut qu'moi.

LAURENT. En ce cas-là, Fanchette, faut m'prendre, car je n'parle pas fort.

FANCHETTE. J'sais qu't'es l'Benjamin d'ma mère. Aussitôt qu'alle va savoir que j'ai c'te tarre et cent écus, alle va m'parler pour toi. Tu vois donc ben qu'i n'faut pas t'désoler. (Avec malice.) Adieu, Laurent.

SCÈNE XII.

MONDAIN ET LAURENT.

LAURENT. Si alle consulte sa mère, c'est une affaire faite.

MONDAIN. Tu épouseras donc une fille pour un arpent deux parches de tarre, et cent méchants écus ?

LAURENT. J'l'aurions ben épousais pour rian.

MONDAIN. Tu crois qu'tu s'ras ben riche aveuc ça ?

LAURENT. Aussi, j'compte ben qu'vous nous baillerais l'reste.

MONDAIN. Queuque c'est donc qu'ton reste ?

LAURENT. L'dédommagement d'la tarre qu'vous nous avais antichipais à ma femme et à moi.

MONDAIN. Va donc te promener aveuc ton dédommagement.

LAURENT. Gn'y a pas de promenade qui tianne. Monseigneur a cédé ses droits à Fanchette ! j'voulons les faire valoir.

MONDAIN. Tu vas donc commencer par te poursuivre toi-même ?

LAURENT. Je m'poursuivrons si j'voulons ; mais j'savons ben que j'ne vous ferons point de grâce.

MONDAIN. Dis donc, Laurent, est-ce que tu te gausses de moi ?

LAURENT. Vous nous devais, vous nous paierais.

MONDAIN. Nous varrons.

LAURENT. Oui, nous varrons. Vous ne m'frais pas peur. Je n'crains point qu'vous m'attachiais à la glèbe. J'sis pas vot' dupe, allais, ni parsonne dans le village non pus. On sait ben qu'vous n'criais contre les grands qu'par jalouseté. Si vous aviais toujours été droit vot'chemin, vous n'nous feriais pas tous les contes que vous nous faites. Enfin j'veux avoir mon dédommagement, et j'l'aurai.

MONDAIN. Ah ! t'es sournois comme ça. C'est bon à savoir.

LAURENT. Fallait rester dans vos limites, et n'pas antichiper.

MONDAIN. N'dirait-on pas qu'i n'a pas antichipais non pus, lui ?

LAURENT. J'ai antichipais sur ma femme ; ça ne r'garde parsonne.

MONDAIN. Ta femme ! Fanchette n'l'est pas encore.

LAURENT. Alle le sera. Je n'crains point.

MONDAIN. Alle peut d'venir la mienne. J'nai qu'à li faire d'gros avantages. J'sis pus riche que toi.

LAURENT. C'est égal. Vous avais beau être riche, gn'y a des avantages que vous n'pouvais pus faire.

MONDAIN. Enfin, si alle se décidait pour moi, tu voudrais donc que j'te poursuive ?

LAURENT. Oui, je l'voudrais.

MONDAIN. Ça t'mangerait tout ce que t'as.

LAURENT. Ça vous coûterait gros aussi.

MONDAIN. Moi, ça ne me ruinerait point.

LAURENT. Ah ! si l'gendre à monsieur Gaucher s'en mêlait, ça pourrait bien finir par là. I s'y entend, c'ti-là. En deux mois de temps, i vous a réduit l'maître Fromont, qu'avait pus de bien qu'vous, à s'mettre en sarvice cheu les autres.

MONDAIN. Tu veux donc t'adresser à lui ?

LAURENT. Oui.

MONDAIN. Hé ben ! j'm'y adresserons aussi.

LAURENT. Comme vous voudrais.

MONDAIN. Tes cent écus et ton arpent de tarre y sauteront.

LAURENT. Ils y sauteront.

MONDAIN. Tu t'mettras dans d'méchantes affaires.

LAURENT. Ça me r'garde.

MONDAIN. T'étais si câlin d'vant monsieu l'comte.

LAURENT. J'étais câlin quand i'l'fallait; je n'le sis pus quand il n'le faut pus.

MONDAIN. Et, par curiositais, quoi que tu demand'rais comme ça pour dédommagement?

LAURENT. L'plus que j'pourrions.

MONDAIN. Veux-tu convenir d'une chose?

LAURENT. De quoi?

MONDAIN. Je n'vas pas par quatre chemins. Que c'ti-là qu'épous'ra pas Fanchette donne douze écus à l'autre, et que ça finisse par là.

LAURENT. Que nenni.

MONDAIN. C'est pour toi comme pour moi; car on n'sait pas encore de qui qu'alle sera la femme. Alle a eu beau te dire des paroles en l'air, ça peut changer.

LAURENT. Enfin, j'veux pas de c't'arrangement. Si j'pards Fanchette, j'veux qu'i m'en coûte pus char. Chacun son goût.

MONDAIN. Queu que tu veux donc qu'i t'en coûte?

LAURENT. J'veux qu'i m'en coûte trente écus.

MONDAIN. Trente écus, pour la jouissance pendant deux ans d'un demi-arpent de tarre que j'aurions loué vingt francs par an, tout au plus!

LAURENT. Fallait l'louer.

MONDAIN. C'qui m'fait endêver, c'est que lui qui parle, il est aussi coupable que moi.

LAURENT. Oui, mais comme j'sis sûr d'épouser Fanchette, je n's'rai pus coupable; v'là pourquoi j'veux trente écus.

MONDAIN. Je n'te les donnerai point.

LAURENT. C'est à votre fantaisie. Le gendre à monsieu Gaucher m'en f'ra avoir davantage. Je n'peux pas pardre.

MONDAIN. J'aimerais mieux avoir affaire au guiable qu'à c't enragé-là.

LAURENT. Bast! vous li enverrais vot' mère et vot' oncle Thomas, aveuc leux ch'veux blancs.

(Il rit.)

MONDAIN. T'auras tes trente écus, Laurent; mais tu n'as qu'à te ben tenir.

LAURENT. N'craignais rian, j'sommes farme.

(Il sort en se frottant les mains.)

MONDAIN. Tu t'souviendras d'ça longtemps. Moi qu'avais tant peur de monsieu l'comte, je m's'rais cent fois mieux tirais de lui que d'ce petit coquin-là.

VAUT MIEUX AVOIR AFFAIRE A DIEU QU'A SES SAINTS.



Mr DE SERELLES.

ENTENDEZ-VOUS QUE C'EST MOI, VOTRE ANCIEN MAITRE.

La Réconciliation [illegible]

LA

RÉCONCILIATION

PAR SURPRISE

OU

CONTRE FORTUNE BON COEUR.

PERSONNAGES :

M. DE SERELLES.
MADAME DE SERELLES.
LE COLONEL SAINT-ROMAIN, leur fils.
MADAME SAINT-ROMAIN, femme du colonel.
JUSTINE, femme de chambre.
GUILLEMOT, concierge.

La scène se passe en province.

Le théâtre représente un salon.

SCÈNE I.

MADAME SAINT-ROMAIN, JUSTINE.

JUSTINE. Il faut croire, madame, que la vengeance a bien de l'attrait pour une femme.

MADAME SAINT-ROMAIN. Voilà trois ou quatre fois que vous me dites la même chose. Comment pouvez-vous appeler vengeance le désir de mettre à la raison un beau-père et une belle-mère comme ceux que j'ai? Dois-je souffrir plus longtemps qu'ils aillent se vanter partout, comme ils le font, qu'ils ne veulent pas me voir, et qu'ils ne me recevront jamais.

JUSTINE. Certainement, madame, ils ont le plus grand tort; mais avez-vous réfléchi à ce qu'il vous en coûte? D'abord vous quittez Paris, que vous aimez beaucoup, pour venir dans une méchante ville de province habiter une maison déserte depuis des siècles, sous le costume d'une vieille femme; et tout cela pour ramener au bon sens des originaux dont vous ne vous souciez aucunement.

MADAME SAINT-ROMAIN. Il n'y a que huit jours que je suis dans cette méchante ville de province, et que j'habite cette maison déserte depuis des siècles ; et grâce à mon costume de vieille femme, cependant, je suis déjà parvenue à mettre en défaut les résolutions que l'on avait prises contre moi. Je suis reçue chez les parents de mon mari, et vous savez avec quel empressement ils viennent me voir.

JUSTINE. Jusqu'ici vous ne triomphez pas encore. Vous leur avez apporté une lettre d'une de leurs parentes, qui est de moitié dans votre stratagème; ils vous croient madame de Ponteau, qui est attirée dans leur ville pour ses affaires : ils vous font des politesses, rien de mieux. Mais je cherche comment la vieille madame de Ponteau que madame représente, pourra les réconcilier avec la jeune madame Saint-Romain, leur belle-fille.

MADAME SAINT-ROMAIN. Ah ! vraiment, je ne pourrais pas encore dire comment cela se fera ; mais cela se fera. Ma belle-mère a tous les symptômes d'une grande confiance en moi ; [illegible]rouve un besoin irrésistible de me parler de son bon [illegible] de sa tendresse maternelle, des chagrins que lui donne son fils; elle me demande des consolations. Mon beau-père, en sa qualité d'homme, prend son parti plus gravement; il dissimule ce qu'il souffre dans des discours d'une longueur assommante, et il est clair que, pour tous les deux, le mécontentement qu'ils affectent n'est qu'un sujet de déclamations.

JUSTINE. Alors la victoire ne sera pas difficile à remporter.

MADAME SAINT-ROMAIN. Vous n'y entendez rien. On triomphe plus aisément d'un sentiment vrai que l'on peut combattre par de la raison, que de tout cet échafaudage de sensibilité qui ne s'étaie que de lieux communs et de décla-

mations outrées. Que voulez-vous qu'on dise à des gens qui peuvent faire durer ce jeu tant qu'ils veulent? il faut paraître dupe ou les laisser là.

JUSTINE. S'il est ainsi, à la place de madame, je les laisserais là. Madame a de la fortune, monsieur a hérité d'une tante fort riche; et la morale veut qu'on ne cherche à gagner les gens que quand on a besoin d'eux.

MADAME SAINT-ROMAIN. Votre morale n'est pas la mienne. J'ai ressenti trop vivement l'injure qu'on me faisait, pour ne pas chercher à la faire réparer.

JUSTINE. Madame n'a pas parlé de son projet à monsieur?

MADAME SAINT-ROMAIN. Je m'en suis bien gardée. J'ai profité, au contraire, du temps où il était à son régiment pour tenter cette démarche, qu'il aurait désapprouvée, j'en suis sûre, mais à laquelle il ne manquera pas d'applaudir aussitôt qu'elle aura réussi. Tous les hommes sont de même.

JUSTINE. Heureusement pour madame qu'elle aime à jouer la comédie; car sans cela je la plaindrais sincèrement. Pour moi, on ne saura jamais ce qu'il m'en coûte de m'affubler de mon déguisement de vieille gouvernante. Madame a trouvé que c'était nécessaire, je n'ai rien à dire; mais je fais des vœux bien ardents pour le prompt succès de cette entreprise.

GUILLEMOT (en dehors). Mademoiselle Gertrude!

JUSTINE. C'est la voix de notre vieux concierge. Madame, sauvons-nous.

MADAME SAINT-ROMAIN. Est-ce que le verrou n'es[t pas] mis?

JUSTINE. Je ne crois pas, madame.

MADAME SAINT-ROMAIN. Quelle imprudence! Alors, venez vite.

(Elles sortent.)

SCÈNE II.

GUILLEMOT.

(En dehors). Mademoiselle Gertrude!...... (Il entre.) Per-

sonne ne répond. Elles sont dans la chambre à coucher. J'ai tant de plaisir à voir cette maison habitée que, si ces dames voulaient le permettre, je leur tiendrais compagnie toute la journée. Cette mademoiselle Gertrude a des façons si engageantes, si polies, que plus je la regarde de près, plus je lui trouve je ne sais quoi qu'on n'a plus à son âge. Ah ! que cela ferait bien une madame Guillemot! Jusqu'ici j'avais été trop occupé pour pouvoir penser au mariage; mais à présent que j'ai de petites rentes, que je suis concierge d'une maison qui ne peut pas se louer, que, par conséquent, je n'ai rien à faire, il me semble que c'est le moment de prendre une femme. Malheureusement madame de Ponteau n'est pas ici pour longtemps, et, avec une demoiselle comme mademoiselle Gertrude, on ne peut pas brusquer une déclaration. C'est de l'ancien temps ; ça connaît les usages. Si je lui écrivais..... Le papier souffre tout, comme dit cet autre; mais c'est l'orthographe qui me gêne..... N'importe! je ne mettrai dans ma lettre que les mots dont je suis sûr. (Il s'assied à une table et écrit avec tous les signes du contentement.) Ça va à merveille..... comment donc, c'est étonnant..... J'y mets peut-être trop d'esprit; je crains que ça n'ait pas l'air vrai..... D'honneur, si une femme m'écrivait comme cela.....

SCÈNE III.

JUSTINE, en costume de vieille, GUILLEMOT.

JUSTINE. Vous écrivez, monsieur Guillemot?

GUILLEMOT (avec embarras et cachant sa lettre). Ah ! j'écris sans écrire, mademoiselle Gertrude ; et cependant j'écris..... parce que..... Mais comment vous portez-vous ce matin, mademoiselle Gertrude?

JUSTINE. Assez passablement, monsieur Guillemot.

GUILLEMOT. Votre sommeil ne doit pas être troublé par le bruit; cette maison est dans un quartier si isolé!

JUSTINE. Il n'y a pas que le bruit qui empêche de dormir.

GUILLEMOT (avec un sentiment comique). Comme c'est vrai, ce que vous dites là, mademoiselle Gertrude!

JUSTINE (à part). A qui en a-t-il donc?

GUILLEMOT. Il y a d'autres circonstances encore.

JUSTINE. Avez-vous quelque chose à dire à madame?

GUILLEMOT (la regardant d'un air passionné). Pas à madame, mademoiselle Gertrude.

JUSTINE. C'est donc à moi?

GUILLEMOT. Oui, mademoiselle Gertrude, si j'osais.....

JUSTINE. Qu'est-ce que c'est donc?

GUILLEMOT. J'ai quatre cent soixante-quinze livres de rente.

JUSTINE. Cela me fait grand plaisir.

GUILLEMOT. Je ne dois pas un sou.

JUSTINE. Vous êtes plus avancé que bien des gens.

GUILLEMOT. Je suis garçon.

JUSTINE. C'est fort sage.

GUILLEMOT. Hé bien, mademoiselle Gertrude; je voudrais cesser de l'être.

JUSTINE. Ce sont vos affaires.

GUILLEMOT. Quand est-ce que vous vous en allez, mademoiselle Gertrude?

JUSTINE. Est-ce que vous voudriez déjà nous voir partir?

GUILLEMOT. Moi, je voudrais vous voir partir! Ah! si c'était en mon pouvoir..... Ah ciel!

JUSTINE (à part). Il est fou.

GUILLEMOT. Avez-vous eu quelquefois des secrets qui vous faisaient mal?

JUSTINE. Tous les secrets font mal quand il faut les garder.

GUILLEMOT. Mademoiselle Gertrude, vous avez des yeux bien jeunes.

JUSTINE. Est-ce là votre secret?

GUILLEMOT. Ce n'en est que la moitié, mais je ne sais pas comment vous dire l'autre. Vous êtes si leste, si bien conservée, que moi, qui n'ait pas tout à fait les mêmes avantages, je trouve presque ridicule ce que j'ai à vous dire. Si vous pouviez me deviner.

JUSTINE. Je n'aurais qu'à me tromper, monsieur Guillemot.

GUILLEMOT. Vous rappelez-vous, mademoiselle Gertrude, comment on faisait une déclaration d'amour de notre temps?

JUSTINE. Je n'en ai jamais écouté.

GUILLEMOT. Vous avez eu tort.

JUSTINE. Comment! j'ai eu tort?

GUILLEMOT. Sans doute; car vous pourriez m'être d'un grand secours aujourd'hui. Ah! mademoiselle Gertrude, que je voudrais pouvoir vous plaire!

JUSTINE (minaudant). Et vous croyez avoir besoin de conseils pour cela, monsieur Guillemot?

GUILLEMOT. Tenez, je commence à prendre courage, et je vais vous parler à cœur ouvert. J'avais toujours trouvé que le mariage était une chose bien chanceuse.

JUSTINE. A qui le dites-vous?

GUILLEMOT. Une chose à laquelle il fallait regarder plus d'une fois.

JUSTINE. J'y ai regardé plus de dix, et je suis encore fille.

GUILLEMOT. Mais cependant quand on a le bonheur de trouver une personne accomplie...,

JUSTINE (soupirant). Ah!

GUILLEMOT. Une personne capable de faire votre bonheur.....

JUSTINE. Alors on est bien embarrassé.

GUILLEMOT. Non, mademoiselle Gertrude, on se décide.

JUSTINE. Se décide-t-on?

GUILLEMOT. Du moment où je vous ai vue, mon parti a été pris tout de suite.

JUSTINE. C'est donc une sympathie; car, de mon côté...

GUILLEMOT. De votre côté?

JUSTINE. J'en ai trop dit, monsieur Guillemot, j'en ai trop dit.

(Elle se détourne pour rire.)

GUILLEMOT. Que cette réserve est d'un heureux présage pour la tranquillité de notre union! Mais il me reste pourtant encore quelques craintes. Votre dame n'est pas pour longtemps dans cette ville.

JUSTINE. Qu'importe!

GUILLEMOT. Vous ne penseriez donc pas à la suivre?

JUSTINE (d'un air tendrement comique). Le pourrais-je?

GUILLEMOT. Oh! l'adorable réponse! Si vous me le permettiez, je parlerais de vous à madame de Serelles, cette dame qui vient ici.

JUSTINE (à part). La belle-mère de madame.

GUILLEMOT. Vous seriez là à merveille. Avec un peu d'adresse et beaucoup de flatteries, vous en feriez tout ce que vous voudriez, et nous ne nous quitterions pas.

JUSTINE. Vous la connaissez donc assez pour qu'elle me prenne sur votre recommandation?

GUILLEMOT. Je suis un ancien serviteur de la famille; j'ai porté leur fils dans mes bras.

JUSTINE. Et pourquoi les avez-vous quittés?

GUILLEMOT. Il y a de ma faute, mademoiselle Gertrude. Si pour tout le monde il faut tourner la langue sept fois avant que de parler, nous autres nous devrions la tourner cent. Ce fils s'est marié. Dans la joie de mon cœur, j'ai tout bonnement fait compliment à madame sur ce qu'elle allait devenir grand'mère. Je me suis perdu. Grand'mère! Madame grand'mère! J'avais tort. Cela ne me regardait pas.

JUSTINE. Et elle vous a renvoyé pour si peu de chose?

GUILLEMOT. Je n'ai pas été ce qu'on appelle renvoyé; mais monsieur, qui n'est pas non plus très-content de ce mariage, sans trop savoir pourquoi, m'a fait un grand sermon, après lequel il m'a procuré la place que j'occupe aujourd'hui.

JUSTINE. Eh! juste ciel, n'entends-je pas quelqu'un? Séparons-nous, je vous prie, monsieur Guillemot; je craindrais qu'on ne devinât une partie de notre secret... (Elle regarde du côté de la porte d'entrée.) Mais..... mais dois-je en croire mes yeux? Dieu me pardonne, c'est monsieur. Courons avertir madame.

SCÈNE IV.

GUILLEMOT, d'abord seul, et un peu après, LE COLONEL SAINT-ROMAIN.

GUILLEMOT. Que dit-elle donc? A qui en a-t-elle? Il y a toujours un peu de folie dans la tête des femmes.

LE COLONEL (lui frappant sur l'épaule). Guillemot.

GUILLEMOT. C'est vous, monsieur? Quoi! c'est mon jeune maître? Comment êtes-vous ici? Est-ce que monsieur votre père et madame votre mère...?

LE COLONEL. Je ne suis pas venu pour satisfaire à tes questions. Réponds-moi : ne loge-t-il pas ici une madame de Ponteau?

GUILLEMOT. Oui, monsieur.

LE COLONEL. La trahison est manifeste. Depuis quand?

GUILLEMOT. Depuis huit jours.

LE COLONEL (à part). C'est bien cela; possédons-nous. (Haut). Dis-moi, Guillemot, est-elle seule ici?

GUILLEMOT. Non, monsieur.

LE COLONEL (avec feu). Non, dis-tu?

GUILLEMOT. Elle est avec sa femme de chambre.

LE COLONEL. Imbécile! Mais qui voit-elle? qui reçoit-elle? chez qui va-t-elle?

GUILLEMOT. Monsieur, vous m'inquiétez. Je ne vous ai jamais vu dans un état pareil. Seriez-vous malade? Et serait-ce une indiscrétion que de vous demander quel intérêt si vif vous prenez à cette dame?

LE COLONEL. Quel intérêt! C'est ma femme.

GUILLEMOT (reculant de quelques pas). C'est-il possible?

LE COLONEL. Oui, Guillemot. Et c'est au bout de deux mois de mariage qu'elle se conduit ainsi.

GUILLEMOT. Mais, monsieur, je n'y comprends rien. Quoi! cette dame... (Il rit.) Ah! ah! ah! Pardon, monsieur; mais je m'étais laissé dire que vous aviez fait un mariage d'inclination.

LE COLONEL. Je l'adorais, Guillemot, et je suis le plus malheureux des hommes!

GUILLEMOT. De bonne foi, vous l'adoriez? J'étais loin de vous croire aussi raisonnable.

LE COLONEL. Que veux-tu dire?

GUILLEMOT. Dame! monsieur, chacun a sa manière de voir. Mais comment ne vous a-t-elle pas instruit de ce qu'elle venait faire ici?

LE COLONEL. Je l'ignore absolument. Ne pouvant vivre loin

d'elle, hier je quitte mon régiment. Brûlant d'impatience et d'amour, j'arrive à Paris; juge de mon étonnement, quand j'apprends qu'elle est partie depuis plusieurs jours, et qu'elle a donné l'ordre d'adresser ses lettres ici, sous le nom de madame de Ponteau.

GUILLEMOT. Attendez donc, monsieur; attendez donc. Elle a donné l'ordre, dites-vous, d'adresser ses lettres ici, sous le nom de madame de Ponteau; mais ce n'est peut-être pas elle qui est madame de Ponteau. Oserais-je vous demander quel âge à peu près se donne madame votre épouse?

LE COLONEL. Elle a vingt-deux ans.

GUILLEMOT. Madame de Ponteau en a soixante.

LE COLONEL. En vérité?

GUILLEMOT. Oui, monsieur, et je la flatte encore.

LE COLONEL. Ne te trompes-tu pas, Guillemot?

GUILLEMOT. Monsieur, je l'affirmerais devant elle.

LE COLONEL. Je n'y comprends rien. Mais au moins, parmi les personnes qu'elle reçoit, n'as-tu pas remarqué une jeune femme?

GUILLEMOT. Excepté vos parents, nous ne voyons qui que ce soit.

LE COLONEL. Mon père et ma mère connaissent madame de Ponteau?

GUILLEMOT. C'est une amitié superbe.

LE COLONEL. Si je devinais..... (Il se met à rire.) Ah! ah! ah!

GUILLEMOT (à part). Tout le monde est donc fou aujourd'hui?

LE COLONEL (avec gaîté). Guillemot, annonce-moi à cette dame.

GUILLEMOT. Monsieur, voici sa femme de chambre.

SCÈNE V.

LE COLONEL SAINT-ROMAIN, JUSTINE, GUILLEMOT.

LE COLONEL (regardant Justine attentivement). Ah! friponne, je te reconnais.

GUILLEMOT (dans le plus grand étonnement). Mademoiselle Gertrude une friponne!

LE COLONEL. Laisse-nous, Guillemot. (Guillemot s'en va avec tous les signes d'une violente curiosité.) (A Justine.) Où est ma femme?

JUSTINE (d'un ton patelin). Là-dedans, monsieur, où je lui ai conseillé de paraître désolée de l'inquiétude que vous a donnée notre voyage.

LE COLONEL. Je vais entrer.

JUSTINE (se mettant au-devant de lui). Oh! non, monsieur, je vous prie. Madame était costumée en vieille, et elle ne voudrait pas que vous la surprissiez sous ce déguisement.

LE COLONEL. Est-ce qu'elle est aussi laide que toi?

JUSTINE. Laide! L'épithète est galante. Heureusement j'ai le suffrage de monsieur Guillemot pour me consoler.

LE COLONEL. Dis-moi ce que vous comptiez faire?

JUSTINE. Vous l'avez déjà deviné, je parie. Gagner les bonnes grâces de vos chers parents au moyen d'une légère espièglerie.

LE COLONEL. Tu appelles cela une légère espièglerie?

JUSTINE. En vérité, monsieur, c'est la moindre que l'on puisse faire.

LE COLONEL. Où en êtes-vous au moins?

JUSTINE. Presqu'au dénoûment.

LE COLONEL. Pourquoi ne m'avoir rien dit?

JUSTINE. Il fallait bien être soutenu par quelque chose, le désir de vous faire une surprise.

LE COLONEL. Les femmes sont inconcevables.

JUSTINE. Heureusement pour nous.

LE COLONEL. Tu ne prétends pas me retenir plus longtemps?

JUSTINE. Pardonnez-moi, monsieur; à moins que vous ne me promettiez non-seulement de ne rien déranger à notre stratagème, mais encore d'encourager madame à continuer ce qu'elle a si heureusement entamé.

LE COLONEL. Je ne demande pas mieux. Je vais même lui faire lire une lettre de ma mère qui pourra la servir merveilleusement.

JUSTINE. Une lettre qui parle de nous ?

LE COLONEL. Une lettre dans laquelle, après avoir fulminé contre mon mariage comme à son ordinaire, elle me déclare formellement que si jamais elle consent à voir ma femme et à l'embrasser, elle s'engage à ne plus avoir de volonté sur rien.

JUSTINE. Monsieur, dès ce soir nous allons la mener comme un enfant. Puisqu'on nous reçoit, et que l'on vient chez nous, la moitié de la condition est déjà remplie. Reste donc à nous faire embrasser, ce n'est qu'une vétille.

LE COLONEL. Puis-je entrer chez ma femme à présent ?

JUSTINE. Avec la lettre que vous avez, madame vous recevra comme un auxiliaire.

(Le colonel entre chez sa femme.)

SCÈNE VI.

JUSTINE.

Quelle satisfaction il y a dans une intrigue honnête ! car enfin c'est toujours une intrigue, et l'on ne court aucun risque. Si le malheur eût voulu que nous fussions dans notre tort, voilà un mari sur lequel on ne comptait pas, et qui tombe des nues... C'est une leçon terrible.

SCÈNE VII.

JUSTINE, GUILLEMOT.

GUILLEMOT (d'un air embarrassé). Mademoiselle Gertrude, je suis bien fâché de vous le dire, mais j'ai fait des réflexions.

JUSTINE. Vous avez tort d'être fâché de cela, monsieur Guillemot.

GUILLEMOT. Autant j'étais embarrassé ce matin pour vous faire la déclaration que je vous ai faite, autant je suis en peine à présent pour vous dire que j'ai changé d'avis.

JUSTINE. Ce n'est pourtant qu'une bagatelle.

GUILLEMOT. Vous prenez cela aussi doucement?

JUSTINE. Je suis très-douce.

GUILLEMOT. C'est ce qu'il me paraît. (A part.) N'ai-je pas fait un sottise?

JUSTINE (à part). Il ne sait plus où il en est.

GUILLEMOT. Ecoutez, mademoiselle Gertrude, j'ai entendu mon jeune maître, en qui j'ai toute confiance, vous traiter de... friponne, et c'est bien fait pour tourmenter.

JUSTINE. J'aurais entendu votre jeune maître, en qui j'ai aussi la plus grande confiance, vous traiter de petit fripon, que je n'aurais fait qu'en rire.

GUILLEMOT. Nous nous connaissons très-peu...

JUSTINE. C'est pour cela que nous pensions à nous épouser.

GUILLEMOT. Cependant, si vous pouviez m'expliquer le mystère qui existe entre votre dame et mon jeune maître...

JUSTINE (avec emphase). Quoi! monsieur Guillemot, vous m'engageriez à trahir un secret qui n'est pas le mien, et, pour reconquérir votre estime, vous me condamneriez à rougir à mes propres yeux?

GUILLEMOT (à part). Quel beau caractère!

JUSTINE. Dussé-je revenir à vingt ans, je ne voudrais pas commettre un semblable crime. Une femme indiscrète! ah ciel!

GUILLEMOT (à part). Il n'y en a pas deux comme cela.

JUSTINE. Non, monsieur Guillemot, non. Je resterai fille, mais je resterai fidèle à mon devoir.

GUILLEMOT. Vous, rester fille, mademoiselle Gertrude! je ne le souffrirai pas. Ah! de grâce, oubliez un moment de faiblesse, et ne privez pas l'infortuné Guillemot du bonheur d'unir son sort à celui d'un phénomène tel que vous. Je ne vous demande plus rien, je ne veux plus rien savoir. Je serai muet, je serai sourd jusqu'à ce que vous me permettiez de parler et d'entendre.

JUSTINE. A cette condition, je veux bien vous pardonner; mais soyez sur vos gardes. Plus de questions, plus de soupçons; je vous défends surtout de vous rappeler que vous avez vu ici le colonel. Il ne vous a pas parlé; il n'avait pas d'inquiétudes sur sa femme; il ne s'est pas présenté chez madame

de Ponteau ; enfin, vous avez rêvé depuis ce matin. Retenez bien cela, monsieur Guillemot, ou Gertrude est à jamais perdue pour vous.

(Elle sort.)

SCÈNE VIII.

GUILLEMOT, seul.

Allons, j'aurai rêvé. Ce qui me chiffonne seulement... Non, rien ne me chiffonne ; et, pour empêcher ma diable de tête de trotter, je vais m'enfermer dans ma chambre, et tâcher de dormir jusqu'à ce que le mystère soit débrouillé. De cette façon-là, on ne pourra pas me faire de reproches.

SCÈNE IX.

GUILLEMOT, M. DE SERELLES.

M. DE SERELLES. Je crois que mons Guillemot parle tout seul.

GUILLEMOT. Monsieur, je ne parle pas.

M. DE SERELLES. Madame de Ponteau est-elle visible ?

GUILLEMOT. Je ne sais pas, monsieur.

M. DE SERELLES. Comment ! vous ne savez pas ?

GUILLEMOT. Je ne me mêle que de mes affaires.

M. DE SERELLES. Est-ce que vous rêvez ?

GUILLEMOT. Oui, monsieur, depuis ce matin.

M. DE SERELLES (le secouant par le bras). Entendez-vous que c'est moi, votre ancien maître, monsieur de Serelles qui vous parle ?

GUILLEMOT. Monsieur, je suis sourd, je suis muet, je suis même aveugle, s'il faut tout vous dire ; mais ça ne durera pas longtemps, je l'espère ; et je vous demande la permission de m'aller coucher.

(Il sort.)

SCÈNE X.

M. DE SERELLES, MADAME SAINT-ROMAIN, en vieille.

M. DE SERELLES (à la cantonade). Ah! maraud, je crois que tu te moques de moi !

MADAME SAINT-ROMAIN. Après qui en avez-vous donc, mon cher monsieur?

M. DE SERELLES. Pardon, madame ; mais je ne sais pas ce qui est passé par la tête de Guillemot, il vient de me débiter une foule d'impertinences...

MADAME SAINT-ROMAIN. Je lui crois le cerveau timbré.

M. DE SERELLES. Hé bien, belle dame, continuez-vous à vous plaire parmi nous, et le séjour de notre ville vous est-il toujours aussi agréable que vous avez eu l'extrême honnêteté de nous le dire?

MADAME SAINT-ROMAIN. Il faudrait que je fusse bien difficile pour ne pas être reconnaissante des prévenances de tout genre que vous et madame de Serelles vous voulez bien avoir pour une vieille femme comme moi.

M. DE SERELLES. Vraiment, madame, c'est nous, au contraire, qui craignons d'abuser de la permission que vous nous avez si gracieusement octroyée de venir vous importuner quelquefois. Nous avons tout à gagner dans votre aimable société, sans pouvoir vous offrir la moindre compensation. Nous autres gens de province, nous sommes en général si arriérés pour le ton et les manières de la capitale, que nous devons nous estimer fort heureux quand des personnes aussi distinguées que vous consentent à nous admettre auprès d'elles.

MADAME SAINT-ROMAIN. Vous vous exagérez beaucoup notre mérite, mon cher monsieur; et je puis vous assurer qu'il n'y a pas dans tout Paris un seul homme qui ai conservé ce ton d'urbanité et ces grâces toutes françaises qui m'ont si singulièrement frappée dès le moment que je vous ai vu.

M. DE SERELLES. Mais les femmes! je vous avouerai que je suis fou des femmes de Paris. Elles parlent peut-être autant que

les nôtres, ce qu'elles disent n'a peut-être pas plus de solidité ; mais quel agrément, qu'elle variété, quel aimable chaos ! J'ai eu le temps de les apprécier pendant le séjour de six semaines que j'ai fait dans la capitale. On ne trouve rien de pareil en province. Paris est une terre de promission, un Éden anticipé pour un homme d'esprit. C'était ma véritable patrie.

MADAME SAINT-ROMAIN. Il est bientôt temps de vous demander des nouvelles de la santé de madame de Serelles.

M. DE SERELLES. Non, car c'est une question à laquelle je ne réponds jamais. Madame de Serelles a une telle habitude de varier sur cet article d'un moment à l'autre, que je la laisse entièrement maîtresse de son secret.

MADAME SAINT-ROMAIN. Vous êtes un méchant mari. On ne doit pas parler ainsi de sa femme. Vous avez l'air de supposer que madame de Serelles a de l'affectation, et moi je la crois très-naturelle.

M. DE SERELLES. Si j'étais un provincial, vous me déconcerteriez ; mais j'ai passé assez de temps à Paris pour savoir à quoi m'en tenir ; et je parie que vous connaissez madame de Serelles aussi bien que moi. Assurément il n'y a rien d'essentiel à lui reprocher ; mais j'aime les personnes spirituelles, et qui ne veulent pas sans cesse s'occuper d'elles. C'est si fatigant à la longue ! Nous autres hommes, quand l'âge nous prend, nous avons la ressource de la littérature, nous montons à cheval, nous allons à la chasse. Une femme qui n'a jamais ouvert un livre, qui ne connaît que son miroir, que voulez-vous qu'elle devienne ? Il y a un âge où les miroirs deviennent fort méchants... Je suis original, n'est-il pas vrai ?

MADAME SAINT-ROMAIN. Vous êtes au moins d'une grande confiance.

M. DE SERELLES. Je suis Parisien dans l'âme, je ne sais rien taire.

MADAME SAINT-ROMAIN. Vous faites pourtant bon ménage.

M. DE SERELLES. J'ai le meilleur caractère du monde. Personne n'a empêché Josué d'arrêter le soleil ; si ma femme peut arrêter le temps, je ne demande pas mieux.

(Il rit.)

MADAME SAINT-ROMAIN. Mais si elle sait que vous parlez d'elle avec autant de légèreté...

M. DE SERELLES. A vous seulement, et puis à une autre dame de la ville cependant; mais pour tout le monde, ah! c'est mon idole.

MADAME SAINT-ROMAIN. Je suis honorée de la préférence.

M. DE SERELLES. Vous êtes étrangère, vous êtes un dame d'esprit, vous connaissez le monde. Pour qui garderai-je ma sincérité, si je n'en usais pas avec vous? Je vous assure que cela m'est nécessaire. D'ailleurs, vous ne connaissez ici que madame de Serelles, je ne puis vous parler que d'elle.

MADAME SAINT-ROMAIN. C'est vrai.

M. DE SERELLES. Si vous connaissiez nos autres dames, vous finiriez par trouver que ma femme est encore une des raisonnables. Il est impossible de se faire une idée de la société que nous avons ici. On y est méchant sans esprit, et sans y faire la moindre petite façon; on y dit du mal par besoin. Heureusement nous avons, à l'instar de Paris, une société littéraire pour la politique, et ça change de commérage.

MADAME SAINT-ROMAIN. Ce tableau est effrayant, et je m'étonne qu'avec aussi peu de ressources, vous vous soyez opposé à recevoir quelquefois madame votre belle-fille. Enfin c'est une dame de Paris... vous qui les aimez tant.

M. DE SERELLES (avec gravité). Ah! madame, n'entamons pas cette triste affaire. Certainement je ne m'exagère pas les droits de l'autorité paternelle; mais je puis vous assurer que jamais rien ne m'a été aussi sensiblement pénible que la manière dont ce mariage a été conduit.

MADAME SAINT-ROMAIN. Que lui reprochez-vous?

M. DE SERELLES. J'ai lu quelque part que le cœur d'un père était inexplicable, voilà ce qui fait que je ne puis pardonner à mon fils.

MADAME SAINT-ROMAIN. Et si vous aviez mal lu; si le livre disait que c'est le cœur d'une mère qui est inexplicable?

M. DE SERELLES (gaîment). Le livre dirait encore plus juste; car il est très-vrai que je n'entends rien à la conduite de madame de Serelles vis-à-vis de son fils. Elle l'adore, à

ce qu'elle a toujours prétendu, ce qui devrait, ce me semble, la disposer à plus d'indulgence; et bien loin de là, j'ai la tête rompue de ce maudit mariage depuis le matin jusqu'au soir. Je vous en ai ennuyée devant elle, parce que je n'ai plus guère que ce moyen de lui faire la cour, mais, entre nous, je vous avouerai franchement que tout cela m'est fort indifférent. Malgré mes cheveux gris, je suis toujours jeune; et, pourvu qu'on ne me demande rien, je laisse chacun s'arranger à sa guise. Si mon fils avait fait une mauvaise spéculation, cela ne me regarderait pas; s'il a fait un mauvais mariage, tant pis pour lui.

MADAME SAINT-ROMAIN. Je ne vois donc d'obstacle à votre réunion que dans l'esprit de madame de Serelles.

M. DE SERELLES. Entendons-nous : je ne veux pas céder qu'elle n'ait donné son dernier mot. Ce sont des affaires de ménage, cela la regarde. Le ciel me préserve de jamais empiéter sur son domaine. N'allez pas me compromettre au moins.

(Il rit.)

MADAME DE SAINT-ROMAIN. Reposez-vous sur moi.

M. DE SERELLES. C'est que l'extrême accord qui règne entre ma femme et moi tient à si peu de chose. (Il rit.) Ah! ah! ah! je ne suis pas mystérieux..... Au surplus, vous avez été mariée, et vous devez savoir qu'un bon ménage

N'est pas comme un jour sans nuage.

SCÈNE XI.

MADAME SAINT-ROMAIN, MONSIEUR et MADAME DE SERELLES.

MADAME DE SERELLES. Eh! bonjour, chère dame. (A M. de Serelles.) Je vous croyais à votre cabinet littéraire, monsieur.

M. DE SERELLES. J'employais mieux mon temps.

MADAME DE SERELLES. Madame de Ponteau n'est peut-être pas de cet avis-là.

MADAME SAINT-ROMAIN. Pardonnez-moi, madame.

MADAME DE SERELLES. Vous êtes si indulgente. Vous nous faites l'amitié de dîner avec nous aujourd'hui?

MADAME SAINT-ROMAIN. Je crains de ne le pouvoir pas. J'attends une personne de Paris.

MADAME DE SERELLES. Eh bien! vous nous l'amènerez; ce sera un surcroît de bonheur pour nous. Vos amis ne sont-ils pas les nôtres? Allez à vos affaires, monsieur de Serelles, et vous repasserez par ici pour donner le bras à madame, parce que je n'accepte pas son excuse.

M. DE SERELLES. C'est-à-dire que vous me renvoyez. Je prends acte auprès de madame de Ponteau de ma soumission maritale.

(Il sort.)

SCÈNE XII.

MADAME DE SERELLES, MADAME SAINT-ROMAIN.

MADAME DE SERELLES. Me voilà comme j'aime à être avec vous, tête à tête. Je n'ai l'honneur de vous connaître que depuis très-peu de temps; mais nos sentiments ont une telle sympathie, qu'il me semble que nous ne nous sommes jamais quittées. Bonne madame de Ponteau, je vous regarde comme une mère. Si vous restiez ici, je voudrais vous consulter sur tout.... Comment me trouvez-vous coiffée?

MADAME SAINT-ROMAIN. A miracle.

MADAME DE SERELLES. Je fais venir toutes mes modes de Paris, comme vous croyez bien... Mais où vais-je vous entretenir de semblables choses, vous qui êtes si raisonnable!

MADAME SAINT-ROMAIN. Force est bien que je sois raisonnable; mais à votre âge, un joli chapeau avait bien son mérite pour moi.

MADAME DE SERELLES. En vérité, vous êtes charmante, et d'un naturel qu'on ne peut se lasser d'admirer. Je vous avouerai que je ne crois pas du tout aux femmes qui prétendent ne pas se soucier de toilette; car alors de quoi se soucient-elles? (D'un ton sentimental.) Ne sommes-nous pas trop

heureuses de pouvoir nous créer des goûts pour nous aider à supporter nos chagrins?

MADAME SAINT-ROMAIN. Il est bon de se créer des goûts; mais il faut éviter de se créer des chagrins ; et c'est presque toujours où nous conduit notre imagination, quand nous la laissons faire. Telle que vous me voyez, j'ai été jeune, très-jeune, et cela assez longtemps. J'avais votre âge, que l'on me trouvait encore fort aimable. Pourquoi? Parce que j'ai toujours pris le temps comme il venait. J'avais un mari maussade ; c'était l'homme du monde auquel je parlais le moins.

MADAME DE SERELLES. Je n'ai pas grande conversation avec monsieur de Serelles.

MADAME SAINT-ROMAIN. Des enfants qui ne se conduisaient pas tout à fait à ma fantaisie, j'en prenais mon parti. Avant tout, je voulais conserver mon teint, que j'avais fort beau, et je savais que rien ne nous gâte comme les idées creuses, et ce qu'on appelle la sensibilité.

MADAME DE SERELLES. J'ignorais cela.

MADAME SAINT-ROMAIN. Oh ! mais on se fait un mal affreux. Les émotions vives, les douleurs concentrées, les rancunes que l'on garde, sont un véritable poison pour nous. C'est là d'où viennent les rides, les joues tombantes, les cheveux gris et la patte d'oie.

MADAME DE SERELLES. En vérité?

MADAME SAINT-ROMAIN. Comment donc! mais c'est souvent mortel.

MADAME DE SERELLES. Vous m'effrayez.

MADAME SAINT-ROMAIN. S'il en est temps encore, mettez de côté tout ce qui vous contrarie. Quand vous aurez perdu votre fraîcheur, qui est-ce qui vous en saura gré? Vous êtes ici la femme à la mode, jouissez de votre gloire. Triomphez des laides et de celles qui n'ont pas de goût dans leur toilette; plus tard, car il vient toujours un moment où il faut changer de rôle, vous vous ferez arbitre des réputations ; vous déciderez sur les bonnes manières ; c'est encore un moyen de se faire rechercher. Une femme qui a vos avantages ne doit jamais abdiquer.

MADAME DE SERELLES. Je passerais ma vie à vous écouter.

Votre expérience a un langage si aimable, vos conseils sont remplis de tant de charmes, qu'en vérité vous faites une révolution dans mes idées. Il me semble que je n'ai plus ni mari, ni famille. Tout me devient étranger, et je ris des tracasseries que je me suis faites jusqu'ici.

MADAME SAINT-ROMAIN. Votre fils désire vous présenter sa femme, voyez la femme de votre fils.

MADAME DE SERELLES. Pour cela, non.

MADAME SAINT-ROMAIN. Quelle raison pouvez-vous avoir?

MADAME DE SERELLES. Mille. Recevoir chez moi une petite coquette qui viendra sans cesse poser son visage de vingt ans à côté du mien!

MADAME SAINT-ROMAIN. D'abord elle en a vingt-deux. Dans huit ans elle en aura trente, et vous serez presque du même âge.

MADAME DE SERELLES. Une jeune femme ne réussirait pas du tout dans ma société.

MADAME SAINT-ROMAIN. Pour un jour ou deux qu'elle passerait ici?

MADAME DE SERELLES. Je vous assure que cela ferait le plus mauvais effet du monde. C'est un autre ton, des airs auxquels on n'est pas accoutumé; elle-même s'y déplairait, j'en suis certaine.

MADAME SAINT-ROMAIN. Vous n'êtes pas coquette. Moi, dans mon temps, j'aurais payé de ma vie une occasion pareille. Lutter contre une belle-fille qui se croit sans doute parfaite, et l'écraser par ma supériorité... Ah!

MADAME DE SERELLES (minaudant). Mon règne est si paisible; mes sujets sont si soumis : pourquoi leur donner le spectacle d'une rivalité qui peut avoir ses chances, quoi que vous en disiez? Et puis, je me suis prononcée : tout le monde connaît la résolution que j'ai prise; changer tout d'un coup, sans rime ni raison, ce serait donner lieu à tant de bavardages! Vous pensez bien que j'ai des envieux qui ne manqueraient pas de me taxer de manquer de caractère.

MADAME SAINT-ROMAIN. Mais tant mieux. Est-ce qu'une femme aimable doit avoir du caractère? Je n'en ai pas encore, moi, pour qui cela n'aurait plus d'inconvénient.

MADAME DE SERELLES. Permettez-moi de ne pas vous céder. Le tableau d'un jeune ménage, dans toute la folie des premiers mois, m'a toujours été une chose pénible... Je n'ai pas eu de premier mois, ma chère dame. Je n'ai jamais vu monsieur de Serelles que comme vous le voyez aujourd'hui, froid, goguenard, avantageux, se passionnant pour des billevesées, et ne mettant aucun prix à conquérir un cœur, qui pourtant avait bien son mérite.

MADAME SAINT-ROMAIN. S'il n'y avait que des maris dans le monde, on ne serait jamais appréciée.

MADAME DE SERELLES. C'est ce que j'ai pensé bien souvent.

MADAME SAINT-ROMAIN. Mais changeons de conversation. Je m'aperçois que celle-ci vous attriste. Vos yeux n'ont plus le même éclat.

MADAME DE SERELLES (prenant un visage gracieux). Et à présent?

MADAME SAINT-ROMAIN. A la bonne heure.

MADAME DE SERELLES. Excellente amie! Permettez que je vous embrasse.

MADAME SAINT-ROMAIN (se défendant légèrement). Non, Vous ne m'aimez pas.

MADAME DE SERELLES. Pouvez-vous le croire?

MADAME SAINT-ROMAIN. Vous me refusez la seule grâce que j'aurai jamais à vous demander.

MADAME DE SERELLES. Vous connaissez donc beaucoup ma belle-fille, pour y prendre un intérêt si vif?

MADAME SAINT-ROMAIN. Sans doute, je la connais beaucoup, puisque c'est elle que j'attends aujourd'hui.

MADAME DE SERELLES. Madame Saint-Romain!

MADAME SAINT-ROMAIN. Ne donnez donc pas cette expression à vos traits.

MADAME DE SERELLES. Mais c'est que je suis dans un étonnement....

MADAME SAINT-ROMAIN. Est-ce une raison pour se défigurer? Oui, j'attends madame Saint-Romain, votre belle-fille, et c'est moi qui lui ai mandé de venir. Votre fils va vous la présenter; et si j'ai mal lu dans votre cœur, si je me suis trompée

en vous croyant la plus tendre des mères, je suis la seule coupable, et c'est moi qu'il faut punir.

MADAME DE SERELLES. Vous me mettez dans un embarras extrême.

MADAME SAINT-ROMAIN. Dans un embarras qui vous sied à ravir au surplus, et je ne vous ai jamais vue aussi belle.

MADAME DE SERELLES. Vous ne savez pas si monsieur de Serelles y consentira.

MADAME SAINT-ROMAIN. C'est un mari; que vous importe son consentement? Je ne vois que vous; c'est vous seule que je veux rendre heureuse.

SCÈNE XIII.

MADAME SAINT-ROMAIN, MONSIEUR ET MADAME DE SERELLES.

M. DE SERELLES. Mesdames, me voici à vos ordres.

MADAME SAINT-ROMAIN. Parlez-vous sérieusement, monsieur?

M. DE SERELLES. Comme je parle toujours.

MADAME SAINT-ROMAIN. Hé bien, nos ordres, à madame et à moi, sont que vous vous prépariez à faire à monsieur Saint-Romain et à sa femme une réception des plus agréables.

M. DE SERELLES (à sa femme). Madame, que veut dire ceci?

MADAME DE SERELLES. Vous voyez bien, madame, voilà ce que je craignais.

MADAME SAINT-ROMAIN. Je ne vois rien d'effrayant.

MADAME DE SERELLES. Enfin, monsieur et madame Saint-Romain ne sont pas encore arrivés.

MADAME SAINT-ROMAIN. Pardonnez-moi; ils sont là-dedans.

MADAME DE SERELLES. Monsieur de Serelles, parlez donc.

M. DE SERELLES. Que voulez-vous que je dise, madame?

MADAME DE SERELLES. Vous devez être au moins aussi contrarié que moi.

M. DE SERELLES. Je le suis davantage; mais après?

MADAME DE SERELLES. Cette entrevue va être si froide.

MADAME SAINT-ROMAIN. Mais, non, pour peu que vous vouliez vous y prêter. Ayez seulement l'air d'être contente, monsieur de Serelles aura l'air satisfait, votre fils ne manquera pas d'avoir l'air touché, sa femme est trop apprise pour ne pas avoir l'air reconnaissant, et votre famille aura l'air de toutes les familles. Est-ce que cela ne vaut pas mieux?

M. DE SERELLES. S'il ne s'agit que d'avoir l'air.

MADAME SAINT-ROMAIN. Pas autre chose.

M. DE SERELLES. Allons, madame de Serelles, décidez-vous. Vous en serez quitte pour quelques petites mines; cela vous coûte si peu, et vous sied si bien.

MADAME SAINT-ROMAIN. Elle brûle de se rendre; je vois cela dans ces yeux qui étincellent d'amour maternel. Pourquoi dissimuler encore? Tout vous trahit, ma chère dame; et, pour cette fois, nous pouvons nous embrasser de bon cœur.

(Au moment où madame de Serelles et madame Saint-Romain s'embrassent, le colonel paraît. Sa femme l'aperçoit, et s'en va.)

SCÈNE XIV.

MONSIEUR ET MADAME DE SERELLES, LE COLONEL SAINT-ROMAIN.

LE COLONEL (tombant aux pieds de sa mère). Ma mère, vous mettez le comble à tous mes vœux!

M. DE SERELLES. Voilà l'air reconnaissant qu'on vous avait annoncé.

MADAME DE SERELLES. Je vous prie de croire, mon fils...

LE COLONEL. Que vous m'avez pardonné, ma mère, puisque vous avez eu tant de bonté pour ma femme, et que vous venez de l'embrasser.

MADAME DE SERELLES. Qui donc ai-je embrassé?

LE COLONEL. Votre belle-fille.

MADAME DE SERELLES. Madame de Ponteau?

LE COLONEL. Non, madame Saint-Romain.

M. DE SERELLES. Je ne comprends pas ce que vous dites.

LE COLONEL. Je vous avouerai que c'est sans mon aveu que

ma femme a fait cette démarche, qui ne peut s'excuser que par le désir qu'elle avait de se rapprocher de vous. Elle avait tant de peine à concilier ce que je lui disais sans cesse de votre tendresse pour moi avec cette interdiction si rigoureuse dont vous l'aviez frappée, que, surmontant l'aversion qu'elle a toujours eue pour toute espèce de déguisement, elle a imaginé cet innocent stratagème. Il serait pénible pour elle de se voir retirer la confiance que vous aviez accordée à madame de Ponteau.

M. DE SERELLES. Cette confiance n'aurait été obtenue que par trahison. On croit parler à une femme discrète... On livre le secret de ses habitudes... (A madame de Serelles.) N'est-ce pas, madame, que cela est cruel?

MADAME DE SERELLES (avec dignité). Pour vous, monsieur, peut-être; mais pour moi qui ne dis jamais que ce que je dois dire, qui ne fais pas des confidences inconsidérées, qui n'en pourrais pas faire, je suis prête à recevoir la femme de votre fils, comme j'ai reçu madame de Ponteau; et il ne m'en coûtera rien pour *avoir l'air* de lui pardonner. (Au colonel.) Vous avez, monsieur, une femme qui ne ressemble à aucune autre.

LE COLONEL (à la cantonade). Venez, madame, entendre votre éloge de la bouche de ma mère.

SCÈNE XV.

MONSIEUR ET MADAME DE SERELLES, MONSIEUR ET MADAME SAINT-ROMAIN, JUSTINE, GUILLEMOT. (Madame Saint-Romain et Justine dans leur premier costume.)

MADAME SAINT-ROMAIN. Mon regret serait de ne pas le mériter. Madame, le désir de consoler un fils, qui ne pouvait supporter la disgrâce d'une mère aussi bonne que vous l'êtes, peut seul me servir d'excuse. Hélas! j'attends encore de votre bonté que vous voudrez bien nous pardonner si nous ne restons que vingt-quatre heures avec vous. Une lettre que je

viens de recevoir de Paris nous y rappelle pour des affaires importantes.

MADAME DE SERELLES. Madame...

MADAME SAINT-ROMAIN. Nous ferons préparer un appartement pour vous y recevoir ainsi que M. de Serelles.

M. DE SERELLES. Madame...

MADAME SAINT-ROMAIN. Et nous reviendrons ici autant de fois que vous le permettrez.

MADAME DE SERELLES. Madame...

MADAME SAINT-ROMAIN. Si j'avais plus de hardiesse, je vous prierais d'accepter quelques modes nouvelles que j'avais apportées pour moi, croyant faire un plus long séjour, et qu'un départ précipité va me rendre inutiles. Venez les voir, madame; je suis persuadée qu'elles vous siéront à ravir. (Elle prend la main de madame de Serelles, qui se laisse entraîner.) (A messieurs de Serelles et Saint-Romain.) Ne nous suivez pas, messieurs, les affaires que nous avons à traiter ne sont pas de votre ressort.

(Elle s'en va en prenant le bras de madame de Serelles.)

SCÈNE XVI.

M. DE SERELLES, LE COLONEL, JUSTINE, GUILLEMOT.

M. DE SERELLES. Mon fils, voulez-vous venir voir notre cabinet littéraire?

LE COLONEL. J'irai partout où vous voudrez, mon père. Plus il y aura de témoins de notre réconciliation, et plus j'en ressentirai de plaisir.

M. DE SERELLES. Venez donc; car il paraît en effet que nous sommes réconciliés.

SCÈNE XVII.

JUSTINE, GUILLEMOT.

JUSTINE. Hé bien, monsieur Guillemot, que dites-vous de notre savoir-faire?

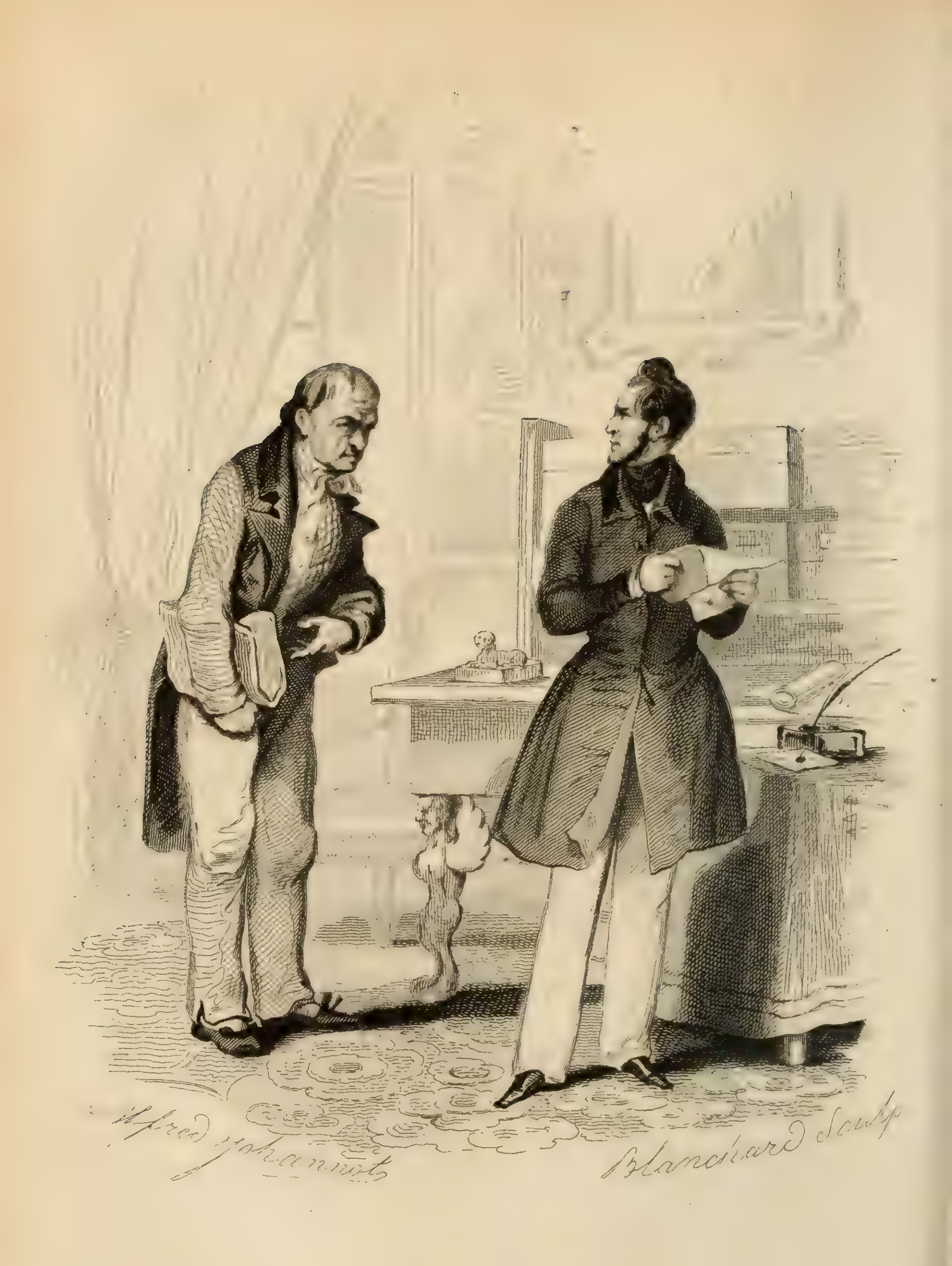
GUILLEMOT. Je l'admire.

JUSTINE (riant). Voulez-vous encore m'épouser?

GUILLEMOT. Non, ma foi! quand cela dépendrait de moi. Si vous étiez déjà ma femme, je m'en consolerais, parce que, comme on l'a fort bien dit, avec des gens d'esprit il y a toujours de la ressource; mais puisque vous ne l'êtes pas....

JUSTINE. Vous en rendez grâce au ciel. Allons, monsieur Guillemot, je ferai comme vos anciens maîtres, monsieur et madame de Serelles,

CONTRE FORTUNE BON CŒUR.



Mr DORSAN.

DÉJÀ ! VOUS ÊTES EXPÉDITIF...

l'Homme Capable. Sc. 17.

L'HOMME CAPABLE

OU

PLUS DE BRUIT QUE DE BESOGNE.

PERSONNAGES :

M. DORSAN, homme en place.
MADAME DORSAN.
M. DE MERILLY.
M. TIMORÉ, commis.
M. LEGRIS, maître-d'hôtel.
CHARLES, valet de chambre.
VINCENT, garçon de bureau.

La scène se passe à Paris, dans le cabinet de M. Dorsan.

SCÈNE I.

CHARLES, et un peu après, VINCENT.

CHARLES. La drôle de chose que les maîtres ! ça n'est jamais content. Monsieur est riche; il avait une bonne maison, quatre domestiques sans me compter ; ce n'est pas assez, il faut encore qu'il ait une place. Il devrait être défendu d'être aussi intéressé que ça. S'il m'augmentait mes gages au moins.

VINCENT. J'avais entendu du bruit dans ce cabinet; je croyais que monsieur était descendu, et je lui apportais ses lettres et la liste des personnes qui sont venues pour lui rendre visite hier au soir.

CHARLES. Donnez-la-moi, monsieur Vincent, je vais la mettre sur son bureau. Ah ! mon Dieu ! que de noms ! Depuis

trois semaines que monsieur est en place, il a fait bien des amis.

VINCENT. Ce sont toutes les mêmes personnes qui venaient du temps de son prédécesseur. Il y a dans Paris des voitures qui sont si accoutumées à s'arrêter à la porte de l'administration tel ou tel jour de la semaine, qu'on pourrait les écrire d'avance.

CHARLES. Vous devez connaître tout cela, vous qui êtes si ancien dans l'hôtel.

VINCENT. Quinze ans; une partie comme concierge, et l'autre en qualité de garçon de bureau attaché au cabinet particulier. Je pourrais me faire appeler huissier, si je voulais; mais j'ai tant vu de changements ici, que je ne veux pas m'accoutumer à la gloriole; c'est se préparer des regrets pour le temps où on n'est plus rien.

CHARLES. Vous serez toujours ce que vous êtes. Qui est-ce qui vous déplacerait?

VINCENT. Eh! mon Dieu! est-cequ'on sait? Aujourd'hui tout le monde a envie de tout.

CHARLES. Vous devez être contrarié quand vous changez de maître.

VINCENT. A bien parler, je n'ai pas de maître; je ne tiens qu'à la maison, je ne tiens pas aux personnes. Au contraire même, les mutations me rapportent toujours quelque chose. J'aide au déménagement de celui qui s'en va, j'aide à l'emménagement de celui qui le remplace, et c'est un bon moment.

CHARLES. Voilà tout ce que vous y voyez?

VINCENT. Pardonnez-moi. Par exemple, nous avons beaucoup perdu en perdant le prédécesseur de votre maître; c'était un homme excellent; mais je crois que nous avons beaucoup gagné à avoir votre maître pour son successeur.

CHARLES. Certainement, pour l'esprit, monsieur n'a pas son pareil. Tout ce qu'il a manqué de faire est inconcevable. Enfin, avant qu'il eût cette place, il trouvait que tout allait en dépit du bon sens; hé bien, en moins de trois jours, ce n'était plus de même; et il paraît qu'à présent on est assez content. Vous n'entendez plus personne se plaindre.

VINCENT. Non.

CHARLES. Vous voyez bien.

VINCENT. Je l'ai jugé du premier coup d'œil, et je le dis à ma femme : « Tiens, que je lui dis, je crois que notre nouvel administrateur n'est pas un manchot. Il a l'air d'avoir de la tête. »

CHARLES. C'est vrai qu'il a cet air-là.

VINCENT. J'en ai tant vus, que je m'y connais. Je crois l'entendre. Au revoir, monsieur Charles.

(Il sort.)

SCÈNE II.

M. DORSAN, en robe de chambre, CHARLES.

M. DORSAN. Charles, vous chercherez mon maître-d'hôtel, et vous lui direz de venir me parler.

CHARLES. Monsieur, je viens de le voir sortir.

M. DORSAN. Hé bien, aussitôt qu'il sera rentré.

CHARLES. Oui, monsieur.

M. DORSAN. Je veux à présent être habillé dès le matin. Vous m'apporterez un habit.

CHARLES. Un habit noir?

M. DORSAN. Noir ou bleu, c'est indifférent. Non, vous avez raison, un habit noir.

(Charles sort.)

M. DORSAN. C'est quelque chose que d'être en place ; cela oblige à bien des devoirs. (Il prend la liste des visites.) Je ne vois pas le nom de Merilly sur cette liste. C'est inouï. Un homme que je pouvais me croire dévoué, et qui est devenu invisible pour moi, du moment que j'ai obtenu cette administration. Ce n'est pas de l'envie.... ce serait par trop ridicule. Il a assez de bon sens pour se rendre justice. Il attend peut-être que je fasse la première démarche. (Il sourit.) On ne sait pas tout ce qui peut passer par la tête des hommes.

CHARLES (apportant un habit). Monsieur, voici votre habit.

M. DORSAN (passant son habit). Ah! Charles, j'ai oublié de

vous dire que si quelqu'un s'adressait à vous pour être introduit auprès de moi, vous ne deviez pas vous y prêter.... Sous aucun prétexte, entendez-vous? J'ai des jours d'audience, on n'a qu'à s'y trouver.

CHARLES. Oui, monsieur.

M. DORSAN. D'ailleurs, jusqu'à ce que tout marche ici comme je le veux, j'aurai assez d'occupations. J'ai encore passé la nuit à travailler.

CHARLES. Il ne faut pourtant pas que monsieur se rende malade pour une place.

M. DORSAN. Mon sacrifice est décidé, il faut qu'il s'accomplisse.

CHARLES. Toutes les personnes à qui je parle de monsieur ne reviennent pas de leur étonnement. Travailler toute la journée, et passer encore une partie des nuits! Ça ne s'est jamais vu.

M. DORSAN. N'oubliez pas mon maître-d'hôtel.

CHARLES. Non, monsieur.

(Il sort.)

SCÈNE III.

M. DORSAN, seul d'abord, et peu après, VINCENT.

M. DORSAN. D'après la dépense qu'il me fait faire, ce drôle-là me ruinerait en six mois. Ne pouvant plus me mêler aussi directement de ma maison, étant tenu d'ailleurs à plus de représentation, j'avais cru devoir prendre un maître-d'hôtel; mais qu'il aille au diable!... Je le chasse dès aujourd'hui (A Vincent, qui lui remet un petit carré de papier.) Qu'est-ce que c'est que cela?

VINCENT. C'est madame qui demande à parler à monsieur, et qui a écrit son nom comme les autres.

M. DORSAN. Madame? Quelle madame? Est-ce ma femme?

VINCENT. Oui, monsieur; c'est l'épouse de monsieur.

(Vincent sort.)

SCÈNE IV.

M. et MADAME DORSAN.

MADAME DORSAN. Vous voyez, mon ami, que je me soumets à la règle que vous avez établie.

M. DORSAN. Vous êtes si soumise !

MADAME DORSAN. Vous me réduisez à la nécessité de vous demander des audiences ; je ne vous vois plus ! Vous dînez tous les jours en ville ; vous vous couchez en rentrant ; vous vous levez fort tard....

M. DORSAN. Qu'avez-vous à me dire ?

MADAME DORSAN. Je venais vous rappeler que nous allons ce soir au bal.

M. DORSAN. Au bal !

MADAME DORSAN. Chez monsieur de Merilly.

M. DORSAN. Vous plaisantez sans doute ?

MADAME DORSAN. Pourquoi me dites-vous cela ?

M. DORSAN. Dabord, un homme dans ma position ne doit pas se montrer au bal.

MADAME DORSAN. Un homme dans votre position, au contraire, peut se montrer partout. Il serait plaisant qu'on n'obtînt des places que pour se cacher.

M. DORSAN. Et quant à Merilly, vous savez comme il se conduit avec moi.

MADAME DORSAN. Vous lui trouvez des torts ; à mon avis, c'est vous qui en avez avec lui. Entre deux amis, c'est à celui qui s'élève à faire la première visite.

M. DORSAN. Voilà une étiquette que je ne connaissais pas.

MADAME DORSAN. Le bon goût l'indique.

M. DORSAN. Je ne croyais pas monsieur de Merilly aussi susceptible.

MADAME DORSAN. C'est vous qui l'êtes en refusant d'aller chez lui.

M. DORSAN. Ainsi le premier soin d'un homme à qui le gouvernement confie une administration aussi importante

que celle dont je suis chargé, serait d'aller perdre son temps auprès de toutes les personnes qui se prétendent ses amis?

MADAME DORSAN. Le premier soin d'un homme qui obtient une place est de penser au moment où il la perdra. Je ne me laisse point éblouir ; je sais comme tout cela est fragile, et je serais très-fâchée de vous voir rompre avec tout le monde parce que vous avez changé de position.

M. DORSAN. Vous n'espérez pas me tracer un plan de conduite?

MADAME DORSAN. Non, mais réformer celui que vous vous êtes fait.

M. DORSAN. Et c'est par un bal que vous voulez commencer cette réforme?

MADAME DORSAN. C'est par un bal.

M. DORSAN. Je crois que vous échouerez.

MADAME DORSAN. Peut-être.

M. DORSAN. Vous savez que j'ai du caractère.

MADAME DORSAN. Beaucoup; mais je sais aussi que vous avez un bon caractère, et que les honneurs ne vous ont point encore tellement changé que je ne puisse trouver moyen de vour fléchir.

M. DORSAN. Quand j'ai arrêté quelque chose.....

MADAME DORSAN. Vous n'avez pas encore arrêté celle-là, mon ami. Quoi que j'en dise, j'ai bien aussi mon petit coin de vanité, et je vous avouerai naïvement que j'aimerais à me présenter avec vous au milieu d'une société nombreuse, et à jouir de votre triomphe.

M. DORSAN. Est-ce que Merilly m'aurait préparé une fête?

MADAME DORSAN. Non : il a trop bon goût pour cela; mais un homme en place que l'on sait obligeant est toujours si bien reçu! A votre nom tous les yeux se fixeront sur vous; on vous saura gré de quitter un instant de graves occupations pour vous trouver au milieu de vos amis. Vous croyez bien que beaucoup de personnes se seront fait inviter dans l'espoir de vous rencontrer. Pendant que les hommes chercheront tous les moyens de vous approcher, leurs femmes, leurs parentes, leurs amies, s'établiront auprès de moi. Un pareil empressement ne flatterait que mon amour-propre, si je n'étais

obligée de convenir moi-même qu'en s'adressant à un homme de mérite, il me paraît suffisamment justifié.

M. DORSAN. C'est ce soir ce bal?

MADAME DORSAN. Oui.

M. DORSAN. Et Merilly s'est borné à une simple invitation?

MADAME DORSAN. Sa femme est venue me la faire il y a plus de huit jours, et m'a encore écrit ce matin.

M. DORSAN. Vous ne me disiez pas cela.

MADAME DORSAN. Je vous en ai parlé, mais vous l'avez oublié.

M. DORSAN. J'ai tant d'affaires dans la tête!

MADAME DORSAN. Vous viendrez, n'est-il pas vrai? Vous ne pouvez me refuser un plaisir aussi raisonnable.

M. DORSAN. Raisonnable! C'est un pur enfantillage. Oui, j'irai.

MADAME DORSAN. Je vous laisse, et m'en vais très-satisfaite de l'audience que vous avez bien voulu m'accorder.

(Elle fait une grande révérence, et s'en va en riant.)

SCÈNE V.

M. DORSAN, seul.

Les femmes sont toutes de même; elles ne s'arrêtent jamais qu'à la superficie. Madame Dorsan n'est pas folle assurément; hé bien, elle ne voit dans ma place que l'occasion de jouer un rôle de quelques instants dans un salon. Il a bien fallu la satisfaire.

SCÈNE VI.

M. DORSAN, VINCENT, M. TIMORÉ.

VINCENT. M. Timoré demande s'il peut entrer.

M. DORSAN (prenant des lettres qui sont sur son bureau). Sans doute. (M. Timoré entre en faisant plusieurs salutations. Vincent s'en va.) Bonjour, monsieur Timoré. Je suis à vous

dans un instant. (Il parcourt ses lettres.) Asseyez-vous donc.

M. TIMORÉ. Ne faites pas attention, monsieur, je vous prie.

(Il s'assied.)

M. DORSAN (toujours occupé de ses lettres). Qu'est-ce que vous apportez là, monsieur Timoré?

M. TIMORÉ. C'est le travail que monsieur m'a demandé sur une nouvelle organisation de ses bureaux.

M. DORSAN (même jeu). Déjà! Vous êtes expéditif. Vous êtes-vous bien rappelé notre conversation?

M. TIMORÉ. Je crois que oui.

M. DORSAN (même jeu). Vous supprimez une division?

M. TIMORÉ. Comme vous me l'avez prescrit.

M. DORSAN. Assurément. La multiplicité des rouages ne cause que de l'embarras et de la dépense, et le premier mérite d'un administrateur doit être l'économie. Ne pensez-vous pas comme moi?

M. TIMORÉ. Il est sûr que tant que l'économie ne va qu'à supprimer des commis, sans toucher aux appointements de ceux qui restent en exercice.....

M. DORSAN. Au contraire, il faut donner à ceux-là des gratifications pour les encourager; car c'est encore de l'économie.

M. TIMORÉ. De cette façon, je suis de l'avis de monsieur, si j'ose me permettre de le dire. Moins de commis, mieux payés.

M. DORSAN. A combien se monte cette suppression?

M. TIMORÉ. A vingt-neuf.

M. DORSAN. C'est bien peu.

M. TIMORÉ. Vous verrez la liste que j'en ai dressée.

M. DORSAN. Et se trouve-t-il des travailleurs dans ces vingt-neuf?

M. TIMORÉ. Aucun. Ce sont presque tous des jeunes gens qui ne sont ici qu'en attendant mieux.

M. DORSAN. Fort bien. Voilà ma conscience en repos. Non pas que je me fusse relâché de mes principes, quand cela se serait trouvé autrement; je veux une réforme, et rien n'aurait pu m'en faire départir. Mais vraiment, il est bien honteux

que les administrations ne servent que de pis-aller à une foule de fainéants, qui viennent y perdre le peu de capacité qu'ils auraient eu s'ils n'avaient pas trouvé cette ressource. (Il décachète une lettre qu'il lit bas.) Qu'est-ce que c'est que monsieur Joliet ou Joliot qu'on me recommande dans cette lettre?

M. TIMORÉ. Dès qu'il est recommandé à monsieur...

M. DORSAN. Ah! c'est égal; les recommandations ne me font rien. Je vous dirai même que j'ai de la méfiance contre les gens qui se font recommander.

M. TIMORÉ. Monsieur Joliot est un écervelé, qui ne travaille ici que pour les théâtres, et qui est incapable de faire seulement un accusé de réception un peu distingué.

M. DORSAN. Le supprimez-vous?

M. TIMORÉ. Mais, oui.

M. DORSAN. C'est bon. (Continuant de lire la même lettre.) Ah! diable, il a été placé par le ministre. Il a donc quelque talent? Avez-vous lu ses comédies?

M. TIMORÉ. Je ne me connais guère à cela.

M. DORSAN. On vous aura trompé sur son compte. Je le verrai. (Il prend une autre lettre.) Encore une recommandation! Monsieur Noirot....

M. TIMORÉ. Oh! pour celui-ci, je puis vous certifier que c'est un sujet tout à fait nul.

M. DORSAN. Est-ce que vous le renvoyez aussi?

M. TIMORÉ. Il est de la division.

M. DORSAN. C'est donc un fait exprès? Le neveu d'un député.

M. TIMORÉ. Je ferai observer à monsieur que l'on ne peut pas supprimer et conserver.

M. DORSAN. A la bonne heure; mais cependant il faut de la mesure. J'ai aussi un jeune homme auquel je m'intéresse particulièrement; il a dessiné pour ma nièce un bouquet de fleurs plein de goût, je dois avoir son nom sur mon agenda. Je parie qu'il sera encore de la fatale division.

(Il cherche dans son agenda.)

M. TIMORÉ. Ce ne peut être que monsieur Deschamps; nous n'avons que lui qui dessine.

M. DORSAN. En effet, c'est monsieur Deschamps. Hé bien ?

M. TIMORÉ. Je ne sais plus que dire. C'est vrai que c'est comme un fait exprès. Mais cela ne devrait pas étonner monsieur. On n'avait créé cette division que pour y placer des jeunes gens très-protégés, qui peuvent avoir tous les talents, excepté celui qu'il faut pour travailler.

M. DORSAN. Allons, allons, c'est de la partialité.

M. TIMORÉ. Je vous assure, monsieur, que je n'en mets pas.

M. DORSAN. Vous ne voyez que votre affaire, et c'est bien pour vous. Cependant, vous devez comprendre que moi je dois m'élever à des considérations plus générales. Tel homme qui n'a pas d'aptitude à un emploi peut en avoir à un autre... Voyons votre travail.

M. TIMORÉ (lui donnant un cahier de papier). Le voici. Monsieur y verra toutes les idées qu'il m'a fait l'honneur de me transmettre.

M. DORSAN (lisant). Le début est très-clair... Bien... A merveille... C'est d'une précision admirable... Bravo !... Vous n'avez rien oublié.... Ce sont là toutes mes observations... Je craignais que vous n'y missiez du vôtre. J'ai tant de conséquence dans l'esprit, mes idées sont tellement enchaînées, qu'on ne pourrait que les affaiblir en y ajoutant la moindre chose... Je n'ai pas ce reproche à vous faire... Ah ! voici la fatale liste... C'est tout simple... Vous avez dû vous y prendre ainsi. Ce sera à moi à faire les exceptions que je trouverai convenables... Monsieur Timoré, on m'avait beaucoup parlé de votre mérite ; mais ce que je vois surpasse ce que je pouvais imaginer... A présent que je puis vous apprécier, et que je rends à votre travail toute la justice qui lui est due (lui rendant le cahier), dites-moi, ne pourriez-vous pas le faire autrement ?

M. TIMORÉ (étonné). Autrement !

M. DORSAN. Oui. C'est cela, et pourtant ce n'est pas cela. Je ne sais si je pourrai me faire comprendre.

M. TIMORÉ. Monsieur....

M. DORSAN. Je suis un administrateur comme vous n'en avez pas vu beaucoup. J'ai une grande rigidité de caractère et

une extrême bonté dans l'esprit, c'est-à-dire qu'inflexible pour les choses, je tâche autant que possible de ne pas froisser les personnes. Vous entendez. Réformer les abus de quelque nature qu'ils soient, porter mes regards sur tous les détails de mon administration, c'est mon devoir, et je le remplirai. Rien ne me sera inconnu, rien ne se fera que par mes ordres, et je serai de la dernière rigueur pour la moindre infraction. Mais vous-même ne seriez-vous pas le premier à me blâmer si j'abjurais toute commisération à l'égard de malheureux pères de famille dont le sort m'est confié?

M. TIMORÉ. Il n'y a pas un père de famille dans tous les commis que vous supprimez.

M. DORSAN. Vous n'en savez rien.

M. TIMORÉ. Vous avez eu cependant la bonté d'approuver ce que j'avais fait.

M. DORSAN. Je l'approuve encore. Mais je vous le répète : c'est cela, et ce n'est pas cela. C'est cela pour les choses ; et je ne puis pas dire, c'est cela pour les personnes. Voyez. Faites une refonte ; prenez un terme moyen ; mais pas de proscription en masse.

M. TIMORÉ. Si je savais...

M. DORSAN. Vous en savez plus qu'il ne faut.

M. TIMORÉ. Je crains...

M. DORSAN. Vous avez tort.

M. TIMORÉ. Je désirerais que monsieur voulût bien me dire...

M. DORSAN. Mais je ne fais que cela.

M. TIMORÉ. Vous voulez donc conserver tout le monde?

M. DORSAN. Vous tombez d'un extrême dans un autre.

M. TIMORÉ. C'est qu'il est difficile...

M. DORSAN. Combien y a-t-il de temps que cette administration existe comme elle est?

M. TIMORÉ. Douze ans.

M. DORSAN. Comme elle est?

M. TIMORÉ. Sans aucun changement.

M. DORSAN. Vous voyez donc bien qu'elle n'est pas si mal organisée.

M. TIMORÉ. Je ne m'en suis jamais plaint.

M. DORSAN. Voilà où je voulais en venir. Vous ne devez plus être embarrassé, je pense. C'est qu'il serait si pénible de se tromper en voulant faire mieux. Le public à présent se mêle de tout; et vingt-neuf mécontents qui iraient clabauder, eux et leur famille, dans tous les coins de Paris, cela ferait le plus mauvais effet du monde. C'est à quoi il faut réfléchir. Comprenez-vous?

M. TIMORÉ (toujours dans l'étonnement). Oui, monsieur.

M. DORSAN. Vous pouvez me faire un rapport plus succinct que celui que je vous rends, où vous ne comprendrez que les abus matériels, palpables, qu'il est impossible de tolérer.

M. TIMORÉ. Mais des commis que l'on paie, et qui ne font rien, sont pourtant une espèce d'abus.

M. DORSAN. J'en conviens; mais cet abus n'est pas spécial à cette administration-ci; il existe partout où il y a des commis. Il faut donc chercher à l'extirper presque insensiblement, au lieu de trancher dans le vif comme vous vouliez faire. Il me semble que je ne puis pas mieux m'expliquer. Je ne sais à qui vous avez eu affaire avant moi, si vous ne pouvez pas me comprendre.

M. TIMORÉ. Je vais essayer une nouvelle rédaction.

M. DORSAN (le reconduisant). Vous vous en tirerez le mieux du monde. Il ne faut pas s'effrayer comme vous faites. Mais surtout rappelez-vous bien ma distinction des hommes et des choses. Beaucoup de circonspection et un grand laisser-aller. Voilà mes deux points.

M. TIMORÉ. Je verrai.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

M. DORSAN, seul.

Je ne connais rien de dur comme la tête d'un vieux commis. Sortez-le de sa routine, il ne sait plus où il en est. Il est vrai que mes vues administratives ne sont pas à la portée de tout le monde. Pourquoi? Parce qu'elles sont simples, et que ce qui est simple est ce que l'on comprend le moins aujourd'hui.

SCÈNE VIII.

M. DORSAN, M. DE MERILLY.

M. DORSAN. Eh ! c'est ce cher Merilly. Que je suis content de le voir !

M. DE MERILLY. En vérité? On disait pourtant que nous étions brouillés, et que vous ne vouliez pas venir au bal chez moi.

M. DORSAN. C'est madame Dorsan qui vous a dit cela. Mais doit-on écouter les femmes ? Depuis que je suis en place surtout, je m'amuse à la tourmenter sur des misères, afin de lui ôter l'idée de chercher à m'influencer sur les choses importantes. Voilà tout.

M. DE MERILLY. Je conçois cela, et cette explication me suffit. Mais comment vous trouvez-vous de votre nouvelle position ?

M. DORSAN (négligemment). Je commence à m'y accoutumer. J'ai toujours aimé le travail, vous le savez ; le désœuvrement où je vivais m'était insupportable. Il faut bien d'ailleurs qu'un homme cherche à se rendre utile à son pays

M. DE MERILLY. Sans doute, pourvu cependant que vos opinions politiques n'en souffrent pas... Les places sont un terrible écueil.

M. DORSAN. Pas pour moi, soyez tranquille. Mes opinions ! Mes opinions sont dans mon sang ; elles sont indépendantes de ma volonté ; et je suis si loin d'être influencé dans mes opinions par aucun entêtement, par aucun intérêt personnel, que si demain j'en trouvais de meilleures, je les adopterais aussitôt.

M. DE MERILLY. Alors, que pensez-vous de la dernière loi qu'ils viennent de rendre?

M. DORSAN. Ah! mon cher, depuis que je suis devenu homme public, je m'occupe très-peu de politique, voyez-vous. Je n'ai pas le temps. Et puis, pour moi, une loi de plus, une loi de moins, me paraît une chose fort indifférente. Ce ne sont

vraiment que des détails, et je considère les affaires de plus haut. Qu'est-ce qu'une loi, entre nous? Une vétille qui donne beaucoup de peine à faire, et qui ne sert souvent à rien quand elle est faite... C'est l'ensemble que je cherche à saisir. En matière de gouvernement, comme dit Sanchot Pança, il ne s'agit que de bien enfourner, et malheureusement je crains que nous n'ayons mal enfourné. Il n'y avait qu'une chose à faire dès le commencement; par exemple, tout à fait dès le commencement, il suffisait de former un faisceau de toutes les volontés, de tous les désirs, de toutes les espérances; de rallier tous les Français sous la même bannière. Alors, ce système représentatif, que l'on trouve si difficile à faire marcher, aurait été comme sur des roulettes... Vous ne me croyez pas?

M. DE MERILLY (souriant). Si fait, vraiment.

M. DORSAN. Vous devez vous rappeler que je n'ai jamais dit autre chose quand je n'étais qu'un homme privé; hé bien, je le répète encore.

M. DE MERILLY. Mais que faire à présent qu'on a laissé former une opposition?

M. DORSAN. Pourquoi l'avoir laissé former? Où était la nécessité?

M. DE MERILLY. Enfin, elle existe. On ne peut plus l'empêcher.

M. DORSAN (de l'air le plus important). On ne peut plus l'empêcher!... On peut la paralyser au moins, la rendre nulle, tout à fait nulle.

M. DE MERILLY. Comment cela?

M. DORSAN. Rien n'est si aisé; je dis plus, rien n'est si facile. Vous êtes un homme de sens, vous Merilly; vous allez voir. Nous avons une opposition, n'est-il pas vrai? Elle est gênante, elle contrarie le gouvernement... Hé bien, mais que le gouvernement fasse l'opposition... (D'un air de supériorité.) Ah!... je vous demande un peu ce que deviennent aussitôt les récalcitrants, et tous ceux qui ne cherchent qu'à mettre des bâtons dans les roues... C'est le gouvernement qui fait l'opposition lui-même!... Savez-vous que cela devient fort embarrassant pour eux?

M. DE MERILLY. Mais prenez donc garde...

M. DORSAN. A quoi? Dès que l'opposition est faite par le gouvernement.

M. DE MERILLY. Vous avez raison.

M. DORSAN. En partant d'un point comme celui-là, les conséquences se déduisent tout naturellement. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'on ne daigne seulement pas en faire l'essai; et, certes, on ne peut pas en prétendre cause d'ignorance, car je n'ai pas mis la lumière sous le boisseau ; je n'ai qu'un cri là-dessus... On se contente de rire ; c'est beaucoup plus commode. Je vous avouerai que cette insouciance générale est une des causes qui font que je crains d'aller dans le monde.

M. DE MERILLY. Venez ce soir chez moi ; vous n'y trouverez que des gens qui pensent comme vous.

M. DORSAN. Je ne suis pas embarrassé de trouver des gens qui pensent comme moi. C'est tout le monde; mais on ne veut pas en convenir. Voilà ce qui met tant d'aigreur dans les discussions. Comment parvenir à convaincre des gens qui ne sont pas de bonne foi? On s'échauffe, on perd la tête, et l'on finit par dire des bêtises, de véritables bêtises. Cela m'est arrivé à moi.

M. DE MERILLY. Bah !

M. DORSAN. En vérité.

(Vincent paraît.)

M. DE MERILLY. Voici quelqu'un qui vous demande. A ce soir.

(Il s'en va.)

SCÈNE IX.

M. DORSAN, VINCENT.

M. DORSAN (à Vincent). Que me voulez-vous?

VINCENT. Monsieur, c'est le maître-d'hôtel.

(Il sort.)

SCÈNE X.

M. DORSAN, LEGRIS.

LEGRIS. Monsieur m'a demandé?

M. DORSAN. Combien y a-t-il de temps que vous êtes chez moi?

LEGRIS. Je finis le premier mois.

M. DORSAN. Vous n'en commencerez pas un second.

LEGRIS. Monsieur me donne congé?

M. DORSAN. Oui.

LEGRIS. Monsieur voudrait-il me dire au moins en quoi mon service lui a déplu?

M. DORSAN. Vous ne vous en doutez pas?

LEGRIS. J'ai beau chercher...

M. DORSAN. Hé bien, je vais vous le dire. C'est qu'il est impossible de voir des comptes aussi exagérés que les vôtres; que votre dépense est portée au double de ce qu'elle devrait être; qu'il y a entre vous et les fournisseurs de ma maison une connivence si manifeste, que si je voulais user de justice, je les traiterais, eux et vous, avec la dernière sévérité.

LEGRIS. En vérité, je n'en reviens pas.

M. DORSAN. Vous ne me connaissez pas, monsieur Legris; vous ne savez pas qu'il est difficile de me rendre dupe. Vous avez cru qu'accablé d'affaires importantes, je n'aurais pas le loisir de m'occuper de celles de ma maison; vous vous êtes trompé. Grâce au ciel, je puis suffire à tout.

LEGRIS. Si monsieur permettait...

M. DORSAN. Qu'est-ce que voulez que je vous permette? De me ruiner. Vous en prenez bien le chemin sans ma permission. Je ne donne qu'un dîner par semaine, et, à la dépense que vous me faites faire, je pourrais tenir table ouverte. Le désordre qui règne chez moi passe tout ce que l'on peut dire.

LEGRIS (d'un ton patelin). Mais, monsieur, qui le sait mieux que moi? Puisque monsieur me parle avec tant de confiance,

je puis lui avouer que le désordre dont il se plaint est encore beaucoup plus grand qu'il ne pense. J'avais intention de le dire à monsieur, et, si je fusse resté ici, il aurait fallu nécessairement que cela allât autrement.

M. DORSAN. Qu'aviez-vous l'intention de me dire?

LEGRIS. En général, dans les maisons, on n'aime guère ceux qui veulent rétablir l'ordre, et l'on fait tant qu'on parvient à échauffer les oreilles des maîtres, et que ce sont les innocents qui pâtissent.

M. DORSAN. Personne ne m'a échauffé les oreilles.

LEGRIS. Comme monsieur disait tout à l'heure que je m'entendais avec les fournisseurs! Est-ce moi qui les ai choisis? Ce sont les mêmes qui avaient l'honneur de servir monsieur avant que j'entrasse chez lui. Je n'ai pas placé non plus un seul domestique dans la maison; et ils savent bien me dire qu'ils sont plus anciens que moi. Certainement je n'aurais pas donné à monsieur un cuisinier qui a un ménage en ville, s'il n'en a qu'un, ni un cocher qui fait déjeuner tous ses camarades ici, et qui connaît tout Paris. De ce train-là, il n'est pas étonnant que la dépense aille vite.

M. DORSAN. Pourquoi vous ai-je pris, si ce n'est pour empêcher cela?

LEGRIS. Mon Dieu, monsieur, on est bien embarrassé. On sait que monsieur est bon, qu'il aime tout son monde; on craint de passer pour un flatteur qui veut faire sa cour aux dépens des autres. J'attendais que monsieur eût pu m'apprécier pour me permettre de lui parler. Si monsieur me connaissait, il saurait que rien ne me déplaît comme de voir abuser de la bonté des maîtres.

M. DORSAN. Asseyez-vous donc. Rien n'est fatigant comme de lever la tête pour parler à quelqu'un. (Legris s'assied avec empressement.) De sorte que vous n'êtes pas maître ici?

LEGRIS. Pas le moins du monde.

M. DORSAN. De qui avez-vous à vous plaindre particulièrement?

LEGRIS. Je prendrai la liberté de répéter à monsieur qu'une maison ne peut bien aller qu'autant que le maître-d'hôtel a placé à peu près tous les domestiques.

M. DORSAN. Je conçois cela.

LEGRIS. Monsieur est trop juste pour me rendre responsable du tort que lui font des gens qui ne veulent pas me reconnaître pour leur chef.

M. DORSAN. Vous vous y êtes peut-être mal pris.

LEGRIS. Je puis affirmer à monsieur que j'ai suivi de point en point les instructions qu'il m'avait données.

M. DORSAN. Et mes instructions n'ont servi à rien?

LEGRIS. A rien. Je voudrais que monsieur eût pu en être témoin par lui-même.

M. DORSAN. Il n'y a qu'à les renvoyer tous.

LEGRIS. Je suis trop franc, moi, monsieur; c'est mon malheur. Je leur disais : « Comment pouvez-vous vous conduire comme vous faites dans une maison aussi honorable, avec un maître qui est le roi des hommes? » Pardon, monsieur, mais il faut leur parler leur langage.

M. DORSAN. Il ne s'agit plus de leur parler, il faut les mettre à la porte.

LEGRIS. Ils répondaient à cela qu'ils savaient mieux que moi ce qu'ils avaient à faire.

M. DORSAN. Chassez-les tout de suite.

LEGRIS. Si en faisant un dernier effort cependant...

M. DORSAN. Monsieur Legris, quand je commande je veux être obéi.

LEGRIS. Monsieur le sera.

M. DORSAN. Cherchez dès aujourd'hui; je vous donne toute ma confiance. Vous entendez.

LEGRIS. C'est beaucoup d'honneur pour moi.

M. DORSAN. Ce que vous ferez sera bien fait. Domestiques, fournisseurs, vous changerez tout à votre fantaisie.

LEGRIS. Je tâcherai que monsieur soit content.

M. DORSAN. Surtout pas de pitié pour les fripons.

LEGRIS. Je ne les aime pas plus que monsieur.

M. DORSAN. Je ne veux avoir affaire qu'à vous seul.

LEGRIS. Monsieur, je suis comblé.

M. DORSAN. Et que tout ici dépende de vous... Excepté pourtant la femme de chambre de ma femme et la bonne de mes enfants, deux personnes dont je fais le plus grand cas;

Charles aussi qui est un excellent sujet; et cet imbécile de Laurent auquel je suis accoutumé.

LEGRIS. Il n'y a rien, d'ailleurs, à dire contre eux.

M. DORSAN. Voilà qui est convenu. Emportez dans votre chambre les mémoires de ces coquins de fournisseurs, et revisez-les avec la plus stricte attention. Je vais passer chez moi, où vous me les apporterez. (A part, en s'en allant.) Être à la fois homme public et homme privé, c'est trop.

SCÈNE XI.

LEGRIS, seul.

(Il rit.) Ah, ah, ah! Effrayez-vous donc après cela. N'aurait-on pas dit que je n'avais plus qu'à me jeter à l'eau? Le cher homme! combien il y en a de ce modèle :

PLUS DE BRUIT QUE DE BESOGNE.

NOTA. J'ai oublié de faire une observation nécessaire pour la mise en scène de la plupart de ces Proverbes. Il faut toujours convenir qu'un côté du théâtre communique à l'intérieur de l'appartement, et l'autre côté à l'extérieur : par exemple, dans *l'Homme capable*, Vincent, madame Dorsan, M. Timoré et Legris entrent par la porte extérieure : les autres personnages par la porte qui communique à l'intérieur.



Mme BONBEC.

VOUS AVEZ GAGNÉ MON AVOCAT...

Les Profess. Ch. VIII.

LES PROPOS

OU

ON NE PEUT CONTENTER TOUT LE MONDE

ET SON PÈRE.

PERSONNAGES :

FLORBEL.
BLAISE, jardinier de Florbel.
JEANNETTE, servante.
MADAME BONBEC.
UN AVOCAT.

La scène se passe dans une petite ville de province.

Le théâtre représente un jardin. Il y a une table et deux chaises.

SCÈNE I.

FLORBEL, seul, un livre à la main.

Ne rien faire, un beau jardin, quelques amis et de bons livres, voilà le bonheur pour quiconque sait en jouir. En vérité, cette maison me paraît charmante, et puisqu'elle m'appartient par le plus singulier événement du monde, j'ai bien envie de m'y fixer, de quitter les devoirs, les honneurs, les affaires, d'y vivre indépendant, et de réaliser enfin mes anciens projets de retraite. Mais que dira-t-on à Paris de cette résolution? Singulière faiblesse de mon caractère! Je me jetterais au milieu du feu sans frémir, je puis braver tous les dangers, je résisterais à l'ennemi le plus puissant, pourvu qu'il fût à découvert, et le moindre propos, la moindre inter-

prétation de ma conduite me jettent dans une agitation mortelle. O mon pauvre La Fontaine! j'admire ton talent; mais, quelque grand qu'il soit, il ne me corrigera jamais.

Je lisais encore tout à l'heure sa charmante fable du *Meunier, son Fils et l'Ane;* quelle fertilité d'invention! quelle richesse de détails! C'est un événement bien simple qu'un meunier et son fils qui vont vendre leur âne à la foire... Hé bien, dans le récit de cet événement, toutes les scènes de la vie sont retracées. Quelle vérité dans ce vers :

On ne peut contenter tout le monde et son père!

Le meunier et son fils s'avisent de porter leur âne, afin qu'il soit plus frais en arrivant à la foire; on se moque d'eux. Ils mettent l'âne sur pied, le meunier monte dessus; on se moque de lui de ce qu'il laisse aller son fils à pied. Il descend et fait monter son fils; on se moque encore, et l'on murmure de ce qu'un vieillard va à pied, tandis qu'un jeune homme chemine à son aise; enfin, ils montent tous les deux sur l'âne, nouvelle moquerie; car il faut toujours en venir à ce vers plein de sens :

On ne peut contenter tout le monde et son père!

Mais ce qui me paraît charmant surtout, c'est le moment où le vieillard se fâche :

Le meunier repartit :
Je suis âne, il est vrai, j'en conviens, je l'avoue;
Mais que dorénavant on me blâme, on me loue,
Qu'on dise quelque chose ou qu'on ne dise rien,
J'en veux faire à ma tête : il le fit, et fit bien.

Sans doute il fit bien; mais ce bonhomme avait plus de caractère que moi, et c'est ce qui me désole. J'ai rendu autrefois un service fort important à un homme qui se trouvait compromis dans une affaire très-grave; il était innocent, et ce n'était de ma part qu'un sentiment de justice. Au bout de dix ans cet homme meurt et s'avise de faire un testament par lequel il me laisse toute sa fortune. Cent mille écus! c'est quelque chose pour moi qui veux renoncer à tous mes autres

avantages et vivre dans l'indépendance. Il est vrai que les parents veulent faire casser le testament, ce qui m'a obligé de venir ici pour soutenir mes droits. Cette maison fait partie de l'héritage, et je m'y établirai ; on ne parlera pas de moi dans cette petite ville ; ne me mêlant de rien, n'y faisant que du bien, que pourrait-on dire? D'ailleurs les mœurs des habitants m'ont paru fort douces. Il est vrai que je n'y suis que depuis bien peu de temps, et que n'ayant voulu rendre aucune visite avant la décision de mon procès, qui se juge demain... Mais j'aperçois le jardinier.

SCÈNE II.

FLORBEL, BLAISE.

BLAISE. Tenez, monsieur, v'la de quoi vous divartir.

(Il lui donne plusieurs lettres)

FLORBEL (ouvrant une lettre). De Paris... lisons : « Vous » êtes curieux, mon ami, de savoir ce que l'on dit de votre » absence de Paris et de votre projet de retraite? Pourquoi » chercher à me tromper? Comment avez-vous pu croire que » la vérité ne parviendrait pas jusqu'à moi? J'ai appris avec » douleur que votre prétendu projet de retraite était un exil » (un exil!), et que vous aviez fait beaucoup de démarches » qu'on blâme pour obtenir seulement de choisir le lieu où » l'on vous permettrait de vous retirer. Jamais disgrâce ne fut » plus éclatante que la vôtre, et n'a inspiré moins d'intérêt. » (C'est consolant!) Il est vrai que jusqu'à présent tout cède » au désir d'en connaître la cause ; car, bien qu'on ne doute » pas que vous ne soyez un homme perdu, on en ignore les » véritables motifs. On en dit de si épouvantables, que les » indifférents même refusent d'y ajouter foi. Vos amis se tai- » sent (les bons amis!) par l'humiliation de ne pas en savoir » plus sur ce sujet que les étrangers. Ecrivez-moi donc » promptement la vérité, afin que je puisse vous défendre.

» Est-il vrai qu'on vous ait ôté vos pensions et toutes les » marques d'honneur qui vous avaient été accordées pour

» récompense de vos services passés? Cela serait grave et vous
» enlèverait tout espoir de retour.

» Au reste, il y a longtemps que je vous avais prédit ce
» qui vous arrive. » (Le sot se vante de m'avoir prédit une chose qui n'existe pas!)

» Comptez que mon amitié sera toujours plus forte que vos
» malheurs. »

Voilà une amitié sur laquelle je puis faire un grand fonds!

BLAISE. Quoi que c'est donc, monsieur? on dirait quasi que c'te lettre vous baille du tintouin. Allais, allais, n'faut pas s'chagriner pour si peu; parguenne! oui, on aurait trop de besogne. Moi qui vous parle, vous pouvais vous informer, jamais j'n'ai pris d'soucis sur une lettre; d'abord, je n'sais pas lire.

FLORBEL. C'est une raison.

BLAISE. Ensuite personne ne m'écrit; mais c'n'est pas ça, c'est que je suis philosophe, et que je trouve que la lecture ne sert à rien. Vous qui lisais toute la journée, à quoi que ça vous avance? Savez-vous? Ça vous trouble la tête, et ça vous empêche de vous occuper; v'là tout.

FLORBEL. Tu es un esprit fort.

BLAISE. Quoi que c'est que tous ces gros livres que vous avais dans votre cabinet? C'est comme des lutrins! C'est-i intéressant? De quoi ça parle-t-il?

FLORBEL. Ce sont des livres d'histoire.

BLAISE. De quelle histoire?

FLORBEL. C'est l'histoire de tous les peuples, depuis le commencement du monde.

BLAISE. Ah! mon Dieu, quel commérage! Là, je vous demande un peu si ça vous regarde. Les hommes sont fous en vérité; i' n'savent comment tuer le temps. Au lieu de vous inquiéter de c'qu'ont fait un tas de peuples depuis le commencement du monde, vous devriais ben plutôt vous informer de ce qu'on dit d'vous dans c'te ville.

FLORBEL. Est-ce qu'on parle de moi?

BLAISE. C'est ce procès que vous avais qui fait qu'on jase. Est-ce que j'sais ce qu'ils disont là-dessus! Il paraît que c'est

une mauvaise affaire, et que la justice pourrait ben s'en mêler.

FLORBEL. Mais j'espère bien qu'elle s'en mêlera.

BLAISE. Bah! vous espérais... Quoi! vous n'avais pas peur?

FLORBEL. Peur... De quoi?

BLAISE. Est-ce que ce n'est pas vrai c'qu'on dit, que vous avais frusqué l'héritage de notre défunt maître, afin que ses héritiers n'héritiont point, et que ce fût vous qu'héritassiez? C'n'est pas l'embarras, on ajoute que vous aviais bon besoin de ça, et que, sans c't'héritage, vous étiais au moment d'être arrêté pour dettes, et que vous deviais surtout beaucoup de mois de nourrice.

FLORBEL. Quel assemblage d'extravagances!

BLAISE. On dit que ça ne fait rien. On est drôle dans c'te ville. On n'y est pas bête tout de même; mais c'est la ville aux paquets. Il y a ici des langues qui valont leur pesant d'or. C'te madame Bonbec, par exemple, la sœur de not' défunt maître, celle contre qui vous plaidais, monsieur sait bien; hé ben, c'te femme-là, alle a une imagination du diable; alle est vraiment charmante à entendre causer; alle va trouver des choses à quoi personne n'aurait jamais pensé. Alle suffirait, alle toute seule, pour entretenir la conversation de dix villes de province. Comment donc! alle a fait désalter plusieurs personnes de c'te ville-ci. Aussi tout le monde l'aime.... parce qu'on en a peur.

FLORBEL. Que dit-elle de moi?

BLAISE. Je n'en sais rien; mais en général toute la ville dit que votre nièce est une dégoisée, que vous avais été obligé de la mettre au couvent ici, parce qu'à Paris on n'en voulait plus nulle part, et que si vous ne la mariais pas au fils de madame Bonbec (Il chante)... tra la la, tra la la.

FLORBEL. Après?

BLAISE. Dame! monsieur, vous d'vais ben m'entendre. Une fille dégoisée c'est plus tôt mûre qu'une autre.

FLORBEL. Ma nièce qui est un ange.

BLAISE. Mais vous m'en faites trop dire aussi. J'ai peur d'vous faire du chagrin. Moi, quand une fois j'aime un quelqu'un, je ne peux rien lui cacher. Faudra que vot' avoucat ait

une bonne tête, s'il se charge de répondre à tout. Vous avais ben fait d'l'amener de Paris toujours, car ceux d'ici disont partout qu'ils n'auraient pas voulu se mêler de vot' affaire; ils auraient craint pour leur réputation. C'est-i vrai que vous donnais au vôtre la moitié de l'héritage pour sa peine?

FLORBEL. Quelle peste que ces gens-ci!

(Il tombe dans la rêverie.)

BLAISE (souriant). Le v'là qui rêve. C'est-i donc genti à moi d'l'avoir mis dans c't état-là. V'là pourtant un homme d'esprit. Hé ben, moi qui passe pour une bête, j'li tourne la cervelle comme j'veux. Le pauvre cher homme! Il est ben tombé s'il a peur des propos. Il n'est pas au bout. Ça commence joliment... Pourquoi se plaindrait-il? J'voudrais ben, moi, être aussi sous les langues; au lieu de m'affliger, ça m'divartirait comme un bienheureux; mais ça n'peut pas prendre; j'n'ons pas assez d'importance; ils aimont mieux s'attaquer à de gros monsieux. Y a plus à mordre.

FLORBEL. Que fais-tu là? Laisse-moi.

BLAISE. Oui, monsieur Florbel.

(Il sort en se frottant les mains.)

SCÈNE III.

FLORBEL, seul.

Je me plaignais de Paris; je croyais qu'il n'y avait que de grands intérêts qui pussent engager à interpréter les actions d'un homme; mais je vois qu'il n'en est pas ainsi, et que si, à Paris, on scrute votre conduite publique, en province c'est toujours dans votre conduite privée qu'on vous attaque; et c'est pis encore : car alors vous n'avez pas le succès pour vous justifier. Ce coquin de Blaise! Le chagrin qu'il me faisait lui causait du plaisir. Au fait, les gens de rien ne peuvent pas connaître combien il est cruel de se voir attaqué dans sa réputation. Heureuse, mille fois heureuse cette classe! on ne parle pas d'elle; et c'est je crois pour cela qu'elle est si gaie, malgré sa misère.

SCÈNE IV.

FLORBEL, L'AVOCAT.

FLORBEL. Vous me voyez, monsieur, dans une perplexité cruelle.

L'AVOCAT. Sur quel sujet?

FLORBEL. Je suis plus indécis que jamais.

L'AVOCAT. Encore une rechute! Je vous croyais guéri. Votre pitié pour cette famille est un enfantillage. Ces gens-là sont fort à l'aise, et, au bout du compte, vous ne leur devez rien.

FLORBEL. Ce n'est pas cela.

L'AVOCAT. Le testateur était sain d'esprit; ce qu'il a fait pour vous en est une preuve. Jamais reconnaissance ne fut mieux motivée. Vous lui avez sauvé la vie... Je dis plus, l'honneur; oui, monsieur, l'honneur; car malgré son innocence bien avérée pour vous et pour moi, n'était-il pas possible qu'il fût déshonoré par cette fluctuation de l'opinion publique, trop ordinaire dans les temps de partis?

FLORBEL. Vous ne m'entendez pas.

L'AVOCAT. Et pourquoi voulez-vous être plus généreux envers sa famille qu'il ne l'a été lui-même? Qui vous dit qu'il n'était pas mécontent de ses parents, et que, s'il n'eût pas testé en votre faveur, son intention n'était pas de laisser son bien à quelque établissement public, plutôt que d'enrichir des héritiers dont il avait à se plaindre?

FLORBEL. Si vous vouliez m'entendre.

L'AVOCAT. Etrange bizarrerie du cœur humain! Cet homme que vous avez soustrait à la malveillance pendant sa vie, mort, vous voulez le perdre. En effet, n'est-ce pas blâmer sa conduite que de vouloir la rectifier? Vos intentions peuvent être pures, j'aime à me le persuader; mais de tout autre que je ne connaîtrais pas aussi bien que je vous connais, je serais porté à croire, et tous les hommes sensés avec moi, que ce désintéressement ridicule n'est dans le fond qu'une jactance de probité.

FLORBEL. Ce n'est rien de tout cela; je n'ai jamais rien affecté de ma vie. Ce qui m'arrête dans ce moment-ci, et dont je suis honteux moi-même, c'est la crainte des propos.

L'AVOCAT (avec feu). Des propos! voilà une plaisante objection contre des intérêts aussi majeurs. Qu'est-ce que des propos, et pourquoi vous souciez-vous des propos? D'ailleurs, tout n'est-il pas propos? Voyez une femme qui veut marier ses filles; que fait-elle contre les autres filles à marier? Des propos. Des hommes qui postulent un même emploi ne font-ils pas des propos pour s'exclure les uns les autres? Les amis font des propos contre leurs amis, les maris contre leurs femmes, les femmes contre leurs maris. Chaque heure, chaque moment, chaque minute voit naître des milliers de propos qui s'évanouissent pour faire place à d'autres. Il y a longtemps qu'on n'attache plus d'importance à tout cela. C'est une monnaie courante que tout le monde donne et reçoit à son tour. Le type a beau changer, la matière restera toujours la même. C'est un bonheur, c'est un malheur, c'est tout ce que vous voudrez; mais vous n'empêcherez rien à cela. Et nous, monsieur, nous autres hommes de loi, que deviendrions-nous sans les propos? Avec eux nous trompons la justice, nous rendons bonne la plus mauvaise cause, *et vice versâ*. Que d'avocats, que de procureurs sans pain, si l'on ne faisait plus de propos! Je ne parle pas pour moi; car je ne puise mes moyens de défense que dans le fond de l'affaire dont je suis chargé; et encore ce fond de l'affaire n'est-il autre chose que des propos.

FLORBEL. A quel déluge de calomnies cependant je dois m'attendre, si je persiste à poursuivre ce procès!

L'AVOCAT. Ah! vous redoutez ce qu'on dira si vous plaidez; mais avez-vous prévu ce qu'on inventera si vous ne plaidez pas? On assurera que vous vous êtes empressé d'entrer en arrangement dans la crainte d'un procès criminel..... oui, monsieur, d'un procès criminel. Testament faux, signature contrefaite, notaire gagné, codicille soustrait; que sais-je même si l'on ne finira pas par attribuer cet arrangement à la faiblesse de votre caractère? Alors, monsieur, alors chacun vous intentera un procès pour tirer quelque chose de vous. C'est à qui vous déchirera, vous harcellera, vous ruinera..... et tout

cela, pour n'avoir pas voulu soutenir votre bon droit dans cette affaire.

FLORBEL. Vous poussez les choses un peu loin.

L'AVOCAT. Enfin, monsieur, il serait temps de prendre une décision. J'ai quitté Paris pour vous; voilà cinq jours que je suis ici; votre procès doit se juger demain; voyez ce que vous voulez faire. Je ne vous adresse pas de reproches; mais je pourrais vous faire observer qu'il y a bien de la légèreté à m'avoir déplacé, si vous voulez en rester là.

FLORBEL. Je suis un enfant, vous avez raison, et en définitive nous plaiderons.

L'AVOCAT. Mais c'est qu'il n'y a pas à hésiter; vous ferez, après le gain de votre cause, telle part que vous voudrez à la famille Bonbec; et du moins l'on ne dira pas que c'est par peur ou par arrangement. Je vous laisse pour donner le dernier coup d'œil à mon plaidoyer.

SCÈNE V.

FLORBEL seul.

Il a raison, il faut plaider; car on ne croirait jamais que c'est par bonté que je me serais prêté à un arrangement, et l'on me tympaniserait de toutes les manières. Quelle faiblesse est la mienne! Je la sens, j'en rougis, et je ne puis en guérir. Sotte opinion, qui se mêle de tout, qui veut tout expliquer, tout diriger, et qui ne sait pourtant jamais le fond des choses. Car enfin sont-ce les gens estimables, les gens d'esprit qui se hâtent de prononcer? Non, ils suspendent leur jugement, et ne l'énoncent que lorsqu'ils sont véritablement instruits; et encore avec quelle réserve! Qui forme donc cette prétendue opinion dont le sage s'épouvante? Les sots, les méchants, les étourdis..... Et c'est positivement par les gens que nous méprisons le plus que nous nous laissons conduire. Faiblesse indigne d'un homme, quand pourrai-je te surmonter? Mais voici ma petite Jeannette. Oh! de celle-ci, à coup sûr, personne n'a dit encore de mal.

SCÈNE VI.

FLORBEL, JEANNETTE.

JEANNETTE. Monsieur, j'sommes ben fâchée d'vous déranger ; mais faut absolument que je vous parlions.

FLORBEL. Parle, mon enfant. Que me veux-tu?

JEANNETTE. Monsieur, je v'nons vous demander not' compte.

FLORBEL. Ton compte ! Pourquoi cela?

JEANNETTE. Tenez, monsieur, ça me fait ben d'la peine; mais je n'pouvons pas rester ici; c'est trop scabreux. Tout le monde en jase; par ainsi, moi qui n'voulons pas qu'on jase de moi, j'ons pris mon parti. Ça me fâche, parce que monsieur est bon, mais c'est égal.

FLORBEL. Enfin, dis-moi au moins pourquoi tu veux me quitter.

JEANNETTE. Pourquoi? pourquoi? Monsieur doit ben le savoir. Ce que c'est que d'être simple, on ne se doute de rien, on va tout droit devant soi. Je n'ai pas de malice, moi; et, si on ne m'avait pas avertie, je serais toujours dans la bonne foi.

FLORBEL. Dans la bonne foi de quoi?

JEANNETTE. Tenez, monsieur, c'est inutile de faire comme ça. Je savons tout à présent; par ainsi, on ne peut plus m'attraper. V'là pourquoi je vous demandons not' compte.

FLORBEL. Hé bien, que sais-tu?

JEANNETTE. Monsieur me demande ce que je savons?

FLORBEL. Oui.

JEANNETTE. Je savons... D'abord je savons que j'ons seize ans, que je sommes jolie; et puis, je savons encore autre chose.

FLORBEL. Quelle autre chose?

JEANNETTE. C'est énutile à dire.

FLORBEL. Je veux le savoir.

JEANNETTE. Monsieur.....

FLORBEL. Dis donc.

JEANNETTE. C'est difficile.

FLORBEL. Tu m'impatientes.

JEANNETTE. Hé bien, monsieur, c'est qu'on dit qu'il n'y a pas de femme dans la maison.

FLORBEL. Et c'est là ce qui te fait demander ton compte? Mais tu es folle, ma pauvre Jeannette.

JEANNETTE. Oh! que nenni. Tenez, monsieur, une maison où il n'y a pas de maîtresse, c'est pis que l'enfer pour une jeune fille. La vieille mère Bertrand, qui est si laide, dit comme ça qu'alle ne resterait seulement pas une heure dans une maison où il n'y a que des hommes.

FLORBEL. C'est qu'apparemment la mère Bertrand en a ressenti les inconvénients. Il n'y a rien de tel que les scrupules d'une vieille femme qui s'est mal conduite dans sa jeunesse. Mais est-ce une raison pour me quitter, moi qui ai toujours eu tant de soin de toi depuis la mort de mon pauvre ami, de ton ancien maître?

JEANNETTE (pleurant). Ah! mon Dieu, si monsieur voulait tant seulement dire cela à tout le monde, peut-être que ça ferait taire les propos.

FLORBEL. Je ne m'attendais pas à une pareille ingratitude de ta part.

JEANNETTE. Monsieur, je suis ben embarrassée. C'te mère Bertrand en sait long; avec ça alle a un tas de commères qui me f'sont tourner la tête. Alles sont toujours après moi, et ce sont alles qui sont cause que je fais ce que je fais. Est-ce que je m'serais jamais doutée de cela moi seule? et malgré ce qu'alles m'avont dit, je n'savons pas trop encore ce qu'alles m'avont voulu dire.

FLORBEL. Pauvre enfant! Je suppose que je te donne ton compte, que deviendras-tu? car enfin tu n'as que moi au monde qui s'intéresse à toi.

JEANNETTE. La mère Bertrand dit que je n'pouvons manquer de place, et que d'ailleurs il vaut mieux mourir de faim que de rester comme je suis.

FLORBEL. Mais comment es-tu donc?

JEANNETTE. Je n'en savons rien. Ah! monsieur, si vous sa-

viez comme j'ons pleuré, et ce qui m'en a coûté pour ne pas parler de cela devant Blaise!

FLORBEL. Devant Blaise?

JEANNETTE. Oui, monsieur, ce pauvre garçon en mourra, c'est sûr. Si monsieur se mariait, ça ferait finir tout. Oh! monsieur, mariez-vous.

FLORBEL. Ecoute, il y a moyen d'arranger tout cela, et puisqu'il ne faut qu'une femme dans la maison pour que tu y restes.....

JEANNETTE. Oui, monsieur, oui.

FLORBEL. Je marierai Blaise.

JEANNETTE. Blaise!

FLORBEL. Oui, je connais une jeune fille à laquelle il fait la cour, je la lui ferai épouser.

JEANNETTE. Une jeune fille à qui Blaise fait la cour! Vous vous trompez, monsieur. La mère Bertrand, qui sait tout, ne m'a jamais parlé de cela.

FLORBEL. Laisse là ta mère Bertrand; je suis sûr de ce que je te dis.

JEANNETTE. Ah ciel! monsieur..... Monsieur, je ne pouvons plus rester ici. Pauvre Jeannette! Monsieur, vous qui êtes si bon, prenez pitié de moi, et renvoyez-moi tout de suite.

FLORBEL. Je ne te comprends pas; je fais tout ce que tu veux, et tu n'es pas contente.

JEANNETTE. Non, monsieur, je ne suis pas contente du tout.

FLORBEL. Veux-tu que je te marie aussi?

JEANNETTE. Me marier! moi, me marier! oh! vraiment non. Que monsieur Blaise épouse celle à qui il fait la cour, à la bonne heure; mais je lui montrerai que je vaux mieux que lui, et que je n'sommes pas une trompeuse. La mère Bertrand a ben raison de dire que tous les hommes sont des satans. Alle s'y connaît, alle. Une femme n'aurait jamais fait une chose comme ça! Moi qui étais si tranquille! Je ne me doutais de rien; j'aurais mis ma main au feu que Blaise était de bonne foi. Est-il permis d'être aussi sournois!

FLORBEL. Tu te désoles; mais c'est à toi que je veux marier Blaise.

JEANNETTE. A moi, monsieur? Et cette jeune fille à qui il fait la cour?

FLORBEL. C'est toi.

JEANNETTE. Qu'est-ce donc qui a pu dire ça à monsieur?

FLORBEL. Toi-même.

JEANNETTE. Monsieur veut rire, je n'en ai pas ouvert la bouche. S'il fallait parier, je parierais ben que c'est la mère Bertrand.

FLORBEL. Hé, encore une fois, laisse là ta mère Bertrand. Elle savait bien ce qu'elle faisait en te conseillant de me quitter; et, puisqu'il faut te le dire, elle m'avait demandé ta place.

JEANNETTE. Alle, la mère Bertrand! voyais un peu la malice! Moi qui l'écoutais comme un prédicateur. La méchante! Allais, monsieur, mariez-nous, nous deux Blaise; alle mérite ben ça pour sa tromperie.

FLORBEL. Tu veux donc bien épouser Blaise?

JEANNETTE. Monsieur, je ne voulons pas être ingrate envers vous. Ce que vous m'avez dit m'a remis la tête, et puisqu'en épousant Blaise il n'y aura plus de mal à rester ici, hé ben, j'l'épouserons.

FLORBEL. Voilà qui est convenu.

JEANNETTE. Merci, monsieur, ben obligée. Qu'on vienne à présent me faire des propos, qu'on vienne me dire qu'il n'y a pas de femme dans la maison, et que je sommes jolie, je ne croirons ni l'un ni l'autre.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

FLORBEL, seul.

Pauvre enfant! A qui la calomnie va-t-elle s'attaquer? Heureusement le chagrin ne peut avoir longtemps prise sur cet âge; et la voici bien contente d'épouser Blaise. Que ne puis-je me consoler aussi aisément! Mais cette lettre de Paris me tracasse. Un simple voyage d'affaire transformé en exil; et des interprétations si insultantes! J'y retournerai dans cette

ville pour les confondre. Adieu les projets de retraite, adieu le bonheur. Ah! maudits propos, quel mal vous me faites!

SCÈNE VIII.

FLORBEL, MADAME BONBEC.

MADAME BONBEC. Bonjour, monsieur. Pourquoi me faites-vous consigner à votre porte? Quand je vous demande pourquoi, je le sais bien, et toute la ville aussi.

FLORBEL. Je ne vous ai pas consignée, madame, et mon portier a sans doute cru que j'étais sorti, parce que ma voiture vient de reconduire des personnes qui sont venues me voir.

MADAME BONBEC. Bonne excuse, vraiment. Toute la ville sait bien que vous ne pouvez me souffrir, et que vous voudriez me dépouiller de tout ce que j'ai. Dieu merci! vous n'en êtes pas le maître, et la justice est là.

FLORBEL. Moi, madame, je veux vous dépouiller! N'est-ce pas vous qui avez cherché à faire casser le testament?

MADAME BONBEC. Je ne m'en cache pas; mais de quoi vous mêlez-vous d'empêcher le mariage de votre nièce avec mon fils? Les personnes qui s'intéressent à moi, et qui savent combien je hais la chicane, avaient trouvé ce moyen de conciliation entre nous..... Et vous vous y refusez!

FLORBEL. Ma nièce ne se soucie pas encore de se marier.

MADAME BONBEC. C'est vous qui dites cela. Heureusement, on sait ce qu'on sait, et votre démarche de ce matin est connue de toute la ville.

FLORBEL. Quelle démarche?

MADAME BONBEC. Faites donc l'ignorant. Pauvre jeune personne! Je crois bien qu'elle aura renoncé à ce mariage. C'est une horreur!

FLORBEL. Je ne sais ce que vous voulez dire.

MADAME BONBEC. Si pareille chose me fût arrivée, je crois que, malgré vos pistolets, je vous aurais dévisagé.

FLORBEL. Mes pistolets!

MADAME BONBEC. Avouez-le au moins, puisque c'est une chose sue de toute la ville. N'avez-vous pas été ce matin à la pension de votre nièce?

FLORBEL. Non.

MADAME BONBEC. Non. Ah! celui-là est trop fort. Vous ne lui avez pas mis le pistolet sous la gorge pour la faire renoncer à mon fils; elle ne s'est pas jetée à vos pieds en vous conjurant de ne pas contraindre son inclination; vous n'avez pas été sourd à ses prières, et vous ne la traîniez pas par les cheveux, quand la supérieure est entrée, qui l'a fait évader? La supérieure est au lit des suites de cette aventure. On prétend même qu'elle en fera une maladie horrible. Niez donc, monsieur, niez ce que tout le monde sait. Et ce malheureux chien que dans votre fureur vous avez tué pour décharger vos pistolets, est-ce aussi un conte? Vous pourriez dire que vos armes n'étaient pas chargées; mais ce chien, ce chien mort, comment vous tirer de là?

FLORBEL. Quel tissu de folies! Ma nièce est à Paris depuis trois jours.

MADAME BONBEC. Votre nièce..... A d'autres, monsieur. Mauvais moyen de défense. Votre nièce à Paris! l'idée est merveilleuse. Et le chien que vous avez tué, vous allez peut-être dire qu'il n'a eu qu'un évanouissement.

FLORBEL. Cessez cette plaisanterie, madame, car avec l'esprit que vous avez, vous ne me ferez jamais croire que vous ayez pu ajouter foi à de semblables propos.

MADAME BONBEC. Sachez, monsieur, que j'ai plus horreur des propos que qui que ce soit au monde; que je n'en fais, que je n'en répète jamais. Hé! mon Dieu, si l'on voulait en faire, on aurait beau jeu dans cette ville. Croyez que je sais tout, et mieux que personne; mais je ne dis que ce qui en vaut la peine, que ce qui est bien prouvé, bien authentique. J'ai une aversion connue pour les mauvaises langues. Pourquoi ai-je cessé de voir madame d'Abli? Parce que c'est une commère. Cela lui va bien, vraiment. Sa fille tiendra d'elle, c'est déjà une peste. C'est héréditaire dans cette famille-là. La mère de madame d'Abli, madame de Valcé, avait fini par ne plus voir personne, tant on redoutait sa langue. Nous avons

encore ce grand imbécile de Senecé, la baronne de Gersi, monsieur, madame et mademoiselle Senouillet, leur parente, madame Filars, qui sont de véritables vipères; et remarquez une chose, s'il vous plaît, c'est que ce sont tous gens tarés. J'ai renvoyé ma sœur de chez moi parce qu'elle les voyait. Dites à présent que j'aime les propos.

FLORBEL. Mais, madame.....

MADAME BONBEC. Mais, monsieur, tout ce que vous voudrez. Je n'appelle pas faire des propos que de dire des choses qui sont sues de toute la ville, ou que toute la ville ignore, mais qu'il faut qu'elle sache. Aurait-il fallu passer sous silence l'enlèvement de mademoiselle de Volmare par ce capitaine de dragons? Les parents avaient beau dire qu'ils avaient donné leur consentement au mariage, moi qui savais le contraire, je l'ai dit. J'ai dit aussi, et je m'en félicite, que le gros Calmet avait de mauvaises affaires. Tout le monde lui a retiré ses fonds, on refusait ses billets, personne ne voulait plus lui vendre qu'argent comptant, et effectivement il a fait une espèce de banqueroute. Il n'a rien fait perdre; mais il s'est ruiné.

FLORBEL. Tout cela peut-être fort intéressant pour vous; mais, madame, je ne crois pas que ce soit positivement ce que vous aviez à me dire.

MADAME BONBEC. Non, monsieur. Je venais vous parler d'affaires. Je m'étais refusée d'abord à cette démarche, je la trouvais peu convenable; mais tout le monde me l'a conseillée. Quelle que soit votre conscience, vous ne pouvez pas être sans remords sur cet héritage. Hé bien, arrangeons-nous; rendez-m'en les trois quarts.

FLORBEL. Non, madame, il y a un procès entamé, et je m'en rapporte à la décision des juges.

MADAME BONBEC. Donnez-moi moitié. J'espère que je suis accommodante, mais j'y mets une condition; c'est que mon fils épousera votre nièce, et que vous ne vous remarierez pas.

FLORBEL. Cela est trop fort aussi. Laissez-moi, madame, je ne veux que ce que voudra le tribunal.

MADAME BONBEC. Fort bien, monsieur. A merveille. Cela me confirme ce que l'on dit dans toute la ville, que vous avez gagné mon avocat. Cela ne m'étonnerait pas de votre part.....

ni de la sienne. Nous verrons à remédier à cela. Malgré le pont d'or que vous lui faites, le vôtre n'est peut-être pas incorruptible. Tout ce qui est gens de loi est si intéressé! Au reste, nous aurons la clameur publique qui s'élèvera contre vous.

(Elle sort en colère.)

SCÈNE IX.

FLORBEL, seul.

Ah! la méchante femme. Parbleu, je ne suis pas étonné que son frère l'ait déshéritée. Si elle était ma sœur, je la ferais interdire et renfermer comme folle; car enfin il y a des folies moins dangereuses que la sienne. Quelle imagination infernale! et où va-t-elle chercher tout ce qu'elle invente? Ma nièce traînée par les cheveux, la supérieure malade d'effroi, un chien tué à coups de pistolet! Et c'est par des espèces de ce genre que toute une société de province se laisse agiter! La ville dit, toute la ville sait bien, il n'est question dans toute la ville... Peste soit de la ville! Mais que me veulent Blaise et Jeannette! Sans doute ils viennent me remercier d'avoir fait leur bonheur.

SCÈNE X.

FLORBEL, BLAISE, JEANNETTE.

JEANNETTE. Monsieur, v'là Blaise qui ne veut plus m'épouser.

BLAISE. Je ne dis pas que je ne veux plus t'épouser; je dis seulement que je ne t'épouserons que quand tu auras fait taire les propos qu'il y a sur ton compte.

JEANNETTE. C'est ben dire que tu ne veux pas m'épouser. Comment fait-on taire des propos? Je te le demande. Je suis jeune, on me trouve gentille, ça fait enrager les laides; et comme ce sont celles-là qui sont les plus méchantes, et que

je ne peux pas les rendre belles, elles feront toujours des contes sur moi.

BLAISE. Faut qu'il y ait queuque chose toujours; gn'y a pas de feu sans fumée.

JEANNETTE. Queu fumée veux-tu qu'il y ait? Je suis gaie, je batifole avec tout le monde, je ris à tout bout de champ, mais v'là toute la fumée qu'il y a; il n'y en a pas d'autre. T'aurais pus de confiance en moi si j'étais bégueule et rechignée. Hé ben, t'aurais tort. Demande plutôt à monsieur.

FLORBEL. Vous êtes des enfants.

BLAISE. Oh! que nenni. J'ons de la rubrique, allais; une fille aussi requinquée qu'alle est, ça ne signifie rien de bon. Alle est trop coquette, et je ne suis pas le seul qui le dise. Au lieu de ses cornettes, alle n'a qu'à mettre des bonnets de toile comme les autres. En place de ses petits souliers, qu'alle porte des sabots, qu'alle rallonge ses jupes à celle fin qu'on ne voyont pas ses jambes, et je varrons par après ce que je ferons.

JEANNETTE. Mais, monsieur, parlez-lui donc. Pourquoi veux-tu que je me déguise? Est-ce que je ne sommes pas ben comme je suis? Ce sont les vieilles qui lui mettont ça dans la tête, c'est sûr. Enfin, je ne suis pas une fille de basse-cour après tout, je suis une servante. Va, va, Blaise, quand une fille a envie de mal faire, c'n'est pas les bonnets de toile et les sabots qui l'en empêchont. J'ons de l'honneur, et ceux qui disont le contraire peuvent ben me faire du tort, mais ils ne me feront jamais changer. V'là pourtant comme on perd les gens! Une pauvre fille qu'on a déshonorée comme ça, que veut-on qu'alle devienne? alle n'a plus qu'à se jeter à l'eau.

BLAISE (avec émotion). N'dis donc pas ça, Jeannette; à quoi que ça ressemble se jeter à l'eau? Ça a-t-il le sens commun? J'te parle ben gentiment pour ton bien, et v'là que tu dis des bêtises... Se jeter à l'eau à présènt!

JEANNETTE. Mais dame!

BLAISE. Je ne sais plus où j'en suis! Pauvre Jeannette, se jeter à l'eau! Voyais donc quelle idée il lui passe par la tête! Tu m'aimes donc ben?

JEANNETTE. Si je t'aimons! Peux-tu me le demander? Oh! ça, c'est ben sûr. Je veux te rendre heureux, Blaise. Je te ferai rire. T'es un peu plus âgé que moi, je serai comme ton enfant; je t'écouterai ben, je ferai tout ce que tu m'ordonneras; mais tu me laisseras mes petits souliers et mes jupons courts...

BLAISE. Et tes cornettes aussi... T'as cent fois pus de raison que moi. Je ne suis vraiment qu'unè bête. Es-tu contente que je t'avoue que je suis bête? Voyais donc ce que c'est que les langues. V'là un petit ange qu'alles vouliont me faire déguiser en diable pour se gausser de moi par après.

JEANNETTE. Tiens, mon petit Blaise, tu n'as qu'à dire; si tu le veux, je deviendrons sérieuse, je ne rirons plus, je ferons la fière. J'ons déjà essayé ça plus d'une fois; mais c'est que ça m'attriste trop, je finis par pleurer, et puis je tombe malade.

BLAISE. Pardine, n'va pas t'aviser d'ça. J'voulons d'une femme qui s'porte bien. Monsieur, excusais-nous d'vous avoir dérangé; mais c'est la dernière fois que vous nous verrais en querelle. Viens, Jeannette, viens, mon enfant.

(Ils sortent.)

SCÈNE XI.

FLORBEL, seul.

Ils sont vraiment intéressants, et leur naïveté m'a distrait de mes inquiétudes. Ce diable de Blaise, qui se moquait des propos quand ils ne regardaient que moi, a pris feu dès qu'il en a eu quelque chose à craindre. Et voilà les hommes. *Mal d'autrui n'est que songe*, a dit encore mon bon La Fontaine, vrai en cela comme en tout. Et moi qui félicitais les pauvres de ce qu'au moins on ne parlait pas d'eux. Blaise n'est pas riche, Jeannette n'a rien; mais ils s'aiment, ils vont être heureux; et c'est au bonheur surtout qu'en veulent toutes les méchantes langues.

SCÈNE XII.

FLORBEL, L'AVOCAT.

L'AVOCAT. Monsieur, je suis très-mécontent de vous. Un avocat est un confesseur, on ne doit rien lui cacher, et vous m'avez caché ce qu'il y avait de plus essentiel dans votre affaire. Je vais droit mon chemin, moi, et je ne vous tairai pas que madame Bonbec sort de chez moi.

FLORBEL. Madame Bonbec !

L'AVOCAT. Laissez-moi parler, s'il vous plaît. Oui, monsieur, madame Bonbec ; j'avoue que je l'ai écoutée d'abord avec la plus grande défiance ; je ne l'avais jamais vue, et je devais croire que, d'après la conduite de son frère envers elle, cette dame ne méritait pas d'inspirer un grand intérêt. Je me trompais. Elle m'a parlé avec une telle franchise, un tel abandon, et d'elle, et de son frère, que j'ai vu clair comme le jour que vous n'étiez pas fort innocent dans cette affaire.

FLORBEL. Comment pouvez-vous ajouter foi...

L'AVOCAT (l'interrompant). Je n'ai pas fini. Madame Bonbec a d'abord commencé par m'avouer que son frère était un assez mauvais sujet.

FLORBEL. C'était le plus galant homme du monde.

L'AVOCAT. Joueur débauché.

FLORBEL. C'est faux.

L'AVOCAT. Laissez-moi achever, de grâce. Que ce frère, plus jeune qu'elle, avait été fort longtemps sous sa dépendance, et qu'enfin, irrité d'être sous une tutelle aussi sévère, il avait fui de sa maison en lui vouant une haine éternelle. Madame Bonbec ne s'est point épargnée à mes yeux. Elle confesse qu'elle est vive, parfois emportée, et qu'elle aimait son frère avec tant de tendresse, que peut-être aura-t-elle passé à son égard les bornes d'une sévérité raisonnable ; mais qu'elle a fait depuis tous ses efforts pour le ramener à elle, et qu'il était près d'y revenir lorsque vous vous êtes emparé de lui.

FLORBEL. Tout cela est un tissu de mensonges. Cette pré-

tendue tutelle de madame Bonbec est de son invention, puisque mon ami venait de perdre son père, qui demeurait avec lui, lorsqu'il eut cette malheureuse affaire dont je vous ai parlé.

L'AVOCAT. Mais toujours est-il vrai que, pendant cette malheureuse affaire, vous entretîntes une correspondance avec lui, et que c'est avec les lettres de cette correspondance que vous aviez gardées ; que c'est avec ces lettres, dis-je, qu'aussitôt que vous le sûtes malade, vous le forçâtes à faire un testament en votre faveur, le menaçant de le perdre s'il hésitait. On ajoute qu'on a vos réponses, et qu'on les produira en plein tribunal. C'est très-mal.

FLORBEL. Je ne crains rien, monsieur; ma conduite est sans reproche, et, quoique je ne sois pas orateur, ma cause est si bonne, que si vous me refusez votre ministère, je la plaiderai moi-même. J'ai vu aussi cette madame Bonbec ce matin même; elle m'a fait je ne sais quelles propositions; grâce à vos conseils de tantôt, j'ai tout refusé.

L'AVOCAT. Quand je vous parlais du mépris que l'on doit avoir pour les propos, je n'ai pas prétendu vous persuader qu'on devait être insensible à de justes récriminations.

FLORBEL. Ma conscience me l'avait persuadé avant vous.

L'AVOCAT. Si vous avez usé de séduction pour faire faire ce testament...

FLORBEL. Brisons là, monsieur, je vous prie. Je craindrais de prendre une opinion désavantageuse de vous, si je vous écoutais plus longtemps. Madame Bonbec s'est vantée de vous séduire, et...

L'AVOCAT. De me séduire?

FLORBEL. Oui, monsieur, et s'en est vantée à moi qui vous parle. Je ne crois pas qu'elle y ait réussi; mais ces tergiversations où je vous vois...

L'AVOCAT. Quoi! ces pleurs qu'elle versait, cet amour pour son frère, tout cela n'était employé que comme moyen de séduction ; elle me trompait, elle voulait me gagner! Juste ciel! Moi, me gagner par des pleurs et par des mensonges! Ah! madame Bonbec, vous me le paierez cher. Vous serez déboutée, condamnée, dépens, dommages et intérêts. Me ga-

gner par des paroles ! Je vous montrerai que vous êtes une sotte, une... Je ne sais où j'en suis. Vouloir me gagner avec des paroles ! Monsieur, il y va de votre honneur et du mien ; votre cause est sûre ; mais, dussiez-vous la perdre, vous devriez plaider, ne fût-ce qu'à cause de moi. Nous verrons, nous verrons, madame Bonbec... Plaidons, monsieur, plaidons.

FLORBEL. Et oui, monsieur, c'est mon avis, et j'y tiendrai. On me blâmera peut-être ; mais comme à coup sûr, on me blâmerait si je ne plaidais pas... j'en veux faire à ma tête, bien persuadé que, de quelque manière que l'on s'y prenne,

ON NE PEUT CONTENTER TOUT LE MONDE ET SON PÈRE.





ERNEST.

LAISSEZ LA DONC CONTINUER...

Le plus beau jour de la Vie. Pe. 277

LE PLUS BEAU JOUR
DE LA VIE
OU
IL N'EST PAS D'ÉTERNELLES AMOURS.

PERSONNAGES :

M. VIÉTOF.
MADAME VIÉTOF.
AGLAÉ, fille de M. et madame Viétof.
ERNEST, prétendu d'Aglaé.
JUSTIN, cousin d'Aglaé.
FRANÇOISE, femme de chambre.
LA MÈRE TOPIE, marchande de bouquets.

La scène se passe à Paris.

Le théâtre représente un salon. Il y a une glace à pied.

SCÈNE I.

ERNEST, JUSTIN.

ERNEST. Certes, je n'oublierai pas que c'est aujourd'hui le plus beau jour de ma vie. Sur vingt personnes qui sont déjà rassemblées dans le salon, il n'y en a pas une seule qui ait trouvé autre chose à me dire sur mon mariage.

JUSTIN. Eh bien, est-ce que tu n'es pas de leur avis ?

ERNEST. A la bonne heure ; mais n'y a-t-il que des lieux communs pour féliciter un homme qui va se marier ?

JUSTIN. On est trop heureux qu'il y ait des phrases toutes faites pour de pareilles circonstances.

ERNEST (regardant à sa montre). Dix heures!.... Il n'est encore que dix heures. Dieu ! que la matinée m'a paru longue ! Je déjà fait tant de choses ! je n'en puis plus.

JUSTIN. Comment ! déjà.

ERNEST. Je suis sur pied depuis le lever du soleil.

JUSTIN (riant). Quel impatience!

ERNEST. Ne ris donc pas sans savoir pourquoi.

JUSTIN. A qui diable en as-tu?

ERNEST. Je te répète que je suis harassé.

JUSTIN. De quoi?

ERNEST. D'avoir couru tout Paris.

JUSTIN. Pourquoi faire?

ERNEST. Pour chercher des huissiers. Parmi les billets que le père d'Aglaé m'a comptés dans sa dot, il y en a trois que j'ai été obligé de faire protester. Je ne veux pas lui en parler aujourd'hui; mais c'est désagréable.

JUSTIN. Cela me surprend. Mon oncle ne fait ordinairement d'affaires qu'avec de gens sûrs.

ERNEST. Qui est-ce qui est sûr à présent?

JUSTIN. Il y a du malentendu. Est-ce là tout?

ERNEST. Oh! bien oui. En quittant les huissiers, il m'a fallu aller chez une de vos parentes, madame Duriffey. Je m'étais engagé hier au soir avec ta tante, ma belle-mère, à faire auprès de cette madame Duriffey toutes les soumissions capables de la fléchir. Elle ne voulait pas venir à notre noce, sous prétexte qu'on n'avait pas rempli à son égard je ne sais quelles formalités. J'ai été obligé de batailler là-dessus sans y rien comprendre, et avec d'autant plus de difficulté, que le mari de la dame venant d'obtenir une place qu'elle dit fort honorable, il n'y avait pas moyen d'élever mes respects au point où elle se croit en droit de les exiger. Elle a contre vous autres une liste de griefs qui datent du temps du déluge, et qui sont les plus ennuyeux du monde. J'ai tout écouté, tout approuvé; si bien qu'elle a fini par m'offrir sa protection, que j'ai acceptée bien vite pour en finir, et nous pouvons espérer qu'à ma considération, elle voudra bien paraître un instant ce soir au bal.

SCÈNE II.

ERNEST, JUSTIN, M. VIÉTOF.

M. VIÉTOF. Tenez, mon gendre, voici une lettre qui vous regarde. Elle vient de chez Grignon. Il paraît que le salon de danse que l'on devait vous donner est pris pour un repas de corps.

ERNEST (lisant). Ce n'est pas possible.

M. VIÉTOF. Vous le voyez cependant.

ERNEST. Si je savais qu'Aglaé ne fût pas encore prête...

M. VIÉTOF. Oh! même quand une femme est prête, il y a encore tant de choses à faire à sa toilette, que vous avez tout le temps d'aller vous expliquer pour votre bal. C'est qu'en vérité je ne sais à quoi vous occuperiez tout ce monde, si vous ne le faisiez pas danser. La famille de ma femme et la mienne sont comme deux fleuves qui n'ont jamais pu se confondre; la vôtre leur est tout à fait inconnue; je ne vois donc que des violons qui puissent mettre une apparence d'harmonie avec tout cela.

ERNEST. Je ne conçois rien à ce changement; c'était la chose la mieux convenue..... Je vais avertir Aglaé. (Il s'approche d'une porte.) Aglaé!

UNE VOIX (du dedans). Qui est là?

ERNEST. C'est moi.

LA VOIX. Attendez.

ERNEST (toujours à la porte). Je voulais vous prévenir que j'étais obligé d'aller quelque part, et vous demander.....

LA VOIX. C'est bon.

ERNEST (revenant sur le bord du théâtre avec un peu d'humeur). Il est pourtant désagréable qu'elle ne veuille pas m'écouter.

M. VIÉTOF. Chut, ne faites donc pas déjà le mari.

JUSTIN. Je vais essayer, moi. (Il s'approche de la porte.) Ma cousine.

LA VOIX. C'est vous, Justin. Soyez tranquille; nous nous sommes occupées de vous.

ERNEST (avec une humeur plus marquée). Vous m'avouerez qu'elle pourrait bien me répondre aussi. Ce que je veux lui demander est assez essentiel.

M. VIÉTOF. Eh bien, demandez-le-lui, mais avec douceur et précaution.

ERNEST (retournant à la porte). Ma chère Aglaé, croyez-vous que je puisse sortir pour un quart d'heure?..... Elle ne répond pas..... Je ne veux aller que chez Grignon..... Le plus profond silence. (Il fait les signes d'une impatience très-marquée, et se rapprochant de la porte, il dit d'une voix émue qu'il tâche d'adoucir) : Ma bonne amie, je ne vous demande qu'un mot. Puis-je sortir un quart d'heure?

M. VIÉTOF. Ma foi, sortez toujours. Il faudra bien qu'elle vous attende.

ERNEST. Je ne conçois rien à cette obstination.

M. VIÉTOF. Il n'y a pas d'obstination. Elle est tellement occupée qu'il serait très-possible qu'elle ne pensât pas à vous.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, FRANÇOISE.

FRANÇOISE. Monsieur Justin, mademoiselle voudrait vous parler.

ERNEST. C'est moi que vous voulez dire.

FRANÇOISE. Non, non ; c'est monsieur Justin.

M. VIÉTOF (à Justin). Puisque tu es admis dans le sanctuaire, tâche donc de les engager à se dépêcher.

(Justin et Françoise entrent dans l'appartement d'Aglaé.)

SCÈNE IV.

ERNEST, M. VIÉTOF.

M. VIÉTOF (riant). Elle est inconséquente cette petite Aglaé. Ma femme et elle veulent le consulter sur quelques chiffons,

je le parierais. Elles ont en lui une confiance qui n'a pas de nom. Il est vrai qu'il se connaît à tout.

ERNEST (avec dépit). Il a bien du bonheur.

M. VIÉTOF. S'il trouvait quelque chose à redire à la toilette de sa cousine, elle serait capable de la recommencer.

ERNEST (toujours avec dépit). C'est, comme vous dites, la preuve d'une grande confiance.

M. VIÉTOF. Ah ! mon cher Ernest, vous allez apprendre ce que c'est que les femmes. Il est vrai qu'il faut bien avoir quelque chose qui vous fasse sentir la vie ; si on n'était pas tourmenté de temps en temps, on s'ennuierait. En parlant de tourment, avez-vous été chez madame Duriffey ? Par exemple, elle est bien complète celle-là. Quand je pense qu'on voulait me la faire épouser dans le temps ! En vérité, j'aime encore mieux ma femme. (Ernest regarde l'appartement d'Aglaé.) Vous vous attendez toujours à la voir paraître... J'ai passé par là. Allez pour votre bal ; mettez une heure à votre négociation, s'il le faut ; revenez ici, et je vous réponds que vous ne trouverez rien de plus avancé.

ERNEST. Mais, monsieur, il me semble que je pourrais bien entrer chez Aglaé.

M. VIÉTOF. Ce serait pour vous faire lapider. Songez donc que c'est vous que l'on veut surprendre. Allez pour votre bal.

ERNEST. Certainement je n'irai pas que Justin ne soit revenu.

M. VIÉTOF. A cause de moi ? Pour me tenir compagnie ? Je ne vais pas rester ici. Ne faut-il pas que je retourne dans le salon amuser un peu notre monde ? Quand vous serez de retour, c'est alors que nous ferons ensemble une descente dans cette chambre mystérieuse, et il faudra bien qu'on en finisse.

ERNEST. Le bal est dans ce moment la chose qui m'occupe le moins.

M. VIÉTOF. Cela vous regarde ; c'est à vous que l'on s'en prendra. Du moment qu'un père qui a élevé une grande fille lui a trouvé un mari, et qu'il a donné la dot, on n'a plus rien à lui demander. (Ernest fait quelques pas vers l'appartement d'Aglaé : monsieur Viétof le retient par le bras.) J'oubliais de

vous dire une chose importante. Veillez bien sur votre femme aujourd'hui.

ERNEST (avec étonnement). Que voulez-vous dire ?

M. VIÉTOF. Ayez soin qu'elle ne parle que le moins possible à ses cousines Hérisson et Sophie; elles ont déclaré que votre appartement sentait la peinture, et que votre femme ne devait pas y coucher avant un mois. Voyez quel texte elles fourniraient à Aglaé pour nous tourmenter tous ce soir. Il faudra que vous ayez même l'œil sur sa mère; car ce serait le même inconvénient... Entendez-vous seulement ce que je vous dis ?

ERNEST (se parlant à lui-même). C'est par trop ridicule. Je vais entrer.

(Il va à l'appartement d'Aglaé, Justin en sort.)

SCÈNE V.

M. VIÉTOF, ERNEST, JUSTIN.

ERNEST (à Justin, qui ne fait que traverser le théâtre). Justin ! un moment.

JUSTIN. Impossible.

ERNEST. Peux-tu passer chez Grignon ?

JUSTIN (dans la coulisse). J'ai bien autre chose à faire.

SCÈNE VI.

M. VIÉTOF, ERNEST.

M. VIÉTOF (riant aux éclats). Riez donc comme moi, au lieu de faire la mine que vous faites. Je les crois folles, sur mon honneur; à moins qu'il ne soit question de cette lettre anonyme qu'elles ont reçue hier au soir.

ERNEST. Une lettre anonyme sur moi?

M. VIÉTOF. Oui ; mais si sotte qu'il est convenu qu'on ne doit pas vous en parler.

ERNEST. Que pouvait-elle contenir?

M. VIÉTOF. Des balivernes en style pitoyable.

ERNEST. Je la veux voir.

M. VIÉTOF. Elle est brûlée.

ETNEST. Vous avez eu tort.

M. VIÉTOF. De vous en parler, c'est vrai. A coup sûr, dès que ma femme n'en a pas fait d'éclat, il fallait que cet écrit fût bien insignifiant.

ERNEST. Mais vous l'avez lu?

M. VIÉTOF. Ah! nous n'en sortirons pas. Oui, je l'ai lu, et je vous répète que c'est la plus sotte chose du monde. N'allez pas en faire de bruit; vous gâteriez toute cette fête. Promettez-le-moi, Ernest.

ERNEST. Il est pourtant cruel...

M. VIÉTOF (l'interrompant). Combien je me repens de n'avoir pas su me taire ! Ernest, prenez-y garde ; si vous donniez suite à cette indiscrétion, je serais homme à ne pas me montrer de la journée. Madame Viétof est terrible. Vous voyez encore tout cela en beau ; mais vous saurez un jour combien un mari doit être sur le qui vive.

ERNEST. Ne craignez rien.

M. VIÉTOF. Nous faisons bon ménage; personne ne peut dire que nous ne faisons pas bon ménage... Mais vous me donnez votre parole d'oublier la lettre anonyme.

ERNEST. Je vous la donne.

M. VIÉTOF. Vous êtes un honnête homme, et j'y compte. (A part.) Avec cela, j'aurais mieux fait de ne rien dire.

SCÈNE VII.

M. VIÉTOF, ERNEST, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE. Monsieur, monsieur le maire fait dire qu'il attend.

M. VIÉTOF (au domestique). C'est bon. (Le domestique sort.) Voilà qui va bien. Où en sont nos femmes? Je n'en sais rien, et je vous laisse pour retourner au salon. Je n'ai pas votre calme ; je craindrais de perdre patience et de faire du mauvais sang.

(Il s'en va.)

SCÈNE VIII.

ERNEST, seul.

Ah ! le plus beau jour de la vie ! (Il se laisse tomber dans un fauteuil.) Que dois-je faire? Aller, rester? je n'en sais plus rien. Et cette lettre anonyme !... Il faut espérer que demain viendra.

SCÈNE IX.

ERNEST, AGLAÉ, FRANÇOISE.

AGLAÉ. Par ici, Françoise, parce qu'il y a une glace à pied. (Apercevant Ernest.) Ah ! vous êtes encore là, monsieur? Vous m'aviez dit que vous alliez sortir.

FRANÇOISE. Regardez donc comme mademoiselle est belle.

AGLAÉ. Je crois que cela lui est bien égal.

ERNEST. Pourquoi dites-vous cela ?

AGLAÉ. Vous m'avez répété tant de fois que vous ne me trouviez bien qu'en négligé.

ERNEST. Je ne me le rappelle pas.

AGLAÉ. Si vous n'avez pas de bal, je serai bien ridiculement mise. Vous ne savez encore rien sur cette difficulté que l'on vous fait, et dont mon cousin nous a parlé?

ERNEST. Mon Dieu ! non. Vous n'avez pas voulu me répondre.

AGLAÉ (à Françoise). Voyez donc. Il me semble que ceci va mal.

FRANÇOISE (arrangeant un pli à la robe d'Aglaé). Ce n'est rien, mademoiselle.

AGLAÉ (se mirant avec complaisance). Je n'ai jamais eu de robe aussi bien faite. (A Ernest avec douceur.) Qu'est-ce que vous me disiez donc, Ernest ?

ERNEST. Si vous m'eussiez instruit du temps qu'il vous fallait encore...

AGLAÉ (toujours devant sa glace). Je vous demande bien pardon, Ernest ; mais demandez à Françoise combien nous étions occupées quand vous êtes venu nous parler à travers la porte.

FRANÇOISE. Les hommes ne se doutent pas de cela ; ils n'ont rien de plus à faire un jour de noce qu'un autre jour. Leur toilette est toujours la même. Mais une demoiselle comme mademoiselle...

AGLAÉ. Vous pouvez aller chez le traiteur à présent.

ERNEST. Il n'est plus temps ; le maire vient de nous faire prévenir qu'il nous attendait.

SCÈNE X.

MADAME VIÉTOF, AGLAÉ, ERNEST, FRANÇOISE.

MADAME VIÉTOF. Qu'est-ce à dire? Eh bien, il attendra. Voilà un maire bien pressé. Il n'est pas onze heures.

AGLAÉ. En effet, dès que mon père n'a pas voulu que je fisse deux toilettes, je ne puis pas me marier de si bonne heure, habillée comme je le suis ; cela n'aurait pas d'exemple.

MADAME VIÉTOF. Tu as bien raison. Monsieur le maire, d'ailleurs, ne fait pas si souvent des mariages comme le vôtre ; quand il y mettrait un peu de complaisance.. (A Ernest.) Comment trouvez-vous Aglaé aujourd'hui?

ERNEST. Je la trouve très-bien.

MADAME VIÉTOF. N'est-il pas vrai? (A sa fille.) Assieds-toi donc, mon cœur, tu ne dois plus pouvoir te tenir sur tes jambes.

ERNEST. Les voitures sont en bas depuis longtemps.

MADAME VIÉTOF (s'asseyant). Ah ! ah !

(Aglaé s'assied aussi.)

ERNEST. Si Aglaé voulait, nous nous débarrasserions de cette corvée de la municipalité, et nous n'irions après cela à l'église que quand il lui plairait.

MADAME VIÉTOF. Oui, si monsieur Viétof était raisonnable.

Mais une fois qu'il nous tiendra, il ne nous laissera plus revenir. Il faut avoir le temps de se reconnaître. Voilà la première fois de la matinée que nous pouvons prendre quelque repos. N'avez-vous pas une course à faire? Allez, monsieur Ernest, nous vous attendrons.

ERNEST. Le salon est plein de monde.

MADAME VIÉTOF. Je m'en doute bien; monsieur Viétof a envoyé tant d'invitations.

ERNEST. Nous ne pouvons guère retarder plus longtemps.

MADAME VIÉTOF. Bast! bast! ils ne s'ennuient pas, je vous assure.

ERNEST. Mais enfin, puisque nous sommes prêts.

MADAME VIÉTOF. Vous croyez cela, vous vous trompez. Si par hasard il était vrai que l'on ne pût pas danser ce soir, il faudrait qu'Aglaé changeât totalement de toilette. Vous voyez bien qu'avant tout il faut savoir à quoi nous en tenir là-dessus. Je connais les usages, et, comme je réponds encore de ma fille, je ne souffrirai pas qu'elle y manque.

ERNEST (avec un léger mouvement d'humeur). Il faut donc vous obéir.

(Il prend son chapeau et s'en va; Françoise rentre dans l'appartement d'Aglaé.)

SCÈNE XI.

MADAME VIÉTOF, AGLAÉ.

MADAME VIÉTOF (à part). Je crains qu'il ne soit un peu tyran.

AGLAÉ. Ne faire qu'une toilette un jour comme celui-ci! Il était si simple d'en faire deux!

MADAME VIÉTOF. Que veux-tu, ma bonne amie? c'est la volonté de ton père.

AGLAÉ. Vous ne m'empêcherez pas, maman, de trouver au moins que les pères ont souvent de singulières volontés.

MADAME VIÉTOF. Tous les hommes en général.

AGLAÉ. Enfin je vais jurer à monsieur Ernest de l'aimer

toute la vie (en soupirant) ; et, si mon père l'eût voulu, je l'aurais juré à un autre.

MADAME VIÉTOF. Allons, allons, mon enfant, tu auras tout le temps de penser à cela.

AGLAÉ. Vous avez raison, maman.

MADAME VIÉTOF. Il ne faut pas se créer des chimères ; tout s'arrange avec le temps. Veux-tu entrer dans le salon ?

AGLAÉ. Déjà.

MADAME VIÉTOF. Mais oui. Il me semble qu'il ne te manque plus rien.

AGLAÉ. Vous ne sauriez croire ce qu'il m'en coûte d'aller recevoir tant de félicitations à la fois.

MADAME VIÉTOF. Il faut t'armer de courage. Songe donc que te voilà une femme. Par exemple, ma petite, je te recommanderai d'avoir le ton doux et modeste avec nos parents, mais surtout d'y joindre un air de satisfaction timide vis-à-vis ceux de ton mari ; c'est de bon goût, et tout le monde remarque cela. Je te donne ensuite carte blanche pour triompher hadiment des jeunes personnes que la vue d'une mariée désole toujours. Et si, dans la foule des compliments que l'on t'adressera, il s'en trouvait de déplacés, au lieu de rougir et de baisser les yeux comme on le voit faire tous les jours, regarde fixement les gens qui te parleront, sans avoir l'air de les comprendre. Cette manière est infaillible ; elle arrête tout à coup les mauvais plaisants en les forçant de respecter votre innocence ; et, à ton âge, je m'en suis très-bien trouvée.

AGLAÉ. J'ai toujours fait comme cela.

SCÈNE XII.

MADAME VIÉTOF, AGLAÉ, ERNEST, un peu après, M. VIÉTOF.

ERNEST. Je n'ai pas été obligé d'aller bien loin, et l'on avait envoyé dire ici que tout était arrangé. Rien ne nous arrête plus ; nous pouvons partir.

(Ils vont pour sortir, M. Viétof entre.)

M. VIÉTOF. Où allez-vous donc? Votre frère n'est pas avec vous, madame Viétof? C'est au mieux ; il est un des témoins, et Dieu sait à présent combien de temps il va nous faire attendre.

MADAME VIÉTOF. C'est votre faute. Pourquoi l'avoir engagé à être témoin?

M. VIÉTOF. Parce que vous auriez été furieuse si je ne l'avais pas fait.

MADAME VIÉTOF. Pas du tout. Je sais que mon frère est musard, et je n'aurais pas été furieuse. Il n'y a qu'à prendre une autre personne.

M. VIÉTOF. Vous savez bien que l'acte est fait d'avance, et que le nom de votre frère y est porté.

MADAME VIÉTOF. La belle nécessité de faire faire l'acte d'avance!

M. VIÉTOF. C'est vous qui l'avez demandé au maire.

MADAME VIÉTOF. J'aurai toujours tort. Au surplus, j'y suis accoutumée.

M. VIÉTOF. Je fais juge notre gendre.

MADAME VIÉTOF. Ne mettons pas ces enfants dans nos querelles, je vous en prie, monsieur Viétof. Ils doivent croire que les époux sont toujours d'accord, et c'est d'un mauvais exemple.

M. VIÉTOF. Je suis sûr qu'Ernest ne croit pas cela.

AGLAÉ. Ni moi non plus.

MADAME VIÉTOF. Envoyez un domestique.

M. VIÉTOF. Cela fera grand'chose.

MADAME VIÉTOF. Eh bien, Ernest, allez-y; c'est à deux pas, et il y a des voitures à la porte.

M. VIÉTOF. Laissez-le donc respirer, ce pauvre garçon. Vous êtes vraiment sans pitié pour lui.

MADAME VIÉTOF. C'est à cause de vous.

ERNEST. Que faut-il que je fasse?

MADAME VIÉTOF. Allez chez mon frère, mon bon ami.

M. VIÉTOF. Restez, mon gendre. Mon beau-frère est assez fantasque, et je ne veux pas vous exposer à ses humeurs.

MADAME VIÉTOF. En ce cas-là nous attendrons.

M. VIÉTOF (s'en allant). Nous attendrons.

SCÈNE XIII.

MADAME VIÉTOF, AGLAÉ, ERNEST.

ERNEST. Mais la matinée peut se passer comme cela.

MADAME VIÉTOF. Tant pis pour monsieur Viétof. J'avais ouvert un avis raisonnable; il l'a repoussé; il faut qu'il subisse les conséquences de son entêtement. Je serais désolée à présent que vous fissiez la moindre démarche.

(On entend chanter dans la coulisse.)

AGLAÉ. Ah ! maman, qu'est-ce donc que j'entends?

SCÈNE XIV.

MADAME VIÉTOF, AGLAÉ, ERNEST, LA MÈRE TOPIE.

LA MÈRE TOPIE (avec des bouquets).

AIR : Tous les bourgeois de Chartres.

Dans ce beau jour de fête,
Monsieur le marié,
Je viens d'un air honnête
Pour vous complimenter.

ERNEST (l'interrompant). Q'est-ce que vous voulez? Laissez-nous.

LA MÈRE TOPIE. Eh ! mon bon monsieur, permettez-moi de fleurir ces dames.

ERNEST. Ces dames n'ont pas besoin de vos fleurs. Allez-vous-en.

LA MÈRE TOPIE. Mes bouquets portent bonheur, foi de femme. Il n'y a pas huit mois que j'en ai porté au mariage d'un monsieur de soixante-dix ans qui épousait une jeune fille de dix-huit, et, pas plus tard qu'hier, il m'a fait demander des oranges pour les réjouissances du baptême de leur enfant.

(Aglaé sourit.)

ERNEST. Allez-vous nous assommer de vos quolibets?

MADAME VIÉTOF. Ne tourmentez donc pas cette pauvre femme; elle a fait rire Aglaé.

ERNEST. Si nous n'avions pas autre chose à faire.

LA MÈRE TOPIE. Monsieur n'est peut-être pas le marié?

MADAME VIÉTOF. Si fait vraiment.

LA MÈRE TOPIE. Eh bien, mais ne doit-il pas être enchanté que l'on fasse rire mademoiselle un jour comme celui-ci? C'est un jour si sérieux.

AGLAÉ (bas à sa mère). Elle a bien raison.

LA MÈRE TOPIE. Pour les femmes, s'entend; car, pour les messieurs, c'est bien véritablement le plus beau jour de la vie. On leur donne une jolie personne, on leur donne de l'argent, on leur donne tout; et eux, qu'est-ce qu'ils donnent? (Elle rit.) Ah! ah! ah! comme tout ça est arrangé! Ah! ah! ah! enfin c'est comme ça. Ah! ah! ah!

MADAME VIÉTOF et AGLAÉ (riant). Ah! ah! ah!

ERNEST (à part). La voilà établie. Elle a un succès complet. (Haut à la mère Topie.) Tâchez toujours de ne pas prendre trop de liberté.

LA MÈRE TOPIE. Mon cher monsieur, vous n'avez que faire de craindre; nous savons ce que c'est que la politesse et le bon ton, Dieu merci! Il ne faut pas nous confondre avec les harengères d'autrefois; non : c'est que ce n'est plus notre calibre. Nous respectons tout le monde à présent, afin de ne pas nous tromper. Ce n'est pas que le diable y perde rien, mais c'est la façon de faire ses affaires aujourd'hui.

AGLAÉ. Qu'elle est drôle!

LA MÈRE TOPIE. Je porte des bouquets aux noces, parce que ma mère en portait, et que j'ai toujours aimé à voir de jeunes mariées; mais je ne leur parlerais pas comme ma mère le faisait; cela ne ressemblerait à rien à présent. Imaginez-vous qu'elle leur disait...

ERNEST. Paix!

AGLAÉ. Que vous êtes méchant, Ernest!

ERNEST. Je connais si bien ce genre de femmes-là.

LA MÈRE TOPIE. Vous ne connaissez rien du tout, mon cher monsieur.

AGLAÉ (à la mère Topie). Répétez-nous donc ce que votre mère disait aux jeunes mariées.

ERNEST. Aglaé, ce ne peut être que quelque sottise.

LA MÈRE TOPIE. Sans doute; mais dans le temps on écoutait encore ça.

AGLAÉ. Dites-donc.

(Ernest s'assied en tournant le dos à la mère Topie.)

LA MÈRE TOPIE. Vous le voulez? Eh bien donc, elle leur disait : « Ma belle dame, je n'ai pas de conseils à vous donner; mais, si vous voulez avoir la paix dans votre ménage, croyez-moi... »

AGLAÉ. Après.

LA MÈRE TOPIE. « Soyez soumise à votre mari. »

AGLAÉ. La belle chute!

ERNEST (se retourne en riant). Laissez-la donc continuer.

MADAME VIÉTOF. C'est bien curieux, en voilà assez.

ERNEST (avec gaîté). Sa mère avait du bon sens.

LA MÈRE TOPIE. Pas le moins du monde, mon cher monsieur, car je sais combien il m'en a cuit pour avoir eu la bonhomie de suivre ses conseils. Si c'était à recommencer... Mais je suis veuve; et, quoique j'aie trois enfants, ce qui est une grande charge, je ris et je chante à présent depuis le matin jusqu'au soir.

ERNEST (à part). Quelle peste que cette femme-là!

LA MÈRE TOPIE (présentant un bouquet Aglaé). Madame la mariée, prenez donc ce bouquet.

AGLAÉ. Volontiers.

LA MÈRE TOPIE. Je vais offrir celui-ci à madame votre sœur.

MADAME VIÉTOF (prenant un bouquet). C'est une bonne créature.

ERNEST (donnant de l'argent à la mère Topie). Vous devez être contente.

LA MÈRE TOPIE. En conscience, mon bon monsieur, je vous le demande : un mariage aussi riche! un mariage de finance! un hôtel à la chaussée d'Antin!... Vous ne donnez pas plus qu'au faubourg Saint-Germain.

ERNEST (lui donnant encore de l'argent). Il n'y a pas moyen de s'en débarrasser.

LA MÈRE TOPIE. Vrai, ce n'est pas pour moi, mais quand on a trois enfants... Vous saurez ce que c'est.

ERNEST. Faudra-t-il vous mettre à la porte?

LA MÈRE TOPIE. Le plus beau jour de la vie, comment peut-on être aussi rude au pauvre monde?... Quel joli couple cela va faire!... Il y a des gens qui ont tout, jeunesse, beauté, fortune... Il ne vous manque plus que du malheur.

MADAME VIÉTOF. Adieu, adieu, bonne femme.

LA MÈRE TOPIE. Adieu, mesdames. Adieu, mon bon monsieur. Je vous demande bien pardon de vous avoir étourdis; mais, un jour de noce, ça ne fait quelquefois pas mal.

(Elle sort en chantant.)

SCÈNE XV.

MADAME VIÉTOF, AGLAÉ, ERNEST.

ERNEST. Le ciel soit loué! nous en voilà débarrassés.

MADAME VIÉTOF. Elle ne nous a pas ennuyées, n'est-ce pas, Aglaé?

AGLAÉ. Elle aurait pu rester moins longtemps.

MADAME VIÉTOF. C'est vrai. Il ne faut pas faire attendre notre monde; et, si tu veux, mon enfant, nous allons nous rendre au salon.

AGLAÉ. Voici mon cousin.

SCÈNE XVI.

MADAME VIÉTOF, AGLAÉ, ERNEST, JUSTIN.

JUSTIN (s'approche d'Aglaé et lui parle à demi-voix, ce qui donne à Ernest une inquiétude qui l'empêche de prêter attention à madame Viétof qui l'entretient à voix basse). Je suis enchanté, ma belle cousine! Tout a été pour le mieux; elles viendront, et voici la réponse de la mère. (Il donne à Aglaé

une lettre qu'elle met dans son corset après l'avoir lue.) Puis-je assez vous remercier? Mais vous êtes si bonne!

AGLAÉ. Assurément, et meilleure que vous ne croyez.

(Elle soupire.)

M. VIÉTOF (dans la coulisse). Allons, madame Viétof; allons, ma fille; les témoins sont arrivés.

MADAME VIÉTOF. Nous voilà, nous voilà. Justin, dites à monsieur Viétof que nous n'avons plus que nos châles à prendre. Je vais t'apporter le tien, Aglaé.

(Madame Viétof rentre dans l'intérieur de son appartement. Justin sort de l'autre côté du théâtre.)

SCÈNE XVII.

AGLAÉ, ERNEST.

ERNEST. Ma chère Aglaé, ne me ferez-vous pas confidence de ce que vous disait Justin tout à l'heure?

AGLAÉ. Ce n'était rien.

ERNEST. Il paraissait pourtant fort animé.

AGLAÉ. Vous le connaissez; c'est son ton habituel.

ERNEST. Mais il vous a donné une lettre.

AGLAÉ (le regardant d'un air étonné). C'est vrai.

ERNEST. Je désirerais savoir ce que contient cette lettre.

AGLAÉ. Eh! mon Dieu, seriez-vous jaloux?

ERNEST. Quelle folie! Je ne suis que curieux.

AGLAÉ. C'est étonnant.

ERNEST. Ce qui est étonnant, c'est votre émotion pour une chose aussi simple.

AGLAÉ. Mon émotion! Que voulez-vous dire? Je n'ai pas d'émotion. Pour quel sujet aurais-je de l'émotion? Monsieur Justin ne peut-il pas me parler? Ne puis-je pas répondre à monsieur Justin sans exciter vos alarmes? Avez-vous des soupçons sur mon cousin, sur moi? Notre union n'est-elle pas son ouvrage? N'est-ce pas lui qui vous a introduit dans cette maison? Je ne reviens pas de l'importance que vous mettez à ce qu'il peut m'avoir dit.

ERNEST. C'est vous qui en mettez. Il était si facile de me répondre tout de suite.

AGLAÉ. Mais c'est que je ne veux pas prendre l'engagement de vour répéter tout ce que l'on me dira; ce serait un esclavage intolérable. Si j'eusse aimé monsieur Justin au point de désirer l'épouser, certainement mon père n'aurait pas gêné notre inclination. Il est notre parent, il est jeune, il est doux, il est rempli de qualités, et je suis sûre qu'il rendra une femme fort heureuse.

ERNEST. Calmez-vous, Aglaé. Rien n'est plus déplacé que l'agitation où vous voilà. N'avez-vous jamais eu de curiosité? Eh bien, je vous avouerai que la mienne avait été excitée par cette conversation à voix basse, et par cette lettre que vous vous êtes empressée de cacher après l'avoir lue.

AGLAÉ. Empressée de cacher! (Elle fait un mouvement pour retirer la lettre et la donner à Ernest, mais elle s'arrête tout à coup.) J'en suis fâchée; mais je trouve que je ne dois pas vous satisfaire, d'après la tournure qu'a prise notre entretien.

ERNEST (avec la plus grande douceur, et lui passant le bras autour du corps). Vous ne pensez pas que je pourrais l'exiger.

AGLAÉ (se dégageant, élève la voix). Maman, maman, il exige.

SCÈNE XVIII.

AGLAÉ, ERNEST, MADAME VIÉTOF, FRANÇOISE, portant des châles.

MADAME VIÉTOF. Déjà!... Et tu pleures.

ERNEST. C'est un enfantillage.

AGLAÉ. Monsieur veut savoir absolument ce que mon cousin avait à me dire.

MADAME VIÉTOF (à Ernest). Innocent! comment! vous donnez encore dans ces puérilités-là? (A sa fille.) Et tu ne l'en as pas instruit, j'espère?

AGLAÉ. Certainement non.

MADAME VIÉTOF. Tu as bien fait. Mon cher monsieur Ernest, je ne sais pas jusqu'où vous iriez si l'on vous laissait faire. Il ne faut pas trop vous exagérer les droits d'un mari... (Elle rit.) Mais il est de règle que les amoureux se querellent toujours... Avec cela, c'est le bon temps, avouez-le.

ERNEST. Je n'ai rien exagéré.

MADAME VIÉTOF. Si fait, puisque ma fille se plaint.

ERNEST. Aglaé pourrait s'être trompée.

MADAME VIÉTOF. Une femme ne se trompe jamais.

ERNEST. Un mot m'aurait suffi.

MADAME VIÉTOF (avec ironie). Un mot?

AGLAÉ. Oui, maman ; voilà où il en est.

MADAME VIÉTOF. Vous êtes aussi enfant l'un que l'autre. Eh bien, monsieur le despote, si je vous apprenais, moi, que cette terrible conversation m'était connue, que je savais qu'il n'était question que d'une invitation pour votre bal de noce, où en seriez-vous avec vos éclats d'autorité?

AGLAÉ (donnant à sa mère la lettre que Justin lui a remise). Monsieur peut lire.

MADAME VIÉTOF (présentant la lettre à Ernest qui la refuse). (A sa fille.) Tu es trop bonne. (A Ernest.) Cette madame Dermance, qui a signé ce billet, est la mère d'une jeune personne que mon neveu recherche en mariage. Il ne nous a parlé que ce matin du désir qu'il avait de nous les faire engager pour ce soir, et voilà tout ce grand mystère. Avez-vous encore quelque chose à exiger ?

ERNEST. Si vous voulez absolument me condamner.....

MADAME VIÉTOF. Non, je veux vous réformer. Soyez persuadé que ce qui établit dans le monde la réputation d'un honnête homme, c'est sa femme. Quand une femme se loue d'un mari, il n'y a plus rien à dire. Mais vous m'avouerez qu'une femme, de son côté, ne peut se charger d'une aussi grande responsabilité que lorsque véritablement elle ne trouve rien qui la choque; et les femmes sont très-susceptibles, et elles ont raison de l'être.

AGLAÉ. Voilà qui est fini, maman. Il reconnaît ses torts; il ne faut pas le gronder davantage.

MADAME VIÉTOF. Je ne le gronde pas, je l'instruis.

AGLAÉ (avec enjouement). Donnez-moi le bras, Ernest, que nous entrions ensemble dans le salon.

MADAME VIÉTOF. Non, ma petite, entre plutôt seule; et donne-lui même ton mouchoir, afin que rien ne nuise à ton maintien. (Aglaé donne son mouchoir à Ernest.) Prenez aussi son châle (Elle lui donne un châle.) Est-il heureux!

(Aglaé sort, sa mère la suit.)

ERNEST. Enfin!

(Il s'en va.)

SCÈNE XIX.

FRANÇOISE, seule.

N'est-il pas cruel pour moi d'être forcée de rester ici? J'aurais eu tant de plaisir à voir l'effet que va faire notre demoiselle! On aura jamais vu une aussi jolie mariée..... Enfin, j'irai ce soir au bal; je la verrai danser. Je verrai aussi monsieur Justin, qu'elle trouve si beau danseur. Pour monsieur Ernest, je ne sais pas pourquoi je m'imagine qu'il doit manquer de grâces; il me semble tout d'une pièce. Ça peut être un bon jeune homme; mais c'est trop sérieux pour son âge. Il faut attendre. Je quitte le service de madame pour suivre mademoiselle, et c'est fort raisonnable de la part de madame; car certainement, si mademoiselle veut avoir confiance en moi, je ne la laisserai pas devenir victime, comme on voit tant de pauvres petites femmes. (Elle s'approche d'une croisée.) Il faut bien que je voie les gens de la noce monter en voiture.... Que de monde!... C'est presque tous parents.... Je n'en connais pas le quart; on en reçoit si peu ici. Ils préfèrent recevoir des amis : ils ont raison.... Quelle est donc cette dame à qui madame La Tremblaie fait tant de politesses, et qu'elle veut faire monter en voiture avant elle? C'est madame du Drochet, dont elle disait pis que pendre il ya quelques jours. C'est joli le monde. Ah! voilà mademoiselle. Ils ne veillent seulement pas à la garniture de sa robe... Qu'est-ce que c'est donc?... Eh bien, elle descend... Elle rentre dans la maison... Aurait-elle oublié quelque chose?... Cher-

chons donc. (Elle regarde autour d'elle.) Elle a ses gants, son éventail, son châle.... Je ne vois pas ce qui peut lui manquer.

SCÈNE XX.

MADAME VIÉTOF, AGLAÉ, ERNEST, FRANÇOISE.

AGLAÉ (avec humeur). Françoise, ils se sont aperçus que je n'avais pas de bouquet de fleur d'oranger dans ma coiffure.

FRANÇOISE. C'est vrai, mademoiselle; nous avions oublié le chapeau de la mariée; c'est l'essentiel. Je vais le chercher.

(Elle sort.)

AGLAÉ. Je savais bien que je ne l'avais pas; mais qui est-ce qui affiche ces choses-là aujourd'hui? Vous auriez dû prendre mon parti, Ernest.

MADAME VIÉTOF. Mon enfant, mon enfant, il aurait eu tort; et je ne sais pas où j'avais la tête de ne pas m'être aperçue de cela.

AGLAÉ. Ma tante ne sait que me contrarier. Si elle n'eût rien dit, personne n'en aurait parlé.

ERNEST. C'est un petit désagrément.

AGLAÉ. Comment placer ce vilain bouquet dans une coiffure aussi bien faite? C'est une satisfaction que l'on donne aux commères; car il n'y a que les commères qui attachent de l'importance à ces vieilleries-là. A quoi cela rime-t-il? Qu'est-ce que cela signifie?

MADAME VIÉTOF. Cela signifie beaucoup.

AGLAÉ. Je vous assure que cela ne signifie rien.

FRANÇOISE (apportant le chapeau). Je le croyais perdu. Tenez, le voici, mademoiselle.

(Aglaé prend le bouquet, et en arrache plusieurs boutons.)

MADAME VIÉTOF. Que fais-tu donc?

AGLAÉ. Certes, je ne mettrai pas tout cela.

MADAME VIÉTOF (à Ernest.) Elle a sa petite tête. (A sa fille.) Assieds-toi; je vais l'arranger de façon qu'on ne le verra guère.

AGLAÉ (s'asseyant). Quel usage ridicule! (A Ernest, tandis

que sa mère lui attache le bouquet.) Vous riez. Sans vous, cependant, je ne serais pas obligée de me prêter à des choses pareilles.

ERNEST (avec enjouement). J'ai bien des torts envers vous.

MADAME VIÉTOF. Regarde-toi. Es-tu contente?

AGLAÉ (se lève et va devant une glace). Oh! fi donc. (Elle ôte le bouquet.) Tenez, Françoise, mettez-le tout à fait sous mon voile. (On entend de la musique.) Quel est donc ce bruit?

ERNEST (qui s'est approché d'une croisée). C'est la musique de la garde nationale qui vient vous donner une aubade.

AGLAÉ. Il ne manquait plus que cela. De quoi se mêle-t-elle?

ERNEST. Vous épousez un capitaine : c'est un hommage que l'on vous rend.

AGLAÉ. Ernest, mon cher monsieur Ernest, faites-moi l'amitié de la renvoyer, je vous prie.

ERNEST. C'est difficile.

AGLAÉ. Je ne sortirai pourtant pas tant que ces musiciens seront là.

ERNEST. Pourquoi pas?

AGLAÉ. Parce que c'est une esclandre. Soyez donc un peu complaisant.

ERNEST. Je ne demande pas mieux.

AGLAÉ. Eh bien, allez donc.

MADAME VIÉTOF. Cela a cependant bonne mise. Des militaires, de la musique, toutes ces voitures... Je parie qu'il n'y a pas une femme de la noce qui ne voudrait être à ta place.

AGLAÉ. Maman, vous savez combien je suis timide, et l'aversion que j'ai pour ce qui fait de l'embarras. Comment monter en voiture devant tous ces voisins qui sont aux fenêtres, au milieu des portières du quartier? En vérité, je ne puis m'y résoudre... Ernest, mon ami, je vous en demande pardon, je sens que cela vous coûte; mais ne pouvez-vous pas faire quelque chose pour moi?

ERNEST (lui baisant la main). Tout ce que vous voudrez, ma chère amie.

(Il sort.)

SCÈNE XXI.

MADAME VIÉTOF, AGLAÉ, FRANÇOISE.

MADAME VIÉTOF. Aglaé, je viens de faire une observation sur ton mari : c'est par la douceur qu'il faudra le prendre. Les humeurs, les impatiences, les airs de hauteur et de dédain ne réussiraient pas du tout avec lui, et, au contraire, tu en feras tout ce que tu voudras avec les moindres cajoleries. Qu'est-ce que cela te fait ?

AGLAÉ (négligemment.) Oh ! rien. Mais vous, maman, qu'elle manière aviez-vous prise avec mon père?

MADAME VIÉTOF (baissant la voix à cause de Françoise). Mauvaise. Les attaques de nefs.

AGLAÉ. Comment !

MADAME VIÉTOF (de même). Je n'ai jamais eu de nerfs ; mais ton père était si lent à prendre la moindre résolution que j'ai employé ce moyen pour le faire décider plus promptement. Il aurait toujours fini par faire ce que je désirais ; mais il aurait fallu attendre des siècles, au lieu que la peur de se trouver dans l'embarras d'une de mes attaques, le rendait l'homme du monde le plus expéditif. Cependant, si c'était à recommencer, je choisirais autre chose.

AGLAÉ. Puisque cela vous réussissait si bien.

MADAME VIÉTOF. Oui ; mais cela demande encore de la suite.

SCÈNE XXII.

MADAME VIÉTOF, AGLAÉ, ERNEST, FRANÇOISE.

ERNEST. Ne me grondez pas, ma chère Aglaé. Je serais parvenu à renvoyer la musique; mais votre père s'y est opposé formellement, et il veut que vous veniez vous-même remercier les musiciens.

AGLAÉ. Ah ! juste ciel !

ERNEST. J'ai fait, j'ai dit tout ce que j'ai pu faire et dire; il a été inexorable.

AGLAÉ. Mon ami, vous vous y serez mal pris.

ERNEST. Je regrette que vous ne m'ayez pas entendu.

AGLAÉ. Maman, comment donc faire?

MADAME VIÉTOF. Obéir, mon enfant. Nous ne pouvions pas prévoir cela.

AGLAÉ (bas, à sa mère). Est-ce qu'une petite attaque?...

MADAME VIÉTOF. Impossible. Habillée comme je le suis... Et puis cela ne ressemblerait à rien.

AGLAÉ. Voilà à quoi sert la garde nationale.

ERNEST. Allons, un peu de résolution.

AGLAÉ. Je n'ai jamais été plus contrariée qu'aujourd'hui.

ERNEST (à part). C'est agréable.

(Il donne le bras à Aglaé, madame Viétof les suit.)

SCÈNE XXIII.

FRANÇOISE, seule.

Cela ne va pas comme cela devrait aller. Je ne sais pas ce qui en est cause; certainement il n'y a pas de la faute de mademoiselle ; mais on conçoit qu'elle peut trouver du changement dans monsieur Ernest. Moi qui ai vu commencer leurs amours, je n'y reconnais plus rien. Il était toujours si complaisant avec mademoiselle Aglaé, si rempli de prévenances, de petits soins... On aurait juré qu'il ne respirait que pour elle... Mais, à présent, je le trouve bien raisonnable... Cela a duré trop longtemps. Quatre mois ! Comment peut-on espérer que des jeunes gens qui passent toutes les soirées ensemble depuis quatre mois, n'éprouveront pas quelque refroidissement l'un pour l'autre?

IL N'EST PAS D'ETERNELLES AMOURS.



Mme RUINARD.

QU'EST-CE QUE VOUS AVEZ DONC DANS VOS CHEVEUX?

Le Dîner sur l'Herbe.

LE

DINER SUR L'HERBE

OU

UN BON AVERTI EN VAUT DEUX.

PERSONNAGES :

M. ROCHEVILLE.
MADAME ROCHEVILLE.
HENRIETTE, leur fille, âgée de treize à quatorze ans.
M. DUMONT.
L'ABBÉ MIDOUCET.
GUSTAVE, élève de l'abbé Midoucet.
MADAME RUINARD, femme d'un procureur.
VICTOIRE, femme de chambre de madame Rocheville.

La scène est au bois de Vincennes.

SCÈNE I.

MADAME ROCHEVILLE, HENRIETTE, M. DUMONT.

M. DUMONT. Mais êtes-vous bien sûre, madame, que ce soit ici le lieu du rendez-vous?

MADAME ROCHEVILLE. Je n'en sais rien. M. Rocheville a donné lui-même les ordres au cocher, le cocher nous a amenés ici ; donc je dois croire que c'est ici le rendez-vous.

M. DUMONT. Il me semblait cependant avoir dit à votre mari, à M. Rocheville enfin, que nous devions dîner à la Croix.

MADAME ROCHEVILLE. Eh bien, le chemin ici se partage en quatre et forme une espèce de croix.

M. DUMONT. A la bonne heure. Mais c'est qu'à une demi-lieue d'ici il y a une véritable croix de fer, et j'ai bien dans l'idée que c'est là qu'on devait dîner.

MADAME ROCHEVILLE. Que voulez-vous que j'y fasse? il faut attendre monsieur Rocheville.

M. DUMONT. C'est que nous perdrons notre temps.

MADAME ROCHEVILLE. Vous croyez? Pour moi qui n'ai jamais fait ce qu'on appelle un dîner sur l'herbe, je ne suis pas pressée, car je crois d'avance que cela ne m'amusera guère.

M. DUMONT. Il n'y a rien de si agréable.

HENRIETTE. Maman, quand est-ce donc commencera-t-on à s'amuser?

MADAME ROCHEVILLE. Qu'est-ce qui t'empêche de t'amuser depuis ce matin?

HENRIETTE. Vraiment, ma chère maman, je n'en ai pas encore trouvé le moyen. Je me suis couchée hier fort tard pour finir mon chapeau; je me suis levée à moitié endormie, j'étais habillée à sept heures; la voiture n'est venue qu'à dix; au moment d'y monter, on s'est aperçu qu'on avait oublié je ne sais quoi, qu'il a fallu envoyer chercher; mon papa a pris de l'humeur et s'en est allé à pied; nous l'avons guetté tout le long de la route; nous ne l'avons pas vu; et nous arrivons ici sans savoir ce qu'il est devenu, et sans être sûrs que ce soit le lieu du rendez-vous.

MADAME ROCHEVILLE. Elle a raison, et je suis vraiment inquiète de M. Rocheville.

M. DUMONT. Il n'est pas perdu, il se retrouvera.

MADAME ROCHEVILLE. Y a-t-il plusieurs routes pour venir ici?

M. DUMONT. Il y en a vingt. A propos, expliquez-moi donc un peu à quel usage vous avez destiné ces énormes draps qui nous ont tant gêné dans le chemin?

MADAME ROCHEVILLE. C'est pour faire tendre au-dessus de l'endroit où nous dînerons.

M. DUMONT (riant). La précaution est admirable!

MADAME ROCHEVILLE. Ne peut-il pas tomber mille ordures dans les plats? des papillons, des mouches? (M. Dumont rit

plus fort.) Vous riez ; je ne veux pas manger des mouches... des araignées peut-être.

M. DUMONT. Vous avez peur des araignées ?

MADAME ROCHEVILLE. Une peur affreuse.

HENRIETTE. Et moi aussi.

M. DUMONT. Alors il ne faut pas faire de partie de campagne. Que diriez-vous donc s'il vous arrivait, comme à une dame de ma connaissance, de vous asseoir sur un gros crapaud noir qui ferait coac ?

HENRIETTE. Monsieur Dumont, finissez.

M. DUMONT. Mademoiselle Henriette en frissonne déjà. Cela arrive très-souvent.

HENRIETTE. J'aime bien mieux dîner dans une salle à manger.

M. DUMONT. Il est vrai qu'on n'y craint pas les crapauds, les papillons et les araignées ; mais quand vous avez dîné, vous avez dîné ; il ne vous reste aucun souvenir ; vous n'avez rien à raconter. Au lieu qu'à un dîner comme celui que nous allons faire, il y a toujours mille incidents qui sont drôles. C'est du pain, c'est de l'eau qui manquent... Que sais-je, moi ?

HENRIETTE. Il doit souvent manquer des fraises, quand c'est vous qui vous chargez de les apporter. Vous aviez si bien promis d'en faire mettre dans la voiture. C'est comme votre melon.

M. DUMONT. Ah ! ah ! vous avez de la mémoire. Mais vraiment, c'est que j'ai eu peur que cela ne sentît trop fort, et que vous n'en fussiez incommodée.

HENRIETTE. Vous avez toujours des excuses pour ne rien donner, et même pour ne pas rendre les éventails que vous cassez.

M. DUMONT (riant). Vous pensez encore à cela ?

HENRIETTE. Je vous en parlerai jusqu'à ce que vous m'en ayez rendu un autre.

M. DUMONT. Vous m'en parlerez longtemps.

HENRIETTE. Vous n'avez guère de honte, toujours.

M. DUMONT. Êtes-vous contente d'avoir un sujet de querelle contre moi !

MADAME ROCHEVILLE. Henriette a de la rancune, comme vous voyez.

M. DUMONT. C'est la malice en personne.

HENRIETTE. Voilà comme il se tire de tout.

MADAME DE ROCHEVILLE (regardant dans la coulisse). Ma bonne amie, va un peu présider à l'arrangement des draps. Je vois d'ici que les domestiques ne s'y prennent pas bien.

HENRIETTE. Oui, maman.

(Elle sort.)

SCÈNE II.

MADAME ROCHEVILLE, M. DUMONT.

MADAME ROCHEVILLE. Devinez-vous ce que peut être devenu monsieur Rocheville?

M. DUMONT. Qui sait? il a peut-être fait une petite rencontre.

MADAME ROCHEVILLE. Vous plaisantez toujours.

M. DUMONT. Cela est très-possible.

MADAME ROCHEVILLE. Je ne crains pas cela de monsieur Rocheville.

M. DUMONT. Vous ne craignez pas... Croyez-vous qu'il vous compte tout ce qu'il fait?

MADAME ROCHEVILLE. Oui, je le crois.

M. DUMONT. Les honnêtes femmes sont d'une confiance admirable.

MADAME ROCHEVILLE. Il ne peut pas vous entrer dans la tête qu'un homme puisse être rangé.

M. DUMONT. Si fait; mais, tenez, nous ne pourrions jamais nous entendre.

MADAME ROCHEVILLE. Avec qui nous faites-vous dîner aujourd'hui?

M. DUMONT. Avec l'univers. Je vois déjà plus de vingt personnes sans nous compter.

MADAME ROCHEVILLE. Vingt personnes!

M. DUMONT. Au moins.

MADAME ROCHEVILLE. Et qui sont-elles donc?

M. DUMONT. Je ne crois pas que vous en connaissiez une seule. C'est, par exemple, le gros procureur Ruinard, sa femme, son maître clerc, et une certaine demoiselle Sophie que Ruinard traîne partout, et qui est bien véritablement sa cousine; Guéridon, le médecin, avec une espèce de parente aussi; que sais-je, moi? le petit Blaye et sa sœur, qui chante tout ce qu'on veut; plusieurs employés de mon administration, enfin tous gens qui aiment à rire et qui se moquent du reste.

MADAME ROCHEVILLE. Monsieur Dumont, je ne suis pas ridicule, vous le savez; mais il me semble que je vais être bien gauche avec ce monde-là.

M. DUMONT. Que non. On hurle avec les loups.

MADAME ROCHEVILLE. J'aime si peu la grosse joie.

M. DUMONT. Cela vous paraîtra drôle, quand ce ne serait que la nouveauté.

MADAME ROCHEVILLE. Je n'ai été qu'une seule fois dans ma vie au bal de l'Opéra avec M. Rocheville; on dit que c'est fort gai; nous nous y sommes ennuyés à mourir. Cependant nous étions sur de bonnes banquettes, assis bien à notre aise.

M. DUMONT. Sur de bonnes banquettes! De quoi vous avisez-vous aussi d'aller au bal de l'Opéra pour rester sur des banquettes? On se mêle dans la foule. Demandez aux femmes qui s'y amusent si elles savent seulement qu'il y ait des banquettes?

MADAME ROCHEVILLE. Eh bien, elles se fatiguent et n'en sont pas plus avancées.

M. DUMONT. Véritablement vous n'êtes pas de ce siècle-ci.

MADAME ROCHEVILLE. Que voulez-vous? Je ne m'ennuie jamais chez moi, il est rare que je m'amuse ailleurs.

M. DUMONT. Aussi n'avais-je pas trop compté sur le plaisir de vous avoir avec nous. C'est monsieur Rocheville qui a pensé que cela pourrait vous être agréable.

MADAME ROCHEVILLE. Moi qui ne savais pas ce que ce devait être, je n'ai pas fait difficulté d'amener Henriette; je crains à présent qu'elle n'y soit bien déplacée.

M. DUMONT. A parler franchement, elle pourra y entendre

des choses assez drôles; mais bast, bast, elle n'y comprendra rien.

MADAME ROCHEVILLE. Nous gênerons votre monde, j'en suis sûre.

M. DUMONT. Gêner, eux! Ah! je vous réponds bien que non. Le roi serait là, qu'il ne les gênerait pas. Une fois qu'ils sont en train, c'est comme des écervelés. A la dernière partie que nous avons faite à Meudon, il y avait des jeunes gens qui avaient mis de l'eau dans des vessies qu'ils avaient apportées sans rien dire; et, au beau milieu du dîner, les voilà qui montent comme des chats sur les arbres qui nous entouraient, et qui nous inondent. (Il rit aux éclats.) Les femmes criaient; c'était un sabbat d'enfer.

MADAME ROCHEVILLE. Croyez-vous qu'on renouvelle cette plaisanterie-là?

M. DUMONT. Non, non. Il est rare que l'on fasse deux fois de même. Mais nous aurons quelque autre chose; je m'y attends bien.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, HENRIETTE.

HENRIETTE. Maman, avait-on mis l'argenterie dans la voiture?

MADAME ROCHEVILLE. Oui : est-ce qu'on ne la retrouve pas?

HENRIETTE. Non, maman.

MADAME ROCHEVILLE. Il faut que j'aille voir cela.

(Madame de Rocheville sort avec sa fille.)

SCÈNE IV.

M. DUMONT, seul.

Cet innocent Rocheville qui s'avise d'amener sa femme et sa fille à un dîner sur l'herbe! Il ne peut se passer d'elles un

seul jour. Je suis sûr qu'on est à la Croix-de-Fer, et qu'ils s'amusent déjà comme des bienheureux. Ils ne penseront seulement pas à nous faire avertir. J'avais bien besoin de parler de cela à Rocheville! Me voilà consigné auprès de deux mijaurées, sans savoir ce que je deviendrai. Ah! si je ne dînais pas toutes les semaines dans cette maison-là, comme j'aurais bientôt pris mon parti!

SCÈNE V.

M. DUMONT, L'ABBÉ MIDOUCET, GUSTAVE.

M. DUMONT. Eh! c'est monsieur l'abbé Midoucet et son cher élève.

L'ABBÉ (froidement). Bonjour, monsieur Dumont.

M. DUMONT. Monsieur Rocheville vous a donc aussi engagé?

L'ABBÉ. Monsieur Rocheville a craint que madame Rocheville ne fût un peu dépaysée avec toutes vos dames, et il m'a prié de venir pour qu'elle ait au moins quelqu'un à qui parler.

M. DUMONT (d'un air contraint). C'est fort bien fait; plus on est de fous et plus on rit.

L'ABBÉ. J'aurais été à la Croix-de-Fer, si je n'eusse aperçu la voiture de madame Rocheville arrêtée ici.

M. DUMONT. Vous êtes de mon sentiment; je suis sûr qu'il y a du malentendu, et que nous perdons un temps précieux.

GUSTAVE. Eh bien, mon bon ami, il faut aller à la Croix-de-Fer.

L'ABBÉ. Prenez patience, Gustave; nous avons le temps. (A monsieur Dumont.) Où est donc madame Rocheville?

M. DUMONT. Elle est là qui cherche son argenterie.

L'ABBÉ. Il faut que j'aille lui présenter mes respects.

SCÈNE VI.

M. DUMONT, GUSTAVE.

GUSTAVE. Monsieur, faites donc entendre raison à mon bon ami et à madame Rocheville pour aller à cette Croix-de-Fer, puisque vous croyez que c'est là qu'on est.

M. DUMONT. Je ne demanderais pas mieux.

GUSTAVE. On sera beaucoup de monde, n'est-ce pas? Y a-t-il des jeunes gens de mon âge? Je veux m'en donner aujourd'hui. Monsieur l'abbé ne pourra rien dire, c'est une partie extraordinaire.

M. DUMONT. Il n'y a pas de précepteur à la campagne.

GUSTAVE. C'est ce que je pense.

M. DUMONT. D'ailleurs on ne veut pas faire de vous un abbé ?

GUSTAVE. Je ne sais pas. On ne veut jamais me laisser courir ; et cependant je cours bien, car j'attrape toujours mon bon ami.

M. DUMONT. Nous l'attraperons aujourd'hui ensemble ; ne vous inquiétez pas.

GUSTAVE. Maman m'a tant fait de recommandations avant de partir.

M. DUMONT. Elle ne vous a pas recommandé de ne pas vous amuser?

GUSTAVE. Au contraire.

M. DUMONT. Eh bien, c'est tout ce qu'il faut. J'ai eu l'honneur de connaître monsieur votre père; c'est lui qui était un bon espiègle !

GUSTAVE. Mon papa?

M. DUMONT. Oui, oui, votre papa. Il me racontait souvent les tours qu'il faisait à son précepteur.

GUSTAVE. On m'a pourtant assuré qu'il avait toujours été bien sage.

M. DUMONT. Être un peu espiègle, cela n'empêche pas d'être sage.

GUSTAVE. Vous avez raison.

SCÈNE VII.

MADAME ROCHEVILLE, L'ABBÉ, M. DUMONT, GUSTAVE.

MADAME ROCHEVILLE. L'argenterie est retrouvée.

M. DUMONT. Ah ! tant mieux.

L'ABBÉ. A propos, avons-nous de la soupe à dîner ?

M. DUMONT. De la soupe ?

L'ABBÉ. Mais oui. Pour moi, je ne puis pas dîner sans soupe. Il en faut aussi au petit bonhomme pour prendre sa rhubarbe.

GUSTAVE. Je ne prendrai pas de rhubarbe aujourd'hui.

L'ABBÉ. Comment, vous ne prendrez pas de rhubarbe ?

GUSTAVE. On ne prend pas de rhubarbe à la campagne.

L'ABBÉ. Où avez-vous vu cela ?

M. DUMONT. Mais monsieur Gustave a raison : un bon air fait plus de bien que toutes les drogues du monde.

L'ABBÉ. De grâce, monsieur, laissez-moi gouverner mon élève à ma manière.

MADAME ROCHEVILLE (à l'abbé). Est-ce qu'il a toujours l'estomac délicat ?

L'ABBÉ. Plus que jamais, madame. Il grandit beaucoup.

GUSTAVE. Tenez, madame, comme j'ai l'estomac délicat. (Il chante avec une grosse voix) : *O Richard, ô mon roi !* Est-ce là un estomac délicat ?

L'ABBÉ. La preuve que vous prétendez donner n'est qu'une sottise. On ne chante pas de l'estomac ; on chante de la poitrine.

M. DUMONT. Je crois cependant qu'on chanterait fort mal sans estomac.

(Gustave rit.)

L'ABBÉ (à demi-voix). Il y a des gens qui comptent l'estomac pour tout.

GUSTAVE. Si vous voulez que je prenne de la rhubarbe, il faudra que vous me rendiez mon petit canon de cuivre.

L'ABBÉ. Je ne vous rendrai rien du tout.

GUSTAVE. Eh bien, je ne prendrai pas de rhubarbe.

L'ABBÉ. Qu'est-ce que cela veut dire?

GUSTAVE. A la campagne il n'y a pas de précepteur.

M. DUMONT (à part). Mes leçons profitent. Il est drôle le petit bonhomme.

L'ABBÉ. A la campagne il n'y a pas de précepteur! Gustave, cela ne vient pas de vous.

M. DUMONT (bas à madame Rocheville). L'élève et le précepteur vont se boxer; je le parierais.

MADAME ROCHEVILLE. Taisez-vous donc.

L'ABBÉ. Vous me faites bien de la peine, Gustave; et madame Rocheville va prendre une singulière opinion de vous.

MADAME ROCHEVILLE. Monsieur Gustave, soyez donc raisonnable. Votre bon ami m'a dit que madame votre mère ne vous avait laissé venir ici qu'à ma considération; ainsi je la remplace. Vous comporteriez-vous ainsi devant elle?

GUSTAVE (en pleurant). Mais, madame, dans un dîner sur l'herbe, on ne prend pas de rhubarbe.

MADAME ROCHEVILLE. Vous vous êtes fait une grande idée d'un dîner sur l'herbe, à ce qu'il me paraît?

GUSTAVE. Je n'en ai pas dormi de la nuit.

MADAME ROCHEVILLE. Pauvre enfant!

L'ABBÉ. Ecoutez, mon bon ami : êtes-vous mon bon ami?

GUSTAVE. Oui, mon bon ami.

L'ABBÉ. Alors, mon bon ami, ne faites donc pas le raisonneur. (Bas.) Je vous rendrai votre petit canon de cuivre.

GUSTAVE (sautant au cou de l'abbé). Vrai? Ah! mon bon ami, il faut que je vous embrasse.

L'ABBÉ (avec assurance). Je n'ai qu'un mot à lui dire.

MADAME ROCHEVILLE. Mais conçoit-on que monsieur Rocheville ne soit pas encore arrivé?

M. DUMONT. Madame, si vous m'en croyez, nous irons à la Croix-de-Fer; je suis persuadé que nous l'y trouverons.

MADAME ROCHEVILLE. A présent que notre établissement est fait ici.

GUSTAVE. Mon bon ami, voulez-vous que je me promène

un peu dans cette allée-là, pour voir si je ne trouverai pas à herboriser?

L'ABBÉ. Oui; mais ne nous perdez pas de vue, et ayez bien soin de garder votre chapeau sur la tête, de peur de vous enrhumer.

GUSTAVE. N'ayez pas d'inquiétude.

(Il s'en va en sautant.)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, excepté GUSTAVE.

L'ABBÉ. C'est un enfant charmant, mais qu'il faut tenir un peu, comme tous les enfants. Au surplus, je ne l'ai jamais vu aussi récalcitrant qu'aujourd'hui.

MADAME ROCHEVILLE. Sa petite mutinerie était pourtant bien peu de chose.

M. DUMONT. On la pardonnerait à une demoiselle.

L'ABBÉ. Tout est relatif, monsieur : comme jamais il ne m'a désobéi en rien...

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, HENRIETTE. (Elle arrive en courant.)

HENRIETTE. Maman ! maman! monsieur l'abbé! voilà monsieur Gustave qui vient de monter sur un de nos chevaux, et qui s'enfuit dessus à toute bride.

L'ABBÉ. Juste ciel! Y a-t-il là un autre cheval tout prêt, sur lequel je puisse courir après lui?

(Il sort.)

SCÈNE X.

MADAME ROCHEVILLE, HENRIETTE, M. DUMONT.

M. DUMONT (riant aux éclats). Ah ! ah! ah ! l'abbé Midoucet à cheval avec une culotte de soie!

MADAME ROCHEVILLE. Comment pouvez-vous rire? je suis toute tremblante.

HENRIETTE. C'est bien mal à vous, monsieur Dumont.

MADAME ROCHEVILLE. Cet enfant n'a peut-être pas l'usage du cheval.

M. DUMONT. Cela lui vaudra la meilleure leçon.

MADAME ROCHEVILLE. Maudite partie de campagne!

HENRIETTE. C'est bien vrai, maman.

MADAME ROCHEVILLE. Si ton papa était avec nous, je l'engagerais à retourner à Paris.

M. DUMONT. Pourquoi cela donc? Qu'est-il donc arrivé de si fâcheux jusqu'à présent? Ah! si vous vous alarmez pour si peu de chose...

MADAME ROCHEVILLE. Nous n'avons encore eu que du tourment.

M. DUMONT. Bast! bast! des bagatelles.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME RUINARD.

MADAME RUINARD (à la cantonade). Ayez bien soin de mon âne, vous autres. Songez que vous m'en répondez sur vos têtes. (Apercevant M. Dumont.) Tiens, voilà le reste de nos écus. Bonjour petit papa; avez-vous vu notre maître clerc? (Elle fait la révérence.) Mesdames, je suis votre servante. Imaginez-vous, petit papa, que je viens de le perdre de vue, sans concevoir comment cela s'est fait. Il aura tourné le grand taillis. C'est que vous ne savez pas que nous venons de la Croix-de-Fer, que nous avons loué des ânes, qu'il y a une cavalcade superbe.

M. DUMONT. On s'est donc réuni à la Croix-de-Fer?

MADAME RUINARD. Sans doute.

M. DUMONT (à madame Rocheville). Je vous le disais bien.

MADAME ROCHEVILLE (à madame Ruinard). Vous n'auriez pas vu mon mari, madame?

MADAME RUINARD (riant). Je parierais que si.

MADAME ROCHEVILLE. Comment! vous parieriez.

MADAME RUINARD. C'est que je ne connais pas monsieur votre mari; mais je devine, à la manière dont vous venez de me faire cette question, que ce doit être un monsieur qui, dès en arrivant, nous a demandé si nous n'avions pas vu sa femme. (Bas à M. Dumont.) Qu'est-ce que c'est que ces gens-là?

M. DUMONT (bas à madame Ruinard). Ah! ne m'en parlez pas! ils me font damner depuis ce matin.

MADAME ROCHEVILLE. Coyez-vous qu'il vienne ici, madame?

MADAME RUINARD. Il n'y a pas de doute. Il s'est rappelé qu'il pouvait avoir fait un quiproquo, et il doit venir vous chercher. Au surplus, ma chère dame, n'en soyez pas inquiète; car il a déjeuné avec nous, et fort bien déjeuné.

M. DUMONT. Vous avez donc déjeuné?

MADAME RUINARD. Nous avons bien fait d'autres choses, vraiment. Nous sommes là depuis dix heures. Ah! que je vous ai regretté? Jamais nous n'avons été si fous. Vous savez bien Croquet que nous avons surnommé *l'Eléphant* à cause de sa grosse taille, eh bien, il est peut-être mort à l'heure où je vous parle.

M. DUMONT. Mort!

MADAME RUINARD. Ou peut s'en faut. Tant pis pour lui. De quoi s'avise-t-il aussi de vouloir faire le jeune homme, et de sauter les fossés comme s'il n'avait que vingt ans? Il s'est laissé tomber, et vous jugez ce que c'est qu'une masse comme cela qui tombe. Ses ceintures, ses corsets, ses buscs, enfin tout s'est rompu en plein. Il y avait de quoi se pâmer de le voir enterré dans la glaise humide, et faisant les efforts les plus comiques pour s'en retirer.

(M. Dumont et madame Ruinard rient aux éclats.)

MADAME ROCHEVILLE. Mais, madame, est-ce que personne ne portait secours à ce monsieur?

MADAME RUINARD. Oh! bien oui, secours. Il est assez fort pour se secourir tout seul. N'est-ce pas donc, petit papa?

M. DUMONT. Enfin, vous ne l'avez pas laissé là?

MADAME RUINARD. Non, il est remonté, mais dans un pauvre état. Mademoiselle Maigret ne sait où donner de la tête. Il fal-

lait l'entendre prier son parent, le médecin Guéridon, de voir tout de suite, tout de suite, si monsieur Croquet n'avait rien de démis. Rien de démis! Ah! ah! ah! ah! quelle prévoyance!

(Madame Ruinard et M. Dumont rient.)

M. DUMONT. Savez-vous que c'est fort mal à nous de rire?

MADAME RUINARD. Bon hypocrite! C'est vrai que vous aimez beaucoup Croquet.

M. DUMONT. Sans l'aimer, pourtant je ne lui souhaite pas de mal.

MADAME RUINARD. C'est à cause de ces dames que vous faites le bon apôtre. Pour moi, je suis franche, je ne puis pas le souffrir. Il veut toujours qu'on s'amuse à sa manière; il n'est jamais de l'avis de personne; partout où il est, on dirait qu'il est le maître. Je me soucie bien qu'il ait été colonel. Je lui romps toujours en visière, moi.

MADAME ROCHEVILLE (à part). Quelle société! (A Henriette.) Ma bonne amie, de toute façon nous ne resterons pas ici; il faut que tu ailles faire détendre les draps que tu avais si bien fait arranger.

HENRIETTE (bas à sa mère). Maman, quand papa sera revenu, tâchez d'obtenir que nous retournions à Paris.

MADAME ROCHEVILLE. J'en ai autant envie que toi.

(Henriette sort.)

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, excepté HENRIETTE.

M. DUMONT. Et quelle mine le docteur faisait-il en voyant l'intérêt que la demoiselle Maigret prenait au piteux état de Croquet?

MADAME RUINARD. Le docteur n'est pas jaloux, comme vous savez; cependant il n'avait pas l'air content. C'est si ridicule aussi de s'intéresser à un colosse comme cela, qui a la manie de vouloir rivaliser avec des jeunes gens, et surtout avec notre maître clerc. Voilà une vraie taille de sauteur; parlez-moi de cela.

M. DUMONT. Et vous avez bien déjeuné?

MADAME RUINARD. Si bien, que nous pourrions nous passer de dîner.

M. DUMONT. Halte-là. Je n'ai mangé que quelques côtelettes chez madame, et pris une tasse de café; cela ne mène pas loin.

MADAME RUINARD. Nous vous avons laissé sept ou huit dindes en daube à choisir.

M. DUMONT. Sept ou huit!

MADAME RUINARD. Chacun a apporté la sienne.

M. DUMONT. On ne s'était pas entendu?

MADAME RUINARD. Apparemment si, pour apporter des dindes.

M. DUMONT. Quelle partie mal faite! Qui donc s'est mêlé de tout cela?

MADAME RUINARD. Qu'importe? Il y a une auberge tout près.

M. DUMONT. Une auberge! Je n'aime pas à faire intervenir les auberges dans des pique-niques.

MADAME RUINARD. Qu'est-ce que cela vous fait? Vous savez bien que vous passez toujours par-dessus le marché, vous, petit papa. Mais quelle est cette figure qui nous arrive?

SCÈNE XIII.

MADAME ROCHEVILLE, M. DUMONT, MADAME RUINARD, L'ABBÉ, GUSTAVE.

GUSTAVE. Monsieur l'abbé, on peut bien être espiègle sans cesser d'être sage.

L'ABBÉ. Vous êtes un petit vaurien, monsieur, et je m'en plaindrai à votre chère maman. Me forcer de courir à cheval.

GUSTAVE. Vous n'avez pas fait vingt pas.

MADAME RUINARD (bas à M. Dumont). Est-ce que c'est aussi des nôtres?

M. DUMONT (en levant les épaules). Sans doute.

MADAME RUINARD. En ce cas, il faut que je m'amuse. (Haut

à l'abbé.) Ah! monsieur l'abbé, qu'est-ce que vous avez donc dans vos cheveux?

(Elle lui prend la tête entre les deux mains, et le décoiffe entièrement, Gustave et M. Dumont se mettent à rire.)

L'ABBÉ (en colère). Voilà une bien mauvaise plaisanterie, madame.

MADAME ROCHEVILLE (bas à l'abbé). D'où connaissez-vous cette femme?

L'ABBÉ (bas, à madame Rocheville). Je ne l'ai jamais vue.

MADAME RUINARD (riant). C'est une plaisanterie de campagne.

L'ABBÉ. C'est une plaisanterie de guinguette.

MADAME RUINARD. On m'en a bien fait d'autres; que de robes, que de bonnets on m'a déchirés!

L'ABBÉ. Je le crois sans peine.

MADAME RUINARD. Est-ce que vous me gardez rancune, mon révérend?

L'ABBÉ. Finissons, madame, je vous prie.

MADAME RUINARD. C'était pour faire rire votre petit bonhomme, et vous empêcher de le gronder.

GUSTAVE. J'ai ri de surprise, mais sans vous approuver cependant.

MADAME RUINARD. Tiens, ce petit pédant!

L'ABBÉ (à madame Rocheville). Il n'y a pas moyen d'y tenir.

MADAME ROCHEVILLE (à part). Dieu soit loué! voici monsieur Rocheville, et nous ne resterons pas longtemps avec ces gens-là.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, M. ROCHEVILLE, un peu en gaîté.

M. ROCHEVILLE (à sa femme). Je vous demande pardon, ma bonne amie, je ne comprends rien à ma bévue; je suis dans mon tort.

MADAME ROCHEVILLE. Vous arrivez bien à propos.

M. ROCHEVILLE. Je ne me trompe pas : il me semble que

j'ai eu l'honneur de voir madame au déjeuner de ce matin.

MADAME RUINARD. A telles enseignes, que c'est moi qui vous ai fait boire du rhum.

MADAME ROCHEVILLE. Vous avez pris du rhum à déjeuner! Cela ne vous incommode pas?

MADAME RUINARD. Pourquoi donc incommoder? J'en ai bu aussi, moi. Dites-moi, monsieur, vous n'êtes donc pas venu directement de la Croix-de-Fer ici? car nous en sommes partis en même temps, et voilà une grande demi-heure que je suis arrivée. Il est vrai que mon âne était vigoureux.

M. ROCHEVILLE. Le mien était assez bon; mais je ne l'ai pas forcé, au lieu que vous avez mis le vôtre au galop pour suivre monsieur votre mari.

MADAME RUINARD. Ce jeune homme n'était pas mon mari.

M. ROCHEVILLE. Je le croyais (A sa femme.) Oh! ma bonne amie, la drôle de société! On jurerait d'une même famille. Tout le monde se tutoie, s'embrasse... Vous n'avez jamais rien vu comme cela. J'ai dansé, moi qui ne danse jamais.

MADAME RUINARD. Etiez-vous là lors de la chute du gros Croquet?

M. ROCHEVILLE. A propos, il est blessé.

MADAME RUINARD. Blessé!

(Elle rit.)

M. ROCHEVILLE. Sa femme en est inconsolable.

MADAME RUINARD (riant plus fort). Sa femme!

M. ROCHEVILLE. Oui. Heureusement elle avait avec elle un médecin.

MADAME RUINARD. Petit papa, monsieur a pris la demoiselle Maigret pour la femme de l'Eléphant.

M. ROCHEVILLE. Comme j'ai vu que c'était la seule qui prît intérêt à lui...

MADAME RUINARD (riant). Je le crois bien. Les extrêmes se touchent.

M. ROCHEVILLE. Au surplus, il faut croire que c'est peu de chose; car cela n'a pas empêché tout le monde de bien se divertir. (A l'abbé.) Ah! mon cher abbé, je ne vous voyais pas. Bonjour, Gustave.

GUSTAVE. Monsieur, j'ai l'honneur de vous saluer.

M. ROCHEVILLE. Vous êtes bien ébouriffé, mon cher abbé.

L'ABBÉ. C'est une gentillesse de madame.

M. ROCHEVILLE. Cette gentillesse-là n'a pas dû être de votre goût; mais c'est l'usage, dans ces sortes de parties, de se faire toutes les niches qui passent par la tête. (A monsieur Dumont.) Bonjour, Dumont.

M. DUMONT. Monsieur, je vous présente mes respects.

M. ROCHEVILLE. Tout le monde demande après vous.

M. DUMONT. Si ces dames eussent voulu me croire, nous vous aurions rejoints plus tôt.

M. ROCHEVILLE (à sa femme). Avez-vous amené Henriette?

MADAME ROCHEVILLE. Oui; elle est là.

M. ROCHEVILLE. Tant pis; j'aurais autant aimé qu'elle ne fût pas venue. Cette société pourra nous divertir; mais je ne crois pas qu'une jeune personne...

MADAME RUINARD. J'ai bien amené ma nièce, qui est de l'âge de votre demoiselle.

M. ROCHEVILLE. Vous m'avouerez cependant que la conversation du déjeuner...

MADAME RUINARD. Etait drôle.

M. ROCHEVILLE. Plus que drôle.

MADAME RUINARD. J'ai mes principes là-dessus. Je me suis dit : si elle n'y entend rien, ça ne lui fait pas de tort; et si elle y entend quelque chose, ça ne lui apprend rien.

MADAME ROCHEVILLE. Monsieur Rocheville, si vous m'en croyez, nous retournerons à Paris.

M. ROCHEVILLE. Pourquoi cela? à cause d'Henriette?

MADAME ROCHEVILLE. Mais oui, d'abord. Ensuite...

M. DUMONT. Comment, madame, vous nous quitteriez?

MADAME RUINARD (bas, en le tirant par le bras). Laissez-les donc partir. Que voulez-vous que nous fassions de cette ménagerie-là?

M. DUMONT (bas à madame Ruinard). Soyez sûre qu'ils ne resteront pas.

MADAME RUINARD (à part). Est-il dissimulé!

M. ROCHEVILLE (à sa femme). Je vous réponds que pour vous qui aimez à observer...

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, puis HENRIETTE, d'abord, ensuite VICTOIRE.

VICTOIRE (dans la coulisse). Au secours! au secours! à l'aide!

HENRIETTE (accourant avec effroi). Maman! ma chère maman!

MADAME ROCHEVILLE. Grands dieux! qu'y a-t-il?

HENRIETTE. Je ne sais pas; mais j'ai entendu crier ma bonne, et je viens me réfugier près de vous.

VICTOIRE (entrant sur le théâtre). Ah! le scélérat! ah! le monstre!

M. ROCHEVILLE. Expliquez-vous, Victoire.

VICTOIRE. Il n'y a pas de supplice pour un pareil bandit.

MADAME ROCHEVILLE. Qu'avez-vous donc? Que vous a-t-on fait?

VICTOIRE. Rien, madame, grâce au ciel! Mais, en vérité,... je le reconnaîtrais entre cent.

M. ROCHEVILLE. Que veut-elle dire, et de qui parle-t-elle?

VICTOIRE. Ne pas respecter mon âge!

M. ROCHEVILLE. Il paraît que nous ne saurons rien.

VICTOIRE. Le brigand!

M. ROCHEVILLE. Est-ce qu'on nous a volés?

VICTOIRE. Non, monsieur.

M. ROCHEVILLE. Mais enfin que vous est-il arrivé?

VICTOIRE. Attendez donc que je sois un peu remise, monsieur. Je ne sais encore où j'en suis. J'avais tant dit que je n'irais jamais dans les bois.

MADAME RUINARD. Je ne devine pas à qui elle en a.

M. DUMONT. Ni moi.

VICTOIRE. Les hommes de ce temps-ci sont bien abandonnés du ciel.

M. ROCHEVILLE. Nous vous attendons, Victoire, et je commence terriblement à m'impatienter.

VICTOIRE. Eh bien, monsieur, j'étais donc occupée à ramasser le linge pour en faire un paquet; je le repliais auprès d'un arbre, bien tranquillement, quand un démon, un vrai diable incarné, est sorti je ne sais d'où, m'a prise à bras-le-corps en m'appelant son amour.

M. ROCHEVILLE. Après?

VICTOIRE. La surprise, la frayeur m'ont d'abord rendue toute je ne sais comment; mais j'ai vu bien vite que je n'avais d'autre parti à prendre que de crier, et j'ai crié.

MADAME ROCHEVILLE. En voilà assez.

M. ROCHEVILLE. Quelle espèce d'homme était-ce?

VICTOIRE. Quelle espèce d'homme?... Mais je ne puis pas trop dire à monsieur. Cependant, il m'a bien semblé que c'était un homme de l'espèce... des hommes.

M. DUMONT. Était-ce un paysan?

VICTOIRE. Fi donc! monsieur... Un paysan!

MADAME RUINARD. Était-il jeune ou vieux?

VICTOIRE. C'était, en vérité, un beau jeune homme.

M. ROCHEVILLE. Mais un manant.

VICTOIRE. Pas du tout manant. Il était mis comme monsieur. De beaux yeux, des couleurs bien fraîches, le nez un peu gros; mais des dents... ah! des dents d'une blancheur éblouissante.

M. ROCHEVILLE. Il paraît que vous l'avez bien regardé.

VICTOIRE. Pardine, monsieur, il était si près de moi.

MADAME RUINARD. Qu'est-il devenu?

VICTOIRE. Je n'en sais rien. Quand il a vu que je criais, il est remonté sur son âne.

MADAME RUINARD. Il était venu sur un âne? Dites-moi, ma chère, n'a-t-il pas un signe sur le milieu de la joue gauche?

VICTOIRE. Oui, madame, un petit signe. Est-ce que madame le connaît?

MADAME RUINARD. Si je le connais? C'est mon pendard de maître clerc. Ah! l'enragé; il va avoir affaire à moi.

(Elle sort.)

SCÈNE XVI.

M. ROCHEVILLE, MADAME ROCHEVILLE, HENRIETTE, L'ABBÉ, GUSTAVE, M. DUMONT, VICTOIRE.

MADAME ROCHEVILLE. Je crois bien, mon ami, que vous devez en avoir assez.

M. ROCHEVILLE. Mais oui.

HENRIETTE. Maman, je ne comprends rien à tout cela.

GUSTAVE. Mademoiselle, c'est ce qu'on appelle des plaisanteries de campagne. N'est-ce pas, monsieur Dumont?

HENRIETTE. Mais cela n'a fait rire personne, pas même cette dame qui paraît si gaie.

M. ROCHEVILLE. Tout est-il emballé?

VICTOIRE. Oui, monsieur.

M. ROCHEVILLE. Alors, retournons à Paris. Y revenez-vous aussi, l'abbé?

L'ABBÉ. Oh! certainement.

M. ROCHEVILLE. Pour Dumont, il ne sera pas des nôtres, à coup sûr.

M. DUMONT. Si vous le permettez, j'irai rejoindre la société pour ne pas vous gêner dans votre voiture.

M. ROCHEVILLE. Vous êtes parfaitement libre.

M. DUMONT. Et si madame ne tient pas au pâté qu'elle avait apporté, je ne serais pas fâché de leur en faire une petite offrande, pour les dédommager du désagrément d'être privés de votre société.

M. ROCHEVILLE. Ma foi, non. Nous rentrerons, nous ne trouverons sûrement pas de cuisinier, et nous serons trop heureux d'avoir ce pâté. Tout ce que je puis faire, c'est de vous abandonner l'âne qui m'a amené, et dont vous acquitterez le loyer, que je vous rembourserai quand nous nous reverrons. Adieu, Dumont.

M. DUMONT (en s'en allant). J'ai l'honneur de vous saluer.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, excepté M. DUMONT.

M. ROCHEVILLE. L'abbé, vous dînerez avec nous.

L'ABBÉ. Volontiers.

M. ROCHEVILLE (avec gaîté). Voyons donc l'air de madame Rocheville. Je suis persuadé qu'elle donnerait tout au monde à présent pour ne pas s'être dédite de ce dîner sur l'herbe.

MADAME ROCHEVILLE. Si jamais on me reparle de semblable corvée, je ne serai pas embarrassée de ma réponse :

UN BON AVERTI EN VAUT DEUX.



Mr FARLAVIDE.

GRAND DIEU ! CETTE FILLE MENGIN SERAIT.

LE JURY

OU

DANS LE DOUTE, ABSTIENS-TOI [1].

PERSONNAGES :

M. PARLAVIDE, avocat, président du jury.
M. BENIN, M. JOVIAL, M. PONCTUEL, M. DURET, M. PRESSÉ, M. INDÉCIS, M. LÉVEILLÉ } jurés.
NEUVIÈME JURÉ.
DIXIÈME JURÉ.
ONZIÈME JURÉ.
DOUZIÈME JURÉ.
UN JEUNE HOMME.
UN GARÇON DE BUREAU.

La scène est au Palais de Justice.

Le théâtre représente un salon où l'on voit une table couverte d'un tapis, des siéges, etc.

SCÈNE I.

LE JEUNE HOMME, LE GARÇON DE BUREAU.

LE JEUNE HOMME. Monsieur, n'est-ce pas dans cette pièce que s'assemble le jury?

LE GARÇON DE BUREAU. Oui, monsieur.

[1] Il ne faut pas attacher aux choses légères une importance qu'elles ne comportent pas; j'abandonnerais le proverbe du *Jury* comme mes autres proverbes au jugement des lecteurs, si le mot même de *jury* n'annonçait un objet sérieux, et qui tient à l'ensemble de notre législation. Je n'ai pas besoin de dire que je ne fais pas de peinture de mœurs ou de ridicules avec mes opinions, mais d'après mes observations, et que par conséquent je ne touche jamais au fond des choses sérieuses pour les juger.

LE JEUNE HOMME. Monsieur, je voudrais bien remettre un billet à l'un des jurés, monsieur Parlavide, avocat.

LE GARÇON DE BUREAU. Cela n'est pas possible, monsieur.

LE JEUNE HOMME. Comment donc?

LE GARÇON DE BUREAU. Il m'est défendu, sous les peines les plus graves de laisser communiquer ces messieurs avec le dehors tant qu'ils sont en fonctions.

LE JEUNE HOMME. Qui êtes-vous donc, monsieur, s'il vous plaît?

LE GARÇON DE BUREAU. Monsieur, je suis garçon de bureau.

LE JEUNE HOMME. Et vous avez cette autorité-là sur messieurs les jurés?

LE GARÇON DE BUREAU. La fonction de juré étant une des plus importantes que puisse remplir un citoyen, celui qui est revêtu d'un tel honneur doit être impassible comme la loi dont il est l'un des organes.

LE JEUNE HOMME. Monsieur, vous parlez bien.

LE GARÇON DE BUREAU. Monsieur, je répète ce que j'entends dire tous les jours.

LE JEUNE HOMME. Alors, monsieur, vous avez une bonne mémoire, et c'est une faculté qui sert d'esprit à beaucoup de gens.

LE GARÇON DE BUREAU. Monsieur, vous êtes bien honnête.

LE JEUNE HOMME. J'aurais pourtant bien voulu que monsieur Parlavide pût avoir ce billet.

LE GARÇON DE BUREAU. Et moi je donnerais tout au monde pour qu'il me fût possible de vous obliger; mais cela est d'une trop grande conséquence. Il y a vingt-cinq ans que je suis en place, tantôt dans un poste, tantôt dans un autre, sans aucune interruption; j'ai été successivement employé comme huissier près messieurs du comité de Salut Public; garde-vestiaire au Tribunat, puis aux Cinq-Cents, et de là au Corps Législatif; enfin me voici au Palais de Justice, et je n'ai pas à me reprocher d'avoir jamais transigé avec mes devoirs. C'est à ma bonne conduite que j'ai dû la protection constante des personnes qui depuis si longtemps veulent bien s'intéresser à moi. Vous jugez qu'il y aurait de l'ingratitude de ma part à m'écarter de la route qui m'est tracée par l'honneur.

LE JEUNE HOMME (faisant sonner de l'argent). Aussi, monsieur, suis-je loin de vous proposer rien d'indigne de l'honneur d'un garçon de bureau.

LE GARÇON DE BUREAU. Si je savais ce que contient ce billet!...

LE JEUNE HOMME. Une invitation à dîner.

LE GARÇON DE BUREAU. Alors, donnez. Je croyais que c'était quelque chose qui avait rapport au tribunal.

LE JEUNE HOMME. Oh! bien oui. (Il lui donne le billet et de l'argent.) Vous aurez donc la complaisance de remettre ce billet à monsieur Parlavide aussitôt qu'il rentrera pour la délibération.

LE GARÇON DE BUREAU. Oui, monsieur.

LE JEUNE HOMME. Croyez-vous qu'il y en ait pour longtemps?

LE GARÇON DE BUREAU. Je sais que monsieur le président a demandé un fiacre pour trois heures. Nous n'avons qu'une cause aujourd'hui. Une fille Mengin qui a volé des lapins. Ça ne peut pas traîner beaucoup.

LE JEUNE HOMME (à part). C'est bien cela. (Haut.) Je ne le crois pas non plus. Je vous prie de ne point oublier mon billet aussitôt que monsieur Parlavide reviendra.

LE GARÇON DE BUREAU. Regardez-le comme remis.

LE JEUNE HOMME. Je vous salue.

LE GARÇON DE BUREAU. Monsieur, je suis votre serviteur.

(Le jeune homme sort.)

SCÈNE II.

LE GARÇON DE BUREAU, seul.

C'est dommage que les assises soient si courtes cette fois-ci. Il n'y en a jamais eu de meilleures pour moi. Ces diables de prévenus finissent toujours par connaître quelques-uns de leurs jurés. Je parierais que ce petit billet est encore une recommandation. La fille Mengin, qu'on juge aujourd'hui, est une assez jolie créature, et une jolie créature est toujours con-

nue de quelqu'un. Quant à monsieur Parlavide, avocat, c'est à coup sûr ce grand sec qui a fait durer si longtemps la séance d'hier. Quand il y a des avoués ou des avocats dans le jury, c'est à n'en plus finir. Il me semble que ces messieurs-là, qui vendent si cher leurs paroles, devraient en être plus avares quand ça ne leur rapporte rien. Apparemment la force de l'habitude les entraîne. Ils veulent se tenir en haleine. (Il tourne autour de la table et range des papiers.) Que de papier perdu! Tous les jours j'emporte chez moi des rames de griffonnage. Tiens! en voilà un qui a dessiné un petit hussard. Ça n'est pas trop mal, ma foi!..... Je crois que les voilà qui reviennent.. Je ne me trompe pas..... Ils parlent dans les corridors; c'est bon signe pour l'accusée.

(Il ouvre la porte aux jurés.)

SCÈNE III.

M. PARLAVIDE, M. JOVIAL, M. PONCTUEL, M. DURET, M. PRESSÉ, M. INDÉCIS, M. LÉVEILLÉ, M. BENIN, NEUVIÈME JURÉ, DIXIÈME JURÉ, ONZIÈME JURÉ, DOUZIÈME JURÉ, LE GARÇON DE BUREAU.

M. PARLAVIDE. Des lapins! des lapins! cela vous paraît une misère; mais il n'en est pas moins constant que, dans le cas de vol, qui peut le moins peut le plus.

M. LÉVEILLÉ. Ah! sans doute.

M. BENIN. Remarquez pourtant que la fille Mengin n'a que seize ans.

M. PONCTUEL. Et deux mois.

M. DURET. Canaille, canaille que tout cela, qui ne mérite pas la moindre indulgence.

M. JOVIAL. Elle est fort jolie, et c'est une sotte de s'être amusée à voler des lapins; sur mon honneur, elle pouvait faire mieux. (Il rit.) Ah! ah! ah!

M. PRESSÉ. Allons, messieurs, perdons le moins de temps possible.

M. INDÉCIS. Tâchons pourtant d'y voir un peu plus clair

qu'hier; car il ne m'est pas démontré que cet homme, que nous avons condamné, soit bien véritablement le voleur de la montre.

M. DURET. Cela ne vous est pas démontré?

M. BENIN. Si l'on m'eût écouté...

M. JOVIAL (avec ironie). Non, il n'avait fait que l'emprunter.

M. PRESSÉ. Messieurs, il ne s'agit pas de ce que nous avons fait hier, mais de ce que nous avons à faire aujourd'hui.

M. PONCTUEL. Il faut d'abord nous asseoir, et demander lecture des questions posées par la cour.

(Les jurés s'asseient [1].)

M. PARLAVIDE. C'est à moi, comme président du Jury, à faire cette lecture.

LE GARÇON DE BUREAU (à M. Parlavide, d'un air de mystère). Est-ce vous, monsieur, qui êtes monsieur Parlavide?

M. PARLAVIDE. Oui; qu'avez-vous à me dire?

LE GARÇON DE BUREAU (toujours avec mystère). Rien, monsieur.

M. PARLAVIDE. Qu'est-ce que cela signifie?

LE GARÇON DE BUREAU (même jeu). C'est une lettre pour vous.

(Il lui donne la lettre.)

M. PARLAVIDE (mettant la lettre dans sa poche). C'est bon. Retirez-vous. Le Jury va délibérer. (Le garçon de bureau sort.) Messieurs, ce n'est pas dans un temps où toute espèce de crimes semble sourdre autour de nous que nous devons ouvrir notre cœur à des émotions dont le dangereux exemple pourrait entraîner les plus tristes résultats. Un grand écrivain a dit que la société ne reposait point sur des affections, mais sur des devoirs; et en cela il s'est trouvé d'accord avec l'expérience des siècles. Les lois ne sont déjà que trop indulgentes; que sera-ce si nous ajoutons encore à l'indulgence des lois?

[1] Le président au milieu de la table vis-à-vis les spectateurs. A sa droite MM. Benin, Pressé, Ponctuel, Jovial, Léveillé, Indécis. A sa gauche M. Duret, les autres jurés dans l'ordre de leurs numéros.

Un fruit à sa naissance porte le germe de sa corruption ; le laisser mûrir, c'est vouloir nuire aux autres sans espoir de le rendre meilleur ; il faut donc en débarrasser l'arbre qu'il fatigue inutilement, et, par une sage prévoyance, empêcher le préjudice qu'il pourrait lui porter. Ne nous arrêtons point à l'enveloppe dont il a plu à la nature de revêtir la coupable qui vient de comparaître devant nous. La fille Mengin, dans un âge tout voisin de l'enfance, a déjà entrepris et exécuté un crime que des scélérats plus âgés qu'elle regarderaient comme un tour de force, et qu'ils préconiseraient entre eux comme un chef-d'œuvre. Le peu d'importance du vol ne détruit pas le crime. Elle n'a emporté que des lapins, parce qu'obligée de franchir une muraille elle ne pouvait emporter que des lapins, mais je ne fais pas de doute, et la Cour vous a assez fait pressentir la même opinion que, si elle avait pu se procurer la clef de la basse-cour du sieur Lelong, elle n'eût tout aussi bien dérobé son âne, une vache, et même un bœuf.

(Il s'essuie le front.)

NEUVIÈME JURÉ (bas au dixième). C'est aussi beau au moins que le discours de M. l'avocat général.

DIXIÈME JURÉ. C'est plus beau.

NEUVIÈME JURÉ. Vous croyez ?

DIXIÈME JURÉ. Oui.

NEUVIÈME JURÉ. Ah !

M. PARLAVIDE. Voici les questions sur lesquelles vous devez asseoir votre décision :

La fille Mengin est-elle coupable d'avoir volé des lapins ?

Est-elle coupable de les avoir volés la nuit ?

Les a-t-elle volés à l'aide d'escalade ?

Louis Mengin, son frère, et Thérèse Friclot étaient-ils de complicité avec elle ?

Sur le premier point : la fille Mengin est-elle coupable d'avoir volé des lapins ? il ne doit y avoir qu'un seul avis. Je ne le mets donc aux voix que pour la forme.

M. BENIN. Monsieur le président, quelle peine croyez-vous qu'encourra cette petite malheureuse ?

M. DURET. Monsieur le juré, la loi vous interdit de pareil-

les questions. Vous devez ignorer la peine. La loi ne vous consulte que sur l'existence du crime.

M. BENIN. Je ne suis point accoutumé à être juré, moi, et je ne veux pas, pour une fois peut-être que je le serai en ma vie, me charger du malheur de personne.

M. DURET. Monsieur le président, rappelez le juré à l'ordre.

M. JOVIAL. Mon voisin Benin, vous allez vous faire de mauvaises affaires, sur ma parole.

M. PONCTUEL. Il n'est pas rare de voir des personnes, qui débutent dans la carrière du jury, faire de semblables questions ; mais monsieur Benin doit, à présent qu'il est instruit, s'interdire la récidive.

M. PRESSÉ. Tout cela n'avance à rien. Pas de doute que la fille Mengin ne soit coupable.

M. PONCTUEL. Monsieur le président, reposez encore la question pour que chacun réponde à son tour par oui ou par non.

M. PARLAVIDE. C'est à vous à répondre le premier, monsieur Benin. La fille Mengin est-elle coupable d'avoir volé des lapins !

M. BENIN. Non.

M. DURET. Comment ! non.

M. PONCTUEL. Si c'est l'opinion de monsieur, vous n'avez pas le droit de l'influencer.

M. DURET. Mais il y a mauvaise foi évidente ; je dis plus, il y a connivence.

M. BENIN. Monsieur, le mot *connivence* ne se prend qu'en mauvaise part, et il ne peut pas y avoir de connivence pour faire le bien. J'ai soixante ans, je ne me suis jusqu'ici occupé que de mon commerce, dans lequel je n'ai jamais fait que des opérations sûres ; je ne changerai rien à ma manière, et je préfère le repos de ma conscience à la part d'honneur qui me reviendrait dans la condamnation d'une personne qui, après tout, peut être innocente.

(Le neuvième et le dixième jurés sont attendris.)

M. PARLAVIDE. Passons au second juré. La fille Mengin est-elle coupable d'avoir volé des lapins ?

M. PRESSÉ. Oui.

M. PONCTUEL. Oui.

M. JOVIAL. Ma foi, oui.

(Il pousse M. Léveillé qui dort.)

M. LÉVEILLÉ. Heim?

M. PARLAVIDE. La fille Mengin est-elle coupable d'avoir volé des lapins?

M. LÉVEILLÉ. Je ne sais pas.

M. DURET. Vous ne savez pas?

M. LÉVEILLÉ. Comment a-t-on dit avant moi?

M. PARLAVIDE (d'un ton sévère). Vous êtes donc occupé d'autre chose que de la délibération?

M. LÉVEILLÉ. Mon Dieu! non. Oui, oui, cette fille a volé par-dessus les murs.

M. PARLAVIDE. Aux autres.

M. INDÉCIS. C'est à moi à donner mon avis. Je suis fort embarrassé. Dans le fait, je ne l'ai pas vue. Sans monsieur Lelong et sa servante qui l'ont dénoncée, personne n'en saurait rien. On devrait prendre les témoins pour jurés; ils seraient bien plus sûrs que d'autres. Malgré cela, pour ne pas retarder le tribunal, je dis non. Non, non, je dis oui.

M. PARLAVIDE. Mais, c'est se moquer que cela.

M. INDÉCIS. Eh bien, je dis non.

M. PARLAVIDE. A vous, monsieur Duret.

M. DURET. Oui, cent fois oui.

NEUVIÈME JURÉ. Non.

DIXIÈME JURÉ. Non.

ONZIÈME JURÉ. Non.

DOUZIÈME JURÉ (à part). Je n'aurai l'air que d'un écho. (Haut.) Oui.

M. PARLAVIDE. Il est vraiment déplorable, messieurs, que, sur une question aussi évidente, il n'y ait que la majorité d'une voix pour la culpabilité. Remarquez bien que cette manière d'opérer, laissant en quelque sorte à la Cour la décision du sort de l'accusée, nous n'avons aucune influence sur le jugement, et que notre participation dans cette affaire devient tout à fait nulle.

M. PRESSÉ. Posez la seconde question.

M. PARLAVIDE. Seconde question : La fille Mengin est-elle coupable d'avoir volé des lapins la nuit ? Il n'y a pas plus de doute sur cette seconde question que sur la première, et je commence par dire, oui.

M. BENIN. Puisque c'est à mon tour à parler, je me permettrai de demander s'il est bien sûr que le 22 juillet dernier, il fît nuit à neuf heures du soir.

M. PONCTUEL. Ah ! ah ! ceci mérite examen.

M. PRESSÉ. La nuit s'entend du moment où on allume les réverbères, et, à neuf heures, les réverbères sont toujours allumés dans quelque saison que ce soit.

M. BENIN. Mais, monsieur, il n'y a pas de réverbères à Villejuif, où le vol s'est commis, soi-disant, et il ne faut pas juger d'après Paris.

M. INDÉCIS. D'ailleurs, je crois bien me rappeler que, le 22 juillet, il y avait lune, et dans la belle saison la lune est comme une prolongation du jour.

M. JOVIAL. Voilà qui est clair. La lune, le jour, les réverbères ; il n'y a rien d'obscur dans tout cela.

M. PRESSÉ. Messieurs, nous ne sommes pas ici chez Brunet pour faire des pointes. Il s'agit d'en finir. Allons aux voix.

M. LÉVEILLÉ. Messieurs, messieurs, je suis sûr que, le 22 juillet, il n'y a pas eu de nuit.

M. JOVIAL (riant). C'est plus fort.

M. LÉVEILLÉ. J'étais en voyage, et je me rappelle qu'il faisait clair toute la nuit à distinguer les feuilles des arbres.

M. DURET. Pour prouver qu'il n'y a pas eu de nuit, monsieur dit qu'il a fait clair toute la nuit.

M. PARLAVIDE. La nuit est l'absence du jour. Aussitôt que le soleil est couché, et que ses derniers rayons ont disparu de l'horizon, il fait nuit.

M. PONCTUEL. Pour notre hémisphère.

M. PARLAVIDE. Il fait nuit à Villejuif.

M. PONCTUEL. Sans contredit.

M. BENIN. Je n'en persiste pas moins à dire que, quand il fait clair, il ne fait pas nuit ; et s'il y avait lune le 22 juillet dernier à neuf heures du soir, la fille Mengin, en supposant qu'elle ait volé, n'a pas volé de nuit.

M. INDÉCIS (tirant un almanach de sa poche). Messieurs, voici un almanach qui va nous tirer d'embarras.

NEUVIÈME JURÉ (au dixième). C'est une bonne idée.

M. PRESSÉ. Monsieur, il ne s'agit pas de cela. A neuf heures du soir, il fait toujours nuit.

M. PONCTUEL. Non pas.

M. DURET. Mais, messieurs...

M. INDÉCIS (lisant). Vingt-deux juillet, premier quartier.

M. BENIN. Vous voyez bien.

M. DURET. Qu'est-ce que nous voyons?

M. BENIN. Premier quartier.

M. DURET. Est-ce qu'un premier quartier a jamais éclairé jusqu'à neuf heures ?

M. INDÉCIS. C'est à quoi je n'ai jamais pris garde.

NEUVIÈME JURÉ. Ni moi non plus.

DIXIÈME JURÉ. Ni moi.

M. PRESSÉ. Messieurs, messieurs, au fait.

M. PONCTUEL. Monsieur, il y va de la liberté d'une de nos semblables. Nous ne pouvons pas être trop circonspects.

M. BENIN. Rappelez-vous la messe de la pie, messieurs.

NEUVIÈME JURÉ (au dixième). C'est vrai, au moins.

DIXIÈME JURÉ. Cela fait frémir.

M. JOVIAL (avec ironie). Et les Calas si bien défendus par Voltaire.

M. BENIN. Votre Voltaire était un philosophe.

M. PRESSÉ. Eh ! la question, messieurs, la question !

M. BENIN. Dieu merci ! elle est abolie.

M. PRESSÉ. Je ne parle pas de celle-là ; je parle de celle qui devrait nous occuper.

M. BENIN. C'était une chose horrible.

M. PARLAVIDE. Messieurs, pour l'honneur de l'institution du jury, institution grande, louable et imposante, je vous supplie, au nom des immortels législateurs à qui nous devons cette noble conception...

M. JOVIAL (l'interrompant). Ces immortels législateurs étaient Anglais pourtant.

M. PARLAVIDE. Le génie n'a point de patrie, messieurs.

NEUVIÈME JURÉ (au dixième). Ce sont les Anglais qui nous ont donné cette loi?

DIXIÈME JURÉ. Apparemment.

ONZIÈME JURÉ. Quand cela donc?

M. PRESSÉ. Monsieur le président, nous n'en finirons pas.

M. PARLAVIDE. Messieurs, la Cour nous attend.

M. PRESSÉ. Il est près de trois heures.

NEUVIÈME JURÉ (bas). Heureusement je ne dîne qu'à cinq aujourd'hui.

M. DURET. La Bourse sera fermée.

M. PRESSÉ. Président, passez au second juré.

M. PARLAVIDE. Je vais reposer la seconde question, pour que le premier juré réponde par oui ou par non, et je déclare que je ne permets plus d'objections.

M. PONCTUEL. Cependant il faut bien éclairer mutuellement notre religion.

M. PRESSÉ. La discussion du tribunal ne l'a éclairée que de reste.

M. PARLAVIDE. La fille Mengin est-elle coupable d'avoir volé de nuit?

M. BENIN. Non.

M. PONCTUEL. Oui, si la lune constitue la nuit.

M. JOVIAL (d'un ton d'hésitation). Non.

M. LÉVEILLÉ. Premier quartier de lune.

M. PARLAVIDE. Répondez par oui ou par non.

M. LEVEILLÉ. En mon âme et conscience, non.

M. INDÉCIS. Pour moi, je suis fort embarrassé.

M. PARLAVIDE. Répondez par oui ou par non.

M. INDÉCIS. Monsieur, si mon opinion n'est pas encore assise, pouvez-vous me passer?

M. PARLAVIDE. Non.

M. INDÉCIS. Non?

M. PARLAVIDE. A l'autre juré.

M. INDÉCIS. Un instant. J'ai répondu non, c'est-à-dire vous ne pouvez pas me passer. C'était comme une seconde interrogation que je vous faisais; mais je n'ai pas prétendu dire: non, la fille Mengin n'est pas coupable d'avoir volé de nuit.

M. DURET. Que dites-vous donc? car il faut en finir.

M. INDÉCIS. Eh bien, je m'en tiens à non.

M. DURET. Quant à moi, je dis oui. A vous, messieurs.

NEUVIÈME JURÉ (bas, au dixième). Depuis que je sais que cette loi est de création anglaise, je suis tout drôle.

DIXIÈME JURÉ. Dites non.

NEUVIÈME JURÉ. Non.

DIXIÈME JURÉ. Non.

ONZIÈME JURÉ. Non.

DOUZIÈME JURÉ (à part). C'est impatientant d'être le dernier, Morbleu, tant pis pour elle. (Haut.) Oui.

M. PARLAVIDE. Je ne puis m'empêcher de vous faire observer, messieurs, que votre indulgence est non-seulement préjudiciable à la morale publique, à laquelle vous portez une atteinte sensible en dépouillant le crime de ces craintes salutaires qui le retiennent souvent au bord du précipice, mais qu'elle est encore attentatoire à votre sécurité personnelle. Et, en effet, messieurs, si vous ne considérez dans un malfaiteur que le mal qu'il a fait à un autre, si vous ne voyez qu'un délit qui vous est étranger dans un délit qui pouvait vous atteindre, je ne crains pas de vous le dire, messieurs, vous déviez de la route qui vous est tracée; oui, messieurs, vous manquez à votre devoir. Voilà deux questions résolues à la majorité d'une voix contre l'accusée. La Cour peut renvoyer la fille Mengin à Villejuif, pour attester notre faiblesse ou plutôt notre insouciance.

M. INDÉCIS. Mais, dame ! si le tribunal la renvoie, ce sera la faute du tribunal, puisque nous aurons donné le compte de voix nécessaire pour la condamner.

M. PARLAVIDE. Mauvaise subtilité qui ne conduirait qu'à détruire l'effet du jury, que du reste on n'entend point encore en France. Eh bien ! moi, messieurs, j'invente le jury et je le professe. Le jury n'est autre chose que la coalition de la partie saine de la société contre la partie malade de cette même société. Avant de passer plus avant, je vous prie de réfléchir à cette définition, qui est grande, morale et positive.

(Un moment de brouhaha, pendant lequel M. Parlavide tire de sa poche la lettre qu'on lui a remise. Après l'avoir lue, il se lève,

s'avance au bord de la scène, et dit à part avec une émotion marquée :)

Grand Dieu! cette fille Mengin serait... Ce nom aurait dû me frapper. Son âge se rapporte à l'époque où je mis sa mère hors de chez moi pour céder aux importunités de ma femme. Malheureuse enfant! la misère l'aura conduite... Ses traits, d'ailleurs, ont une conformité frappante avec ceux de sa mère... Tâchons de détourner le mal que j'ai pu faire.

M. PRESSÉ. Que de temps perdu ! nous resterons ici jusqu'à demain, si vous n'y prenez garde.

M. DURET. On veut nous faire un cours.

M. PONCTUEL. On s'éclaire par la discussion.

M. INDÉCIS. Moi, je trouve qu'on s'embrouille.

M. PRESSÉ. Condamnons ou absolvons, et finissons-en.

M. PARLAVIDE (se rasseyant). Condamnons ! Eh ! messieurs, qui vous parle de condamner ? Serais-je assez malheureux pour que vous eussiez tiré une aussi triste conclusion des doctrines que je viens de professer ? Condamnons ! Ce mot doit-il se trouver dans le vocabulaire d'un juré ? Prenez-y garde, messieurs, le siècle n'est que trop enclin à dénaturer des principes vrais par de fausses conséquences ; et lorsque je soutenais, en thèse générale, que nous devions nous armer d'une juste sévérité, je n'ai pas dû prévoir que vous donneriez à ma pensée une extension aussi blâmable que dangereuse. Ne sommes-nous pas, avant tout, les défenseurs de la veuve et de l'orphelin ?

M. PRESSÉ. Mais il n'y a ni veuve ni orphelin dans cette affaire. La fille Mengin n'a jamais été mariée, et elle a encore sa mère.

M. BENIN. Qu'est-ce que cela fait ? Monsieur dit de bonnes choses.

M. PARLAVIDE (continuant). La société ne nous a-t-elle pas interposés entre la loi et le coupable pour que l'innocent n'eût rien à redouter de la justice ?

M. PONCTUEL (bas). Quelle palinodie !

M. DURET (de même). Quels lieux communs !

M. JOVIAL (de même). C'est du talent.

M. DURET (de même). Il se moque de nous.

M. PRESSÉ (haut). Passons donc à la troisième question.

M. PARLAVIDE. La fille Mengin est-elle coupable d'avoir volé à l'aide d'escalade? Mon avis est non.

M. BENIN. Non.

M. PRESSÉ. Oui, elle a volé à l'aide d'escalade.

M. PONCTUEL. Si elle a volé dans un endroit clos, que la porte n'ait pas été ouverte, ou qu'elle n'en ait pas eu les clefs, point de doute qu'elle n'ait volé à l'aide d'escalade.

M. PARLAVIDE. Monsieur, dites-vous oui ou non?

M. PONCTUEL. A cause de l'incertitude, je dis non.

M. JOVIAL. Non. (Poussant M. Léveillé qui dort.) A vous.

M. LÉVEILLÉ (mal éveillé). Après vous.

M. JOVIAL. J'ai parlé, moi.

M. LÉVEILLÉ (bas). Comment avez-vous dit?

M. JOVIAL (de même). J'ai dit : non.

M. LÉVEILLÉ (haut). Non.

M. INDÉCIS. Escalade vient du mot latin *scala*, qui signifie échelle en français. Or, il ne m'est pas démontré que l'échelle trouvée non loin de l'endroit par lequel la fille Mengin aurait franchi la muraille, lui ait véritablement servi à cet usage.

M. DURET. Monsieur, veuillez conclure positivement.

M. INDÉCIS. Positivement... non.

M. DURET. Quant à moi, je déclare, en mon âme et conscience, qu'il est prouvé que la fille Mengin a volé des lapins, la nuit, à l'aide d'escalade.

M. PARLAVIDE (souriant). Votre déclaration est faite d'un ton qui ferait supposer de l'animosité contre la prévenue.

M. DURET. Je ne me laisse point influencer.

M. PARLAVIDE (affectant de la légèreté). Qui pense à vous influencer?

DIXIÈME JURÉ (bas au neuvième). Comme le ton du président est radouci!

NEUVIÈME JURÉ (de même). Il a lu une lettre.

DIXIÈME JURÉ (de même). Tiens, vous êtes aussi bon observateur que moi. J'avais bien vu aussi qu'il avait lu une lettre.

M. PARLAVIDE, (au neuvième juré). A vous, monsieur.

NEUVIÈME JURÉ. Plaît-il ?

M. PARLAVIDE. La fille Mengin...

NEUVIÈME JURÉ (l'interrompant). Ah ! j'y suis. Eh bien ! non.

DIXIÈME JURÉ. Non.

ONZIÈME JURÉ. Non.

DOUZIÈME JURÉ. Oui.

M. PARLAVIDE (d'un ton très-attendri). Messieurs, si l'honneur que j'ai d'être votre président, si l'habitude des affaires que m'a donnée l'exercice imposant des fonctions d'avocat que je professe depuis plus d'un quart de siècle ; si la considération personnelle que l'on veut bien m'accorder, me donnent quelque crédit près de vous, permettez-moi de vous féliciter de cet esprit de paternité qui vient de présider à cette dernière décision. Oubliant un moment que vous étiez des jurés, vous vous êtes considérés comme des pères de famille ; vous avez craint de déployer une rigueur peut-être injuste envers une infortunée, à peine âgée de seize ans, que la misère a portée à faire un chétif vol de lapins. Je dis plus, messieurs, et j'écarte l'idée de la misère, pour en laisser planer une plus simple, plus innocente, et peut-être plus vraie : le jeune âge de ma cliente...

PLUSIEURS JURÉS. De sa cliente !

M. PARLAVIDE (se reprenant). De l'accusée, messieurs. Le jeune âge de l'accusée, dis-je, ne peut-il pas faire admettre la possibilité d'un enfantillage, le désir de se procurer un jouet, un amusement ? et les moyens de se procurer ce jouet, cet amusement, n'étaient-ils pas pour la petite Mengin un jouet et un amusement de plus ? Pourrions-nous consentir à flétrir pour jamais l'avenir d'une pauvre enfant qui n'a pas même l'idée de son crime, et que nous allions corrompre en la plongeant dans d'infâmes lieux de réclusion, où elle eût partagé la société des plus viles créatures ?

(Plusieurs jurés s'essuient les yeux.)

DOUZIÈME JURÉ (pleurant). Mais, monsieur le président, comment donc faire ? Monsieur l'avocat général ne nous a pas

dit un mot de tout cela. Il est bien d'avis que cette pauvre petite est déjà une scélérate. Si nous nous permettons d'en juger autrement, nous allons manquer à un magistrat ; et comme un magistrat est toujours un magistrat respectable, nous allons manquer à un magistrat respectable.

M. PONCTUEL. Il est la partie publique, c'est son devoir d'accuser.

M. BENIN. Moi qui lui en voulais. Ah ! c'est son devoir.

M. PARLAVIDE. Je vais poser la quatrième et dernière question ; question de peu d'importance et qui confirmerait encore ce que je vous disais tout à l'heure, que tout ceci pouvait n'être considéré que comme un enfantillage, puisque les prétendus complices ne sont que des enfants.

M. PRESSÉ. Monsieur, la quatrième question.

M. PARLAVIDE. Louis Mengin et Catherine Friclot, l'un frère, l'autre camarade de la prévenue, étaient-ils de complicité avec elle ? (Riant avec une sorte d'affectation.) Un enfant de treize ans, l'autre de quatorze, quels complices !

M. BENIN. Bast ! messieurs, votons *non* par acclamation.

M. PONCTUEL. On ne peut pas voter par acclamation dans un jury.

M. BENIN. Je commence donc par dire non.

M. PRESSÉ. Oui.

M. PONCTUEL. Je me fais ce raisonnement. Le petit Mengin n'a que treize ans ; il ne doit pas sortir seul ; il n'est donc pas étonnant qu'on l'ait trouvé près de sa sœur, sans que pour cela on puisse induire qu'il y eût complicité entre eux. Quand à Catherine Friclot, comme il est prouvé qu'elle chantait, et qu'on n'a jamais entendu de complice chanter....

M. DURET. Quel raisonnement ! Un enfant de treize ans, à la campagne, qui ne peut sortir qu'avec sa sœur ! Les bourgeois de Paris sont drôles ; ils ne savent pas que, même dans nos faubourgs, les enfants courent les rues en venant au monde.

M. JOVIAL. Mais quant aux chants de mademoiselle Friclot, que répondrez-vous ?

M. DURET. Qu'elle cherchait à couvrir le bruit que faisait sa complice.

M. JOVIAL. Vous croyez donc que son chant n'était que du bruit ; en ce cas il faut la faire débuter à l'Opéra.

(Tous les jurés rient.)

M. PARLAVIDE. Messieurs, messieurs, de la gravité, je vous en prie. (A M. Ponctuel). Et vous, monsieur, veuillez bien répondre par oui ou par non. Louis Mengin et Catherine Friclot étaient-ils d'accord avec la prévenue ?

M. PONCTUEL. Non.

M. JOVIAL. Il est possible qu'il y eût de l'accord, s'il n'y en avait qu'un qui chantât.

M. PARLAVIDE. Encore des quolibets ! Monsieur, vous allez vous faire rappeler à l'ordre. Répondez oui ou non.

M. JOVIAL. Sérieusement, non.

M. PARLAVIDE (à M. Léveillé). A vous, monsieur.

M. LÉVEILLÉ (se frottant les yeux). Sérieusement, non.

M. INDÉCIS. Plonger un enfant de seize ans dans d'infâmes lieux de réclusion ! Non.

M. DURET. Je dis oui.

LES QUATRE DERNIERS JURÉS (après s'être consultés quelque temps, se lèvent et disent tous ensemble) : Non.

M. PARLAVIDE. Messieurs, vous voici arrivés au terme de cette discussion. Quoique son objet fût de peu d'importance, vous avez généralement fait preuve d'une sagacité et d'un amour de la justice qui décèlent une réunion d'hommes probes et éclairés, appelés à porter leur jugement sur le sort d'un de leurs semblables. Je dis semblable aux yeux de la nature, car la société ne reconnaît de similitude qu'entre ceux qui professent les mêmes principes, soit en bien, soit en mal.

(Il reste assis, occupé à transcrire les votes. Les jurés viennent sur le devant du théâtre, où ils se groupent.)

M. DURET (à demi-voix). Quel pathos !

M. BENIN (de même). Pas un mot de religion ! les yeux de la nature ! Est-ce qu'il n'était pas plus simple de dire que tous les hommes sont égaux devant Dieu ?

M. JOVIAL. Ce n'est pas éloquent cela.

NEUVIÈME JURÉ (d'un air de satisfaction au dixième). Notre président a l'air content de nous. Il nous l'a dit du moins.

DIXIÈME JURÉ. Une belle avance !

NEUVIÈME JURÉ. Enfin.... quand on se donne de la peine.

M. PARLAVIDE (se levant avec un papier à la main). Il y a tout lieu d'espérer qu'elle s'en tirera. Elle n'a contre elle que la majorité d'une voix dans les deux premières questions; les deux autres sont résolues tout à fait à son avantage. (Il sonne; le garçon de bureau paraît.) Dites à la Cour que nous sommes en mesure.

M. PRESSÉ. Allons, messieurs.

(Tous les jurés prennent leurs chapeaux à l'exception de MM. Benin, Jovial, Indécis et Léveillé.)

LE GARÇON DE BUREAU. La Cour attend messieurs les jurés.

(Tous les jurés sortent.)

SCÈNE IV.

LE GARÇON DE BUREAU, seul.

Voyons la place du président. Je mets toujours à la loterie le nombre des votes pour la condamnation.... N'est-ce pas un sort !... voilà que je ne peux rien y deviner.... si fait. Première question, sept ; seconde, encore sept ; troisième, trois ; quatrième, rien que deux. Ah ! que c'est embarrassant, deux fois sept.... Tiens, deux fois sept font quatorze ; je mettrai deux, trois et quatorze : c'est d'assez bon numéros.

SCÈNE V.

LE GARÇON DE BUREAU, M. BENIN, M. JOVIAL, M. INDÉCIS, M. LÉVEILLÉ.

M. LÉVEILLÉ. J'avais peur pour nos chapeaux ; mais les voilà.

M BENIN. Messieurs, nous avons fait de la bonne besogne.

M. INDÉCIS. Trop bonne, peut-être.

M. JOVIAL. Comment cela?

M. INDÉCIS. Je n'ai pas été content de l'air de la petite Mengin quand on lui a annoncé sa grâce.

M. BENIN. Parce qu'elle a ri?

M. INDÉCIS. Elle avait l'air d'une petite effrontée.

M. BENIN. Elle avait l'air joyeux, cette pauvre enfant.

M. INDÉCIS. Ce n'est pas l'air qu'elle devait avoir.

JOVIAL. Vouliez-vous qu'elle pleurât?

M. INDÉCIS. Non, mais quand elle aurait été attendrie, certainement....

M. JOVIAL. Elle ne sait pas encore cela. Qu'elle se fasse reprendre dans deux ou trois ans, vous verrez qu'elle sera plus habile.

M. INDÉCIS. Ce président du jury était si bavard qu'on ne savait pas ce qu'on faisait.

M. LÉVEILLÉ. Qu'est-ce donc qu'il a dit? je n'étais pas très-attentif, moi.

M. JOVIAL. Monsieur Indécis a l'air d'avoir des regrets.

M. INDÉCIS. Je ne m'en cache pas, l'air de cette petite m'a déplu.

M. BENIN. On n'est pas coupable pour avoir un air plutôt qu'un autre.

M. INDÉCIS. Je m'entends : l'homme d'hier, par exemple, était très-bien ; il s'est évanoui quand on lui a lu son arrêt.

M. BENIN. Un arrêt qui le condamnait!

M. INDÉCIS. Enfin, il n'y avait rien à dire.

M. BENIN. Allez, allez, monsieur, il vaut toujours mieux pour de braves gens, qui n'ont qu'une fois par an une occasion aussi importante de se tromper, il vaut mieux, dis-je, qu'ils pèchent par indulgence que par trop de sévérité. Je sais bien que je passe pour être faible; mais je me suis fait une règle de conduite basée sur le proverbe qui dit :

DANS LE DOUTE, ABSTIENS-TOI.



Mr PARTOUT.

OU UN NOM FLÉTRI ET UNE MÉMOIRE DÉSHONORÉE.

Tous les Comédiens ne sont pas au Théâtre

TOUS LES COMÉDIENS

NE SONT PAS AU THÉATRE.

PERSONNAGES :

M. PARTOUT, avocat.
LÉON, son neveu.
M. DE ROCHERON.
MADAME BERNARD, gouvernante de M. Partout.
PAULINE, fille de Mme Bernard.

La scène se passe à Paris, chez M. Partout.

Le théâtre représente un salon avec une table, des livres, etc.

SCÈNE I.

LÉON, PAULINE.

PAULINE. Quoi! monsieur Léon, c'est vous? Vous avez quitté Montpellier? Vous ne voulez donc plus apprendre à être médecin? Monsieur votre oncle sait-il au moins votre retour?

LÉON. Non, ma chère Pauline, et je ne viens que pour lui demander réponse à une lettre qu'il doit avoir reçue.

PAULINE. Une lettre de vous?

LÉON. Non.

PAULINE. Une lettre d'un autre! Vous avez fait tant de chemin pour cela ! Vous avez donc un grand intérêt dans cette affaire. (Elle soupire.) Ah ! mon Dieu! si je devinais. Regardez-moi, monsieur Léon. C'est cela, vous voulez vous marier.

LÉON. Pauline, mon oncle a parlé de cette lettre à ta mère ou à toi.

PAULINE. Pas un mot; mais je vois que je ne me suis pas trompée. Ah ! monsieur Léon !

(Elle met son tablier sur ses yeux.)

LÉON. Qu'est-ce que tu as donc, Pauline ?

PAULINE. C'est vrai, monsieur, ce que je fais n'est pas raisonnable; mais c'est plus fort que moi. J'ai beau savoir que je ne suis qu'une pauvre fille, dont la mère est gouvernante de monsieur votre oncle, je ne puis pas oublier que nous avons été élevés ensemble, et que j'ai toujours eu bien de l'amitié pour vous.

LÉON. Je ne vois pas pourquoi cette amitié cesserait.

PAULINE. Effectivement, elle doit même s'augmenter par votre mariage.

LÉON. Ma chère Pauline, tu m'embarrasses beaucoup ; je t'aime de tout mon cœur, mais enfin...

PAULINE. Vous en épousez une autre ; n'est-ce pas cela que vous voulez dire ?

LÉON. Tu n'as jamais pensé à être ma femme.

PAULINE. Monsieur Léon, j'ai déjà pensé à bien des choses.

LÉON. Dis-moi, mon oncle sera-t-il longtemps dehors ?

PAULINE. Il a son habit de l'Institut, et quand il sort avec cet habit-là, il rentre toujours fort tard.

LÉON. Et ta mère?

PAULINE. Ma mère est ici près, elle va revenir.

LÉON. J'attends un monsieur.

PAULINE. Un monsieur de Montpellier ?

LÉON. Oui.

PAULINE. Celui qui a écrit la lettre peut-être ?

LÉON. C'est vrai.

PAULINE. Votre beau-père futur ?

LÉON. Tu devines on ne peut mieux.

PAULINE. Vous serez venus ensemble pour mieux décider monsieur.

LÉON. Tu es vraiment gentille.

PAULINE. Voilà un beau-père bien pressé.

LÉON. Écoute donc, on ne trouve pas tous les jours des gendres comme moi.

PAULINE. Pouvez-vous badiner ainsi? Pauvre Pauline!

LÉON. Tu m'affliges, mon enfant. Jamais je ne t'ai dit un mot qui pût te faire la moindre illusion.

PAULINE. Vous n'avez guère de mémoire. Qu'est-ce que je devais donc croire quand vous m'appeliez votre petite femme?

LÉON. Nous étions des enfants.

PAULINE. Pas si enfants, monsieur. Je vous entends encore me dire que j'étais la plus jolie fille du monde ; les enfants ne disent pas de ces choses-là.

LÉON. Je le répéterai encore.

PAULINE. Oh ! que non, je suis changée.

LÉON. Eh bien.

PAULINE. Que les hommes sont trompeurs !

LÉON. Pauvre petite !

PAULINE. Allons, allons, voilà qui est fini ; je croyais être aimée, je ne le suis pas ; c'est à moi à savoir cacher mon chagrin.

LÉON (avec chaleur). Mais je t'aime beaucoup.

PAULINE (le regardant tendrement). Comme vous avez dit cela, monsieur Léon !

LÉON. C'est la vérité.

PAULINE. Vous m'abandonnez cependant.

LÉON. Que veux-tu, Pauline ?

PAULINE. Rien, monsieur Léon. Il faut me pardonner. Pourvu que vous ne m'oubliiez pas.

LÉON (avec expression). T'oublier ! jamais.

PAULINE (d'une voix entrecoupée). Je suis contente, je n'en demande pas plus. Au revoir, monsieur Léon ; j'entends ma mère, vous allez lui parler de votre mariage ; je n'en sais que trop sur ce sujet, et je vous laisse.

(Pauline sort.)

SCÈNE II.

LÉON, et un peu après, MADAME BERNARD.

LÉON (regarde sortir Pauline d'un air attendri). Pauvre enfant, comme elle est intéressante !

MADAME BERNARD. Ah ! qu'il est devenu gentil ! (Elle fait

une révérence.) Monsieur Léon, permettez-vous que je vous embrasse ?

LÉON (l'embrassant). Très-volontiers, madame Bernard.

MADAME BERNARD. Eh ! mais, voilà tout à fait un homme ! Le cher oncle va être bien surpris ; il ne vous attendait guère. Moi, ça ne m'étonne pas ; l'impatience d'un amoureux...

LÉON. Vous savez donc le motif de mon voyage ?

MADAME BERNARD. Est-ce que monsieur me cache quelque chose ?

LÉON. En ce cas, vous devez savoir aussi pourquoi il n'a pas répondu à la lettre de monsieur de Rocheron.

MADAME BERNARD. Ah ! pourquoi, pourquoi ? Parce que vous vous y êtes mal pris. Si vous vous fussiez borné à demander un consentement pur et simple pour vous marier avec qui bon vous semblerait, pas de doute que monsieur ne vous l'eût envoyé courrier par courrier ; mais votre monsieur de Rocheron veut avoir des renseignements sur vous, sur votre enfance, sur vos goûts ; il veut en quelque sorte avoir une caution de votre caractère ; et c'est une autre chose.

LÉON. Quel danger y aurait-il à la donner ?

MADAME BERNARD. Monsieur votre oncle, avec la rigidité de son caractère, la gravité de son état, la belle réputation qu'il s'est acquise, a plus qu'un autre le droit d'être difficile.

LÉON. Qu'il le soit tant qu'il lui plaira ; je défie qui que ce soit de pouvoir m'attaquer.

MADAME BERNARD. Je ne suis plus de ce temps-ci, monsieur Léon, nous ne pouvons pas nous entendre ; mais certainement, dans ma jeunesse, quoiqu'on aimât à s'amuser tout comme à présent, un monsieur comme vous qui aurait joué la comédie...

LÉON. Voilà donc mon grief ?

MADAME BERNARD. N'avez-vous pas joué la comédie à Montpellier ?

LÉON. Sans doute, quelquefois, mais en société.

MADAME BERNARD. Vraiment, je crois bien que ce n'était pas sur un théâtre public ; il ne manquerait plus que cela.

LÉON. Eh bien ?

MADAME BERNARD. Eh bien ! mais vous n'avez pas dû espé-

rer que monsieur, qui est franc comme l'or, pût répondre en conscience d'un homme qui joue la comédie.

LÉON. Mais tout le monde la joue, ma bonne madame Bernard.

MADAME BERNARD. En voici bien d'un autre; tout le monde joue la comédie; monsieur votre oncle aussi, peut-être?

LÉON. Mon oncle plus que personne.

MADAME BERNARD. Juste ciel! monsieur Léon, y pensez-vous? (Elle rit.) Monsieur un comédien! Il a bien le temps de cela, ma foi! Un homme qui est avocat, membre de l'Institut, capitaine de la garde nationale, et qui va devenir marguillier... Qu'est-ce qui a pu vous faire de pareils contes?

LÉON (riant). Mon oncle va devenir marguillier?

MADAME BERNARD. Qu'y a-t-il donc là de si plaisant? Ça lui ira à merveille.

LÉON. Mon oncle fera toujours très-bien tout ce qu'il fera.

MADAME BERNARD. Ah! certainement. Si vous l'entendiez parler à ces messieurs de la Fabrique; un prédicateur ne dirait pas mieux.

LÉON. Engagez-le donc à être moins sévère avec moi.

MADAME BERNARD. Dame! aussi votre comédie...

LÉON. Mais, ma chère madame Bernard, vous me feriez devenir fou avec ma comédie. Je ne la joue pas seul cette comédie, et les personnes avec lesquelles je la joue ont au moins autant de franchise et de loyauté que mon oncle. Grâce à ma comédie, je me suis ouvert les premières maisons de la ville; on m'y reçoit avec distinction; et la preuve, c'est le mariage que je suis sur le point de contracter, et que je n'aurais jamais trouvé sans ma comédie. Vous voyez donc bien que ma comédie n'est pas une si méchante chose.

MADAME BERNARD. Mais quand votre beau-père viendra à savoir...

LÉON. Achevez : que je joue la comédie; mais c'est chez lui et avec lui que je la joue.

MADAME BERNARD (avec étonnement). En vérité?

LÉON. Sans doute.

MADAME BERNARD. Quand je vous dis que je n'entends plus rien à ce qui se passe aujourd'hui. Un beau-père!... Eh bien!

mais si c'est ainsi, qu'est-ce donc qu'il demande à monsieur?

LÉON. Il lui demande d'abord si je suis véritablement son neveu; car j'aurais pu lui en imposer. Il ne me connaît que sur ce que je lui ai dit de moi. Vous comprenez qu'on ne donne pas de but en blanc sa fille à un jeune homme rien que sur sa bonne mine et les contes qu'il lui aurait plu de faire sur sa famille.

MADAME BERNARD. C'est assez raisonnable.

LÉON. Il a dû lui demander si j'avais effectivement la fortune que je lui avais annoncée.

MADAME BERNARD. Cela me paraît prudent.

LÉON. Il veut être informé des défauts que je pourrais avoir.

MADAME BERNARD. Il les connaît, vos défauts.

LÉON. Il peut craindre que je n'en aie d'autres.

MADAME BERNARD. C'est vrai : allons, allons, votre monsieur de Rocheron, malgré tout, n'est pas aussi léger que je l'aurais cru d'abord.

LÉON. C'est un homme parfait.

MADAME BERNARD. Sa fille est-elle jolie?

LÉON. Charmante, madame Bernard, et une fortune considérable. Il doit m'attendre dans une maison ici près; je vais l'aller chercher pour le présenter à mon oncle, et tâcher de terminer l'affaire la plus importante de ma vie.

SCÈNE III.

MADAME BERNARD, seule.

Quel mélange de raison et de folie! De mon temps, les hommes étaient tout un ou tout autre; à présent ils sont tout à la fois. Voilà pourtant un médecin, un docteur! Qu'est-ce qui pourra jamais avoir confiance à cela? Il est vrai qu'il y a tant de maladies pour rire.

SCÈNE IV.

LÉON, MADAME BERNARD, M. DE ROCHERON.

LÉON. Madame Bernard, j'ai rencontré monsieur comme je sortais pour le chercher.

MADAME BERNARD (faisant une révérence à M. de Rocheron). Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

M. DE ROCHERON (à Léon en saluant madame Bernard). Madame est une de vos parentes?

LÉON. Par l'amitié qui nous unit à madame Bernard, elle est de la famille.

M. DE ROCHERON. Répétez-moi donc encore une fois, mon cher ami, que le motif que vous m'avez donné du silence de monsieur votre oncle envers moi n'est pas une plaisanterie.

LÉON. Il n'y a rien de si sérieux. Demandez à madame.

M. DE ROCHERON. Vous ne me ferez jamais croire qu'un avocat de Paris, un homme d'esprit, puisse être timoré à ce point-là.

LÉON. Il n'y a peut-être que madame Bernard qui trouve cela tout simple.

MADAME BERNARD. Il ne faut pas me mettre en jeu. Je répète ce qu'il m'a dit; il peut avoir ses raisons. A présent surtout que les mœurs sont à la mode, on blâme beaucoup de choses auxquelles on n'aurait pas fait attention il y a quelque temps.

M. DE ROCHERON (souriant). Je commence à être sur la voie. Et puis, s'il m'avait répondu, il n'a pas d'enfants, vous êtes son seul héritier, il aurait pu craindre que nous ne voulussions l'engager. Qu'il se rassure; je suis assez riche, Dieu merci, pour choisir le gendre qui me convient; à moins cependant qu'il n'y ait quelque autre chose que vous ne voulez pas me dire.

LÉON. Quelque autre chose!

M. DE ROCHERON. Un petit tour de jeunesse, quelque fre-

daine, bien excusable sans doute, mais dont un oncle si sévère conserve cependant de la rancune.

MADAME BERNARD. Ah! pour cela, monsieur, je puis vous assurer qu'excepté ce que vous savez, il n'y a rien à reprocher à M. Léon.

LÉON. Je vous jure que mon oncle n'a pas d'autre plainte à faire de moi.

M. DE ROCHERON. Je sais des gens qui se sont faits rigoristes; mais je n'en connais point encore qui se soient élevés à ce point de perfection.

MADAME BERNARD. Monsieur a tant d'esprit; il est si prévoyant. Il pense toujours six mois d'avance comme il faudra penser dans six mois.

M. DE ROCHERON. C'est une heureuse faculté...

MADAME BERNARD. Et qui demande bien du courage; car il faut savoir rompre à temps avec certaines gens, et se lier à propos avec d'autres; aussi est-on bien sûr de ne rencontrer jamais ici que des personnes que l'on peut voir.

M. DE ROCHERON (avec légèreté). Sur ce pied-là, j'ai grand'-peur qu'il ne me reçoive pas.

LÉON. Si vous pouviez seulement être témoin de l'entrevue que nous allons avoir ensemble.

M. DE ROCHERON. A quoi bon?

LÉON. Vous seriez à même de nous juger tous les deux. Il me vient une idée, madame Bernard; ce cabinet est-il toujours inhabité?

MADAME BERNARD. Toujours.

LÉON. Vous en avez les clefs?

MADAME BERNARD. Oui.

LÉON. C'est on ne peut mieux. (A M. de Rocheron). Vous pourrez vous y tenir tout le temps qu'il vous plaira, et sortir ensuite par l'antichambre, sans que personne vous voie.

M. DE ROCHERON. Comment! vous voulez me mettre en embuscade?

LÉON (avec instance). Monsieur, ne me refusez pas.

M. DE ROCHERON. Si fait vraiment, mon cher ami. Votre expédient est au moins inutile.

LÉON. Ah! monsieur, je vous en conjure. Songez combien

il est important pour moi que vous me connaissiez bien.

MADAME BERNARD. Je commence à concevoir le désir de monsieur Léon ; et je me range à son avis. Dans une affaire aussi sérieuse, il ne faut laisser aucun louche. Méfiance est mère de sûreté. Mais attendez donc : n'est-ce pas trahir mon maître que de me prêter à cela ?

LÉON. Au contraire, ma chère madame Bernard, vous mettez monsieur à même de pouvoir l'apprécier.

MADAME BERNARD. C'est vrai.

LÉON. Et vous me rendez à moi un service essentiel.

MADAME BERNARD. Je n'hésite plus. Je vous ai presque élevé, monsieur Léon ; et je ne voudrais pas que monsieur s'imaginât ce qui n'est pas. Vous êtes un bon et honnête jeune homme ; je le dis, je le répète. Monsieur verra bien que votre oncle ne me démentira pas. Il y va de mon honneur ; et certainement, si vous ne m'eussiez jamais quittée... Enfin, enfin, je vais toujours chercher les clefs.

SCÈNE V.

M. DE ROCHERON, LÉON.

M. DE ROCHERON. Dès qu'il y va de l'honneur de madame Bernard, je ne puis plus reculer ; mais soyez bien certain, mon cher ami, que ce n'est pas à cause de vous, mais bien à cause de votre oncle, que je me prête au stratagème que vous avez imaginé. Sa conduite envers moi commence à me paraître si offensante, que, tout pacifique que je sois, l'idée de m'en venger pourrait bien me passer par la tête.

LÉON. Vous venger.

M. DE ROCHERON. Je suis de bonne composition. Je fais volontiers la part d'une douce et honnête hypocrisie pour les personnes qui la croient nécessaire à leur petite ambition. Tant de gens manquent de mérite, qu'il faut bien qu'ils y suppléent par quelque chose. Mais de penser que monsieur Partout aurait craint d'entrer en correspondance avec moi, cela passe la mesure, et mérite une leçon.

LÉON. Je ne sais que vous répondre. J'ai vu mon oncle si gai, si aimable, que j'ai peine à le reconnaître dans le portrait qu'on m'en fait.

M. DE ROCHERON. Nous allons en juger. Notre cause est commune, puisque vous allez devenir mon gendre ; et je ne veux pas quitter Paris sans avoir prouvé qu'un homme qui ne joue la comédie que pour son plaisir, vaut bien celui qui ne la joue qu'à son profit.

SCÈNE VI.

M. DE ROCHERON, LÉON, MADAME BERNARD.

MADAME BERNARD. Voici monsieur Partout. Entrez vite dans ce cabinet.

LÉON. Madame Bernard, je vais y entrer aussi, pour que vous ayez le temps de le prévenir de mon arrivée. Je rentrerai par l'antichambre quand je jugerai qu'il en sera temps.

MADAME BERNARD. Comme vous voudrez. Remarquez seulement la manière dont je vais m'y prendre pour le préparer à vous bien recevoir.

LÉON (bas à M. de Rocheron). La pauvre madame Bernard brûle aussi de jouer un petit rôle.

(Ils entrent tous deux dans le cabinet.)

SCÈNE VII.

MADAME BERNARD, seule.

Deux hommes cachés dans un cabinet, c'est ce qu'on appelle une intrigue. C'est amusant une intrigue ; tâchons de nous en tirer avec adresse. C'est la première fois de ma vie que pareille chose m'arrive ; mais il y a commencement à tout ; et quand on n'est pas une sotte..... Paix !

SCÈNE VIII.

MADAME BERNARD, M. PARTOUT, en habit de l'Institut.

M. PARTOUT. (Il se promène sur le théâtre avec l'air de la plus grande satisfaction). Ah ! quel succès ! ah ! quelle chose étonnante ! Madame Bernard, je n'en puis plus ; mais je viens d'être bien brillant.

MADAME BERNARD. Tant mieux, monsieur.

M. PARTOUT. Je ne puis vous expliquer cela. Il ne sied pas de faire son éloge ; d'ailleurs, vous ne pourriez pas me comprendre. Tout ce que je puis dire, c'est que je suis très-fatigué.

(Il s'assied.)

MADAME BERNARD. Monsieur, tout le monde peut avouer qu'il est fatigué.

M. PARTOUT (se levant et marchant à grands pas). Mais le succès que je viens d'avoir à l'Institut ! Ils n'en reviendront de longtemps, je vous en réponds. M'avez-vous déjà entendu parler du zodiaque de Denderah ?

MADAME BERNARD. A peu près.

M. PARTOUT. Ce zodiaque met tous les esprits à la torture. Les uns veulent qu'il prouve une antiquité inconnue ; d'autres, au contraire, prétendent qu'il prouve la vérité des anciens livres : eh bien, moi, par un bonheur inouï, je viens de prouver qu'il ne prouve rien. Cela m'est venu tout d'un coup, sans y penser, sans avoir aucune idée arrêtée. Je n'étais ni pour ni contre. Dans cette indécision, mon étoile a voulu que je trouvasse un terme moyen qui a le grand avantage de ne me mettre mal avec personne, et qui m'a fourni l'à-propos le plus étonnant qu'on ait peut-être jamais entendu.

MADAME BERNARD. Monsieur, je disais bien que vous étiez un homme extraordinaire.

M. PARTOUT. Oui, vraiment, extraordinaire, ce n'est pas trop. Trouver autant de raisons à l'appui d'une opinion qui, au bout du compte, m'est fort indifférente.

MADAME BERNARD (se tournant du côté du cabinet). Que j'aurais voulu que ces messieurs fussent là !

M. PARTOUT. Quels messieurs?

MADAME BERNARD (avec embarras). Ces messieurs... de la Fabrique ; ceux qui veulent vous faire marguillier.

M. PARTOUT. Parbleu ! ils y auraient compris grand'chose.

MADAME BERNARD. Ils trouvent que vous parlez si bien.

M. PARTOUT. Quand je suis avec eux, je parle pour eux. Mais à l'Institut ! un succès à l'Institut ! c'est une autre affaire. (Il prend une lettre sur son bureau.) Ah ! ah ! c'est pour mon oraison funèbre de demain. (Il lit.) « Monsieur, j'ai l'honneur » de vous rappeler que c'est demain que vous vous êtes chargé » de jeter des fleurs sur la tombe de l'illustre confrère que » nous venons de perdre. »

MADAME BERNARD. Combien de fleurs comme cela n'avez-vous pas déjà jetées !

M. PARTOUT. Ça commence à en faire beaucoup.

MADAME BERNARD. Je ne conçois pas que vous puissiez être toujours prêt à vous attendrir ainsi publiquement pour le premier venu.

M. PARTOUT. Dites donc pour le premier qui s'en va. (Il rit.) Ah ! ah ! ah ! J'en ai l'habitude ; et puis cela fait bien dans le public. Vous n'avez vu personne ?

MADAME BERNARD. Pardonnez-moi, monsieur. D'abord, cette pauvre dame qui a tant à se plaindre d'un grand personnage.

M. PARTOUT. Ah ! bast ! je ne m'étais chargé de son affaire que parce que j'espérais que cela me mettrait en relation avec sa partie adverse ; mais puisqu'il n'en est rien, ma foi !... Est-ce tout ?

MADAME BERNARD (à part). Voici le moment de le préparer comme il faut. (Haut, en se tournant du côté du cabinet.) Il est encore venu une autre personne qui vous est bien chère, et que vous aurez bien du plaisir à revoir.

M. PARTOUT. Qui cela donc?

MADAME BERNARD. Votre cœur ne vous l'indique pas?

M. PARTOUT. Finissons. Quelle est cette personne?

MADAME BERNARD. C'est un jeune homme qui a des torts

assurément, de très-grands torts; mais la jeunesse excuse bien des choses : et d'ailleurs à tout péché miséricorde.

M. PARTOUT. Est-ce que ce serait mon neveu, par hasard?

MADAME BERNARD. Oui, monsieur, c'est lui-même.

M. PARTOUT. Qui vient de Montpellier sans me prévenir! Vous seriez-vous chargée de parler pour lui?

MADAME BERNARD. Non, monsieur.

M. PARTOUT. Vous l'avez bien assuré que je ne consentirais jamais à son mariage?

MADAME BERNARD. Il n'y a pas de doute.

M. PARTOUT. De quel air a-t-il reçu cela?

MADAME BERNARD. Il a l'air assez résolu, et son beau-père aussi.

M. PARTOUT. Son beau-père est donc avec lui?

MADAME BERNARD. Mais oui, monsieur.

M. PARTOUT. Ah! son beau-père est avec lui... Ils se seront concertés pour me faire une scène de pathos.

MADAME BERNARD (à part, d'un air effrayé). Une scène de pathos! où me suis-je fourrée?

M. PARTOUT. Ils n'ont qu'à bien se tenir; je les recevrai de la bonne façon. Dites à Philippe de me donner un autre habit.

MADAME BERNARD. J'y vais, monsieur. (A part, en sortant.) Une scène de pathos! Je me suis prêtée à une scène de pathos!

M. PARTOUT. Je ne puis empêcher ce mariage, qui du reste m'est fort indifférent; mais j'aurai fait ce que je dois faire dans ma position, et madame Bernard aura soin de répandre jusqu'à quel point je pousse les scrupules. Elle est excellente pour cela.

(Il rit.)

MADAME BERNARD (apportant un habit). Je n'ai pas trouvé Philippe; mais voici votre habit.

M. PARTOUT (quitte son habit de l'Institut et met l'autre). C'est bon. Ah! messieurs les comédiens!

SCÈNE IX.

M. PARTOUT, MADAME BERNARD, LÉON.

LÉON (courant vers son oncle). Bonjour, mon cher oncle.

M. PARTOUT. Madame Bernard, laissez-nous.

(Madame Bernard s'en va. Un intervalle de silence pendant lequel l'oncle et le neveu se regardent.)

LÉON (d'un air timide). Mon cher oncle, comme vous me regardez ! Serait-il donc vrai que vous fussiez courroucé contre moi ? Qu'ai-je fait pour m'attirer un pareil malheur ?

M. PARTOUT (de l'air le plus sérieux). Vous ne l'ignorez pas, monsieur, et lorsque, malgré les avertissements que je vous ai fait donner, vous avez persisté à vous livrer à la frivolité de vos goûts, au lieu de chercher à acquérir la gravité nécessaire à un homme de votre profession, vous avez dû penser que tout lien entre nous était rompu.

LÉON. Je vous assure, mon cher oncle, que je n'ai reçu aucun avertissement de votre part; et cela est si vrai, que je ne sais pas encore ce que vous entendez par la frivolité de mes goûts.

(Il se tourne du côté du cabinet.)

M. PARTOUT. C'est le métier d'histrion que vous faites.

LÉON. Quoi ! mon oncle, ce sont là les seuls reproches que vous ayez à me faire ?

M. PARTOUT. La corruption du siècle vous entraîne, mon neveu ; vous vous faites esprit fort pour mépriser toutes les convenances ; je souhaite que cela vous réussisse. Au surplus, Pantalon était médecin.

LÉON (riant aux éclats). Tenez, mon cher oncle, il y a tant de probité dans votre talent, qu'il vous est impossible de soutenir longtemps une mauvaise cause ; il faut que votre esprit vous décèle.

M. PARTOUT (d'un ton plus radouci). Il n'y a point d'esprit là-dedans.

LÉON. Votre Pantalon médecin est très-drôle.

M. PARTOUT (riant.) Tu vas me faire rire, et ce n'est pas ce que je voulais.

LÉON. Si vous avez à me corriger, vous me corrigerez plutôt en riant qu'avec le ton sévère que vous avez pris.

M. PARTOUT. *Castigat ridendo*, ce doit être ta devise, c'est la prétention de tous les baladins. Au fait, que me veux-tu?

LÉON. Mais, mon oncle, que vous receviez monsieur de Rocheron, et que vous vouliez bien lui dire quelque petite chose en ma faveur.

M. PARTOUT. Je ne recevrai pas ton monsieur de Rocheron; je ne veux pas transformer mon cabinet en foyer de théâtre. Ne faudrait-il pas le remercier aussi du bel exemple qu'il t'a donné? Un père de famille, un des principaux bourgeois d'une ville, qui ne trouve rien de mieux que de se donner en spectacle! Comment faire entendre raison à des jeunes gens, après cela?

LÉON. Vous êtes devenu trop rigoriste.

M. PARTOUT. J'ai toujours été de même, et je ne me départirai jamais de la méfiance que m'inspire toute espèce de gens faisant le métier d'acteur, métier de fausseté et de déception, et qui ne peut aucunement s'allier avec le caractère d'un galant homme.

LÉON. Voilà une proscription bien étendue.

M. PARTOUT. Cette étude continuelle que vous vous faites de feindre tous les sentiments doit finir par vous corrompre le cœur.

LÉON. Cette étude ne corrompt rien du tout; je puis vous en répondre, moi qui m'y suis livré; et je la trouve même tellement nécessaire aujourd'hui que, si j'ai jamais des enfants, ce sera la première chose à laquelle je les formerai.

M. PARTOUT. L'idée est admirable; tu vas faire souche de marionnettes.

LÉON. A présent que tout le monde peut prétendre à tout, il faut pourtant bien préparer les enfants à jouer tous les rôles. Ne puis-je pas avoir un fils magistrat, grand seigneur, ministre même? Voyez quel avantage ce sera que de lui sauver le début! Et s'il vit dans des temps de partis, qu'il lui faille prendre feu pour et contre la même chose en moins de

vingt-quatre heures, où trouvera-t-il le ton, l'air de persuasion qui lui seront nécessaires ? Non, non, mon cher oncle, croyez-moi, savoir jouer la comédie est une chose indispensable aussitôt qu'on est en évidence.

M. PARTOUT. Pour la vie publique, comme pour la vie privée, ce qui est indispensable c'est la loyauté et la franchise.

LÉON. Mais ceux qui en manquent doivent-ils le laisser voir ?

M. PARTOUT. Ah ! petit misérable, tu n'es que trop du siècle.

LÉON. Vous ne m'en voulez plus, n'est-il pas vrai ?

M. PARTOUT. Je t'en veux cent fois davantage ; car c'est être arrivé au dernier degré de la corruption que d'ériger ses défauts en principes.

LÉON. Eh bien ! si je suis sans espérance, mon cher oncle, ne me prêchez donc plus.

M. PARTOUT. Je dois chercher à te remettre dans le bon chemin.

LÉON. Il n'y a qu'un moyen : laissez-moi terminer mon mariage.

M. PARTOUT. Je ne veux pas que tu entres dans une famille de fous.

LÉON. M. de Rocheron est la raison même.

M. PARTOUT. Je suis responsable de ta conduite, et vraiment ce mariage me ferait du tort. On est devenu fort pointilleux. Il y a comme un vernis d'austérité à présent qui s'étend sur tout et que l'on doit ménager quand on n'est pas hors d'ambition, et je t'avoue que je ne le suis pas.

LÉON. Je comprends.

M. PARTOUT. Reste avec moi ; fais-toi médecin à Paris. Si tu veux te laisser gouverner, je te réponds d'une nombreuse clientelle ; mais quitte tes airs évaporés, prends un maintien plus modeste ; c'est tout ce que je te demande. Ce n'est pas trop, quand il s'agit d'acquérir de la réputation. Du reste, tu feras tout ce que tu voudras.

LÉON. Je ne jouerai plus la comédie ?

M. PARTOUT. Oh ! non.

LÉON. Mon oncle, ce sacrifice m'est impossible.

M. PARTOUT. Mon neveu, vous perdez la tête.

LÉON. Je vous prouverai par vous-même, mon cher oncle, que quand on l'a jouée une fois.....

M. PARTOUT. J'espère bien ne la jouer jamais.

LÉON. Bast !

M. PARTOUT. C'est trop fort.

LÉON. On ne pourrait pas vivre dans le monde sans cela.

M. PARTOUT. Tu es ensorcelé, mon ami. On ne pourrait pas vivre sans jouer la comédie !

LÉON. Non, mon oncle ; et si le respect ne me retenait pas, je parierais bien vous prendre en flagrant délit d'ici à très-peu de temps.

M. PARTOUT. Moi ?

LÉON. Oui, mon oncle.

M. PARTOUT. Tu ne crois donc pas à ma sincérité ?

LÉON. Voulez-vous que nous convenions d'une chose ? c'est que, si je vous surprends à faire le comédien, vous vous engagez non-seulement à consentir à mon mariage, mais encore à parler de moi à monsieur de Rocheron dans les termes les plus favorables.

M. PARTOUT. A faire le comédien ?

LÉON. Oui.

M. PARTOUT. Et jusqu'à ce que je joue la comédie, tu resteras avec moi, et tu ne te conduiras que par mes conseils.

LÉON. Volontiers.

M. PARTOUT. Je ne risque pas beaucoup.

LÉON. C'est donc convenu.

M. PARTOUT. Pourvu que tu tiennes exactement ta promesse et que tu ne me parles plus de ton monsieur de Rocheron d'ici à ce temps-là.

LÉON. J'en donne ma parole.

M. PARTOUT. Malgré ta légèreté, tu prendras un air grave.

LÉON. Je prendrai un air grave.

M. PARTOUT. Le ton réservé.

LÉON. Le ton réservé.

M. PARTOUT. Tu tiendras les yeux baissés au lieu de les laisser trotter comme tu fais toujours.

LÉON. Je ferai tout ce que vous voudrez.

M. PARTOUT. Tu auras des scrupules pour les moindres vétilles et un éloignement extrême pour les personnes que l'on t'indiquera.

LÉON. Rien de plus facile.

M. PARTOUT. Tu te garderas, par-dessus tout, de rire de la plupart des gens que je reçois ici.

LÉON. Devant eux.

M. PARTOUT. Cela va sans dire. Avec moi, tu t'en dédommageras tant que tu voudras.

LÉON. De cette manière, je crois que je pourrai me passer de jouer la comédie sur le théâtre.

M. PARTOUT. Voilà ce que j'appelle être raisonnable. Tu verras que l'on prend très-facilement les habitudes que je veux te donner. Pour moi, je n'y pense plus.

SCÈNE X.

M. PARTOUT, LÉON, PAULINE.

PAULINE. Monsieur, il y a là un parent d'un monsieur pour qui vous devez plaider dans trois jours, et qui demande à vous parler.

M. PARTOUT. Dites-lui, Pauline, que je suis en affaire; mais que mon plaidoyer est achevé. (A Léon.) Il faut que je te le fasse voir. C'est vraiment un chef-d'œuvre. Je vais le chercher.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

LÉON, PAULINE.

PAULINE (d'un air composé). Eh bien! monsieur, votre mariage s'avance-t-il?

LÉON. Je crois que oui, Pauline.

PAULINE (même jeu). Vous le devrez sans doute aux vœux ardents que je viens d'adresser au ciel.

LÉON. Quel langage !

PAULINE. Laissez-moi achever. Ah ! ne confondez pas la malheureuse Pauline dans la foule de ces femmes légères qui ne sont capables d'aucun sacrifice ; leur amour n'est qu'un égoïsme trompeur ; mais, moi, je veux que vous soyez heureux.

LÉON. Qu'est-ce que cela veut dire ?

PAULINE. Si la naissance, si la fortune ont élevé entre nous une barrière qui doit nous séparer pour jamais, je vous rends vos serments. Léon, vous êtes libre. Formez de nouveaux nœuds, et croyez que votre bonheur fera celui de Pauline.

LÉON. Tu as lu cela quelque part.

PAULINE (d'un ton naturel). Pourquoi donc ? Est-ce que je ne puis pas penser aussi bien qu'un livre ?

LÉON. A la bonne heure ; mais cette manière de parler ne t'est pas habituelle.

PAULINE. Voilà tout l'effet que cela produit sur vous ?

LÉON. Je suis très-touché de tes sentiments.

PAULINE. Vous ne les admirez pas ?

LÉON. Au contraire.

PAULINE. N'est-ce pas bien généreux à moi de chercher à vous tranquilliser, au lieu de vous faire des reproches ?

LÉON. Je t'en remercie.

PAULINE (avec humeur). Votre séjour à Montpellier vous a gâté. Autrefois, si je vous avais dit la moitié de ce que je viens de vous dire, vous auriez été comme un fou.

LÉON (la prenant à bras-le-corps). C'est donc cela que tu voulais ?

PAULINE. Vous êtes devenu trop raisonnable.

LÉON. Ce n'est pas l'avis de mon oncle.

PAULINE. Vous avez pris surtout un ton de persifflage qui vous fera du tort auprès des femmes, je vous en avertis.

LÉON. Je ne sais à qui tu en as.

SCÈNE XII.

LÉON, PAULINE, M. PARTOUT.

M. PARTOUT. Vous êtes encore là, Pauline? Allez donc rendre réponse à ce monsieur. (Pauline sort avec une démarche théâtrale.) Qu'est-ce que vous disiez ensemble? Sûrement elle te parlait de son mariage.

LÉON (avec étonnement). Pauline va se marier?

M. PARTOUT. La semaine prochaine, je crois. Elle n'a rien que cette petite figure que tu lui connais, et peut-être un trousseau qu'il m'en coûtera; eh bien, avec cela, elle a trouvé un grand nigaud fort à son aise, ma foi! et qui est en admiration devant ses phrases de roman.

LÉON (à part). C'est charmant! Une comédienne de plus.

(Il rit.)

M. PARTOUT. De quoi ris-tu?

LÉON. Voyons votre plaidoyer, mon oncle.

M. PARTOUT. Je ne crois pas avoir rien fait de plus convenable. L'histoire est assez vilaine; c'est un tuteur qui a voulu soustraire à ses pupilles la fortune de leurs parents, et qui a pris pour cela des moyens un peu étranges... Mais le sujet est beau pour un avocat. Après avoir éludé les plus grandes difficultés, et donné à ma cause tous les traits du roman le plus touchant, je m'écrie...

LÉON. Mon oncle, mettez votre robe, cela donnera plus d'aisance à votre débit.

M. PARTOUT (passant une robe d'avocat). Tu te rappelles donc que c'est mon habitude quand j'étudie mes plaidoyers?

LÉON. Elle est excellente.

M. PARTOUT. Ecoute bien : je m'adresse aux jurés et aux juges. (Il lit d'un ton déclamatoire.) « Malgré l'innocence bien » reconnue de mon client, je tremblerais encore, messieurs, » si le hasard nous eût donné un jury moins éclairé, et si » nous avions des juges moins intègres; mais le ciel a voulu » que la cause la plus juste fût soumise aux hommes les plus

» vertueux. » Ce n'est pas cela que je voulais te lire; c'est commun.

LÉON. Qu'importe? cela fait toujours de l'effet, surtout avec le ton que vous y mettez.

M. PARTOUT. Tu dois trouver que j'ai gagné sous ce rapport-là ?

LÉON. Etonnamment.

M. PARTOUT. J'ai bien travaillé pour devenir aussi naturel.

LÉON. Vous faites peut-être encore un peu trop de gestes.

M. PARTOUT. Je le sais bien ; mais il y a tel jury qui nous condamnerait si nous en faisions moins. Laisse-moi continuer. (Il reprend son manuscrit, qu'il feuillette.) Tu vas voir... c'est d'une force, d'une chaleur entraînantes. (Toujours feuilletant); je n'hésite pas à le dire, c'est ce que j'ai fait de mieux... Voyons... ah ! ceci tient au fond de l'affaire et ne t'intéresserait pas. (Il lit bas.) Hon, hon, hon... remplissage obligé.. cela ne vaut rien... (Toujours feuilletant.) Je voudrais te trouver quelque beau passage... Ah ! m'y voici... non, non, ce n'est pas encore là... (Il passe plusieurs feuillets.) C'est que tu es difficile... Il faudrait lire entièrement... Comment ! je ne trouverai rien que je puisse détacher... c'est singulier... (il lit bas.) Hon, hon, hon, il y a trop d'ensemble... c'est trop parfait. Voilà deux pages cependant que je pourrais retrancher... Enfin, tu vas entendre la péroraison, que je trouve un chef-d'œuvre. (Il lit d'un ton solennel.) « L'honnête homme, à la fin de sa carrière, désabusé des » prestiges de la vie, ne conserve plus qu'une espérance ; son » cœur ne bat plus que pour une seule ambition, ambition » louable, qui n'aspire qu'à laisser après soi un nom recom- » mandable. C'est cette ambition que nos adversaires ont » voulu combattre ; c'est cette espérance qu'ils ont voulu » détruire. S'ils eussent pu mettre en défaut l'équité de ce » tribunal auguste, un vieillard vénérable eût passé le peu de » jours qui lui restent à vivre dans les angoisses du plus affreux » supplice, celui de ne laisser à sa famille qu'un nom flétri et » une mémoire déshonorée. »

LÉON (applaudissant). Bravo !

M. PARTOUT. Tu es donc content?

LÉON. Bravo! bravo!

M. PARTOUT. Qu'est-ce que veut dire bravo? Bravo est une expression de théâtre; voudrais-tu me traiter en camarade, et ne devinerais-je pas ta prétention?

LÉON. Ah! mon cher oncle, que vous êtes difficultueux!

M. PARTOUT. C'est peut-être là ton espérance de me trouver en flagrant délit. Entendons-nous; il a toujours été permis à un orateur de varier son débit, et on ne l'a jamais taxé d'être un comédien pour donner à ses inflexions le ton qui convient à l'effet qu'il veut produire.

LÉON. Puisque l'éloquence est l'art de persuader, je sais bien qu'il faut, en plaidant pour un malhonnête homme, employer le même ton et les mêmes expressions que si l'on défendait l'homme le plus vertueux.

M. PARTOUT. Certainement. Sans cela les juges auraient le droit de nous dire : « Quoi! vous voulez nous toucher, nous émouvoir, et vous n'avez pas l'air de penser un mot de ce que vous dites! »

LÉON. Je suis d'accord avec vous.

M. PARTOUT. Le malheur du goût qui te domine, c'est de travestir tout en imitation de théâtre.

LÉON. Au contraire; il n'y a personne plus souvent dupe que moi. Pour peu que le ton soit approprié aux paroles, je crois aux maris qui adorent leurs femmes, aux pères qui n'amassent de fortune que pour leurs enfants, aux gens qui seraient bien fâchés d'avoir des places. Que de fois j'ai admiré le désintéressement qui brille à la tribune, et cette noble fierté qui dédaigne de répondre à des accusations embarrassantes! Est-ce là voir de la comédie partout?

M. PARTOUT. C'est faire de mauvaises plaisanteries sur tout. Tiens, laisse-moi, j'ai à travailler, et tu brouilles toutes mes idées.

LÉON (d'un air pénétré). Dès que vous me renvoyez, mon oncle...

M. PARTOUT. Je ne te renvoie pas; nous dînerons ensemble; mais j'ai une oraison funèbre à composer, et tu finirais par m'ôter toute la fraîcheur de mon imagination. Reviens à cinq heures.

LÉON. Oui, mon oncle. (A part en s'en allant.) Vous ne travaillerez pas longtemps.

SCÈNE XIII.

M. PARTOUT, seul.

Je ne sais pas si j'agis bien sagement en engageant ce drôle-là à venir habiter avec moi. Ce sera un hôte fort gênant, une espèce de Mentor que je me donnerai là. Comme deux ans changent un jeune homme! C'était un petit saint, à présent c'est un démon. Il est clair qu'il ne croit plus à rien; un honnête homme, pour lui, n'est qu'un homme qui joue bien son rôle. C'est effrayant. Il a de l'esprit, il est amusant; si nous étions du même âge, sa conversation me conviendrait assez; mais, comme son oncle, je ne dois pas souffrir qu'il me juge. On n'est pas toujours sur le qui vive. (Il rit.) Ah! ah! ah!... Occupons-nous de mon oraison funèbre.

SCÈNE XIV.

M. PARTOUT, M. DE ROCHERON, sous le nom de M. Prudent, habillé en ancien bourgeois.

M. DE ROCHERON (à part). A mon tour, à présent. (Haut.) Monsieur, c'est bien vous qui êtes monsieur Partout?

M. PARTOUT. Oui, monsieur.

M. DE ROCHERON. C'est que j'ai à vous confier une chose qu'il est de la dernière conséquence de ne pas divulguer, et sur laquelle je ne me suis décidé à vous consulter qu'après m'être bien assuré que vous étiez le plus honnête homme du monde, et le jurisconsulte le plus habile que l'on connaisse. Ces deux conditions sont essentielles pour une affaire très-fâcheuse dont je désire bien que vous puissiez me tirer.

M. PARTOUT. Monsieur, avec l'aide du ciel, peut-être y parviendrons-nous. Quelle est cette affaire?

M. DE ROCHERON (après avoir regardé de tous côtés.) Mon-

sieur, je me nomme monsieur Prudent; j'ai fait, pendant vingt-cinq ans, le commerce avec assez de bonheur pour acquérir une fortune qui me suffit. J'ai épousé, il y a quinze ans, une femme fort aimable, mais qui se trouve en partie cause du malheur qui m'arrive aujourd'hui. Elle avait un fils du premier lit.

M. PARTOUT. Ce fils est un mauvais sujet?

M. DE ROCHERON. Le ciel me préserve de me plaindre de mon beau-fils! C'est un jeune homme rempli de bonnes qualités, mais qui, pour passer le temps, s'amuse à chercher querelle aux uns et aux autres, ce qui lui attire parfois des lettres pareilles à celle-ci, qui, par le plus grand hasard du monde, est tombée ce matin entre les mains de ma femme.

(Il présente une lettre à M. Partout.)

M. PARTOUT. C'est un cartel.

M. DE ROCHERON. Hélas ! oui, monsieur.

M. PARTOUT. Je ne puis rien faire à cela.

M. DE ROCHERON. Nous espérions cependant, ma femme et moi, qu'il ne vous serait pas impossible de donner une forme judiciaire à cette affaire.

M. PARTOUT. Eh! monsieur, nous avons les mains liées à cet égard. Nous pouvons nous interposer entre des gens qui se disputent de misérables sommes d'argent, et nous ne pouvons rien contre des écervelés qui veulent s'arracher la vie. Toutes les lois sur le duel semblent n'avoir été rendues que pour attester l'impuissance de la raison contre la folie. Elles sont toutes tombées en désuétude à leur naissance; et un vain mot, qu'on appelle honneur, leur a été substitué.

M. DE ROCHERON. Monsieur, comme vous parlez bien!

M. PARTOUT (s'échauffant par degrés.) J'appelle l'honneur un vain mot, lorsqu'il s'applique à cette rage de cannibale, qui ne veut que du sang pour laver la plus légère offense. O honte des préjugés! dans combien de familles ne portez-vous pas la désolation! Que de citoyens, utiles à l'Etat, moissonnés par votre inflexible barbarie!

M. DE ROCHERON (d'un air attendri.) Je n'espérais pas trouver un cœur aussi compatisant.

M. PARTOUT. Quel est l'homme raisonnable qui ne se sente

pas ému à l'idée de cette affreuse barbarie? Au milieu d'un siècle de philosophes, d'un siècle qui se décore du beau nom de siècle des lumières, loin de flétrir des derniers mépris ce délire d'un orgueil effréné, nous l'honorons du titre de bravoure; un duelliste est un homme respecté. Pauvre espèce humaine! Que ton admiration pour de pareils êtres décèle et de sottise et de lâcheté!

M. DE ROCHERON. Mon cher monsieur, vous prenez la chose trop vivement.

M. PARTOUT (avec véhémence.) Malheureux père! quel bénéfice retirez-vous de vivre au milieu d'un pays policé, au sein de la civilisation la plus ancienne? Tout est muet autour de vous; l'autorité même ne peut vous prêter aucun secours... Il faut que votre enfant périsse.

M. DE ROCHERON. Monsieur, monsieur, ce n'est que mon beau-fils.

M. PARTOUT. Mais sa mère, votre épouse, que deviendra-t-elle?

M. DE ROCHERON. Vous touchez l'endroit sensible; c'est bien là ce qui m'embarrasse. Si ma femme voulait être aussi raisonnable que moi, nous dirions: c'est un malheur, et nous n'en parlerions plus. Mais que de cris, que de pleurs, que de scènes de tout genre il va me falloir endurer! Bien heureux encore si elle ne finit pas par m'imputer ce duel. Donnez-moi donc un conseil, monsieur; dites-moi quel moyen, à défaut de la justice, je pourrais employer pour éviter tous ces désagréments.

M. PARTOUT. Ecrivez à la famille du jeune homme qui a envoyé le cartel; avertissez-la; elle a le même intérêt que vous.

M. DE ROCHERON. Je ne voudrais pas écrire.

M. PARTOUT. En ce cas, allez la trouver.

M. DE ROCHERON. Encore moins.

M. PARTOUT. Envoyez-y madame Prudent.

M. DE ROCHERON. Ma femme! ce serait comme moi.

M. PARTOUT. Alors, tâchez d'éloigner votre beau-fils de gré ou de force; évitez, à quelque prix que ce soit, la rencontre de demain. Et quant aux grands mots de gloire et de

déshonneur qu'il ne manquera pas de faire sonner à vos oreilles, ne les écoutez pas. Le duel est une folie. Vous paraissez un homme sage; soyez certain que vous serez approuvé de tous les hommes sages, en empêchant le plus ridicule des homicides.

M. DE ROCHERON. Monsieur, je vous suis obligé; je vais aller causer de cela avec madame Prudent.

(Il sort.)

SCÈNE XV.

M. PARTOUT, MADAME BERNARD.

MADAME BERNARD. Dieu merci ! voilà ce monsieur parti. Je vous ai entendu parler si haut, que je croyais que vous aviez querelle ensemble, et j'ai été vingt fois au moment d'entrer.

M. PARTOUT. Une querelle avec monsieur Prudent! Il faudrait être bien malencontreux.

MADAME BERNARD. Ce monsieur s'appelle...

M. PARTOUT. Monsieur Prudent.

MADAME BERNARD. Vous êtes bien sûr? Je croyais que c'était monsieur de Rocheron.

M. PARTOUT. Vous êtes physionomiste. Vous avez pris cet homme-là pour un comédien? C'est bien là leur allure.

MADAME BERNARD. Cependant permettez-moi de vous dire.....

M. PARTOUT. Faites-moi grâce, madame Bernard. Vous vous êtes imaginé que je parlais avec humeur; vous vous êtes trompée. Le discours que j'ai improvisé si heureusement ce matin m'avait mis en haleine; je n'avais pas épuisé toute mon éloquence à l'Institut, et c'est comme un reste de verve que j'ai satisfait avec cet homme qui venait me consulter sur un duel.

MADAME BERNARD. Monsieur, il y a quelque chose là-dessous, parce que monsieur Léon.....

M. PARTOUT. Monsieur Léon, monsieur Léon est un goguenard avec lequel il est impossible d'être éloquent. Quelle heure est-il? (Il tire sa montre.) Ah ! grands dieux, quatre

heures! J'ai conseil de discipline pour la garde nationale; je n'arriverai jamais à temps. Faites-moi donner mon uniforme tout de suite. (Madame Bernard sort.) On ne sait auquel entendre. Et mon oraison funèbre..... Il faut avouer qu'elle a du malheur. Bast! je l'improviserai comme je pourrai, et je la ferai avec soin après, pour l'envoyer aux journaux. (Madame Bernard rentre en tenant un uniforme complet, habit, chapeau, épée. M. Partout ôte sa robe d'avocat, et s'habille en officier [1].) Transformons-nous en héros. (Il rit.) Je suis un véritable Protée. Mais, qu'est-ce qui vient là? (M. de Rocheron rentre, madame Bernard s'en va.)

SCÈNE XVI.

M. PARTOUT, M. DE ROCHERON, en redingote militaire, avec des moustaches.

M. DE ROCHERON (à part). O l'heureux hasard! il est en militaire. (Haut.) Monsieur, je suis bien votre serviteur.

M. PARTOUT. Monsieur, je vous salue.

M. DE ROCHERON. Oserais-je vous demander, monsieur, si vous avez déjà eu la visite de mon beau-père, M. Prudent?

M. PARTOUT. Oui, monsieur.

M. DE ROCHERON (d'un ton léger). Vous avez sans doute admiré l'analogie de son nom avec son caractère. Il venait vous consulter pour moi, pour me sauver la vie.

M. PARTOUT. Je n'ai rien trouvé de déplacé dans sa démarche.

M. DE ROCHERON. Ah! monsieur, vous le flattez.

M. PARTOUT. Il m'a parlé comme un galant homme.

M. DE ROCHERON. Sans doute; mais comme un galant homme qui a peur. Un cartel pour monsieur Prudent, c'est la fin du monde.

(Il rit.)

[1] Chaque fois que M. Partout change de costume, il a soin de placer celui qu'il quitte sur chacune des chaises rangées dans le fond du théâtre.

M. PARTOUT. Il faut se mettre à la place d'un bourgeois.

M. DE ROCHERON. Vous avez raison. L'honneur, pour monsieur Prudent, doit se borner à bien administrer sa fortune et à conserver la réputation qu'il s'est faite dans son commerce ; mais pour nous autres militaires, monsieur!

M. PARTOUT (se redressant). C'est tout différent.

M. DE ROCHERON. Quand on porte une épée.

M. PARTOUT. On doit se soumettre aux lois que l'honneur militaire a faites.

M. DE ROCHERON (après s'être détourné pour rire). Qui est-ce qui distinguera l'homme brave du lâche, si le premier ne sait pas venger ses injures? Je n'hésite pas à le dire, un pays où le duel viendrait à être proscrit, serait un pays condamné.

M. PARTOUT. Nous n'avons pas ce malheur à craindre.

M. DE ROCHERON. Pardonnez-moi, monsieur. Il y a partout une classe pusillanime, énervée, sans vigueur, la classe des pères de famille, qui tend toujours à pacifier, et dont l'apathie soutenue finira par triompher de l'opinion. Pourquoi ne s'élèverait-il pas un brave dont la plume courageuse lutterait victorieusement contre cette mollesse qu'on cherche à introduire parmi nous ?... C'est que les braves n'aiment pas à écrire, et que ceux qui écrivent n'aiment pas à se battre. Il faut à ces messieurs une guerre de plume. Une guerre de plume! L'étrange alliance de mots!

M. PARTOUT (avec exaltation). Croyez, monsieur, que si les vrais principes de l'honneur venaient à se trouver en péril, il y aurait encore des hommes qui les défendraient et de leur plume et de leur épée ; mais autant il serait bien de prendre cette défense, si elle était nécessaire, autant il serait inconvenant de révéler des craintes qui ne sont pas fondées.

M. DE ROCHERON. Vous ne sauriez croire, monsieur, combien ce langage me fait plaisir.

M. PARTOUT. Aujourd'hui nos aïeux passent pour des barbares, et cependant tout ce qui reste de sentiments nobles en Europe leur appartient; ils ne confiaient leur réputation qu'à leur épée, ne connaissaient de justice que par l'épée. Ce

serait une étrange civilisation que celle qui mettrait l'honnête homme à la merci du premier insolent.

M. DE ROCHERON. C'est vrai.

M. PARTOUT. Qui ne lui laisserait de ressource que dans la chicane.

M. DE ROCHERON. Très-bien.

M. PARTOUT. Une affaire d'honneur qui commencerait par des paperasses, qui mettrait des huissiers et des avoués en campagne.

M. DE ROCHERON. Les beaux exploits!

M. PARTOUT. J'avoue que, dans ce cas, nos aïeux, au milieu de leurs forêts, me paraîtraient plus civilisés que nous.

M. DE ROCHERON. Ah! monsieur, nos aïeux!

M. PARTOUT. Nos aïeux avaient des idées simples, droites, justes. S'ils ne connaissaient pas le raffinement de nos lois modernes, ils s'étaient donné celles qui leur étaient nécessaires. Elles suffisaient à leurs besoins. Leur législation sur le duel est encore un chef-d'œuvre. Elle laissait les paroles pour des paroles, *verba volant*, et ne s'en tenait qu'aux faits. La gloire d'un preux était toute dans ses actions; elle devait être brillante comme son armure.

(Il essuie la poignée de son épée.)

M. DE ROCHERON. En vous entendant parler, on se sent presque heureux d'avoir reçu un cartel. Je ne vous demanderai plus si je dois me battre.

M. PARTOUT. Je crois que vous n'avez besoin de l'avis de personne pour savoir ce qu'un militaire se doit à lui-même. Dans ces sortes d'affaires, on prend des témoins, et on les laisse agir. Et, remarquez, monsieur, que ceux que nous appelons témoins aujourd'hui, ne sont autre chose que les juges du combat du temps de nos pères. Leurs attributions sont les mêmes; ils règlent la satisfaction due, ils fixent le choix des armes, et quand ils s'écrient, comme dans nos anciens tournois : « Ouvrez la barrière aux combattants, » on se croit revenu à ces nobles temps de chevalerie dont on parle encore, mais qu'on ne comprend plus.

M. DE ROCHERON. Monsieur, il faut malheureusement que

je vous quitte ; mais soyez persuadé que j'emporte pour votre talent et pour votre caractère l'admiration la plus profonde, et que je regarderai toute ma vie comme un jour fortuné celui où j'ai eu l'honneur de faire une aussi précieuse connaissance. (Avec enthousiasme.) Adieu, camarade.

(Il sort.)

SCÈNE XVII.

M. PARTOUT, LÉON, et un peu après, MADAME BERNARD et PAULINE.

M. PARTOUT (regardant sortir M. de Rocheron). Adieu, camarade.

LÉON (avec joie). Enfin, mon cher oncle, vous voilà donc des nôtres.

M. PARTOUT. Que veut dire cet étourneau ?

LÉON. Je vous vois camarade avec monsieur de Rocheron....

M. PARTOUT. Ce jeune homme est monsieur de Rocheron ?

LÉON. Et monsieur Prudent tout à la fois.

MADAME BERNARD. Je vous le disais bien, monsieur.

M. PARTOUT. Taisez-vous donc, madame Bernard. Ah çà ! mon neveu, ceci passe la plaisanterie.

LÉON. Vous allez vous fâcher, mon cher oncle ; vous aurez tort. Le tour est drôle, et vous l'aviez autorisé. J'étais si persuadé que vous aviez un talent parfait pour prendre avec chacun le ton qui lui convient, que je ne faisais nul doute que vous ne donnassiez à la fois satisfaction à monsieur Prudent et à son fils. Vous qui êtes un homme du monde, vous appelez cela l'esprit du monde ; moi, qui suis un comédien, j'appelle cela de la comédie. C'est toujours la même chose sous un nom différent.

M. PARTOUT. Est-ce une leçon que vous voulez me donner ?

LÉON. Ah ! mon cher oncle, j'en recevrais plutôt de vous...

M. PARTOUT. Vas-tu recommencer tes quolibets?

LÉON. En vérité, je vous parle sérieusement. Vous avez un feu, une chaleur, un entraînement, une facilité d'élocution, une franchise surtout qu'on ne peut jamais assez admirer. Pourquoi vous en défendre? Ce sont des dons fort précieux. Si je pouvais jouer aussi naturellement la comédie dans le monde, je me soucierais peu de la jouer sur la scène. Monsieur de Rocheron, qui est bon juge, en est stupéfait. (D'un ton de confidence.) Il faut tout vous avouer. Il était là, dans ce cabinet, quand vous m'avez lu ce plaidoyer si touchant en faveur de ce fripon de tuteur. Il ne connaît pas de talent comparable au vôtre. Quatre rôles en un seul jour!

M. PARTOUT. Quatre rôles!

LÉON (montrant les différents habits de son oncle). En voilà encore les costumes.

M. PARTOUT. Mon neveu, je me fâcherai à la fin. Je trouve fort indécente votre conduite et celle de ce monsieur de Rocheron. Jouez vos farces dans votre tripot, puisque rien ne peut vous en détourner ; mais, au moins, sachez respecter la maison de votre oncle.

MADAME BERNARD. Monsieur, pardonnez-lui.

PAULINE. Monsieur, consentez à son bonheur.

LÉON (se met à genoux, et fait signe à Pauline et à madame Bernard de l'imiter). Mon oncle, nous embrassons vos genoux.

M. PARTOUT. Va-t'en au diable, maudit comédien ; et vous folles, relevez-vous donc. Ne voyez-vous pas qu'il se moque de vous?

(Les femmes se relèvent.)

LÉON (toujours à genoux). Mon oncle, mon bon oncle, mon cher oncle, j'implore un dénoûment.

M. PARTOUT. Je te l'accorde de bon cœur. Marie-toi cent fois si tu le veux, et que je n'entende plus parler de toi de ma vie. Depuis ce matin, tu n'as fait que me bouleverser la cervelle, et je ne sais plus où j'en suis.

LÉON. Vous recevrez donc mon beau-père?

M. PARTOUT. Non, assurément ; je ne l'ai que trop reçu.

LÉON. Vous lui écrirez, au moins?

M. PARTOUT. Je répondrai à sa lettre pour en finir, et je

l'engagerai très-vivement à te donner sa fille. C'est la meilleure vengeance que je puisse tirer de lui.

LÉON. Vous ne pensez pas un mot de ce que vous dites; et si vous aviez une fille, je suis sûr que vous me la donneriez.

M. PARTOUT. Heureusement, je n'en ai pas.

(Il s'en va.)

SCÈNE XVIII.

LÉON, MADAME BERNARD, PAULINE.

LÉON. Mon oncle est un excellent homme.

MADAME BERNARD. Qu'est-ce que je vous disais? Je n'ai jamais douté qu'il ne finît par vous satisfaire.

LÉON. Et vous, madame la fiancée, trouvez-vous encore extraordinaire que je me marie?

PAULINE (souriant). Vous savez donc que je suis fiancée?

LÉON. Oui, je le sais; et ce n'est pas vous qui me l'avez appris, assurément.

PAULINE. Je m'en serais bien donné de garde; je me serais privée d'un très-joli rôle.

LÉON. Quelle était donc votre idée?

PAULINE. Je n'en avais pas : cela m'est venu tout d'un coup. Votre retour imprévu, certain air de fatuité que j'ai cru remarquer dans vos manières, le désir, toujours vif chez nous, de tourmenter un infidèle, le peu de temps qui me reste pour cela; car vous croyez bien qu'une fois mariée...

LÉON (avec ironie). Je n'en doute pas.

PAULINE. Enfin, j'ai voulu essayer mon savoir-faire, et vous convaincre que, quand nous le voulons bien, nous pouvons nous jouer d'un homme d'esprit tout aussi facilement que d'un sot.

LÉON. Vous ne m'avez convaincu que d'une chose : c'est que si tous les fous ne sont pas aux Petites-Maisons,

TOUS LES COMÉDIENS NE SONT PAS AU THÉATRE.



Mme DE CŒURY.

VOILA UN A-COMPTE DE CE QUE JE VEUX FAIRE POUR VOUS.

LES DOTS

OU

SELON LES GENS L'ENCENS.

PERSONNAGES :

MADAME DE COEURY.
MADAME DE LA RABATTERIE.
M. DE THÈCLE.
LE DOCTEUR.
PERRINE.
FRANCISC.

La scène se passe aux eaux de ***.

Le théâtre représente un salon.

SCÈNE I.

MADAME DE COEURY, LE DOCTEUR.

MADAME DE CŒURY. Mais, docteur, vous me disiez à Paris que je m'amuserais tant aux eaux ; je ne vois pas cela.

LE DOCTEUR. Attendez donc ; nous n'avons pas la moitié de notre monde.

MADAME DE CŒURY. J'avais cru aussi que vous ne receviez que des gens très-malades.

LE DOCTEUR. A cette condition-là, vous ne seriez pas des nôtres.

MADAME DE CŒURY. J'aurais fait exception.

LE DOCTEUR. Mais s'il n'y avait ici que des gens très-malades, vous vous y ennuieriez bien davantage.

MADAME DE CŒURY. Au contraire.

LE DOCTEUR. Vous trouveriez cela plus amusant ?

MADAME DE COEURY. Beaucoup plus amusant que votre madame de Sennecé, qui fait des toilettes extravagantes, et qui a toujours une foule d'hommes autour d'elle.

LE DOCTEUR. Vous n'avez pas seulement ici madame de Sennecé. Vous êtes voisine d'appartement d'une dame fort respectable, madame de Mélay.

MADAME DE COEURY. Elle ne parle que de la santé de sa fille.

LE DOCTEUR. Elle l'aime tant, et elle est si intéressante !

MADAME DE COEURY. A la bonne heure ; mais voilà tout.

LE DOCTEUR. N'avez-vous pas encore madame de la Rabatterie ?

MADAME DE COEURY. Une femme de province !

LE DOCTEUR. Je vous croyais liée avec elle.

MADAME DE COEURY. Liée ! je ne la connais que depuis que je suis ici. Il n'y a aucun rapport entre nous, et son bavardage ne m'amuse que quand je pense à autre chose. Non ; si je trouvais un agrément aux eaux, ce serait d'y être sans mon mari.

LE DOCTEUR (riant). C'est toujours cela.

MADAME DE COEURY. Eh bien ! docteur, ce n'est pas assez.

LE DOCTEUR. Que feriez-vous dans cette saison-ci à Paris ?

MADAME DE COEURY. Peut-être m'y ennuierais-je ; mais il y a tant de manières de s'ennuyer à Paris ! Ici, il n'y en a qu'une.

LE DOCTEUR. Je vais proposer une souscription aujourd'hui.

MADAME DE COEURY. Quel en sera l'objet ?

LE DOCTEUR. Une bonne action à faire.

MADAME DE COEURY. Ce sera-t-il amusant ?

LE DOCTEUR. Un mariage.

MADAME DE COEURY. Vous appelez cela une bonne action ?

LE DOCTEUR. Oui, car les jeunes gens s'aiment beaucoup.

MADAME DE COEURY. Alors, pourquoi les marier ? C'est donc pour les guérir ?

LE DOCTEUR. C'est leur affaire.

MADAME DE COEURY. Tous les médecins ont la fureur des

mariages. L'amour de vos protégés est donc bien touchant?

LE DOCTEUR. Le jeune homme est un bon Allemand, dont je me sers pour toutes sortes de choses pendant la saison.

MADAME DE CŒURY. Et l'amoureuse?

LE DOCTEUR. Une petite ouvrière de ce pays.

MADAME DE CŒURY. Francisc est Allemand aussi.

LE DOCTEUR. C'est précisément de lui qu'il s'agit.

MADAME DE CŒURY. Eh! mais, j'en fais grand cas.

LE DOCTEUR. Tout le monde s'en loue.

MADAME DE CŒURY. Pourquoi veut-il se marier, cet imbécile-là?

LE DOCTEUR. Tenez, le voilà; demandez-le lui.

SCÈNE II.

LE DOCTEUR, MADAME DE COEURY, FRANCISC.

FRANCISC. Je fiens pour que matame la marquise il me tonne ses ortres.

MADAME DE CŒURY. Vous voulez donc vous marier, Francisc?

FRANCISC. Est-ce que monsieur la docteur il a dit à matame?

LE DOCTEUR. Oui, mon garçon.

MADAME DE CŒURY. Vous êtes d'âge à attendre, ce me semble.

FRANCISC. Au contraire, matame : si ch'attentais, che serais plus t'âge.

MADAME DE CŒURY. Vous n'avez rien.

FRANCISC (riant). Hi! hi!

MADAME DE CŒURY. Docteur, de quoi rit-il?

LE DOCTEUR. C'est de votre question.

FRANCISC. S'il fallait être riche pour la mariage, comment les paufres ils feraient?

MADAME DE CŒURY. Ils ne se marieraient pas.

FRANCISC. Il n'y a donc que les riches ils seraient heureux?

MADAME DE COEURY. Pauvre garçon! Eh bien, Francisc, amenez-moi votre future.

FRANCISC. Mon future! mamzelle Perrine l'est pas encore : son mère il est trop raisonnable.

MADAME DE COEURY. Comment! sa mère est trop raisonnable?

FRANCISC. Foui, matame, il troufe comme matame, nous sommes pas assez avancés.

MADAME DE COEURY. Docteur, que me disiez-vous donc?

LE DOCTEUR. C'est pour que cela que je veux faire une souscription en leur faveur.

MADAME DE COEURY. Je comprends. Dans ce cas-là, je m'en charge toute seule. Je vous prie de n'en parler à qui que ce soit.

LE DOCTEUR. Francisc, remerciez madame.

FRANCISC. Ch'ai pas ententu ce que matame il a tit; mais che remercie touchours.

LE DOCTEUR. Madame s'intéresse à vous, elle veut faire votre mariage.

FRANCISC. O mon Dieu!

LE DOCTEUR. Qu'avez-vous donc?

FRANCISC. Che sais pas remercier pour un si grand chose, che sais pas comment on fait.

MADAME DE COEURY. Je suis contente, Francisc. Amenez-moi Perrine.

LE DOCTEUR. Entendez-vous?

FRANCISC. Foui, monsieur le docteur, foui, matame. C'est comme si ch'étouffais.

(Il sort.)

SCÈNE III.

MADAME DE COEURY, LE DOCTEUR.

MADAME DE COEURY. Il est comique.

LE DOCTEUR. Vous le rendez bien heureux.

MADAME DE COEURY. Voilà tout ce qu'il y aura de plaisant

là-dedans ; le reste sera un mariage comme tous les mariages; n'importe, j'ai promis, et je tiendrai ma parole.

SCÈNE IV.

MADAME DE COEURY, LE DOCTEUR, MADAME DE LA RABATTERIE.

MADAME DE LA RABATTERIE. Madame, faisiez-vous au docteur une querelle sur l'incommodité des logements qu'il nous donne? On ne peut s'y tenir. Il faut donc toujours être dans ce salon quand on reste à la maison... Dans mon château de la Rabatterie, mes valets de cour sont mieux logés que nous ne le sommes ici.

MADAME DE CŒURY. Devinez, madame, à quoi je me suis occupée ce matin.

MADAME DE LA RABATTERIE. A imiter quelque mode de madame de Sennecé.

MADAME DE COEURY. C'est mieux que cela.

LE DOCTEUR (bas à madame de Cœury). Vous m'aviez recommandé le secret.

MADAME DE CŒURY (bas au docteur). Oui, mais pour madame de la Rabatterie...

MADAME DE LA RABATTERIE. Si je vous gêne...!

LE DOCTEUR. Nullement. Je demandais à madame la permission de la quitter ; voilà l'heure de mes consultations.

(Il salue et s'en va.)

SCÈNE V.

MADAME DE COEURY, MADAME DE LA RABATTERIE.

MADAME DE LA RABATTERIE. C'est bien agréable d'être médecin des eaux; car si on est une partie de l'année à rien faire, on a trois ou quatre mois où l'on peut se croire un docteur. Que vouliez-vous donc me dire?

MADAME DE CŒURY. Je voulais vous offrir d'être de moitié

dans une belle action. C'est pour Francisc, ce domestique allemand qui sert ici. Le docteur veut le marier.

MADAME DE LA RABATTERIE. Ah ! bast, je n'entends jamais un mot de ce qu'il me dit; il a un baragouin insupportable.

MADAME DE COEURY. Moi, je l'aime assez.

MADAME DE LA RABATTERIE. Qu'est-ce que vous faites à ce mariage?

MADAME DE COEURY. Je compte donner une petite dot.

MADAME DE LA RABATTERIE. Il me semble que vous allez un peu vite, ma chère dame. Je ne sais pas comment on fait les mariages à Paris ; mais, en province, on y regarde à deux fois. C'est une affaire très-importante.

MADAME DE CŒURY. Pour des gens comme cela?

MADAME DE LA RABATTERIE. Pour des gens comme cela plus que pour d'autres. On s'informe s'ils n'ont pas quelques défauts, s'ils sont dans le cas de donner une bonne éducation à leurs enfants.

MADAME DE CŒURY. En effet, on a raison.

MADAME DE LA RABATTERIE. Très-grandement raison. L'essentiel n'est pas de faire des mariages, mais de bons mariages. Sait-on si ce Francisc n'est pas un ivrogne; si la petite fille n'est pas une coquette?

MADAME DE CŒURY. Le docteur ne s'y intéresserait pas.

MADAME DE LA RABATTERIE. Le docteur ! cela est bien égal au docteur. Tous ces médecins des eaux cherchent à établir leur patronage aux dépens de qui ils peuvent. Vous ne reviendrez peut-être plus ici, et, grâce à vous pourtant, le docteur va passer pour le généreux protecteur de ces jeunes gens.

MADAME DE CŒURY. Que faut-il donc que je fasse?

MADAME DE LA RABATTERIE. Je ne vous engage pas à retirer votre promesse; je ne dis même pas que je n'entrerai pour rien là-dedans; mais prenons notre temps; voyons, examinons.

MADAME DE CŒURY. Je ne suis guère bonne pour examiner.

MADAME DE LA RABATTERIE. Je m'en charge, moi.

MADAME DE CŒURY. A la bonne heure.

MADAME DE LA RABATTERIE. Et je puis vous répondre que

le bien que nous ferons sera bien fait, ou que nous ne nous en mêlerons pas.

SCÈNE VI.

MADAME DE COEURY, MADAME DE LA RABATTERIE, M. DE THÈCLE.

M. DE THÈCLE. Mesdames, je vous annonce une nouvelle recrue du docteur, madame, madame..... Ah! je suis toujours brouillé avec les noms; mais c'est une femme charmante.

MADAME DE COEURY. Une femme charmante! Toutes les femmes dont parle M. de Thècle sont toujours des femmes charmantes. Les hommes se connaissent bien à cela! Ils ne devraient jamais vanter une femme que les autres femmes ne se soient prononcées.

MADAME DE LA RABATTERIE. Je ne connais d'ailleurs rien de plus impertinent que cette manie généralement adoptée de ne nous juger que sur notre visage. N'avons-nous donc que cette qualité-là? Une femme charmante, c'est une femme qui a les traits faits d'une façon plutôt que d'une autre. C'est révoltant.

MADAME DE COEURY. Cette belle inconnue est-elle malade, au moins?

M. DE THÈCLE. Comme nous.

MADAME DE COEURY. Ces eaux-ci sont admirables; leur efficacité est si grande, que l'on est guéri rien que pour avoir eu la pensée d'y venir.

MADAME DE LA RABATTERIE. Ah! madame, il ne faut pas d'exagération.

M. DE THÈCLE. Est-ce que vous souffrez réellement?

MADAME DE LA RABATTERIE. Oui, monsieur. Du vivant de monsieur de la Rabatterie, j'étais toujours bien partout où nous étions ensemble; depuis que je l'ai perdu, je ne puis pas rester en place.

MADAME DE COEURY. Madame, si nous parlions de notre

affaire à monsieur de Thècle? Il a de l'imagination; il nous donnerait des conseils.

MADAME DE LA RABATTERIE. Je vous ai dit que je m'en chargeais.

MADAME DE CŒURY (à M. de Thècle.) Nous voulons marier Francisc.

M. DE THÈCLE. Quoi! ce grand Allemand?

MADAME DE COEURY. Cela nous occupera. Le docteur dit que c'est une belle action.

M. DE THÈCLE. Madame de Sennecé est là-dedans aussi, je crois?

MADAME DE COEURY. Madame de Sennecé!

M. DE THÈCLE. N'est-il pas question d'une petite Perrine?

MADAME DE CŒURY. Oui.

M. DE THÈCLE. Vous voyez bien que je suis au fait.

MADAME DE COEURY. Alors je ne m'en mêle plus; je ne veux rien avoir de commun avec madame de Sennecé.

MADAME DE LA RABATTERIE. Voilà de l'inconséquence, ma chère dame, permettez-moi de vous le dire. M. de Thècle est-il bien sûr de ce qu'il avance? On ne se joue pas ainsi du sort de pauvres gens à qui on a promis sa protection.

M. DE THÈCLE. C'est vrai. Moi-même je puis me tromper. Ah! mesdames, venez donc voir un cheval que j'ai acheté, et qu'on vient de m'amener; il est dans la cour.

MADAME DE COEURY. Je ne demande pas mieux.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, FRANCISC, PERRINE.

FRANCISC (à madame de Cœury.) Matame, foilà mamselle Perrine.

MADAME DE CŒURY (négligemment.) Elle est gentille.

MADAME DE LA RABATTERIE. Très-gentille.

M. DE THÈCLE (à part.) C'est ma petite ouvrière. Certainement qu'elle est gentille.

(Il donne le bras aux deux dames, et sort avec elles.)

SCÈNE VIII.

FRANCISC, PERRINE.

PERRINE (riant.) Ah ! ah ! ah ! ah ! ce pauvre Francisc !

FRANCISC (d'un ton d'abattement.) Il est chentille !

PERRINE. Qu'est-ce que je vous disais, Francisc?

FRANCISC. Il est chentille ! et les foilà partis.

PERRINE. Cela ne me surprend pas. Vous ne connaissez rien à tous ces étrangers qui viennent ici dans la saison des eaux. Au commencement, tout les enchante : le pays, le changement, les nouvelles connaissances, à qui on se donne pour ce qu'on veut, l'étonnement de trouver si loin des gens qui ne sont pas tout à fait des Iroquois. Il n'y en a pas un qui ne croie, en arrivant, qu'il ne passerait ici fort agréablement le reste de sa vie; mais l'ennui qui les y a amenés les y reprend bientôt, et alors tout leur devient insipide comme chez eux.

FRANCISC. Vous parlez si vite, je comprends pas.

PERRINE. Cette dame, qui voulait tantôt faire notre mariage à elle toute seule, elle n'a peut-être pas le sou.

FRANCISC. Oh! il a le sou ; monsieur la docteur il lui parle avec trop de respect.

PERRINE. Eh bien! c'est que sa fantaisie est déjà passée.

FRANCISC. Qu'est-ce que c'est que son fantaisie? je sais pas cela.

PERRINE. *Son fantaisie*, c'était une envie de s'occuper à quelque chose, et qui s'est passée aussi vite qu'elle lui était venue.

FRANCISC. Je foudrais être Français pour pien entendre.

PERRINE. Imaginez-vous que la maladie qui amène aux eaux, c'est le désœuvrement.

FRANCISC. Désœuvrement! qu'est-ce que c'est ?

PERRINE. C'est de n'avoir rien à faire.

FRANCISC. Ils viennent tonc ici pour troufer de l'oufrache ?

PERRINE (riant.) Oui.

FRANCISC (riant.) Ah! ah! ah! ah! Moi je croyais ils fenaient seulement pour boire et pour se paigner.

PERRINE. C'est difficile de vous faire comprendre.

FRANCISC. Ce que je comprends pien, mamselle Perrine, c'est que je vous aime trop, et qu'il faut absolument que vous soyez mon femme pour que ça ne me tourmente plus tant.

PERRINE. Ah! quand vous serez mon mari, ça ne vous tourmentera plus?

FRANCISC. Non, ça m'amusera.

PERRINE. Je ne connais pas cette dame qui nous avait pris sous sa protection... Avec un peu d'adresse...

FRANCISC. La docteur il la connaît.

PERRINE. En flattant l'amour-propre...

FRANCISC. Fous afez tant d'esprit! mamselle Perrine; arranchez tonc ça.

SCÈNE IX.

PERRINE, FRANCISC, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR. Eh bien! eh bien! mes enfants, qu'est-ce que cela veut dire? Cette petite coquette de madame de Cœury vous laisse donc là? je parierais que c'est par les conseils de cette importante madame de la Rabatterie, ou de ce fat de monsieur de Thècle.

PERRINE (à part.) Coquette! importante! fat!

LE DOCTEUR. M'empêcher de faire une souscription!

PERRINE (à part). Coquette! importante! fat! il faut que je me mette bien cela dans la tête.

LE DOCTEUR. Je ne sais qui aura pu dire à madame de Cœury que madame de Sennecé s'intéressait à vous; car voilà pourtant, d'après ce que j'ai deviné, tout ce qui lui a fait changer d'avis. Deux jolies femmes ne peuvent être dans un même endroit, sans qu'aussitôt il ne s'établisse une rivalité.

PERRINE (à part). Fort bien!

LE DOCTEUR. Comment vous a-t-elle reçus?

FRANCISC. Il a tit mamselle Perrine il était chentille, et puis il n'a plus rien tit; il s'en est allée.

LE DOCTEUR. Et madame de la Rabatterie, qui aime tant les airs de protection?

FRANCISC. L'autre tame il a tit : très-chentille.

LE DOCTEUR. Et monsieur de Thècle?

PERRINE. Monsieur de Thècle ne les a pas démenties.

LE DOCTEUR. Tout cela est bien galant.

FRANCISC. Foui; mais ça n'avance pas pour la mariache.

LE DOCTEUR. Francisc est pour le solide.

FRANCISC. Pien solide, monsieur le docteur.

LE DOCTEUR. Nous allons laisser passer cette journée; et si demain il n'y a rien de plus avancé, je reprendrai mon projet. C'est un peu de patience à avoir. Venez, Francisc; j'ai besoin de vous.

(Le docteur et Francisc sortent.)

SCÈNE X.

PERRINE, seule.

J'aime Francisc; c'est un excellent garçon; et puis, il ne serait pas aussi bon garçon qu'il est, c'est le seul qui me convienne. Ma mère ne veut pas me le laisser épouser, parce qu'il n'est pas riche; il faut donc que je devienne riche pour pouvoir l'épouser. Mais toutes ces petites femmes qui viennent aux eaux ont beau faire de la dépense, ça n'est pas généreux. Il faut que je trouve quelque moyen... C'est-il bien ce que je vais faire?... Quand l'intention est bonne... Le monde ne se compose que de dupes et de gens adroits; je ne veux pas être dupe, je serai adroite. Mais voici la dame importante.

SCÈNE XI.

PERRINE, MADAME DE LA RABATTERIE.

MADAME DE LA RABATTERIE. Dites-moi, ma mie, n'êtes-vous pas la petite fille que le docteur veut marier? (Perrine a l'air

décontenancé, et feint de n'oser répondre.) Parlez, ne soyez pas si timide; une dame comme moi doit vous inspirer de la confiance.

PERRINE. C'est que...

MADAME DE LA RABATTERIE. Eh bien?

PERRINE. Une pauvre fille...

MADAME DE LA RABATTERIE. Après.

PERRINE. Vis-à-vis d'une aussi grande dame...

MADAME DE LA RABATTERIE. Ecoutez, mon enfant : je suis bonne, et j'aime à rendre service aux pauvres gens; mais avant tout, je veux savoir s'ils méritent mes bontés. (Perrine fait la révérence.) Regardez-moi.

PERRINE. Je n'ose.

MADAME DE LA RABATTERIE. Vous voulez donc vous marier? (Perrine lève les yeux et les baisse aussitôt.) Puisque je veux bien vous questionner, répondez-moi, au moins.

PERRINE. Le respect...

MADAME DE LA RABATTERIE. Je comprends cela. Pourtant, vous n'espérez pas que je m'intéresserai à votre mariage, si vous ne voulez pas me dire un mot.

PERRINE. Je suis si peu habituée...

MADAME DE LA RABATTERIE. A quoi?

PERRINE. Si c'était mon égale.

MADAME DE LA RABATTERIE. A la bonne heure.

PERRINE. Mais une comtesse.

MADAME DE LA RABATTTERIE. Qui vous a dit que j'étais comtesse?

PERRINE. Cela se voit.

MADAME DE LA RABATTERIE (lui donnant de l'argent). Tenez. Serez-vous plus hardie à présent?

PERRINE. De l'or!

MADAME DE LA RABATTERIE. Me parlerez-vous, enfin?

PERRINE. De l'or!

MADAME DE LA RABATTERIE. Vous me plaisez. (Perrine fait la révérence.) Je veux vous marier. (Perrine fait encore une révérence.) Mais il faut que vous me parliez.

PERRINE. Je ne puis pas.

MADAME DE LA RABATTERIE. Je vous fais donc bien peur?

PERRINE. Pas peur.

MADAME DE LA RABATTERIE. Vous me paraissez remplie de qualités, mon enfant ; vos sentiments attestent un cœur excellent. Je vous veux sincèrement du bien. Pourquoi donc ne pas me dire un mot?

PERRINE. Madame...

MADAME DE LA RABATTERIE. Du courage. (Lui donnant de l'argent.) Prenez encore cela. Combien vous faut-il pour que vous puissiez vous marier ?

PERRINE. Ce n'est pas moi ; c'est ma mère...

MADAME DE LA RABATTERIE. Qu'est-ce donc que votre mère demanderait ?

PERRINE. Beaucoup.

MADAME DE LA RABATTERIE. Encore ?

PERRINE. Oh ! il n'y a guère qu'une duchesse qui pourrait...

MADAME DE LA RABATTERIE. Qui pourrait...

PERRINE. Me donner...

MADAME DE LA RABATTERIE (lui donnant sa bourse). Tenez, portez-lui cela ; et dites-lui que madame de la Rabatterie vous prend sous sa protection. Je suis contente de vous, et je trouve mon argent bien placé. Vous serez une bonne épouse et une bonne mère, j'en suis certaine. Je veux intéresser à vous toutes les personnes qui viendront ici pendant mon séjour aux eaux. Adieu, Perrine.

(Elle sort.)

SCÈNE XII.

PERRINE, seule.

Est-ce un rêve? Comment! je suis aussi habile que cela ? En vérité, je n'en reviens pas. Quelques révérences et des réponses sans suite... (Elle rit.) Ah ! ah ! ah ! Ce que c'est que de connaître les caractères. Cette dame est tout le portrait de madame de Guêtry, que j'ai servie pendant deux mois l'année dernière. Tout le monde la trouvait haute et fière; moi, j'en faisais tout ce que je voulais. Mon pauvre Francisc ! Quels

grands yeux il va ouvrir en voyant cette bourse! Il faut que je le cherche.

(Elle va pour sortir ; madame de Cœury la retient.)

SCÈNE XIII.

MADAME DE COEURY, PERRINE.

MADAME DE COEURY. Venez, Perrine. Vous avez donc du mérite? Madame de la Rabatterie vient de m'assurer que vous étiez une perfection.

PERRINE. Cette dame a bien de la bonté.

MADAME DE COEURY. Non, elle n'en a pas trop ; voilà pourquoi ce qu'elle m'a dit m'a étonnée. Elle a été sur mes brisées ; car c'est moi qui devais faire votre mariage. Je l'ai promis à Francisc.

PERRINE. Vous ne l'auriez pas promis, que je serais bien sûre que ce serait vous qui le feriez.

MADAME DE COEURY. Qu'elle est gentille! Mais je croyais que vous comptiez sur madame de Sennecé ?

PERRINE. Madame de Sennecé!

MADAME DE COEURY. Oui. Est-ce qu'elle est généreuse?

PERRINE. Je n'en sais rien. Voilà deux saisons qu'elle vient aux eaux ; j'ai travaillé pour elle; elle est fort difficile, par exemple.

MADAME DE COEURY. Je le crois.

PERRINE. Et un peu capricieuse.

MADAME DE COEURY. Et un peu capricieuse?

PERRINE. Elle commande mille bagatelles ; et puis, que la moindre personne lui dise que c'est de mauvais goût, elle vous les laisse.

MADAME DE COEURY. Est-ce qu'elle vous a laissé quelque chose?

PERRINE. Une collerette et un bien joli petit bonnet que j'ai encore.

MADAME DE COEURY. Qu'est-ce qu'elle vous a dit pour ne pas les prendre?

PERRINE. Comme elle a le nez long, elle trouvait que le

bonnet n'avançait pas assez sur le front ; elle me l'avait commandé comme cela ; ce n'était pas ma faute.

MADAME DE COEURY. Ai-je le nez long, moi ?

PERRINE. Si madame de Sennecé avait une figure comme madame, elle aurait bien pris mon bonnet.

MADAME DE COEURY. Elle est ingénue ! Vous me le montrerez, je verrai à l'essayer. Vous devez connaître beaucoup des personnes qui sont ici ?

PERRINE. Il n'y a pas une dame pour laquelle je ne travaille.

MADAME DE COEURY. Il faut venir chez moi le matin ; j'ai mille choses à vous donner à faire ; et puis vous me conterez vos amours.

PERRINE. Cela sera bientôt fait. Il y a deux ans que Francisc est dans ce pays-ci ; il y a un an qu'il me fait la cour ; il y a six mois que je l'aime, et c'est cette année que je l'épouse.

MADAME DE COEURY. On dit que votre mère ne le veut pas.

PERRINE. Parce que Francisc n'a pas d'argent ; mais c'est égal.

MADAME DE COEURY. Comment ! c'est égal ?

PERRINE. Je sais bien ce que je veux dire.

MADAME DE COEURY. Vous comptez sur moi.

PERRINE. Si madame croyait à la bonne aventure ?

MADAME DE COEURY. A la bonne aventure !

PERRINE. Oui, madame.

MADAME DE COEURY. Est-ce qu'on vous a dit votre bonne aventure ?

PERRINE. Pas à moi, mais à ma mère quand j'étais toute petite, toute petite. On lui a bien assuré que je serais mariée par la plus jolie dame qui serait jamais venue aux eaux. Ainsi, vous voyez bien...

MADAME DE COEURY. Vous êtes une flatteuse, Perrine.

PERRINE (d'un air d'ingénuité). Pourquoi donc, madame ?

MADAME DE COEURY. Parce que vous voulez me faire entendre que vous me trouvez la plus jolie dame qui soit jamais venue aux eaux.

PERRINE (toujours avec ingénuité). Je répète ce que j'entends dire à tout le monde.

MADAME DE COEURY (à part). C'est très-possible. (Haut.) Tenez, Perrine, voilà un à-compte de ce que je veux faire pour vous. (Elle lui donne une bourse.) Revenez demain ; vous serez mariée par moi, entendez-vous ; et il y aura une noce, une belle noce. Vous avez des parents, des amis ; invitez-les, je me charge de tout.

(Elle sort.)

SCÈNE XIV.

PERRINE, seule.

Eh ! mais, je m'étonne moi-même. Quoi ! le grand monde ne serait que cela ! En vérité, je ne vois pas pourquoi je ne serais pas aussi du grand monde, moi ; il me semble qu'on ne me séduirait pas aussi facilement. On ne peut répondre de rien. Si je n'avais autre chose à faire que d'écouter des gens qui me diraient que je suis jolie... c'est aussi amusant qu'autre chose. Oh ! voici monsieur de Thècle.

SCÈNE XV.

PERRINE, M. DE THÈCLE.

M. DE THÈCLE (à Perrine, qui va pour sortir). Où allez-vous donc, mon enfant ?

PERRINE. Monsieur, j'ai affaire.

M. DE THÈCLE. Comment ! vous ne voulez pas rester un instant avec moi ? Depuis si longtemps je cherche à vous parler.

PERRINE. C'est à cause de cela.

M. DE THÈCLE. Voilà trois ans que je vous vois embellir.

PERRINE. Monsieur, j'étais sûre que vous alliez commencer ainsi.

(Elle va pour sortir, M. de Thècle la retient.)

M. DE THÈCLE. Qu'y a-t-il donc de si effrayant dans ce langage ?

PERRINE. Que voulez-vous, monsieur, je suis poltronne.
(Elle va encore pour sortir.)

M. DE THÈCLE. Mais écoutez-moi, de grâce, Perrine.

PERRINE. J'ai toujours entendu dire que les filles qui vous écoutaient, finissaient par s'en repentir.

M. DE THÈCLE. Qui donc a pu me calomnier ainsi?

PERRINE. Enfin, ma mère m'a défendu de jamais lever les yeux sur vous. Chaque fois que vous vous arrêtez devant notre croisée, elle me fait baisser la tête, et elle a raison.

M. DE THÈCLE. Vous trouvez qu'elle a raison?

PERRINE. « Ma fille, me dit-elle, monsieur de Thècle (car » tout le monde ici sait votre nom, depuis le temps que vous » venez aux eaux), monsieur de Thècle est un de ces jeunes » seigneurs que Satan semble avoir faits tout exprès pour » perdre les pauvres innocentes qui ne sont pas sur leurs » gardes. Et comment pourraient-elles se défendre, quand » tant de belles et grandes dames y succombent elles-mêmes? »

M. DE THÈCLE. En vérité, Perrine, votre mère est folle. Regardez-moi donc; mais qu'est-ce que Satan m'a donc fait de si particulier?

PERRINE. Je n'en sais rien. Ma mère a cinquante ans, je n'en ai que dix-huit; elle doit avoir plus d'expérience que moi.

M. DE THÈCLE. Vous m'avez regardé quelquefois?

PERRINE. Un peu.

M. DE THÈCLE. Sans votre mère, est-ce que vous vous seriez mis toutes ces idées dans la tête?

PERRINE. Ce n'est pas pour donner raison à ma mère, mais je crois bien que oui.

M. DE THÈCLE. Vous me trouvez donc dangereux?

PERRINE. Monsieur, je ne voudrais pas vous dire une chose qui vous ferait de la peine; mais je dois épouser Francisc, et je ne dois penser qu'à lui.

M. DE THÈCLE. Ma chère enfant, je trouve cela parfait. Je ne veux pas vous détourner de ce mariage; Francisc est de mes amis, et je suis loin de vouloir lui faire du tort. Je ne vous demande qu'un peu d'estime; ce n'est pas trop exiger.

PERRINE. Que vous fait mon estime?

M. DE THÈCLE. Ma chère Perrine, j'y mets un très-haut

prix ; tout le monde ici chante vos louanges, et tout le monde a raison. Pourquoi voudriez-vous que je fusse le seul qui eût à se plaindre de vous?

PERRINE (en soupirant). Ah ! monsieur, si je pouvais parler franchement, vous verriez bien que je vous rends justice.

M. DE THÈCLE (avec transport). Charmante enfant! éloignez un peu votre mariage. (Il lui présente une bourse.) Je veux y contribuer; mais dites-moi que vous ne me croyez pas dangereux.

SCÈNE XVI.

M. DE THÈCLE, PERRINE, FRANCISC.

PERRINE (apercevant Francisc). Non, monsieur.

FRANCISC (montrant la bourse que tient M. Thècle). Mamselle Perrine, qu'est-ce que c'est que cet argent?

PERRINE. C'est un présent de noce que monsieur vous destine.

FRANCISC (prenant la bourse des mains de M. de Thècle, qui reste confondu). Monsieur Thècle, c'est un pon action que fous faites, et dont nous devons être pien reconnaissants, mamselle Perrine et moi.

PERRINE (faisant la révérence). Monsieur, nous aurons pour vous toute l'estime que l'on doit à un bienfaiteur.

FRANCISC. Il parle pien, mamselle Perrine.

M. DE THÈCLE (d'un ton d'humeur concentré). Francisc, vous aurez une femme...

FRANCISC (faisant sonner la bourse). Oh ! j'en suis pien sûr à présent.

M. DE THÈCLE (même jeu). Qui est au moins bien adroite.

FRANCISC. Il fait tout ce qu'il feut.

M. DE THÈCLE (riant). Il faut finir par en rire... Mais faire plus de cent lieues pour jouer le rôle que je viens de jouer... Enfin je m'en console; c'est la première fois que cela m'arrive. Adieu, madame Francisc.

(Il sort en riant.)

SCÈNE XVII.

FRANCISC, PERRINE.

FRANCISC. Comme il est gai ce monsieur Thècle! mais je ne croyais pas qu'il fût si riche. Cette bourse est pien garnie au moins!

PERRINE (tirant de sa poche celles qu'elle a reçues de mesdames de Cœury et de la Rabatterie). Je ne sais pas ce qu'il y a dans celles-ci.

FRANCISC (se frottant les yeux). Ah! mon Dieu, j'ai pas pu, et il me semble que je vois touple.

PERRINE (lui donnant les bourses). Vous voyez bien.

FRANCISC. C'est-il un songe? Mais avec toutes ces bourses, je puis vous épouser au moins trois fois.

PERRINE. Ce n'est encore rien, auprès des promesses qu'on m'a faites.

FRANCISC. Mamselle Perrine, che sais pas où j'en suis. Ce monsieur la docteur il est un habile homme.

PERRINE. Oui; car en m'indiquant le caractère des personnes à qui j'avais affaire, il m'a mis à même de distribuer

SELON LES GENS L'ENCENS.

FIN DE LA 1re SÉRIE.

TABLE DES PROVERBES

CONTENUS DANS LA 1re SÉRIE.

Pages.

M. Théodore Leclercq I

M. Théodore Leclercq XV

Avertissement 1

La Manie des Proverbes, chacun pour soi, et Dieu pour tous. 3

Le Mariage manqué, on attrape plus de mouches avec du miel qu'avec du vinaigre. 29

Le Bal, le renard et les raisins 51

Mme Sorbet, un peu d'aide fait grand bien. 67

Une Révolution, à bon entendeur, salut. 93

Le Savetier et le Financier, contentement passe richesse. 113

L'Esprit de désordre, il ne faut pas enfermer le loup dans la bergerie. 135

Les Élections, obligez un vilain vous n'aurez que chagrin. 163

La Scène double, il ne faut pas badiner avec le feu. . . . 193

La répétition d'un Proverbe, il ne faut pas dire : Fontaine, je ne boirai pas de ton eau. 203

L'humoriste, comme on fait son lit on se couche. 223

Le Désoeuvrement des Comédiens, à corsaire, corsaire et demi. 241

La Journée difficile, aide-toi, le ciel t'aidera. 267

Le Salon dans la Cuisine, quand les chats sont dehors les souris dansent sur la table. 291

Les Paysans, il vaut mieux avoir affaire à Dieu qu'à ses saints 313

La Réconciliation par surprise, contre fortune bon cœur. 335

L'Homme Capable, plus de bruit que de besogne. 361

Les Propos, on ne peut contenter tout le monde et son père. 381

Le plus beau Jour de la vie, il n'est pas d'éternelles amours. 403

Le Diner sur l'herbe, un bon averti en vaut deux. . . 427

Le Jury, dans le doute, abstiens-toi. 449

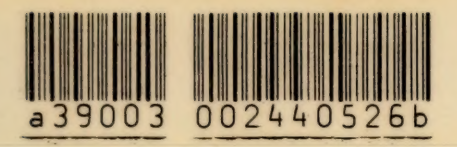
Tous les Comédiens ne sont pas au Théatre. 469

Les Dots, selon les gens l'encens. 501

FIN DE LA TABLE DES PROVERBES DE LA 1re SÉRIE.

Saint-Denis. — Typ. de PREVOT et DROUARD.




a39003 002440526b

